

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



NOUVELLE SERIE: VOL. VIII

1962

4428
561

BULLETIN

de la

Société Historique Franco-Américaine

BOSTON, MASSACHUSETTS



Imprimerie Ballard Frères
Manchester, New Hampshire

1963



NOUVELLE SERIE: VOL. VIII

1962

BULLETIN

de la

Société Historique

Franco-Américaine

BOSTON, MASSACHUSETTS



Imprimerie Ballard Frères
Manchester, New Hampshire

1963

Les amis du bulletin

Protecteurs

M. J.-Aimée Lavallée
Springfield, Mass.

Mme Malvina Martineau
Los Angeles, Cal.

Dr Gabriel Nadeau
Rutland, Mass.

Conseil de la Vie Française
Québec

Comité de Vie Franco-Américaine
Boston

Association Canado-Américaine
Manchester, N. H.

L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique
Woonsocket, R. I.

Abbé Adrien Verrette
Manchester, N. H.

Bienfaiteurs

Mgr Arthur-O. Mercier
Salem, Mass.

Mgr William Drapeau
Lynn, Mass.

M. William Aubuchon
Fitchburg, Mass.

M. Gérald Robert

Fédération Franco-Américaine du N. H.
Manchester, N. H.

Dr Antoine Dumouchel
Rutland, Mass.

Ballard Frères
Manchester, N. H.

Roland Desjardins
Fall River, Mass.

Patrons

Dr Ulysse Forget
Warren, R. I.

Me Zéphyr Paquin
New Bedford, Mass.

Mgr Hector Benoit, D.D.
Somersworth, N. H.

Abbé Sylvio Barrette
Newton, Mass.

Dr Louis-B. Amyot
Schenectady, N. Y.

M.-Donat Corriveau
Nashua, N. H.

Me Fernand Despins
Lewiston, Me.

Abbé Edmond-J. Lapointe
Worcester, Mass.

Présentation

En présentant ce 8e bulletin de la nouvelle série, les administrateurs de la société remercient tous les amis et les membres qui rendent possible cette publication au service du rayonnement de notre présence française en Amérique.

Avis important

Afin d'assurer son oeuvre, La Société Historique Franco-Américaine a établi son Fonds de Réserve ou "Fiducie" (Endowment Fund). Ce fonds est administré par trois fiduciaires de la société. Plusieurs ont déjà répondu à l'invitation.

Les sommes versées ainsi à la société, d'après une déclaration officielle de la Trésorerie d'Etat à Washington, sont exemptes de la loi "Inheritance Tax". De plus ces montants peuvent être déduits de l'Impôt sur le revenu (Income Tax).

Nous demandons aux membres de songer sérieusement à ce moyen pratique en préparant leurs dispositions testamentaires. Quel appui! Si seulement on y avait songé il y a cinquante ans. Il n'est jamais trop tard. . . .

— Comme formule testamentaire nous suggérons la suivante:

TO THE TRUSTEES OF THE ENDOWMENT FUND
OF LA SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE
A CORPORAION UNDER MASSACHUSETTS LAW,
THE SUM OF (DOLLARS)
IN TRUST FOR THE PURPOSES OF THE SOCIETE.

Bulletin de

La Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

Administration: Abbé Adrien Verrette, Manchester, N. H., président

Secrétaire-trésorier: Gerald Robert

52, rue Concord, Manchester, N. H.

BOSTON, MASSACHUSETTS NOUVELLE SERIE: VOL. VIII ANNÉE 1962

I

Réunions de la Société

Bureau

14 mars 1962

Hôtel Lenox

Boston, Mass.

Le président fait rapport du travail accompli depuis les débuts de l'année. Sont présents M. Gérald Robert, le juge Arthur L. Eno, Me Laurie Ebacher et le docteur Jean LeBlanc.

Le recrutement est toujours à l'affiche car pour assurer la vie de la société il faudrait absolument atteindre le chiffre de 500 membres. Il s'agirait de remuer les membres actuels. Si chacun trouvait un nouveau sociétaire l'objectif serait atteint.

Le secrétaire trésorier fait rapport de l'actif de la société. La fiducie augmente lentement mais l'oeuvre est lancée et bien assise. Les directeurs fixent la réunion annuelle au 20 mai, "Jour Lafayette" à la Maison Française, 53 rue Marlborough, à quelques pas du consulat. Le conférencier invité sera M. Jacques Habert, directeur de l'improtant hebdomadaire français à New York "France-Amérique".

Le 18 mars, le président, le secrétaire et plusieurs membres étaient invités au consulat par M. Jean Savelli à l'occasion d'une réception offerte à S. E. monsieur Hervé Alphand, ambassadeur de France à Washington et de passage à Boston.

Réunion Annuelle

20 mai 1962

Maison Française

Boston, Massachusetts

Message du Président

Nous sommes très heureux de nous réunir dans cette maison française "French Center" qui loge une bibliothèque précieuse et reçoit les

groupes français de la région. La plus aimable bienvenue à vous tous membres et amis.

C'est la treizième réunion annuelle que j'ai l'honneur de présider et je remercie les membres qui m'ont ainsi permis de travailler durant ces années au succès d'une oeuvre qui me tient au coeur. J'estime toujours que notre société est l'un des importants organismes que nous possédions. J'espère que cette 63^e réunion est un autre geste qui assurera le progrès de cette institution à laquelle nous sommes tous fiers d'appartenir.

Si depuis quelques années, il nous a fallu recourir à certaines formules pour rejeunir la société et lui donner un plus grand rendement, ce ne fut jamais sans apprécier à leur juste valeur les labeurs de nos devanciers. Sans eux nous ne serions pas ici. Mais en histoire on doit grandir et pour bâtir il ne faut pas détruire mais améliorer.

Archives

Afin de renseigner les membres sur les opérations de la société, il est bon de rappeler à l'occasion certains détails. Ils apprendront avec satisfaction que les archives assez considérables de la société sont soigneusement déposées depuis 1950 en deux classeurs soit huit tiroirs. Ils sont logés dans les salles de l'Institut Canado-Américain à Manchester, la bibliothèque nationale des Franco-Américains avec son musée et ses trésors. Chaque année nos archives augmentent pour la postérité.

Bulletin

La collection de notre bulletin qui remonte à 1935 est sans doute notre plus belle richesse. Nous n'avons pas été étranger à sa parution. Des universités, bibliothèques, collèges et sociétés d'histoire sont très heureux de la posséder. D'autres demandes nous sont adressées mais les premiers numéros sont introuvables. Si des membres possédant des numéros de 1935 à 1951 voulaient s'en départir, la société les accepterait avec reconnaissance.

En 1955, la société inaugurait une nouvelle série de son bulletin avec une toilette rajeunie. Certains numéros furent imposants car la société traversa des années chargées avec plusieurs manifestations centenaires. Les officiers n'hésitèrent pas à solliciter des appuis. Il y aura toujours chez nous comme ailleurs des compatriotes qui aiment à seconder nos oeuvres. La société aurait mauvaise grâce de se priver de ces générosités.

Pour répondre aux exigences des frais de la poste, ces bienfaiteurs sont désormais classés sous la rubrique des "Amis du Bulletin". Avec la hausse continue des taux d'imprimerie, il a fallu aussi songer à diminuer le volume du bulletin. Celui que vous venez de recevoir

et qui était bien en retard à cause des problèmes de composition chez l'imprimeur, est à peu près dans la proportion des bulletins à venir.

Notre bulletin fait l'envie de nombreuses sociétés d'histoire. Nous en avons reçu de multiple hommages. Nous voudrions bien lui conserver sa toilette, ses illustrations et sa variété de sujets.

Fiducie

Toute institution qui veut se perpétuer doit avoir un fonds de réserve dont les intérêts seuls doivent servir aux opérations. Nos concitoyens nous ont donné de belles leçons dans ce domaine.

En 1959, la société établissait sa fiducie, administrée par trois membres du bureau. Si seulement nos devanciers y avaient songé dès le début. Nous serions bien logés aujourd'hui.

Notre fonds n'est pas encore considérable. Il atteint à peine \$900. avec une promesse testamentaire d'un millier. C'est un commencement. J'ai confiance qu'il augmentera avec les années. Si mon seul travail au sein de la société avait consisté à l'établissement de cette réserve, j'en serais très fier. Je crois que c'est une formule pratique de progrès.

D'ailleurs les finances de la société sont en très bon état. Vos officiers n'ont pas l'intention de vider le trésor. Leur travail est bénévole. Si des événements récents ont été accompagnés de frais, c'est que les administrateurs savaient qu'ils pouvaient faire face aux obligations. A ce sujet nous voulons remercier à nouveau tous nos bienfaiteurs.

Membres

La société compte plus de 350 membres, un chiffre qui n'a pas été dépassé souvent. Son envergure est nationale et son effectif devrait être plus considérable. Le recrutement depuis quelques années est bon. Hélas de vieux membres disparaissent ou nous quittent. Certains centres ne bougent pas. Lowell par exemple depuis une dizaine d'années n'a fourni que deux ou trois membres.

Mais le pire obstacle à notre développement c'est le nom même de notre société qui effraie. On s' imagine qu'il faut être fin lettré ou historien de carrière pour appartenir à notre société. Ce qui n'est pas le cas.

Heureusement nous comptons dans nos rangs l'élite de la Franco-Américanie avec bon nombre d'intellectuels, écrivains, journalistes et historiens, mais la majorité de nos sociétaires sont des compatriotes distingués qui aiment à entendre parler des choses de notre histoire et de notre rayonnement français au pays. Ils n'ont ni le temps et ni les dispositions pour préparer des études. Ces membres savent que leur appartenance est un appui précieux pour la société et ils en jouissent. Ils

sont des présences utiles au milieu de nous et ils rehaussent ainsi le prestige franco-américain.

Notre bulletin a publié d'importants documents et travaux. Il fournit également une information variée et précieuse. Le seul privilège de le recevoir et d'assister quand c'est possible aux réunions et aux manifestations, enfin le bonheur d'appartenir à un tel organisme devraient militer chez bon nombre des nôtres.

Et combien des nôtres n'ont jamais été approchés. Si chaque membre voulait intéresser un seul compatriote ou ami, déjà nous serions 700 sociétaires. Pourtant la chose est possible, semblerait-il, lorsque nous songeons à l'immense réservoir d'un million de Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre.

Départs

La société a perdu trois membres précieux cette année. Ces départs sont toujours pénibles. Nous écouterons leur éloge dans quelques instants, M. le docteur Marius Péladeau, de Brattleboro, Vt, Me Paul Foisy, de Salem, et William Lebrun, de Lewiston.

A l'honneur

On entend parfois des oiseaux dire que certains de nos compatriotes sont trop chargés d'honneurs et qu'il y a trop de discours. Pourtant quand ils arrivent personne doit les refuser. Pour ma part j'ai été souvent responsable de la promotion de mes compatriotes et je m'en réjouissais, car chaque étoile qui brille au ciel de la Franco-Américanie est un lustre nouveau qui nous honore tous.

Assez récemment la France honorait plusieurs de nos membres: MM. J. Henri Goguen, Wilfrid Beaulieu, Gérald Robert, le docteur Albert Poirier, Théophile Martin, Mmes Gertrude St. Denis, Marcelle Mainente, et Pauline Tougas. M. Archibald Lemieux était créé officier de l'Ordre de la Fidélité Française. M. Philippe Armand Lajoie et Mme Pauline Tougas devenaient à leur tour officiers de l'Ordre du Mérite Franco-Américain.

Cette année, notre président d'honneur Me Henri T. Ledoux et le juge Emile Lemelin ont été faits Chevalier de l'Ordre de St Grégoire le Grand. Mgr Wilfrid Chartier a été nommé protonotaire apostolique et Nos Seigneurs Adélard Halde, Ernest Brodeur, Lorenzo Lacasse et Wilfrid Paradis ont reçu la prélature. Nos félicitations empressées à tous ses membres distingués. En septembre M. le juge Edouard Lampron, de la cour suprême du New Hampshire, deviendra officier de l'Ordre de la Fidélité Française en Amérique.

M. Jacques Habert

Notre conférencier est l'un des nôtres. C'est déjà une grande qualité qu'il possède. M. Jacques Habert ne nous a pas livré les secrets de sa carrière, Je le regrette comme vous car il doit y avoir de belles choses à raconter au sujet de ce dynamique journaliste et charmant causeur, directeur de l'important hebdo "France-Amérique" publié à New York.

Je sais qu'il rédige de belles études, la dernière je crois est son récit des fêtes du **"Quatrième Centenaire du premier établissement français sur la côte de l'Atlantique en 1562 par Jean Ribeau, envoyé par Gaspard de Coligny"**.

Je lis toujours avec un vif intérêt ses articles. Son journal d'ailleurs est très informateur et fort bien rédigé. Il publie toute une variété de gestes français de tous les coins du pays en plus des nouvelles de France. Il est de plus membre de notre Alliance des Journaux.

C'est ainsi que M. Habert se promène d'un océan à l'autre sur le continent pour repérer tous les échos de la vie française. Quel meilleur conférencier pouvions-nous inviter pour nous intéresser. Il a donné à ses propos le titre: **"Les Français d'Amérique devant leur histoire"**. De plus M. Habert est très sympathique à nos oeuvres et nous sommes très heureux de l'écouter.

Jacques Habert est né en 1919 dans un petit village de l'Ile-de-France. Il fait ses études dans un lycée de Paris, devient bachelier en Philosophie, est lauréat du Concours Général en Histoire. Il entre à l'Ecole Normale, poursuit ses études à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, reçoit le Professorat ès Lettres et la Licence d'Enseignement d'Histoire.

A la déclaration de la guerre, il s'engage dans l'Aviation, est sous-lieutenant dans une escadrille de reconnaissance en mai-juin 1940, reçoit une première citation et est décoré de la Croix de Guerre. Il servira ensuite en Afrique, en Angleterre. Il vient pour la première fois aux Etats-Unis pour y effectuer son réentrainement aérien sur des appareils américains. Il participe en France aux combats de la Libération. Il termine la guerre avec deux nouvelles citations, plusieurs décorations françaises et étrangères, et le grade de Capitaine. Plus tard, il sera fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

En octobre 1946, M. Habert est nommé professeur d'Histoire au Lycée français de New-York. Il poursuit en même temps de nouvelles études à l'Université Columbia, reçoit son M.A. en Histoire, présente une thèse retentissante sur la découverte du port de New-York par le navigateur florentin Verrazane au service de la France. Cette thèse fait l'objet d'un livre publié en 1949 à New-York sous le titre **"When New York was called Angoulême"**.

A la suite de cette publication, plusieurs plaques sont apposées dans la région new-yorkaise pour commémorer la découverte française de 1524; des expositions sont organisées par des sociétés historiques; un ferryboat reçoit le nom de "Verrazano"; un monument est inauguré à New-York en 1952; des "Verrazano Day" prennent place chaque année dans cinq Etats américains; le pont géant actuellement construit à l'entrée du port de New-York, qui sera inauguré en 1964, reçoit le nom de Verrazano.

M. Habert, en 1951, est devenu professeur à l'Ecole d'Education de l'Université de New-York, mais son intérêt en même temps se porte à des publications françaises et américaines, et notamment à l'hebdomadaire "France-Amérique" de New-York. Il devient en 1953 directeur de ce journal, poste qu'il a occupé depuis.

En 1954, il est élu Représentant des Français des Etats-Unis au Conseil Supérieur des Français de l'Etranger, conseil qui siège à Paris chaque année au mois de septembre. Il y est réélu en 1958.

Jacques Habert a effectué de nombreux voyages non seulement aux Etats-Unis, où il rencontre fréquemment tous les groupements français dont il suit de près les activités, mais aussi à travers le monde: il se rend en Algérie, en Indochine, à Tahiti, en Extrême-Orient, écrivant des reportages sur ses pays et les événements qui s'y déroulent. L'année dernière, il a accompli le tour du monde.

Mais ses déplacements et ses activités variées ne l'empêchent pas de se considérer d'abord comme un historien, et, plus spécialement, l'un des historiens des Français d'Amérique. Il est membre depuis plusieurs années de la Société historique franco-américaine.

M. Jean Savelli

Je suis très heureux de vous saluer particulièrement. C'est votre deuxième visite au sein de la société. Merci du bel intérêt que vous nous portez et de l'amitié qui se noue déjà entre votre charmante personne et les franco-américains. Vous avez déjà visité plusieurs groupements et votre présence laisse un charme qui nous réjouit.

Merci aussi pour votre gracieuse invitation à célébrer la belle "Journée LaFayette" au consulat.

A propos de LaFayette, je ne crois pas qu'il existe un ouvrage très révélateur sur la vie intime du Marquis de LaFayette, oui celui que publiait récemment l'académicien André Maurois sur "Adrienne — ou la Vie de Mme de LaFayette", digne des plus grandes femmes de France. Ce fut grâce à la découverte de précieux documents de correspondance dans le château LaGrange en France que M. Maurois a pu nous offrir ce déduisant ouvrage. Je le recommande à votre lecture.

Enfin M. Savelli, un mot de vous terminera en beauté cette agréable rencontre qui nous a entretenus encore une fois de la beauté de la vie française.

Chers amis, un dernier merci. C'est une autre belle manifestation de la société qui s'inscrit avec joie dans nos archives. Tous à l'automne au grand gala.

Rapport du Secrétaire Trésorier

La réunion annuelle de la Société pour 1962 eut lieu dimanche, le 20 mai 1962, dans la salle de la bibliothèque française de Boston. Près de 60 membres y assistaient. Après avoir souhaité la bienvenue, le président, M. l'abbé Adrien Verrette, présenta un rapport très intéressant et parla en particulier des archives; du Bulletin de la Société; du fonds de fiducie; signala des mortalités parmi les membres et nous fit part des honneurs conférés à certains membres. Le secrétaire-trésorier présenta un rapport résumé et déclara qu'un rapport détaillé serait fourni à tous les membres avant le gala d'automne. Après lecture, les rapports du président et du secrétaire-trésorier furent acceptés.

Depuis la dernière réunion, quatre membres sont décédés. L'éloge de ces membres fut fait comme suit: Le Juge Arthur L. Eno, de Lowell, Mass., fit l'éloge de feu l'avocat Paul Foisy, de Lowell, Mass.; le Dr Antoine Dumouchel, de Rutland, Mass., celui de M. William LeBrun, de Lewiston, Maine, et l'abbé Verrette fit l'éloge du Dr Marius Péladeau, du Vermont.

Une motion de M. Antoine Clément, de Lowell, Mass., au sujet du fonctionnement de la Société, resta sans seconneur, et l'on passa outre.

Le président désignait ensuite un comité de nomination pour élire les officiers du terme 1962-1963. Furent nommés sur ce comité: le Juge Arthur L. Eno de Lowell, Mass., le Dr Antoine Dumouchel de Rutland, Mass. et Me Laurie Ebacher d'Amesbury, Mass. L'assemblée accepta le rapport du comité. Les officiers élus pour le terme 1962-1963 furent: Président d'honneur, Me Henri T. Ledoux de Nashua, N. H.; vice-présidents d'honneur, le Dr Antoine Dumouchel de Rutland, Mass. et le Dr Ubalde Paquin de Fall River, Mass.; président, M. l'abbé Adrien Verrette de Manchester, N. H.; vice-président, le Dr Louis B. Amyot de Schenectady, N. Y.; secrétaire-trésorier, M. Gérard Robert de Manchester, N. H.; fiduciaire, M. l'abbé Adrien Verrette; conseillers pour trois ans, le Dr Oscar Perreault de Biddeford, Maine; M. Gérard Raymond de Holyoke, Mass. et M. Raymond Desjardins de Fall River Mass., ces trois derniers remplaçant Me Pierre Belliveau de Boston, le Juge Fernand Despins de Lewiston, Maine, et M. Jean Picher de Woonsocket, R. I., conseillers dont le terme expirait après trois années.

N'étaient pas sujets à réélection les fiduciaires Me Pierre Belliveau et le juge Arthur L. Eno, ainsi que les conseillers suivants: Mlle Rhéa

Caron de Fall River, Mass.; l'abbé Doria Desruisseaux de Manchester, N. H.; Me Laurie Ebacher de Amesbury, Mass.; M. J. Aimé Lavallée de Springfield, Mass.; le Dr Jean L. LeBlanc de Suncook, N. H. et M. Rosario Pelletier de Waterbury, Connecticut.

Présenté par l'abbé Verrette, le conférencier invité, M. Jacques Habert, directeur du journal France-Amérique, nous donna un résumé de l'Histoire des Français aux États-Unis, signalant l'établissement de colonies françaises sur la côte de l'Atlantique, en particulier en Floride, près de Jacksonville; au désert du Maine, au Lac Georges. Il parla de la venue de Champlain à l'endroit où est situé aujourd'hui l'aérodrome Logan à Boston. Il parla aussi des exploits du Père Isaac Jogues, Joliette, Marquette, LaSalle, D'Iberville, et autres. Il terminait sa causerie en nous rappelant le Traité de Paris de 1763. Le conférencier fut remercié par le président.

M. Jean Savelli, consul général de France à Boston, saluait l'auditoire à la suite de la conférence.

Un membre, M. Raymond LeGlaive, offrit ensuite un poème à la Société, poème qui fut lu par M. Jacques Habert.

Avant la clôture de la réunion, les personnes suivantes furent acceptées comme nouveaux membres: M. Bertrand Chandonnet de Manchester, N. H.; le Dr Lucien Duford, d'Amesbury, Mass.; Mlle Gabrielle Mercier de Fall River, Mass.; M. Richard E. Thériault de No. Beverly, Mass.; M. Joseph Carrière de No. Attleboro, Mass.; M. Willie Arguin de Berlin, N. H.; Mlle Yvonne Lacroix de Fall River, Mass.; M. Normand Bédard de Salem, Mass.; M. Victor Gagnon de Danielson, Connecticut; le Dr Adriano Seabra Veiga de Waterbury, Connecticut; M. Roger V. Lacerte de Lowell, Mass. et M. Joseph St. Pierre de New Bedford, Mass.

Après la réunion, les membres se rendaient au Consulat général de France à Boston où ils furent les invités du Consul et madame Savelli pour un vin d'honneur, à l'occasion du jour Lafayette.

Les Finances

Le 20 mai 1961, la Société avait en caisse le total de \$981.88. Le 20 mai 1962, un an plus tard, l'avoir de la Société se divisait comme suit: compte de chèques, \$977.02; en mains, \$76.75; fonds de fiducie, \$900.00. L'avoir total de la Société, lors de la réunion annuelle le 20 mai 1962, était donc de \$1,953.77, soit \$971.89 de plus qu'à pareille date l'année précédente. Financièrement, la Société est mieux située que jamais.

Gérald Robert.

Bureau**8 septembre 1962****Hôtel Lenox****Boston, Mass.**

C'est la réunion préparatoire au gala annuel de l'automne. Le président salue ses collègues. Sont présents: M. Gérald Robert, Mlle Rhéa Caron, M. Gérard Raymond, M. Rosario Pelletier, Me Laurie Ebacher, Dr Oscar Perrault, Dr Louis Amyot, M. Roland Desjardin, Me Pierre Belliveau et l'abbé Doria Desruisseaux.

Le bureau accepte le rapport du secrétaire trésorier qui accuse un progrès croissant dans les finances de la société. Les directeurs se disent très satisfaits de l'administration de la société qui montre un progrès continu.

Sur décision unanime la soirée gala de la société est fixée au 4 novembre dans les salons du Harvard Club, de Boston. Il y aura réception et banquet. Le conférencier invité sera Mgr Maurice O'Bready, P.D., vice-recteur de l'université de Sherbrooke et président de la Société Historique de Sherbrooke.

Le bureau décide d'offrir sa médaille "Grand Prix" à Mgr William Drapeau, P.D., curé de la paroisse St. Jean-Baptiste, de Lynn, Mass., membre très dévoué de la société et à M. Archibald Lemieux, industriel de Worcester et bienfaiteur de nos oeuvres. La remise aura lieu à la soirée de novembre.

Mlle Hélène Thivierge, de Biddeford, Maine, l'un de nos membres les plus attachés à la Société nous annonce que sa santé ne lui permettra plus d'assister à nos réunions. Elle le regrette. Les membres du bureau la nomment "Membre Honoraire" de la Société.

Le bureau remercie chaleureusement tous les "Amis du Bulletin" qui aident si généreusement à la publication du bulletin de la société.

Réunion Gala**4 novembre 1962****Harvard Club, Boston, Mass.**

La réunion gala du 4 novembre au Harvard Club fut une autre soirée bien réussie de la société. Plus de 125 convives assistaient à la réception et prenaient part au repas. La conférence de Mgr O'Bready fut fort appréciée de même que le message du R. P. Thomas Landry, o.p., président du Conseil de la Vie Française en Amérique. La remise de la médaille "Grand Prix" à deux de nos distingués compatriotes et membres fut accueillie avec grande satisfaction. Mgr Alfred Julien, D.C.L., P.D., récitait la prière. A la table d'honneur se trouvaient encore M. Jean Savelli, consul général de France à Boston, et Me Henri T. Ledoux, président honoraire de la Société.

Bienvenue du président

Au dessus des sombres horizons qui nous entourent, la Société Historique Franco-Américaine se permet ce soir de se réjouir à l'occasion de sa 64^e réunion gala. C'est que malgré les incompréhensions qui bouleversent les peuples en ce moment, il n'est pas inconvenant de chercher un rayon de soleil pour illuminer certaines heures de nos existences.

Au nom de la société, je suis donc très heureux de vous souhaiter le plus fraternel accueil et de vous remercier d'avoir répondu à notre invitation.

Aussi longtemps que des compatriotes de bonne trempe se réuniront, et vous en êtes, pour chanter les beautés de notre présence française en Amérique, nous avons raison de croire que nos efforts de persévérance culturelle ne sont pas en vain.

Notre société se porte très bien. Elle compte plus de 300 membres fidèles. Nous voudrions bien élever ce nombre à 500. La chose serait relativement facile car nous croyons que des centaines de nos compatriotes se joindraient à nous si nous leur faisions connaître l'oeuvre que poursuit notre société. Un simple calcul d'un nouveau membre recueilli par chaque membre porterait notre effectif à plus de 600.

Notre bulletin est né en retard et chaque année, il garde jalousement ce privilège du retard, mais il nous arrive quand même et nous le recevrons avant la fin de décembre, toujours bien documenté. Nous remercions tous ceux qui ont voulu s'inscrire comme les "Amis" de notre bulletin.

Mgr O'Bready

Depuis quelques années, la société tient deux réunions par année dont l'une d'affaires au printemps avec le renouvellement de son bureau et l'autre de gala à l'automne alors qu'elle invite un conférencier de marque à sa tribune.

Il nous est donc très agréable de saluer notre invité d'honneur dans la personne de Mgr Maurice O'Bready, p.d., vice recteur de l'université de Sherbrooke et principal de son école normale, un fin lettré, un éducateur réputé, un historien sérieux qui en font un conférencier toujours très apprécié.

Né au début du siècle, le 11 décembre 1901, à Wotton, Québec, il fréquente le Séminaire Saint Charles Borromée de Sherbrooke et y reçoit son baccalauréat ès arts, pour se rendre au Séminaire de Montréal et revenir enseigner à Sherbrooke durant près de 12 ans. Il s'inscrira en 1936 à la faculté des lettres de l'Institut Catholique de Paris pour obtenir sa licence ès lettres avec un diplôme de chant grégorien de l'Institut Grégorien de Paris.

Il revient à Sherbrooke comme titulaire de Rhétorique jusqu'en 1954 alors qu'il devient secrétaire de la nouvelle université de Sherbrooke. Il apportera à cette entreprise ses grands talents. On le nommera vice-recteur en 1959 ce qui fait présager qu'il en deviendra probablement un jour recteur.

Mgr O'Bready est un grand travailleur. Elle serait très longue la liste de ses accomplissements, en plus de ses fonctions comme principal de l'école normale.

A différentes dates, il verse ses connaissances et son dévouement au sein de nombreux organismes, à la Société d'Histoire des Cantons de l'Est dont il est le secrétaire animateur, au cercle Soupirail, à l'Institut Grégorien, à Famille-Collège, au Comité inter diocésain de Chant Sacré et de Musique liturgique, à la rédaction du "Borroméen" durant plusieurs années. Il devient membre du Conseil de l'ACELF, membre de la Société du Bon Parler Français, de la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise catholique et enfin membre et directeur du Conseil de la Vie Française en Amérique.

En plus de collaborer à plusieurs revues d'éducation et d'histoire, il est à la rédaction de la Revue de l'Université de Sherbrooke. Son "**Histoire de Wotton**", sa paroisse natale, lui a valu le prix Juge Lemay. Il raconte la première messe à Sherbrooke, chante les mérites de John Holmes et dresse des "Panoramas et Gros Plans", comme une annonce de l'histoire de Sherbrooke. On dirait que Mgr O'Bready a toujours la plume à la main et sa prose est très agréable.

Nommé Camérier Secret de Sa Sainteté en 1955, il est élevé à la prélature en 1957. Chevalier de la Société du Bon Parler Français, membre d'honneur de la Société St. Jean-Baptiste de Sherbrooke, il est aussi décoré de l'Ordre du Mérite Latin et Commandeur du Mérite scolaire.

Voilà donc notre distingué conférencier résumé dans ses attributions. Il jouit d'une réputation enviable. Avec son allure de grand seigneur, la figure peut-être un peu sévère mais le coeur bien placé, Mgr O'Bready est l'une de ces personnalités qui font rayonner et aimer le haut savoir.

Nous avons donné à sa conférence le titre "**Actualités d'Outre frontières**". Il nous la donnera sous le signe de "**Le Québec en crise d'émancipation**".

Conférence

LE QUEBEC EN CRISE D'EMANCIPATION

Mgr O'Bready

Les combats que vous livrez contre des courants irréversibles, pour conserver malgré tout votre identité française, suscitent notre sympathie

et notre admiration, au point que nous voulons vous seconder de toutes nos forces. Toute désertion qui se produirait dans vos rangs nous affligerait, et par contre, nous trouvons un sujet de consolation et de réjouissance à voir l'énergie que tant de vos chefs de file dépensent à la sauvegarde tant de votre caractère ethnique que de votre foi religieuse.

Ce doit être réciproque: nous avons l'impression que, de même que nous vous observons pour suivre vos luttes et nous en édifier, de même, vous gardez sans doute les yeux tournés vers la province de Québec pour tirer de son comportement des leçons qui puissent tonifier votre fidélité aux vertus nationales.

Il y a toutefois danger que, si on ne suit pas de près les événements, l'image qu'on se fait de congénères éloignés par la distance et le temps ne reflète plus la réalité. C'est ce qui nous a inspiré l'idée de vous faire part de quelques changements marquants qui se sont produits ces dernières années dans la mentalité de l'élément français du Canada, et particulièrement de la province de Québec, avec l'espoir que ces bouleversements, loin de vous affliger ou d'amortir votre zèle, vous inviteront à profiter de nos progrès.

Vous accepterez donc que, par manière de contraste, je brosse d'abord à grands traits le tableau d'un Québec que vous avez connu peut-être il y a vingt ans, pour décrire ensuite l'espèce de tourmente qui, depuis moins de dix ans, a considérablement changé la face de notre province.

I

Si je cherche une description du Canada français du dernier quart de siècle, je ne recourrai évidemment pas au texte brutal de Lord Durham, qui, en 1837, portait le jugement suivant sur ce qu'il appelait un peuple sans histoire: "Almost without roads, in mean houses, draining little more than a rude substance from ill-cultivated land and seemingly incapable of improving their condition, and presenting the most instructive contrast to their enterprising and thriving neighbors on the American side." (1)

Je ne tiens pas compte non plus des strophes fantaisistes du Dr. Henry Drummond (2) qui, à la fin du siècle dernier, chantait comme type du Québécois l'habitant honnête sûrement, mais naïf, amusant, primitif, relégué au fond de la campagne et ignorant tout ce qui déborde son petit univers.

Le roman "Maria Chapdelaine", de Louis Hémon (3), paru en 1916, cité avec complaisance par les auteurs d'anthologies, constitue lui-même une source douteuse d'information sur le Canadien français moyen.

(1) Cité par Bruce Hutchinson, dans "Unknown Country", p. 236.

(2) The Habitant, Henry Drummond.

(3) Maria Chapdelaine, Louis Hémon, J.-A. Lefebvre, Montréal, 1916.

L'idylle se joue dans un coin reculé du pays, elle implique des personnages adonnés à l'industrie bien particulière de la forêt, et pour cela laisse croire au lecteur étranger que tous nos gens vivent du bûchage. Cette idée que le Québécois ne sait que manier la hache dans des régions glaciales s'est d'autant plus répandue que le livre de Hémon est reconnu comme un chef-d'oeuvre de littérature canadienne, et qu'à deux reprises, des compagnies de cinéma en ont tiré un film qui a circulé dans toute l'Europe. Quelque ingénieuse, humaine, géniale et touchante qu'en soit l'intrigue, elle renforce la détestable légende des "scieurs de bois", en retard de 100 ans sur notre époque.

Georges Vattier, un Français, a publié en 1925 un "Essai sur la mentalité canadienne-française" (1). On ne peut que le louer sur le sérieux qu'il a mis à scruter l'esprit de notre peuple. Encore son "Essai" date-t-il d'une époque révolue, alors que nous sommes en quête du portrait du Canadien français tel que nous le dessinent des contemporains, ou tel que vous croyez l'avoir vu personnellement, alors que vous alliez peut-être quitter le Canada, ou que vous reveniez le visiter en touriste distrait, il y a moins d'un quart de siècle.

Plus fidèles, d'ordinaire plus objectives, et plus rapprochées de nous nous apparaissent les études laissées par des auteurs soit canadiens soit étrangers comme Chamberlin, Siegfried, Hutchinson, Mélèze et autres qui ont essayé de ramasser, sur le type canadien-français les caractéristiques qui les ont frappés davantage. Citons d'abord Chamberlin, un Américain.

C'est à la campagne qu'on trouve le coeur du Canada français. C'est, dit-il, une campagne de petits propriétaires dont les fermes, sur les rives du Saint-Laurent, sont formées en général de longues et étroites bandes de terre, partant du fleuve. Même une vue rapide de la campagne québécoise suffit à donner l'impression d'un type de vie rurale ancien et différent de ce que vous pourriez trouver dans la plupart des autres provinces canadiennes et des Etats américains. Il y a moins d'automobiles, et l'usage de la voiture et du cheval n'est pas périmé. Une synthèse du Québec rural comprendrait des boeufs aux labours dans les champs, des chiens attachés à des petites voitures, des équipages plus imposants entraînés par des chevaux et avec des grandes roues capables de rouler sur des routes qui ne sont pas toujours excellentes, et de petites fermes attrayantes aux toits inclinés, les flèches des églises et, le long de la route, des oratoires et des croix. Presque chaque ville emprunte son nom à un saint . . . Si vous arrêtez à l'une de ces fermes québécoises et si vous causez avec les habitants, comme on appelle les cultivateurs canadiens-français, vous com-

(1) Essai sur la mentalité canadienne-française, Honoré Champion, Paris, 1925.

prenez que dans cette vieille région française du Canada s'est conservé un sentiment particulier à l'égard de la terre, le sentiment du paysan européen plus que de l'agriculteur américain. L'habitant vit beaucoup plus de sa terre que le fermier du Middle-West canadien ou américain, pour qui l'agriculture est une occupation plus commerciale. On trouve rarement dans Québec un cultivateur qui se spécialise dans une ou deux cultures lucratives et qui achète dans les villes la plus grosse part de sa nourriture. Il estime que sa ferme doit le faire vivre complètement avec sa famille. Il produit donc lui-même dans une grande mesure ce dont il a besoin pour assurer sa subsistance. Souvent sa femme et ses filles diminuent les achats de vêtements par le tissage et le filage. Le résultat, c'est une forme de culture qui ne rapporte pas beaucoup de revenus en argent et qui ne procure pas un standard de vie élevé, mais qui accorde plus de sécurité qu'au cultivateur dont le sort dépend des montants incertains d'argent qu'il espère retirer de sa récolte. (1)

Chamberlin écrivait ces observations en 1938. Remarquez l'insistance qu'il met sur la terre, comme si toute la population y était établie. Il ne me paraît pas inutile de constater que Chamberlin réédite ici des propos qu'avait émis avant lui Siegfried (2), qu'il semble avoir lu de très près. Toutefois Siegfried avait poussé l'analyse plus loin que lui en expliquant qu'une autre caractéristique foncière du type canadien-français, c'est sa particulière conception de la vie.

C'est, dit-il, une conception catholique, unie à une tradition qui vient en droite ligne de la vieille France. Elle s'exprime dans une discipline morale et familiale, s'exerçant sous l'égide, ce n'est pas assez dire, sous la direction de l'Eglise. Elle comporte, de ce fait, le respect de valeurs démodées un peu partout, mais singulièrement dans le nouveau monde: l'acceptation de l'effort pénible, l'éloge de l'épargne et de la restriction, c'est-à-dire d'une sorte d'ascétisme, la doctrine de la famille nombreuse, considérée comme un devoir du chrétien. le sens de la mesure dans l'ambition, argument de raison qui est la négation même de tout l'américanisme. Ces principes s'opposent en effet à ce qui constitue l'inspiration profonde de la civilisation américaine, même sous la forme catholique qu'elle sait prendre aux Etats-Unis. Il ne peut y avoir d'accommodation et, si l'on ose regarder les choses en face, toute assimilation du Canada français aux moeurs américaines signi-

-
- (1) Le Canada vu par un Américain (*Canada To-day and To-morrow*), W. H. Chamberlin, traduction de Roger Duhamel, Editions de l'Arbre, Montréal, 1938, pp. 75 et seq.
- (2) Le Canada, puissance internationale, André Siegfried, Librairie Armand Colin, Paris 1937, pp. 92 et seq.

fié nécessairement l'abandon de sa propre tradition: il ne restera lui-même que dans la mesure où il ne s'américaniserait pas. L'existence, dans le continent nord-américain, d'un peuple distinct, se rattachant à une éthique différente de tout ce qui l'entoure, constitue un curieux paradoxe, dont on se demande quelquefois s'il pourra vraiment durer. (1)

Bruce Hutchinson, un Anglo-Canadien de l'ouest du pays, découvre le Canada français, lui, en couchant chez Jacques Garneau, quelque part dans l'Île d'Orléans. Il s'applique sympathiquement à camper ses hôtes dans le cadre poétique et simpliste de Sainte-Pétronille ou de Saint-Laurent: village sombre aux rues presque désertes, tintinnablement de grelots et chantonement d'une vieille mélodie par un laitier matinal, sonnerie de l'angelus au-dessus des toits de rustiques maisons de pierre aux murs épais, intérieurs anciens surchargés de portraits d'ancêtres et d'images saintes, reliques de famille conservées depuis des siècles dans les armoires avec de la catalogne et des tapis savamment crochetés. Les maîtres de céans sont affables et hospitaliers, bien qu'ils ne comprennent pas l'anglais. L'homme est représenté comme un pauvre fermier québécois, aux traits basanés, sombres et finauds, et apparemment retraité puisqu'il ne garde qu'une vache, puis facilement échauffables dès qu'il est question de politique. Madame Garneau est joviale, elle fait une bonne cuisine, et son plus grand regret est de ne pas avoir des enfants nombreux, comme ses multiples frères et sœurs. Monsieur Hutchinson veut dire aimablement, c'est clair, qu'à travers Monsieur et Madame Garneau, il aperçoit tout un peuple de Canadiens français gracieusement arriéré et peu pratique; il conclut bienveillamment avec quelque emphase:

Quaint, the guide books call such men as this, and railway posters try to make them look like French peasants, like the people of France whom they have not known nor seen nor had contact with since the Battle of the Plains, in 1759. No, they are not of France. They are not of England. They are of Canada, and so much the basic stuff of Canada that each man can trace his family back to the great battle or beyond, and no man is so poor that one of his ancestors is not known somewhere in the history of war or trade or politics. No waiter who serves you at table, no boy who shines your shoes or woman who makes your laundry, but can point to the family name somewhere in the story of Quebec . . . Yes quaint they call these people, as if they were a small oddity, a tourist attraction, museum pieces . . . A problem they call these people because their quality is too strong to be easily absorbed, altered, or lost. (1)

(1) Id., *ibid.*, p. 55

(1) *The Unknown Country*, Bruce Hutchinson, Longmans, Green and Company, Toronto, 1943, pp. 6-17.

Un autre littérateur, Hugh MacLennan, un Canadien écossais, originaire de la Nouvelle-Ecosse celui-là, s'est plu à voir le Québec dans une paroisse qu'il dépeint comme terrienne, aux champs mal cultivés, aux habitants rétrogrades et opposés à l'industrialisation comme au profit monétaire, dirigée par un curé étroit, janséniste, buté et préjugé: il avait besoin de ce fond de scène pour y faire évoluer ses personnages, des Canadiens français méfiant des financiers anglais et sourds à l'appel de la conscription. Le tableau qu'il brosse, artistement d'ailleurs, d'un magasin de village donne une idée de l'impression défavorable laissée chez lui par les usages du Québec:

Paul entered the store, and when his eyes had accustomed themselves to the darkness inside, he saw Drouin doubled forward over the counter like a jack-knife, with his pointed chin on his hands. Frenette, the blacksmith, was sitting on the counter and Ovide Bissonnette was chewing tobacco as he sat on a table piled with overalls, his feet dangling over the side. Without a word, Drouin reached to a shelf behind his head for Mr. Tallard's mail. He passed over three letters and two bulky newspapers, and Paul put the letters in the pocket of his jacket and folded the papers under his arm. The other men recognized this regular morning event as a proof of Mr. Tallard's importance. None of them ever received mail unless an absent relative became sick or died.

"P'pa wants a pound of tobacco, too," Paul said. "You know the kind."

Drouin took a red tin of Hudson's Bay Imperial Mixture from a confusion of other tobacco tins and pushed it across the counter. His thin face took a look of shrewdness, drawing it even thinner. His long nose hung like a tap over his lips, and except when he smiled his face broke into a maze of wrinkles . . . Frenette was built like a hogshead. He was wearing a pair of overalls and heavy farm boots . . . (1)

Il nous fallait aussi le regard d'un Français de France pour nous examiner et nous toiser. J'ai choisi de consulter Paul Méléze, qui ajoute des traits nouveaux aux physionomies dont je vous ai déjà servi un condensé. Méléze a vu chez nous un esprit de famille plus accentué que chez les anglophones, une soumission manifeste à l'Eglise, de l'attachement au clergé; il s'édifie du nombre prestigieux de couvents de religieux et de religieuses dans la province, signale les interdits et la censure de l'autorité ecclésiastique sur les publications, remarque que les familles sont nombreuses, les salaires insuffisants, le confort moindre qu'à Toronto; il vante la simplicité des mœurs et la gaieté des réunions, fait allusion au folklore, et juge que les maisons sont surchauffées; il

(1) *Two Solitudes*, Hugh MacLennan, Collins, Toronto, 1945, pp. 52 et sq.

admet par ailleurs que l'esprit américain se glisse déjà dans le comportement des Canadiens français. (2)

Pour compléter la fresque, vous voudriez peut-être les témoignages aigres-doux et détestables que nous livre, dans "Quebec Now", Mrs. Miriam Chapin, une anglophone d'origine américaine et de foi baptiste; mais comme elle nous paraît prévenue contre les Québécois catholiques, je ne crois pas tellement utile de reproduire ici ses jugements outrés. (3)

Si l'on fait une gerbe donc des appréciations de tous ces observateurs qui se sont efforcés de nous photographier sous tous les angles, on pourrait enserrer dans la liste suivante l'ensemble des qualités ou défauts qui, jusqu'à 1950, distinguaient des autres le groupe canadien-français: on le considérerait comme un peuple mis à part par la géographie et la race, rivé à ses idéals de langue et de religion, maladroit en politique et peu féru d'économie, essentiellement terrien par son occupation et démodé dans ses procédés de culture, dominé par une caste ecclésiastique et absorbé dans les pieuseries, hostile à la conscription comme à toute mesure teintée d'impérialisme, fier de ses grandes familles comme de son inconfort et de son modeste standard de vie, le coeur tourné vers les gloires du passé plutôt que vers les réalisations futures, plus patriotard qu'efficient dans ses manifestations de foule, par ailleurs bon enfant, honnête de moeurs, grouillant de folklore pour l'amusement du touriste, et comptant survivre à force de plumer l'Alouette ou de courir le mardi gras. J'exagère à peine en étalant ces visions dites traditionnelles, qu'ont du reste accréditées dans leurs fusains si répandus et si ingénus E. Z. Massicotte et autres imagiers d'une ère éteinte. Evoquez vous-mêmes vos souvenirs: n'est-il pas vrai que le Québec, que vous n'avez peut-être pas eu l'occasion de visiter récemment, surgit encore dans votre mémoire comme une terre vieillotte où stagne une population béate et improgressive?

II

Or, c'est précisément à vous enlever cette impression que je veux consacrer le reste de la présente étude, parce que les visions traditionnelles sont devenues fausses et déprimantes. Les littérateurs qui voudront pindariser sur notre province devront utiliser des faits récents à cause de la révolution qui s'est amorcée chez nous depuis une dizaine d'années.

Savez-vous que le Québec passe actuellement par une crise de grande classe, dont on ne se rend pas suffisamment compte? On dirait un

(2) Canada, deux peuples, une nation, Pierre Méléze, Hachette, 1959, pp. 306 et seq.

(3) Quebec Now, Miriam Chapin, The Ryerson Press, Toronto, 1955. — Une critique sévère de ce volume a paru dans Le Borroméen, Séminaire Saint-Charles, Sherbrooke, numéro de septembre-octobre 1958.

adolescent qui, pris soudainement de gigantisme, déborde de ses habits, comme de ses attitudes coutumières; un grand garçon qui, conscient de l'approche de son majorat, se lance dans des rêves fous, rejette toute contrainte, clame ses ambitions, s'arroge des droits et s'attelle à des entreprises hardies. Classons sous quelques titres des données qui nous permettent d'ouvrir les yeux devant cette véritable crise d'émancipation chez les Canadiens français: le social, l'économique, la politique, l'éducation.

Le social

En chiffre rond, la population actuelle est de 5,365,000 dans le Québec. Elle a augmenté de 1,250,000 depuis 1935. En ces 25 dernières années, la progression est équivalente à celle qu'a connue la province dans les 180 années antérieures. Un démographe avisé, Mr. J. R. Flumerfelt, à l'emploi de la London Life à Montréal, prédit (1) qu'avant 25 autres années, au rythme prévu de la natalité, elle dépassera 10,000,000, ce qui était le chiffre de la population des dix provinces ensemble en 1941. Elle reste canadienne-française dans la proportion de 85%.

Il est bien téméraire de soutenir que cette population est en majorité terrienne: on pouvait le dire en 1877, alors que les fermes occupaient près de 80% de la main d'oeuvre, mais en 1959, on compte à peine 16% de ruraux, et si vous déduisez des ruraux les villageois, les rentiers qui ne vont plus aux champs, le nombre des vrais fermiers descend encore: il n'est que de 740,387 sur le grand total de 5 millions (122,000 fermes). (2)

Si l'on s'en tient à la campagne, il faut noter que les réseaux d'électricité en atteignent aujourd'hui tous les recoins. Il n'est plus de mode d'y parler du fanal, mieux vaut songer à l'ensemble des commodités que procure l'électrification: éclairage abondant, chauffage, conduites d'eau, facilité de cuisson et de buanderie et les reste, avec la multiplicité des appareils électriques, depuis le grille-pain jusqu'à la trayeuse mécanique. La radio et la télévision pénètrent aussi dans la plupart des foyers, avec toutes les rengaines que voit ou entend le citadin à la journée longue.

Un des indices les plus frappants de l'essor donné à l'agriculture, c'est la mécanisation des instruments aratoires. Déjà durant la période 1941-1951, on remarque une progression surprenante: en 1951, on recense sur les fermes québécoises trois fois plus de camions qu'en 1941, cinq fois plus de moteurs électriques, cinq fois plus de tracteurs et huit fois plus de moissonneuses. La courbe montante n'a pas été moindre de 1951 à 1961, puisque chaque cultivateur qui se respecte peut vous

(1) Causerie donnée à Sherbrooke, voir *La Tribune*, 16 octobre 1962, p. 3

(2) *Annuaire de la province de Québec 1959*.

exhiber tout un assortiment de machines motorisées pour lesquelles d'ailleurs il n'a pas hésité à s'endetter lourdement. Presque invariablement il possède aussi une automobile, qu'il conduit hiver comme été dans des chemins macadamisés sinon asphaltés. La neige ne le relègue plus dans l'isolement durant des mois, puisque les routes d'accès vers les centres sont soigneusement levées. L'autobus circule dans les moindres centres, le camionnage est constant, et le propriétaire de larges troupeaux voit son lait recueilli à sa porte par quelque firme centrale.

La vie familiale a naturellement subi le contre-coup de ces innovations. Les jeunes relèguent vers la ville, et ils en adoptent les coutumes, les bégueins et la mode. Un résultat inévitable, c'est que la fierté s'accroît dans des localités éloignées, avec le désir de l'instruction et du confort. L'habitant n'a plus du tout envie de ressembler aux personnages qui, en larges crinolines ou en culottes d'étoffe du pays, tiennent la vedette dans la collection de Massicotte: ces décors sont réservés pour les célébrations des centenaires.

Que le nombre des fermiers ait diminué, il n'y a pas à s'en étonner, puisque le phénomène se produit actuellement dans tous les pays civilisés; mais cette espèce de reniement du métier par un nombre croissant d'agriculteurs est compensé d'une façon encourageante: ce sont les résolus, les progressifs, les glorieux qui restent au poste, qui acquièrent souvent la ferme voisine abandonnée, et qui grossissent ainsi leur avoir. De sorte que dans l'ensemble, la production agricole augmente, en dépit de la diminution des bras.

Un mouvement qui révèle bien que les cultivateurs se sont modernisés, c'est celui des syndicats et des coopératives. Leurs associations, qui réunissent plus de 300,000 membres, surveillent le marché agricole, groupent leurs achats, et multiplient les renseignements sur les moyens de production. Le gouvernement n'a pas l'intention de brimer cet élan de libération et de progrès chez les terriens: une faculté agricole universitaire vient de s'ouvrir à Québec, qui affectera au développement des campagnes non plus quelques agronomes, mais par centaines des techniciens agricoles et des spécialistes adonnés à la recherche en agriculture. On a répété que le projet, avec les conséquences qu'il amènera, pourra coûter \$72,000,000.

Ajoutez à tout cela un réveil chez la femme rurale, qui est bien décidée à se donner plus de personnalité tout en professant un fervent attachement à sa vie de campagnarde: des associations féminines comme l'UCFR, l'UCF et la JACF témoignent de cette détermination, chez la fermière, d'égaler sinon de dépasser ses compagnes citadines par ses réalisations matérielles, intellectuelles et spirituelles.

L'économique

Ce besoin de s'affirmer, cette soudaine prise de conscience, cette impatience à secouer un vieux joug et à accrocher son char à l'étoile

du progrès, on les retrouve partout dans la province, qui s'est vertigineusement industrialisée. La répartition de la population en a subi les effets, de même que le climat économique de la province.

Plus des deux tiers de la population du Québec, agglomérés dans les centres urbains, y vivent au rythme de la civilisation industrielle moderne. Depuis la fin de la seconde guerre, il avance à grande allure dans cette voie. La croissance puissante d'une métropole comme Montréal, la construction en quatre années seulement (1954-1959) de la gigantesque voie maritime du Saint-Laurent, la mise en exploitation des gisements de fer du Nouveau-Québec et le peuplement pionnier de ce qui hier encore n'était que déserts glacés, tout cela s'inscrit dans le paysage avec une extraordinaire vigueur. Et je comprends un peu l'agacement de nos amis lorsqu'ils ont l'impression que les Français en sont trop souvent restés à la vision du Canada de Maria Chapdelaine, qui par bonheur existe toujours dans certains districts ruraux, mais qui est loin d'être la plus représentative d'un pays de mines, de barrages, de manufactures, de banques, de grands travaux et d'entassements urbains. (1)

Montréal, qui, avec sa banlieue, a happé à elle seule le tiers des habitants (1,830,000) est bien le centre principal, mais non l'unique, de l'effervescence industrielle et commerciale: des usines ont surgi partout, jusque dans des centres naguère silencieux et languissants. Trois-Rivières, Sherbrooke, Verdun, Hull, Shawinigan, Contrecoeur, Varennes, Gaspé, Baie, Comeau, Sept-Iles, Chicoutimi, et il faudrait citer certaines d'autres localités plus modestes, qui connaissent une fébrilité qui ne semble pas près de tomber.

Un fait subsiste dont nos économistes se chagrinent: le capital est toujours, en grande partie, aux mains des anglophones, qui ne se nombrant qu'à 33% de la population dans Montréal, et qu'à 5% dans le reste de la province. Ce n'est pas à dire que nos Canadiens français sont sans ressources: il existe des compagnies fondées et dirigées par les nôtres, mais elles restent la minorité; on trouve des millionnaires parmi les nôtres, mais c'est sous le prolétariat que vit la masse.

Le problème s'aggrave lorsqu'on découvre que nos ouvriers québécois, sans doute inconsciemment, inconsidérément et sous prétexte d'être à la page, inclinent volontiers vers une formule importée paraît-il de vos Etats-Unis, celle du crédit. Il y a dans le fonctionnement actuel de l'économique une anomalie que les gens de ma génération ne parviennent pas à gober: un quart de siècle passé économiser signifiait épargner, alors que pour nos jeunes, il semble qu'économiser est synonyme de gaspiller. On ne met plus une partie de son salaire de côté,

(1) Recherches et Débats, Série 34, Libr. Arthème Faillard, Paris, Libraire, André Latreille, p. 9.

en vue de l'entrée en mariage, ou de la construction d'une maison: chaque samedi, on dépense en sorties et amusements l'argent gagné au cours de la semaine, avec le résultat qu'on reste toujours à sec; vienne le moment de s'installer dans la vie, on ne s'inquiète pas davantage, parce que les fournisseurs, en tablant sur votre crédit, s'empressent de vous vendre à termes les objets les plus luxueux, batterie de cuisine, ameublement, vêtements, auto, maison; on voyage même à crédit. Le client naïf hypothèque ainsi son avenir, sans se douter souvent qu'il paie un intérêt usuraire sur ses paiements différés, qu'il s'enlise dans une pauvreté larvée, et qu'il risque de se faire saisir un jour pour dettes tout son avoir apparent. Des dix provinces du Canada, c'est celle de Québec qui enregistre le plus grand nombre de faillites, comme c'est celle aussi où semblent le plus grassement prospérer les compagnies de finances. On rapporte aussi que c'est à Asbestos et Thetford que le niveau des salaires est le plus élevé, alors que les populations d'ouvriers de ces deux villes minières sont pourtant les plus endettées. Ces considérations ne sont guère louangeuses à l'égard de mes compatriotes, mais mon étude ne vise pas à vanter leur habileté, elle veut montrer que même en ce domaine ils innoveront, ils s'enhardissent, ils font éclater les cadres en tentant des expériences grisantes et aventureuses dans la manipulation de l'argent.

Puis des consolations naissent si on examine l'autre côté de la médaille. Le point rassurant, c'est que les dirigeants prennent conscience du péril et du recul qu'implique cette habitude du gaspillage et de la mauvaise administration. Des chefs de file ont déjà jeté le cri d'alarme: le Canadien français doit en venir à posséder et à diriger sa grande part des ressources et des richesses de sa province, c'est une des conditions de sa survie. Et il doit mieux connaître les principes de l'économie pour se garantir d'appauvrissantes gaucheries.

C'est dans cet ordre d'idée que se sont fondées ces dernières années par et pour les Canadiens français, à côté des caisses populaires, les coopératives, sociétés d'assurances, sociétés de placement, fonds mutuels et le reste. C'est aussi pour aider le peuple à s'émanciper sur le plan de la propriété et de l'administration qu'on a lancé des campagnes d'épargnes, que l'ACELF a résolu, à son dernier congrès, d'intensifier l'éducation économique particulièrement dans les maisons d'enseignement, et que le Conseil de la Vie française a décidé d'intervenir auprès des gouvernants pour faire prohiber les prêts usuraires et contrôler le système des ventes à paiements différés.

La politique

Je touche ici un sujet délicat, attendu que nous sommes en période d'élections, et qu'une opinion trop franche ferait peut-être croire à mon penchant vers tel ou tel parti en lice. Soyez tranquilles, je n'afficherai de préférence ni pour le groupe libéral, qui croit devoir revenir devant les électeurs après seulement deux ans de mandat, ni pour

le groupe unioniste, à la tête duquel quatre chefs se sont succédé en l'espace de quelques mois. Déjà ce double rappel laisse entendre que la politique au Québec est en remue-ménage, secouée qu'elle est par des programmes audacieux. Qu'il me soit au plus permis de souligner que la lutte actuelle se livre sur la question de la nationalisation des trusts en principe, des compagnies d'électricité en particulier. Il s'agit pour le moment de faire approuver l'achat, avec l'argent du peuple, de 11 compagnies privées au coût d'environ \$800,000,000. Ai-je besoin de mentionner que c'est là un autre aspect de cette volonté d'émancipation économique de la province? Quel que soit le résultat de l'élection du 14 novembre prochain, le peuple aura entendu crier pendant des mois que les ressources naturelles de la province doivent lui appartenir et l'enrichir, plutôt que de favoriser un certain nombre d'actionnaires d'ordinaire étrangers. Et le mouvement déclenché, il ambitionnera de substituer son propre capital à nombre de fonds d'ailleurs qui alimentent et maintiennent la majorité de nos industries. L'invitation au peuple à investir dès le départ la somme énorme pour lui de \$800,000,000 dans un seul projet d'étatisation me convainc que nous sommes à un tournant de notre histoire, et qu'elle est bien loin l'époque du légendaire bas de laine où on enfouissait ses louis.

Tout aussi significatives m'apparaissent les initiatives brouillonnes qui agitent la politique fédérale: je veux parler du créditisme et du séparatisme.

La formule du créditisme reste obscure pour beaucoup d'observateurs: dans la pratique, elle propose de changer le système monétaire ni plus ni moins. Bien entendu, on part de principes très élevés: tous les hommes ont droit à un égal respect; ce ne peut être l'intention du Père céleste que tant de pauvres souffrent en regard de tant de riches qui se carrent; que les salaires soient insuffisants à une subsistance décente; que des talents se perdent parce qu'ils n'ont pas les moyens d'accéder à l'éducation. Pour répartir plus équitablement la richesse, les créditistes recommandent l'abolition du régime capitaliste: l'Etat verra à l'organisation du travail et à la rétribution équitable des travailleurs. Ceux-ci d'ailleurs ne manqueront jamais du nécessaire parce qu'une prime de crédit leur arrivera régulièrement qui leur donnera le pouvoir d'achat. Chaque citoyen donc émergera à un budget commun, garanti non par d'inutiles coffres d'or étroitement surveillés de policiers, mais par les inépuisables et réelles richesses naturelles du pays. C'est, je crois, la version des hauts théoriciens, en gros et perçue par ma faible capacité de compréhension.

Les créditistes du niveau populaire, les plus emballés dit-on sinon les mieux renseignés, ne se mettent pas en peine de philosopher, ils réduisent la formule à sa plus simple et à sa plus tentante expression: le créditisme, assurent-ils, apportera l'abondance et le bien-être, parce qu'il permettra d'imprimer indéfiniment des cartes de crédit que l'on distribuera gratuitement et largement au peuple. Au début, ils asso-

ciaient la religion à la discussion du problème dans leurs assemblées, et on les a vus souvent parader sous une bannière symbolique dans des cérémonies d'église.

Nous n'avons pas à estimer ici la valeur de leurs prétentions, prêchées avec ardeur depuis une vingtaine d'années en Alberta par le pasteur et député Aberhart. Ce qui me paraît extrêmement significatif, c'est qu'aux dernières élections fédérales (juin 1962), trente candidats créditistes aient gagné leur siège au parlement, dans un pays comme le nôtre où le capitalisme a encore les reins si forts. Et ce qui éberlue davantage les connaisseurs, c'est que de ces trente, vingt-six aient décroché leur mandat dans la province de Québec. L'explication qui me vient à l'esprit, c'est que nos Canadiens français, encore là, manifestent leur envie de créer du neuf, de briser leur écaille, d'exploser de quelque manière, de se projeter dans des aventures vraisemblablement régénératrices, peu importe le risque de l'issue.

Un mot seulement du séparatisme, ou, à une nuance près, du souverainisme. Posant en prémisses que la province de Québec est à la remorque du fédéral et qu'en aucun temps depuis la Confédération elle n'a pu exercer au moins l'autonomie qui lui a été promise par l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, des hommes brillants se sont levés qui ont préconisé le divorce d'avec le reste du Canada: la province de Québec, séparée de la confédération, formerait à elle seule un pays souverain, quoique enclavée entre les autres provinces; elle n'aurait à répondre à aucun autre gouvernement de son administration; elle raffermirait les droits et la pratique de la langue française; elle aurait tout le loisir de rester neutre en cas de guerre; elle épargnerait les milliards qui actuellement s'en vont en impôt à Ottawa; elle se débarrasserait des entreprises étrangères qui opèrent depuis un siècle sur son territoire et qui drainent les profits à l'extérieur; elle assoierait son économie sur une base solide, tout en redonnant à son peuple le culte des traditions de la race. Il est vrai que les minorités françaises des autres provinces seraient sacrifiées, mais au moins le Québec cesserait de vivre en tutelle.

A première vue, on croirait à une utopie, mais il faut lire la frémissante revue "Laurentie" pour se laisser persuader de la possibilité de réalisation de ce rêve. La cause a été si habilement et fervemment plaidée qu'elle a recruté de nombreux adhérents séparatistes, et qu'elle a effrayé le reste du Canada, surtout les provinces de l'ouest, qu'une telle brèche dans le domaine fédéré désavantagerait en tous points, particulièrement sur le plan commercial.

Encore une fois, je n'ai pas à prendre parti pour ou contre le séparatisme, ce n'est nullement l'objet de mon travail. Mais la mention de ce mouvement extensif et violent m'aide à démontrer que les Canadiens français du Québec bouillonnent, et qu'à défaut de révolution, ils sont prêts à faire un tapage du tonnerre pour affirmer leur existence et réclamer leurs droits.

L'éducation

J'ai gardé pour le dessert le charivari le plus enlevé, celui qu'on a entrepris autour de l'école.

On sait que l'instruction est régie dans le Québec, depuis cent ans, non par un ministère comme dans les autres provinces, mais par un Conseil de l'Instruction publique, soustrait aux aléas de la politique. Ce conseil, présidé par un surintendant qui communique avec le gouvernement, se divise en deux comités, l'un le Comité catholique, l'autre le Comité protestant. Au Comité catholique siègent 22 évêques et autant de laïcs; au Comité protestant, 22 citoyens de diverses classes. Flanké d'un Département où s'élaborent les programmes et fonctionne l'administration, ce système, que l'on cite en modèle de par le monde, a bien servi jusqu'à présent l'élément catholique et l'élément protestant, francophone ou anglophone, parce qu'il respecte la foi et la langue de chaque contribuable.

Ces dernières années, les besoins de l'éducation ont grandi tellement et si vite que dans aucun pays on n'a trouvé moyen d'y suffire: découvertes de la science, ajoutage de disciplines nouvelles, augmentation effarante de la population scolaire, carence de professeurs et rareté de locaux, tout a contribué à jeter dans le désarroi des pays aussi avancés que l'Italie, la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. La province de Québec, elle aussi, a éprouvé d'autant plus de difficultés à suivre le rythme que sa génération d'écoliers a doublé en moins de douze ans, et que les jeunes sont pris d'une générale et soudaine frénésie de poursuivre leurs études jusqu'à l'université. On a construit des écoles, locales ou régionales, à la vitesse moyenne de une par jour, on a remanié les programmes pour se mettre à la page, on a multiplié les Ecoles normales et haussé les traitements des personnels enseignants. Les universités elles-mêmes se sont émues, de nouvelles ont été fondées telles celle de Sherbrooke en 1954, de fortes pressions jouent pour qu'on en ouvre une à Rimouski, une à Chicoutimi, une à Trois-Rivières et deux à Montréal, ces deux dernières à l'enseigne des jésuites. Et à maintes reprises, ce que j'appellerais les états généraux du monde enseignant se sont réunis en congrès pour aviser aux mesures à prendre afin de mieux servir la cause de l'éducation: congrès régionaux depuis 1954, congrès annuels de l'ACELF, congrès provinciaux fréquents d'associations ou de fédérations d'inspecteurs d'écoles, de commissaires d'écoles, de principaux ou de professeurs d'écoles normales, d'instituteurs et d'institutrices, congrès annuels de la Conférence nationale des Universités et Collèges du Canada, grande Conférence nationale sur l'éducation en 1958, congrès préparatoire à cette conférence tenu par la Saint-Jean-Baptiste en 1958, seconde grande Conférence nationale sur l'Education en mars 1962. Cette énumération montre assez qu'on s'est énormément agité autour de la question depuis 8 ou 10 ans; et du brouhaha de ces assemblées ont surgi autant d'avis divergents que de critiques "constructives", ce qui n'a pas à nous surprendre de la part

d'une population au tempérament latin et pointilleux. Le Conseil de l'Instruction publique en a récolté sa bonne part d'attaques, même s'il a fait de son mieux.

Et encore, les critiques et les plaintes se seraient sans doute apaisées dans la patience, si un personnage devenu célèbre n'en avait profité pour allumer un grand feu. C'est en octobre 1959 que parut dans "Le Devoir" sa première lettre ouverte, qu'il signait du pseudonyme Frère Untel; dans la suite, il en est paru toute une série, qu'on a fini par publier en brochure: ce fut un étourdissant succès de librairie. Frère Untel est un véritable religieux, connu dans sa communauté sous le nom de Frère Jérôme, et professeur dans le temps dans une école secondaire d'Alma. Empruntant à la fois aux genres Grignon, Asselin et Bloy, le style de Frère Untel est incisif, imagé, gouailleur, belliqueux. Ce qui étonne sous sa plume, ce n'est pas tant ses déclarations indignées sur la négligence du langage chez les élèves, ou sur l'imperfection des programmes périodiquement réformés, c'est l'impertinence qu'il déploie à l'endroit de l'autorité et le gauchissement qu'il imprime à la pensée d'auteurs dont il s'appuie. Le titre du pamphlet "Insolences du Frère Untel", parle par lui-même. Le petit Frère s'acharne à clamer à ses supérieurs civils ou religieux qu'il n'a pas peur d'eux. Il passe à tabac évidemment ceux qu'il tient responsables des retards dans l'éducation, y compris les évêques qui font partie du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique.

Le populo a lu goulûment les "Insolences", et il s'en est esclaffé. Je crois qu'il ne s'est pas arrêté aux propositions de réformes de l'auteur, celles qui constituent la partie positive de la brochure: il a savouré les pages négatives et dissolvantes, celles où le mariste acariâtre vilipende les personnages et les institutions. Il s'est en même temps persuadé qu'il y avait là une belle veine à exploiter: avec un peu de malice, on parvient toujours et assez facilement à ridiculiser les administrations, si dignes qu'elles soient. Frère Untel a donc eu des imitateurs: j'ai rarement vu une telle avanlanche de "lettres ouvertes" dans nos journaux; encouragés surtout par trois quotidiens de Montréal, des signataires de toutes les couleurs, s'improvisant experts en éducation, se sont mis à publier les proses les plus virulentes et contradictoires sur tout ce qui touche l'organisation de l'enseignement.

Pour aviver le feu de la polémique, voici que des citoyens soi-disant non-croyants s'assemblent à Sainte-Adèle en mai 1961, et déclarent qu'ils réclament l'institution d'écoles neutres, officiellement égales en droit aux écoles catholiques et protestantes. Nouveau conflit, sur le plan de la confessionnalité cette fois. La presse et la télévision deviennent des champs de bataille où s'affrontent deux camps, celui des agnostiques et celui des tenants de la religion. La lutte dure encore. Et, comme dirait mon oncle, le diable est dans la cabane. Heureusement, une commission royale d'enquête, dite Commission Parent, a été formée, qui étudie les réformes à envisager dans le domaine de l'ensei-

gnement public dans la province: peut-être ses conclusions ramèneront-elles la paix. (1)

Vous vous en doutez bien, si je vous ai étalé ces malaises et tumultes, ce n'est pas pour en exalter la beauté. Ce n'est pas non plus pour offrir des solutions à nos problèmes sociaux, économiques, politiques ou scolaires. Tout le long de cet entretien, mon intention a été de vous faire prendre le pouls du peuple canadien-français, de vous faire assister au sursaut d'un Québec nerveux, impatient, pétulant et volontaire qui se sent devenir adulte et cherche à orienter son destin. Peut-on le blâmer de sa fougue quand tant d'autres entités ethniques, souvent moins civilisées, au Pakistan, au Congo, en Afrique, en Irlande, en Belgique, lui donnent l'exemple en repoussant tout ce qui sent la servitude? Nous traversons une révolution, Dieu merci non sanglante.

Si vous me demandiez vers quelle issue nous nous acheminons, ma réponse ne serait pas pessimiste. Vous avez droit de vous scandaliser de nos agitations et de nos disputes, mais avouez qu'elles traduisent au moins de la vie et de l'énergie. L'exaltation est un excès oui, mais on doit la préférer à l'anémie et à l'inactivité: un pur-sang fringant qu'il faut brider a plus de valeur qu'une rosse chancelante qui menace de mourir. Nos tentatives de libération ne manquent ni de mérites ni de promesses. L'unanimité n'est pas faite encore sur les procédés à suivre, sur les modalités que prendra notre statut. Mais il est un idéal commun qui rallie tous les vœux: les Canadiens français veulent rester un peuple distinct en Amérique, et un peuple devant qui on s'incline à cause de sa personnalité enrichie.

On peut donc espérer qu'il jaillira de la lumière des actuels chocs d'idées, qu'il se produira une sélection judicieuse dans les théories mises de l'avant pour grandir la nation, et que la pensée maîtresse du bien commun canaliserait toutes les impétuosités dans un même courant de force salvatrice.

Ajouterai-je que cette force, pour être durable, ne devra pas s'appuyer uniquement sur le nombre, ou sur la richesse physique, ou sur de fragiles plans de politique. Ces bases ne sont pas négligeables, il faut

(1) Une littérature abondante a fleuri autour de la question scolaire, aspects système et programmes et aspect neutralité. A peu près toutes les revues, de droite ou de gauche, ont servi des séries d'articles sur ces sujets, depuis "Relations", publiée par les jésuites, jusqu'à "Cité libre" organe des esprits avancés. Parmi les volumes, de valeur variable, qui exposent aussi des opinions ou thèses, mentionnons L'Éducation au Québec (Editions Alerte, Saint-Hyacinthe 1958), L'Eglise et le Québec, Appendice (Editions du Jour, Montréal 1961), La Crise de l'Enseignement (Editions du Jour, Montréal 1961), Justice et Paix scolaire (Editions du Jour, Montréal 1962); puis les quelque 300 mémoires présentés à la Commission royale d'Enquête sur l'Enseignement.

compter sur elles, mais rien n'assure qu'à elles seules elles garantiraient la perpétuation d'un peuple: on a vu des empires crouler parce qu'ils ne reposaient que sur du matériel.

Ce qui compte davantage pour le maintien, le développement et la gloire d'un groupe ethnique (et la remarque vaut autant pour des Franco-Américains que pour des Canadiens français), c'est la conviction patriotique de chacun des composants, une conviction qui tienne scrupuleusement compte des apports spirituels absolument nécessaires à la vie d'une nationalité. On a coutume de les désigner du nom de traditions, et on entend par là des habitudes profondes, léguées par les ancêtres, et racinant tout ce qui, dans un peuple, le différencie d'un autre. Même des petites communautés, comme celles de l'Irlande, de l'Acadie, de la Pologne, de la Suisse, d'Israël, se sont maintenues intactes non par la production de leurs usines (elles étaient raides pauvres), non par leurs triomphes militaires (elles ont été maintes fois vaincues), mais par des valeurs d'ordre spirituel, je veux dire par l'obstination dans leurs traditions. Il en est trois plus fondamentales: le respect de la vie, la vénération de la langue, la pratique de la religion. Un peuple se prépare à disparaître lorsqu'il tue ses enfants ou les empêche de naître: c'est par la famille qu'un peuple s'accroît, comme c'est dans la famille qu'il forme sa conscience nationale. La désaffection de la langue maternelle est un bien mauvais indice de patriotisme: tout le génie d'un peuple se moule dans sa langue, et lorsqu'il la délaisse, c'est qu'il ne tient plus à être lui-même. Puis la religion est un autre atout de premier ordre, parce qu'un peuple sans foi est un peuple sans loi, c'est-à-dire tout prêt à s'effriter.

En guise de conclusion à cette longue causerie, je propose que nous prenions la résolution, vous mes cousins d'Amérique et nous du Canada français, de ne rien laisser perdre de nos traditions sacrées. Pour confirmer cette détermination, nous pourrions méditer sur la réflexion à la fois encourageante et terrible de ce Toynbee, historien célèbre d'origine anglaise, qui a écrit quelque chose comme ceci, au grand déplaisir de ses propres compatriotes: S'ils restent fidèles à leurs traditions (ce conditionnel est à bien noter), s'ils restent fidèles à leurs traditions, deux des peuples actuels, deux seulement, assisteront à la fin du monde: Les Chinois et les Canadiens français.

Membre Honoraire

Monseigneur je vous remercie bien chaleureusement au nom de cette assistance distinguée. Vous nous avez fait voir des aspects très intéressants de la vie du Québec, votre patrie que nous aimons et que nous fréquentons fidèlement.

Il y a 3 ans, vous veniez participer ici même à nos fêtes du Soixantenaire. Votre présence nous avait réjouis et ce soir vous ajoutez votre nom à la longue liste de nos éminents visiteurs et conférenciers.

Pour souligner votre passage au milieu de nous et aussi pour attester l'admiration que nous vous portons, il m'est très agréable de vous présenter ce diplôme de "**Membre Honoraire**" de la société. Il sera pour nous tous un nouveau lien d'amitié de chaque côté de la frontière.

R. P. Landry, o.p.

Notre joie est double ce soir. En plus de la présence de notre très distingué conférencier, la Société a l'honneur de recevoir pour la première fois, depuis son accession à la présidence du Conseil de la Vie Française en Amérique, le R. P. Thomas-Marie Landry, o.p.

En tournée de prédication à Manchester, le P. Landry ne pouvait pas résister à la joie de nous apporter le message d'encouragement de cet important Etat-major de notre vie française.

Il n'est pas nécessaire de raconter ici la vie du P. Landry. Durant près de 16 ans, comme curé de la paroisse Ste-Anne à Fall River, il fut des nôtres et le demeure toujours.

On peut dire que son dévouement très élevé à nos oeuvres n'a pas connu d'égal. Il est devenu comme le "**doctrinaire**", pris dans son meilleur sens extensible, de la vie franco-américaine. Le P. Landry nous a plus d'une fois charmés au cours de nos réunions. Il a consenti à réunir dans un volume qui vient de paraître le fruit de ses enseignements autour de notre héritage culturel, appuyés sur la doctrine sociale de l'Eglise. Il a intitulé son travail: "**Mission Catholique et Française en Nouvelle Angleterre**".

Je suis certain qu'il vous présentera cet ouvrage, oeuvre de son âme de prêtre, en des termes saisissants.

C'est un honneur pour nous d'accueillir le Président du Conseil de la Vie Française en Amérique, notre ami et frère, le R. P. Thomas Marie Landry, o.p., l'un de nos membres les plus attachés.

Mission Catholique et Française en Nouvelle-Angleterre

Rassurez-vous!

Je tiendrai compte de la consigne que vient de me donner le P. Verrette, votre président.

Deux annonces tout simplement ou plutôt une annonce, mais de deux livres qui peuvent vous intéresser.

Le premier dû à la plume de Mme Reine Malouin de Québec et loué lors des fêtes du 25^e anniversaire de la fondation du Conseil de la Vie Française à Québec le 21 septembre dernier: "Où chante la Vie", oeuvre en français destinée surtout à la jeunesse franco-américaine mais qui constitue une excellente lecture non seulement pour les jeunes mais

encore pour les moins jeunes. Le P. Verrette en a rapporté de nombreux exemplaires. Il les a payés lui-même et se fait un plaisir de vous les offrir gratuitement. Vous n'avez qu'à les prendre.

L'autre livre, de moi, votre humble serviteur. Un gros bouquin de 300 pages, muni de toutes les approbations ecclésiastiques requises et de tout l'équipement coutumier: dédicace, préface, avant propos, 1ère partie, 2e partie, et ainsi de suite, avec table onomastique, table analytique et enfin, oui enfin à la 295e page, table des matières!

Le Conseil de la Vie Française en assure la publication et en assume tous les frais. Le livre doit être lancé mercredi prochain à Québec au siège social du Conseil en présence des consuls généraux des Etats-Unis et de France ainsi que des membres de l'exécutif du Conseil et de quelques autres invités.

Il porte le titre de: "Mission catholique et française en Nouvelle-Angleterre". Je l'ai dédiée à la mémoire de ma sainte mère, Alexina Labonté Landry. Mgr Paul-Emile Gosselin, P.D., secrétaire du Conseil de la Vie Française en Amérique, a eu l'obligeance de lui donner une préface fort sympathique et voici l'avant propos de moi pour vous dire très clairement et très brièvement de quoi il s'agit:

Et voilà, chers amis!

Si vous voulez me faire l'honneur de l'accepter, je serai très heureux, au nom du Conseil de la Vie Française, de vous l'offrir. M. Gérald Robert, votre secrétaire-trésorier, m'enverra la liste de vos noms et je verrai à vous le faire parvenir. Il vous restera à trouver le courage et la patience de le lire. Enfin, si le cœur vous le dit et que vous en ayez le temps, vous aurez l'obligeance de me faire savoir, soit publiquement soit personnellement, mais en toute franchise, ce que vous en pensez. D'avance, je vous dis un sincère merci!

Merci cher p. Landry.

Tout compatriote intéressé voudra posséder ce volume. Ceux qui désirent le recevoir à titre d'hommage du Conseil voudront bien nous donner leur adresse. Nous avons aussi quelques exemplaires du roman de Mme Reine Malouin, "*Où chante la vie*". Ils sont à votre disposition avec les hommages de la société.

Message de Mgr Gosselin

Le secrétaire du Conseil de la Vie français en Amérique, membre de notre société et titulaire de sa médaille "Grand Prix", adresse à la société le message suivant: "**Hommages Société Historique Franco-Américaine pour magnifique labeur culturel. Voeux de succès et cordial souvenir.**"

M. le consul Savelli

Notre société a toujours eu la joie d'accueillir à ces grandes réunions la présence du représentant officiel de la France à Boston. Cette présence nous est très chère car elle atteste la profonde affection qui unit les français de France à ceux de l'Amérique.

M. le consul général Jean Savelli vient à peine de nous arriver et il est des nôtres. Il veut continuer cette belle tradition et nous lui en sommes reconnaissants. Nous l'invitons à nous traduire l'amitié de sa patrie.

M. Savelli se dit très heureux de participer à cette brillante soirée. En termes pleins de sympathie et d'affection, il apporte le message de sa patrie qui prend un intérêt croissant dans le rayonnement de la culture française en Nouvelle-Angleterre.

Remise de la médaille "Grand Prix"

Nous arrivons à la partie la plus touchante peut-être de notre soirée, celle de la remise de la médaille de la société à deux de nos compatriotes très méritants.

Afin de proclamer le dévouement des amis de notre histoire et de nos oeuvres en somme, la Société remet à l'occasion sa médaille "Grand Prix", oeuvre d'art de notre sculpteur Lucien Gosselin, de regrettée mémoire. C'est toujours un grand honneur pour la société d'inscrire les titulaires dans ses archives.

Mgr Drapeau

Nous saluons en Mgr William Drapeau, curé de la belle paroisse St. Jean-Baptiste, de Lynn, l'une des plus belles personnalités de notre clergé, membre fidèle depuis près de 30 ans.

Né à Lowell, le 26 juillet 1893, fils de William Drapeau et de Marie Jeanne Lambert, il étudie au séminaire de Sherbrooke et à celui de Brighton pour être ordonné le 8 juin 1917. Il est vicaire à Reading et à Salem et devient curé en 1933 à Beverley, puis à Everett, enfin pasteur de la paroisse St. Jean-Baptiste de Lynn en 1944.

Mgr Drapeau est un excellent pasteur. Il a un sens très aigu de ses responsabilités. Il aime ses oeuvres et leur voue un zèle de tous les instants. Il a décidé de les servir jusqu'à la fin de sa vie et ses paroissiens s'en réjouissent.

Il apporte à l'oeuvre de l'éducation bilingue un soin averti. Ses écoles primaire et secondaire le retiennent. Il établira un fonds scolaire pour favoriser les études supérieures auprès de ses enfants, une oeuvre admirable qui obtient de beaux résultats.

Il encourage sa caisse populaire, sa magnifique chorale et toutes les initiatives qui donnent de l'essor et de la fierté à son peuple. Membre de nos sociétés, il leur prodigue un encouragement senti.

La chose publique l'intéresse et l'on sollicite souvent son appui et ses conseils. Il demeure très attaché à son collège et l'Université de Sherbrooke qui en est le couronnement lui décerne un doctorat honorifique en 1958. Déjà en 1956, le Conseil de la Vie Française en Amérique l'avait inscrit officier de l'Ordre de la Fidélité Française, un honneur qu'il apprécie vivement.

Homme d'église, Mgr Drapeau dépense sa vie au service des âmes. Son sacerdoce est une bénédiction. Examineur synodal de l'archidiocèse de Boston, en 1950 il est revêtu de la prélature romaine. Il est encore directeur spirituel diocésain de l'Union S. Jean Baptiste d'Amérique et vice-président de l'Amicale des Anciens de Sherbrooke.

Un malaise récent faillit supprimer sa présence au milieu de nous ce soir. Nous nous réjouissons en l'accueillant et nous lui souhaitons des années de paix et de santé. Qu'il demeure encore longtemps parmi les siens comme un exemple de fidélité envers les valeurs qui ont entouré sa carrière d'un si beau rayonnement. Cette médaille que nous lui décernons ce soir, qu'il la conserve comme le témoignage de notre profonde admiration et de notre affection fraternelle.

En acceptant la médaille "**Grand Prix**" que la société lui décerne, Mgr Drapeau dit sa profonde reconnaissance et renouvelle les sentiments d'attachement à l'endroit d'une oeuvre qu'il aime et qu'il encourage depuis plus de 30 ans. Quelle satisfaction de la part des membres! Mgr évoque également des souvenirs touchants de sa vie de prêtre, sa formation première dans un foyer essentiellement chrétien et franco. Il rappelle comment il fut tout naturellement et sans effort fidèle aux consignes qui lui avaient été indiquées durant ses années de formation supérieure et comment depuis le matin de son ordination en 1917 il n'a pas cessé d'être fidèle à lui-même et aux innités précieuses de son âme. Tout cela ne l'a pas empêché de vivre un sacerdoce fécond et de se gagner l'affection et l'admiration de tous ses compatriotes. "**J'aime les miens comme je les aime depuis toujours, dit-il, et je crois que le Ciel approuve cette fidélité.**"

M. Lemieux

En saluant avec une particulière admiration M. Archibald Lemieux, notre ami et distingué compatriote, il faudrait presque supprimer la marche du temps, car il vient de sonner ses 88 ans, toujours droit, se-rein et sympathique, lui, bienfaiteur insigne de notre société et de tant de nos oeuvres. Quel secret a pu le servir dans la préservation d'une santé qui nous réjouit et le conserve à notre affection.

Le comportement de notre distingué compatriote nous est bien connu. Il est de toutes nos manifestations, toujours avec son sourire

amical et sa grande aménité. Toutes nos oeuvres l'honorent. Il est tellement des nôtres que nous oublions que cet homme porte l'empreinte de plusieurs générations qui ont aidé nos succès et la vie de notre peuple.

M. Lemieux nous fera grâce de réciter ce soir l'imposante liste des hommages et des postes de confiance que lui ont décernés sa patrie, son commonwealth et sa ville au cours de sa longue et brillante carrière d'industriel, de banquier, d'homme d'affaires et son dévouement à la chose publique. Il y a déjà longtemps que nous nous en réjouissons.

Jeune orphelin lévisien bien formé, c'est en 1891 que la Providence le dirige vers Worcester où il vient s'établir pour ordonner méthodiquement son ascension. Ce qui nous l'attache singulièrement c'est la fidélité qu'il employa à toujours respecter la consigne de sa mère bien-aimée qui lui demandait de toujours demeurer lui-même devant Dieu.

M. Lemieux, vous êtes encore tout cela et c'est votre consolation au soir de votre vie, un bel exemple pour nous tous.

Ce qui nous émeut surtout c'est qu'après une union conjugale cinquantenaire qui vous avait donné la plus humble et la plus tendre compagne, vous continuez, dans le même sillon, la trame de vos convictions religieuses et culturelles.

Il nous était donné de vous revêtir des insignes de l'ORDRE de la Fidélité Française en Amérique à Québec tout récemment et nous disions alors: "vous avez sans doute vécu bien des heures émouvantes durant votre vie, mais je doute que l'hommage qui vous échoit ce soir ait remué davantage les fibres de votre âme, car il est une attestation d'affection et d'admiration venant de toute la famille française d'Amérique."

Ce soir, la famille Franco-Américaine par la voix de notre société a le plaisir de vous exprimer un hommage qui se loge dans votre cœur. Puisse ce tribut vous dire encore une fois combien vos compatriotes admirent en votre personne, ceux qui sont demeurés fidèles à l'idéal dont nos pères nous avaient investis, en nous confiant le trésor qu'ils avaient semé sur cette terre d'Amérique.

Dans un texte préparé M. Lemieux déclare:

"Nous devons tous reconnaître le fait que toutes nos organisations franco-américaines telles que la Société Historique, le Conseil de Vie Française, les sociétés civiques et fraternelles et d'autres ont, depuis au delà d'un siècle, joué un rôle prépondérant à l'endroit du maintien de la culture française de notre religion, de notre langage et de nos moeurs. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue la reconnaissance due à l'oeuvre de nos devanciers qui se sont imposé des sacrifices incalculables et à travers d'obstacles presque insurmontables, afin d'éta-

blir les bases sur lesquelles ont été fondés nos organismes franco-américains.

“Nous leur devons une éternelle gratitude, et je me demande s'il ne serait pas à propos d'ériger des monuments ou plaques à leur mémoire dans différents endroits. La gratitude indique toujours un haut caractère.

“Mais voilà que des changements économiques mondiaux ont tout récemment créé une aurore de renaissance envers l'importance du bilinguisme, et je crois sincèrement que nos sociétés qui ont tant contribué à cette cause sont dans une position excessivement avantageuse pour entrer dans ce grand cadre nouveau.

“Ainsi nous constatons que l'ex-président Eisenhower dans son message du mois de novembre, 1959, déplorait le fait que nos représentants aux pays étrangers n'étaient pas suffisamment versés dans les langues étrangères.

“Ce rapprochement du monde entier ouvre des avenues incalculables conduisant à des positions très lucratives. Et quoique la langue anglaise soit utilisée fréquemment de ces jours dans le domaine du commerce, il devient de plus en plus évident que la langue française prédomine depuis quelques années. Ceci sans doute amené par les modes de transportation modernes et depuis l'événement du marché commun (Common Market) dont nous sommes membres, ainsi que l'adhésion de plusieurs nouveaux pays aux Nations Unies (United Nations).

Le Révérend Alfred Desautels, président du département des langues modernes au collège Holy Cross me dit dans une lettre en date du 16 octobre, 1962, que sur 800 étudiants, 510 étudient le français, ce qui représente une augmentation de 100 étudiants dans 10 ans. Alors qu'en 1957 il n'y avait qu'un seul élève se maîtrisant en français, aujourd'hui il en compte 30, nécessitant l'engagement de sept professeurs de français là où il n'y en avait qu'un seul. L'étude de la langue française ici donc est une matière très forte.

Mademoiselle Cleo Grady, directrice du département de publicité au collège de l'Assomption me fait part de l'information suivante: Sur un total de 698 étudiants, nous comptons 459 non-Franco-Américains et 239 Franco-Américains. Ici pendant ces trois dernières années, le nombre d'étudiants de langue française augmentait 100%. Le collège de l'Assomption est le seul collège en Nouvelle-Angleterre qui offre un cours en relations étrangères. Il n'existe que quelques collèges au pays qui offrent ce cours aux élèves sans grades universitaires.

Le Révérend Edgar Bourke, directeur de l'école préparatoire de l'Assomption nous informe que les étudiants de français augmentèrent 50% depuis 5 ans. De ceux-ci, sur 345 jeunes hommes, l'on compte 160 Franco-Américains et 185 d'autres nationalités.

J'obtiens de la Révérende Soeur Irène-Marie, présidente du collège Anna Maria, les renseignements suivants: Sur 443 élèves, 208 étudient le français, dont 126 ne sont pas de descendance française. Il y a 19 élèves dans la 3e et 4e années se maîtrisant en français.

A l'université Clark, le docteur J. Richard Reid, directeur du département des langues, nous informe que 40% des étudiants étudient le français et que depuis 1957 il y a eu une augmentation de 335 à 488. L'étude du français prédomine.

Nous devons tous nous réjouir de voir la vogue grandissante du français dans tous les domaines.

Toutefois, il ne faut pas oublier que notre pays, les Etats-Unis ont servi de guide au monde entier dans le développement du domaine économique, civique et financier. Et nous avons passé à travers plusieurs crises desquelles nous nous sommes toujours retirés victorieux — probablement parce que nous sommes une nation religieuse, et que même notre monnaie porte l'inscription: "In God We Trust".

Un illustre général, après avoir gagné une bataille difficile, fut demandé comment il en était sorti vainqueur et il répondit: "Dieu était de notre côté".

Nous passons en ce moment à travers une des plus critiques périodes de notre histoire.

Notre président, John F. Kennedy, vient de faire une des plus importantes décisions de l'époque parce que un ennemi a menacé la sûreté de notre pays.

Quelle que soit notre politique, c'est notre devoir de citoyens américains de l'appuyer 100%, puisque sa décision fut juste et propice. Car il importe que nous maintenions notre sublime position parmi les nations du monde et qui nous donne tous les éléments de vie les plus modernes du monde entier. D'ailleurs, notre pays est un refuge pour les personnes de toutes nations — pays de liberté, d'égalité et de dignité individuelle, lequel offre tous les avantages à ceux qui sont disposés à faire les sacrifices requis dans le but d'atteindre leur objectif, et, si nous comparons les conditions des pionniers qui sont venus s'établir ici sous la protection de notre drapeau étoilé, nous constatons que nous avons accompli beaucoup de progrès — aujourd'hui possédant nos grandes maisons d'éducation, nos églises, nos grandes institutions catholiques qui comparent avec les plus hautes du pays, et organisations de tous genres, et toutes ont produit des personnes du plus haut rang dans tous les domaines, professions et vocations industrielles et professionnelles aussi bien que religieuses, qui ont fait des contributions de la plus grande importance au maintien et au respect de notre constitution, et qui comparent favorablement avec toutes personnes autres que de notre antécédence.

Moi-même, comme beaucoup d'autres, j'ai beaucoup bénéficié de l'hospitalité de mon pays adoptif, et pendant 70 ans, ayant vécu presque exclusivement parmi un élément protestant et de langue anglaise, je déclare que ni ma religion, ni mon origine ont été pour moi un obstacle. L'Américain est un homme aux vues larges et aux conceptions justes. Au cours de ces 70 ans j'ai dû nécessairement envisager des moments d'inquiétude, mais j'ai toujours consulté le Grand Maître en qui j'ai la plus grande confiance. Et comme le général déjà cité, j'ai toujours senti que Dieu était avec moi.

Enfin, mon jugement après 70 ans dans les affaires industrielles et financières est que j'ai trouvé le monde juste et impartial.

Je vous quitte donc en exprimant à la Société Historique ma plus vive reconnaissance pour ce grand témoignage auquel je suis très sensible et que j'accepte avec de très profonds sentiments d'humilité. En plus, recevez, chers amis, mon assurance que je ne cesserai de contribuer au succès de notre cause.

Permettez-moi de féliciter les membres de votre grande société, et, mes félicitations s'étendent surtout à M. l'abbé Verrette qui a dédié sa vie entière à la propagation de la culture franco-américaine et que je nomme justement "le grand chevalier Samuel de Champlain de notre époque". J'espère qu'à l'avenir il recevra un témoignage digne et tangible aussi bien que honorifique, pour tout ce qu'il a contribué à notre solidarité qui fut un facteur dominant dans notre histoire.

A tous ceux qui m'ont fourni l'occasion d'être avec vous ce soir, mes plus sincères remerciements! Veuillez croire que cette soirée demeurera l'une des plus mémorables de ma vie. Mon credo se résume comme suit: Soyons tous missionnaires en tout et partout dans une cause qui nous est si précieuse.

Au revoir chers amis et bonne chance à tous.

Fin

C'est ainsi que se termine en beauté le 64^e exercice de notre chère société. Espérons que le suivant nous réserve des joies nouvelles et réconfortantes. Merci du cœur et à la prochaine réunion . . .

Médaille Grand Prix

Titulaires

- * 1935 Jean Charlemagne Brack (Keene, N. H.)
- * 1936 L'Indépendant (Fall River, Mass.)
- * L'Etoile (Lowell, Mass.)
Le Messager (Lewiston, Maine)
- * 1937 Mgr Camille Roy (Québec)
- * 1939 S. E. le Cardinal Villeneuve (Québec)
- * L'Avenir National (Manchester, N. H.)
- 1944 Jean M. Garand (Springfield, Mass.)
- * 1947 Corinne Rocheleau-Rouleau (Montréal)
- 1947 Corinne Rocheleau-Rouleau (Montréal)
- 1950 Adolphe Robert (Manchester, N. H.)
Juge Eugène Jalbert (Woonsocket, R. I.)
Juge Arthur L. Eno (Lowell, Mass.)
- * Mgr F. X. Larivière, P.D. (Marlboro, Mass.)
Me Henri T. Ledoux (Nashua, N. H.)
- 1951 Philippe Armand Lajoie (Fall River, Mass.)
- * Yvonne LeMaitre (Lowell, Mass.)
Mgr Paul Emile Gosselin, P.D. (Québec)
R. F. Wilfrid Garneau, f.s.c. (Central Falls, R. I.)
- * Le Phare (Woonsocket, R. I.)
Pierre Herménégilde Huot (New York)
- * 1952 Georges Alphonse Boucher, M.D. (Brockton, Mass.)
- 1953 M. le chanoine Lionel Groulx (Montréal)
- 1954 S. E. Mgr Norbert Robichaud (Moncton, N. B.)
- 1956 Gabriel Nadeau, M.D. (Rutland, Vt)
- 1957 Mgr Olivier Maurault, P.S. (Montréal)
M. Jules Baisnée, s.s. (Washington, D.C.)
- * Me Joseph Monetet (Lawrence, Mass.)
- 1958 R. P. Thomas-Marie Landry, O.P. (Québec)
- 1959 M. le baron Charles de Pampelonne (Boston, Mass.)
S. E. Mgr Paul Bernier (Gaspé, Québec)
- * Donat J. Milot, M.D. (Fall River, Mass.)
- 1960 Mgr Félix Martin, P.D. (Lewiston, Maine)
Hon. Louis J. Robichaud (Moncton, N. B.)
- 1962 Mgr William Drapeau, P.D. (Lynn, Mass.)
M. Archibald R. Lemieux (Worcester, Mass.)

II

Eloges

La société continue sa louable coutume de faire l'éloge de ses membres disparus. Chaque année des membres précieux nous quittent et il est juste de conserver leur souvenir dans nos archives,

Maître Paul Rodolphe Foisy
1900-1962

(juge Arthur L. Eno)

C'est mon triste devoir aujourd'hui de faire l'éloge d'un membre distingué de notre Société Historique, décédé dernièrement, qui était un concitoyen, un confrère et collègue, et un ami de vieille date.

Maître Paul Rodolphe Foisy, fils de Joseph A. Foisy et Marie E. Mongrain, famille distinguée de la ville de Lowell, Massachusetts, naquit en cette ville le 1er mars 1900.

Il fit ses études primaires et secondaires dans les écoles de sa ville natale, où il résida jusqu'au jour de son décès le 8 avril 1962 après une courte mais douloureuse maladie.

Pendant la première guerre mondiale il fut soldat-étudiant au Collège Holy Cross, à Worcester, dans cet Etat. Il continua dans la suite ses études au Collège Jésuite de Boston et recevait son baccalauréat ès art en 1922.

Tout en faisant ses études à cette institution, il était membre du "Glee Club", du "College Quartet", et des sociétés de fanfares et de débats.

Par la suite il étudia le droit à l'Université Harvard et à l'Université de Boston et reçut son Baccalauréat en Droit de cette dernière en 1926.

Admis au barreau du Massachusetts le 16 novembre 1927, il exerça sa profession avec beaucoup de succès dans sa ville natale.

De 1930 à 1934 il agit comme sous-procureur du Comté de Middlesex, et pendant les vacances du greffier de la Cour du District de Lowell, le remplaçait comme greffier temporaire.

Le 6 avril 1932 il épousa Mlle Irène Gilet, qui lui survit, ainsi que ses deux filles, Mme Andrée M. Num, présentement résidente à Chateauroux en France, et Mlle Yolande I. Foisy, de Boston.

Maître Foisy aimait le travail et s'intéressait à toutes les bonnes oeuvres. Il était membre de nombreuses associations militaires, fraternelles, sociales, professionnelles et religieuses. Je ne pourrais les mentionner sans prolonger indûment mes remarques.

Néanmoins je ne puis m'empêcher de mentionner au moins les services qu'il rendit à la Caisse Populaire Jeanne d'Arc de Lowell. Il entra à son service en 1916 comme commis de banque à l'âge de 16 ans, puis en fut directeur pendant plusieurs années, et en était premier vice-président depuis quelques années. Au début de son emploi, cette banque accusait un actif de \$20,000. et pendant ses années de service il l'avait vu augmenter à \$5,300,000.

D'humeur joviale et d'extrême obligeance, Maître Foisy avait l'inclination de faire le bien. Il cherchait toujours à plaire et rendre service aux autres.

Les éminentes et solides qualités de son caractère, sa nature franche et loyale lui avaient valu l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont connu.

Son principal mérite fut d'avoir consacré au bien toutes ses facultés, toute son influence, toute sa vie.

Pour ses parents, ses amis, ses confrères, ses collègues, sa mort laisse un vide qui ne sera jamais comblé.

William J. LeBrun

1893-1962

(Mc Fernand Despins)

William J. LeBrun est né à Lewiston, Maine, le 20 juin 1898, le fils de Léandre LeBrun et de Marie Cloutier LeBrun. Après avoir complété ses études aux écoles paroissiales, il s'enrôla comme volontaire au début de la première guerre mondiale et fit son service militaire en France dans la fameuse "Yankee Division".

De retour au pays, il fit son apprentissage comme commis-épiciier, pour plus tard devenir propriétaire de son propre commerce, qu'il maintint pendant 25 ans. Il devint ensuite courtier en biens immeubles et fit l'acquisition de plusieurs immeubles qu'il administrait avec son fils Raymond.

Il fut le premier commandant du poste Normand Dionne des Vétérans des Guerres Etrangères, ancien commandant du chapitre de la vallée d'Androscoggin des Vétérans de la "Yankee Division", et était membre de la Légion Américaine.

Il était membre de la Société Historique Franco-Américaine, du Comité de Vie Franco-Américaine, du Club Musical et Littéraire, et de l'Association des Vigilants.

Dans le domaine civique et politique, il servit un terme de 5 ans à la Commission des Travaux Publics de la ville de Lewiston.

William J. LeBrun était un gentilhomme, un coeur généreux, d'une grande affabilité et d'un dévouement inlassable; un catholique convaincu et un père de famille exemplaire. Humble et modeste, patriote sincère et loyal, il n'était pas de ceux qui briguent les honneurs et n'hésitait jamais à fournir son aide à notre cause et à tous nos mouvements franco-américains. Il était de ceux sur qui l'on peut toujours compter.

Il est décédé le 25 février 1962 à la suite d'une crise cardiaque. Lui survivent son épouse, Ida Labrecque, une fille, Madame Constance

Côté, deux fils, Raymond LeBrun, de Lewiston, Maine, et René LeBrun, de Granite City, Illinois, et sept petits-enfants.

Sur la tombe de mon ami, je dépose l'hommage de notre pieux souvenir.

Marius Péladeau, médecin

1894-1962

(Adrien Verrette, ptre)

Marius Péladeau, médecin psychiatre, était une de ces personnalités assez rares de nos jours, qui font de leur carrière un apostolat caché qui n'en laisse pas moins une empreinte durable au sein de la société. C'est qu'il avait fixé sa vie à un noble pôle afin de rendre à ses semblables tous les services que son art, sa science, sa vertu et sa bonté magique lui proposaient. Il dépensa sa vie à soulager les esprits confus et à consolider les bases d'innombrables foyers ébranlés par la maladie.

Pareil dévouement déployé à l'ombre des montagnes dans le Vermont, loin du bruit des foules et de la réclame lui a quand même valu un souvenir impérissable au milieu des siens. C'est qu'à l'instar d'Alexis Carrel, il avait constaté combien l'homme est inconnu de lui-même et combien il faut rattacher ses problèmes et son déséquilibre parfois aux valeurs immuables de la morale et de la Foi.

Né le 28 juillet 1894, à St. Constant, comté de La Prairie, diocèse St Jean-de-Québec, il est le fils de Zénophile Péladeau et de Cyrilda Létourneau. Dans ce foyer très chrétien, l'éducation est à l'honneur. Un fils deviendra juge de la cour supérieure, une fille religieuse.

Marius Péladeau termine ses humanités au collège St. Laurent. Il demeure profondément attaché à cette institution. Un moment il songe à embrasser la vie religieuse mais se tourne vers le notariat pour obtenir sa licence de l'université de Montréal. Ce n'est pas encore ce qui lui plaît.

Intelligence très cultivée, il se lance dans le journalisme et pour un an on le trouve à la rédaction du journal *Le Devoir*. Il trouve enfin sa voie et c'est la médecine qui le réclame. Il reçoit son brevet de l'Université de Montréal en 1925.

A cette date le mouvement médico-psychiatrique est à son éveil. Le malade mental n'est plus un reclus de la société. Il a droit comme les autres aux attentions les plus suivies de la science. C'est alors que la psychiatrie prend son essor avec les merveilleux résultats que nous apprécions de nos jours.

Le docteur Péladeau fait son internat à l'hôpital Ste Justine en psychiatrie. Cette spécialisation sera son choix. Il se rend ensuite à Danvers au Massachusetts pour y parfaire ses études dans ce domaine.

C'est en 1928 que le docteur Péladeau, on ne sait par quel truchement, est invité à se joindre au personnel à la "Brattleboro Retreat", centre psychiatrique dans le Vermont. Il est à peine dans la trentaine, le port solide, la figure engageante, tempérament jovial et sportif à ses heures. Il a épousé Lucienne Beaudoin à Montréal. C'est à Brattleboro qu'il fixera son foyer définitivement.

Il était le premier médecin dans le Vermont à recevoir sa licence en psychiatrie. C'est ainsi que débutait sa brillante carrière qui se prolongea durant 33 ans dans l'enceinte de cette institution où il devint, l'ami, le confident et le bienfaiteur de tant de malheureux. Son travail est sans éclat mais son dévouement est inlassable. Il devient un psychiatre de grande réputation.

Entre temps, il conserve des relations amicales très suivies avec ses confrères de Montréal qui admirent ses succès et son ascension. On songe à l'intéresser à revenir dans le Québec. Un ministre de la santé le voudrait à la direction de Saint Jean-de-Dieu. Edouard Montpetit, grand sociologue canadien-français et son ami, intervient même, mais le sort en a été fixé: le docteur Péladeau terminera sa belle carrière à Brattleboro.

C'est que les années avaient tout naturellement enraciné sa vie à ce secteur de la société où il se sentait secourable et peut-être indispensable à tant de malheureux.

À sa mort, les regrets furent unanimes. La presse de l'endroit lui rendait un bel hommage. En parlant du personnel de la "**Brattleboro Retreat**" on écrivait: "Le personnel et les employés travaillent dans l'ombre . . . Ils viennent et partent sans laisser aucune trace, mais tel n'est pas le cas du docteur Péladeau, dont la personnalité très forte et très attachante a laissé une marque profonde chez nous et dont la figure nous était devenue aussi familière que le paysage qui nous entoure . . . Le contact de cet homme avait quelque chose de magique. Combien de ménages sur le point de sombrer n'a-t-il pas sauvés? . . . Nous ne savons pas tout ce qu'il a fait pour les personnes de l'extérieur, mais nous savons qu'il a joué un grand rôle dans la vie de beaucoup de gens du Vermont. Le docteur Péladeau était un humaniste, un savant, un homme charitable."

Quelle bénédiction de laisser le souvenir sur la terre d'un homme vraiment charitable! Et nous savons qu'il donnait plus qu'il recevait.

Chrétien admirable, homme d'une vaste culture médicale et littéraire, le docteur Péladeau était demeuré profondément attaché aux siens. C'est le fait des grandes âmes. Il suivait avec un intérêt profond tous les gestes de notre vie franco-américaine.

Il s'était inscrit membre de la société en 1935. S'il ne fut pas toujours actif à cause de la distance et de ses occupations, il conservait pour notre oeuvre un grand respect.

Il y a quelques années, il assistait à l'une de nos réunions et c'est alors que nous l'avions salué et admiré son engageante personnalité. Il nous avait paru si heureux au milieu des siens.

Toujours à l'oeuvre, jouissant d'une excellente santé, ce fut le 17 janvier 1961 qu'il fut frappé à l'occasion d'une visite. Ayant donné toute sa vie d'apôtre aux Etats-Unis, il voulut cependant recevoir les dernières bénédictions de la terre dans sa patrie d'origine. Ses funérailles avaient lieu à Notre Dame de Grâce à Montréal et il prenait son dernier sommeil dans le cimetière de la Côte des Neiges au milieu de tant d'illustres serviteurs de l'Eglise et de la patrie.

Cet hommage, nous le déposons dans le coeur de sa très digne épouse qu'il sut rendre heureuse parcequ'il fut toujours un grand serviteur du bien dans la vie. La société est heureuse de posséder de tels membres.

III

Le Conseil de la Vie Française en Amérique

1937-1952

Il faut toujours se reporter au Conseil de la Vie Française en Amérique pour obtenir la température exacte de notre vie française sur le Continent. La présente année marquait donc le 25^e anniversaire de fondation de cet important organisme. Cet événement fut à la fois brillant et très réconfortant car il évoquait un dévouement soutenu dans l'exécution des espoirs que lui avait confiés la race française en Amérique de 1937.

Fondé le 1^{er} juillet 1937 à l'issue du 2^e Congrès de la Langue française tenu à Québec, le Conseil porta d'abord le nom de Comité Permanent. Au cours de son existence il se reconnut un peu comme le Conseil Souverain qui présidait aux destinées de la Nouvelle France au temps des fondateurs. C'est un peu ce qui décida les membres à donner au comité le nom de Conseil de la Vie Française en Amérique. Un premier essai de convocation des Etats-Généraux de la Vie Française avait donné le 1^{er} congrès de la Langue Française en 1912 avec la création d'un conseil qui demeura plutôt consultatif et que le premier conflit mondial amena à sa fin.

Au cours de ses rendonnées à travers le Canada et la Nouvelle Angleterre dans la préparation du 2^e congrès en 1937, qui avait été inspiré par le regretté Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, Mgr Camille Roy alors recteur de l'université Laval et président du congrès ne cessa de répéter qu'il fallait donner un lendemain durable à ces importantes assises. C'était le congrès de "L'esprit français".

Le Comité Exécutif préparait donc une résolution à cet effet (*) et le 1^{er} juillet 1937, à la séance de clôture dans la salle des Promotions de l'université, les délégués acceptaient avec enthousiasme ce projet qui établissait provisoirement ce comité.

Le Comité provisoire se réunissait donc le 14 septembre dans les salons de la Société du Parler Français à Québec sous la présidence de Mgr Camille Roy. Les membres présents étaient M. le Dr Arthur Vallée, l'hon. Cyrille Delage, le chanoine Cyrille Gagnon, l'abbé Paul Gosselin,

* Le chanoine Cyrille Gagnon demandait donc à l'abbé Adrien Verrette secrétaire adjoint du congrès de donner lecture de cette résolution mais celui-ci, par fausse humilité sans doute, se jugeant trop jeune pour un tel honneur demandait de choisir un plus âgé. C'est alors que Me Eugène Jalbert, avocat de Woonsocket, acceptait de donner lecture de cette résolution.

Me Antonio Langlais, juge Adjutor Rivard, l'abbé St. Georges Bergeron, Mgr Olivier Maurault, Arthur Joyal, o.m.i., l'abbé Adrien Verrette, le juge Henri Lacerte, le Dr J.-M. Laframboise, Omer Héroux, le Dr Albert Sormany, Aegidius Fauteux, Albert Tessier, et l'abbé Maurice Laliberté.

La résolution fixait le but du Comité comme suit: **“aura pour mission de soutenir les intérêts matériels et spirituels de la race française au Canada et aux Etats-Unis, de défendre les droits de sa langue, de conserver avec fidélité, selon la devise du Congrès, l'héritage des ancêtres, particulièrement celui des traditions de l'esprit français.”**

Le Comité Provisoire avait donc pour mission de nommer définitivement les membres du Comité Permanent. Après avoir étudié la répartition des groupes sur le continent, le comité élisait les membres suivants: Mgr Camille Roy, Dr Arthur Vallée, M. Cyrille Delage, Chan. Cyrille Gagnon, l'abbé Paul-Emile Gosselin, Me Antonio Langlais, Mgr Olivier Maurault, notaire Henri Boisvert, abbé Lionel Groulx et Alphonse de la Rochelle pour le Québec; le Juge Simon Plouffe et R. P. Arthur Joyal, o.m.i. (Ontario), le magistrat Henri Lacerte (Manitoba), Dr Laurent Roy (Saskatchewan), Dr L. O. Beauchemin (Alberta), Me Benoît Michaud et Calixte Savoie (Nouveau-Brunswick), F. J. J. Comeau (Nouvelle Ecosse), Henri Blanchard (Ile du Prince Edouard). L'abbé Adrien Verrette obtenait deux autres membres pour la délégation de la Nouvelle Angleterre, Me Eugène Jalbert et M. Adolphe Robert en plus de Mgr Victor Primeau, P.A., de Chicago, et Martin O. Wade, de la Louisiane. Ce dernier ne siégea jamais.

La première réunion plénière du Comité Permanent avait lieu à Québec sous la présidence du docteur Arthur Vallée, le 31 janvier 1938. Il choisissait son exécutif, Mgr Camille Roy, président, Dr Arthur Vallée et Henri Lacerte, vice-présidents, Me Antonio Langlais, trésorier et l'abbé Paul E. Gosselin, secrétaire; directeurs: Arthur Joyal, O.M.I., l'abbé Albert Tessier, l'abbé Adrien Verrette, F. J. J. Comeau et Henri Boisvert.

A sa deuxième réunion plénière le 18 octobre suivant, le Comité commençait ses opérations normales pour tenir sa réunion annuelle à l'automne, une tradition qui se continue encore aujourd'hui.

Les grandes fêtes du 25e anniversaire du Conseil débutaient au Cercle Universitaire, mercredi soir le 19 septembre, sous la présidence du R. P. Thomas Marie Landry, o.p., avec le dîner de la Fidélité. Dans sa bienvenue il disait la joie du Conseil à accueillir de si chers amis qui entouraient la personne de S. E. Maurice Roy, primat de l'église au Canada et archevêque de Québec.

Le P. Landry remettait ensuite au R. P. Anselme Chiasson, de l'ordre des Frères Mineurs, capucin, le Prix Champlain 1962 pour son histoire captivante de **“Chéticamp”** sa patrie, une ville de 3,000 âmes acadiennes accrochée au flanc ouest du Cap Breton en plein golfe St. Laurent. Cet ouvrage révélateur méritait sûrement d'être primé par le Con-

seil. Dans sa réponse, le P. Anselme, bien que très reconnaissant de l'honneur, n'hésita pas en véritable apôtre de l'Acadie à décrire la situation désespérée de ses frères de la Nouvelle Ecosse et particulièrement de ceux du diocèse d'Antigonish.

Le chancelier de l'Ordre de la Fidélité Française procédait ensuite à la 14e promotion de l'Ordre en remettant les insignes d'Officier à cinq récipiendaires très distingués, S. E. Mgr Camille Leblanc, évêque de Bathurst, Mgr Hilaire Chartrand, P.A., vicaire général de l'archidiocèse d'Ottawa, S. H. le juge Edouard Lampron, de Nashua, N. H., de la Cour Suprême du New Hampshire, S. H. le juge Maurice Monnin, de la Cour d'Appel du Manitoba et Me René Paré, président de la Société des Artisans. (Le compte rendu de cette promotion se lit dans le chapitre suivant.)

Les assises de la 26e réunion plénière du Conseil débutaient le lendemain dans les salons du Conseil, rue d'Auteuil, sous la présidence du R. P. Landry, o.p. il saluait ses collègues et rendait hommage aux 13 membres de la fondation encore vivants. Il ajoutait un témoignage à quatre membres toujours actifs au sein du Conseil en ces termes:

Enfin, comment ne pas faire mémoire aujourd'hui des 13 membres-fondateurs du Conseil qui ont survécu à la marche inexorable du temps et que nous avons le bonheur de compter encore au nombre des vivants? Nous ferons mémoire dimanche prochain, à la messe du souvenir, de nos regrettés disparus. Et parmi les 13 mentionnés il y a un instant, comment ne pas rendre un hommage tout spécial aux autres fondateurs qui se trouvent encore au Conseil et qui n'ont pas craint pendant ces vingt-cinq années consécutives de porter allègrement le poids de la chaire et du jour: votre doyen d'âge, je crois, l'incomparable Henri Blanchard de l'Île du Prince-Edouard qui célébrait, il y a quelques semaines, le 50e anniversaire de son heureux mariage; M. le juge J. A. S. Plouffe, le patriote convaincu, courageux et convainquant de North Bay; M. le curé Adrien Verrette, de Manchester, ancien président du Conseil, au temps du 3e Congrès de la Langue française, le si digne chancelier actuel de l'Ordre de la Fidélité, l'homme de tous les dévouements, de toutes les commémorations et de toutes les fidélités françaises et catholiques; enfin Mgr Paul-Émile Gosselin, prélat domestique, le secrétaire premier, unique, inamovible et irremplaçable que la Providence du Seigneur a dû nous préparer, nous donner et nous désigner d'une manière tout à fait immédiate, tant il était et demeure l'homme qu'il nous faut. l'homme des journées de 48 heures et des semaines à l'avenant! Aux quatre que je viens de nommer, encore une fois, l'hommage le plus sincère de notre admiration, de notre respect, de notre gratitude et surtout de notre affection bien profonde!

Les réunions se succèdent dans l'ordre prévu avec le travail des commissions qui sont chargées d'étudier les problèmes soumis. Deux nouveaux membres sont admis suivant le rituel protocolaire, Me André Miville-Déchène qui remplace le très estimé P. Jean Patoine, o.m.i.

pour l'Alberta et Maurice Denis pour la Saskatchewan en remplacement de Dumont LePage. Sur l'invitation du président les membres se mettent à l'oeuvre. Les voeux coutumiers sont expédiés par le secrétariat.

Château Frontenac

Le banquet du jubilé avait lieu au Château Frontenac, jeudi soir le 20 septembre. Le R. P. Thomas Landry, o.p., présidait. Il avait à ses côtés S. E. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec, S. E. M. Raymond Bousquet, ambassadeur de France à Ottawa, Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire général du Conseil, plusieurs invités d'honneur et une assistance de choix.

R. P. Landry

Dans son allocution, le président dira:

“Que c'est gentil de vous être ainsi unis à nous pour célébrer, comme il convient, les vingt-cinq ans du Conseil de la Vie française en Amérique! Au nom de tous les membres du Conseil, au nom surtout de ses directeurs et administrateurs, je vous remercie du grand honneur que votre présence nous fait et de la joie profonde que votre amitié nous procure. A tous, sans aucune exception, à chacun en particulier, le Conseil vous souhaite, par mon entremise, la plus chaleureuse et la plus cordiale bienvenue.

Vous êtes venus commémorer avec nous l'établissement, il y a vingt-cinq ans, du Conseil de la Vie française en Amérique. Soyez-en mille fois bénis! Mais, justement, il importe dès le début de ne point fausser les perspectives qu'un tel anniversaire implique, et, tout en remarquant avec insistance cette vingt-cinquième année à laquelle nous voilà rendus, il importe également de replacer cet anniversaire particulier dans toute une suite d'événements de conséquence que cette même année 1962 doit nous rappeler.

De fait, si, en 1937, il y eût fondation d'un Comité Permanent de la Survivance française en Amérique, devenu, depuis le 27 septembre 1956 le Conseil de la Vie française en Amérique, c'est parce que, en premier lieu, en 1902, il y a 60 ans, fut fondée ici même à Québec une Société du Parler français au Canada; c'est parce que dix ans plus tard, en 1912, il y a donc 50 ans, cette Société du Parler français au Canada tint un premier Congrès de la Langue française à Québec pour tous les Français de l'Amérique du Nord; c'est encore parce qu'en 1937, 25 ans après, afin de renouveler les bienfaits du premier Congrès, la Société du Parler français en tint un deuxième, à Québec toujours, un Congrès de la langue et de l'esprit français; c'est également parce qu'à ce deuxième Congrès, il fallait un lendemain, et un lendemain durable. D'où l'idée d'établir un Comité “Permanent” dont la mission essentielle consisterait à prolonger auprès de tous les groupements français de l'Amérique du Nord l'influence bienfaisante du grand rassemblement de Québec. Oinsi devait naître le Comité Permanent, le Conseil,

Le 1er juillet 1937, un jeudi après-midi, la troisième et dernière séance générale du Congrès, M. Eugène-L. Jalbert, avocat-conseil de l'Union St-Jean Baptiste d'Amérique aux États-Unis, appuyé par le docteur Paul-Émile Rochon, président de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario, fit accepter des congressistes la résolution suivante:

"L'Assemblée générale institue un Comité permanent du Deuxième Congrès de la Langue française au Canada, avec siège social à Québec. Ce comité est chargé d'assurer l'exécution des vœux du Congrès.

Le Comité permanent aura pour mission de soutenir les intérêts matériels et spirituels de la race française au Canada et aux États-Unis, de défendre les droits de sa langue, de conserver avec fidélité, selon la devise du Congrès, l'héritage des ancêtres, particulièrement celui des traditions de l'esprit français.

Un Secrétariat permanent du Comité sera établi à Québec. Le chef du Secrétariat sera chargé de se tenir en contact avec tous les groupes de langue française du Canada et des États-Unis, de recueillir toute la documentation nécessaire à l'action du Comité permanent, de voir à l'exécution de toutes les décisions prises par le Comité".

La résolution prévoyait encore la formation immédiate d'un Comité provisoire qui serait chargé de nommer avant le 15 octobre de la même année les membres du Comité permanent.

Comme premier secrétaire, le Comité eût la bonne fortune de trouver un jeune prêtre intelligent, cultivé, renseigné, vigoureux et dynamique. Excellent théologien, brillant philosophe, au tout début d'une longue et fructueuse carrière de professeur, amant avoué des peuples français d'Amérique, ce secrétaire n'était nul autre que l'abbé Paul-Émile Gosselin, prêtre du Séminaire et de l'Université Laval de Québec. Il devait se révéler tôt secrétaire "unique", dans tous les bons sens du mot. Il l'est demeuré depuis, "unique", à tel point qu'aujourd'hui encore, à vingt-cinq ans d'intervalle, l'abbé Paul-Émile Gosselin, devenu Monseigneur et Prélat Domestique, est toujours le secrétaire lucide, courageux, travaillant et entraînant qu'il fut dès la première heure. Et si ce n'était peut-être manquer aux convenances, je demanderais à l'assemblée ici réunie de reprendre à son bénéfice, en ce 25e Anniversaire, la prière que la liturgie de l'Eglise semble réserver, en ses cérémonies officielles, aux Pontifes, Souverains et autres: "Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra et non tradat eum in manibus inimicorum ejus!" Quoiqu'il en soit, sans courir aucun risque cette fois, je puis dire publiquement à Monseigneur la très vive gratitude qui est la nôtre et aussi, j'en ai l'assurance, la vôtre, de ces vingt-cinq ans, de ces vingt-six ans de service ininterrompu et indéfectible au Conseil de la Vie française, à ses œuvres, et, par conséquent, aux Français de l'Amérique du Nord tout entier. Qu'en dites-vous, mesdames, messieurs?

Sur une telle pierre angulaire, le Comité Permanent de la Survivance française se trouve donc solidement établi en 1937. La même année, fondation de la Société Historique de Québec. Ici encore, Mgr Gosselin joue un rôle de premier plan parmi les fondateurs. En 1947, il y a donc 15 ans, création, par le Comité Permanent, de l'Ordre de la Fidélité français en Amérique; en 1952, le troisième et très grand Congrès de la Langue française en Amérique, organisé cette fois par le Comité permanent de la Survivance française, lequel, justement, à la suite de ce Congrès, allait devenir le Conseil de la Vie française; en 1957, il y a 5 ans, toujours sous l'égide du Conseil, le très célèbre Congrès de Refrancisation.

De 1902 à 1962, pour ne prendre que ces extrêmes, que de chemin parcouru par les Français d'Amérique! Depuis 1937 surtout, l'année de la fondation du Conseil, que de transformations, que de changements pour eux aux plans de la civilisation et de la culture. C'est le rythme même de l'histoire du monde qui se trouve accéléré, les entraînant avec tous les autres hommes de la terre, dans une évolution d'une rapidité désormais vertigineuse, d'où l'Humanité elle-même émergera ou bien avec une grandeur accrue ou bien plongée dans une misère comme elle n'en a jamais connue.

Songeant à ce qui se passe à l'heure présente aux Etats-Unis, au Canada et surtout dans la province de Québec, ne pourrions-nous pas croire que Sa Sainteté le Pape Jean XXIII a réussi à décrire, d'une manière admirable, à peu de détails près, la fermentation d'une incroyable envergure à laquelle la vie française de l'Amérique du Nord est soumise, elle aussi, depuis vingt-cinq ans? Dans l'Encyclique Mater et Magistra, du 15 mai 1961, le Souverain Pontife, après avoir rappelé le message radiophonique donné par Pie XII, en 1941, dix ans après Quadragesimo Anno, et cinquante ans après Rerum Novarum, écrivait:

"La situation déjà bien évoluée au moment de la commémoration faite par Pie XII a encore subi en vingt ans de profondes transformations soit à l'intérieur des Etats soit dans leurs rapports mutuels.

Dans le domaine scientifique, technique et économique: la découverte de l'énergie nucléaire, ses premières applications à des buts de guerre, son utilisation croissante pour des fins pacifiques; les possibilités illimitées offertes à la chimie par les produits synthétiques; l'extension de l'automation dans le secteur industriel et dans celui des services; la modernisation du secteur agricole; l'abolition presque complète de la distance dans les communications grâce surtout à la radio et à la télévision; la rapidité croissante des transports; le début de la conquête des espaces interplanétaires.

Dans le domaine social: le développement des assurances sociales et dans certains pays économiquement mieux développés l'instauration de régimes de sécurité sociale; la formation et l'extension dans les mouvements syndicaux d'une attitude de responsabilité vis-à-vis des princi-

paux problèmes économiques et sociaux; une élévation progressive de l'instruction de base, un bien-être toujours plus répandu; une plus grande mobilité dans la vie sociale et la réduction des barrières entre les classes; l'intérêt de l'homme de culture moyenne pour les événements quotidiens de portée mondiale. En outre l'augmentation de l'efficacité des régimes économiques dans un nombre croissant de pays met mieux en relief le déséquilibre économique et social entre le secteur agricole d'une part et le secteur de l'industrie et des services d'autre part, entre les régions d'économie développée à l'intérieur de chaque pays; et sur le plan mondial le déséquilibre économique et social encore plus flagrant entre les pays économiquement développés et les pays en voie de développement économique.

Dans le domaine politique: la participation à la vie publique d'un grand nombre de citoyens d'origine sociale variée, en de nombreux pays; l'extension et la pénétration de l'action des pouvoirs publics dans le domaine économique et social. A cela s'ajoute sur le plan international le déclin des régimes coloniaux et la conquête de l'indépendance politique de la part des peuples d'Asie et d'Afrique; la multiplication et la complexité des rapports entre peuples; l'approfondissement de leur indépendance; la naissance et le développement d'un réseau toujours plus dense d'organismes à la dimension du monde qui tendent à s'inspirer de critères supranationaux: des organismes à buts économiques, sociaux, culturels et politiques."

Tout ceci, Mesdames, Messieurs, n'est-ce pas notre propre histoire, surtout celle des toutes récentes années, écrites en blanc et noir par le Pape du très prochain Concile Vatican II?

Au Conseil de la Vie française, nous sommes tout à fait conscients des bouleversements sociaux profonds auxquels nos gens sont soumis et qui devront à tout prix se résoudre en un progrès, en un enrichissement prodigieux à tous les niveaux de notre vie humaine. Depuis vingt-cinq ans, nous avons servi de notre mieux, au Conseil de la Vie française. Jamais, pour un seul instant, n'avons-nous oublié que "le Conseil a pour objet, comme disent ses Statuts, le soutien et la défense des intérêts nationaux des populations de langue française et le maintien des traditions de l'esprit français de l'Amérique du Nord". Ce que le Conseil s'est efforcé de faire jusqu'ici, il a l'intention de le continuer. Dans les années à venir, dans les années prochaines surtout, alors que dans cinq ans, les Canadiens français, les Canadiens de la première heure, arriveront, eux aussi, au Centenaire de la Confédération des Provinces de l'Amérique britannique du Nord, devenue depuis le pays libre, autonome, indépendant qui s'appelle aujourd'hui le Canada, au cours de ces années tournantes, décisives et difficiles, le Conseil de la Vie française continuera, lui, avec tous les moyens et toutes les ressources dont il pourra disposer, de travailler "au soutien et à la défense des intérêts nationaux des populations de langue française et au maintien des traditions de l'esprit français en Amérique du Nord".

Mesdames, Messieurs, en ce soir de la grande célébration qui rappelle les vingt-cinq premières années de la vie de notre Conseil, laissez-moi vous dire que mes collègues et moi, nous en prenons, d'un commun accord, devant vous, le solennel engagement!"

S. E. Mgr Roy

Nous évoquons en ce moment un chapitre de l'histoire patriotique du peuple candien-français. Vous célébrez des Noces d'Argent, mais d'autres anniversaires s'ajoutent à celui-ci. Le Conseil de la Vie française a été établi par un Congrès de la Langue française et fondé par la Société du Parler français au Canada. Celle-ci est toujours vivante, même si elle compte soixante années d'existence. Nous sommes à cinquante ans du premier Congrès de la Langue française, à vingt-cinq du second, à dix ans du troisième.

Sociétés et congrès ont été l'oeuvre du clergé autant que du laïcat. C'est le vénérable Séminaire de Québec, qui comptera trois siècles d'existence l'an prochain, et l'Université Laval qui leur ont assuré, avec le prestige, une demeure hospitalière. Les archevêques de Québec ont été, eux-mêmes, associés de près à ces entreprises patriotiques. L'un d'eux fut l'âme du Congrès de 1912. Le regretté Cardinal Villeneuve rehaussa de sa pourpre et de sa parole convaincante le second. J'ai eu moi-même la joie de participer à celui de 1952.

Il y a, à cette participation, une raison d'ordre général, qui est l'étroite alliance chez nous entre l'Eglise et notre peuple, entre notre foi religieuse et notre culture française. Des distinctions s'imposent en des domaines aussi élevés, mais il faut reconnaître la réalité des faits. Si le rôle de l'Eglise hiérarchique est moins considérable qu'autrefois dans la vie temporelle du peuple canadien-français, si le catholicisme exerce une influence moins profonde sur son comportement profane, on peut et on doit se réjouir de voir cette influence demeurer puissante. Et, il restera toujours vrai, quelles que soient les contingences humaines, que les peuples comme les individus, tirent de Dieu la substance de leur être et leur ultime finalité. Comme aussi que les vertus morales, ces fondements indispensables de la vie en société, trouvent dans la religion leur surnaturel aliment et leur ultime rectification.

Il existe aussi une raison particulière à l'amitié que les archevêques de Québec portent au Conseil de la Vie française en Amérique. C'est cette juridiction spirituelle qui leur est dévolue à l'endroit de tous les parlants français du Canada et des Etats-Unis. Les limites du diocèse de Québec se sont rétrécies singulièrement depuis Mgr de Laval. Je serais tenté d'ajouter heureusement pour les chefs de ce diocèse. Mais Rome a bien voulu conférer à ce siège une primauté d'honneur. Surtout un archevêque de Québec ne peut oublier que ces prédécesseurs ont été les pères dans la foi d'une multitude d'Eglises et de croyants sur ce continent. C'est avec joie qu'il voit revenir vers lui les

descendants de ceux qui furent les fils spirituels de ses prédécesseurs. Sa maison est toujours pour eux la Maison du père, celle à laquelle on revient sous la douce impulsion de souvenirs très intimes, afin d'y recevoir un accueil dont la chaleur, j'ose l'espérer, ne s'attédira jamais.

Le Conseil de la Vie française a reçu du Congrès de 1937 un mandat qui en fait l'autorité suprême pour notre race sur le plan patriotique. Il suffit de regarder cet auditoire pour se rendre compte que ce mandat est devenu une réalité de tous les jours. Vous êtes réunis ici. Vous venez de toutes les parties du Canada et des États-Unis. Je sais que la Nouvelle-Angleterre est particulièrement représentée. Je salue plus spécialement les chefs des deux importants groupements franco-américains qui tiennent, eux aussi, des assises: l'organisme central en Nouvelle-Angleterre, le Comité de Vie franco-américaine, et la Fédération féminine.

Vous venez de lointaines régions, mais vous avez la même origine que nous. Le mouvement d'exploration et de migration qui a couvert le sol du continent nord-américain a eu son point de départ ici. Pendant longtemps l'impulsion vitale, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel, est venue de Québec. Encore aujourd'hui, nous demeurons rattachés à nos ancêtres communs par la fidélité à la langue et à la culture, par la fidélité aussi aux grands idéaux qui ont amené sur notre continent missionnaires et colons, explorateurs et soldats, négociants et administrateurs.

Vous êtes venus rendre hommage au passé, ce passé dont nous sommes issus. Je sais que samedi, vous saluerez la mémoire de Samuel de Champlain, le fondateur de cette ville et de ce pays; dimanche, vous recueillerez dans la chapelle du Séminaire de Québec et sur les tombeaux de Nos Seigneurs Paul-Eugène et Camille Roy, Souffrez que je vous dise combien vous êtes les bienvenus dans la Cathédrale de Québec et dans cette crypte où dorment tant de morts, tant de souvenirs, de dévouements et de gloire!

Vous êtes venus aussi travailler. Votre primauté n'est pas uniquement d'honneur. Elle est aussi de juridiction et, en cela, elle diffère de celle que Rome a reconnue aux Archevêques de Québec. A vrai dire, vous êtes à l'oeuvre depuis ce premier jour de juillet 1937, qui vit naître votre Société dans la Salle académique de l'Université Laval.

Votre premier travail fut la publication du volumineux compte-rendu de ce deuxième Congrès de la Langue française. Ces volumes, avec ceux du premier et du troisième, constituent une documentation unique pour l'historien, le linguiste et le sociologue. Ils se complètent par les trois volumes du Congrès de la Refrancisation, tenu en 1957, sous la direction éclairée de votre président d'alors, M^{re} Paul Guoin.

Ces rapports de congrès ne constituent cependant qu'une faible partie de vos publications depuis un quart de siècle. Il faudrait signaler

La vocation de la race française en Amérique, due à la plume de votre regretté Père Arthur Joyal, les centaines de pages documentaires sur la **Vie franco-américaine**, colligées par l'infatigable apôtre de la culture française en Nouvelle-Angleterre qu'est votre vice-président et Chancelier de la Fidélité, M. l'abbé Adrien Verrette, les œuvres historiques et soignées d'un de vos anciens directeurs, le R. F. Antoine Bernard, tant de brochures et de mémoires aux autorités civiles, le calendrier patriotique, votre revue **Vie française**. Au cours de ces manifestations, vous allez lancer un roman patriotique dû à la plume de votre collègue, madame Reine Malouin, et je me suis laissé dire que votre président lui-même s'était laissé convaincre de vous livrer le fruit de ses réflexions profondes sur le fait franco-américain.

Ce labeur intellectuel considérable ne constitue cependant qu'une partie de votre oeuvre. Vous avez fondé à votre tour. La si vivante Association canadienne des Educateurs de Langue française est heureuse de se proclamer votre fille de prédilection. L'Union des Mutuelles-Vie françaises d'Amérique date de vingt ans, mais elle est toujours vivante. Et vous revenez à l'économique en ce moment, puisque vous avez entrepris une vaste enquête sur la solidarité économique de nos groupes français, et que vous songez même à lui donner une suite pratique en préparant les voies à une fédération des Caisses Populaires franco-américaines.

Il faudrait citer encore *La Liaison française*, qui a tant fait depuis quinze ans pour unir les nôtres par le voyage, les visites, les contacts; *Fraternité française*, de concert avec la Fédération des Sociétés Saint-Jean Baptiste du Québec, à laquelle nous sommes heureux d'accorder notre appui. Et, il y a ces sociétés qui sont nées de votre inspiration et de votre appui. Je n'en citerai que deux: le Comité de Vie franco-américaine, si largement représenté ici, et la Société nationale des Acadiens, si riche de promesses pour nos frères des Maritimes. Je m'en voudrais de ne pas mentionner l'Ordre de la Fidélité française, auquel vous avez bien voulu m'associer. Vous me permettrez bien ici de dire combien je suis heureux de voir le très grand rôle que joue, depuis bien des années, au sein de votre association, un prêtre de Québec, Mgr Paul-Emile Gosselin.

On ne peut oublier les campagnes de souscription pour la radio française dans l'Ouest canadien et pour la presse acadienne, qui ont eu des effets décisifs, ni les démarches privées ou publiques, faites avec persévérance pour le plus grand bien des nôtres et aussi pour le service de l'Eglise, notre Mère. Votre oeuvre mérite des félicitations et appelle des vœux. Nous les formulons avec un vif plaisir et nous souhaitons que le ciel vous conduise heureusement vers votre jubilé d'or, pour le plus grand avantage de la grande famille spirituelle que vous servez.

C'est un grand honneur pour nous tous que de voir s'asseoir à notre table, à l'occasion de cette grande fête de famille, M. l'Ambassadeur

de la France au Canada. Excellence, vous connaissez déjà notre attachement à la langue française. Nous tenons à vous dire aussi combien nous sommes fiers d'un passé dans lequel les fils de la France et ceux du Canada furent engagés dans un même courant d'héroïsme et de ferveur chrétienne. Nous nous réjouissons du relèvement prestigieux de la France au lendemain d'un conflit si douloureux pour elle; nous sommes fiers de notre Mère-Patrie et nous lui gardons notre affection.

Vous me permettrez de souligner le vingtième anniversaire de consécration de deux collègues acadiens, S. E. Mgr Norbert Robichaud, archevêque de Moncton, et S. E. Mgr Camille Leblanc, évêque de Bathurst, décoré avant-hier, et de réitérer à ces vénérés confrères dans l'épiscopat et à leurs ouailles l'assurance de l'attachement que leur porte l'Archevêque de Québec, successeur des Plessis et des Denault.

C'est une longue série d'Evêques qui a tracé la ligne très ferme de votre fidélité et de vos espoirs. Ils ont voulu que la foi soit prêchée partout, qu'elle s'exprime également dans l'une ou l'autre langue, qu'elle illumine toutes les nations. Mais ils ont vu également qu'il est pour telle famille humaine des liens étroits entre la foi chrétienne et la magnifique culture que cette foi a marquée de son empreinte. Et c'est pourquoi nous ne pouvons mieux dire que de répéter les paroles que prononçait, il y a cinquante ans, Mgr Paul-Eugène Roy: "Notre mission, dans le Nouveau-Monde, est de faire survivre, malgré les forces contraires et les allégeances nouvelles, le génie de notre race et de garder pur de tout alliage l'esprit français qui est le nôtre".

S. E. Monsieur Bousquet

Ambassadeur de France à Ottawa

Je crois vraiment inutile de vous dire avec quelle sympathie tout représentant français dans ce pays suit normalement, naturellement, spontanément, les travaux et les progrès d'une association telle que la vôtre. Et je crois superflu aussi de vous rappeler longuement combien j'éprouve, moi en particulier, d'intérêt pour votre oeuvre.

Voici 5 mois à peine que j'ai l'honneur, et le bonheur, de personifier devant vous cette Nation Française à laquelle vos ancêtres ont appartenu, dont le sang coule dans vos veines, et dont la langue est la vôtre. Au cours de ces 5 mois, à l'occasion de mes premières randonnées à travers l'immense territoire de votre pays, une de mes joies a toujours été de retrouver, pour ainsi dire partout, d'Ottawa à Vancouver comme à Terre Neuve, le doux parler français. Avant la dernière guerre, pendant un long séjour aux Etats-Unis, il m'avait été donné déjà de prendre contact avec d'autres groupements français d'Amérique du Nord. Je n'oublierai jamais leur émouvante fidélité à leurs origines.

Tous ces foyers de vie française, épars depuis la Louisiane jusqu'au Cercle Polaire Arctique, depuis la vieille Acadie et la Nouvelle An-

gleterre jusqu'aux bords du Pacifique, sont les témoins de la magnifique épopée que les explorateurs, les missionnaires, les colons et les soldats français ont inscrite jadis en lettres de souffrance et de gloire sur le sol de ce continent, et que leurs descendants et leurs héritiers conservent pieusement dans leurs coeurs. Si des batailles politiques et militaires ont été perdues par la France en Amérique du Nord, vous avez, à la suite de vos ancêtres et au prix de coûteux efforts, gagné la guerre de la survivance linguistique, culturelle et religieuse. Si bien qu'il ne s'agit plus maintenant pour vous de survivre, mais de vivre, et que le Comité permanent de la Survivance Française, fondé en 1937, est devenu tout naturellement Conseil de la Vie Française en Amérique, avec toutes les promesses que contient ce mot de "vie". Promesses d'épanouissement, d'expansion, et d'échanges toujours plus fructueux avec les autres communautés d'expression française qui, à travers le monde, sentent de plus en plus vivement, elles aussi, à quel point elles sont solidaires les unes des autres, pour le meilleur et pour le pire.

Depuis 25 ans, vos efforts pour resserrer les liens entre les groupements francophones d'Amérique du Nord ont été couronnés de succès. Le groupe canadien-français, en particulier, est en plein essor démographique, social et intellectuel. Soyez sûr que l'Ambassade de France à Ottawa suit ses progrès avec une particulière attention et une chaleureuse amitié. De votre côté, nous savons avec quelle satisfaction vous avez suivi les étapes de la reconstruction de la France après la dernière guerre et avec quelle vigilante sollicitude vous vous tenez au courant des différents aspects de l'expansion démographique, économique et culturelle de la Nation Française à l'heure de la décolonisation et du Marché Commun. Autour de ces deux pôles français, l'américain et l'europpéen, les communautés francophones d'Afrique, d'Asie et d'Océanie, s'organisent pour créer des institutions culturelles communes. La plus prometteuse est cette Association des Universités de Langue Française qui s'est fondée à Montréal en 1961 et qui groupe dès aujourd'hui à peu près toutes les universités du monde où l'enseignement se fait entièrement, ou pour une large part, dans notre belle langue. En même temps, les échanges universitaires, artistiques et culturels en général, s'intensifient entre la France et le Canada. Témoins, tout récemment, le succès considérable de l'exposition d'art canadien à Bordeaux, et celui de notre Comédie Française auquel j'ai moi-même applaudi à Vancouver il y a moins de deux mois. Témoin la prochaine visite ici même de M. André Malraux, grand écrivain français et Ministre des Affaires culturelles, répondant à celle que votre Premier Ministre et M. Georges Lapalme rendirent il y a un an au Général de Gaulle, à l'occasion de l'inauguration de la Délégation générale du Québec à Paris. Ce sont aussi les échanges économiques entre la France et le Québec qui recevront bientôt une nouvelle impulsion avec l'arrivée dans cette ville d'une importante mission économique française.

Ce que nous avons en commun, c'est le plus précieux des trésors. C'est une culture fondée sur l'idéal chrétien, les humanités gréco-lati-

nes, et l'esprit de recherche et de curiosité universelle qui accompagna leur renaissance au 15^{ème} et au 16^{ème} siècles. C'est une langue qui demeure non seulement l'une des plus belles langues littéraires, mais un des principaux moyens d'échange des idées dans le monde entier, et l'instrument d'expression de la pensée à la fois le plus élégant et le plus précis. Si tous ceux qui parlent français sur la surface des continents savaient se donner la main et s'unir pour faire fructifier ce trésor commun, tous les espoirs nous seraient permis. Permettez-moi de vous féliciter d'avoir, depuis 25 ans, contribué si efficacement à entretenir la flamme de la culture française en Amérique.

Permettez-moi aussi d'offrir à votre Secrétaire général une médaille commémorative, au terme de ce premier quart de siècle d'activité. Monseigneur Gosselin a été, et reste, la cheville ouvrière de votre organisation. On l'a vu partout, depuis 25 ans, sur les chemins de l'Amérique du Nord, portant la bonne parole, et surtout, une aide efficace à nos frères isolés, et quelquefois désespérés. La France lui en témoigne aussi sa reconnaissance: il est juste qu'il soit à l'honneur après avoir été à la peine pendant tant d'années!

Ste Anne de Beaupré

Les membres, délégués et invités se rendaient à Ste Anne de Beaupré durant la soirée de vendredi en faisant halte à la Maison Montmorency dirigée par les RR.PP. Dominicains. Dans la basilique le R.P. Directeur saluait les pèlerins et Mgr Maurice O'Bready célébrait la messe. Le repas était ensuite servi dans le couvent des RR.SS. Franciscaines.

Hommage Franco-Américain

Monument Champlain

Durant la soirée de samedi, les Franco-Américains rendaient hommage à Québec au pied du monument Champlain. M. l'abbé Adrien Verrette prononçait l'allocution et Mme Jean Leblanc apportait le salut des Franco-Américaines. Il y eut ensuite déposition de fleurs.

Abbé Verrette

Sur cet exaltant promontoire, il y a 25 ans, les franco-américains rendaient un vibrant hommage au père de notre peuple. Aujourd'hui, une nouvelle génération vient redire au pied de ce monument inspirateur le même attachement filial et profond. Il y a lieu de nous réjouir, car depuis au moins 50 ans nous revenons fidèlement retremper nos énergies et nos espoirs au berceau de nos origines. Nous remercions nos frères du Québec qui nous reçoivent toujours avec tant d'affection et de sympathie.

Cette présence à Québec en 1962, après plus d'un siècle, est pour nous plus qu'un symbole. Elle est une attestation du fait que nos devan-

ciers en terre américaine, avaient reçu en partage le sens de la fidélité. Nous sommes les continuateurs de cet engagement et nous en sommes fiers.

Et ce contact intime avec la terre de nos ancêtres n'est pas sans remuer nos âmes profondément. C'est d'ici que partaient il y a plus d'un siècle les premiers artisans de nos oeuvres. Ils étaient pauvres, pour la plupart, des biens matériels, mais ils avaient le coeur bien trempé. Ils apportaient avec eux de plus grands trésors, des traditions de foi et de vie de famille qui allaient les protéger au cours de cette étrange aventure. Ne demandons pas pourquoi la Providence permit ces départs. Nous en sommes les bénéficiaires et notre présence aujourd'hui dans la cité de Champlain prouve bien que nos fondateurs n'ont pas fait oeuvre inutile.

Inévitablement, les choses allaient changer au cours de cette entreprise. On ne peut pas s'intégrer loyalement au sein d'une patrie d'adoption qui devient unique, sans risquer de perdre à la longue un peu du lustre de cet idéal qui n'est pas l'apanage de la majorité.

La patrie américaine avec ses principes de liberté ne s'opposait pas à l'épanouissement d'une formule de vie qui entravait nullement la loyauté de nos pères et encore moins la nôtre née au pays. C'est ce qui explique le succès que nous avons eu en créant le fait franco-américain en Nouvelle-Angleterre avec toutes les institutions qui l'entourent.

Ce fut à la vérité un véritable prodige qui brille encore aujourd'hui dans tous les monuments de fidélité et de persévérance qui font notre bonheur. Le passé nous a été particulièrement favorable.

Deux grandes guerres bousculeront les assises de l'humanité. Nous devons en être aussi les victimes. Le progrès de la science apportera son dévolu avec la résultante que nos structures qui n'étaient pas préparées à subir le choc de la transition en devaient porter les marques.

Déjà en 1937 puis en 1952, nous constatons avec regret chez les nôtres ce glissement qui n'a fait que s'accroître malgré toutes nos protestations de fidélité à l'héritage des ancêtres.

Mais, pourquoi ces propos lugubres en ces heures de réjouissance? C'est que nous voulons que nos frères du Québec sachent que nous ne sommes pas ici par ostentation, mais que nous assistons, à la table de famille, afin de puiser de nouveaux ferments de ferveur et de persévérance. Nous connaissons parfaitement notre situation. Nous déplorons notre dépérissement, mais nous avons confiance car nous portons dans nos vies des valeurs irremplaçables. Faut-il faire la part des défections? — Quel peuple en est exempt?

Heureusement, notre représentation à Québec est encore imposante. C'est le Comité de Vie Franco-Américaine, un organisme que nous ne

possédions pas il y a 25 ans, qui nous a amené ses apôtres. C'est la Fédération Féminine Franco-Américaine composée de nos mères qui a valu tenir son congrès à Québec. C'est toute la Franco-Américanie inquiète et représentée dans nos personnes qui nous supplie de rapporter de Québec les formules qui nous permettront d'espérer toujours et de conserver notre héritage commun.

Ce que nous demandons à la Providence et à notre protectrice, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, c'est de nous susciter des chefs sincères et de conduite irréprochable. Des apôtres qui croient en notre idéal et qui veulent continuer dans la prière une oeuvre admirable. Nous demandons un clergé surnaturel, épris du bonheur de nos familles. Nous voulons des éducateurs et des éducatrices soucieux de leur mission particulière auprès de nos enfants. Nous voulons des artisans consacrés au rayonnement de nos oeuvres qui seront la gloire de l'Eglise et de notre patrie.

Permettez à l'un des vôtres qui, depuis près de 40 ans a subi avec amour les avanies réservées à tout porteur d'un tel idéal de vous inviter sincèrement en cette heure solennelle à vous consacrer de nouveau aux tâches qui nous sont désignées.

Puisse le Ciel, chers compatriotes, réunis près des cendres de nos ancêtres, nous inspirer la volonté de continuer valeureusement une oeuvre, une mission ou une mystique qui peut certainement donner à nos enfants et à nos vies un regain de bonheur et de paix.

Que sous le regard de Champlain, nous puissions retourner dans nos foyers réconfortés, courageux et confiants, car c'est Dieu qui mène le monde.

Mme LeBlanc

Il est convenable que le premier mot qui tombe de mes lèvres en soit un de remerciement à l'endroit du Comité de Vie franco-américaine pour avoir invité la Fédération Féminine Franco-Américaine à s'associer à la présente manifestation.

J'apprécie comme un très grand honneur d'avoir été désignée comme porte-parole de la Fédération et j'en exprime ma gratitude à qui de droit.

Franco-Américaines! Nous voici donc réunis au pied du Monument Champlain, fondateur de Québec, berceau de la race française en Amérique.

Berceau de la race en effet, si l'on songe que nos pieds foulent en ce moment le même sol sacré qu'ont foulé les pieds de Champlain, Mgr de Laval, Louis Hégert, Marie Rollet, Marie de l'Incarnation, Abraham Martin et tous les fondateurs de la Nouvelle-France.

Berceau de la race que ce parc Montmorency au pied duquel fut construite la première "abitation" de Champlain; aussi l'emplacement actuel du maître-autel de la Basilique où Champlain avait édifié la chapelle de Notre-Dame-de-la-Recouvrance, où se trouvent les premiers cimetières retenant les cendres de ceux qui furent nos ancêtres.

Que de chers souvenirs comportent ces rappels d'un glorieux passé!

* * *

Franco-Américaines! Alors qu'une femme, Marie Rollet, a jadis sauvé la Nouvelle-France, de même pouvons-nous sauver notre chère franco-américanie.

L'histoire rapporte en effet qu'en 1617, Louis Hébert et sa femme Marie Rollet, vinrent s'établir à Québec en compagnie de Samuel de Champlain. "La traversée fut longue et même périlleuse. Rendu dans le golfe Saint-Laurent, le navire y fut retenu par des glaces et des banquises qui l'entouraient de toutes parts. Pendant près d'une semaine ce navire qui portait Champlain et la fortune de la colonie, fut littéralement prisonnier de ce champ de glaces; on craignait le naufrage. Alors, madame Hébert, une fervente catholique, fit ouvrir l'écoutille du vaisseau. Elevant vers le Ciel, à bout de bras, son dernier-né, elle fit cette simple prière, pleine de foi: "Au nom de cet enfant innocent et pur, sauvez-nous Seigneur, nous périssons!" Sa prière fut exaucée. Les banquises se dispersèrent; le navire put reprendre son cours et arriver sain et sauf à Québec." (Petite Histoire de Québec, Albert Jobin).

Comme jadis le navire de Champlain, prisonnier des glaces, notre héritage culturel, c'est-à-dire notre parler, nos prières, nos légendes et nos chansons, est lui aussi menacé par les vagues déprimantes d'un matérialisme brutal et les égarements de la pensée contemporaine.

La conservation intacte de notre héritage culturel, c'est l'oeuvre que ceux de notre génération attendent de nous. C'est sur nous que l'on compte pour la formation de futures vocations dans le clergé, nos communautés enseignantes, les professions libérales, la fondation de nouveaux foyers par l'union conjugale entre ceux de même langue et de même foi, par l'appui apporté à nos oeuvres paroissiales, notre presse, nos sociétés, enfin toutes les institutions qui nous sont propres.

Tel est le défi qui nous fait face. Il n'y a qu'une attitude à prendre devant ce défi: l'accepter!

"Où chante la Vie"

Dans la salle Jacques Cartier du Château Frontenac, samedi après-midi à 4 heures 30, le R.P. Landry présidait le lancement du roman de madame Reine Malouin "Où chante la vie" pour servir à la jeunesse franco-américaine. L'auteur dédiait ce volume à l'abbé Adrien Verrette qui lui en avait demandé la rédaction. M. Adolphe Robert présentait le volume et madame Malouin remerciait, expliquant les leçons de fierté,

d'adaptation et de persévérance qu'elle voulait enseignées aux jeunes Franco-Américains. Ce volume faisait suite à la série que l'auteur a publiée pour s'adresser à la jeunesse **"Cet ailleurs qui respire"** (1954), **"Profonds Destins"** (1957), **"J'ai choisi le malheur"** (1958), **"Vertiges"** (1959), **"La Prairie au Soleil"** (1960).

Concert du Jubilé

Au Palais Montcalm, samedi soir, avait lieu le concert du Jubilé, sous la présidence d'honneur de l'honorable Wilfrid Hamel, maire de Québec. L'événement réunissait l'élite de la ville ainsi que les membres, les invités et les amis du Conseil. Des artistes du Canada français exécutaient un programme exquis qui charma l'assistance.

I. **"Fugue à la Gigue"** (Bach) et **"Rondo de la Sonate en Ré Majeur"** (Mozart), par Renée Morisset et Victor Bouchard, pianistes duettistes. II. **"La Sagesse est un trésor"** (Monsigny), **"Après un rêve"** (Fauré), **"Au bord de l'eau"** (Fauré), **"Une jeune fille parle"** (Daunais), **"Les Trottoirs de Bois"** (McCaughan), **"La Ronde des Filles de Quimperle"** (Vuillermoz) et **"Le Coucou"** (Canteloube), par Cécile Vallée, soprano avec Colombe Pelletier au piano. III. **"Rondo en Ut Opus 73"** (Chopin), Morisset et Bouchard. IV. **"Air Champêtre"** et **"Air Vif"** (Poulenc), **"Souvenir de mon enfance"** (Etravinski), Cécile Vallée. V. **"Seize danses allemandes opus 33"** (Schubert), **"Variations sur un thème de Paganini"** (Lutoslawsky), Morisset et Bouchard. VI. **"Scène et air des bijoux"**, de l'opéra *Faust* (Gounod), Cécile Vallée.

Mariés depuis sept ans, Victor Bouchard et Renée Morisset ont fait connaître et apprécier un vaste répertoire de musique pour deux pianos et un piano à quatre mains. La critique a louangé la qualité et le talent de ces artistes **"parmi les plus grands que le Canada ait produits"** (Montreal Star). Cécile Vallée est une artiste des blanches prairies avec une voix de grande artiste.

Messe du Jubilé

C'est dans l'intimité que la messe du jubilé fut célébrée, dimanche le 23 septembre, dans la chapelle de la Congrégation du Séminaire de Québec à 9 heures. Les membres du Conseil, leurs invités et amis étaient présents. L'abbé Adrien Verrette célébrait et le R.P. Thomas Marie Landry, o.p., prononçait le sermon qui résumait les labeurs du Conseil durant le quart de siècle écoulé. M. Gérard Robert touchait l'orgue. Les membres se rendaient ensuite auprès des tombeaux de S. E. Mgr Paul Eugène Roy et Mgr Camille Roy pour déposition de fleurs et une visite au tombeau de Mgr de Laval. Ce fut une heure précieuse du jubilé.

Au cours de l'année, le Conseil connaissait trois deuils, le R. P. Arthur Joyal, o.m.i., d'Ottawa, membre fondateur, le notaire Henri Bois-

vert, de Québec, membre fondateur, et le professeur Camille Fournier, ancien membre, de St. Boniface.

Trois démissions s'effectuaient, M. Dumont Lepage, de la Saskatchewan, le docteur Léon Beaudoin, de la Colombie Canadienne, et le R.P. Jean Patoine, o.m.i., de l'Alberta. Ils furent remplacés par Maurice Denis, pour la Saskatchewan, Me André Miville-Déchène, pour l'Alberta, et le professeur Gérard Moreau, pour la Colombie.

Au compte des activités de base le Conseil publiait la 23e édition de son **Calendrier Patriotique** avec dessins de Jean Arcand; le "**Sou de la Survivance**" recueillait plus de \$65,000.; la 8e souscription de **Fraternité Française** atteignait plus de \$43,000. pour 1962, soit un total de \$447,262.98; la **Liaison Française** organisait 16 voyages soit 5 au Mexique, 4 dans l'Ouest, 4 aux Antilles, 1 dans le Proche Orient, 1 en Europe en plus du voyage du Conseil en Acadie. L'oeuvre des **Bourses Acadiennes**, établie en 1945, obtenait des bourses pour une valeur de \$10,800. dans les couvents du Québec pour aider 20 jeunes acadiennes.

Dans les publications, le Conseil multiplie ses impressions. La revue "**Vie Française**" inaugure son 17e volume et ce documentaire est très précieux pour les archives. Le Conseil au cours des ans sera très heureux de pouvoir puiser dans les pages de cette revue une information qui sera d'une indiscutable valeur. La 4e réimpression du chansonnier "**A la claire Fontaine**" rend toujours d'immenses services dans l'harmonie de notre Folklore. La **Semaine de la Survivance Française** du 20 au 28 mai continuait son influence auprès des écoliers et la Revue de l'Instruction Publique rendait un immense service dans cette propagande. Le Conseil distribuait encore plus de \$5,000.00 à des appels méritoires.

Vie des groupes

Le Conseil recevait le rapport toujours très informateur des différents groupements français:

Colombie: Avant de quitter le Conseil bien à regret, le docteur Léon Beaudoin, de Maillardville, donnait un dernier rapport de la Fédération Colombienne soulignant le problème toujours cuisant de Port Alberni qui inspire des inquiétudes.

Alberta: Me André Miville Déchène parle du dernier congrès de l'ACFA qui fut un succès et qui élisait à la présidence Me Louis Desrochers. L'indifférence du clergé en plusieurs endroits est nuisible. L'Assurance-Vie Desjardins avec le concours de son gérant général Alfred Rouleau est en train de fournir de nouvelles sources de revenus à l'Alberta Française.

Saskatchewan: M. Raymond Denis, indiscutablement le plus tenace apôtre de cette province, avait été choisi pour représenter le Conseil aux fêtes du cinquantenaire de l'ACFCS dont il avait été un des fondateurs et le seul survivant. Ces fêtes se déroulèrent à Duck Lake. Dans un long rapport de sa mission, M. Denis a lieu d'évoquer bien des souvenirs. Il souligne entre autres choses que la perte du journal "**Le Pa-**

triotte de l'Ouest", fusionné avec "La Liberté", du Manitoba il y a 20 ans fut la plus dure défaite qu'ait subi le groupe franco-canadien de la Saskatchewan". A la vérité ces compatriotes n'ont plus un journal à eux. Aux assises du congrès, à Prince-Albert, malgré la présence des évêques Décosse et Morin et l'encouragement donné par S. E. Mgr Baudoux, archevêque de St. Boniface, on déplora l'absence de trop de curés. La situation n'est cependant pas désespérée, mais M. Denis demande la création d'un secrétariat solide par le truchement du Conseil et il a raison.

Manitoba: Le docteur Paul Emile Laflèche dépose à son tour le rapport de sa province. La situation scolaire n'a guère changé malgré l'établissement des Grandes Unités qui apportent un certain désavantage aux écoliers français. Plus de 6,600 écoliers prenaient les examens français cette année, un beau Festival de la Chanson réunissait aussi des centaines d'écoliers. Le poste SKSB augmente ses émissions graduellement malgré une dure concurrence. Il songe même à agrandir ses locaux.

Ontario: Dans un rapport substantiel, l'Association Canadienne Française d'Education d'Ontario souligne certains progrès dans le domaine scolaire: un collège classique dans la région de Windsor dont S. E. Mgr Carter a annoncé l'établissement pour 1964; des classes bilingues à Scarborough, près de Toronto; cours bilingues maintenus à Oshawa; école neuve à Hamilton; enseignement bilingue à l'école militaire de Trenton; classes bilingues à Manitouwadge et à S. Porcupine. L'Association a accordé 64 prêts d'honneur aux étudiants à l'Ecole Normale. Le mouvement des clubs sociaux se répand et procure un réconfort à ces populations.

Ile du Prince Edouard: Le vénérable professeur et membre fondateur du Conseil, M. J. Henri Blanchard ne manque jamais depuis 25 ans de déposer fidèlement son rapport qui varie très peu d'année en année mais qui atteste tout de même de la persévérance de nos frères de l'Ile. Avec un peu d'histoire qui fait revivre cette épopée et des statistiques à l'appui, M. Blanchard finit toujours par faire appel à ses frères en faveur de cet îlot de vie française dans les provinces maritimes.

Nouveau Brunswick: Malgré les progrès évidents de cette province dans plusieurs domaines, il reste que le maintien du journal "**L'Evangéline**" demeure la principale préoccupation des frères des maritimes pour assurer le plein rayonnement de leurs oeuvres. M. Emery LeBlanc se dit confiant.

Franco-Américains: La situation chez nos frères de la Nouvelle Angleterre ne s'améliore pas et pour cause. La presse est dans une véritable détresse. Elle est menacée de disparaître. Bien des facteurs expliquent cette situation. La presse sera le thème du prochain congrès des Franco-Américains en octobre 1963 à Holyoke. Une fédération des Caisses Populaires est à l'étude. Le Comité de Vie Franco-Américaine poursuit son travail laborieux et ne perd pas confiance.

Solidarité Economique

Le Conseil avait inscrit à son agenda une enquête économique qui se poursuivait durant les mois qui précédèrent les assises. Un questionnaire, peut-être trop détaillé, fut adressé aux chefs de file de tous les groupements visant à obtenir un premier sondage sur la situation économique des nôtres au Canada et aux Etats-Unis. L'initiative avait son importance et ce ne fut qu'un essai qui fut très révélateur.

Samedi le 22 septembre dans la salle Jacques Cartier du Château Frontenac, les enquêteurs et les membres du conseil se réunissaient sous la présidence du R.P. Landry pour écouter le rapport de cette enquête. Le P. Landry rappela que c'était un peu la mission du Conseil d'aborder tous les secteurs qui touchent au développement des nôtres, et le domaine économique qui donne toujours le nerf au progrès entre en ligne de compte.

Des spécialistes en la matière avaient offert leur concours indispensable soit MM. Patrick Allen, Albert Angers et Pierre Guimont de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal. L'enquête, malgré le peu de temps qui lui avait été donné, fut tout de même un succès.

Dans un rapport fort intéressant, M. Allen suggérait la nécessité d'une commission permanente. M. Angers soulignait à propos que toute civilisation de nos jours se répand par le commerce. Il recommande comme première tentative en profondeur une enquête sur les librairies. Le Conseil voulut bien prendre connaissance de ces desiderata pour leur donner suite. Un premier geste sérieux avait été fait dans ce domaine essentiel.

La dernière réunion de la plénière se terminait au salon du Conseil, dimanche à 10 heures 30 avec le choix des officiers pour l'exercice 1962-63 présidé par M. Adolphe Robert, ancien membre fondateur: R. P. Thomas Marie Landry, o.p., président; Me Paul Gouin et abbé Adrien Verrette, vice-présidents; Mgr Paul Emile Gosselin, P.D., secrétaire, Juge Yves Bernier, trésorier; directeurs: Mme Reine Malouin, Ernest Desormeaux, Dr Paul-Emile Laflèche, Emery LeBlanc, Mgr Maurice O'Bready et Armand Godin.

Au lendemain de la plénière, soit le 6 octobre, La Fédération Canadienne Française de la Colombie Britannique tenait son XVIIIe congrès annuel dans la salle paroissiale de Notre Dame de la Paix à New-Westminster. M. Joseph Pallard présidait. Le Dr Léon Beaudoin traduisait le message du Conseil de la Vie Française en Amérique. Les délégués étaient au nombre de 80 représentant Vancouver, New Westminster, Maillardville, Prince George, Port Alberni et Victoria. Roméo Paquette était porté à la présidence et Raymond Noël au secrétariat général.

Le Conseil rendra aussi hommage à la Société Nationale des Académiens à l'occasion de son congrès à Moncton le 8 novembre; au congrès

des Franco-Albertains, le 23 novembre et au congrès de la Fédération des Chorales Franco-Américaines, le 17 novembre, à Fall River, Mass.

Continuant à exécuter les résolutions de la plénière, le bureau des directeurs s'employa à organiser la Commission de l'Enquête Economique avec le concours de MM. Godin, Allen, Tessier et Létourneau.

A la réunion du 7 novembre avait lieu le lancement du volume du R. P. Landry **"Mission catholique et française en Nouvelle-Angleterre"**. Me Paul Godin en fit la présentation.

Mgr Gosselin avait écrit en préface: "Le R. P. Landry est de la génération de l'option, celle qui a choisi et tenté de s'intégrer à la Grande République sans rien sacrifier de ses richesses spirituelles, tant sur le plan religieux que sur le plan culturel et ancestral. Il a formulé la doctrine de cette option délicate . . . Désormais ceux qui voudront être pleinement Franco-Américains, c'est-à-dire des citoyens de foi catholique et de culture française au sein des Etats-Unis d'Amérique, n'auront qu'à s'y référer pour y trouver une ligne de pensée qui est aussi une ligne de conduite."

IV

Ordre de la Fidélité Française

Quinzième Promotion

19 septembre 1962

C'est une heure très agréable que nous vivons ensemble ce soir. A la suite de notre estimé président, je m'empresse de vous accueillir très cordialement au nom de l'Ordre de la Fidélité Française en Amérique, à l'occasion de sa quinzième promotion.

La Fidélité n'est pas une tribune d'adulation. Elle a été instituée par le Conseil de la Vie Française en Amérique afin de rendre un vibrant hommage à ceux des nôtres qui ont travaillé diligemment au rayonnement de notre vie française sur le continent. Jusqu'ici, chaque titulaire a toujours été salué avec satisfaction par toute la famille française en Amérique. C'est sûrement tout à l'honneur du Conseil.

Ce soir, à l'occasion des Noces d'Argent du Conseil et du Cinquantenaire du premier Congrès de la Langue française, qui, en 1912, inaugurait tout ce prodigieux renouveau autour de notre culture, rendons hommage à la Société du Parler français de Québec qui en fut l'initiatrice. Ayant été l'un des fondateurs du Conseil en 1937, son président et aujourd'hui le Chancelier de son Ordre, je me sens honoré de présider cette cérémonie et j'en remercie mes collègues.

Sans refaire l'historique de l'Ordre, permettez-moi de souligner que de ses 61 titulaires à date, 27 nous ont quittés. Les derniers deuil ont été Mgr François-Xavier Barrette, le Très Honorable Thibaudeau Rinfret, Mme Eva Rodier-Thibodeau, cette grande dame longtemps animatrice de la Fédération Nationale St. Jean Baptiste et Son Exc. le regretté Lieutenant-Gouverneur de la Province, M. Onésime Gagnon, qui recevait privément sa décoration en septembre dernier et décédait quelques jours plus tard. Paix à ces chers disparus et hommage renouvelé aux titulaires qui sont toujours des nôtres avec des vœux de longue vie.

Juge Monnin

Pour reprendre la chanson de notre folklore "V'la l'bon vent", la brise qui nous arrive du Manitoba dernièrement avec le parfum de ses blés d'or est bien réconfortante. C'est que nos frères de là-bas reçoivent enfin la récompense de leur persévérance.

Ici même, à Québec, tout récemment le Premier Ministre du Manitoba, l'honorable Dufferin Roblin, parfait bilingue, déclarait avec joie

que son gouvernement venait d'introduire l'enseignement du français dans toutes les écoles de sa province, de la première à la douzième année. Il ajoutait que l'éducation est du ressort provincial et que c'est dans la collaboration étroite et amicale entre les provinces que pouvait mieux se résoudre le problème des cultures au Canada. Une attitude que préconise le Conseil.

Nous avons le bonheur de saluer un autre fils très distingué du Manitoba dans la personne de l'honorable juge Alfred-Maurice Monnin, de Winnipeg, le cinquième de cette province à recevoir les insignes de la Fidélité.

Né à Winnipeg, en 1920, il fréquente les institutions de St-Boniface, pour obtenir son baccalauréat du Collège. Ses années de service militaire en Europe durant la dernière guerre lui valent, comme officier de liaison, le grade de capitaine. A son retour, il termine ses études à l'Université du Manitoba et reçoit son admission au Barreau provincial en 1946. Il dirige ensuite une étude de belle réputation et jouit de l'estime de toute la population.

Magistrat, puis juge de la Cour du Banc de la Reine, en 1957, il est nommé juge de la Cour d'Appel du Manitoba à la joie de tous ses compatriotes. Voilà, en peu d'années, la brillante carrière professionnelle de notre titulaire à peine quarantenaire.

Très attaché à son foyer, car il porte un haut idéal du sens familial, avec le concours d'une gracieuse compagne qui veille auprès de leurs cinq enfants, M. le juge est aussi un homme d'œuvres. Il trouve le temps de se répandre au progrès du fait franco-manitobain et c'est le secret des jeunes sérieux, au sein de multiples organismes essentiels.

Il veut servir les siens et les présidences se multiplient sur ses épaules. Ses frères connaissent sa devise: "Non recuso Laborem". Dès ses 20 ans, il est profondément intéressé à ce phare nouveau, l'Association d'Education canadienne-française du Manitoba. On le voit à toutes les réunions. Il en devient le président actif et admiré. L'an dernier, l'Association le nomme "membre d'honneur" au nombre de ses plus belles parures.

Son Alma Mater n'a pas oublié ses talents et son dévouement. On lui impose donc la présidence de l'Association des Anciens élèves du Collège de Saint-Boniface. Il présidera encore la Commission Royale qui veut établir la refonte des frontières scolaires de la province. Il est alors président de la Commission scolaire de Saint-Boniface. Il aura l'honneur de succéder à Mgr Antoine d'Eschambault à la présidence de la Société Historique de Saint-Boniface, l'une de nos forteresses de l'Ouest canadien-français.

Mais, notre charmant ami est, en plus, musicien. Nous ignorons quel instrument il maîtrise. Il dirige cependant le Festival d'Art dramatique

et la Symphonie de Winnipeg. Il est aussi aviseur du Sanatorium de Saint-Boniface et de l'Hôpital Taché.

C'est donc une riche personnalité qui explique le rapide succès de ce juriste éminent. Homme à la fois humble et courageux, studieux et affable avec de belles qualités d'esprit et une foi profonde, toujours au service des siens.

Le Conseil avait donc raison de proposer une carrière encore si prometteuse à l'admiration de tous ses frères. Nos vœux de succès croissant accompagnent notre distingué titulaire.

Monseigneur Chartrand

C'est une vénérable figure, presque monagénnaire, que l'Ontario français propose à notre admiration dans la personne de Mgr Hilaire Chartrand, protonotaire apostolique et vicaire général de l'archidiocèse d'Ottawa, respecté par les ans et toujours au service de l'Eglise et des siens. Témoin impavide des grandes heures de l'Ontario français depuis 60 ans, il en demeure l'un des plus beaux lustres.

Hilaire Chartrand naît à Chénéville, Québec, le 29 novembre 1875, d'excellents parents. Il fréquente le Collège Bourget de Rigaud, pour son baccalauréat. Il se rend ensuite au Séminaire d'Ottawa. Il est ordonné le 11 juin 1899, par Mgr Duhamel, premier archevêque d'Ottawa.

Comme tout jeune prêtre, il inaugure son sacerdoce avec enthousiasme à titre d'auxiliaire dans la vie paroissiale où il fait montre d'un beau dévouement. Quel prêtre ne veut pas sauver le monde au lendemain de son ordination? On le rencontre ensuite à la direction de la paroisse St-Joseph d'Orléans, puis à St-Joseph, de Hull, avec la desserte de Billings Bridge, aujourd'hui St. Thomas d'Aquin, d'Ottawa. On trouve en lui un pasteur avisé, pieux et excellent administrateur. Il y construira église, presbytère et école.

Le 7 octobre 1929, Mgr Forbes reconnaissant son prestige et sa valeur le nomme Vicaire général du diocèse, poste qu'il occupe encore avec le même esprit de dévouement. Il devient alors Chanoine titulaire du Chapitre et Protonotaire Apostolique. Sa carrière est fixée. Il se dépensera au profit du diocèse. Il organisera l'oeuvre de l'Action Catholique dès 1934, dans tout le diocèse.

En 1942, l'épanouissement des Ligues du Sacré-Coeur est à l'honneur. Il en sera l'instigateur et avec le concours du regretté Victor Barrette, le grand animateur des Sections Juvéniles de l'Ontario, il leur donne un essor prestigieux. Les Ligues du Sacré-Coeur demeurent l'oeuvre de prédilection de Mgr Chartrand.

Dans le domaine de l'éducation, on a pu écrire, de lui: "Il fut l'un des contemporains de ceux qui soutinrent la lutte en Ontario pour la défense de nos écoles catholiques et françaises. Son attitude franche et

tranchée dans ce domaine le posa en exemple et son prestige de prêtre et d'éducateur apportèrent aux chefs de la résistance un appui de tous les instants autant dans le domaine de l'école paroissiale que dans celui de l'enseignement secondaire et universitaire".

Homme de prière et d'administration, profondément attaché aux siens, il leur prodigue lumières et conseils. Les années ont grandement augmenté son prestige. Paisible par nature, il sait cependant s'affirmer aux heures difficiles. Il pratique une discrétion rare qui explique sa vaste influence.

Mgr Chartrand aura été à son heure un grand artisan du redressement franco-ontarien. Presque monagénnaire, il demeure à son poste, jouissant de la vénération de tous.

Nous saluons, en Mgr Chartrand, un saint prêtre, un très digne prélat, un franc lutteur et un apôtre de nos oeuvres. Que ses années soient encore nombreuses et utiles à tous ceux qui l'admirent au soir de sa longue vie si bien remplie!

Mtre Paré

On serait presque tenté de saluer, dans la personne de Me René Paré, "Monsieur Québec", tant son engageante personnalité rayonne partout dans la province depuis plusieurs années. En tous cas, le Conseil de la Vie Française est très heureux de conférer à ce frère distingué les honneurs de son Ordre qui confirment l'amitié profonde qui unit les membres du Conseil à Me Paré.

Me Paré est un privilégié de la vie. Il naît dans le beau village de Montmagny, la patrie de Chapais, au début du siècle, le 10 décembre 1904. Ses excellents parents, Joseph Paré, forgeron, et Lucie Boulet, se procurent le bonheur d'une belle famille de huit enfants bien taillés, dont un évêque et un éminent religieux dominicain.

Les études classiques terminées au Collège de Ste-Anne de la Pocatière, en 1926, avec baccalauréat, il obtient sa licence en droit de l'Université Laval, en 1929, pour s'établir dans son village natal où il pratique jusqu'en 1942. Durant ces années, Me Paré atteint du prestige. Il s'intéresse en plus à la mutualité et à la coopérative. Il aime l'entraide. Il ne ménage pas son dévouement aux siens. Il est reconnu comme un véritable chef de notre vie économique.

C'est alors qu'il est élu directeur et président de l'importante Société des Artisans, poste qu'il occupe encore avec succès et qui lui a permis, avec le concours de ses collègues, en moins de 20 ans, de porter la Société au sommet des grandes mutuelles sur le continent. Une société qui fait l'honneur des nôtres de chaque côté de la frontière. Plus de 125,000 sociétaires viennent de le maintenir à la présidence

pour un autre mandat de 4 ans. Un hommage de confiance qui doit réjouir énormément notre titulaire.

Epris des intérêts économiques des siens, Me Paré en vient à quitter sa profession pour se consacrer surtout aux mouvements économico-sociaux. Il devient un expert en la matière, et l'Université Laval lui offre un doctorat honorifique en "sciences sociales".

En 1944, il est président fondateur de l'Union des Mutuelles-Vies, une initiative du Conseil de la Vie française. Il préside, en 1948, le Conseil de la Coopération du Québec, et vers ce temps, le Canadian Fraternal Congress, puis la Chambre de Commerce de la province, le Richelieu-Montréal et la Chambre de Commerce du district de Montréal lui confient la présidence. Autant de postes où il peut se prodiguer à son aise et avec profit. Il aura l'honneur encore de présider la "Grande Mission de Montréal", en 1960, inspirée par le Cardinal Léger. Hier, il était appelé, par la faveur publique, à siéger au nombre des directeurs de la Société générale de Financement du Québec.

En plus de guider la Société des Artisans vers un progrès notoire, Me Paré préside actuellement le Conseil d'Orientation Economique du Québec. Il est encore directeur du Conseil des Placements, de la Compagnie Nationale de Gestion, de l'Imprimerie Populaire et de la Compagnie d'assurances générales Canadienne Mercantile.

Voilà donc une carrière chargée d'occupations importantes qui impose à notre titulaire des déplacements continuels et partout il est toujours accueilli avec joie.

En effet, Me Paré donne l'exemple à ces frères d'un dévouement inlassable qui ne semble pas entamer sa résistance. Sa parole trouve toujours le mot juste pour orienter les siens. Il a su capter les meilleures formules et obtenir les rendements les plus solides pour assurer la prospérité de son oeuvre.

La famille française d'Amérique a raison de reconnaître en Me Paré l'un de ceux qui ont le plus travaillé durant ces dernières décades à élever le status économique des nôtres et cela dans le sens de notre héritage culturel. Ce n'est pas un maigre hommage à lui rendre.

Juge Lampron

Le fait que vos frères d'outre-frontière sont toujours présents à vos réunions de famille est un indice, il nous semble, qu'ils ne veulent pas rompre avec le berceau de leurs origines. Depuis 50 ans surtout nous revenons fidèlement prendre part à vos assises. Il est vrai que, chaque fois, de nouveaux traits assombrissent peut-être notre joie, mais nous y sommes quand même. C'est que luttant constamment, pot de terre contre pot de fer, aux prises avec des facteurs corrosifs qui usent à la longue la résistance si nous conservons notre courage, nos coeurs

ne sont plus tournés à l'ascension. Tout, cependant, n'est pas perdu. Si notre montée n'est plus en flèche, notre descente n'est pas non plus précipitée, mais nous persévérons laborieusement. La température française est encore intense en certains milieux et nous demandons à la Providence le privilège et l'honneur de la maintenir.

Et c'est ainsi que les Franco-Américains ont encore l'honneur cette fois de vous présenter une figure imposante parmi leurs frères, l'honorable Edouard Lampron, de Nashua, juge de la Cour Suprême du New Hampshire, comme type de cette génération qui conserve encore un certain esprit de fidélité au sein de la franco-américanie.

Né à Nashua, le 23 août 1909, fils de Jean Lampron, commerçant, et d'Hélène Deschênes, il obtient son baccalauréat du Collège de l'Assomption, de Worcester, en 1931. Il fréquente ensuite l'Université Harvard, et, en 1935, après de brillantes études, il est admis au Barreau du New Hampshire.

Il s'établit dans sa ville natale. Il sera Procureur municipal durant 10 ans alors que sa réputation grandit. Il est reconnu comme un avocat prudent et d'une grande probité, avec une vie irréprochable. Le 26 février 1947, il est nommé juge de la Cour Supérieure du New Hampshire et, deux ans plus tard, il est porté sur le banc de la Cour Suprême du même Etat, où il fait l'admiration de ses collègues de ce haut tribunal.

Le juge Lampron trouve encore le temps de se consacrer à des oeuvres louables. Homme de livres et d'étude, il emploie un temps considérable aux causes portées devant son tribunal. Sa judicature est sa grande préoccupation.

Il est vice-président de l'Association Canado-Américaine, l'aînée de nos sociétés fraternelles en Nouvelle-Angleterre. Conseiller de l'Hôpital St-Joseph et du Collège Rivier, et directeur de l'Association des Anciens de l'Assomption, de Worcester. En 1954, son collège lui confère un doctorat honorifique en Droit. Il est encore membre du Comité de Vie Franco-Américaine et de la Société Historique Franco-Américaine. Enfin, il se range au nombre des "Amis de St-Benoît du Lac", pour entretenir chez lui le goût du surnaturel.

Chrétien exemplaire et juriste très respecté, le juge Lampron est donc l'une de nos belles personnalités. Ses compatriotes sont fiers de ses succès et, personnellement, je suis fort heureux de l'inviter à recevoir l'insigne honneur qui lui est confié.

S. E. Mgr LeBlanc

L'Acadie suscite toujours dans nos coeurs des sentiments de profonde admiration. C'est qu'en face de la résurgence extraordinaire qui se produit actuellement dans les provinces maritimes, le fait acadien devient l'une des plus belles leçons de survivance de notre histoire. En Acadie, le progrès est constant et nous nous en réjouissons.

Nous voulons terminer l'éclat de cette promotion jubilaire en invitant un noble fils d'Acadie, S. E. Mgr Camille André LeBlanc, évêque de Bathurst à recevoir les insignes d'Officier de l'Ordre de la Fidélité. L'occasion est belle pour lui, car Son Excellence vient de célébrer ses vingt années d'épiscopat par des fêtes imposantes.

Mgr LeBlanc, originaire du pays de Barachois, est né le 25 août 1898, à St-Henri, aujourd'hui dans l'archidiocèse de Moncton. Son vénérable père, Alphée C. LeBlanc, monagénnaire, vit encore pour admirer les succès de son fils.

Après les études au Collège Ste-Anne, dirigé par les Pères Eudistes, à la Pointe-de-l'Eglise, Nouvelle-Ecosse, il se rend au Séminaire Sacré-Coeur à Halifax, pour être ordonné dans son diocèse d'alors, St-Jean, au Nouveau-Brunswick, le 5 avril 1924. Il revient vicaire à Shédiac, et puis est nommé curé à Shemoge, pour devenir le premier curé de la Cathédrale de l'Assomption à Moncton, avec l'établissement de la province ecclésiastique acadienne. De grands événements s'étaient déroulés en Acadie, avec la nomination du premier Archevêque de Moncton, S. E. Mgr Joseph Melanson, de regrettée mémoire, l'un des pères de la renaissance acadienne.

Le 25 juillet 1942, il était nommé évêque du diocèse de Bathurst, alors que son collègue, Mgr Norbert Robichaud, devient Archevêque de Moncton. Sacrés tous deux dans la Cathédrale de Moncton, S. E. Mgr LeBlanc est intronisé dans sa Cathédrale le 8 septembre suivant.

Mgr LeBlanc est un apôtre et un éducateur. Il a été à bonne école sous la houlette de Mgr Melanson. Il a connu le dévouement héroïque. Il inaugure donc son oeuvre avec vision. Il favorisera même la fondation d'un autre diocèse détaché en partie du sien, celui d'Edmunston, afin de renforcer la province ecclésiastique.

Malgré cette amputation, les oeuvres se multiplient. Il porte un vif intérêt à l'Université du Sacré-Coeur qui se développe dans sa ville épiscopale. En reconnaissance, l'Université lui décerne un doctorat honorifique bien mérité. Depuis 1957, il est au nombre des gouverneurs de la Lord Beaverbrook Art Gallery, à Frédéricton.

L'oeuvre de la bonne presse est aussi chère à son coeur de pontife. Il approuve et seconde tous les appels et tous les efforts consentis, pour la fixer solidement en terre acadienne. L'Evangéline deviendra bien le journal des Acadiens parce que l'épiscopat lui en assure la vie dans une large mesure.

En 1951, Mgr LeBlanc publie une pastorale sur la "Conception chrétienne du Travail", qui apporte un réconfort à son peuple et lui mérite d'élogieux commentaires. Ces jours derniers, à l'occasion de ses vingt années d'épiscopat, Mgr LeBlanc avait la joie d'annoncer la fondation d'un petit Séminaire pour son diocèse, la première initiative du genre en Acadie.

Voilà donc quelques pierres brillantes ramassées au cours de cette vie épiscopale débordante. Toute l'Acadie admire ce modeste prélat dont l'âme est une flamme ardente au milieu de son peuple. Qu'il soit permis à tous ses frères en Amérique de s'incliner avec affection devant ce magnifique pontife au cœur d'or et de lui souhaiter de nombreuses années de paix et d'apostolat fécond.

C'est ainsi que nous terminons dans la joie, ce quinzième appel à l'honneur que le Conseil de la Vie Française en Amérique tenait à proclamer à l'occasion de ses vingt-cinq ans d'existence, sorte de confirmation de son travail important au sein de nos populations. Les nouveaux titulaires de l'Ordre de la Fidélité Française sont en quelque sorte la preuve vivante que notre patrimoine culturel a produit encore des valeurs et des personnalités imposantes au service de l'Eglise, de la Patrie et des meilleures fidélités de la vie.

Merci de votre présence distinguée, félicitations à nos titulaires, et, à tous, un Au Revoir.

Abbé Adrien Verrette
Chancelier

Réponse de S. E. Mgr Camille LeBlanc

Avec autant de bienveillance que de bienfaisance, le Conseil de la Vie française étudie depuis vingt cinq ans le visage française de l'Amérique.

Qu'il en soit béni, félicité, remercié!

Récipiendaires de son honneur le plus distingué, nous portons nous trois en nos cœurs, ce soir, le souvenir de ceux et de celles qui, par leurs innombrables fidélités à la Vie française, nous ont valu, à nous, la douceur exquise des instants présents.

A qui de droit, MERCI de tout cœur!

En ce mémorable anniversaire du Conseil de la Vie française, mes compagnons d'honneur et moi-même nous voudrions rendre hommage à l'un des artisans les plus aimables de l'évolution heureuse de la Vie française en Amérique. Car en épinglant la médaille de la Fidélité française sur le cœur humain d'un humble évêque, le Conseil l'a dignement épinglé à tout un diocèse et sur le cœur Mystique de l'Eglise.

Par ce geste symbolique, chargé d'histoire et rempli de promesses, le Conseil associe les manifestations les plus pures et les plus authentiques de la Vie française en Amérique du Nord à la mission civilisatrice de l'Eglise de Dieu. Or le possible accomplissement de cette mission civilisatrice de l'Eglise, complément logique et naturel de sa mission universelle de salut des âmes, garantit à notre Vie française non pas l'anéantissement qui fut le sort des civilisations antiques les plus

brillantes mais une jeunesse perpétuelle, des rameaux toujours verts et fleuris, et des fruits de plus en plus beaux et variés.

En effet, le terme civilisation ne signifie pas seulement un ensemble de biens et d'éléments matériels; il signifie encore toute une somme de valeurs intellectuelles, morales, juridiques et spirituelles. Ce dernier groupe de facteurs, au sein duquel le spirituel a la primauté, mérite de préférence au premier le titre très noble de culture, et la culture, qui est comme l'âme de la civilisation, marque une civilisation donnée d'un signe caractéristique. La civilisation est alors d'autant plus élevée qu'élevée, dans l'ordre spirituel, la conception que se font les hommes du don inestimable de la vie, de son origine et de sa destinée.

En s'établissant en Amérique, les fils de la Fille aînée de l'Eglise implantaient en même temps chez nous la conception catholique de la vie, la plus haute qui soit. En terre de France, cette conception avait été l'inspiratrice d'une culture géniale, gardienne d'un incomparable patrimoine séculaire et porteuse de levains miraculeux et prometteurs pour les siècles à venir. De plus, cette conception et cette culture avaient ensemble inventé ce véhicule parfait de la pensée humaine que, d'un commun accord, les peuples du monde saluaient du nom prestigieux de Sa Majesté la Langue Française.

Partiellement sevrée du tronc nourricier par les distances immenses, puis ensuite tout-à-fait par les circonstances historiques, la civilisation française en Amérique se voyait menacée de stérilité et de mort.

C'est ainsi que nos ancêtres se tournèrent d'instinct vers l'Eglise, toujours présente et fidèle, pour trouver et puiser en Elle aux heures décisives le capital spirituel, les ressources intellectuelles, et l'orientation vitale indispensable à la survivance de la civilisation qui leur était si chère. A ces heures décisives s'avéra décisif aussi le rôle de l'Eglise, dont le fondateur est le Prince de la Paix, et dont la mission civilisatrice consiste précisément, en vue du Bien commun, à travailler en profondeur l'homme, base même de la société, à prêter un concours efficace et opportun à ces institutions essentielles de la société que sont la famille et l'Etat, et à se constituer auprès de tous en tout temps la messagère bénie de la vraie paix qui est oeuvre de justice et d'amour.

Au Québec, berceau de cette civilisation, dans des institutions créées et maintenues par l'Eglise grâce à l'appui clairvoyant de tous ces héros, ont été burinées les pierres angulaires des colonnes-maîtresses, . . . Religion, Médecine, Droit, Politique, Lettres . . . de l'édifice épique devant abriter la civilisation française de notre vaste continent. Puis, tout le long des décennies et des siècles même, autour des clochers multipliés du Québec et de l'Ontario, de la Louisiane et de l'Acadie, de la Nouvelle-Angleterre et des Provinces de l'Ouest, les consignes sacrées s'élaborent sans cesse sous le signe d'une commune allégeance à la vie catholique et française, et les activités des individus et des groupements se disciplinent dans la soumission respectueuse à l'au-

torité légitime pour poser aux bons moments, dans l'ordre et la paix, les jalons conquérants de la montée victorieuse.

Pour les communautés dispersées sur la mer du monde anglo-saxon, l'Etoile qui rétablie, de sa force refaite, de sa personnalité redressée, et de ses biens retrouvés, cette Etoile de l'Assomption, dis-je, est à la fois un symbole de résurrection, en appel à la persévérance, et une promesse de victoire.

Cette résurrection, cet appel et cette promesse s'incarnent aujourd'hui dans le plus beau des fruits produits par la civilisation catholique et française en Amérique.

Le Québec, fils de la Fille aînée de l'Eglise, assume seul depuis cent ans la lourde responsabilité d'un Etat catholique et français au sein de la nation canadienne. Ses Pontifes portent dignement la pourpre romaine des Princes de l'Eglise, et ses hommes d'Etat se sont mérités et se méritent, de plein pied et de plein droit, des places d'honneur et de choix dans les Conseils de la Nation. Les travaux de son bras et de son génie sont là pour témoigner aux yeux de tous la richesse remarquable de son patrimoine florissant. Par la chaleur de sa sympathie, par la générosité de son coeur, par le rayonnement de son esprit, par l'attraction de son amour pour l'Eglise, le Québec garde près de son coeur, et s'attache à lui, toutes les communautés catholiques et françaises aissaimées de l'Atlantique au Pacifique.

Avant de terminer cette allocution où mes compagnons décorés n'auront peut-être pas trouvé l'expression adéquate de leurs sentiments, nous sommes d'accord cependant pour rendre notre tribut d'hommages et de félicitations à toute cette génération de vaillants ouvriers au sein de cette Société de Vie française; qu'il nous soit permis de souligner d'une manière particulière le travail de Mgr Paul-Emile Gosselin dont le patriotisme éclairé a su guider ses collaborateurs et coéquipiers dans le Conseil de la Vie française.

En ce qui me concerne je veux disparaître en cette circonstance pour ne faire voir que le diocèse de Bathurst qui par le travail de mon prédécesseur et de tous ceux qui l'ont appuyé dans son oeuvre ont donné l'élan à tout ce qui s'est fait de bien au point de vue catholique et français et il me reste à maintenir et à continuer cet élan. Au nom de mes diocésains, je vous remercie.

Mes compagnons d'honneur et moi-même, Messieurs, nous remercions le Conseil de la Vie française, à l'occasion de ses noces d'argent d'avoir ainsi voulu nous décerner cet honneur le plus distingué: les insignes de l'Ordre de la Fidélité française.



Mme Hervé Alphan, M. l'Ambassadeur de France, M. le consul Jean Savelli et abbé Adrien Verrette (Boston, 18 mars).

Réunion à Boston, 20 mai, M. le juge Arthur-L. Eno, M. Gérard Robert, abbé Verrette, M. Jacques Habert, conférencier et M. le docteur Antoine Dumouchel.





M. Gérald Robert, R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., M. le consul Jean Savelli, Me Henri Ledoux, abbé Verrette, Mgr Maurice O'Bready, p.d., conférencier, Mgr Alfred Julien p.d. Soirée gala, 4 novembre, Harvard Club.

Titulaires de la médaille "Grand Prix", séance du 4 novembre: Mgr William Drapeau p.d. et M. Archibald-R. Lemieux.





Officiers du Conseil de la Vie Française en Amérique. Assis: Me Paul Gouin, R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., président, Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire; Debout: juge Yves Bernier, trésorier, Emery Leblanc, Dr P.-E. Lafèche, abbé Verrette, Armand Godin, Mme Reine Malouin, Ernest Desormeaux et Mgr Maurice O'Bready.

Réunion plénière, 19-23 septembre (1962). Assis: Me Ernest Desormeaux, Mgr Gosselin, Me Paul Gouin, R.P. Landry, abbé Verrette, Mme Reine Malouin. Debout: Rodolphe Laplante, J.-J. Tremblay, Thomas Arseneaux, Mgr O'Bready, Adolphe Robert, Armand Godin, Henri Blanchard, Remi Chiasson, Dr Lafèche, juge Bernier, R.P. Albert Plante, s.j., Dr Léon Beaudoin, juge Plouffe et Emery Leblanc. (Plusieurs manquent).





S.E.M. l'ambassadeur Raymond Bousquet remet la médaille "Mauriac" à Mgr Paul-Emile Gosselin.

Lancement du volume "Ou chante la vie", R.P. Thomas Landry, O.P., Mme Irène Lévesque, présidente de la FFFA, Mme Reine Malouin, auteur, Mme Alice Lévesque et M. Adolphe Robert.





Hommage aux Acadiens: R.P. Anselme, Mgr Aurèle Godbout, S.E. Mgr Camille LeBlanc, évêque de Bethurst et P. Landry.

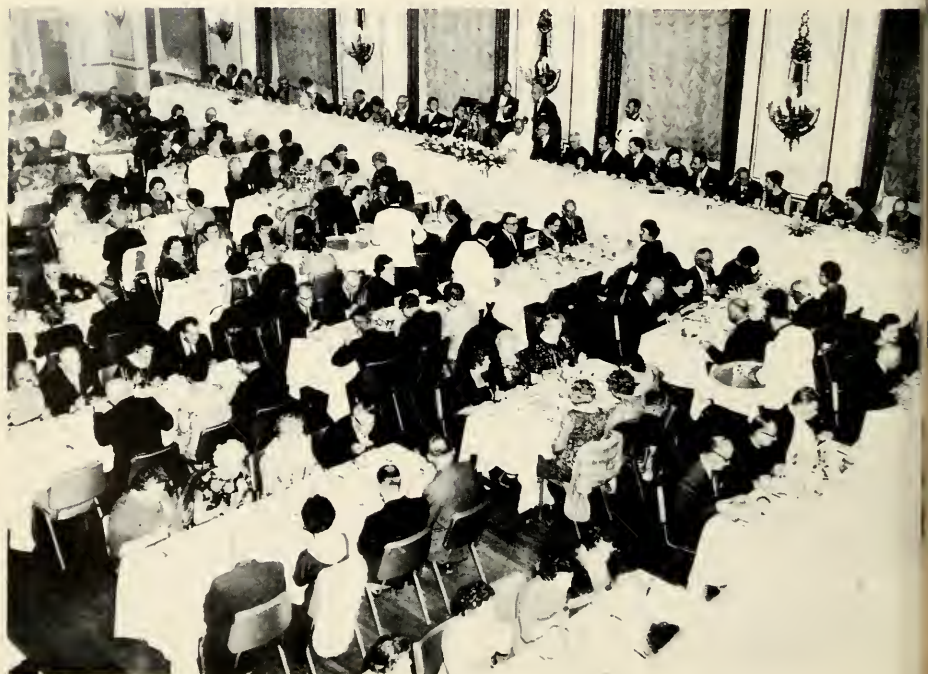
Promotion de l'Ordre de la Fidélité Française, 19 septembre: Abbé Adrien Verrette, chancelier de l'Ordre, le juge Edouard Lampron, S.E. Mgr Camille Leblanc, le juge Maurice Monnin, S.E. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec, Mgr Hilaire Chartrand P.A., Me René Paré et R.P. Landry.





Banquet du 25e anniversaire du Conseil, au Chateau Frontenac,
20 septembre: S.E. Mgr Maurice Roy, primat de l'Eglise au Canada et
archevêque de Québec, R.P. Landry, président du Conseil, S.E. M. Ray-
mond Bousquet, ambassadeur de France à Ottawa et l'abbé Adrien
Verrette, chancelier de l'Ordre de la Fidélité Française en Amérique.

Banquet des Noces d'Argent du Conseil, au chateau Frontenac,
20 septembre 1962.





Hommage des Franco-Américains, Monument Champlain, abbé Adrien Verrette.

Déposition de fleurs au nom du Conseil par le R.P. Landry, président.

Congrès de la Fédération Féminine Franco-Américaine, Chateau Frontenac. Mmes Paul Duchesneaux, Fernand Gingras, Eugène Tougas, Paul Comtois, chatelaine de Bois de Coulange, Reine Malouin, Abel Plaud, présidente et Aurélien Laroche.





Dévoilement du Monument en l'honneur de Mgr Georges-Albert Guertin, 3e évêque de Manchester, sur le terrain de l'église St-Antoine, à Manchester, le 11 novembre 1962.

**L'Ordre de la Fidélité Française
en Amérique
1947**

Chancelier

Hon. Cyrille Delage 1948-1957

Abbé Adrien Verrette 1958-

Recteur

Mgr Paul-Emile Gosselin, P.D.

Titulaires

- 1948 S. E. Mgr Arthur Béliveau *
Archevêque de Saint-Boniface
S. E. Mgr Georges Courchesne *
Archevêque de Rimouski
Mgr J. Alfred Myrand, p.d., Ottawa, *
Curé de la paroisse Ste-Anne
M. Emile Lauvrière (Paris) *
Historien des Acadiens
M. Omer Héroux, Montréal *
- Journaliste
- 1949 S. E. Mgr Maurice Baudoux
Archevêque de Saint-Boniface
Mgr Emile Beaupin, p.d., Paris *
Président du Comité des Amitiés
catholiques françaises à l'étranger
Abbé Paul Desaulniers, Nashua, N. H. *
Curé de la paroisse St. Louis de Gonzague
T. H. Thibodeau Rinfret, Ottawa *
Juge en chef de la cour suprême du Canada
Mlle Eveline Leblanc, Ottawa
- 1950 Mme Eva Rodier-Thibodeau, Montréal *
- Présidente de la Fédération Nationale St. Jean-Baptiste
- M. Edmond Cloutier, Ottawa
- Imprimeur de la Reine
- M. Aldéric Marion, Saint Boniface *
- Ancien président de l'Association d'Education
canadienne française du Manitoba
- Me Henri Ledoux, Nashua, N. H.
- Ancien président de l'Union St. Jean Baptiste d'Amérique
- Dr J. Ubalde Paquin, New Bedford *
- Ancien président de la Société Historique franco-américaine
- 1951 Hon. Aubin Arsenault, Charlottetown
- Ancien premier ministre et juge en chef de
la cour suprême de l'Île du Prince Edouard
- Me Edouard Montpetit, Montréal *
- Sociologue et écrivain

- 1952 Mgr Stéphane Côté, p.d., Sturgeon Falls, Ont. *
 Vicaire-Général du diocèse Sault Ste-Marie
 Mgr Emile Chartier, p.d., Sherbrooke *
 Ancien vice-recteur de l'université de Montréal
 Mgr Stephen Grenier, p.d., Woonsocket
 Curé de la paroisse Ste Famille
 Mgr Auguste Boulet, p.d., Ste Anne de la Pocatière *
 Président de la société de colonisation du Québec
 Me Aurélien Bélanger, Ottawa *
 Ancien député de Toronto
 R. P. Adélarde Dugré, s.j., Québec
 Ancien provincial des Jésuites
 M. le chanoine Lionel Groulx, Montréal
 Historien
 R. P. Joseph Papin Archambault, s.j., Montréal
 Fondateur de l'Ecole sociale populaire et
 des Semaines sociales
 Dr Albert Sormany, Edmundston, N. B.
 Ancien chancelier de la société l'Assomption
 M. Philippe-Armand Lajoie, Fall River
 Journaliste
 Dr Jean-Baptiste Prince, Montréal
 Président des Amis du Devoir
 M. Victor Barrette, Ottawa *
 Fondateur des Sections Juvéniles,
 journaliste "Oncle Jean"
 M. Rodolphe Laplante, Québec
 Journaliste et conférencier
- 1953 Mgr Wilfrid LeBond, p.d., Ste Anne de la Pocatière *
 Ancien supérieur et historien
 Mgr Elias Roy, p.a., Lévis *
 Ancien supérieur du collège
 M. Emile Boucher, Montréal
 Président de la Fédération des Sociétés
 St. Jean-Baptiste du Québec
- 1954 S. E. Mgr Maurice Roy, Québec
 Primat de l'Eglise du Canada
 Me Antonio Perrault, Montréal *
 Avocat et professeur
- 1955 S. E. Mgr Norbert Robichaud, Moncton
 Archevêque de Moncton
 Mgr Nazaire Poirier, p.d., Edgmont Bay, IPE
 Curé de la paroisse St Jacques
 M. Henri LeBlanc, Moncton *
 Directeur de la Société l'Assomption
 Me Willic Comeau, Metigan, N. E.

- Inspecteur des Ecoles
- 1956 S. E. Mgr Alfred Langlois,
Evêque de Valleyfield
Mgr William Drapeau, p.d., Lynn, Mass
Curé de la paroisse St. Jean-Baptiste
M. Esdras Terrien, Ottawa *
- Trésorier de l'Association Canadienne Française
d'Education d'Ontario
- 1957 Mgr François Xavier Barrette, p.d., Ottawa *
- Curé de la paroisse St. Charles
Abbé Pierre Gauthier, Holyoke, Mass *
- Curé de la paroisse Notre Dame du Perpétuel Secours
M. Esdras Minville, Montréal
- Directeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales
- 1958 Mgr Omer Racette, p.d., Verner, Ont.
Curé de la paroisse St. Jean-Baptiste
Mgr Aurèle Godbout, Dalousie, N. B.
Curé de la paroisse St. Jean-Baptiste
M. le chevalier Wilfrid J. Mathieu, Manchester *
- Président de l'Alliance des Journaux F.-A.
- 1959 Mme Yvonne Fortin-Terrien, Victoria, C. B.
Président du Club Canadien
M. Adélard Chartrand, Ottawa
Ancien président de l'ACFEO
Mgr Hector Benoit, D.D., P.D., Somersworth, N. H.
Curé de la paroisse Saint Martin
Me Victor Morin, Montréal *
- Ancien président de la Société Historique
- 1960 Mgr Antoine D'Echambault, p.d., St Boniface *
- Président de la Société Historique du Manitoba
M. Archibald Lemieux, Worcester, Mass
Industriel et philanthrope
S. E. Mgr Paul Bernier
Archevêque-évêque de Gaspé
- 1961 S. E. le lieutenant gouverneur de Québec, *
- M. Onésime Gagnon
- 1962 M. le juge Albert Maurice Monnin, Saint Boniface
Ancien président de l'Association C. F. d'Education
du Manitoba
Mgr Hilaire Chartrand, P.A.,
Vicaire-Général de l'Archidiocèse d'Ottawa
M. le juge Edouard Lampron, Nashua, N. H.
Juge de la Cour Suprême du New Hampshire
S. E. Mgr Camille André Leblanc
Evêque du diocèse de Bathurst
Me René Paré, Montréal
Président de la Société des Artisans

V

Comité de Vie Franco-Américaine 1947-1962

Fondé le 6 juillet 1947 à Boston, au University Club, le Comité terminait ses 15 ans de labeurs en 1962 sous la présidence de M. Jean Picher. A sa réunion le 17 janvier, le bureau demandait la préparation d'un "Mémoire" sur la situation franco-américaine et ses besoins. Ce mémoire devant être adressé au Ministère des Affaires Culturelles de la province de Québec. Il fixe la date de la remise des insignes de l'Ordre du Mérite Franco-Américain à MM. Lorenzo de Nevers et Albert Petit au dimanche 25 février, au club **Le Foyer**, de Pawtucket, Rhode Island à cause du mauvais état de santé des deux titulaires.

Le bureau accepte de patronner le Premier Grand Concert de la Fédération des Chorales Franco-Américaines, le 27 mai 1962, en l'Auditorium Municipal de Worcester avec le concours de la Fédération des Sociétés du Comté de Worcester. Les membres sont invités à une réception chez M. Jacques Gignac, vice consul du Canada à Boston qui quitte son poste pour être attaché à l'Ambassade du Canada à Paris.

Mémoire

4 février 1962

Le Comité de Vie Franco-Américaine apprend avec joie que Québec se propose de fonder en Franco-Américaine "La Maison du Québec" et félicite le Gouvernement Provincial pour ce beau geste de solidarité.

Etant fort de cette nouvelle preuve d'amitié et d'intérêt de la part du Québec et afin d'atteindre plus parfaitement son but qui est "d'unir tous les Franco-Américains dans la poursuite méthodique et cohérente de leur idéal commun en Nouvelle-Angleterre", le Comité de Vie Franco-Américaine présente ce MEMOIRE traitant de quelques besoins du peuple Franco-Américain, au Ministère des Affaires Culturelles de la Province de Québec, espérant que ce Ministère pourra un jour subvenir à ces besoins urgents.

L'histoire du peuple Franco-Américain est imprégnée de faits et gestes qui ont fait preuve d'une extrême tenacité à vivre! La vie franco-américaine de ce peuple a dû s'insérer dans un contexte de vie non-français. Le besoin d'orienter les divers groupes organisés dans une direction uniforme se fit donc sentir et en 1947 "un organisme est fondé en Nouvelle-Angleterre pour représenter tous les intérêts généraux des Franco-Américains", connu sous le vocable de Comité de Vie Franco-Américaine.

Ainsi fondé ce Comité devenait le porte-parole de tous les intérêts et de toutes les causes qui affectent le rayonnement français aux Etats-Unis.

Après une dizaine d'années d'existence, ce Comité sent le besoin d'établir un secrétariat permanent. Aujourd'hui il voit encore davantage la nécessité d'un secrétariat permanent, établi dans un bureau organisé, au service du peuple franco-américain ici aux Etats-Unis. Ce secrétariat serait le "centre d'activité" franco-américain, où on pourrait s'adresser pour statistiques, documentation, conférenciers, etc. etc.

Et ainsi, le Comité pourrait fixer l'idéal historique concret et commun que les Franco-Américains doivent poursuivre et ferait le dénombrement exact des forces dont ils disposent pour le réaliser.

Le Comité croit donc que dans l'énumération des besoins urgents de la Franco-Américanie, il doit signaler en premier lieu ses propres besoins et l'impossibilité où il se trouve de fonder ce secrétariat permanent d'une manière stable et efficace, étant donné que les moyens financiers lui manquent.

Notre PRESSE franco-américaine est victime de peines, de misères, et de tribulations depuis quelques années. Les journalistes franco-américains accomplissent des prodiges d'abnégation, et encore les crises financières se multiplient et plusieurs publications périssent.

La presse est essentielle aux oeuvres franco-américaines. Elle est absolument nécessaire pour conserver et diffuser la parole parlée. Si un jour la presse franco-américaine disparaît, la parole parlée disparaîtra avec elle. Un signe infaillible et précurseur de cette disparition de la langue parlée a été, dans plusieurs milieux ici aux Etats-Unis, la disparition de la presse.

Il faut que notre PRESSE franco-américaine retrouve sa jeunesse, mais les maigres ressources des franco-américains loyaux et intéressés ne suffisent pas.

Avec l'apparition de la première période de radio en Nouvelle Angleterre, le peuple franco-américain a compris tout le bien que pouvait accomplir cette innovation aux mains des chefs dévoués.

La RADIO a fait ses preuves! Mais nous devons doubler nos efforts pour assurer son rayonnement et en tirer les bénéfices disponibles.

Aujourd'hui, c'est l'époque de la télévision. Après le sommeil et le travail, c'est à la télévision que la masse consacre la majeure partie de son temps, soit environ cinq heures et demie par jour.

Ce moyen de communication est susceptible de donner un élan à l'étude du français et à la conservation de cette langue, en présentant des programmes variés.

Serait-il possible de subir ici en Nouvelle-Angleterre cette impulsion magique qu'a reçue la vie française au Canada depuis la fondation d'un réseau français en 1952? Nous pourrions au moins espérer un renouveau de vie franco-américaine!"

* * *

Le 25 février à Central Falls, dans les salons du Club Le Foyer, après la cérémonie de la remise du Mérite Franco-Américain, le bureau se réunissait en présence du R. P. Thomas Marie Landry, o.p., président du Conseil de la Vie Française en Amérique. En l'absence du président, M. Gérard Robert présidait.

Le P. Landry apportait donc les hommages du Conseil et il en profitait pour expliquer son appréciation du VI^e congrès, celui de Hartford en 1961 . . . **"cadres et décors admirablement réussis . . . journée d'étude . . . les congressistes n'ont pu rendre justice ni au thème proposé "Famille et Fierté" ni au texte présenté sur cet important sujet"**. Il propose donc un renouveau dans la formule de nos congrès.

Le Comité offre son encouragement au professeur Gérard Brault pour le succès de l'Institut Français qu'il dirige au Collège Bowdoin au cours de l'été. Celui-ci veut établir dix bourses de \$100.00 chacune qui seraient offertes à des religieuses qui ne reçoivent pas comme les laïques les subsides du gouvernement pour assister à ces cours.

La réunion plénière avait lieu à Boston le 11 juillet sous la présidence de Jean Picher. Le R. P. Landry assistait et transmettait aux membres l'invitation pressante d'assister aux fêtes du 25^e anniversaire du Conseil à Québec. Le Comité décidait d'organiser une délégation. Les membres déploraient la disparition de deux de leurs collègues, MM. William Lebrun (Lewiston) et Albert Trothier (Meriden, Conn.)

M. Adolphe Robert, président d'honneur du Comité, résignait son poste de Chancelier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. M. Philippe-Armand Lajoie, rédacteur à l'Indépendant, fut appelé à lui succéder. M. Lajoie avait présidé la remise du 25 février. La plénière ratifiait ce choix.

La Franco-Américanie était bien représentée aux fêtes du Conseil de la Vie Française à Québec du 19 au 23 septembre. La délégation du Comité de Vie Franco-Américaine comprenait MM. Jean Picher, Adolphe Robert, Bernard Thérout, Gérard Robert, juge Edouard Lampron, Me Ernest D'Amours, Armand Verrette, Louis I Martel, Adélard Janelle, les abbés Doria Desruisseaux et Adrien Verrette, délégués de la Fédération Féminine et les délégués de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire et aussi d'autres délégations.

En octobre, le Comité lançait sa 4^e souscription annuelle pour recueillir un montant de \$1,337.00. Le 28 novembre avait lieu la dernière plénière à l'hôtel Vendôme sous la présidence de Jean Picher. Les membres écoutaient les rapports. Ils félicitaient M. Hervé Lemaire pour

la rédaction de son étude "**French in New England**" soumise au professeur Joshua Fishman, directeur du projet Languages Resources.

A cette réunion, le Comité saluait la visite de MM. Claude Châtillon et Maurice Lemieux, consul et vice consul canadiens à Boston, qui apportaient aux Franco-Américains l'assurance de leur meilleur encouragement.

Les membres élaient le bureau pour l'exercice 1962-63: Adolphe Robert, président d'honneur; abbé Adrien Verrette, vice-président d'honneur; Philippe-Armand Lajoie, chancelier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain; Gérald Robert, président; abbé Camille Blain et Adrien Lussier, vice-présidents; Bernard Thérour, secrétaire trésorier; Directeurs: abbé Doria Desruisseaux, Louis Israël Martel, Hervé Lemaire, docteur Auray Fontaine, Joseph Fontaine, M.S., Me Fernand Despins et le docteur Antoine Dumouchel.

VI

Ordre du Mérite Franco-Américain

25 février 1962 *

Le Comité de Vie Franco-Américaine s'honore de décorer aujourd'hui des insignes de son Ordre du Mérite Franco-Américain deux compatriotes et congénères dont l'un est un artiste et l'autre un homme d'affaires à sa retraite. Le Comité a voulu ainsi reconnaître simultanément la contribution faite par des nôtres aux choses de l'Art et à l'esprit d'entreprise qui accélère le progrès des Franco-Américains dans l'ordre économique et social. Mais avant de procéder à la tâche agréable qui m'est dévolue, qu'on me permette de faire débiter cette cérémonie par un hommage à mon distingué prédécesseur dans ces fonctions de Chancelier. Je sais, messieurs du Comité de Vie Franco-Américaine, tout ce que vous lui devez.

C'est de ses mains que je recevais en 1958, la décoration que je vais avoir le plaisir de conférer dans quelques instants à deux de nos amis les plus méritants. J'espère que ce que monsieur Robert a su si bien faire pour moi, en cette circonstance inoubliable, je saurai le faire pour d'autres.

La carrière de nos deux décorés nécessitent des citations assez longues on me pardonnera de limiter mes commentaires à ceci.

Par les honneurs qu'il confère à ceux des nôtres qui ont contribué de façon appréciable à nos progrès, et qui, de ce fait, ont aidé à rehausser le prestige de notre Franco-Américanie, le Comité de Vie Franco-Américaine se fait honneur à lui-même, car en ce faisant, il tient haut, devant les regards de la foule, des exemples de fortitude, d'esprit d'initiative et d'aspiration au perfectionnement moral et intellectuel.

A l'instar des décorations conférées par notre Société Historique Franco-Américaine, l'Ordre du Mérite Franco-Américain est une distinction bien à nous. Tous ceux qui prisent à sa juste valeur notre héritage culturel français sont reconnaissants au Comité de Vie Franco-Américaine de l'avoir créé.

Lorenzo DeNevers

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de faire contenir dans le cadre d'une simple citation la carrière et les oeuvres d'un artiste

* Cérémonie de la remise des insignes de l'Ordre du Mérite Franco-Américain, dimanche le 25 février, salle du Club Le Foyer, de Central Falls, sous la présidence de Gérald Robert. M. le chancelier Philippe Armand Lajoie prononçait l'éloge des titulaires. Le programme musical était fourni par "Les Gais Chanteurs" sous la direction de M. Hervé Lemieux.

prolifique. Quelque regret que l'on éprouve, on est réduit à s'en tenir aux faits saillants. Cela est vrai surtout de la carrière d'un peintre aussi superbement doué que le fut monsieur Lorenzo de Nevers, une carrière qui s'échelonne sur une période de plus de 60 ans.

M. Lorenzo de Nevers, artiste-peintre de renom international, est né à St-Elphège, Comté d'Yamaska, province de Québec, le 13 juin, 1879. Son père, Abraham de Nevers, était cultivateur. Il émigra aux Etats-Unis avec sa famille, en 1896. Le goût du dessin et de la peinture se révéla très tôt chez le jeune Lorenzo. Ceux qui ont connu les circonstances de sa jeunesse disent qu'il dessinait partout et sur tout. A l'instar du grand Charles Gounod qui, au grand séminaire, couvrait les marges de ses livres de portées et de notes, l'adolescent Lorenzo, incompris, comme tous les artistes naissants de ses parents et de ses proches, décorait les murs de la maison paternelle, au grand désespoir de sa bonne mère, enluminait le plafond et les pans du grenier où il était consigné en pénitence, ornait de dessins ses livres en classe et ses cahiers, ce qui, raconte la chronique, lui valait des notes décidément médiocres.

Mais bientôt, le dessin au crayon ne suffit plus à satisfaire le génie de ce garçon, génie qui cherchait à s'extérioriser par tous les moyens possibles. Il lui fallait la couleur. Il lui fallait des pinceaux et de la peinture. Un artiste commercial, voisin de la famille DeNevers, se chargea de combler ce désir. Et c'est ainsi que naquit la première toile de Lorenzo de Nevers. Sur une planche bien polie, dénichée quelque part, il traça un tableau où figurait une voiture à carrosserie jaune, avec des roues rouges et une couverture de toile blanche. La suite devait prouver que le jeune artiste pouvait faire beaucoup mieux.

Ce fut son frère, Edmond de Nevers, devenu l'auteur de deux ouvrages, "**L'Avenir du Peuple Canadien**", et "**L'Ame Américaine**", qui le premier prit conscience du talent exceptionnel de son frère cadet et persuada ses parents que Lorenzo devait faire des études. Effectivement, il fut placé au collège de Drummondville et y fit ses études primaires. Il avait atteint l'âge de 17 ans, lorsque son frère Edmond, déjà aux études à Paris, obtint de ses parents que Lorenzo aille étudier la peinture en Europe. Les parents, raconte encore la chronique, consentirent à se séparer pour un an de ce fils dont les aptitudes étranges les inquiétaient. Lorenzo fit voile vers Paris et ne rentra aux Etats-Unis que quinze ans plus tard. A Paris, il suivit les cours de l'académie Julien et en 1902, il fut admis à l'académie des Beaux-Arts de Paris. Il y passa dix ans sous la direction des grands maîtres de la peinture française. Prenant part aux concours du Grand Prix de Rome, il se classa neuvième sur quatre cents candidats, ce qui en soi est assez extraordinaire. A ce concours, il avait présenté sa première toile marquante: "**La Fuite en Egypte.**"

Son art a fait de notre illustre ami un grand voyageur devant l'Eternel: Jusqu'à ce jour, que se fût à Rome, à Paris, à New York, à

Montréal, où il a peint le portrait de l'Hon. Louis St-Laurent, ancien premier ministre du Canada, à Central Falls ou à Manchester, M. de Nevers a produit plus de 2,000 tableaux paysages, sujets historiques, nature morte et portraits. Les principaux artistes sous lesquels il étudia furent les peintres Benjamin, Constant, Barthold et Tranchant. L'on s'accorde à reconnaître que son chef-d'oeuvre, est une "Tête de Christ" que l'on a surnommé "Le Christ de la Résignation". De cette peinture, que M. de Nevers offrit gracieusement au Pape Pie XII et qui orne maintenant les murs du Vatican, il a été tiré des milliers de reproductions à l'héliogravure. Dans la multitude des oeuvres de cet excellent artiste franco-américain, il convient encore de mentionner les suivantes:

Toiles religieuses: "La Mort de St. Joseph", "L'Assomption de la Vierge" (pour les Oblats de Chambly, Québec), "L'Immaculée Conception".

D'imagination, M. de Nevers fit un tableau recréant la scène de la première réunion de la société St. Jean-Baptiste de Montréal, sous la présidence de Ludger Duvernay, peinture que possède aujourd'hui L'Association Canado-Américaine.

Parmi ses portraits, dont il y a foison, citons en particulier: Albert, roi des Belges; le cardinal Mercier, archevêque de Malines; Alphonse XIII, roi d'Espagne, qui fut son compagnon d'étude à l'académie des Beaux-Arts de Paris; sir Wilfrid Laurier; Franklin D. Roosevelt; Thomas E. Dewey; Aram J. Pothier, gouverneur du Rhode Island; Hugo A. Dubuque, premier magistrat franco-américain de la Cour Supérieure du Massachusetts, portrait commandé par le Club Calumet et qui reste aujourd'hui en la possession de l'Indépendant de Fall River, dont il fut, en 1885, l'un des fondateurs; portraits grandeur nature qui ornent les murs du salon de réception au Bureau Chef de l'Union St. Jean-Baptiste d'Amérique, à Woonsocket; M. Henri T. Ledoux, de Nashua, N. H., troisième président général; J. Adélarde Caron et Elie Vézina, premier et deuxième secrétaires généraux; l'abbé Philias L. Jalbert, second directeur de la Caisse de L'Ecolier de la société; portraits des maires franco-américains de Manchester, N. H.; portraits des quatre premiers présidents de l'Association Canado-Américaine; Théophile G. Biron, Dr Armand A. E. Brien, le juge Elphège J. Daignault et Adolphe Robert; portrait de l'abbé Adrien Verrette, également dans la bibliothèque de l'ACA.

Au Capitole de l'état du Rhode Island et sur les murs des quartiers-généraux de l'Union St. Jean-Baptiste d'Amérique et de l'Association Canado-Américaine, le public peut admirer une trentaine des oeuvres de M. de Nevers.

Le 22 juillet, 1950, à l'hôtel Normandie, d'Old Orchard, Maine, M. Jules Massé, de Montréal, président de la Société du Bon Parler Français, remettait à monsieur de Nevers la médaille de Directeur à vie de

l'Ordre académique, "Honneur et Mérite", pour son dévouement à la cause française.

Il convient d'ajouter à cette citation les pensées exprimées par un des biographes de M. de Nevers, M. Rosaire Dion-Lévesque, sur le sujet de sa rentrée aux Etats-Unis, après une absence de quinze ans:

"Rentré au pays après quinze ans, écrit ce biographe, M. de Nevers fit face à l'apathie et à l'indifférence de ses entours. Cette incompréhension lui fut un rude coup. Mais, comme nous apprenons en biologie que les forts seuls poursuivent leur destin et voient l'épanouissement de leurs dons, Lorenzo de Nevers se révéla de cette race et ne se laissa pas longtemps abattre. Ennemi acharné de la publicité tapageuse, il continua de peindre des tableaux pour lesquels il trouvait de rares acheteurs ou, qui restaient dans son atelier, pour l'admiration de ses amis intimes. Véritable tempérament d'artiste, il peignait sous la poussée d'un besoin impérieux de s'extérioriser, de produire, se souciant peu de (faire de l'argent).

Pour s'être toujours rigoureusement conformé aux règles classiques des Maîtres de la peinture, poursuit le biographe, M. de Nevers ne crée pas des tableaux qui font penser à ceux de celui-ci ou de celui-là. Toutes ses toiles ont un cachet bien personnel, portant sa marque inimitable, qui se manifeste par une candide symphonie de tous super-posant des dessins bien définis. Ayant en horreur le "modernisme" — ces échafaudages géométriques ou ces cauchemars de cubes et de pointillés qui font la gloire et la fortune des ultra modernes—il peint de manière que ses travaux ne réclament aucun manuel d'interprétation. Certes, il peint comme tout artiste vrai; il peint comme il voit. Mais sa vision est sans déformation, nette, claire et d'une grande probité. Il y a dans ses tableaux de la transparence, de la vie, de la spontanéité, de la candeur.

"Le Succès, le grand succès, ayant couronné sa carrière, M. Lorenzo de Nevers demeure humble et humain. Il a plusieurs fois "fait fortune" au cours de sa vie; il a autant de fois connue le revers de cette médaille à deux faces. Son tempérament d'artiste demeure immuable. Il me fait songer à l'artiste intégral que décrit Walt Whitman, dans ses "Feuilles d'Herbe", qui s'en va par la vie, blindé contre les louanges aussi bien que contre les anathèmes, "sûr, confiant, immortel".

M. de Nevers habite actuellement rue Summit, à l'ombre de l'église Notre-Dame de Central Falls. Il y a son studio, où le visiteur peut admirer nombre de ses portraits et paysages et où une toile dont il rêve de faire le chef-d'oeuvre de sa vie; Une "**Madone Américaine**". C'est dans l'intimité chère de cet atelier que l'artiste peut méditer sur les joies et les consolations d'une carrière marquée au cachet de la plénitude.

M. Albert Petit

Lorsque, à Fall River, quelqu'un évoque la notion de dévouement, un nom en particulier surgit immédiatement dans tous les esprits; ce-

lui de monsieur Albert Petit. Dans la communauté franco-américaine où il est né et où sa vie s'est écoulée, l'on dira volontiers de lui que peu d'hommes ont fait plus pour un aussi grand nombre. Dans une carrière que se sont partagée des activités disparates et vouées principalement au commerce, M. Petit a su faire une large place aux choses de la Culture et aux oeuvres charitables. Orphelin de son père à un âge tendre, on peut dire de lui que grâce à une énergie inépuisable et bien orientée, il a arraché à la vie toutes les satisfactions spirituelles et temporelles qu'elle pouvait offrir à un jeune homme débrouillard, qui à peine arrivé à son adolescence, s'était déjà constitué le bras droit de sa mère veuve.

Organisateur-né, actif et servi par une courtoisie qui ne se démentit jamais toujours à l'affût de quelque initiative à entreprendre ou à seconder, M. Petit s'est dévoué notamment à l'oeuvre de la conférence de St. Vincent de Paul, dont il est aujourd'hui un officier général pour le diocèse de Fall River.

À l'Orphelinat St. Joseph de Fall River, où s'écoula une partie de son enfance il a fondé l'Amicale Marguerite d'Youville, une association d'anciens qui, de bénéficiaires, sont devenus les bienfaiteurs vigilants de cet hospice si justement respecté.

En marge de ces activités civiques, dont l'une des plus notables fut l'organisation de la Police Auxiliaire de Fall River durant la guerre mondiale no 2, M. Petit, lui-même un vétéran de la première guerre mondiale, avec états de service distingués, développa un intérêt passionné pour la radio en langue française qui en était à cette époque, à ses premiers tâtonnements. Abstraction faite de quelques tentatives antérieures et plus ou moins heureuses, Albert Petit a été le pionnier véritable de la radio française à Fall River durant les années qui suivirent la fin de la première grande guerre.

Sa période hebdomadaire au poste WSAR trouve bien sa place dans l'histoire franco-américaine de Fall River. M. Petit, avec des honoraires d'annonceur qui ne couvraient pas ses déboursés, conçut et mena à bien le projet de faire de son Heure Franco-Américaine, le quartier-général d'un groupement d'artistes franco-américains de toute variété, chanteurs, instrumentistes, diseurs et acteurs. Cela lui permit d'abord de présenter des concerts où étaient mis en bonne lumière, les talents artistiques de nos congénères secondé en cela par Mme Petit, elle-même pianiste, organiste, accordéoniste et douée d'une bonne voix de mezzo-soprano. D'autre part, M. Petit fut le premier, pour ne pas dire le seul dans ce champ d'activité aux Etats-Unis, à monter, avec la coopération du rédacteur de "L'Indépendant", des dramatisations expurgées, tels que "Les Misérables". "Le Comte de Monte Christo", "La Famille Faribault", etc . . .

Certaines de ces séries dont les rôles étaient tenus par des amateurs de talent, durèrent au-delà d'un an. Des échos en revinrent de

plusieurs points de la province de Québec qui, par un effet de quelque miracle radiophonique, réussissaient à les capter.

Le cercle des artistes de l'Heure Franco-Américaine présenta aussi sur scène des soirées dramatiques et musicales qui attirèrent des foules enthousiastes et furent plus douces au coeur de l'infatigable organisateur qu'à son porte-monnaie. Il convient d'ajouter que M. Petit, chanteur ténor et ancien président de la chorale de la paroisse Notre-Dame de Lourdes de Fall River, payait non seulement de sa bourse, mais de sa voix.

Albert Petit est né à Fall River, Mass, le 2 juillet, 1893, du mariage de Wilfrid Petit et de Dame Marie Mongeon-Petit. A l'âge de 5 ans, il perdit son père, et sa mère, qui restait avec quatre autres enfants, le plaça à l'Orphelinat St. Joseph, où il reçut des RR.SS. de la Charité, une solide formation religieuse et grammaticale. De 10 ans à 14 ans, il fréquenta l'école paroissiale Notre-Dame de Lourdes. Le 8e cours terminé, le jeune Albert dut s'embaucher aux filatures afin de contribuer à l'entretien du foyer familial. Dans le même temps, il prenait avantage des cours du soir au Collège Thibodeau et à l'Institut Herrick et suivait aussi les cours Dale Carnegie. A l'âge de douze ans, il se fit employé de magasin pour le vendredi soir, le samedi après-midi et le samedi soir à un salaire initial de 25 sous par semaine.

C'est à l'âge de 16 ans qu'il obtint son premier emploi de voyageur de commerce à la Canadian Tobacco Co. Il fut employé dans la même capacité à la Fall River Wholesale Dry Goods Co.

En 1917, il fut onscrit pour le service militaire dans l'armée et envoyé à Atlanta, Georgie, où il fut incorporé dans la 82e division d'infanterie et assigné à la police militaire de l'état-major. Après trois mois, promu au grade de sergent, il fut assigné à la Division des Investigations Criminelles outre-mer et attaché aux quartiers-généraux de cette division à Chaumont, France. Le territoire embrassé par ce service d'enquête s'étendait de la Bretagne au Midi de la France, à l'Alsace Lorraine et éventuellement, à l'Allemagne.

De retour au pays en juillet 1919, M. Petit accepta un emploi à la compagnie de papier Roy et un an plus tard, il se portait acquéreur au commerce de gros de remèdes brevetés de M. Eusèbe Cloutier.

C'est vers ce temps qu'il plaça sur le marché le Sirop Albert contre la toux, un spécifique auquel il donna son prénom et qui est en vente à travers la Nouvelle-Angleterre depuis 1920. A l'époque de la seconde guerre mondiale, M. Petit fut agent distributeur pour la E. E. Boyer Paper Co., Inc. et pour Albert Brothers.

Au nombre des activités de M. Petit, signalons les suivantes: A l'âge de 12 ans, il est déjà intéressé au chant et au théâtre amateur. Membre du Choeur paroissial à Notre-Dame de Lourdes pour une durée

de 45 ans, soliste et président de la chorale. Collecteur à l'église depuis 1922. Membre Tertiaire depuis l'âge de 16 ans et Supérieur actuel de la Fraternité St. François. Ancien président de la Ligue du Saint Nom et président actuel du Comité des Bourses scolaires. Membre fondateur et premier président du Comité paroissial établi par Mgr J. E. Alfred Bonneau, curé. Membre et président de la Conférence Notre-Dame de la Société St. Vincent de Paul depuis 1942. Trésorier du "Salvage Bureau" diocésain, directeur du camp d'été pour les garçons sous-privilegiés. Secrétaire du Conseil Central Diocésain de la Société St. Vincent de Paul depuis 1949. Fondateur et premier président de l'Amicale Marguerite d'Youville de l'Orphelinat St. Joseph. Membre de l'Adoration Nacturne et vice-président de l'organisation des Retraites Fermées au sanctuaire Notre-Dame de Fatima de Manville, R. I.

Lors de la seconde guerre mondiale, sur la demande expresse du chef de police Abel J. Violette, décédé depuis, M. Petit organisa en moins de 60 jours la Police Auxiliaire de Fall River, comprenant 900 citoyens de la ville, dont 90 pour cent des Franco-Américains, et dont l'unité du Quartier Six de Fall River (la paroisse Notre-Dame) subsiste encore à l'état d'organisation civique et sociale. M. Petit a servi au chapitre de la Croix Rouge et fut le premier secrétaire du groupe d'anciens combattants qui organisa la Légion Américaine à Fall River. Il fut au surplus le secrétaire de l'Association des Contribuables de Fall River et un membre et directeur du Club Fall River Development Corporation, ex-président du Conseil Laurier de l'Union St. Jean-Baptiste d'Amérique membre de la Ligue Civique Franco-Américaine du Massachusetts, de la Société Historique Franco-Américaine et du Poste Frank Allen Wilcox de la Légion Américaine.

M. Petit fut le gagnant d'un concours de recrutement institué par la Société des Artisans, ce qui lui valut un voyage à Québec en 1923. Il fut durant onze ans le président de la Société des Concours de Français de Fall River et il est actuellement, depuis quelques années, le président général de la Fédération Catholique Franco-Américaine de Fall River.

Lors de l'organisation du Troisième Congrès de la Langue Française à Québec, en 1952, M. Petit accepta la présidence de la section sud-est de la Nouvelle-Angleterre. Il organisa à cette occasion et dirigea en personne une "Croisade au pays des ancêtres", un voyage d'une semaine à Québec, Montréal et autres points, auxquels prirent part 171 élèves des écoles paroissiales et vingt adultes. Ce fut l'une des plus belles démonstrations de ses talents d'organisateur et de son enlassable dévouement. Il en publia à ses frais personnels un livre souvenir illustré dont il fit une large distribution.

De janvier 1937 jusqu'à la date de sa retraite en juillet, 1958, M. Petit, revenait après quelques années d'absence à la radio française qu'il avait tant aimée à diriger, au Poste WSAR de Fall River, les pé-

riodes franco-américaines "Variétés Musicales" et "La Voix Franco-Américaine."

Le 13 avril 1925, à l'église Notre-Dame de Lourdes, de Fall River, Mgr J. A. Prévost, curé, de regrettée mémoire, bénissait l'union conjugale d'Albert Petit et de demoiselle Laetitia Vallée, la compagne douée qui devait partager les labeurs, les difficultés et les joies de sa carrière active. De cette union naquirent six enfants.

Depuis juillet 1958, M. Petit, avons-nous dit, est à sa retraite. C'est une façon de parler, car il retient toujours en main la gestion de plusieurs des intérêts que sa diligence et son savoir-faire ont aidé à édifier.

**Titulaires de
L'Ordre du Mérite Franco-Américain
1951**

Chanceliers

Adolphe Robert 1953-1959
Philippe-Armand Lajoie 1960

- * 1953 M. le docteur Joseph Euclide Mercier
Fall River, Mass
- M. Thomas Lavoie
Fall River, Mass
- * 1954 Mgr Omer Bousquet, P.D.
Berlin, N. H.
- * Dr Joseph Richard
Dover, N. H.
- * M. Wilfrid Hamelin
Turners Falls, Mass
- * 1956 Dr Ubald Paquin
New Bedford, Mass
- 1957 Dr Arthur J. B. Falcon
Lincoln, R. I.
- 1958 R. F. Wilfrid Garneau, f.s.c.
Central Falls, R. I.
- 1959 Philippe Armand Lajoie
Fall River, Mass
- 1960 R. P. Zothique Chouinard, M.S.
Enfield, N. H.
- 1961 Mme Pauline Tougas
Manchester, N. H.
- 1962 M. Lorenzo de Nevers
Central Falls, R. I.
- M. Albert Petit
Fall River, Mass

VII

Fête Patronale

Il est consolant que notre peuple ait un symbole toujours vivant pour le rallier au souci de sa persévérance. Notre patronale, la Saint-Jean-Baptiste, est donc un point d'arrêt durant l'année qui nous permet de constater la trame de notre comportement.

Les manifestations de 1962 ont été réconfortantes malgré l'indifférence qui existe en certains esprits et certains milieux. L'âme de notre peuple demeure toujours bien trempée.

Dans le Bulletin St Georges, de Manchester, on lisait: "La Saint-Jean-Baptiste nous revient avec son cortège de joies et de bons souhaits. C'est notre fête, celle de la grande famille française d'Amérique. C'est le passé qui nous revient une fois l'an pour nous rappeler ce que nous sommes et nous inviter à être fidèles à nous-mêmes. Oui le passé c'est notre devoir de le consulter et de s'en nourrir pour enrichir le présent et inspirer l'avenir.

En ces temps où tout disparaît sous la poussée de la légèreté, il est bon de nous interroger afin de constater si vraiment nos familles ressemblent un peu à celles dont nous sommes issus. Il ne s'agit pas de faire machine en arrière mais il faudrait tout de même conserver ce qui a donné la force, la vertu et la fidélité à nos foyers.

L'histoire de Jean-Baptiste est celle d'une famille très unie que le Ciel favorisa à cause de sa vertu. Zacharie donna à la terre le plus grand parmi les enfants des hommes. Il légua à la terre la remuante prière du "Benedictus" sur les marches du temple. Elizabeth, son épouse associa sa prière à celle de Marie dans la salutation angélique. Jean Baptiste deviendra le grand défenseur de l'intégrité de la famille.

Heureux sommes-nous de posséder un tel patron qui a grandi dans les cadres d'une telle famille, un formidable exemple que nous devons méditer pour donner à nos foyers et à nos enfants des leçons de probité, d'amour familial et de vertu."

La fête fut célébrée en de nombreux endroits, mais le nombre réduit de nos publications françaises nous empêche d'en donner le détail comme dans le passé. Il faut aussi rappeler les grandioses déploiements de Québec et de Montréal qui ne manquent jamais d'évoquer le souvenir de leurs frères éloignés.

Manchester: Dans la Ville Reine du New Hampshire on ne manque jamais de volontaires pour exécuter une fête patronale brillante. Il en

est ainsi depuis 1858 si nous consultons le volume documentaire publié en 1938.

La Fête Patronale était sous la direction de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire sous la présidence de Jean-Louis Boisvert. Le Comité comprenait MM. Bruno Therrien, Gérald Robert, Réal Desrochers, Wilfrid Bonenfant, John Letendre, Claude Dupont, Germain Lavallée, Georges Houle, Louis I. Martel, Henri O. Lemay, Robert Jobin et Armand Verrette.

Le repas de la fête était servi, samedi soir le 23 juin "Chez Aurore" avec un succulent menu. Une assistance très distinguée jouissait du repas présidé par M. Jean-Louis Boisvert. Détail particulier, il n'y eut pas de discours. Le régal musical fut dirigé par Gérald Robert avec le concours de la Chorale St. Jean-Baptiste avec Bruno Therrien et Mlle Cécile Gendron. M. Bertrand Chardonnet se faisait le soloïste violoncelle du Trio ACA et Mme Denise Duval Gosselin charmait ses admirateurs avec sa voix soprano lyrique et l'orchestre Maurice Therrien.

La fête religieuse avait lieu en l'église du Sacré-Coeur avec une belle assistance. Mgr Adélard Halde, P.D., curé, célébrait la messe solennelle et le sermon était prononcé par l'abbé Gabriel Houle. La chorale paroissiale exécutait un très beau programme de musique sacrée.

Fall River, Mass: Cette excellente population conserve également sa belle tradition de Fête Patronale depuis toujours. C'est la Fédération Catholique Franco-Américaine qui exécuta un magnifique programme sous la présidence de Bernard Thérout. La manifestation religieuse avait lieu en l'église St Mathieu sur l'invitation de son curé, l'abbé Henri Charest et l'abbé Clément Dufour prononçait le sermon.

Le banquet traditionnel avait lieu au restaurant White avec près de 400 convives. Mgr Alfred Bonneau, p.d., curé de Notre Dame, bénissait les tables. Le président Thérout saluait l'assistance et M. Normand Boulé dirigeait ensuite le programme et présentait les orateurs, M. Philias Garant, M. Bernard Petit et M. François Martineau. On présenta des hommages à deux compatriotes distingués, M. Philippe Armand Lajoie, Chevalier de la Légion d'Honneur, et M. Albert Petit, Officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. Le baryton Ronald Nadeau, accompagné par le professeur Adam-Edmund Furguele, exécuta plusieurs pièces. On avait distribué les Feuilles d'Erable aux porte des églises sous la direction de Mme Yvonne Blanchette. Le journal "L'Indépendant" publiait, pour la dernière fois, son édition de la Saint-Jean-Baptiste.

Dans ses propos de fête, M. Lajoie écrivait: "le 24 juin est non seulement la fête du saint patron donné par le Saint Siège à la race française en Amérique, mais aussi le jour où nous, Franco-Américains, sondons nos esprits et nos consciences par rapport à la situation où nous

en sommes sous le rapport de notre attachement où de notre indifférence aux choses de la culture française.

Nos générations moyenne et aînée étant devenues à peu près immuables dans leurs attitudes, quelles qu'elles soient, cet examen de conscience, si je puis l'appeler ainsi, nous reporte invariablement sur le comportement de notre jeunesse par rapport à son attitude vis-à-vis de l'héritage culturel que les parents et les éducateurs lui ont ou ne lui ont pas transmis.

Il va sans dire que la défection de la jeunesse ne lui est pas exclusivement imputable. L'enfance et l'adolescence de la jeunesse sont une substance maléable. Elle retient les impressions qu'on lui applique . . .

Lewiston: La ville française du Maine, avait encore sa brillante célébration sous les auspices de la Ligue des Sociétés sous la présidence de M. Antoine Jean. La messe solennelle est célébrée en l'église SS Pierre et Paul. Il y a défilé aussi et banquet dans la salle paroissiale. M. le sénateur Roméo Boisvert est cérémoniaire et M. Michel Normandin, de Radio Canada, est l'orateur. Il est présenté par Napoléon Savard, président de l'Institut Jacques Cartier. Le *Messenger* publie son intéressant numéro de fête.

Woonsocket: Le Comité Franco-Américain du Rhode Island avait sa fête également pour réunir de nombreux compatriotes du Rhode Island. Le président du Comité est M. Adrien Lussier.

Cranston, R. I.: Sous la présidence de M. Almonzor Samson, la Fédération Française du Rhode Island célébrait la fête patronale par un grand banquet au Colony Motor Hotel avec plusieurs centaines de convives. M. Thomas L. Dupont était cérémoniaire. La fédération célébrait ses dix ans de fondation. Les orateurs invités étaient S. E. Mgr Russell J. McVinney, évêque de Providence, le gouverneur John E. Notte, M. le consul Jean Savelli, M. le consul Charles Depocas et le juge Emile Lemelin. La musique était fournie par l'orchestre Belhumeur avec les artistes George Jordan, Mme Lucienne Landry-Fleurant et la Société de l'Art Vocal dirigée par René Viau.

New Bedford, Mass: La Ligue des Présidents réunissait encore plus de 400 convives pour le dîner de la fête patronale au pavillon Gaudette, à Acushnet, sous la présidence de M. Normand Maranda. M. le professeur Marcel LaVergne était maître des cérémonies. M. le consul Général Jean Savelli était l'orateur invité. Le maire de la ville, l'abbé Bertrand Chabot, Mgr Louis Prévost et le Dr J. Ubalde Paquin portaient la parole.

Amesbury, Mass: Portant les insignes et les bandoulières de nos anciennes fêtes, les compatriotes de cette ville se réjouissent dans une manifestation patronale. C'est le conseil St. Jean-Baptiste No 14 de cette

ville qui en fait les frais. Ils assistent à la messe en l'église du Sacré-Coeur, chantée par l'abbé Robert Soucy avec sermon par l'abbé Richard Perron et le repas est servi dans la salle paroissiale sous la direction de Paul J. Leblanc.

Bellingham, Mass: En la paroisse de l'Assomption, avec messe et repas et heure sociale au Beverley Club. Le Conseil Lafayette avait pris l'initiative avec l'encouragement de l'abbé Albert Bergeron qui célébrait la messe et prononçait le sermon.

Fitchburg, Mass: Messe en l'église St François d'Assise et déjeuner à la salle paroissiale. M. le curé Wilfrid Racicot et M. J. Henri Goguen sont les orateurs au repas sous la présidence de Mlle Edna Legendre.

Holyoke, Mass: La ville de Holyoke et les villes de la région célébraient à leur façon la fête patronale. Le journal "La Justice" publiait son numéro de fête. Les détails manquent pour rapporter ces manifestations.

Lowell, Mass: La fête prenait l'aspect d'un banquet organisé par les conseils de l'Union dans cette région au restaurant Princeton Inn sous la direction de Mme Noëlla Dumond. Le R. P. Armand Morissette, o.m.i., était orateur.

New Britain, Conn.: Les compatriotes de cette ville qui n'ont pas encore leur paroisse se donnaient une belle fête avec défilé, banquet et cérémonie religieuse en l'église St. Peter et sermon en français par S. E. Mgr John T. Hackett, évêque auxiliaire de Hartford. La fête laissa des espoirs dans les coeurs.

Salem, Mass: La fête patronale prenait l'aspect d'un hommage bien mérité adressé à M. Charles H. Lamontagne qui venait de terminer ses 25 ans de dévouement comme conseiller général de l'Union St. Jean-Baptiste d'Amérique. Un magnifique banquet servi au "Say-Hi" réunissait, le 21 juin, les compatriotes de cette ville. M. Normand Lachance, secrétaire de la Société, rendait hommage à ce dévoué mutualiste. Mgr Arthur O. Mercier, Mgr Eugène Vincent, le maire de la ville et le successeur de M. Lamontagne au conseil, M. Philippe Raymond, rendaient hommage. La soirée était sous la direction de Georges Pariseau.

S. Norwalk, Conn.: Une belle fête patronale a lieu dans cette région, grâce au comité des Conseils de l'Union dans cette région. Une messe est célébrée en l'église St Joseph. Le R. P. Théodore Beauchamp, osb, prononce le sermon. C'était la 12e manifestation patronale et tous les convives étaient très heureux.

Taunton, Mass: Cette paroisse trop peu connue au milieu des nôtres célébrait notre fête avec enthousiasme sur l'invitation de son très distingué curé, l'abbé Anatole Desmarais. La cérémonie débute avec messe et déjeuner qui suit. M. Théophile Martin est l'orateur invité.

VIII

Faits et Gestes

Mgr Wilfrid Chartier, S.T.D., P.A., curé de la paroisse Ste-Marie, de Manchester, officiel du diocèse, élevé à la protonotarie apostolique en mars 1962.

Mgr Alfred Constant, S.T.D., P.D., curé de la paroisse St-Antoine, de Manchester élevé à la prélature romaine le 18 avril 1962.

Mgr Ernest Brodeur, P.D., curé de la paroisse St-Jean-Baptiste, de Manchester, élevé à la prélature romaine le 18 avril 1962.

Mgr Adélard Halde, P.D., curé de la paroisse du Sacré-Coeur, de Manchester, élevé à la prélature romaine le 18 avril 1962.

Mgr Achille Lettre, P.D., curé de la paroisse St-Joseph, de Nashua, élevé à la prélature romaine le 18 avril 1962.

Mgr Gilles Simard, P.D., curé de la paroisse du St-Rosaire, de Rochester, N. H., élevé à la prélature romaine le 18 avril 1962.

Mgr Lorenzo Lacasse, P.D., curé de la paroisse St-Laurent, de Goffstown, N. H., élevé à la prélature romaine le 18 avril 1962.

Mgr Wilfrid Paradis, S.T.D., D.C.L., C.S., vice-chancelier du diocèse de Manchester, élevé au rang de Camérier Secret, le 18 avril 1962.

Mgr Paul Auclair, P.D., curé de la paroisse Ste-Marie, de Willimantic, diocèse de Norwich, élevé à la prélature le 12 avril.

Mgr Paul-J. St. Onge, P.D., nommé vicaire général du diocèse de Norwich en mars 1962.

L'abbé J.-Armand Sylvain, V.F., curé de la paroisse Ste-Rose de Lima, de Aldenville, Mass., diocèse de Springfield est nommé vicaire forain en février 1962.

Mgr Stephen Grenier, P.D., V.F., curé de la paroisse Ste-Famille, de Woonsocket est nommé vicaire forain dans le diocèse de Providence.

Me Henry-T. Ledoux, de Nashua, N. H., créé Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand le 18 avril 1962.

M. le juge Emile Lemelin, d'Amherst, N. H., créé Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand le 18 avril 1962.

M. Josaphat-T. Benoit, de Manchester, créé Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand le 18 avril 1962.

A l'occasion du soixantenaire de la Société St-Jean-Baptiste de New Britain, Conn., les membres honoraient le président fondateur,

M. Arthur Benoit, âgé de 92 ans et en bonne santé. L'Union des Franco-Américains du Connecticut lui lécernait son certificat **"Honneur et Mérite."**

Mgr Charles Marcoux, P.D., curé de la paroisse St-Joseph, de Burlington recevait un doctorat en droit **"honoris causa"** du Collège St-Michel, de Winooski dont il est un ancien élève, le 4 juin 1962.

Abbé Mathias-Adéland Hébert, le vénéré curé de la paroisse Ste-Cécile, de Pawtucket célèbre son soixantenaire sacerdotal avec le 40^e de son pastorat en cette paroisse.

M. le juge Robert-H. Boudreau, de Marlboro, Mass., et membre de notre société nommé juge de la Cour supérieur du Massachusetts en décembre.

Monument Guertin. Grâce à l'initiative de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire, les Franco-Américains du New Hampshire érigeaient un beau monument à la mémoire de Mgr Georges-Albert Guertin, troisième évêque de Manchester, (1907-1931).

La cérémonie du dévoilement avait lieu, dimanche le 11 novembre sur le terrain de l'église St-Antoine à Manchester où Mgr Guertin avait été curé de 1900 à 1906. Mme Françoise Trudel Bourcier, sculpteur bien connu est l'auteur du buste en bronze fixé sur une stèle de granit blanc avec plaque commémorative.

La messe solennelle fut chantée par Mgr Alfred Constant, curé et le sermon prononcé par l'abbé Doria Desruisseaux, aviseur moral de la Fédération. M. Gérald Robert fit la présentation du monument et M. Bruno Therrien, président de la Fédération saluait l'assistance. Au nombre des invités, Mgr Wilfrid Chartier, P.A., Mgr Ernest Brodeur, P.D., Mgr Adéland Halde, P.D., Mgr Lorenzo Lacasse, P.D., et l'abbé Adrien Verrette.

Mgr Georges-Albert Guertin naquit à Nashua, N. H., le 17 février 1869, fils de Georges Guertin et de Louise Lefebvre. Etudes à Sherbrooke, à St-Hyacinthe et à Brighton, Mass. Ordonné le 17 décembre 1892. Consacré évêque par Mgr Diomède Falconio, délégué apostolique à Washington le 19 mars 1907. Décédé le 6 août 1931.

Madame Jacqueline Kennedy, épouse du président préside le lancement du sousmarin **"La Fayette"** le 8 mai, à Groton, Conn., sur la rivière Thames. Ce vaisseau est de 7000 tonnes sorti des chantiers de la General Dynamics Corporation et porte une missile A-3 Polaris avec portée de 2500 milles. Mme Kennedy parla dans les langues anglaise et française.

Air France Boeing 707: Avec 130 passagers dont 121 membres de la Atlanta Art Association quittant Paris, cet avion en direction de New York, s'écrase quelques instants après son départ de l'aéroport Orly, de Paris le 3 juin.

Concile Vatican II: Le 11 octobre, le Pape Jean XXIII préside à St-Pierre l'ouverture de la première session du concile en présence de plus de 3000 pères conciliaires.

S.E. Mgr Warren Boudreau, d'origine acadienne est nommé évêque auxiliaire du diocèse de Lafayette, en Louisiane.

Concile Vatican II. En la fête de l'Immaculée Conception, le Pape Jean XXIII termine la première session du concile par une allocution et formule l'espoir que les pères conciliaires pourront se réunir le 8 septembre prochain.

Paroisse Sainte-Anne (Fairview, Mass.) 1912-1962. Fondée le 10 novembre 1912. Après les fêtes religieuses, le 25 novembre, à la Wayside Inn à West Springfield un banquet de 400 convives était présidé par le curé Edouard Authier.

Le France: Pour succéder au "**Normandie**" qui eut une fin tragique dans le port de New York, la Compagnie générale transatlantique inaugurerait son nouveau paquebot "**Le France**" qui eut une entrée triomphale à New York le 8 février. On lui réservait une réception chaleureuse qui dura 5 jours. Le France est actuellement le plus long paquebot du monde. On lui fit une véritable kermesse et la presse américaine le saluait comme "**l'un des plus élégants navires qui aient vogué sur l'Atlantique**".

Madame Eleonor Roosevelt. La grande dame des Etats-Unis, la veuve de l'ancien président Franklin Delano Roosevelt décédait à New York le 14 novembre à l'âge de 78 ans. Elle était aussi la nièce de l'ancien président Theodore Roosevelt. La presse lui accordait cet hommage: "**l'une des plus grandes dames dans l'histoire de ce pays**" selon le témoignage du président Kennedy.

Population: D'après le bureau du recensement du gouvernement, la population du pays a dépassé 187 millions en août 1962.

M. Hervé Lemaire, de Fall River et professeur de français à Natick, Mass. accepte de participer au projet d'enquête "**Survey of Language Resources of American Ethnic Groups**". Cette entreprise du Bureau d'Education des Etats-Unis est sous la direction du Dr Joshua Fishman, de l'université de Pennsylvanie. Le travail de M. Lemaire sera incorporé dans le rapport final.

Trois autres astronautes américains accomplissent avec succès des envolées dans l'espace pour recueillir l'admiration de l'univers; le Lt. Col. John-H. Glenn (21 février) et Scott Carpenter (25 mai). Enfin le cosmonaute Walter Schirra est placé en orbite le 3 octobre à Cape Canaveral en Floride. Ce Sigma 7 fait 6 tours autour du globe.

S.E. Mgr Charles-Omer Garant, évêque auxiliaire de Québec depuis 1948 et un grand apôtre de l'action sociale meurt à Québec à l'âge de 63 ans, le 21 octobre.

"L'Action" quotidien catholique (Québec). Née en 1907: "L'Action Sociale" devenant "L'Action Catholique" en 1915 prenait le nom "L'Action" le 16 août afin de dissiper des équivoques d'ordre administratif et politique.

L'Indépendant (Fall River) (1884-1962). Le 9 juillet, notre seul quotidien réduisait son format en prenant la formule du **"tabloid"**, à cause de considérations administratives et économiques. Le 8 octobre le journal quittait la scène quotidienne pour devenir hebdomadaire. C'était l'annonce que le journal envisageait sa disparition à brève échéance ce qui arriva le 30 décembre avec son dernier numéro du **"Jour de l'An"**. Il comptait 84 ans de services.

L'Heure Franco-Américaine WALE (Fall River). Pour souligner le 10e anniversaire de ce programme radiophonique fondé et dirigé par Mme Gertrude St. Denis, le conférencier invité le 3 mars était le R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., président du Conseil de la Vie Française en Amérique.

Paroisse St-Mathieu (Fall River, Mass.) 1887-1962. Le 7 octobre cette paroisse célébrait ses 75 ans avec éclat. Le curé Henri Charest chantait une messe solennelle et Mgr Henri Hamel, de l'Aviation prononçait le sermon.

Prix Duvernay 1962. La Société St-Jean-Baptiste de Montréal décernait son "Prix Duvernay" à Me Roger Duhamel, imprimeur de la Reine, membre de l'Académie Canadienne Française, de la Société Royale du Canada et élu président de la société à l'âge de 27 ans. Ce prix lui fut octroyé pour l'ensemble de son oeuvre comme écrivain et critique littéraire. Son dernier ouvrage **"Lettres à une provinciale"**.

IX

Généalogie

La Société Généalogique Canadienne Française avec siège à Montréal continue son travail. Elle publie au cours de l'année son XIII^e volumes de Mémoires par livraison mensuelle.

Famille Guerin: Claude, l'ancêtre était originaire du Poitou. Né vers 1668 à Lusignan, à 15 milles de Poitiers. Il vint au Canada en 1687.

Famille Masson: Jean, l'ancêtre né en 1673 dans la paroisse St-Georges, diocèse de Luçon en Poitou. Il s'établit à la Pointe aux Trembles après avoir épousé Anne Greslou en 1699.

Famille Laurendeau: Jean Rolandeau, naquit en France vers 1655, fils de Louis et Laurence Chauveau. Son arrivée au pays vers 1673. Il est l'ancêtre des familles Laurendeau.

Famille Pouliot: Charles Pouliot ancêtre né a Saint-Cosme de Vair, France le 8 avril 1628. Etabli en Nouvelle France vers 1650.

Famille Sicard de Carufel: L'ancêtre Jean, fils de Pierre et de Marie de Forgues naît en 1666. Arrive à Québec le 1 août 1685.

Famille Brunelle: L'ancêtre Hilaire Limousin, dit beaufort, dit Brunelle vient au Canada vers 1600 avec Jean Talon.

Famille Bouchard: Etienne Bouchard arrive à Québec le 22 septembre 1653. Il sera le 4^e chirurgien de Québec. Né à Paris en 1622 il s'engageait à MM. de Maisonneuve et de la Dauversière. Il épouse Marguerite Boisel le 23 juillet 1657.

Famille Gosselin: L'ancêtre Gabriel Gosselin arrive à Québec en 1652 et le 18 août 1653 il épouse Françoise Lelièvre et s'établit au Chateau Richer en 1664.

Famille Bernier: Elle possède son journal et convie tous ceux qui sont issus de Jacques Bernier dit de Paris. Le R.P. Cyrille Bernier, o.m.i., publie "**Les Bernier d'Amérique**", in-12, 154p, Montréal, 1962. Histoire de l'Association, ses activités, ses armoiries, ses règlements, ses membres et leur généalogie.

X

Concert, Festival et Concours

Concert de la Fédération des Chorales: L'événement musical de l'année et peut-être le plus retentissant dans nos annales fut celui de la Fédération des Chorales Franco-Américaines sous les auspices du Comité de Vie Franco-Américaine, dans son premier concert tenu à Worcester, Mass, le 27 mai en l'Auditorium Municipal avec la présidence d'honneur de M. Archibald R. Lemieux.

Cet événement unique dans notre histoire obtenait un grand succès. Plus de 325 chantres de nos chorales se distribuaient le brillant programme. Une liste imposante de bienfaiteurs avait assuré la tenue de ce spectacle. La Fédération leur était reconnaissante.

Le programme lui-même comportait 21 pièces tirées des meilleurs répertoires. M. Jean Picher, président du Comité de Vie Franco-Américaine, saluait les 2,000 spectateurs. M. Gérald Robert, fondateur et animateur de la Fédération, se faisait le cérémoniaire sympathique, et M. Archibald Lemieux rendait hommage aux exécutants. Le programme récitait la liste des membres des chorales avec leur directeur et accompagnateur.

Pour fin d'archives, le programme comportait les pièces suivantes que l'assistance applaudissait avec enthousiasme. Quel immense succès!!

I

1. Ouverture — Orgue — Matin provençal Joseph Bonnet
Paul-Emile Letendre
Maître de chapelle et organiste
Saint-Jean-Baptiste, Lowell
2. Au près de ma blonde F. Darcieux
Les Gais Chanteurs, Pawtucket, R. I.
Hervé-J. Lemieux, directeur
3. Ave Maria Abbé Robert Marchand
Chorale Sainte-Marie, Manchester, N. H.
Arthur-S. Marchand, directeur
4. Les soirées de Québec Ernest Gagnon
Chorale Notre-Dame de Lourdes, Lowell, Mass.
Emile Bastien, directeur
Raymond Dion, accompagnateur
5. Haec Dies Hammerell
Chorale Sainte-Thérèse, Manchester, N. H.
Robert Tessier, directeur
Arthur-S. Marchand, accompagnateur

6. Dieu bénissez ce foyer May Brahe
 Les Chanteurs Debonnaires, Hartford, Conn.
 F.-Henri Ledoux, directeur
 Raymond Adams, accompagnateur
7. Choeur du cidre François Bazin
 Chorale Saint-Jean-Baptiste, Lynn, Mass.
 Albert Gingras, directeur
8. La création Richter-Paquette
 Les Chevaliers de l'Harmonie, Biddeford, Me.
 Lorenzo-N. Beaudoin, directeur
9. Improperium Abbé A. Dress
 Chorale Franco-Américaine, Fall River, Mass.
 Hervé-J. Lemieux, directeur
10. Les doux chants du pays J.-Ernest Philie
 Chorale Saint-Jean-Baptiste, Manchester, N. H.
 Bruno Therrien, directeur
 Arthur-S. Marchand, accompagnateur
11. Le départ des matelots Buissy
 Chorale Franco-Américaine, Lowell, Mass.
 Georges-A. Ayotte, directeur
 Raymond Dion, accompagnateur

II

1. Choeur des buveurs Laurent de Rillé
 Chorales Saint-Jean-Baptiste, Manchester, N. H.
 Saint-Marie, Manchester, N. H.
 Sainte-Thérèse, Manchester, N. H.
 Saint-Martin, Somersworth, N. H.
 Bruno Therrien, directeur
2. France France Ambroise Thomas
 Chorales Les Gais Chanteurs, Pawtucket, R. I.
 Les Chevaliers de l'Harmonie, Biddeford, Me.
 Les Chanteurs Debonnaires, Hartford, Conn.
 Chorale Franco-Américaine, Fall River, Mass.
 Hervé-J. Lemieux, directeur
3. Les martyrs aux Arènes Laurent de Rillé
 Chorales Franco-Américaine, Lowell, Mass.
 Saint-Jean-Baptiste, Lowell, Mass.
 Notre-Dame de Lourdes, Lowell, Mass.
 Sainte-Thérèse, Dracut, Mass.
 Saint-Jean-Baptiste, Lynn, Mass.
 Georges-A. Ayotte, directeur
 Raymond Dion, accompagnateur

III

1. Orgue — Toccate en ré mineur Bach
 Paul-Emile Letendre
 Maître de chapelle et organiste
 Saint-Jean-Baptiste, Lowell, Mass.
2. Chantons amis (chant thème de la Fédé.) P.-A. Lajoie
 Herv-J. Lemieux, directeur
3. The Star-Spangled Banner — O Canada — La Marseillaise
 Georges-A. Ayotte, directeur
 Paul-Emile Letendre, accompagnateur
4. Choeur des soldats, opéra Faust Gounod
 F.-Henri Ledoux, directeur
 Paul-E. Breault, accompagnateur
5. O Bone Jesu Palestrina
 Lorenzo-N. Beaudoin, directeur
6. Chants canadiens Ernest Gagnon
 Bruno Therrien, directeur
 Laurier Sans-Cartier, accompagnateur
7. Psaume 150 Cesar Franck
 Georges-A. Ayotte, directeur
 Paul-Emile Letendre, accompagnateur
 Ensemble des Chorales de la Fédération

Festival de la Bonne Chanson, Manchester, N. H. La Fédération Franco-Américaine du New Hampshire réunissait plus 3,000 spectateurs au 5e Festival de la Bonne Chanson, samedi le 5 mai en l'auditorium du Manège militaire de Manchester.

Le succès fut épatant et démontrait encore une fois que nos enfants, même si on ne leur apprend pas à aimer le français, sentent dans leurs petits coeurs cette attirance de chanter sans accent les vocables qu'ils ont reçus dans la vie avec le lait de leur mère. Des centaines de parents présents vibraient avec la souvenance qu'ils avaient été initiés à la vie avec de tels vocables.

Il est peut-être regrettable que Manchester soit le seul endroit préoccupé d'une telle manifestation qui conserve chez nos enfants les harmonies françaises. Pourquoi ne pas multiplier ces manifestations dans une vingtaine de nos centres encore solides !!!

M. l'abbé Doria Desruisseaux, aviseur de la Fédération, savait tirer de cette manifestation des leçons précieuses.

Le programme comportait les pièces suivantes:

Ecole Saint-Augustin: "Sur Mer" (Musique de Edmond Missa; paroles de Eugène Adenis), Solistes: Louise et Marie Noury, Directrice-

accompagnatrice: Soeur Marie-Lucille du Sacré-Coeur, c.s.c.; Ecole Ste-Marie: "La Rivière de Chez-Nous" (Paroles et musique de Auguste Chapuis). Directrice-accompagnatrice: Soeur Marie Saint-Etienne, p.m.; Ecole St-Georges: "Comme un soldat . . ." (Paroles et musique du R. P. Aimé Duval, s.j.) Directrice: Soeur Marie Julienne du Saint Sacrement, c.s.c. Accompagnatrice: Soeur Marie Cécile du Sauveur; Ecole St-Antoine: "Chant du Ralliement des Franco-Américains" (Musique de J. A. Constant; paroles de F. G. Deshaies). Directrice: Soeur Marie Régina du Sauveur, c.s.c. Accompagnatrice: Soeur Marie Antoine de Jésus, c.s.c.; Ecole du Sacré-Coeur: "Mon Petit Mari" (Musique et folklore de Robert Heinrid). Directrice et accompagnatrice: Soeur Cécile-Marie, p.m.; Ecole St-Edmond: "Quand j'étais chez mon père", apprenti pastouriau (Vieille chanson française). (Paroles de Raymond Daveluy; sans accompagnement) Directrice: Soeur Christiane-Marie, p.m.; Ecole Ste-Thérèse: "Oiseaux, Fleurs, Papillons" (Musique de B. Lagye; paroles de C. Storie). Directrice: Soeur Marie-Justina, c.s.c. Accompagnatrice: Soeur Marie-Raphaël, c.s.c.

Société des Concours. (Fall River) Le 36e concours annuel de français obtenait encore un beau succès pour se terminer le 4 mai en l'auditorium Ste Anne sous la présidence de Bernard Thérout. De nombreux bienfaiteurs avaient assuré une imposante liste de récompenses. Le R. P. Henri Laporte, o.p., curé, se prêtait à la manifestation. Les épreuves du concours avaient établi la liste des lauréats dont Constance Gagné, Notre Dame (Bourse Mercier), Simonne Dufour, Saint Mathieu (Bourse Jésus Marie), Anne Marie Grillo, Notre Dame (Bourse).

Dans les concours partiels: **(Epellation)** Lorraine Talbot (St Mathieu), Yvette Bérubé (Notre Dame); **(Composition)** Constance Gagné (Notre Dame) et Simonne Dufour (St Mathieu); **(Dictée)** Louis Beaulieu (Ste Anne), Daniel Dumas (St Mathieu), Diane Cloutier (Notre Dame), Donald Lafleur (St Mathieu), Paul Gauvin (St Sacrement), Claire Nadeau (Ste Anne), Suzanne Lagarde (Notre Dame), Normand Martel (St Jean-Baptiste), Rose-Marie Morin (Orphelinat St Joseph). Les juges: Léon Gauthier, Gabrielle Mercier et François Martineau.

Académie Ste Anne (Marlboro, Mass). En invitant les amis à leur 9e congrès annuel de la langue française, les Soeurs de Ste Anne déclaraient: "La jeunesse franco-américaine va-t-elle servir ou desservir la culture française? C'est à nous qu'il incombe de stimuler les bonnes volontés et de réveiller les tièdes. C'est pour réfléchir sur ces inquiétudes culturelles que l'Académie Ste Anne tiendra son ralliement traditionnel, dimanche le 8 avril. Le rapport de cette journée fut très réconfortant et des centaines de compatriotes furent en mesure d'apprécier le dévouement et le zèle déployés en certaines de nos institutions supérieures pour intensifier l'amour et surtout la pratique dans l'usage de la langue française.

Ligue des Sociétés du Maine. Le concours annuel d'épellation réunissait des concurrents de 25 écoles le 24 mai alors qu'au potse WCOU, de

Lewiston, les écoliers se disputent la palme des lauréats, M. Denis Michaud en était le directeur.

Concours des Artisans. Le 12e concours annuel de français dirigé par la Société des Artisans en Nouvelle Angleterre obtient encore un vif succès et c'est bon signe de santé. Dans le seul Etat du New Hampshire plus de 1,200 écoliers prennent une part enthousiaste. Il en est de même dans les autres Etats de la Nouvelle Angleterre. Les lauréats sont nombreux et la société a raison de se réjouir dans la poursuite fidèle d'une telle entreprise.

Les lauréats sont: Edouard Mousseau (Lowell), Raymond L'Heureux (Manville), Joël Fortier (Berlin, N. H.), Estelle Pelissier (Woonsocket), David Brunelle (Worcester), Suzanne Dion (Lowell), Verne Lanoue (Adams), Gloria Polites (Dracut) et Marthe Boutin (Manchester).

XI

Vie Franco-Américaine

Fédération des Chorales F-A. Après le retentissant succès de son concert à Worcester en mai, les membres de la Fédération des Chorales se réunissaient à Fall River, le 18 novembre, à l'auditorium Ste-Anne pour leur 4e congrès annuel sous la présidence de M. Georges Ayotte.

Les heures de délibérations sous le signe de la musique furent délicieuses. A sa réunion du 21 juillet l'exécutif avait décidé la tenue de ces assises dans la cité de son président honoraire. Le programme comprenait l'heure des délibérations, l'heure du chant, le salut solennel en l'église Ste-Anne, sous la direction de Georges Ayotte et de Paul-Emile Letendre à l'orgue.

La Fédération continue avec enthousiasme son travail. C'est une entreprise que de tenir en élan plus de 350 chanteurs des diverses chorales dans la préparation de pièces qui serviront aux concerts futurs. Il y va d'un grand amour de ces chantries pour conserver vivantes nos mélodies françaises.

Après le choix des officiers qui portait à la présidence Philippe-Armand Lajoie et Georges Ayotte à la présidence d'honneur, Albert Gingras, vice-président, Bruno Therrien, secrétaire-trésorier, Hervé Lemieux, bibliothécaire, et Laurier Sans Cartier, publicitaire, le congrès se terminait par le banquet traditionnel avec de courtes allocutions par MM. Georges Ayotte, Philippe-Armand Lajoie, Gérald Robert, directeur-wondateur, Bernard Thérout, Roland Desjardins et M. Claude Chatillon, consul du Canada à Boston. La chorale hôtesse du congrès était la Chorale Franco-Américaine de Fall River sous la direction de Normand Ouellette avec le concours de MM. P.-A. Lajoie et Normand Gingras.

Fédération Catholique Franco-Américaine (Fall River). M. Albert Petit présidait la réunion annuelle le 28 mars à la salle Ste-Anne. On y discutait la préparation de la fête patronale. M. Petit, pour cause de santé, refusa d'être réélu et M. Bernard Thérout lui succéda à la présidence: Philippe Desrosiers, vice-président, François Martineau, secrétaire, Mme Donat Blanchette, trésorière, Albert Petit, président honoraire et Mlle Rhéa Caron, présidente honoraire: directeurs: Mme Louis Clapin, Horace Leduc, Mlle Gabrielle Mercier, Mme Thomas Taché et Mme Charles Whitehead.

Institut Franco-Américain (Bowdoin College). Du 28 juin au 14 août, pour la deuxième année consécutive, le professeur Gérard Brault, de l'université de la Pennsylvanie, dirigeait encore les cours à l'Institut Franco-Américain au Collège Bowdoin, de Brunswick, Maine. C'est avec un octroi accordé par le gouvernement d'après le National Defense

Education Act qu'une quarantaine de professeurs de français dans les écoles secondaires reçoivent l'avantage de poursuivre ces études avancées de français.

Des conférences furent données par M. le consul Jean Savelli, M. George Lapalme, ministre des Affaires Culturelles du Québec, Margaret Mead. Le personnel sous la direction de M. Brault comprenait les professeurs Alexander Hull, James Faulkner, Raymond Ethier, Alfred Leblanc, et Lucille Brault.

La Ligue des Présidents: (New Bedford). Sous la présidence de Normand Maranda les délégués des 26 organismes qui constituent cette ligue se réunissaient le 1 mai pour préparer les manifestations de Memorial Day et de la Fête Patronale. La ligue offrait aussi des prix aux élèves qui se distinguent dans l'étude du français.

L'installation des officiers de la Ligue avait eu lieu à l'hôtel New Bedford le 4 mars sous la présidence de M. Bernard Thérout, secrétaire du Comité de Vie Franco-Américaine. M. Gaston Leclerc, vice-consul de France à Boston était l'orateur invité. Les officiers: Normand Marande, président; Mme Bruno Charbonneau et Mlle Viviane Surprenant, vice-présidentes; Donald Dufour, secrétaire; Mme Edmond Allain, adjointe; William Benjamin, trésorier; directeurs, Mme Normand Maranda, Mme Frank Chartier, Mme Claire Carpenter, Mme Jean Nolin, René Boutin, Henri Brouillette, Henri Desrosiers, Théode Picard et Lionel Robitaille. Présidents honoraires, Lionel LeDuc et Mme Arthur St. Germain.

Comité Franco-Américain du Rhode Island. A sa réunion annuelle tenue à Providence le 12 mars, ce Comité composé de 16 organismes franco-américain fondé en 1957 à l'occasion du 4e congrès des Franco-Américains à Woonsocket continuait son travail. Après les délibérations dans les salons du club Montgenais, le Comité choisissait ses officiers pour l'année: Adrien Lussier (Manville), président; Rosario Ducharme (Woonsocket) et Leopold Lafond (W. Warwick) vice-présidents; Gérald Ménard (Central Falls), secrétaire et Arthur Belhumeur (Central Falls), trésorier; directeurs, Dr Armand Picard, Dr Ulysse Forget, Albert Sylvestre, Normand Baris et Dr Auray Fontaine.

L'Institut Jacques Quartier: 1872-1962 (Lewiston). Le 12 janvier 1872, l'abbé Pierre Hévey, curé fondateur de la paroisse St-Pierre (Plus tard curé de la paroisse Ste-Marie, de Manchester, décédé en 1909 avec titre de Protonotaire Apostolique), fondait la Société St-Jean-Baptiste de Lewiston avec Ulric Delisle à la présidence. En 1875 ce groupe se fusionnait avec l'Institut Jacques Cartier. Les fêtes du 90e anniversaire eurent lieu du 18 au 20 janvier avec messe en l'église Ste-Marie et soirée récréative.

Fédération Féminine F.-A.: Tout l'intérêt de la Fédé était centré avec raison autour du sixième congrès tenu à Québec sous la présidence de Mme Abel Plaud en septembre. Dès le mois de mars, les officières

songent à organiser ce pèlerinage qui sera un succès. Au poste WGIR, Mlle Lucille Mailhiot, secrétaire, transmet le message de la Fédération. La présidente ajoute son invitation pour faire de ce congrès un beau succès. Le mot de passe est **"Québec vous attend."** Au mois d'août, le Conseil d'Administration décide les derniers détails de ce voyage à Québec.

Le rapport soumis lisait comme suit:

Afin que ce rapport conserve le caractère sérieux qu'il mérite, je passerai sur les détails d'administration du congrès, pour m'en tenir aux éléments essentiels.

112 femmes ont assisté au banquet du 25^e anniversaire du Conseil, au Château Frontenac, le jeudi soir. Durant la journée de vendredi, 147 se sont inscrites. Le Rév. Père Landry qui a ouvert le congrès a été témoin que plus de cent déléguées assistaient à la séance d'ouverture.

Au cours de cette réunion, je leur ai parlé de "l'Economie au foyer", ceci pour rester dans le cadre de la question principale traitée à la journée d'étude organisée par le Conseil. On a posé de nombreuses questions, puis on a demandé que le texte soit publié afin que chaque cercle puisse bénéficier d'une étude plus approfondie.

Mlle Clémentine Poirier a défini le thème du congrès; "Convaincre et agir pour notre refrancisation". Elle a dit de quelle façon les cercles régionaux peuvent et doivent agir sur les esprits, elle a démontré leur importance et leur utilité.

Pour sa part, Madame Pauline Tougas a parlé des difficultés que rencontre la famille en Nouvelle-Angleterre, elle a donné quelques conseils en ce qui concerne le comportement à suivre à l'intérieur des foyers, tout en ajoutant, que ceci était infiniment variable, suivant les milieux et les occupations des individus.

Mlle Yvette Giroux a dit quel bien chaque membre peut accomplir dans son milieu respectif et comment le Bulletin qui leur est destiné peut les aider et entretenir les rapports indispensables entre les cercles locaux, voisins ou éloignés. Reconnaître les activités des autres peut agrandir l'horizon, instruire et aider la culture, si l'on sait recevoir les messages comme un stimulant.

Madame Jean Leblanc, qui est présidente d'une section de l'Alliance française, était toute désignée pour parler des Sociétés. Elle a déploré le manque de coordination entre les dirigeants, l'incompréhension de certains individus plus préoccupés d'eux-mêmes que des organismes qu'ils dirigent. Elle a préconisé l'entraide et la solidarité entre les cercles régionaux, puisque, dit-elle, la Fédération se doit de constituer un exemple de fraternité et de solide expansion.

Je crois qu'il est inutile de parler de la visite historique. Vous avez constaté vous-mêmes que les dames occupaient trois autobus

remplis à capacité et sept voiture. Je crois que cette délégation féminine mérite d'être citée en exemple. Cette manifestation d'amitié constitue un véritable acte de foi et d'estime envers le Conseil et je suis fier de la signaler.

La séance d'étude de samedi matin a été d'un émouvant intérêt, car, si les exposés de vendredi sont demeurés du domaine théorique, il n'en fut pas de même à cette deuxième réunion. Je passe sous silence les rapports des divers comités, bien qu'ils aient chacun leur intérêt particulier. On me dira peut-être que ces activités se font sur une petite échelle? Sans doute, mais il n'y a pas de petits actes pour celui qui les accomplit avec cœur et courage.

Mais, ce que je ne pourrais passer sous silence, à cause de son intérêt, de son influence et de ses résultats, c'est le concours de français. Madame Gertrude Jacques, la digne nièce de Corinne Rocheleau, est l'organisatrice de ces concours, qui demandent d'autant plus de dévouement et de travail, qu'elle a dû d'abord convertir avant de faire agir. Elle s'est donné cette peine et a réussi merveilleusement. Les résultats, messieurs, ne se chiffrent pas par de froides statistiques.

Le développement des thèmes imposés aux élèves, les questions et réponses, de même que les improvisations des enfants ont été enregistrés sur huban sonore, et ceci durant trois années consécutives. Nous avons entendu les mêmes élèves prenant part aux trois concours, ce qui nous permettrait de suivre leur évolution, nous les avons entendu s'exprimer de plus en plus facilement et avec de plus en plus de correction. Nous avons constaté l'enrichissement progressif du vocabulaire et une plus grande aisance dans le débit. Les résultats sont indéniables, constants et remarquables. Une religieuse a jugé ses élèves assez avancés en français pour leur faire lire en classe un livre écrit en français et le leur faire commenter. Voilà une réalisation concrète. N'est-ce pas là une réussite pleine d'espoir, une action valable? Et n'est-il pas équitable qu'on la mentionne?

Je ne vous parlerai pas de leurs projets. Ce qu'elles ont accompli dans un milieu peu propice à l'expansion du français et à travers mille difficultés suffit, je pense, à justifier l'intérêt et la sympathie que leur porte le Conseil de la vie française.

Il me reste un autre point à éclaircir pour le cas où quelques esprits chateauilleux soulèveraient la question.

Le déjeuner de la Fédération du samedi midi, avec la Châtelaine de Bois de Coulonge comme invitée d'honneur, a été un véritable succès. Cent cinquante femmes y assistaient. Madame Comtois, que j'ai revue à Bois de Coulonge il y a une dizaine de jours, a eut la gentillesse de me dire combien l'assistance était digne et distinguée, et combien elle avait de sympathie pour les Franco-Américaines. Et c'est vrai. Ce déjeuner s'est passé dans un ordre parfait.

Mais voilà, les hommes n'ont pas été invités. Pourquoi? Tout simplement parce que le Conseil de la vie française tenait une importante séance d'étude sur l'Economie à deux heures. A part la présidente du déjeuner, sept femmes devaient adresser la parole. Bien que nous leur ayons accordé seulement cinq minutes à chacune, nous savions que nous ne pouvions sortir de la salle avant au moins trois heures et quart. Par ailleurs, personne n'aurait pu décemment se retirer avant le départ de Madame Comtois. Donc, après délibérations et sur mon conseil, la Fédération se priva du plaisir d'inviter leurs confrères, ne voulant pas les accaparer au détriment du Conseil. J'espère que, loin de les critiquer, on leur tiendra compte de cette délicatesse.

Je m'excuse de la longueur de ce compte-rendu, mais je n'ai dit encore que la moitié du bien que je pense de mes compagnes de la Fédération Féminine Franco-américaine. Je sais que ce passage à Québec leur a donné un regain d'énergie et j'ai grande confiance dans la nouvelle présidente, madame Léo Levesque, de Springfield. Je l'ai vue déjà à l'oeuvre lors du congrès tenu dans cette ville. Je suis persuadée qu'elle saura donner une nouvelle expansion à la Fédération et que son règne sera fructueux.

Et c'est avec sincérité qu'à leur départ, je leur ai souhaité bon succès.

Nous publions ci-après quelques notes fort intéressantes au sujet du Congrès bisannuel de la Fédération qui a été tenu à Québec les 20, 21, 22 et 23 septembre:

Les congressistes, au nombre de 29 dames de Holyoke, Springfield et des environs, arrivèrent à Québec à 5 heures p.m., jeudi le 20 septembre. La veille, les dames se retirèrent dans un hôtel de Sherbrooke, pour se remettre en route de bonne heure le lendemain matin.

A 7 heures du soir, les congressistes assistèrent au banquet des Noces d'Argent du Conseil de la Vie Française en Amérique, dans la salle de bal du Chateau Frontenac.

Le vendredi, 21 septembre, à 2:30 a.m., il y eut inscription des déléguées dans le Hall du Chateau Frontenac. La première séance d'étude eut lieu à la salle Jacques Cartier, à 9 heures 30. Madame Abel Plaud présidait. Madame Reine Malouin, directrice du Conseil de la Vie Française, fit une conférence très intéressante sur "L'économie au Foyer."

Symposium: Nos comités régionaux, Mlle Clémentine Poirier; La famille, Mme Eugène Tougas; Le Bulletin, Mlle Yvette Giroux; Nos Sociétés, Mme Jean Leblanc.

A 3 heures p.m., ce fut la visite de la ville de Québec sous les auspices de la Société Historique. La vice-présidente, Mme Fernand Gingras, dirigeait la visite. A 5 heures p.m., ce fut la rencontre des membres du Conseil de la Vie Française, à la Maison Montmorency, à Courville. Visite des Chûtes.

A 5 heures 30, ce fut le départ des dames pour Sainte-Anne de Beupré par le Chemin Royal. A 6 heures, il y eut messe à la Basilique, qui fut suivie du Dîner offert par le Conseil de la Vie Française.

Samedi, le 22 septembre, à midi, il y eut déjeuner dans la Salle River View, sous la présidence de Mme Malouin. L'invitée d'honneur fut Mme Paul Comtois chatelaine de Bois de Coulonge.

A 8 heures du soir, les dames ont assisté à un concert au Palais Montcalm.

Sous la présidence de Mme Reine Malouin avait lieu samedi midi, le 22 septembre, le déjeuner officiel du Congrès bisannuel de la Fédération Féminine Franco-Américaine. L'invitée d'honneur à cet événement était la Chatelaine de Bois de Coulonge, Mme Paul Comtois. A la table d'honneur on remarquait, outre Mme Comtois, Mme Malouin et Mme Abel Plaud, présidente de la Fédération.

Mme Reine Malouin, de Québec, lançait le 22 septembre, à l'occasion du Congrès bisannuel de la Fédération Féminine F.-A., un livre qu'elle a elle-même écrit, et qui porte le titre de: "Où chante la Vie". De nombreuses personnalités du Conseil de Vie Française au Canada, assistaient également à la cérémonie qui fut présidée par M. Adolphe Robert, de Manchester, N. H., président général emeritus de l'Association Canado-Américaine. Dans une courte allocution, il a souligné que les membres de son mouvement considéraient à juste titre, Mme Malouin, comme leur marraine. Un vin d'honneur couronna cet événement historique. Dans le groupe saluant Mme Malouin on remarquait: le Père Thomas M. Landry, président du Conseil de la Vie Française en Amérique; Mme Léo Irène Lévesque, présidente de la Fédération Féminine F.-A.; Mme Reine Malouin; Mme Alice Lemieux-Lévesque, publiciste de la Fédération, et M. Adolphe Robert.

Dimanche, le 23 septembre, à 9 heures a.m., les déléguées ont assisté à la messe dans la Chapelle de la Congrégation du Séminaire de Québec. Visite de la crypte.

Le nouveau bureau général de la Fédération Féminine Franco-Américaine comprend: Présidente d'Honneur, Mme Eugène Tougas; Présidente Honoraire, Mme Abel Plaud; Présidente, Mme Léo (Irène) Lévesque, de Springfield; Vice-Présidente, Mme Rosario Pelletier, de Waterbury, Conn.; 2ème Vice-Prés., Mlle Marguerite Perron, de Springfield; 3ème Vice-Prés., Mme Jean Leblanc, de Suncook, N. H., Secrétaire, Mlle Lucille Mailhot, de Manchester, N. H.; Secrétaire Adj., Mme Marie Laroche, de Manchester, N. H.; Trésorière, Mlle Lucille Lefebvre, de Bristol, Conn.

Les Conseillères qui ont été élues ce même jour sont: Mlle Yvette Giroux, de Lowell; Mme Alice Lemieux-Lévesque, de Nashua, N. H.; Mlle Rhéa Caron, de Fall River; Mme Lucien Jean, de Manchester, N. H.; Mlle Clémentine Poirier, de Springfield.

Société des Artisans. (Montréal). Les 7, 8 et 9 septembre, cette société tenait son grand congrès à l'hôtel Reine Elizabeth sous la présidence de Me René Paré. S.E. Mgr Paul Grégoire, évêque auxiliaire de Montréal, le maire Me Jean Drapeau, Mgr Donat Godin, P.D., l'hon. Jean Lesage, et S.E. le cardinal Léger étaient au nombre des invités. S.E. le cardinal célébrait la messe à Notre-Dame et prononçait le sermon. Le banquet réunissait plus de 600 personnes. Me Paré fut réélu à la présidence. La société avait lieu de se féliciter pour son progrès croissant.

Union St-Jean Baptiste d'Amérique. (Woonsocket). Les délégués des 69,000 membres de cette société se réunissaient pour le 20e congrès, du 11 au 13 mai, à l'hôtel Eastland, de Portland, Maine. La cérémonie religieuse a lieu en l'église Saint-Joseph, de Biddeford en présence de S.E. Mgr Daniel Feeney, évêque du diocèse. Avec la réception des officiels, les délibérations le travail de la convention se déroula rapidement. Au banquet, le sous-ministre des Affaires Culturelles du gouvernement de Québec, M. Guy Frégault prononce la conférence. M. Josaphat Benoit adressa également la parole.

Les officiers élus sont MM. J. Henri Goguen, président, Jean Picher, trésorier général, Normand Lachance, secrétaire. Cinq nouveaux conseillers sont élus William Aubuchon, Arthur Belhumeur, Henri Dery, Théophile Martin et Philippe Raymond. Le juge Eugène Jalbert est honoré en étant élu vice-président d'honneur. L'année se termine avec un actif de \$17,028,687.52.

Association Canado-Américaine. (Manchester). Avec ses 31,000 membres, l'ainée des sociétés fraternelles terminait l'année avec un actif de \$8,448,142.56 avec plusieurs accomplissements, comme l'oeuvre des bourses, le service de sa bibliothèque, la publication de sa revue. La haute cour tenait ses réunions semi-annuelles et l'Association présentait la verrière "**Ste-Jeanne d'Arc**" à la paroisse St-Georges de Manchester, berceau de l'association.

Fédération F.-A. du N. H. Cette fédération exécutait le 5e Festival de la bonne Chanson, le 5 mai au manège militaire de Manchester en présence de plus de 3000 personnes. Il y eut ensuite la Fête Patronale avec son banquet chez Aurore, le 23 juin sous la présidence de Jean-Louis Boisvert. Enfin l'érection du Monument Guertin à Manchester, le 11 novembre sur le terrain de la paroisse St-Antoine pour honorer la mémoire de Mgr Georges-Albert Guertin, troisième évêque du diocèse de Manchester (1907-1931).

Caisses Populaires: La cinquantaine de nos caisses populaires dans la Nouvelle Angleterre continue à se développer. Leur actif atteint plus de 80 millions. La plus ancienne, celle de Manchester inscrit un actif de \$9,003,756.17 pour 1962.

Clubs Richelieu. La chaîne franco-américaine de la Société Richelieu continue. Les réunions sont bien suivies et les visites d'un club à

l'autre entretiennent le bon esprit. Le club Springfield recevait sa charte le 10 novembre. Plusieurs assistaient au Congrès International tenu à Québec en octobre au chateau Frontenac, sous la présidence de J.-Eric Cormier. Celui ci avait été élu à la présidence au congrès à Ottawa par les délégués des 110 clubs Richelieu. Les orateurs du congrès de Québec furent, l'hon. Jean Lesage, Gustave Thibon, Me Adélard Savoie et le R.P. Georges Lévesque, o.p. La vie des autres clubs, Fall River, New Bedford, Hartford, Boston et Lewiston se maintient également. On songe sérieusement à s'établir à Worcester, à Nashua et à Woonsocket.

XII

Echos des Sociétés

Société Historique de Québec (1937-1962). La société célébrait cet anniversaire par une série de réunions. Une messe fut offerte dans l'historique chapelle de l'Hôpital Général, boulevard Langelier, par Mgr Paul-Emile Gosselin le 28 avril. La réception se déroulait ensuite au Cercle Universitaire avec remise de diplômes et hommage aux anciens présidents.

Le 15 octobre dans les salons du Conseil de la Vie Française en Amérique sous la présidence de Mme Reine Malouin avait lieu le lancement du 14e cahier d'histoire de la société **"Fier passé oblige"** (1937-1962). Dans cette intéressant cahier présenté par Mme Malouin, M. Sylvio Dumas qui fut le véritable fondateur de la société résume sa naissance. Dans **"Vingt-cinq années de labeur"**, l'abbé Honorius Provost raconte la vie de la société. Mgr Gosselin fait aussi un **"retour sur son passé"**. Mgr Louis-Albert Vachon, recteur de l'université Laval et le R.P. Thomas Landry, o.p., président du Conseil apportaient également des hommages bien appréciés.

Société Historique de Montréal. Philippe La Ferrière publiait le volume **"Centenaire de la Société Historique de Montréal (1858-1958)"** avec allocutions des fêtes, biographies des présidents, liste des membres et titulaires de la médaille de la société.

Au lendemain de son centenaire, la société voulut se réorganiser. Elle propose de publier dans un avenir rapproché un bulletin ou une feuille mensuelle afin de tenir les membres au courant du travail accompli. Sous la présidence du docteur A.-D. Archambault, la société commémore le 125e anniversaire des Evenements de 1837-38 avec manifestations au Pied du Courant, à St-Denis et à St-Charles.

Société Historique du Nouvel Ontario. Cette société dont le siège est au collège du Sacré-Coeur, de Sudbury, Ontario continue son travail intense. Elle recueille les archives de tous les coins de cette partie nord de l'Ontario Français. Son 41e document était consacré à Field, une paroisse fondée au début du siècle et dont l'historique est racontée par son ancien et vénéré curé, l'abbé Adrien Prieur, l'abbé Fernand Forest, son successeur et Nelson Cholette. Récit plein d'émouvantes leçons de renoncement. La Société publiait ensuite dans ses numéros 42-43, **"Lettres et Allocutions"** de S.E. Mgr Alexander Carter, évêque du Sault Ste-Marie, un hommage à ce sympathique prélat qui ne cesse de montrer la plus objective justice envers tous ses diocésains.

La société a toujours comme animateur le R.P. Lorenzo Cadieux, s.j., Mgr Omer-Oscar Racette, P.D., et le juge J.-A.-S. Plouffe comme pré-

sidents honoraires, Fernand Morisset, président, M. le juge Albert Saint-Aubin et J.-Armand Lapalme, vice-présidents; Guy Courteau, s.j., secrétaire et Paul-Émile Litalien, trésorier; les conseillers sont Me Maurice Lacourcière et Me Osias Godin, MM. Alphonse Charette et André Joly.

Société Historique Acadienne. Enfin l'Acadie possède depuis deux ans sa société historique. S'il y a un endroit au monde qui peut exhumer des trésors précieux de notre histoire c'est bien l'Acadie. Cette société vient à son heure alors que le progrès intellectuel et culturel s'affirme au sein de ce peuple. On doit à Me Pierre Belliveau, de Boston, une certaine part de cet enthousiasme qui a donné naissance à la société. Le premier rapport publié l'an dernier donnait un aperçu de ce que la société voulait accomplir. Le R.P. Clément, recteur de l'université de Moncton qui en fut le président fondateur expliquait les espoirs de cet organisme.

Le deuxième cahier paraît en 1962 avec des messages encourageants. Le secrétaire, Emery LeBlanc en résume les échos. Des articles remplissent les pages du volume: "**Père Edgar LeBlanc**" en nécrologie; "**Chéticamp**", histoire du R.P. Anselme Chiasson, o.f.m. cap. qui a valu à son auteur le Prix Champlain 1962 octroyé par le Conseil de la Vie Française en Amérique. "**Indians and some Indian Raids on Mass about 1690-1704**" une étude bien fouillée donnée en conférence par Me Pierre Belliveau, de Boston, devant les membres de la société le 12 mars 1962; "**Gros Jean du Ruisseau des Renards**" par Rodolphe Bourque; "**Les Origines de Memramcook**" par Vital Gaudet; "**Acadie**" par Clément Cormier, c.s.c.; "**Les Aboiteaux**" par Médard Léger; "**Free Meeting House**" par Rodolphe Bourque; "**Le costume canadien**", "**La chapelle acadienne de Moncton**", "**Acadian Village**", "**Le Fonds permanent**", "**Liste des membres**", soit une brochure in-8 de 92 pages bien rédigées, Imprimerie Acadienne, Moncton, 1962.

Société Bibliographique du Canada: Même si elle est d'inspiration et d'administration anglaise, cette société recueille des membres canadiens-français qu'elle est contente de compter. "The Newsletter" qui nous arrive périodiquement possède une précieuse information et pour fin d'histoire ou de recherche, il est important que certains des nôtres soient inscrits comme membre.

Société Canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique: Le 29e congrès de cette société a lieu le neuf juin 1962 à l'université McMaster, de Hamilton, Ontario sous la présidence de S.E. Mgr Joseph Ryan, évêque de Hamilton, Ontario sous la présidence de M. Albert Saint-Jean.

Les réunions se déroulent avec les conférences suivantes: "**L'influence de l'Eglise sur les lois canadiennes**", juge Léo Landreville; "**L'histoire religieuse de la Péninsule de Niagara**", Augustin Buisson, o.f.m.; "**L'Oocuménisme**", Thomas McDonough, o.p.; "**Mère Bruyère**", Sr Paul-

Emile, s.g.c.; **"Mgr Charbonnel, premier évêque de Toronto"**, P. Hurtubise, o.m.i.; **"L'Eglise et les bibliothèques populaires de la province de Québec"**, Antonio Drolet; **"Le groupe italien dans la province d'Ontario: aspects historiques, sociaux et religieux."**

Comme tous les organismes sérieux, cette société éprouve certaines difficultés à continuer son travail avec enthousiasme, malgré le dévouement soutenu de certains apôtres.

vers la nécrologie de nos innombrables initiatives au cours des ans.

Société Historique du Saquenay. La société continue la publication de sa revue "Saquenayensia", grand format et bimensuelle. La revue est dans son 4e volume et contient des mémoires et fouilles, études et historiques qui comme la devise l'indique "Je dévoile" apportent à la population du Saquenay toute une richesses d'archives. Toujours sous l'inspiration de son président directeur Mgr Victor Tremblay, la société est l'une des mieux organisées dans le Québec.

Société des Dix. Il ne reste plus que deux des fondateurs des dix. l'animateur Gérard Malchelosse au fauteuil et Mgr Olivier Maurault, s.s., p.a. Les huit autres ont été remplacés. Il est heureux que les deux survivants sont ceux qui tiennent en circulation les Cahiers des Dix don le 27e numéro paraissait cette année avec présentation de Mgr Maurault et la préparation et index par Gérard Malchelosse.

Les articles sont toujours intéressants: **"Libéralisme canadien-français d'autrefois et d'aujourd'hui"** (Séraphin Marion); **"Le Dernier des Peaux Rouges"**, Jacques Rousseau; **"Revers et succès"** (1662-1663), Léo-Paul Desrosiers; **"L'Affaire Walker à Montréal en 1764"**, Léon Trépanier; **"Officiers canadiens dans la marine de la Révolution et de l'Empire"**, Raymond Douville; **"Urgel-Eugène Archambault, instituteur, (1851-1859), Louis Philippe Audet; "Benjamine Sulte intime", Me Victor Morin; "Bois de Coulonge, résidence de nos gouverneurs, et ses alentours", Gérard Malchelosse; "Les lieutenant-gouverneurs de la province de Québec, Francis Audet, Olivier Maurault et Gérald Malchelosse.**

Il faut ajouter que les Cahiers des Dix constituent l'un des plus précieux inventaires de l'histoire du Québec, particulièrement dans les fastes de Ville-Marie (Montréal).

Société Historique du Canada. Fondée en 1922 elle a pour but d'encourager la recherche historique et intéresser le public à l'histoire, plus spécialement à l'histoire du Canada, tant régionale que nationale; de favoriser les lieux et édifices d'intérêt historique, documents, reliques et autres souvenirs importants du passé; publier des études et des documents d'ordre historique . . . La **"Canadian Historical Review"**, publiée par l'université de Toronto, surtout en anglais, est l'organe de cette société qui est bilingue.

Institut d'Histoire de l'Amérique Française. Sous la présidence de son fondateur, M. le chanoine Lionel Groulx, l'Institut tenait sa réunion annuelle le 14 avril à l'Externat Classique Saint-Viateur à Outremont. Deux études furent présentées: "**La vie religieuse au Canada français sous l'impulsion de Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal**" par le R.P. Léon Pouliot, s.j., et "**La Vie religieuse au Canada français, sous l'impulsion de Mgr Louis-François Laflèche, évêque des Trois Rivières**", par Robert Rumilly.

Pour le dîner le maire Jean Drapeau recevait membres et invités au Chalet de l'Île Sainte-Hélène avec causerie du R.P. André Rayez, jésuite de France sur "**La spiritualité de Marie de l'Incarnation.**" En mars avec la 4e livraison la revue terminait son 15e volume. La Fondation Lionel Groulx organisait le lancement du dernier ouvrage du chanoine "**Le Canada Français Missionnaire**", à un dîner de 600 convives à l'hôtel Reine Elizabeth le 28 mai.

American Catholic Historical Society of Philadelphia. Fondée en 1884, l'ainée des sociétés historiques catholiques au pays, cette société publie ses "**Records**" avec le vol. 73. Il semblerait que la société a vu ses plus beaux jours. Le bulletin est réduit à deux livraisons par année et le nombre des intéressés diminue. Les archives de cette société sont parécieuses.

ACELF. L'Association Canadienne des Educateurs de Langue Française tenait son 15e congrès annuel à Montréal le 6 août à l'hôtel Reine Elizabeth sous la présidence de Roland Vinette. Le thème en était "**Préoccupations Economiques dans l'Education**". Mgr Iréné Lussier, recteur de l'université de Montréal fut élu à la présidence. Aux Editions **L'ACELF** paraissait encore le Répertoire des Institutions canadiennes d'enseignement français, un fort volume de 1266 pages, ouvrage bien ordonné et fournissant une information très utile. (1961-1962).

Ordre des Chevaliers de Champlain. Fondé en 1957, cet ordre tenait son 5e congrès national les 21, 22 et 23 septembre à Rimouski, sous la direction du Gouverneur Souverain, M. Omer Graton. En mai 1961 avait lieu la fondation des Dames Hélène de Champlain, comme auxiliaires. Ces dames tenaient aussi leur congrès conjointement sous la présidence de Mme Robert Charbonneau. Il est bon de rappeler le progrès de cette chevalerie qui fut inaugurée par des catholiques de langue française pour adhérer formellement à la doctrine sociale de l'Eglise afin de continuer dans l'union, une force au service des intérêts de l'Eglise et de la Patrie et aussi pour faire rayonner l'influence des catholiques de langue française tant au point de vue religieux que social et national. Sous la formule locale "**Abitations**", l'ordre recrute ses milliers de membres dans tout le Canada français.

Association Canadienne des Bibliothécaires de Langue française (ACBLF). Elle tenait son 18e congrès à Sherbrooke les 6, 7 et 8 octobre

à la Cité Universitaire. Mgr Irénée Pinard, P.A., le recteur saluait les congressistes. Plusieurs communiqués furent lus et étudiés. Le thème du congrès était **"l'organisation régionale des bibliothèques publiques"**. M. Henri Demers fut porté à la présidence. La société continuait la publication de son bulletin dans sa 8e année. Fondée à Montréal en 1843, l'association fut incorporée le 8 décembre 1960.

Société du Bon Parler Français. Dans sa 39e année de service, cette société tenait son 27e Gala, au théâtre St-Denis, de Montréal, le 30 mai en présence de plus de 2500 spectateurs. M. le président Trefflé Boulanger saluait l'assistance très distinguée et Manuel Maître dirigeait le programme. L'album du gala racontait tout le travail de la société au cours de l'année écoulée. En novembre, la société inaugurerait sa 9e série du programme **"Nos collègues au Micro."**

Au 27e Gala, on avait applaudi **"Les Compagnons de la Joie"**, la troupe **"Les Feux Follets"**, **"Le Théâtre du Jésus"** et autres. Le maire Jean Drapeau recevait ensuite invités et artistes de la Société au restaurant Hélène de Champlain.

Société des Écrivains Canadiens. L'assemblée annuelle de la société avait lieu le 12 mai à l'hôtel Reine Elizabeth à Montréal sous la présidence de Jean Filiatrault. Après lecture des rapports les membres décidaient de repenser la situation de la société en vue de sa réorganisation. La société compte 223 membres et Mme Claire Martin en est élue présidente. A la suite de son adhésion au Conseil Supérieur du Livre, la société établit son secrétariat à 260 ouest, rue Faillon, Montréal et Mlle Gisèle Thérout devient chef du secrétariat.

Lectures. Revue mensuelle consacrée à la culture et à la bibliographie critique sous la direction de Paul Martin, c.s.c. Nouvelle Série—Volume 8, 304 pages, Fides, Montréal, 1962. Cette revue est indispensable à tous ceux qui s'occupent de publications.

XIII

Etudes

Colonie Française en Floride 1592-1962

Voici exactement quatre siècles, dans les deux premières semaines du mois de mai de l'année 1562, les Français vinrent explorer les côtes de la Floride et de la Géorgie actuelles, et fondèrent dans la Caroline du Sud un établissement qui fut la première colonie européenne de la Côte Atlantique des Etats-Unis d'aujourd'hui.

Pour célébrer cet événement historique, qui, malgré son importance, n'est guère connu de nos jours, des cérémonies ont eu lieu près de Jacksonville, en Floride, où les Français débarquèrent le 1er mai 1562 et érigèrent une colonne de pierre aux armes du Roi de France, et près de Beaufort, en Caroline du Sud, où le chef de l'expédition, Jean Ribault, fonda le 14 mai 1562 CHARLESFORT, le premier établissement européen sur les rivages américains.

De hautes personnalités américaines — Gouverneurs, Maires, Sénateurs et Représentants au Congrès — ont assisté à ces commémorations. M. Gérard de la Villesbrunne, Conseiller à l'Ambassade de France, représentait à Jacksonville M. Hervé Alphand, Ambassadeur de France, qui, au mois d'avril 1958, était venu en ces mêmes lieux inaugurer le Parc national établi sur l'initiative de M. Charles Bennett, député de la Floride. A Beaufort, notre pays était représenté par M. Edouard Morot-Sir, Conseiller culturel près de l'Ambassade de France, qui refit devant un nombreux auditoire l'historique d'événements glorieux pour la France, et que chacun devrait mieux connaître.

La France de 1562 vivait dans un état de tension qui, chaque jour, menaçait de tourner à la guerre civile: "Papistes" et "Huguenots" étaient prêts à en venir aux mains. Sur le trône se trouvait un enfant: le jeune Charles IX; sa mère, Catherine de Médicis, Régente du royaume, ne possédait pas l'autorité qui, seule, eût pu empêcher les querelles de s'envenimer.

Parmi les Français patriotes que cette situation tourmentait, nul n'était plus en vue que Gaspard de Coligny. Héros de la bataille de Saint-Quentin, général et amiral de France, converti à la foi protestante, Coligny avait une grande idée: sachant que les hommes des deux religions ne sauraient pas vivre longtemps côte à côte en paix en ces temps d'intolérance et de violence, il voulait offrir un asile à ses coreligionnaires, qu'il sentait de plus en plus menacés. En même temps, dans les immenses terres vierges récemment découvertes dans le Nouveau-Mon-

de, ceux-ci pourraient travailler à la gloire du pays: "Une France jeune et forte surgirait par-delà les mers, disait l'Amiral; tandis que, calme et paisible, la vieille France serait pour jamais délivrée des persécutions qui la déshonorent".

Déjà, Coligny avait envoyé d'importantes expéditions en Amérique. Nicolas Durand de Villegagnon, en 1555, s'était installé sur son ordre au Brésil, dans une île de la baie qui est aujourd'hui celle de Rio de Janeiro. Près de là, Henryville — ainsi nommée en l'honneur du roi Henri II — était devenue la capitale d'une "France antarctique". Mais en 1560, les Portugais avaient détruit la colonie naissante.

Coligny n'était pas homme à se décourager. Puisque les Portugais, comme les Espagnols, s'opposaient à tout établissement français dans les terres tropicales et équatoriales, il songea aux rivages découverts en 1524 par le navigateur dieppois d'origine florentine, Jean de Verrazane. "Il a plu à Votre Honneur de me confier la découverte de toute la côte des Indes occidentales depuis la pointe de la Floride jusqu'au cap des Bretons, sur une distance de neuf cents lieues, pour vous faire un rapport fidèle sur la température, la fertilité du sol, les ports, les rivières et aussi les habitants". Ainsi les plans de l'Amiral étaient-ils précisés par "l'homme véritablement expérimenté au fait de la Marine" à qui l'expédition fut confiée: le commandant Jean Ribault.

A la tête de deux roberges royales, Ribault quitta Le Havre le 18 février 1562. Décidé à commencer sa reconnaissance par le Sud, il toucha la côte américaine vers le 30ème degré de latitude et pénétra le 1er mai dans un beau fleuve qu'il appela "Rivière de May"; c'est aujourd'hui la St. John's River. Les Français, sans le savoir, se trouvaient près de l'endroit où Ponce de Léon avait débarqué en 1513, lorsqu'il avait baptisé ce pays "Floride".

Ribault le décrivit comme "un pays plat, découpé de plusieurs rivières, où il croît des chênes, noyers, merisiers, lentisques et mûriers", sur lesquels vivent "une infinité de vers à soie". Les indigènes, d'abord méfiants, furent conquis par de menus présents, et ils vinrent "recevoir les Français en toute douceur et amitié". Pour marquer sa prise de possession du pays, Ribault érigea près de l'estuaire de la rivière un padron — une colonne de pierre de forme hexagonale, marquée des écussons à fleurs de lis.

Aujourd'hui, une stèle de pierre, reproduction du padron planté par Ribault, a été placée dans le petit port situé à l'embouchure de la St. John's River. Lorsque ce port de plaisance fut établi voici quelques décades, les Floridiens se souvinrent de la "rivière de May" des Français et, pour rappeler leur souvenir, le baptisèrent "Mayport". A Mayport, dimanche dernier, le groupe officiel put, du même endroit, découvrir les horizons d'océan et de verdure dont Ribault et ses compagnons avaient parlé avec enthousiasme voici exactement quatre siècles,

De là, l'expédition française repartit vers le nord. En moins de 60 lieues, longeant les côtes de la Géorgie actuelle, ils reconnurent huit rivières, auxquelles ils donnèrent les noms de fleuves du pays natal: Seine, Somme, Loire, Charente, Garonne, Gironde . . . Deux autres furent baptisés "Grande" et "Belle" — cette dernière est aujourd'hui la rivière Savannah.

Le 14 mai 1562, Jean Ribault découvrit une baie capable de "recevoir les plus grands vaisseaux de France, un vrai port royal". Le nom est resté: c'est aujourd'hui le Port Royal Sound, dans la Caroline du Sud.

La région paraissait fertile, la végétation était abondante et les caciques voisins, qui répondaient aux noms d'Adusta, Hoya, Covexis et Ouadé, se montrèrent si accueillants que Ribault décida de créer là, sur-le-champ, un établissement. Une petite forteresse fut construite dans une île ombragée de cèdres (aujourd'hui Parris Island, centre d'entraînement des Marines américains); en l'honneur du roi Charles IX, elle reçut le nom de "Charlesfort".

L'emplacement de Charlesfort se situe près du village qui s'appelle maintenant d'un autre nom français, Beaufort. C'est là que s'est déroulée la seconde commémoration, en présence, notamment de M. James Byrnes, ancien Secrétaire d'Etat du Président Truman, du Sénateur J. M. Waddell, du Congressman L. Meudel Rivers et de M. Edouard Morot-Sir. L'Invocation fut dite par le Révérend Stein-Schneider, de Washington, et les drapeaux français et américain furent hissés exactement à l'emplacement de l'ancien Charlesfort, tandis que la musique des Marines faisait retentir les deux hymnes nationaux.

Notons ici qu'avant même ce quatrième centenaire, les Etats-Unis n'avaient pas entièrement oublié le Charlesfort du XVIème siècle. En 1925, le Congrès a voté qu'une stèle serait érigée en ce lieu pour en perpétuer le souvenir. C'est près de cette stèle qui reproduit, elle aussi, l'un des padrons royaux plantés par Ribault, qu'avait été dressée l'estrade officielle.

Sur cette colonne de 15 pieds de haut, on peut lire d'un côté: "Here stood Charlesfort, built in 1652 by Jean Ribault for Admiral Coligny, a refuge for Huguenots and to the glory of France"; et de l'autre côté, sous un écusson fleurdelisé: "Erected 1925 by the Government of the United States of America to mark the first stronghold of France on this continent".

Après avoir dirigé la construction d'un fort triangulaire de 160 pieds de côté, Jean Ribault demanda des volontaires pour l'occuper, tandis que lui-même rentrerait en France: "Nul de vous n'ignore, dit-il, de combien nostre entreprise est de grande conséquence, et combien aussi elle est agréable à nostre jeune Roy . . . Je supplie doncques tous d'y adviser, et librement me déclarer vos volontés . . . Pour ceux qui resteront, vostre renommée à l'advenir reluira inextinguible par le meilleur de nostre France."

28 volontaires se déclarèrent. Le commandement de Charlesfort fut alors confié au capitaine Aubert de la Pierre. En partant, Ribault leur fit cette recommandation: "Vivez en fraternité les uns avec les autres sans aucune dissension et, ce faisant, Dieu vous assistera et bénira vos entreprises".

S'adressant à des marins aussi indépendants qu'intrépides, la recommandation n'était pas superflue. L'été de 1562 se passa assez bien, et nos Français, seuls Blancs perdus dans l'immense continent nord-américain, purent s'enfoncer vers l'intérieur, rendre visite aux tribus indiennes amies, participer à leurs jeux et à leurs chasses.

L'automne venu, le vie devint plus difficile; au milieu de l'hiver, les peu prévoyants colons se trouvèrent au bout de leurs vivres. La famine vint et, avec elle, la discorde. Le capitaine Aubert condamna à mort l'un de ses hommes, le tambour Guernache, pour indiscipline, et le pendit de sa main. Cet excès de sévérité lui valut la rancœur de plusieurs de ses soldats, et quelque temps plus tard, il fut tué "accidentellement" d'un coup d'arquebuse.

* * *

Le sergent Nicolas Barré, qui avait fait partie de l'expédition de Villegagnon au Brésil, lui succéda au commandement de Charlesfort. En mars 1563, un malencontreux incendie détruisit les habitations. Dès lors, les Français, découragés, et affamés, guettèrent les voiles qui leur apporteraient du secours. L'été s'avancait, nul ne vint.

C'est alors que les expatriés décidèrent de construire eux-mêmes un navire pour repartir. Avec l'aide des Indiens, de grands arbres furent abattus, et leur tronc creusé par le feu pour faire une coque; on dressa un mât de fortune, une tente militaire devint voile, la résine des pins remplaça le goudron, des cordes furent tressées avec des lianes. Au début de septembre (1563), Barré et ses compagnons prirent la mer sur leur étrange bateau — le premier, certes, jamais construit sur le territoire américain.

La navigation de cet incroyable esquif ne fut qu'un long cauchemar. Au bout de deux mois, épuisés par la faim et la soif, leur navire faisant eau de toutes parts, les Français auraient tous péri si, par miracle, une goélette anglaise ne les avait recueillis.

L'établissement de Charlesfort n'en avait pas moins duré quinze mois. 25 ans avant l'arrivée des pionniers de Raleigh en Virginie (1587), 45 ans avant la venue de John Smith à Jamestown (1607), 58 ans avant le débarquement des Pères Pèlerins près du Rocher de Plymouth (1620), Charlesfort s'inscrivait dans l'histoire comme la première colonie européenne sur le territoire des Etats-Unis actuels.

L'HISTOIRE des entreprises françaises en Floride au XVI^{ème} siècle ne se termine pas avec l'évacuation de Charlesfort. Les péripéties et la suite tragique de cette extraordinaire aventure ont déjà été

racontées dans un précédent numéro de "France-Amérique". Nous nous bornerons ici, en attendant les quatre-vingtièmes centennaires qui, nous l'espérons, ne manqueront pas d'être célébrés en 1964 et 1965, à en rappeler les principaux épisodes.

En avril 1564, l'Amiral de Coligny chargea un ancien lieutenant de Ribault, René de Laudonnière, d'aller poursuivre l'oeuvre entreprise en 1562. Laudonnière emmena à bord de ses trois vaisseaux 200 colons — gentilshommes huguenots, ouvriers, cultivateurs, artisans et deux compagnies d'arquebusiers (dont beaucoup étaient catholiques). Le cartographe attaché à la troupe, Jacques Le Moyne de Morgue, était un dessinateur de talent qui devait ramener de précieux dessins sur l'expédition et les premiers témoignages graphiques de la vie des Indiens d'Amérique au milieu du XVIème siècle.

Le 25 juin, Laudonnière jetait l'ancre dans la rivière de May et retrouvait le padron laissé par Ribault, objet de la vénération des indigènes. C'est près de là qu'il établit un fort puissant que d'après le nom latin du Roi Charles IX, il baptisa "Fort Caroline". Ce second établissement allait vivre, lui aussi, quinze mois, au milieu de cent péripéties dont chacune mériterait d'être contée.

Les Espagnols, comme bien l'on pense, n'avaient pas appris sans un vif déplaisir l'installation des Français dans un pays qu'à bon titre, ils revendiquaient comme leur. Le Roi Philippe II confia à l'un de ses chefs de guerre les plus redoutables, Pedro Menendez de Aviles, nommé "Adelantado" de Floride, 37 vaisseaux et deux mille hommes pour aller "extirper l'hérésie du nouveau continent".

Instruit de cette menace, Coligny équipa à la hâte une expédition de secours et fit appel de nouveau à Jean Ribault, nommé Lieutenant-Général du Roi en Neuve-France. Celui-ci quitta Dieppe en juin 1565 avec sept navires. A la même date, la flotte de Menendez partait de Cadix.

Ribault arriva le premier, le 28 août 1565. Le même jour, Menendez débarquait quelques lieues plus au sud, et dressait son camp en un endroit qui, en l'honneur du Saint du jour, fut baptisé par lui San Agustin. C'est aujourd'hui Saint Augustine, la plus ancienne ville des Etats-Unis.

Le 4 septembre, Menendez envoya ses galions au large du Fort Caroline. Mais il jugea prudent de ne pas affronter les canons. Six jours plus tard, Ribault décida d'attaquer San Agustin par mer et fit embarquer le gros de ses troupes. C'est alors que se leva brusquement l'un de ces violents cyclones, fréquents en cette saison sur les côtes floridiennes. L'escadre française fut jetée sur les plages et détruite.

Menendez marcha alors sur le Fort Caroline, qui fut pris d'assaut le 20 septembre. Laudonnière, qui le commandait, et le dessinateur Le

Moyne, furent parmi les 27 rescapés qui purent s'embarquer sur un navire français et, plus tard, rentrer en France. Jean Ribault et quelque 200 autres Français ayant survécu au naufrage furent faits prisonniers et exécutés entre le 27 septembre et le 11 octobre.

"J'ai ordonné, écrivit Menendez au Roi Philippe II, de tuer Jean Ribault avec tous les autres, jugeant cela nécessaire pour le service de Dieu et de Votre Majesté. Je considère comme une heureuse fortune que Ribault soit mort, car le Roi de France eût pu faire mieux avec lui en une seule année qu'en dix années avec un autre; car je n'ai pas connu de meilleur capitaine, ni de marin plus expérimenté dans cette dangereuse navigation des Indes". Ainsi mourut Ribault, et ainsi s'achèverent les efforts de colonisation française en Floride au XVI^{ème} siècle.

Les cérémonies de dimanche dernier se sont déroulées dans le Fort Caroline, reconstitué depuis quatre ans grâce à l'initiative de M. Charles Bennett, député de la Floride. Dans son allocution, M. Bennett a souligné que la liberté de conscience était la règle dans les établissements français: en effet, si les services religieux étaient célébrés selon le culte protestant et si la majorité des colons étaient huguenots, un certain nombre de soldats étaient catholiques. Aussi M. Bennett souhaitait-il que ce haut lieu d'Histoire soit connu comme "le berceau de la liberté américaine".

Prenant la parole à son tour, M. Gérard de la Villesbrune déclara qu'il était extrêmement significatif que "les premiers Européens qui s'établirent sur la Côte atlantique des Etats-Unis d'aujourd'hui, et qui étaient des Français, fussent venus pour y chercher la liberté. La liberté, dit-il, a toujours été le lien le plus solide, l'idéal commun des Etats-Unis et de la France".

Jacques Habert

Membre

Directeur de "France-Amérique"

Exposition de Seattle

Age de l'Espace

1962

Par-dessus la mer de nuages, le Mont-Rainier a hissé sa tête blanche pour nous prévenir que le but était proche. Après deux heures de vol au-dessus d'une ouate nous cachant entièrement les Rocheuses du Montana et de l'Idaho, c'est le premier repère qui, grâce à ses 14.410 pieds, parvienne de terre jusqu'à nous. Le Boeing a frémi. Sait-il qu'il retourne à son coin de terre natal (puisque c'est à Seattle que lui et ses quelque 400 semblables sillonnent aujourd'hui tous les cieux du monde ont été conçus et construits)? Faisant feu de ses quatre réacteurs, il plonge et s'enfonce dans les vallons de brume. Et soudain, au sortir du néant, Seattle apparaît . . .

Les gens de Seattle disent que leur ville est la plus belle d'Amérique. Ce qui est certain, c'est qu'elle s'étend dans un site grandiose de montagnes et d'eau. A l'est, la chaîne des Cascades, dont les multiples petits lacs semblent autant de pierres précieuses et dont les claires rivières dévalent en torrent jusqu'à la mer; au sud, le Mont Rainier, dont la cime, tant elle est haute, paraît souvent planer dans l'azur et dont les bas-flancs s'ornent de forêts centenaires; à l'ouest, le "Puget Sound", complexe maritime s'enfonçant derrière la chaîne côtière du Mont Olympe et n'atteignant l'océan Pacifique, par le détroit Juan de Fuca, vers le nord-ouest, qu'après un cheminement de quelque 200 milles à travers un invraisemblable et pittoresque dédale d'îlots et de promontoires.

La ville même de Seattle s'allonge, sur une langue de terre nord-sud, entre le lac Washington, traversé par un pont flottant de 6,560 pieds de long, et la baie Elliott, où s'agglomèrent les quais, les docks et les hangars de l'un des plus grands ports américains du Pasifique.

A la fin du siècle dernier, Seattle n'était qu'un petit havre perdu, vivant de l'exportation du bois, lorsqu'en 1897, l'or fut découvert au Yukon et le Puget Sound devint le point de départ pour l'Alaska; en cinq ans, la population de Seattle passa de 10.000 à 90.000 habitants. Aujourd'hui, on en compte 557.000. L'or a depuis longtemps cessé d'attirer les aventuriers dans le Nord-Ouest, mais l'industrie du bois, les pêcheries, les constructions navales et, plus récemment, les usines aéronautiques et l'électricité ont fait de l'ensemble Seattle-Tacoma l'un des foyers industriels les plus actifs du pays.

Rien de tout cela, pourtant, ne peut expliquer comment Seattle se trouve être aujourd'hui le siège d'un événement considérable: la première Foire internationale reconnue aux Etats-Unis depuis celle de New-York en 1939. Ouverte le 21 avril 1962, elle a reçu le 15 août son 6 millionième visiteur; on estime qu'à la fermeture, le 21 octobre, 10 millions de personnes l'auront visitée.

Cette entreprise de 80 millions de dollars doit tout au hasard, à la hardiesse et au travail acharné. L'idée d'organiser une exposition internationale à Seattle est née il y a neuf ans lorsque trois personnalités de la ville pensèrent rappeler, par une autre foire plus grandiose, le 50ème anniversaire de l'Exposition de l'Alaska, du Yukon et du Pacifique, qui avait eu lieu à Seattle en 1909.

On nomma des commissions qui contribuèrent à obtenir de la Municipalité une garantie de crédit de 10 millions de dollars pour la construction d'un théâtre, d'un centre civique et d'un hall d'exposition. L'Etat de Washington engagea 4 millions de dollars de plus dans un projet de "Colisée". Les industriels et les commerçants locaux recueillirent encore 4 millions et demi et, enfin, le Gouvernement fédéral accorda 9 millions.

En 1959, le Président du comité de la Foire, M. Joseph Gandy, directeur d'une agence d'automobiles, se rendit à Paris pour demander au Bureau des Expositions internationales (que préside depuis plusieurs années l'ancien Ministre M. Léon Baretty) de reconnaître la Foire de Seattle comme la seule manifestation de ce genre autorisée aux Etats-Unis pour une durée de dix ans. Le B.E.I., organisé depuis 1928 pour régir ce genre d'entreprises et éviter leur prolifération, y consentit (à la surprise générale, il est vrai, et non sans provoquer la fureur des organisateurs de l'exposition de New-York de 1964). Cet agrément devait déterminer la participation de 30 nations membres du B.E.I. — dont la France.

Le thème de cette exposition internationale est celui de "L'Homme à l'Age de l'Espace". Il s'agit d'étudier le comportement de l'homme devant les inventions contemporaines, de révéler le monde nouveau qui s'ouvre devant lui, de montrer les moyens dont il va disposer, d'indiquer les dangers qu'il court, de chercher ce qu'il va devenir. La conclusion de cette enquête doit permettre de dégager ce que sera la vie au XXI^{ème} siècle. D'où le nom d'"Exposition du XXI^{ème} siècle" dont on pare la Foire, et le sigle "21" que l'on voit reproduit partout.

Il n'y a pas de doute que ce sont ces intentions sérieuses et la note d'intellectualité ainsi placée dans l'affaire qui ont plu aux esprits cartésiens du B.E.I. parisien et les ont déterminés à accorder leur investiture à l'entreprise. Il reste à voir dans quelle mesure les organisateurs ont pu rester fidèles à leurs plans de départ.

L'Aiguille de l'Espace

Dans un ensemble qui se veut futuriste, l'architecture tient un rôle primordial. Il faut dire à cet égard (d'autant plus que le reste des bâtiments appellent beaucoup de réserve) que la construction principale de l'Exposition, celle qui en est la marque et le symbole, nous a paru agréablement réussie.

Ce que la Tour Eiffel fut en 1889 pour la IV^{ème} Grande Foire internationale de Paris, l'"Aiguille de l'Espace" l'est pour l'Exposition de l'âge de l'espace à Seattle. Son habitacle rond, de couleur orange, en équilibre sur une tige élancée de 170 mètres de haut, fait penser à une soucoupe volante empalée à l'extrémité d'un gigantesque bougeoir. L'Aiguille de l'Espace est d'ailleurs un bougeoir, puisqu'elle lance à son sommet, la nuit venue, une flamme de 20 mètres, brûlant du gaz naturel amené directement du Texas.

A 550 pieds au-dessus de la Foire, cette tour, "l'édifice le plus élevé à l'ouest du Mississippi", supporte une plate-forme d'observation d'où l'on découvre le site admirable de Seattle, et un restaurant qui tourne sur son axe de 360 degrés par heure en donnant ainsi aux dîneurs une vue circulaire complète de la ville avec les lacs, la mer et les montagnes des environs. Sa stabilité est si bien calculée que les verres d'eau pla-

cés sur les tables n'ont pas une seule ride. Un moteur électrique d'un cheval-vapeur réussit à faire tourner la charge de 200 tonnes — grâce à un rapport d'engrenage de 800 à 1 — pour une dépense horaire équivalente à deux cents seulement.

L'histoire des fondations de la tour est intéressante. On a creusé une fosse en forme d'Y à 15 mètres de profondeur. Elle fut garnie de 250 tonnes d'armature d'acier et de 72 énormes boulons d'ancrage de 9 mètres 60 de long et 10 centimètres de diamètre. Le tout est noyé dans plus de 5,600 tonnes de béton. Ces fondations représentent une telle masse qu'en dépit de la présence de 3,500 tonnes d'acier dans la tour proprement dite, le centre de gravité de la structure entière n'est guère éloigné du niveau du sol.

Les visiteurs montent au sommet de la tour dans deux ascenseurs à grande vitesse, en forme de capsule spatiale qui contiennent chacun une trentaine de passagers et sont munis de hublots d'observation pour ceux qui ont le courage de regarder au dehors durant le trajet vertical à la vitesse de 240 mètres à la minute.

Le monorail

L'accès de l'exposition s'écarte résolument de tout ce qu'on a l'habitude de voir dans les foires internationales. Pour se conformer au thème du XXIème siècle, deux trains monorail aérodynamiques — un bleu et un rouge — de quatre wagons chacun, atteignant une vitesse de 100 kms à l'heure, peuvent emmener chaque heure 10,000 passagers. A 1,900 mètres de la foire, ceux-ci prennent le train à partir d'un trottoir roulant disposé au coeur de la ville et arrivent 96 secondes plus tard au terminus situé à l'intérieur de l'enceinte de l'exposition.

Les voitures aux parois étincelantes en aluminium, capables de transporter 450 passagers, enjambent un rail unique soutenu par des montants et roulent silencieusement à 7 mètres 60 au-dessus du sol sur des systèmes de pneumatiques en caoutchouc qui en assurent à la fois le confort et la stabilité. Mus par des moteurs électriques, les trains de ce système monorail d'une valeur globale de 4 millions et demi de dollars font mieux que de résoudre le problème du stationnement des voitures et les difficultés de la circulation pour les milliers de clients de l'exposition. Ils montrent en outre comment les banlieusards de l'an 2000 pourront rouler confortablement à grande vitesse vers le lieu de leur travail.

Une exposition divisée en 5 Mondes

Mais visitons enfin l'Exposition elle-même. Le thème de 'l'Homme à l'âge de l'espace' nous est proposé dans cinq domaines: le monde des Sciences, le monde de la Vie quotidienne (au XXIème siècle), le monde du Commerce et de l'Industrie, le monde des Arts, le monde des Distractions. L'ensemble s'organise autour de ces cinq "Mondes", qui se partagent les 30 hectares (74 acres) du Champ de Foire.

Le Monde des Distractions frappe d'abord par son ampleur: on a construit un Opéra de 3,000 places, un théâtre de 88 sièges, un auditorium qui peut contenir 5,500 personnes, un stade pour 12,000 spectateurs. Les fêtes, manifestations et spectacles s'y succèdent. Parmi les troupes et les vedettes amenées de tous les continents, c'est la Comédie Française qui, du 6 au 11 août, a tenu la scène de l'immense Opéra, avec à l'affiche "Le Bourgeois Gentilhomme". Après l'exposition, la ville disposera d'un Centre civique aux ressources telles que Richard Nixon, qui a visité l'exposition la semaine dernière (presque le même jour que l'Attorney General Robert Kennedy et sa famille), remarquait qu'on pourrait certainement, maintenant, tenir de vastes Conventions politiques à Seattle.

Le parc d'attractions est un Coney Island frénétique, où les manèges, carrousels, fusées, rocquettes, roues géantes, "triens des cieux" et autres véhicules qui se veulent spatiaux invitent les petites et les grands, dans une débauche de musique et de bruits, à rechercher des sensations fortes qui se prétendent joies du cosmos. Notons ici que pour ce qui est des soucis plus terre-à-terre, la Foire offre un nombre impressionnant d'endroits où l'on mange, depuis un "Food Circus", où l'on est censé trouver les produits du monde entier jusqu'aux deux restaurants français.

Le Monde des Arts se concrétise dans une exposition qui se proclame la plus importante jamais réalisée dans l'Ouest des Etats-Unis. 600 tableaux ont été prêtés par 65 musées du monde entier (et assurés pour une somme de 25 millions de dollars). Ils sont groupés en deux catégories: d'une part, les chefs-d'œuvre de tous les temps; d'autre part, les œuvres les plus caractéristiques des artistes d'aujourd'hui (depuis 1950), celles qui permettent de dégager les tendances de demain.

La France figure notamment dans cette double exposition par des œuvres de Poussin, Watteau, Chardin, Boucher, Fragonard, Ingres, Delacroix, Millet, Degas, Toulouse-Lautrec, Monet, Renoir, Seurat, Cézanne, Gauguin, Rouault, Henri Rousseau, Berthe Morisot, Odilon Redon, Pierre Renard et Bracque d'une part, Pierre Alechinsky, Jean Arp, Roger Bissière, Paul-Emile Borduas, César, Raoul d'Haese, Jean Dubuffet, Etienne-Martin, Robert Jacobsen, Lucebert, Robert Muller, Jean-Paul Riopelle, Pierre Soulages, François Stahly, Antoine Tapiès, Jean Tinguely, Joseph Zaritsky, d'autre part.

Le Monde de l'Industrie

Le Monde du Commerce et de l'Industrie présente, parmi bien d'autres conceptions, le rôle futur des matériaux tels que les matières plastiques (pour le pavage des routes) et le fonctionnement d'institutions publiques telles que les bibliothèques (machines à traduire électroniques et télévision en circuit fermé pour la transmission d'informations à partir de centres éloignés).

Dans cette section sont placés les stands de nombreuses maisons américaines et la plupart des pavillons des nations étrangères: Grande-Bretagne, Canada, pays scandinaves, Japon, Philippines, Mexique, Brésil, Inde, Chine nationaliste, Thaïlande, Corée, République Arabe Unie, etc. Les intentions commerciales y sont souvent évidentes, et certains de ces stands ne sont même que de simples boutiques où l'on vend pacotilles et souvenirs.

Le Pavillon de la C.E.E.

Le Pavillon de la Communauté Economique Européenne mérite une place à part. Après avoir fait l'historique de la C.E.E., la France, l'Italie, l'Allemagne fédérale, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg présentent dans une série de 15 dioramas les grandes réalisations à venir du Marché Commun et les implications considérables, pour le 21ème siècle, de la constitution en Europe d'une entité économique comparable aux Etats-Unis et à l'Union soviétique. Parmi les moyens de transport de demain, la Super Caravelle française figure en bonne place.

Le Monde des Sciences

Le Mondes des Sciences est présenté par le Gouvernement américain dans un ensemble de six bâtiments entourés de blancs portiques. L'homme, malgré des sens qui le trompent souvent, est allé de la simple curiosité à la recherche scientifique; une longue lignée de savants de tous les pays (un seul Français y figure: Lavoisier) conduit jusqu'à l'ère de l'atome. A l'intérieur du "Spacearium" (dont la réalisation a coûté à elle seule un million de dollars), les visiteurs accomplissent un périple simulé dans l'espace au moyen de la projection d'un film à trois dimensions qui les entoure de tous les côtés au-dessus. Un vol impressionnant de 12 minutes équivalant à 2.000 années-lumières dans un "vaisseau spatial" les transporte près de la lune, du soleil et de plusieurs planètes du système solaire, puis dans l'espace interstellaire et même intergalactique.

Au Pavillon voisin de la NASA, où est exposé la capsule "Amitié 7", avec laquelle John Glenn accomplit ses trois orbites historiques, les visiteurs peuvent se familiariser avec les programmes et les moyens grâce auxquels on espère que le voyage des hommes dans le Cosmos sera bientôt une fréquente réalité.

Le Monde de Demain, tel que toutes ces recherches et analyses permettent de l'envisager, est enfin présenté à l'intérieur du "Colisée", merveille de construction réalisée par l'architecte Paul Thiry: un toit d'aluminium soutenu par un réseau de huit kilomètres de câble d'acier recouvre une esplanade de 130.000 pieds carrés (trois hectares et demi) sans le moindre support interne, et avec des murs de verre. Après l'exposition, l'Etat de Washington fera de cet édifice un amphithéâtre de 20.000 places.

Un ascenseur, ballon de verre, enlève cent personnes à la fois dans "la Maison du XXI^{ème} siècle" — des cubes de verre soutenus dans l'espace et dominant un paysage d'eau et de verdure. Dans les villes de demain, plus de chaud ou de froid, plus de jour ou de nuit, plus de poussière, plus de détrit, plus de fumée . . . C'est près de ce rose déploiement de joyeux avenir que, sous le même toit, le pavillon français ramène tout à coup le visiteur à une vision plus sérieuse des perspectives futures.

Au Pavillon français: les dangers
et les "clefs" du monde de demain

Sous le double patronage du Comité français des Expositions et du Centre national du Commerce, la France a apporté un soin particulier à sa participation à Seattle. Avec ses 2,200 mètres carrés de superficie, le Pavillon, réalisé par le décorateur Max Ingrand et l'architecte Roger Gotteland (par ailleurs Agent consulaire de France à Seattle), est le plus important de ceux des pays étrangers; il est aussi le mieux situé, puisqu'il est le seul de ceux-ci à l'intérieur même du Colisée. Un décret du 14 septembre 1961 a nommé M. Pierre Piganiol Commissaire général et M. Georges Dumesnil, Commissaire général adjoint. En l'absence de M. Piganiol, reparti pour la France, c'est ce dernier qui, fort aimablement, m'a reçu.

A l'entrée, deux statues de Bourdelle: Hercule, en archer, tirant en l'air — la Science, comme la flèche, part, quoi qu'on en pense, dans l'inconnu; et Pénélope, symbole de l'Humanité qui attend et espère des lendemains meilleurs . . . A partir de là, l'exposition se déroule en quatre séquences, le long d'un habile circuit à sens unique auquel le visiteur n'échappe plus:

La première pose les bases des connaissances scientifiques modernes, en rappelant la part prise par les savants français. D'un côté, les chimistes: Lavoisier, Proust, Gay-Lussac, Sainte-Claire Deville, Kuhlmann, Berthelot, Niepce et Daguerre, Poitevin et Chardon, Pasteur; de l'autre, les physiciens: Coulomb, Ampère, Fresnel, Malus, Biot, Arago, Becquerel, qui découvre la radio-activité en 1896, Pierre et Marie Curie, Langevin, Perrin, Weiss, Neel. L'ensemble de ces efforts conduit à la connaissance de la matière au niveau de la molécule et à la découverte de la radio-activité artificielle par Joliot-Curie en 1932: l'ère atomique est née.

En seconde partie, voici les réalités techniques d'aujourd'hui: l'usine nucléaire de Marcoule, le microscope électronique de Toulouse, la station de radio-astronomie de Nançay, le four solaire de Mont-Louis, le centre de télévision du Pont Mirabeau à Paris, le photo-multiplicateur Lallemand, le béton précontraint, les biréacteurs "Caravelle", le bathyscaphe "Archimède", l'usine marémotrice de la Rance, les locomotives les plus rapides du monde, les appareils à filage du verre, la

perforatrice "Jumbo" du Mont-Blanc, un téléphone à rayon infra-rouge dont on fait l'étonnante démonstration . . .

Après ce beau déploiement de mécanisation et ces aperçus sur les moyens dont on disposera demain, une question se pose: que va devenir l'Homme dans tout cela? Et c'est alors, en troisième séquence, que le visiteur de l'exposition française se trouve plongé dans une salle obscure où un film effarant lui montre en quatre minutes le tourbillon effrayant dans lequel l'humanité est entraînée: vitesse, violence, vice, vacarme, vide et désintégration.

Ce coup de massue donné, on passe à la quatrième partie de l'exposition, où "sept clefs" sont proposées pour que la civilisation du XXIème siècle échappe aux perspectives peu engageantes qui la menacent: l'enseignement (des écoles et universités françaises, des moyens audio-visuels, etc., sont présentés), la recherche (c'est là qu'on voit la soucoupe de plongée sous-marine de Cousteau), une organisation rationnelle de l'existence (expériences d'audiophonation du Dr Tomatis), des méthodes d'emploi des moyens modernes (calculatrices électroniques, etc.), une adaptation de l'environnement (exemple: le nouvel urbanisme parisien), un attachement précis à la nature (organisation des loisirs, villégiatures à la mer, à la montagne: exemple, les stations de ski des Alpes), enfin, l'entretien de la sensibilité, par la pratique des Arts (musique, peinture, littérature)

Cet itinéraire crypto-philosophique se termine sur une pensée de Gaston Berger: "Il n'y a sur terre que deux choses précieuses: la première, c'est l'Amour; la seconde, bien loin derrière, c'est l'Intelligence" . . . Sans doute cette affirmation est-elle placée là pour faire contrepoids à l'impression de dépouillement et de sécheresse que donne forcément une exposition dont le brillant rationalisme ne peut laisser que peu de place aux élans du coeur.

Que retiendront les visiteurs américains (qui pour la plupart viennent des états les plus provinciaux de l'Union) de la docte leçon qu'on veut leur administrer? De jeunes hôtes, en gants blancs de Neyret, bien prises dans de sobres et élégants tailleurs de Jacques Heim, essaient gentiment d'expliquer aux mangeurs de "pop-corn" et de "cotton candy" la signification des choses et les dangers de déshumanisation qui les guettent. Elles s'y emploient avec bonne volonté et trouvent parfois des oreilles réceptives. Dans le livre où les visiteurs sont priés de mentionner leur impression, les mots qui reviennent le plus souvent sont: "provocative", "stimulating", "instructive", "full of thought"; et quelqu'un a conclu: "I found this a very well thought out exhibit that made serious statements — and even offered answers".

Nul, en tout cas, ne pourra contester à la participation française le fait qu'en dehors de tout esprit de propagande nationale, elle se soit honnêtement conformée au thème proposé par l'Exposition. Traitant sur le plan le plus élevé la question de savoir ce que serait le XXIème siècle,

cle, la France, à Seattle, s'efforce de trouver ce qu'il faudrait faire pour que dans un monde infiniment agrandi et dangereusement disloqué, notre civilisation reste aux dimensions de l'Homme et maintienne des valeurs plus précieuses, dans leur simplicité, que toutes les merveilles de la science et toutes les réussites techniques de demain.

Jacques Habert

Membre

Directeur de "France-Amérique"

Edmond de Nevers

1862-1962

L'année 1962 nous avait apporté, le douze février exactement, le centenaire de la naissance d'Edmond de Nevers. Elle coule doucement vers sa fin avec les derniers beaux jours de l'été sans que personne, semble-t-il, ni dans son patelin natal de Nicolet, ni de nos sociétés patriotiques, ni au sein de nos universités, ne se soit préoccupé de lui rendre hommage. Il a été pourtant, l'un de nos grands intellectuels, un des premiers qui ait eu une culture vraiment universitaire. Il a aimé son petit peuple et il lui a laissé, à quarante ans, deux oeuvres qui nous apprennent combien son patriotisme était, à la fois, généreux et lucide.

L'homme était singulièrement doué. Une santé délicate lui mesura les années et l'empêcha pendant sa courte existence (quarante-quatre ans) de jouer le rôle auquel il aurait pu aspirer. Il avait une âme d'artiste, éprise de beauté et de vérité. Il composa des poèmes. A Berlin, où il se rendit faire des études universitaires, il étudia le violon sous la direction d'un des maîtres de l'époque. Il s'initia en même temps aux sciences de l'homme: ethnologie, sociologie, histoire, économie politique, philologie.

Parlant couramment l'allemand, qu'il a commencé à étudier au Séminaire de Nicolet où il a fait ses études classiques, il apprend à fond l'italien en Italie même, puis l'espagnol à Madrid. Un stage de cinq ans à Paris, comme rédacteur à l'agence Havas, va lui permettre d'affiner sa langue maternelle et de composer les deux ouvrages qui constituent son titre principal à notre admiration: "L'Âme américaine" (2 v., 753 pp.) et "L'Avenir du peuple canadien-français" (1 v., 441 pp.), édités dans la Ville-Lumière en 1900 et en 1896.

Le premier ouvrage est une étude sur les Etats-Unis d'Amérique alors en pleine évolution. De Nevers était persuadé que le Canada finirait par entrer dans l'orbite de la Grande République. Une partie de sa famille y avait émigré. Plusieurs motifs le poussaient donc à rédiger ces deux volumes. Ils soutiennent la comparaison avec les écrits d'Alexis de Tocqueville et d'André Seigfried sur le même sujet. Ferdinand Brunetière leur consacra quarante pages dans la "Revue des Deux Mondes" et son enthousiasme n'était pas de commande.

"L'Ame américaine" était la suite de "l'Avenir du peuple canadien-français". Les dernières pages de "l'Avenir" envisageaient la possibilité et même la probabilité de notre annexion aux Etats-Unis. En dépit de parties caduques comme celle-ci, "l'Avenir du peuple canadien-français" est un ouvrage de valeur et il a exercé une influence considérable sur la pensée nationaliste au Canada français. A peu près tous nos écrivains patriotes s'en sont inspirés, plusieurs n'ont guère fait que développer les thèmes suggérés par de Nevers. Encore aujourd'hui on le cite sans même savoir à quelle source on s'abreuve.

C'est qu'il constituait le premier effort de réflexion synthétique sur notre peuple, sur son passé, son présent et son avenir, selon le plan de l'auteur. Il contient de très belles pages sur notre histoire et notre langue. Il renferme des suggestions pour l'avancement des nôtres, qui étaient bien en avance sur l'époque, par exemple l'institution d'un crédit agricole et l'établissement de chantiers coopératifs en colonisation. Nous y découvrons la notion de l'université, centre de perfectionnement, de recherche, de synthèse, pas seulement de formation technique. L'auteur dénonce avec vigueur les maux causés par la politicièrie.

Aux alentours de 1915, "l'Action française" de Montréal reprendra à son compte les idées contenues dans ce volume et leur conférera une nouvelle actualité. Sauf erreur, celui qui fut et qui demeure le maître de notre pensée nationale, M. le chanoine Lionel Groulx, a puisé dans ce bouquin une partie de sa ferveur patriotique.

Edmond de Nevers nous donne un exemple, un exemple dont nous avons grand besoin en ce moment: celui de la fidélité à la petite patrie. Il a quitté son pays à l'âge de vingt ans. Il a passé dix années de sa courte existence en Europe à puiser la science dans les grandes universités. Ses connaissances lui ont permis de mesurer nos insuffisances. Mais au lieu de renier ses compatriotes, d'accabler ses prédécesseurs, en premier lieu ses maîtres canadiens, il les a voulu aider. Il a mis à leur disposition les notions qu'il avait acquises au prix de grands sacrifices. Et c'est pour eux qu'il a écrit les deux oeuvres qui valent autant par la pensée généreuse qui les a inspirées que par leur contenu.

Il commença d'agoniser en 1903 alors qu'il était en possession de toutes ses ressources et qu'il aurait tant voulu faire pour les siens. Il achèvera de mourir en chrétien, le quinze avril 1906. C'était le dimanche de Pâques. Il avait habité Québec quelques années et donné un unique cours à Laval. Un professeur de cette Université, M. Claude Galarneau, a résumé sa vie et son volume "L'Avenir du peuple canadien-français". Il y a ajouté quelques extraits de cet ouvrage. C'est le seul travail d'ensemble sur de Nevers, avec la biographie de M. Raoul Trudeau, d'ailleurs manuscrite.

Edmond de Nevers avait aidé son frère Lorenzo à étudier la peinture à Paris. Celui-ci vit encore. Il est établi depuis longtemps en

Nouvelle-Angleterre où il est bien connu par ses tableaux. Nos compatriotes franco-américains viennent de lui rendre un éclatant hommage. Serons-nous moins reconnaissants qu'eux et l'ainé, Edmond, mourera-t-il, comme le héros du roman de Laure Conan: "l'Oublié"? mourera-t-il, comme le héros du roman de Laure Conan: "l'Oublié"?

Mgr Paul-Emile Gosselin, P.D.

1962

Québec

* * *

Sous la signature de "L'Illettré", "Le Travailleur" de Worcester nous apporte l'article qui suit concernant le célèbre frère de notre illustre peintre Lorenzo de Nevers de Central Falls, Rhode Island, que le Comité de la Vie franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre honorerait, dimanche, le 25 février, au FOYER de Pawtucket, R. I., des insignes de l'Ordre du Mérite franco-américain.

* * *

Le Canadien Edmond de Nevers, dont on célèbre cette année le centenaire, aura été comme un phare en son temps. On ne le sait pas assez. Il est vrai que personne n'eut jamais l'idée de lui consacrer un ouvrage compréhensif, qui le mit en lumière, le situât dans l'essor intellectuel des nôtres et l'histoire. Ce qui fait qu'on le connaît moins en moins, à mesure que le temps s'écoule. Il est vrai que les sources à son sujet sont variées, mais elles ne sont pas faciles d'accès, notre homme ayant passé près de dix ans en Europe: Allemagne et Autriche, Italie, Espagne, Portugal, France. Doué et travailleur, tenace, solitaire, il trouva le moyen d'apprendre de façon convenable, en deux ans, l'allemand et l'italien, l'espagnol, le portugais. Il commença son périple européen par un séjour en Allemagne, où il s'initia à l'histoire avec le fameux Théodore Mommsen, celui-là même qui renouvela l'étude de l'antiquité romaine. Après quatre autres pays, il finit par se fixer à Paris, où pendant sept ans il gagne son pain comme journaliste, attaché à l'agence "Havas". Entre temps il écrit, donne à Paris même les deux ouvrages qui assureront sa survie: "L'Evolution du Peuple canadien-français" et "L'Ame américaine", en deux tomes.

* * *

Ce dernier ouvrage attira l'attention de Brunetière à la "Revue des Deux-Mondes": "C'est un des plus intéressants livres qu'on ait publiés depuis longtemps sur l'Amérique." Cela se passait en 1900, six ans avant la mort de l'auteur, survenue à Central Falls, Rhode Island, le 16 avril 1906. Il n'avait que 44 ans. D'une culture remarquable et prêt à aborder n'importe quoi en matière littéraire, l'auteur offrait surtout les qualités d'un historien, doublé d'un sociologue. Il fut un nationaliste avant la lettre, dans le sens le plus absolu et le plus vrai du terme. Dans son livre sur le Canada français, il propose, selon monseigneur Camille Roy, "un programme d'action publique, qui pourrait assurer l'influence de notre race en Amérique." Après avoir insisté sur la nécessité, pour les nôtres de garder la foi catholique et leur esprit français, il voulait l'es-

sor du Canada français et son progrès dans les plus hautes sphères de la poésie, de la science et des arts. Les nôtres doivent se diriger vers le commerce et l'industrie, qui ont des dispositions pour l'un ou l'autre, mais il n'importe pas moins d'élargir l'horizon des âmes: par une classe dirigeante qui sache voir et prévoir, un meilleur enseignement partout, la création de facultés de lettres et de sciences, de bibliothèques, d'écoles d'art. Sous l'angle littéraire, il faut l'arme essentielle: la langue. La conclusion: viser à la formation d'une solide élite intellectuelle, "sans laquelle un peuple reste inférieur."

* * *

Fils d'un cultivateur de la Baie-du-Febvre, de Nevers était né Boisvert (Edmond), Après ses études au séminaire de Nicolet, qu'il fréquenta de 1873 à 1879, il se rend aux Trois-Rivières, étudie le droit, devient avocat en 1883. Il est à peine majeur. Il exerce sa profession tant bien que mal pendant cinq ans, n'y trouve guère de satisfactions. Aussitôt que ses économies le permettent, il part pour l'Europe et va étudier à Berlin. Il y passe un an, apprend l'allemand et la méthode historique, et l'année suivante se familiarise avec trois autres langues, latines celles-là, et de même lignée, qui se ressemblent et ne se ressemblent pas. C'est ensuite Paris et le journalisme, car les soucis de la vie quotidienne ne sont pas sans exister. Il travaille comme deux, ou dix, et peu à peu abîme sa santé. Il n'a qu'une ambition: se cultiver, devenir un maître, une compétence, non pour lui, mais pour le peuple auquel il appartient. Il voit poindre le jour où il lui sera possible, comme il l'écrit dans une lettre, de "mener à Montréal une vie de travail et de dévouement à la cause canadienne-française." Quand enfin il rentre au pays, sa santé est plus que chancelante. Elle le force, lui qui s'opposa toujours à l'émigration aux Etats-Unis, à séjourner en Nouvelle-Angleterre, à y travailler même, et il finit par y mourir. Il aura été l'un des grands de sa génération.

Dans "L'Indépendant", Philippe Lajoie ajoutait: "Fréquemment mentionné et cité dans la presse de langue française de l'Amérique au début du présent Siècle, Edmond de Nevers — comme tant d'autres — semble être tombé dans une obscurité qui dans son cas du moins est largement immérité.

Pierre de Smet, S.J.

1801-1873

Le Père Pierre-Jean de Smet fut peut-être le plus enthousiasme des missionnaires du siècle dernier.

Il était né à Tarmonde, Belgique, en 1801. Il avait à peine vingt ans quand il arriva aux Etats-Unis, il continua ses études chez les Jésuites dans le Maryland. En 1823 les Jésuites établirent une nouvelle mission à Florissant, non loin de St. Louis à la demande du gouvernement américain. C'est dans ce poste éloigné, parmi les indiens, qu'il commença

sa longue carrière de missionnaire. Il avait le don des langues et maîtrisa plusieurs dialectes indiens. Il étudia les manières des sauvages, il comprit leurs aspirations et il fut le grand champion des indiens et l'instigateur de plusieurs missions.

Les indiens des montagnes Rocheuses, les Nez Percés, les Flat Heads et les Pend d'Oreilles, demandaient une "robe noire" depuis plusieurs années, mais les Jésuites manquaient de religieux; enfin en 1840 le Père de Smet fut envoyé chez les Nez Percés et devint le voyageur-missionnaire des temps modernes.

Il arriva dans sa nouvelle mission après avoir fait deux mille milles à travers la brousse et dans des chemins infranchissables. On lui donna une grande réception; il se construisit une petite demeure et commença l'étude de la vie indienne sur place. Il était le seul blanc, il devait manger la nourriture des indiens, dont ces sauvages, faire de longs trajets, le plus souvent à pied, quand il allait à cheval c'était à la manière des indiens, sans selle.

Il instruisit d'abord les enfants, les baptisants. Il instruit ensuite les adultes, convertissant chaque famille. Il visita les postes des Iroquois, les Gros Ventres. Il parcourt plus de cinq mille milles la première année, il était toujours le seul blanc dans toute cette immense région.

L'année suivante il établissait une mission chez les Flat Heads dans le Montana, il y laissa le Père Nicholas Point. Ce fut la mission Ste Marie, non loin de Missouri. A la suite d'une visite chez les Coeurs d'Alènes, il comprit qu'il avait besoin de plusieurs religieux. Il se rendit en Europe en 1843, l'année suivante il revint avec quelques religieux et six Soeurs de Notre-Dame de Namur, puis il visita l'évêque Blanchet au fort Vancouver. Le nom du Père de Smet était connu dans toutes les missions éloignées et de toutes les tribus des indiens, on le demanda un peu partout. Il devint d'une grande influence, il réussit à rétablir la paix entre les différentes tribus, puis la paix entre indiens et blancs.

Les plus cruels indiens de la région étaient les Black Foot du nord ouest, il résolut d'aller les voir. C'était une mission risquée, on l'avertit qu'il n'en reviendrait pas. Il les visita seul et les trouva très hostiles mais il réussit à leur faire signer la paix avec les autres indiens et fonda une mission.

Il était devenu une force parmi les indiens, il défendit leur cause tant en Europe qu'à Washington. Il traversa au moins 19 fois la mer, allant chercher de l'aide financière et surtout des prêtres et des religieuses enseignantes. En 1851 quand on découvrit de l'or en Californie, les indiens devinrent plus guerriers et voulaient arrêter les blancs, d'autres voulaient se rendre en Californie et laisser leurs missions. Il réussit à mâter les indiens et maintenir la paix.

Les blancs empiétaient sur la terre des indiens qui devaient subir insultes sur insultes. Un grand congrès de sauvages fut tenu non loin du fort Laramie. Les indiens voulaient arrêter cette marche des blancs et la situation devenait critique. Le gouvernement américain demanda au Père de Smet de représenter Washington et de parler aux indiens. Il fut forcé de faire plusieurs milles pour rencontrer quelque 10,000 indiens résolus à foncer sur les blancs. Encore une fois il calma les indiens.

En 1858 dans une autre tournée diplomatique pour Washington il accompagnait le général Harney comme chapelain d'une expédition chez les Utahs, puis continue dans l'Oregon et Washington pour apaiser les indiens dans ces deux états, il tint les indiens en paix.

Il visita les Sioux qui voulaient déclarer la guerre. Ces indiens étaient encore en rébellion et le gouvernement demanda au Père de Smet, d'accompagner une expédition punitive. Il refusa d'accompagner une telle expédition en disant que les indiens avaient besoin d'aide, d'être compris et non des meurtres et des balles. En 1867 il alla voir ces indiens comme un envoyé de paix, visitant autant de tribus que possible. Il avait préparé une grande conférence de paix qui fut signée. Mais le Père de Smet s'était épuisé à la tâche et ne put assister à cette grande conférence qui fait époque dans les annales de l'histoire américaine.

En 1868 il reprenait la route vers les indiens pour sa mission la plus difficile, les Sioux. Aucun blanc n'avait encore pénétré dans leur territoire. Il insista pour y aller seul et laissa les troupes américaines. Il se rendit dans le sud des Dakotas et c'est là qu'il rencontra Sitting Bull entouré de 500 guerriers. Il fut bien reçu car ces indiens ne voulaient reconnaître que le Père de Smet. La paix fut signée le 2 juillet 1868, par tous les chefs indiens de ces états et des environs. Deux ans plus tard il visita ces mêmes indiens et fonda une mission.

Ce missionnaire était un Jésuite dans toute la force du mot. Il écrivit beaucoup sur les mœurs des indiens, leur caractère. Il fit des tracts géographiques qui aidèrent grandement les futurs missionnaires. Lui-même avait un caractère d'enfant de dire ses biographes. Il reçut plusieurs décorations, Chevalier de l'Ordre de Léopold, roi de la Belgique.

Aucun missionnaire, il semble, n'a compris mieux l'indien que le Père de Smet. Il insista auprès du gouvernement pour d'immenses réserves pour les indiens, réserves régies pour eux spécialement, sans l'imposition des lois américaines. Il ne put voir sa grande réalisation. Ces réserves ne furent décrétées qu'après sa mort.

Le Père de Smet fut peut-être le premier qui a fait connaître les beautés du Wild West. Il est l'auteur de "Oregon Missions and travel over the Rocky Mountains", publié en 1847; "Western Missions and

Missionnaires", publié en 1863; "New Indian Sketches", publié en 1865. Ces travaux furent traduits en français, en allemand, en hollandais et en italien. Ses livres furent les "best sellers" de l'époque, décrivant la vie des pionniers et des attaques entre blancs et sauvages. Il fit aimer le grand ouest. Ses lettres furent publiées ainsi que plusieurs mappes dressées par lui. Le Père de Smet visita presque toutes les missions au delà du Mississippi. On disait au commencement qu'il fit 19 voyages en Europe, revenant toujours avec des prêtres, des frères enseignants et des religieuses, qu'il semait un peu partout à travers notre immense continent. Le Père de Smet est mort à St. Louis en 1873.

Edouard Fecteau

Lawrence, Mass
23 août 1962

Voix du Passé

"En guise de prélude au concert que donnera dimanche, 27 mai, en l'Auditorium de Worcester (Massachusetts), la Fédération des Chorales franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre, concert qui réunira 13 de ces chorales, avec un effectif d'environ 325 chanteurs, nous avons exhumé des archives les noms de musiciens — aujourd'hui décédés — qui ont charmé les oreilles des auditoires et transmis à notre génération le goût de la musique classique et folklorique. Aussi est-ce un peu comme le prolongement de ces voix du passé que l'on entendra à Worcester, le 27 mai, rappelant ainsi le souvenir de madame Albani qui vécut à Albany (New York); le compositeur Calixa Lavallée, auteur de "O Canada", mort et inhumé à Boston, mais dont les cendres ont été ramenées au Canada: le ténor Rodolphe Plamondon, de l'Opéra de Paris, qui avait créé un rôle au théâtre d'Orange en France dans "Les Troyens"; le violoniste Chambord Giguère, ancien élève d'Ysaye, à Bruxelles, Belgique; le ténor Paul Dufault qui n'a jamais eu son égal dans la dramatisation de "La glu", de Jean Richépin; les organistes Eusèbe Viau, Oscar Fontaine, Théophile Langlois, Sylvio Provost, J.-E. Perreault, J.-Ernest Philie, celui-ci auteur de la cantate "Les voix du passé"; le docteur Adélar-J. Harpin, basse inimitable dans l'air du Tambour Major ou "le pas d'armes du roi Jean"; les cantatrices Eugénie Tessier, aveugle, Christiana Caya, Sara Girardin, Agnès Gaulin-Pouliot, Ernestine Gauthier; les pianistes Salomon Mazurette, Jean Valiquette; le violoniste H.-J. Faucher; le cornétiste E.-N. L'Africain; la basse Léon Rothier du Metropolitan de New York, au rire sardonique dans "Vous qui faites l'endormie" et aux accents désespérés dans "Bois épais"; le baryton Jos. Saucier, si émouvant dans "O Carillon". Il en est d'autres sans doute dont les noms nous échappent malheureusement.

Nos chants du terroir font en effet partie du trésor de nos traditions nationales. C'est de France que nous sont venus nos premiers chants entre 1608 et 1630. Les échos des forêts profondes et mystérieuses que baigne le Saint-Laurent retentissaient alors de mélodies

étranges n'ayant rien de commun avec le chant de mort du Huron, ou les clameurs de l'Iroquois brandissant sa hache de guerre autour du poteau peint en rouge. Puis vinrent le bûcheron aux chantiers, le draveur sur ses billots flottants, l'habitant en route pour le marché, le moissonneur dans son champ, l'artisan dans son atelier, l'ouvrier sur son échafaudage, le gamin au retour de l'école qui chantent à coeur que veux-tu outre les refrains apportés de France, ceux que le terroir canadien a inspirés.

Mais c'est seulement en 1865 que l'on commença à imprimer les chants du terroir qui, jusque là, s'étaient transmis oralement d'une génération à l'autre. A la fin du dix-neuvième siècle et au commencement du vingtième, deux bardes bretons apportèrent des chants nouveaux au répertoire canadien. L'un était Théodore Botrel; l'autre Albert Larrieu. J'ai souvenir d'un concert donné par ce dernier à l'hôpital Notre-Dame-de-Lourdes, de Manchester, (1918) dans une salle de réception aux murs blancs comme neige, au parquet de bois franc sonore et clair.

De mes notes d'alors, j'extrais ces souvenirs d'un auditoire composé de religieuses aux vêtements sombres, de prêtres, de frères avec leur désuet rabat blanc.

Disséminés ici et là, des gardes-malades en robes bleues et tabliers blancs, les cheveux abrités sous le coquet petit bonnet de toile.

Puis quelques invités laïques et des enfants d'école en assez grand nombre.

Le groupe est disposé en demi-cercle au centre de la pièce, devant une estrade surélevée de quelques pouces seulement; une chaise et un piano constituent tout le décor.

Mais voici que le chef de la mission paraît.

C'est le poète-chansonnier Albert Larrieu.

L'air modeste et doux, de taille moyenne, la figure encadrée d'une barbe poivre et sel, il débute par un petit boniment expliquant en quelques circonstances et pourquoi il composa telle chanson que va chanter à l'instant madame Geneviève Lecomte.

Celle-ci s'avance.

A partir de ce moment, nous ne sommes plus en Amérique, nous ne sommes plus à Manchester, nous voici transportés au coeur de la Bretagne granitique et pittoresque.

C'est bien une bretonne qui occupe la scène en ce moment.

Voici sa coiffe des filles de Qimper, sa veste de velours, ses noeuds de rubans, ses sabots de bois qui font toc, toc, toc sur le parquet luisant.

Douée d'un tempérament dramatique bien prononcé, servie par une voix d'une extraordinaire pureté, elle entonne un chant breton cependant qu'au piano le bon poète l'accompagne.

Madame France Ariel joint son agréable voix à celle de sa compagne.

Comme cette dernière, elle porte le costume des filles d'Armorique, avec la coiffe aux larges ailes.

Et c'est toute la Bretagne qui défile alors en chansons devant nos yeux; la Bretagne des dolmens et des menhirs géants se profilant mornes et tristes sous le ciel gris, derniers vestiges d'un culte mort: la Bretagne des ajoncs et des bruyères au-dessus desquels le vent de mer se lamente la nuit; la Bretagne joyeuse des sonneurs de binions juchés sur leurs futailles; la Bretagne mystique et superstitieuse, aux légendes évocatrices de cloches sonnant dans des clochers morts; la Bretagne laborieuse des gens de mer partis pour les bancs de pêche d'Islande et de Terre-neuve; la Bretagne amoureuse, où gars et filles dansent le soir dans les closieries en mangeant des châtaignes de Redon; la Bretagne des laboureurs, semant le blé noir sur la plate étendue des landes où croissent les genêts; la Bretagne croyante qui bénit au départ les bateaux de pêche et trace une croix sur l'entame du pain; la Bretagne héroïque à l'âme loyale, prête à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour que vive toujours l'immortelle et bien-aimée France.

Et pour ajouter davantage à l'illusion bretonne, madame Lecomte et madame Ariel dansent des rondes en sabots, exécutant des pas d'un caractère villageois, avec accompagnement de toc, toc, toc, iou, iou, iou, d'jibouli, d'jiboula!

Mais hélas! toute chose a une fin; il nous faut quitter la Bretagne au charme prenant et mystérieux et madame Lecomte nous ramène au pays de chez nous par le chant de "Montez, montez . . .", lequel nous rappelle les dures réalités des luttes pour la survivance de notre race sur ce continent.

Et le concert se termine dans une flambée d'enthousiasme patriotique provoquée par ce dernier chant, alors qu'aux étages supérieurs de l'hôpital, dans la tristesse des salles silencieuses, au fond des chambres banales et sans vie, les pauvres malades, retenus loin de la fête, envoient ceux qui peuvent jouir d'un instant de bonheur au milieu des souffrances humaines."

Adolphe Robert

Avril 1962

Manchester, N. H.

Salut à Lafayette

Célébration du deuxième centenaire
de Lafayette et du dixième anniversaire
du Centre français de la
Nouvelle-Angleterre.

Lafayette salut! bel héros immortel
Deux cents ans ont passé, c'est Ton bi-centenaire.
Nous fêtons ta naissance en un beau rituel
D'une façon grandiose autant que débonnaire.

Dix sept cent cinquante sept, dix sept cent soixante seize!
Ca n'a pas pris longtemps à Dieu pour te former
Dix neuf ans que c'est peu mais Te voici à l'aise
Tout comme Jeanne d'Arc au milieu des guerriers.

L'Auvergne, coeur de France, aride et volcanique
A fait agir les dieux pour te créer soudain
Jupiter, Vulcain, les Titans diaboliques
Ont forgé et créé l'Etre superhumain.

Dix neuf cent cinquante sept, nous mène à deux cents ans
Depuis cette naissance; voilà qui fait paraître
Tout ce qu'on a gagné par ton très bel élan.
Washington de lui-même a su le reconnaître.

Aujourd'hui, le 3 juin; un grand peuple est venu
Sous l'égide de la Société Historique
Dans ce très beau Manoir, invité bienvenu
Pour célébrer joyeux, l'épopée héroïque.

Dehors beauté céleste, le ciel est un décor
Changé pour Lafayette en drapeau bleu, blanc, rouge
La Nature est si belle, allons, il n'est pas mort
Puisqu'on le sent en soi comme en tout ce qui bouge.
Bien, merci mille fois aux organisateurs
C.-S. Bird, R. Codman et tous les francophiles
Qui nous ont réunis pour fêter tous en coeur
Ce bel anniversaire en amitié fertile.

Vers le Centre Français de Nouvelle-Angleterre
Nos hommages s'en vont très chaleureusement
Puisque ce jour est son dixième anniversaire
Nous rendons grâce à Dieu pour cet événement.

Raymond Leglaive
Colonie Française de Boston

Ces jeunes années

Dans ma retraite de vieillard
Je pense à mes jeunes années,
Je ne trouve aucun brouillard
Et ne vois qu'heureuses journées.

Il en est de même toujours,
Le passé garde ses atours,
Sans nous montrer les fleurs fanées
Qu'il tient soigneusement cachées.

Aujourd'hui tout semble triste
C'est que le courage nous fuit,
Que la fleur éclore ou périclise
C'est le passé qui nous séduit.

Eh! quoi les soleils d'autrefois
Avaient-ils une autre lumière?
Les vents étaient-ils moins mauvais
Que ceux d'aujourd'hui sur la terre?

Parfois n'avait-on pas l'orage
Venant dévaster le rivage?
Les neiges, le froid des hivers
Ne troublaient-ils pas l'univers?

Pour lui-même l'homme est mystère,
Il ne se comprendra jamais,
Toujours il attend, il espère
Pour le moindre de ses projets.

Hélas! il sent qu'il est sans force;
Sa sécurité vient d'ailleurs,
Qu'il soit violent, qu'il soit féroce
Le ciel se rit de ses fureurs.

Nous oublions, nous, pauvres vieux
Qu'il est encore dans la vie
Des fleurs aux parfums savoureux
Dont notre âme serait ravie.

Qu'il est des êtres charitables
Qui se prêtent à nos loisirs
Nous rendant les heures aimables
En se pliant à nos désirs.

Ne voyons-nous pas, la tendresse
Que l'enfant donne aux cheveux blancs?
Ce bambin dont la main s'empresse
A guider nos pas chancelants?

Ne connaissant qu'un seul rivage
Le temps garde même visage,
Ces illusions du passé,
Il est bon de les oublier.

Sachons vivre l'heure présente
Quoiqu'elle semble différente,
Plus tard les peines d'aujourd'hui
Sauront s'endormir dans l'oubli.

Adélarde-O. Demers, M.D.

Fall River, Mass.
Le 10 juin, 1962.

Le mariage du bûcheron

A M. l'abbé Verrette

Il s'en alla de Saint-Liboire,
Yvon Marchand, quand il partit.
Il bûche et dans la forêt noire
Sa hache frappe et retentit.

Il va de bataille en bataille,
Sa hache siffle avec son bras.
Le grand pin frémissant qu'il taille
Craque et s'écrase avec fracas.

Yvon Marchand c'est la jeunesse,
C'est la chanson de tous les soirs,
C'est la vigueur et c'est l'adresse.
La gaité rit dans ses yeux noirs.

Il a dit à la fille du maître,
Vingt ans de grâce et de vertu,
Il dit: ma femme veux-tu l'être?
Je t'aime. Je m'en vas. Viens-tu?

J'ai là-bas cent arpents de terre,
Un beau verger, de bons troupeaux.
Et la vieille maison de pierre
Nous attend sous les grands ormeaux.

Elle a dit à son père grave,
A sa mère qu'elle aime tant:
Yvon Marchand est doux et brave.
Adieu. C'est là-bas qu'il m'attend.

Me Joseph Monette

Lawrence, Mass.
1956

Berceuse

Il était une fois
Par une nuit semblable,
Un divin petit roi
Dans une pauvre étable.

Il dormait dans sa crèche
Tout près de sa maman;
Sur de la paille fraîche
Dormait le bel enfant.

Et ta maman qui t'aime
D'un amour éperdu
Voudrait, dans ce poème,
Te parler de Jésus.

Il venait sur la terre
— Dodo mon petit gars —
Pour guérir nos misères
Et diriger nos pas.

Et dans ses mains bénies
Jésus nous apportait
Toute la poésie
Du Ciel et de la paix.

Cette nuit c'est la fête
De cet enfant d'amour;
Tous les anges s'apprêtent
À chanter tour à tour

Et ta mère qui t'aime
D'un amour infini
Lui dit dans ce poème:
"Bénissez mon petit!"

Alice Lemieux Lévesque
"Silences"

Nashua, N. H.
1962

XIV

Bibliographie

Landry, o.p., Thomas-Marie. "Mission catholique et française en Nouvelle Angleterre," in-8, 296 pages, Editions Ferland, Québec.

Dans la préface Mgr Gosselin écrivait:

"Les pages qui suivent racontent à leur manière une expérience apostolique et sacerdotale en milieu franco-américain de la Nouvelle-Angleterre.

Ce livre d'abord et avant tout veut témoigner en faveur d'une option pastorale. Dans le cas, le pasteur, après avoir reçu ses consignes, après avoir prié, consulté, enquêté, réfléchi, se convainc qu'en ce coin de terre américaine qu'est la Nouvelle-Angleterre, devant les situations de fait qu'il trouve à son arrivée, devant les possibilités encore ouvertes pour l'avenir de ce peuple que le Seigneur lui confie, à lui en même temps qu'à d'autres pasteurs qui lui ressemblent, ce qu'il faut s'efforcer de faire auprès des Franco-Américains du milieu de ce 20^e siècle, quand on est leur prêtre et leur curé, est de les rendre à la fois aussi catholiques, aussi américains et aussi français que possible et de leur apprendre, par tous les moyens mis à sa disposition, à intégrer leur vie française à leur vie catholique sur le plan des réalités spirituelles d'une part, à intégrer cette même vie française à leur vie américaine sur le plan des réalités temporelles d'autre part."

Voilà l'option première, l'option décisive qui commande l'accomplissement de cette "mission catholique et française en Nouvelle-Angleterre".

Elle explique également toute la structure de ce documentaire.

Malouin, Reine, "Où chante la vie", roman, in-12, 170p, Editions de l'Action Catholique, Québec, 1962.

Vie Française écrit: "Le lecteur trouvera en ces pages la haute inspiration religieuse et patriotique qui caractérisent les oeuvres de madame Malouin. Nous prions l'auteur d'agréer nos félicitations et nos vœux de succès dans la diffusion de ce beau livre".

Levesque, Alice Lemieux: "Silences", in-8, 79p, Garneau, Québec, poèmes. Philippe-Armand Lajoie écrit:

"Ce recueil, qui renferme quelques 45 poésies d'un charme exquis, est dédié par l'auteur à son mari et à son fils, Jean. Je sais que ce coquet volume apportera de bien douces joies aux personnes qui voudront le posséder: Dans cette gerbe de pensées parfois profondes, et toujours originales, l'on retrouve l'âme, le coeur et la main de l'un des écrivains féminins les plus richement doués qu'ait produits la race

canadienne-française. Le fait que madame Lemieux-Lévesque est depuis de nombreuses années une Franco-Américaine, ne fait qu'ajouter à notre satisfaction.

"Par ses poésies et écrits, qui ont paru dans les journaux et revues de la région, et aussi grâce au travail distingué et fructueux qu'elle a accompli en tant que première présidente générale de la Fédération Féminine Franco-Américaine, madame Lemieux-Lévesque, semble-t-il, n'a pas besoin d'être présentée au public de la Franco-Américanie. On nous permettra toutefois le rappel de quelques détails.

"Elle est l'épouse de M. Rosaire Dion-Lévesque, le poète franco-américain bien connu, que la France, entr'autres pays, a honoré pour ses oeuvres. Leur "home", que des sommités littéraires ont honoré de leur visite, est au Lund Road, à Nashua, N. H."

Galarneau, Claude. "Edmond de Nevers", essayiste avec textes choisis. In-4, 96p, Les Presses Universitaires Laval, Québec, 1960.

Groulx, chanoine Lionel: "Le Canada Français Missionnaire", in-8 534p, Fides, Montréal, 1962.

A l'occasion du lancement de cet important ouvrage le 28 mai au Reine Elizabeth, de Montréal, en présence de 2000 convives, M. le chanoine Groulx annonçait que cet ouvrage clôturait sa carrière d'écrivain. Le ministre Gérin-Lajoie saluait l'auteur comme historien, humaniste et prêtre. S.E. le cardinal Léger ajoutait que le chanoine Groulx était "le fleurons du clergé du Canada français." En terminant l'auteur déclarait non sans émotion "ma suprême récompense ce sera, à la fin de ma carrière, d'avoir pu rendre cet hommage à ce que j'estime l'élite la plus exquise, la plus généreuse, la plus haute de chez nous; nos missionnaires. Et ce serait aussi, grâce à ces hommes et à ces femmes, et grâce à leur confession si ardente de notre foi commune, d'avoir pu faire entrer cette portion de notre patrimoine historique dans le capital d'idéalisme, d'énergie et de grandeur morale, où se nourrissent, pour s'enrichir et durer, l'âme et la culture d'un peuple . . . Et pour ce petit peuple qui a tant produit de tels fils et de telles filles, peuple que j'ai tant aimé et pas gratuitement, vive l'avenir!

XV

Nécrologie

Dr Dolor Beaupré, 1886-1962. Né à Québec le 10 octobre 1886. Etudes à l'Assomption et à Montréal. Diplômé de Laval en 1912, il s'établit à Holyoke pour y pratiquer pendant 50 ans. Décédé le 3 septembre à l'âge de 79 ans.

Me Henry Blais, 1896-1962. Né à Pawtucket, R. I. en 1896. Diplôme de Harvard il pratiquait le droit en cette ville. Décédé le 6 août 1962.

Dr Pierre Boucher, 1897-1962. Né à Brocton, Mass, le 1er mai 1897, fils du Dr Alphonse Boucher de cette ville. Etabli à Concord, N. H. depuis 1950. Décédé le 5 février 1962.

Abbé Paul S. Buhrer, 1877-1962. Né à Lyon, France, le 1er mai 1877. Etudes à Constantinople et à Jérusalem. Ordonné le 1er mai 1904 membre de la congrégation des Augustins de l'Assomption. Après un court séjour à New York il est affilié au diocèse de Portland. Curé fondateur de la paroisse St Louis, de Limestone. Curé de la paroisse St Louis, d'Auburn en 1936. Il prenait sa retraite en 1954. Décédé le 13 janvier 1962 à l'âge de 84 ans.

Abbé Aldéric Chauvin, 1896-1962. Né le 17 octobre 1896 à St-Louis-de-Bon Secours, Québec. La famille s'établit à Manville, R. I. vers 1900. Ordonné le 26 mai 1923. Curé de la paroisse Ste Jeanne d'Acr, de Cumberland depuis 1944. Décédé le 8 février.

Dr Rodolphe Desautniers, 1894-1962. Né à New Bedford le 21 juin 1894. Optométriste, il pratiquait à Woonsocket depuis 38 ans. Décédé le 16 octobre.

Mgr Alfred Desautels, P.D., 1898-1962. Né à New Haven, Vermont, le 17 avril 1898. Etudes à Montréal et ordonné le 19 juin 1924 à Burlington pour le diocèse. Curé à Orwell puis à Barton pour devenir curé de la paroisse du Coeur Immaculé de Marie, de Rutland, en 1947. Il avait assisté à la disparition du français en cette paroisse franco-américaine sans émotion. Décédé le 18 juin 1962.

Abbé Lionel Dion, 1895-1962. Né à Woonsocket le 4 septembre 1895. Etudes à Lévis et à Montréal. Ordonné le 20 décembre 1919 il sera nommé curé de la paroisse Ste Thérèse de Nassonville, R. I., en 1943. Décédé le 13 avril.

Abbé Gérard Dugal, 1892-1962. Né le 6 septembre 1892 à St Hilaire, Nouveau Brunswick. Ordonné à Baltimore le 15 juin 1926. Curé de Limestone depuis 1953 et de la paroisse St Augustin, d'Augusta, depuis 1961. Décédé le 23 février 1962.

Mgr Georges Duplessis, P.D., 1894-1962. Né à New Bedford le 20 septembre 1894. Etudes chez les Rédemptoristes, à l'Assomption de Worcester, et au Séminaire St. John, de Brighton. Ordonné le 3 juin 1920. Nommé curé de la paroisse de St Louis de France, de Lowell, en 1949. Elevé à la prélature en 1960. Il avait eu de saintes ardeurs pour le fait franco-américain parfois avec des paroles outrées mais tout cela tomba en poussière. Décédé le 22 mars.

Laurier Durette, 1898-1962. Propriétaire du "Camera Shop", à Manchester, N. H., depuis plusieurs années. Né en 1908 en cette ville et ancien combattant. Décédé le 28 novembre.

Mgr Euclide Elie, P.D., 1893-1962. Né le 1er mars 1893 à Ogdensburg, N. Y. A cette date la vie franco-américaine fleurit dans cette paroisse. Etudes au collèges Ste Thérèse et St Laurent, à Montréal et enfin à St Bonaventure, N. Y. Ordination le 31 décembre 1922 conférée par S. E. Mgr Joseph Conroy, évêque du diocèse. Il était ancien curé de la paroisse de l'Assomption, de Redford, N. Y. Il avait été créé Camérier Secret en 1959. Décédé le 7 juin 1962 à l'âge de 69 ans.

Me Paul Foisy, 1900-1962. Lowell (Voir Membres disparus).

Abbé Jean Frawley, 1891-1962. Né à Warwick, Québec, le 1er septembre 1891. Etudes à Nicolet et à Montréal. Ordonné le 25 mai 1916 pour le diocèse de Portland. En 1926 il devient curé fondateur de la paroisse St Jean, de Winslow en face de Waterville. Il ne voulut jamais quitter ce poste jusqu'à sa retraite en 1952. Il était très estimé et on lui reconnaissait une réputation de dévouement et de charité. Décédé le 23 avril 1962.

Abbé Alphonse Gauthier, 1892-1962. Né à Cohoes, N. Y. le 6 novembre 1892. Etudes à Joliette et à Baltimore. Ordonné le 2 juin 1917. Curé au Sacré-Coeur, de New Bedford, depuis mai 1949. Décédé le 6 mars. Bon serviteur.

Abbé Roland Guilmette, 1907-1962. Né le 23 juin 1907 à Central Falls. Etudes à Joliette et à Rochester, N. Y. Ordonné le 10 juin 1933. Curé à Plainfield, Conn. depuis 1958. Décédé le 7 septembre.

Abbé Alfred Jetté, 188-1962. Né à Spencer, le 23 novembre 1888. Etudes à Nicolet et à Rome. Ordonné à Rome le 10 août 1917, pour le diocèse de Providence. En 1944 il est nommé curé de la paroisse Notre Dame de la Consolation, de Pawtucket. Décédé le 31 mai.

Dr Charles Laliberté, 1898-1962. Né à Holyoke, Mass, en 1898. Diplômé de l'école dentaire Tufts, il s'établit à Claremont où il était maître des postes depuis 1942. Décédé le 31 octobre.

Dr Arthur H. LaRochelle, 1890-1962. Né à Victoriaville le 3 août 1890. Diplômé de l'école de médecine Jefferson, à Philadelphie, en 1915.

Spécialiste dans les maladies des yeux, des oreilles et de la gorge. Etabli à Holyoke depuis 1929. Décédé le 10 février 1962.

Herménégilde Lupien, 1865-1962. Né à Worcester en 1865, fils d'Onésime Lupien et de Philomène Bernard. Il avait été au service de l'Indépendant, du Globe et du News à Fall River. Décédé en cette ville le 20 février, à l'âge de 97 ans.

Abbé Omer Mandler, 1901-1962. Né à North Grosvenordale, Conn., le 13 mars 1901. Etudes à l'Assomption de Worcester et à Montréal. Ordonné le 26 mai 1927 par S. E. Mgr Nilan, évêque de Hartford. Nommé curé à Pomfret en 1946 puis à St Joseph, de Grosvenordale en 1957 pour remplacer le vénéré abbé Oscar Normand, malade. Décédé le 8 juillet.

Victor Messier, 1869-1962. Originaire de St Hyacinthe, né en 1869, fils d'Israël Messier et de Mélodie Ducharme. Photographe et correspondant de journaux. Echevin, membre de la Commission Scolaire, ancien président du Holyoke Credit Union. Il établissait aussi un Salon Funéraire en 1930. Décédé jeudi, à Holyoke, le 21 juin à l'âge de 93 ans.

Dr François Methot, 1909-1962. Né à Manchester le 20 juin 1909. Etudes à Sherbrooke, à Manchester et à l'université de Montréal. Il s'établit à Lewiston et sera président du club Richelieu de l'endroit. Compatriote charmant et très dévoué à nos entreprises. Décédé le 5 juillet 1962.

Dr Donat-Joseph Milot, 1887-1962. Né à Yamachiche le 30 mai 1887. Il s'établit comme médecin à Fall River en 1913. Médecin de famille très apprécié, il avait su rendre de grands services à nos oeuvres particulièrement à l'hôpital Ste Anne et à l'Orphelinat St Joseph. Compatriote de bonne trempe, membre de la société, il était titulaire de sa médaille "Grand Prix".

Anthelme Mollard, M.S., 1875-1962. Né à Chignin, en Savoie, France, le 3 décembre 1875. Il entre chez les Missionnaires de Notre Dame de la Salette pour son noviciat à Hartford. Ordonné le 21 mai 1904. Ancien curé de la paroisse Saint Jacques à Danielson. Décédé le 20 janvier 1962, à l'âge de 86 ans.

Raymond Piché, O.P., 1885-1962. Originaire de Windsor, Ontario, le Père Piché avait fait des stages à Fall River et à Lewiston en plus de nombreuses prédications en Nouvelle Angleterre. Il était un élégant promeneur dans nos centres. Décédé le 5 mai à Fall River, Mass.

Louis Robert, 1886-1962. Professeur à l'Académie Commerciale Robert qu'il avait fondée à Lewiston. Né le 27 juillet 1886 à Sherington, Québec. Décédé le 22 juillet à Lewiston.

Dr Emile Roy, 1882-1962. Né le 16 décembre 1882 à Agawam, Mass, il pratiquait l'art dentaire depuis près de 50 ans à Springfield. Décédé le 19 novembre âgé de 79 ans.

Dr Paul Archibald-Napoléon Sénésac, 1876-1962. Né à Strambridge, Québec, le 30 juillet 1876. Etudes à Montréal. Il s'établit à New Bedford en 1902 où il comptait 60 ans de pratique. Décédé le 6 juin à l'âge de 85 ans.

Mgr Augustin Surprenant, P.D., 1882-1962. Né à Montréal, le 25 septembre 1882. Etudes à l'Assomption et à Montréal et ordonné à Albany, N. Y., le 17 décembre 1910. Curé de la paroisse du Sacré-Coeur à Cohoes, N. Y. en 1919. Elevé à la prélature en 1957. Décédé le 8 mars à l'âge de 79 ans.

Abbé Albert Talbot, 1898-1962. Né le 29 juillet 1898 à Warwick, Québec. La famille s'établit à Fall River vers 1900. Etudes à Montréal et à Baltimore. Ordonné le 20 décembre 1920, membre de la Compagnie de St. Sulpice. Aumônier de l'armée américaine après avoir été professeur dans les séminaires sulpiciens aux Etats-Unis. En 1954 il est affilié au diocèse de Bridgeport. Curé de la paroisse Ste Anne de Bridgeport en 1960. Décédé le 21 juin 1962. Il possédait aucune conception de la vie franco-américaine. Il en avait tout de même été marqué.

Albert E. Trothier, 1888-1962. Né à Manchester, N. H., le 11 mars 1888, il devient comptable agrégé pour s'établir à Bristol, Conn., au service de la Cie New Departure. Président fondateur du Club Champlain de l'endroit, il devient conseiller général de l'Union St. Jean-Baptiste d'Amérique et plus tard vice-président. Il avait été créé Chevalier de l'Ordre de St. Grégoire le Grand et aussi membre de l'Ordre Académique Honneur et Mérite de la Société du Bon Parler Français. Il était membre du Comité de Vie Franco-Américaine au moment de son décès le 1er juillet.

Georges Mondou, 1891-1962. Banquier, né le 11 décembre 1891 à Northampton fils de Maxime Mondou et d'Agnès Ménard. Décédé le 2 février.

Georges Vadnais, 1898-1962. Né dans le Québec en 1898, fils de Cléophas Vadnais et de Aurélie Gingras. Homme d'affaires très prospère et intéressé à nos oeuvres. Décédé le 4 février à Holyoke, Mass.

Table des Matières

Les Amis du Bulletin	5
Présentation	7
Avis	8
I Réunions de la Société	9
II Eloges	44
III Conseil de la Vie Française	50
IV Ordre de la Fidélité Française	71
V Comité de Vie Franco-Américaine	84
VI Ordre du Mérite Franco-Américain	88
VII Fête Patronale	96
VIII Faits et Gestes	100
IX Généalogie	104
X Concert, Festival et Concours	105
XI Vie Franco-Américaine	110
XII Echos des Sociétés	118
XIII Etudes	123
XIV Bibliographie	149
XV Nécrologie	151



NOUVELLE SERIE: VOL. IX

1963

BULLETIN

de la

Société Historique Franco-Américaine

BOSTON, MASSACHUSETTS



Imprimerie Ballard Frères
Manchester, New Hampshire
1964



NOUVELLE SERIE: VOL. IX

1963

BULLETIN

de la

Société Historique
Franco-Américaine

BOSTON, MASSACHUSETTS



Imprimerie Ballard Frères
Manchester, New Hampshire
1964

Les amis du bulletin

Protecteurs

M. J.-Aimée Lavallée
Springfield, Mass.

Dr Gabriel Nadeau
Rutland, Mass.

Comité de Vie F.-A.
Boston, Mass.

L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique
Woonsocket, R. I.

Association Canado-Américaine
Manchester, N. H.

Abbé Adrien Verrette
Manchester, N. H.

Bienfaiteurs

Mgr Stephen Grenier, P.D.
Woonsocket, R. I.

Mgr Elie Hévey, P.D.
Biddeford, Maine

Mgr Eugène Guérin, P.D.
Aldenville, Mass.

Mgr E.-William Drapeau, P.D.
Lynn, Mass.

M. Archibald Lemieux
Worcester, Mass.

M. William Aubuchon
Fitchburg, Mass.

Dr Antoine Dumouchel
Rutland, Mass.

Patrons

Mgr Alfred Julien, P.D.
Lowell, Mass.

Abbé Sylvio Barrette
Newton, Mass.

Abbé Eugène Dumas
Newmarket, N. H.

Me Zephir Paquin
New Bedford, Mass.

Me Fernand Despins
Lewiston, Maine

Abbé Camille Blain
Lindwood, Mass.

Dr Ulysse Forget
Warren, R. I.

Présentation

Le 9e bulletin de la nouvelle série continue la tradition de la société en offrant aux membres une publication intéressante et utile.

Avis important

Afin d'assurer son oeuvre, La Société Historique Franco-Américaine a établi son Fonds de Réserve ou "Fiducie" (Endowment Fund). Ce fonds est administré par trois fiduciaires de la société. Plusieurs ont déjà répondu à l'invitation.

Les sommes versées ainsi à la société, d'après une déclaration officielle de la Trésorière d'Etat à Washington, sont exemptes de la loi "Inheritance Tax". De plus ces montants peuvent être déduits de l'Impôt sur le revenu (Income Tax).

Nous demandons aux membres de songer sérieusement à ce moyen pratique en préparant leurs dispositions testamentaires. Quel appui! Si seulement on y avait songé il y a cinquante ans. Il n'est jamais trop tard. . . .

Comme formule testamentaire nous suggérons la suivante:

TO THE TRUSTEES OF THE ENDOWMENT FUND
OF LA SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE
A CORPORATION UNDER MASSACHUSETTS LAW,
THE SUM OF (DOLLARS)
IN TRUST FOR THE PURPOSES OF THE SOCIETE.

Bulletin de

La Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

Administration: Président: Abbé Adrien Verrette, Manchester, N. H.

Secrétaire-Trésorier: Gérald Robert

52, rue Concord, Manchester, N. H.

BOSTON, MASSACHUSETTS NOUVELLE SERIE: VOL. IX ANNEE 1963

I

Réunions de la Société

Bureau

2 mars 1963

Hotel Vendôme

Boston, Massachusetts

Les réunions du bureau sont tenues en vue de préparer le programme des grandes assemblées de la société. Sont présents les officiers Verrette, Robert, Perrault, Belliveau et Leblanc.

Dans son rapport le président rappelle qu'il termine en mai son 14e mandat à la présidence et qu'il faudrait songer à le remplacer afin de donner une nouvelle vigueur à la société. Il avoue que les heures qu'il consacre à la société lui sont d'un immense réconfort tant il désire que cette oeuvre soit solidement établie et forte.

Plusieurs deuils ont visité la société: J. Ubalde Paquin, de New Bedford et président de 1934 à 1948, Mlle Hélène Thivierge, de Biddeford, Me, ancienne institutrice et très dévouée à nos oeuvres, Rodolphe Carrier, de New Bedford, membre actif durant plus de 30 ans, M. le docteur François Méthot, de Lewiston, Hervé Généreux, de Needham, Mass et Isaie Méthé, de Springfield, M. le docteur Donat Milot, de Fall River, titulaire de la médaille "Grand Prix" et Me Wilfrid Lessard, de Manchester, ancien président.

M. Gérald Robert, secrétaire trésorier fait rapport des communications. Il ajoute que les démarches à Washington au sujet de

l'impôt ont été réglées avec satisfaction. Il fixe l'actif de la société à \$2,500.17 dont \$1,935.67 en Fiducie. Il propose un transfert de \$300 au Fonds de fiducie pour le porter à \$2,235.67. Il demandera à chaque membre de proposer un candidat à la prochaine réunion.

Me Pierre Belliveau annonce que les administrateurs de la Longfellow Wayside Inn ont décidé de poser la plaque du bicentenaire Lafayette en 1957 offerte par la société sur une pierre de la muraille à l'entrée. L'abbé Adrien Verrette et M. Gérald Robert se rendront sur les lieux pour terminer cette affaire. En conséquence le bureau fixe la réunion annuelle à la Wayside Inn à Sudbury, Mass, pour dimanche le 19 mai, "*Jour Lafayette*". Le bureau songe également à remplacer la plaque du tricentenaire de Champlain, érigée en 1955 à l'aéroport Logan et qui fut enlevée par de tristes malappris ou fanatiques.

Le bureau se réjouit de l'élévation de Me Robert Boudreau, de Marlboro à la cour supérieure du Massachusetts et aussi de la remise de la médaille de "*L'Etoile Noire*" de France par M. le consul Jean Laporte, de New York au docteur Louis-B. Amyot, notre vice-président, de Schenectady, New York.

64e Réunion Annuelle

Longfellow's Wayside Inn
19 mai 1963
Sudbury, Massachusetts

A la vérité, ce fut par une après-midi superbe sous un soleil sympathique, entourés de jardins en pleine croissance et la nature en frondaison, que les membres et les amis de la société se réunissaient sur le terrain de la Longfellow's Wayside Inn, à Sudbury, Mass, sur la route 20 pour vivre notre 64e réunion annuelle. Le jour est appelé dans le Massachusetts "*Lafayette Day*". On soulignait encore que c'était le centenaire de l'oeuvre de Longfellow qui immortalisa cet endroit historique "*Tales of a Wayside Inn*". La société fournit ainsi à ses membres la satisfaction de visiter les endroits qui conservent le souvenir de la présence française en Nouvelle Angleterre et ailleurs au pays. Ce fut l'une des plus enthousiastes réunions de la société.

Dans la salle de bal de l'historique auberge avec ses lambris et son ameublement d'alors, le réunion s'ouvrait à 2 heures 30 sous

la présidence de l'abbé Adrien Verrette. L'abbé Louis Bourgault, curé de la paroisse Ste-Marie, de Marlboro récitait la prière. Dans son message le président disait:

“C'est la deuxième fois que notre société a la joie de se réunir en cet endroit fort intéressant et pour cause. En 1957, lors du bicentenaire de la mort de Lafayette, la société avait choisi la Wayside Inn pour l'installation d'un mémorial de bronze pour honorer ce grand français *“citoyen de deux patries”*. Ce choix avait été motivé par la légende, à savoir que Lafayette aurait été un visiteur dans cette hôtellerie, en route pour Boston, lors de son dernier voyage en Amérique en 1824.

Les administrateurs de la Wayside Inn Foundation avaient accepté ce geste gracieusement et le 13 octobre sous un brillant soleil d'automne au feuillage féérique la cérémonie de présentation avait lieu. Le consul de Pampelonne présentait alors un sabre ayant servi dans les armées de Lafayette aux officiers de la fondation.

Dans la suite, des changements d'administration et la reconstruction de l'hôtellerie partiellement incendiée reléguèrent aux oubliettes l'installation de la plaque.

La société ne perdait pas de vue cette entreprise. Il y a quelques mois, Me Pierre Bélliveau, toujours au service de la société se rendait ici pour rencontrer les nouveaux responsables. On lui faisait part du désir d'installer officiellement le mémorial sur le terrain, à l'entrée de l'hôtellerie.

Le président et le secrétaire se rendaient ensuite à Sudbury, en fin d'avril, pour fixer les détails de cette cérémonie. L'administrateur M. Francis Koppies se montra très accueillant et approuva le programme de ce jour. Nous sommes ici pour l'exécuter avec l'espérance que notre présence terminera une démarche qui remonte à six ans. Nous voulons remercier bien sincèrement les préposés à la direction de la Wayside Inn. Ils se peut qu'ils en retirent profit et nous certainement une grande satisfaction, en particulier Me Pierre Bélliveau, qui était président de la Commission du Bicentenaire Lafayette en 1957.

Pour nous ce qui importe surtout aujourd'hui c'est que notre société, âgée de 64 ans, tient encore fidèlement ses assises et ses

déplacements périodiques ne font qu'augmenter l'intérêt des membres.

L'année écoulée a été marquée de progrès et c'est un signe de santé. Une oeuvre ne peut pas demeurer stationnaire. Sans doute comme toutes les institutions humaines, la nôtre a été touchée par le temps et c'est l'usure dans la vie à moins que l'on y apporte un désir sérieux de persévérance.

Que notre société, après 64 ans d'existence veuille attester ce désir de continuité voilà à notre avis un signe réconfortant.

Les cadres de notre société n'ont jamais été modifiés. Ils sont toujours solides. Cette société est bien à nous. On pourrait même ajouter qu'elle s'est améliorée au cours des ans en se prêtant à certaines adaptations nécessaires et inévitables.

Sans doute, les conditions de vie ne sont pas les mêmes qu'au temps des fondateurs. Il y a eu nécessairement progrès mais progrès ne signifie pas abolition du passé. Ce que nos devanciers ont fait, nous le révérons même si nous sommes de la onzième heure et nous voulons continuer l'oeuvre de la société.

Du train où vont les choses, il faut bien admettre que les dix justes ne sont pas toujours là et que c'est tout un effort pour trouver des dévoués pour soutenir nos oeuvres.

La société a un idéal qui n'a jamais pâli aux mains de ses dirigeants. Nous nous réjouissons si par nos modestes efforts nous avons pu susciter au sein de la société un essor de continuité.

Pour ce privilège qui m'a été conféré de travailler inlassablement au rayonnement de la société depuis 1949, je veux dire ma gratitude profonde aux membres.

Sur le compte de son travail, je suis certain que vos directeurs ont à vous dire aussi leur satisfaction. Les délibérations du bureau sont toujours sages et pondérées. Vos officiers ont à coeur le progrès de la société qui n'est pas une tribune d'intérêts personnels. La société a un glorieux passé. Son président s'intéresse à lui projeter dans l'avenir un rayonnement soutenu.

Le secrétaire-trésorier, Gérald Robert donne un rapport très intéressant de l'exercice écoulé. La société compte près de 400

membres. La situation financière est solide et encourageante. La société a versé \$300 à son fonds de Fiducie. Il propose ensuite l'admission de 18 nouveaux membres: Emile Bélanger (Lawrence), Robert Lemieux (Central Falls), Lionel Poulin (Beverly), Philippe de Nouy (New York), Dr André Bélanger (Springfield), Alfred Gaboury (Lincoln), abbé Jean-Paul Richard (Chicopee), Aline Dunas (Chicopee), Jeannette Fréchette (Waterbury), Robert-Henri Gagné (Manchester), Thérèse Laforce (Northbridge), Mme Grace Michaud (Lynn), Jeanne Perrault (Biddeford), Rose-Anne Perrault (Biddeford), Abbé Grégoire Ratté (Worcester), Mme Antonio Blanchard (Hartford), Lionel Pratte (Longmeadow, Mass) et René-J. Garant (Fall River). Le juge Arthur-L. Eno, fiduciaire annonce que le fonds de fiducie de la société s'élève à \$2,235.67 et il invite les compatriotes à grossir ce fonds qui sera le salut de la société.

Des membres prononcent les éloges des six membres disparus au cours de l'année. Le texte de ces hommages se trouve dans le chapitre II du Bulletin. La société déplore encore la mort du docteur Donat Milot, de Fall River, titulaire de la médaille "*Grand Prix*" et de Me Wilfrid Lessard, de Manchester, ancien président. Elle se réjouit de la nomination de Me Robert Boudreau, de Marlboro à la cour supérieure du Massachusetts et de la remise de la médaille "*Etoile Noire*" de France à notre vice-président, le docteur Louis-B. Amyot, de Schenactady, N. Y.

Au cours des délibérations les membres discutent la possibilité d'établir des cellules régionales de la société, une entreprise assez difficile mais qui pourrait obtenir de splendides résultats. Le projet est confié au bureau.

Le Comité des nominations présidé par le Dr Antoine Dumouchel (Rutland) et de MM. Aimée Lavallée (Springfield) et Hervé Lemaire (Fall River) propose les candidats suivants comme membres du bureau: Abbé Adrien Verrette, président, Dr Louis-B. Amyot, vice-président, Gerald Robert, secrétaire-trésorier, Juge Arthur-L. Eno, fiduciaire, Juge Alfred Chrétien (Manchester), William Aubuchon, (Fitchburg) et Damase Brochu (Boston) conseillers pour 3 ans. Les autres conseillers Aimée Lavallée (Springfield), Dr Jean Leblanc (Suncook, N. H.), Rosario Pelle-tier (Waterbury), Dr Oscar Perrault (Biddeford), Roland Desjardins (Fall River) et Gérard Raymond (Holyoke) demeurant en fonction.

Les officiers élus, le président disait:

"Ainsi se termine une autre réunion très intéressante de la société. Nous en retirons tous un profit. Il est toujours agréable de communier aux sources qui ont donné le courage à nos pères et qui nous invitent en toute vérité à continuer une si belle et riche aventure française sur le sol d'Amérique.

Un grand merci à vous tous. Notre prochaine rencontre nous réunira à l'automne pour votre gala annuel.

Mémorial Lafayette

La réunion terminée, les visiteurs se promènent dans les jardins en attendant la cérémonie du dévoilement du mémorial Lafayette. Avec la traditionnelle cérémonie de la diligence du gouverneur Eustis qui doit amener à l'hôtellerie les personnages de marque, le président débarque de la voiture accompagné des dignitaires pour se rendre à l'endroit où est fixée la plaque de bronze. Les visiteurs sont là et le soleil garde sa chaleur.

Le président donne son message:

"On these historic and inspiring premises we return today to terminate a gesture that was initiated in 1957 on the occasion of the bicentennial of the death of General Lafayette. A bronze memorial was then presented in October to the trustees of the Wayside Inn foundation to commemorate the event. At that time the restoration of part of the inn destroyed by fire and a project of reorganization of the foundation retarded the installation of our memorial. This we understand and explain graciously.

The present administration of the Longfellow Wayside Inn decided to install our plaque at the entrance of the Inn. M. Francis Koppeis, the present Inn keeper was most cooperative in the preparation of the ceremony of today. We are grateful to him and to the friendly attitude of the trustees of the foundation.

This memorial presented by *La Société Historique Franco-Américaine* should help to entertain in some measure the everlasting friendship that binds two great peoples, France and the United States as a symbol of the common liberties we cherish.

Je crois que nous entretenons tous en ce moment une joie profonde en constatant que sous ce ravissant soleil de liberté, nous assistons enfin à l'installation de ce tableau qui honore Lafayette.

Ce n'est peut-être pas tant dans le fait que nous accomplissons ce geste mais à cause du fait que nous nous savons les fidèles interprètes de la présence française en Amérique.

Pour nous ce n'est pas simplement un geste symbolique ou académique mais bien l'expression de ces sentiments que nous portons dans nos coeurs et qui traduisent cette générosité qui animait Lafayette sur notre sol.

Qu'il me soit permis de remercier en votre nom, Me Pierre Belliveau qui nous a assuré par son zèle le succès de cette initiative.

Je demande donc à M. le juge Arthur-L. Eno de présider au dévoilement de notre mémorial.

Le président dépose ensuite une couronne de fleurs devant le mémorial et la France dit sont mot d'affection.

Anthime de Villebuchot

Le vice consul de France à Boston ajoute :

Grâce à ces facultés essentiellement humaines, l'imagination et le souvenir, nous revivons en ce moment les instants historiques où, sur le chemin qui le conduisait à Bunker Hill, le Marquis de Lafayette s'arrêta en ces lieux. Lui-même refaisait, en ce temps-là, le chemin parcouru, avec ses compagnons d'armes, pendant la période héroïque de la guerre pour l'indépendance de ce pays. Le Marquis de Lafayette, est-il besoin de le préciser, n'était ni un soldat de fortune ni un aventurier. Suivant les élans de son coeur et de sa générosité naturelle, il était conquis par l'idée de liberté qui embrasait l'esprit des habitants de cette région.

Dans son ardeur à combattre pour les idées révolutionnaires contre l'oppression et la tyrannie, il accepta les conditions que lui imposaient sa naissance et sa fidélité à l'autorité royale, de servir ce pays conditionnellement; lui-même ne mit qu'une condition à ses services dans les armées américaines: la faculté de rentrer en France s'il était appelé par sa famille ou par son roi. Nul ne peut

douter de son désintéressement; il offrit sans autres réserves ses services et son sang à la cause qui lui était chère, proposant même, à son arrivée dans ce pays, de servir comme simple volontaire, sans aucun grade. Malgré son jeune âge, sa valeur et la noblesse de ses sentiments furent appréciées du Congrès qui lui conféra le grade de général. Il se montre digne de cette confiance. Son enthousiasme et son exemple devaient servir grandement la cause des insurgés pendant les deux premières campagnes. Grâce à son intervention, le Roi de France fut gagné à la cause des colons américains et mit à leur disposition sa flotte et son armée qui devaient, finalement, déterminer le succès de la rébellion.

Le souvenir laissé dans ce pays par Lafayette et la reconnaissance des Américains se traduisaient, enfin, par une invitation du Congrès à visiter, à nouveau, en 1824, le pays dont il avait si bien soutenu la cause, et, c'est grâce à cette invitation que nous sommes réunis, aujourd'hui, pour inaugurer cette stèle, qui rappellera, à la postérité, l'amitié qui, depuis cette époque, unit la France et les Etats-Unis. Lafayette fut, donc, un des premiers traits-d'union entre nos deux pays. Cette association de frères d'armes devait se renouveler, au cours de l'histoire, et c'est sans doute en pensant à Lafayette que les enfants de ce pays, se portant par deux reprises au secours de la France, débarquaient pour libérer son sol. C'est tout à l'honneur de la Société Historique Franco-Américaine d'avoir su préserver d'une façon si vivace le souvenir de l'illustre Marquis de Lafayette en Nouvelle Angleterre. Il faut remercier nos hôtes d'avoir bien voulu consentir à l'apposition de cette plaque commémorative en ce lieu historique à jamais.

Il me paraît tout naturel de terminer en associant, une fois encore, la France et les Etats-Unis dans ce même acte de foi: Vive la France et Vive les Etats-Unis!

Les trois conseillers du village assistaient MM. Richard Venne, Edward Moynahan et Edward Kreitsek. A la suite de la cérémonie, il y eut l'heure sociale à l'hôtellerie et le repas libre.

Réunion du Bureau

9 octobre 1963

Hôtel Vendôme

Boston, Massachusetts

Cette réunion a pour but la préparation de la soirée gala qui est fixée au 8 décembre dans les salons du Harvard Club de Boston.



Cérémonie de la pose de la plaque Lafayette sur le terrain de la Longfellow Wayside Inn, à Sudbury, Mass, le 19 mai 1963 d.g. MM. Edward Monihan, Edward Kriestrek et Richard Venne, conseillers, abbé Adrien Verrette, Francis Koppeis, gérant, juge Arthur-L. Eno, Gérard Robert et Anthime de Villebucht du consulat français de Boston.

Cérémonie traditionnelle de l'arrivée de la diligence Eustis avec visiteurs, abbé Adrien Verrette et M. Anthime de Villebucht.





Officiers du Conseil de la Vie Française en Amérique 1963-64. Assis g.d Mme Reine Malouin, Me Paul Gouin, vice-président, R.P. Thomas Landry o.p. président, abbé Adrien Verrette, chancelier; debout g.d. Ernest Desormeaux Jean-J. Tremblay, juge Yves Bernier, trésorier, Alphonse Comeau, Mgr Maurice O'Bready et Armand Godin.

Réunion du Comité de Vie Franco-Américaine à Boston le 11 septembre 1963 Assis g.d. Abbés Doria Desruisseaux et Adrien Verrette, MM. Adolphe et Géraud Robert, R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., Bernard Thérout, Joseph Fontaine M.S. et Dr Antoine Dumouchel; debout g.d. Roland Desjardins, Rosario Pelletier Lauré Lussier, juge Edouard Lampron, Adélard Janelle, Gabriel Crevier, Roge Lacerte, Benjamin Lambert et Ulric Gauthier.



Les officiers présents sont l'abbé Adrien Verrette, Gérard Robert, Dr Jean Leblanc, Dr Oscar Perrault et les trois nouveaux directeurs, le juge Alfred-J. Chrétien, William Aubuchon et Damase Brochu.

Le secrétaire fait part du travail. L'actif est de \$1,438 en plus du fonds de fiducie \$2,235.67. La société est invitée à la fête de Yorktown, soit le 182^e anniversaire le 19 octobre et à la cérémonie du SS. Lafayette à Groton, Connecticut le 3 novembre. Le vice-président, le Dr Louis-B. Amyot sera présent à ces deux manifestations.

Réunion Gala

8 décembre 1963
Harvard Club
Boston, Massachusetts

Après l'heure sociale dans les salons du Harvard Club, les membres et leurs invités prenaient le repas et assistaient ensuite à un intéressant programme.

Dans son message, l'abbé Adrien Verrette, président, disait:

"Cordiale bienvenue. C'est un bonheur réservé à votre président chaque année de saluer avec le plus fraternel empressement la présence des convives distingués qui viennent participer à notre gala et c'est bien le 65^e en ligne de compte. Nous voulons nous réjouir en constatant que notre société désormais soixantenaire continue à répandre son influence heureuse au sein de nos populations.

Il est de notre devoir en cette circonstance de rendre un hommage ému à la mémoire de notre ancien président des Etats-Unis, John-F. Kennedy qui fut si horriblement ravi à son peuple, le 21 du mois de novembre par le fanatisme d'un assassin vicieux et peut-être collaborateur d'un complot inique.

Nous étions habitués à respecter notre président, dans la force de l'âge, comme un noble chrétien sincèrement consacré à la défense des grandes libertés que nous chérissons. Nous ajoutons donc notre tribut d'admiration pour ce grand américain et nous exprimons à sa famille éplorée nos sentiments de respectueuse sympathie. Que le Seigneur lui soit en leste.

Pour revenir à la vie de notre société, il nous est très agréable de noter qu'elle maintient son dévouement aux efforts de persévérance en cette 65^e année de son existence. Notre société compte plus de 300 membres actifs et sincères. Les vides sont inévitables mais les remplaçants pourraient être très nombreux. Nous voulons encore ce soir répéter que son effectif serait facilement doublé si tous les membres et les intéressés y apportaient un simple geste d'intérêt. Espérons que vos administrateurs trouveront une formule pour effectuer très prochainement ce succès désirable et nécessaire.

Les publications de la société ont toujours été soumises à un travail bénévole. Souhaitons qu'il en sera toujours ainsi. Nous comprenons cependant que malgré toute la bonne volonté la parution de ces documents soit en retard. Le rapport annuel du secrétaire trésorier vous arrivera dans un prochain courrier. Le bulletin devrait vous réjouir avant la fin de l'année. Nous vous remercions pour votre indulgence.

Vous trouverez en bas sur une table des volumes qui sont à votre disposition avec les compliments de la société. Faites en l'acquisition pour votre profit.

Nous soulignons encore avec joie, la nomination de notre collègue le juge Robert Boudreau à la cour supérieure du Massachusetts qui succède en quelque sorte à son père sur ce haut tribunal.

Georges-Henri Dagneau

Nous avons le bonheur ce soir d'accueillir un personnage officiel du Québec dans la personne de notre distingué conférencier, M. Georges-Henri Dagneau, Directeur du Service du Canada Français d'Outre Frontière dans le ministère des Affaires Culturelles. Il nous apporte sans doute de bonnes nouvelles de la famille.

Né à Québec même, il y a un peu plus de 50 ans, il poursuit ses études à Laval et à l'Université Catholique de Lille, en France pour obtenir ses titres de journaliste. On le rencontre à la rédaction de l'Action Catholique, de Québec, au Droit, quotidien d'Ottawa et au Progrès du Saguenay, hebdomadaire de Chicoutimi, qu'il transforme en quotidien.

Sa plume a du ton et de la valeur et il est de bonne compagnie. C'est qu'il faut toujours parler des journalistes avec mesure car ils ont toujours le dernier mot.

En 1954, il entre au service de l'Association Professionnelle des Industriels pour diriger son service d'éducation et d'information sociale et économique. Il est ensuite nommé membre de la Commission des Relations Ouvrières de la province de Québec.

Mais au cours des ans M. Dagneau a développé un intérêt profond pour les minorités dont il connaît tous les problèmes. C'est sans doute ce qui lui a valu le poste important qu'il occupe présentement. Il possède en plus un jugement sobre et le sens des réalités existantes.

Il a donné à sa conférence le titre suivant: "*Les Franco-Américains devant la montée du prestige mondial de la culture française*". Etant bien versé dans le domaine de la culture française, je suis certain que sa conférence nous réserve des moments charnants.

Conférence

Les Franco-Américains devant la montée du prestige mondial de la Culture Française

Environ deux cents millions d'êtres humains parlent le français, soit à titre de langue maternelle, soit à titre de langue seconde, soit à titre de langue de communications jouissant d'un prestige spécial.

Evidemment, en chiffres absolus, ce bloc francophone représente moins de dix pour cent de l'humanité. Envisagé dans une perspective plus large, le phénomène comporte tout de même des conséquences qui dépassent considérablement la rigueur mathématique de ces statistiques.

Deux cents millions, c'est vingt fois et plus la population du Canada tout entier. C'est près de deux cents fois celle des Franco-Américains. Sans doute, dans cette masse, faut-il comprendre les nombreux peuples africains récemment arrivés à l'indépendance. Mais, ce n'est ni le moment, ni le lieu de manifester le plus léger mépris à l'égard de parlants français, à cause de la couleur de leur peau. D'ailleurs, ces nouveaux Etats afro-asiatiques sont tout de même représentés aux Nations-Unies. Comme question de fait, jamais il n'y eu autant de chefs d'Etat de langue française jouissant d'une représentation au sein de l'auguste aéropage qui siège à New-York.

De toute évidence, donc, le fait français, à l'échelle mondiale, a acquis une importance et une signification suffisantes pour s'imposer à l'attention de l'univers entier.

Un simple coup d'oeil autour de nous nous renseigne amplement sur les nombreux indices qui viennent étayer cette constatation. En effet, la France n'a jamais été autant sollicitée en vue de faire connaître sa culture, ses progrès techniques et ses réussites économiques. Bien entendu, je n'ai ni à me faire le propagandiste du gouvernement français, ni à dresser la liste de toutes les expositions que la France organise elle-même ou auxquelles elle pratique. Il ne serait tout de même pas juste d'ignorer le succès remporté, par exemple, à New-York, par l'exposition de la fameuse Joconde de Vinci, et à Montréal, par la grande exposition qui s'y est tenue, en octobre dernier. L'importance de cette manifestation a été soulignée par la visite du ministre des Affaires culturelles du gouvernement français, le grand écrivain André Malraux, de l'Académie française.

On pourrait prolonger la liste des cas semblables où le prestige de la France, dans un domaine quelconque, a été ainsi mis en vedette. On pourrait même rechercher les faits qui prouvent que d'autres pays que la France, mais de langue et de culture françaises comme elle, ont également connu un regain de vigueur et de popularité. Faut-il rappeler que c'est un canadien de langue française, un dominicain, le T.R.P. Georges-Henri Levesque, o.p., qui a été appelé à jeter les bases d'une université française dans un des nouveaux pays africains. En Inde, c'est un jésuite canadien-français, le R.P. Bertrand, s.j., qui va contribuer à organiser le service d'hospitalisation.

Mais, plutôt que de dresser l'inventaire d'une foule d'indices semblables, significatifs et importants, sans doute, mais tout de même individuels, il vaut peut-être mieux vérifier la courbe ascendante que suit le prestige français.

Comme tout prestige, il est centré, il est axé sur un pays, la France, mais il rayonne, il s'étend, il s'épanouit, il englobe d'autres pays, il rejaillit sur eux tout comme leur apport, si minime soit-il, n'est pas sans effet sur lui. En a-t-il toujours été ainsi?

Evidemment non. Sans vouloir résumer trois siècles d'histoire, on peut cependant constater que le prestige de la France a subi

un premier coup lors de la liquidation de son empire colonial au XVIII^e siècle; qu'elle a encaissé un nouveau revers, lors de la dissolution de son premier Empire européen, au début du siècle suivant; et que la période qui a suivi la défaite de 1870, même si elle a été témoin de la reconstitution d'un second empire colonial, a tout de même été marquée par un recul du prestige politique, militaire et économique de la France. Seule, brillait sa suprématie dans les arts et dans les lettres. Pour le reste, on accordait la priorité à l'Empire britannique, à l'Empire allemand et au triomphe des Etats-Unis.

La première guerre, tout en donnant la victoire à la France, ne fut pas l'occasion d'une remontée du prestige français. A la fin de la deuxième, personne ne soupçonnait que, cette fois, elle pourrait rapidement remonter la côte. Au contraire: toutes les apparences indiquaient qu'elle aurait beaucoup de mal à réparer ses pertes et à refaire ses forces. L'immense puissance de deux blocs, celui de la Russie et celui des Etats-Unis, semblait devoir rejeter définitivement dans l'ombre tout autre pays européen, y compris l'Angleterre. On se disait: "La France . . . oui, sans doute . . . la France éternelle . . . ! "Mais, au fond, on restait sceptique, on se disait: "Pourvu qu'elle en réchappe!"

Or, un peu plus de quinze ans se sont écoulés et nous assistons à une évidente et flagrante remontée du prestige de tout ce qui est français, non seulement de la France, comme telle, mais je le répète, de tout ce qui est français.

A quoi cela tient-il? Le phénomène n'est pas sans précédent. Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire, qu'un pays qu'on croyait brisé, ait rassemblé ses forces pour faire face à l'épreuve et en triompher, avec une vigueur dont on ne le pensait pas capable. Mais cela ne nous dit pas comment la France s'y est prise.

Sans prétendre analyser à fond les causes de cette résurgence magnifique, on peut les classer en trois catégories: les causes politiques, les causes sociologiques et les causes morales ou spirituelles, enfin celles qui relèvent de la volonté individuelle et collective orientée par la foi en un idéal.

Je n'ai ni la compétence, ni l'autorité voulue pour analyser les causes politiques. L'entreprise serait d'ailleurs déplacée, puisque je ne suis ni Français, ni Américain. Elle serait également inutile, car elles découlent des deux autres catégories de causes, en très

grande partie. Si la politique française a évolué et a contribué au redressement français, c'est sous l'effet de l'action de causes sociologiques et morales.

Quant aux causes sociologiques, elles s'imposent d'elles-mêmes à l'attention de tout observateur le moindrement au courant de ce qui se passe là-bas. La deuxième guerre a parachevé le remaniement des structures sociales françaises, commencé à la fin de la première. Une nouvelle société s'est reformée, plus centrée sur une classe moyenne en expansion et moins appuyée par les deux extrêmes, la grande bourgeoisie à droite et le peuple à gauche. La reconstruction matérielle a imposé des problèmes techniques tels qu'il a fallu inventer des solutions nouvelles:celles-ci reposaient le plus souvent sur la nécessité d'inventaires complets et exhaustifs, suivis de la mise en place de plans au sujet desquels s'étaient poursuivies des négociations et des consultations. Ce fut l'occasion et l'outil d'une vaste entreprise qui a consisté à repenser structures et problèmes, non plus tellement en fonction de données d'avant-guerre, mais en fonction de données déduites des besoins prévus ou anticipés. La perspective des rencontres changeaient du tout au tout. On ne se rencontrait pas, dans ces négociations et consultations, pour régler des querelles passées, pour vider des conflits d'autrefois. On se faisait face pour analyser des statistiques, des faits en prévision de nécessités que l'on pouvait déjà presque toucher du doigt, mais qui, de toute façon, se situaient en avant, dans l'avenir, et non en arrière, dans l'histoire.

Il en résultait un dynamisme qui, sans supprimer les divergences et les chocs, les dégageait cependant de tout l'arrière-plan sentimental qui avait envenimé tant de controverses, il n'y a pas si longtemps encore. On différait d'opinion, non pas en vertu de l'attitude prise jadis par d'autres, mais à cause d'interprétations multiples susceptibles de découler de la vision que chacun se faisait de l'avenir.

Sans doute, bien d'autres facteurs devraient ici être invoqués pour expliquer les changements survenus dans le champ sociologique de la France. Il serait trop long de s'y aventurer et peut-être ne suis-je pas le guide qu'il vous faudrait pour en sortir sains et saufs.

Je crois avoir suffisamment indiqué la perspective dans laquelle s'est opérée une des transformations majeures de la France, transformation qui a eu des conséquences directes sur la remontée du prestige français dans le monde.

Cet élément inédit, dans le tableau qu'a présenté la France au sortir de la guerre de 1939-1945 provient lui-même d'une recrudescence des énergies françaises, placées en face d'un défi global. Pourquoi d'autres pays, dans des circonstances semblables, éprouvent-ils tant de difficultés à retrouver le courage nécessaire? Pourquoi la France, infailliblement, malgré toutes ses épreuves, n'y puise-t-elle jamais en vain? Ici encore une étude historique et philosophique seule permettrait d'ébaucher une réponse satisfaisante. Contentons-nous de constater les résultats de la cristallisation des efforts des Français vers un redressement en profondeur et de grande envergure. Des heures et des heures de palabre n'ajouteraient rien au magnifique exemple qui est donné à l'univers entier par le spectacle d'un pays abattu par la guerre et en passe de reconquérir son ancienne grandeur en moins de quinze ans. En 1917, aux pires moments de la première guerre, à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il allait faire pour sortir de la situation désespérée dans laquelle se débattait la France, Clémenceau répondit: "Je fais la guerre! Je fais la guerre! Je fais la guerre!" Sans le dire, les Français d'après 1945 ont refait le pays.

Pourquoi, me demandera-t-on, cet éloge de la France? La première raison réside tout simplement en ceci que le redressement français est un fait. Or, un fait de cette importance et de cette signification doit être signalé, doit être mis en vedette, quand ce ne serait que pour sa valeur humaine intrinsèque. Sur ce plan-là, d'ailleurs, et si l'on s'en tenait à celui-là uniquement, il faudrait aussi signaler le redressement belge, le redressement anglais et le redressement allemand.

Mais une deuxième raison nous pousse à attacher de l'importance à celui de la France: c'est qu'il a quelque chose de paradoxal. C'est en effet au moment où, non sans mal, la France voit disparaître son empire colonial, qu'elle atteint elle-même un degré élevé de prestige et de gloire. Une expérience semblable, deux siècles plus tôt, quasi-exactement—1763-1963—lui avait pourtant nui considérablement. C'est que la France, consciemment ou non, a profité de ce laps de temps pour diffuser sa culture, son âme même. Politiquement, elle y perd peut-être, à certains égards du moins. Sur d'autres plans, il n'est pas sûr qu'à la longue, elle n'y gagnera pas. Comme nous ne sommes pas ici pour comparer les diverses hypothèses qui peuvent naître de la situation internationale du prochain siècle, nous nous contenterons donc de cette affirmation globale: oui, la France a perdu ses colonies, mais le monde y a trouvé bon nombre de pays de langue française qui, ajoutés à ceux qui existaient déjà,

lui créent une sorte de responsabilité mondiale, à laquelle elle paraît bien disposée à faire face. Que nous le voulions ou non, nous faisons partie de ce circuit de la culture française qui recouvre maintenant le monde. Certains de ses points d'appui peuvent paraître bien tenus, bien faibles. Le Canada français en est un. La Franco-Américanie en est un autre. Vous comme nous, vous contribuez à cette remontée du prestige français dans le monde, puisque vous en êtes à la fois un des artisans et l'une des occasions. En d'autres termes, dans la mesure de vos moyens, vous y apportez votre contribution et, dans cette mesure-là même, vous retenez l'attention du monde des parlants français et, au premier chef, de la France. Je n'en veux d'autre témoignage que la présence ici, ce soir, du consul de France. Aucune fausse modestie de votre part ne fera que la France néglige le rameau que vous représentez. A combien plus forte raison, nous, du Canada français, tenons-nous à ne pas être en reste vis-à-vis de vous. D'ailleurs un diplomate canadien de langue française, attaché au consulat canadien, s'est fait un devoir d'accepter votre invitation.

La contribution que les Franco-Américains apportent à la communauté française du monde entier a son originalité et sa valeur intrinsèque certaine.

Cette double caractéristique provient d'abord du nombre imposant de parlants français qui se trouvent groupés dans les six Etats connus sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Elle découle également de la proximité du territoire franco-américain avec celui du Canada français. Elle se distingue encore par la composition sociale du groupe original, qui a donné naissance à votre peuple, il y a plus de cent ans, et par l'évolution que les circonstances ont impartie à votre groupe. Plutôt que d'insister sur la statistique ou la géographie de la Franco-Américanie, que vous connaissez tout de même mieux que moi, il me semble plus important de s'arrêter un moment pour mieux prendre conscience de la portée de certaine des conséquences qui découlent de ces faits.

En effet, les Franco-Américains se composent maintenant d'un certain nombre de millions de descendants de Canadien français émigrés aux Etats-Unis depuis environ un siècle. Ils sont donc d'origine rurale, pour l'immense majorité, et ils ont trouvé ici un milieu, qui a subi très tôt l'évolution que connaît maintenant le coeur du Canada français, le Québec.

Cette évolution eut tôt fait d'embrigader les immigrants canadiens-français dans les rangs des travailleurs industriels. Malgré

la force de nivellement et d'assimilation que représentait cette entrée en scène forcée dans le monde industriel, les Franco-Américains gardèrent leur identité propre. Pourquoi? A l'aide de quels puissants points d'appui réussirent-ils ce tour de force? Le problème a déjà maintes fois été étudié et la réponse a presque toujours mis en lumière l'attachement de ce peuple à sa foi et à sa langue, comme motifs profonds d'une attitude qui, humainement, trouvait difficilement une explication différente. Il n'est donc pas nécessaire d'entreprendre ici de longs développements pour analyser davantage un phénomène que beaucoup d'autres, avant moi, ont abordé et sur lequel ils se sont penché avec beaucoup plus de compétence et d'autorité que je ne saurais le faire.

En revanche, il faut se demander ce que les Franco-Américains feront désormais du résultat ainsi acquis? En d'autres termes, par suite de leur attachement à leur foi et à leur langue, ils ont gardé leur identité propre. Ils sont restés différents, à plus d'un égard, de leurs concitoyens américains. Ce caractère propre, cette marque qui les distingue entre tous les autres américains, que vont-ils en faire? A quoi leur sert-elle? Quelle importance faut-il y attacher? Ça donne quoi, aux Franco-Américains, de rester Franco-Américains?

Ça leur donne à la fois une avance et une responsabilité, c'est-à-dire un avantage et la contre-partie de tout avantage, le devoir de le maintenir et de l'améliorer, cet avantage, en vue de le transmettre comme ils l'ont reçu.

En quoi consistent cette avance et cette responsabilité? Voilà ce que nous allons maintenant essayer d'approfondir.

Une avance. Qu'est-ce à dire? Charles Mauras a déjà défini la tradition comme étant une *avance héréditaire*. Que voulait-il dire par là? Une avance, c'est, essentiellement, un certain espace de terrain gagné dès avant le départ des concurrents, dans une course. Tous en ligne, aucun n'a d'avance. Mais si l'un d'eux par hypothèse, parvient à se placer dix pas en avant de ses rivaux, dès avant le départ, il a une avance. Si, dans un concours, un étudiant a pu parcourir la matière de l'examen dix jours avant que les autres ne l'aient abordée, il a une avance sur eux. Si, un salarié reçoit trois jours avant la date une partie de la somme qui lui est due en rémunération de son travail, il touche une avance.

Mais lorsque c'est par hérédité qu'il bénéficie de cette avance, alors, selon Mauras, il devient dépositaire d'une tradition. En effet,

sa formation lui transmet un ensemble de traits caractéristiques et de connaissances intuitives ou rationnelles qui le placent en avant des autres, dans la course de la vie. Produit d'une tradition, il lui est loisible d'arriver plus tôt au but, par suite des avantages que sa naissance lui procure. Ici, on pourrait faire obliquer la discussion vers le grand problème du caractère fatal de l'hérédité et du jeu de la liberté individuelle. Mais cela nous mènerait trop loin. Sans compter que la définition maurassienne de la tradition n'est utilisée ici que pour fin d'exemple. Je ne suis pas sans me rendre compte qu'il existe d'autres définitions de la tradition et que celle de Mauras est tout de même un peu statique: elle n'explique pas du tout la place de l'auto-critique, pourtant nécessaire, si on veut que la tradition soit vivante et dynamique. Mais il n'y a aucun doute qu'en gros son *avance héréditaire* constitue une formule lapidaire et brillante qui suffit à montrer l'un des aspects principaux de la tradition dont les Franco-Américains sont les heureux dépositaires.

Par hérédité, vous recevez une avance, sur tous les autres concurrents, par le français que vous apprenez et par la culture française dont la langue est le véhicule et l'outil.

Mais justement, la connaissance du français et l'accession à la culture qui l'accompagne sont-elles regardées comme une avance? Croit-on bénéficier d'un avantage lorsqu'on apprend le français et qu'on se pénètre de sa culture?

Ce sur quoi je voudrais insister, ce soir, c'est justement sur les motifs qui font que, précisément, c'est réellement une avance, afin que vous, les apôtres, les convertis, à qui je n'ai rien à apprendre, devant qui je ne peux que rendre hommage à la persévérance de vos efforts et à la permanence de vos convictions, afin que vous, dis-je, vous puissiez continuer d'utiliser ce qui me paraît être un argument très fort en faveur de la cause que vous défendez si bien.

En effet, dans notre monde, à l'heure actuelle, les relations entre les individus, entre les groupes, entre les peuples s'intensifient et se multiplient au point de constituer un réseau très dense que rien ne semble devoir détruire. Au contraire, tout indique que le vaste filet des contacts, des communications, des échanges, des communautés et des conflits d'intérêts continuera d'enserrer le globe terrestre dans ses mailles. Tout au plus, peut-on espérer qu'un peu plus d'ordre et de coordination s'établisse à l'intérieur de ce système encore trop confus. Il n'est pas nécessaire d'énumérer

des exemples de ce fait que chacun peut constater par lui-même. Il n'est pas nécessaire, non plus, d'en analyser les conséquences et les effets, en détail et au complet.

Il est clair, cependant, que la prolifération des liens de toute nature qui, de plus en plus, fondent l'humanité dans une masse de plus en plus compacte ne sont pas sans exercer une pression sur l'individu. C'est inévitable. Aussi, l'homme éprouve-t-il le besoin de réagir contre cette action à sens unique qui tend à le réduire à n'être plus qu'un atome anonyme, perdu dans une foule toujours plus considérable. Ce phénomène est aussi inévitable: il se produit infailliblement à chaque fois que l'être humain se sent soumis à une influence persistante. Il en a toujours été ainsi, en pareilles circonstances. Le seul aspect nouveau du phénomène, c'est son ampleur. Alors qu'autrefois, il se produisait au niveau des groupes restreints ou, au plus, d'un pays, il se vérifie maintenant, dans une bonne mesure, à l'échelle mondiale.

Quoi qu'il en soit, cette réaction incite l'homme à chercher des points d'appui afin de garder sa personnalité. C'est chez lui un besoin instinctif. Or, où trouvera-t-il meilleur refuge, assise plus solide et tremplin plus puissant en vue de mieux dégager son individualité de la masse des inter-relations qui l'enserrent et menacent de l'étouffer, que dans le retour à sa culture originale, à sa langue maternelle, expression suprême et racine ultime de son moi le plus profond, le plus intérieur, le plus authentique?

Voilà pourquoi, à mon avis, on assiste actuellement à une tendance accrue vers le retour aux cultures originales chez les groupes humains qui se sont formés en dehors du terroir qui leur a donné le jour. N'est-ce pas là un mouvement d'auto-défense de l'individu qui, se sentant pressé de toutes parts par un risque de nivellement, se tourne, comme d'instinct, vers une des sources qui marquent le plus profondément et le plus indélébilement l'individu: sa culture, c'est-à-dire sa langue et l'ensemble des notions, des affections et des attitudes d'esprit qui accompagnent le véhicule qu'est le langage. A la veille de se voir submergé, il tend les bras et ouvre son esprit vers ce qui peut encore le mieux le différencier de la foule qui l'entoure: une langue, une culture. Par ce seul trait, il se sort de l'uniformité du grand tout pour s'affirmer comme partie intégrante d'un autre tout, plus restreint, plus dense, plus homogène, plus facile aussi à réparer. Il satisfait ainsi un des besoins les plus essentiels de tout être humain, celui de l'identification.

Les exemples de cette tendance commencent à poindre un peu partout. Suivant le degré d'évolution des contrées en cause, elle prend évidemment diverses formes. Il n'y a aucun doute que, dans les régions du globe les moins évoluées politiquement et les moins avancées dans la voie de l'organisation politique, cette tendance peut très bien se traduire parfois sous forme d'irrédentisme. Elle peut également avoir une motivation fort lointaine, qui ait des implications beaucoup plus politiques ou économiques que culturelles et humaines. C'est évident.

Dans les pays les plus évolués, où, par conséquent, la concentration des inter-relations a atteint un degré beaucoup plus élevé que dans les premiers, on note, par contre, des retours aux cultures originales dans lesquelles on chercherait vainement à dépister des traces d'irrédentisme, de quelque nature qu'il soit. On se trouve en présence de véritables phénomènes de retour aux sources, dans le but de les conserver intactes et d'y puiser l'originalité et le dynamisme dont elles ont toujours été les inspiratrices dans le passé.

Je n'en veux pour preuve que les quelques faits suivants: ainsi, les journaux ont rapporté récemment qu'à Boise, dans l'Idaho, un groupe de Basques, émigrés depuis déjà longtemps, font des efforts en vue de remettre en honneur leur langue, pourtant si difficile et dont l'aire géographique est extrêmement réduite, ainsi que vous le savez. Cette langue déroute encore les philologues, qui ne sont pas parvenus à déterminer définitivement son origine et son histoire.

Tout récemment encore, la presse signalait qu'au Canada, dans l'Île du Cap-Breton, un autre groupe, de descendance écossaise celui-là, s'est formé dans le but de permettre à ses membres de réapprendre le gaélique. Encore ici, on se trouve en présence d'une langue qui n'est partagée que par un secteur assez restreint de la population du globe et pourtant, ils tiennent à en préserver la connaissance.

Enfin, si l'on revient aux Etats-Unis et si l'on songe au gigantesque effort déployé par Washington grâce au FOREIGN LANGUAGE RESOURCES PROJECT, il faut bien admettre qu'il y a là une indication très précieuse.

En annonçant le lancement de cette vaste enquête, en janvier 1962, l'AMERICAN COUNCIL FOR NATIONALITIES SERVICE disait, dans son communiqué de presse: "Pour la première fois, dans l'histoire américaine, le gouvernement des Etats-Unis a demandé

à un groupe de sociologues d'étudier la question de la préservation des langues non-anglaises aux Etats-Unis. En se portant garant d'une telle étude, le gouvernement indique l'intérêt qu'il prend à ce que les langues non-anglaises introduites dans ce pays par les groupes d'émigrants variés continuent à être parlées et enseignées et ne disparaissent pas".

Un peu plus loin, le même communiqué cite les paroles mêmes du Dr Joshua-A. Fishman, directeur de ce projet, qui s'est exprimé comme suit au sujet du but de cette recherche: "Notre rapport final au Bureau de l'Education des Etats-Unis aura deux objectifs: décrire de façon précise les efforts faits pour le maintien de chacune des langues et recommander des mesures, quelles qu'elles soient, nécessaires pour renforcer ces efforts".

Evidemment, quelles sont les implications de ces mesures et jusqu'à quel point chaque groupe a-t-il correspondu ou n'a-t-il pas correspondu aux espoirs du Dr Fishman, c'est là une question sur laquelle je n'ai pas à me prononcer. La seule chose qui m'intéresse, dans ce projet, c'est d'abord qu'il prouve que les langues secondes prennent la vedette et c'est ensuite qu'il explique on y attache maintenant tant d'importance. En effet, en poursuivant son exposé, le Dr Fishman a ajouté: "Notre pays a un grand besoin d'une plus grande compétence linguistique dans toutes les langues afin de maintenir et d'améliorer ses relations diplomatiques, culturelles et commerciales, avec les peuples du monde. Par conséquent, il est important que nous reconnaissons la mine d'or linguistique que nous avons chez nous et il est plus particulièrement important encore que la première, la seconde et la troisième générations d'Américains reconnaissent la valeur de la préservation du précieux héritage de leurs parents et de leurs grands-parents. De la sorte, ils aideront leur pays et enrichiront en même temps leur propre vie".

Il n'y a donc pas de doute possible sur le but poursuivi par ce déploiement d'efforts vers la conservation des diverses langues non-anglaises apportées par les groupes d'immigrants venus de tous les coins du globe. Pourquoi veut-on en conserver ainsi la connaissance et même l'usage? Pour "maintenir et améliorer les relations diplomatiques, culturelles et commerciales" des Etats-Unis", avec les peuples du monde". On ne saurait être plus clair.

Serait-ce exagéré de croire que, dans l'esprit des initiateurs de ce projet, il servira à multiplier le nombre de jeunes qui, au sortir

de l'école, sauront, en plus de l'anglais, une autre langue, et que le Secrétariat d'Etat a ainsi plus de chance de recruter pour son personnel diplomatique, des hommes et des femmes qui auront une avance héréditaire, c'est-à-dire une tradition suivant laquelle ils seront habitués naturellement à parler aux moins deux langues. Il y a là, tout de même, l'exemple d'un curieux retour des choses: en somme, ce sont les plus récents des citoyens américains qui apportent la tradition aux plus anciens. Peut-être est-ce précisément cela que sentait feu Franklin-D. Roosevelt, lorsque, s'adressant au congrès de Filles de la Révolution américaine, il commença son allocution par ces mots: "We, fellow immigrants . . ." Car, Roosevelt savait le français et il se rendait peut-être compte que la tradition a toujours besoin d'être rajeunie.

Justement, l'immigration des Franco-Américains est relativement récente par rapport à l'histoire de votre pays. Vous représentez un élément dynamique important, d'une importance numérique certaine. Je n'ai en mains absolument aucune statistique au sujet du nombre des Basques qui vivent maintenant aux Etats-Unis, mais je suis convaincu que le groupe franco-américain est plus considérable que le leur. Et la proximité de votre concentration avec la frontière du Canada français ajoute un nouveau facteur à la valeur de votre apport culturel. Or, si les Basques songent à conserver leur langue, s'ils y voient un moyen d'identification susceptible d'apporter une facette nouvelle au portrait si varié déjà du type américain, à combien plus forte raison les Franco-Américains se doivent-ils de fournir leur contribution à l'ensemble?

Car, il y a maintenant avantage, comme on le voit, à posséder plus d'une langue. Avantage abstrait, dira-t-on, comme la culture. A cela, je répondrais que l'avantage en question devient de moins en moins abstrait et de plus en plus concret. A preuves, d'abord la nécessité d'y trouver un point d'appui pour garder une identité, qui devient elle-même indispensable à la composition du caractère américain. C'est tellement vrai que le LANGUAGE RESOURCES PROJECT a précisément été mis sur pied pour conserver cette identité et pour la rendre valable et pratique. Comment? En multipliant le nombre des Américains qui, en sachant plus d'une langue, seront mieux à même de servir leur pays soit dans la carrière diplomatique, soit dans le commerce international, soit dans les relations culturelles. Voilà autant de domaines où la connaissance des langues est en passe de devenir rentable. Sur le terrain purement pratique des avantages concrets, il n'y a aucun doute que l'usage d'une autre langue en plus de l'anglais devient

de plus en plus un actif au crédit de quiconque aura eu la précaution de s'en munir.

En second lieu, le prestige montant de la France n'est pas uniquement un prestige artistique et littéraire, bien que celui-ci ne soit évidemment pas négligeable, mais il est aussi industriel et commercial et il s'appuie sur une technique dont les progrès exécutent des bonds surprenants. Il n'est pas question pour la France de détrôner l'espèce de suprématie que les Etats-Unis se sont acquise à cet égard, mais la plus élémentaire objectivité nous oblige à reconnaître que les avances réalisées par la France dans la technique ne pourront pas ne pas avoir pour effet de rendre utile et, dans certains cas, nécessaire la connaissance du français, pour quiconque voudra suivre les développements prodigieux de la production française, dans l'électronique, dans la mécanique et dans les moyens de transport. Il ne s'agit pas ici d'évaluer en dollars et en cents les avantages exacts que chacun pourra y trouver, mais l'existence de la tendance est évidente et le degré d'utilité qu'elle peut représenter pour tel ou tel individu n'est pas évaluable. Mais sans aucun doute, en considérant les choses d'un point de vue général, l'affirmation que j'ai faite garde toute sa force et toute son actualité.

Comme on le voit, ce n'est pas pour rien qu'au début, j'ai voulu analyser les facteurs de la montée du prestige français dans le monde. Encore une fois, la royauté de la culture française conserve tous ses apanages dans le monde de la littérature, des arts plastiques, de la musique et du cinéma, mais elle s'appuie plus que jamais auparavant sur une infra-structure économique, elle-même étayée sur des progrès techniques incontestables.

Mais, s'il y a avantage à savoir une autre langue, et, dans le cas des Franco-Américains, à bien posséder le français, il y a, en revanche, une responsabilité équivalente pour eux à bien s'en servir.

Comment s'acquitter de cette responsabilité? Voilà ce que je voudrais maintenant étudier avec vous, non pas que je songe à vous faire la leçon, encore moins à vous donner des conseils, mais en abordant tout simplement l'étude des moyens dont chacun dispose à cet effet.

La tradition, avance héréditaire, ai-je dit en empruntant les mots de Mauras. Mais nous avons vu, immédiatement après, que c'était tout de même les éléments d'immigration la plus récente

qui apportent le rajeunissement à la tradition américaine, nouée il y a près de deux siècles autour de la culture anglo-saxonne. On sent là le caractère limitatif de la définition Mauras. On sent qu'il pensait en termes européens seulement, en termes français et en termes aristocratiques. Il voyait, en image, le type du chef issu d'une longue lignée de seigneurs qui se transmettaient de père en fils l'art de commander. De commander qui? de commander où—Vraisemblablement des soldats à la guerre. C'est très glorieux comme perspective, mais c'est aussi assez peu démocratique, à tel point qu'on peut se demander s'il ne suffit pas de substituer à la notion de famille individuelle, qui est à la base de la définition de Mauras, la notion de famille linguistique, de famille culturelle, pour arriver à une nouvelle utilisation de l'avance héréditaire, compatible avec le contexte nord-américain. Chaque famille culturelle apporte son écot à la fabrication d'une nouvelle entité qui, tout en respectant les caractéristiques linguistiques des composants, se crée perpétuellement dans la recherche constante d'un équilibre intellectuel, moral et physique toujours mieux adapté aux exigences du temps et des lieux.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, sur laquelle je ne saurais insister, il reste que les éléments jeunes de la population américaine représentent actuellement le ferment dont a besoin tout pays qui veut se développer et progresser. Vous êtes parmi ces éléments et votre jeunesse se voit appelée à un rôle dont elle commence seulement, comme nous tous, d'entrevoir les implications profondes et lointaines.

Déjà, elle sait, cette jeunesse, que si l'avance dont elle bénéficie a pour centre et pour axe la culture française et l'usage d'une langue aussi bien adaptée que possible aux circonstances, la façon dont le message français doit être transmis peut varier.

Une langue peut mourir. "Nous, civilisations, savons que nous sommes mortelles", disait, non sans grandiloquence, Paul Valéry. "Une langue, écrit Henry-F. Ellenberger, dans "Revue de Psychologie des Peuples", une langue est en danger chaque fois que ceux qui la parlent perdent conscience de leur identité linguistique et culturelle et s'imaginent qu'elle est remplaçable par une autre, tombant ainsi dans ce mélange de défaitisme, de snobisme et de mercantilisme qui peut tuer n'importe quelle langue, fut-elle la langue officielle d'un pays indépendant. Un exemple bien connu est celui de la Prusse du XVIII^e siècle, où le Roi, la Cour, la noblesse, les intellectuels s'étaient tous mis à parler français, au



Septième Congrès des Franco-Américains à Holyoke 26-27 octobre 1963. Officiers: assis Dr André Lavallée, président de l'Avant Garde, Abbé Eugène Guerin, curé du Précieux Sang, hôte du Congrès; debout Marielyne Roy, vice-présidente, Normand Lepine, trésorier, Roland Fleury et Aimée Lavallée, président d'honneur du congrès.

Au 7e congrès: assis g.d. Gérard Robert, président du Comité de Vie Franco-Américaine, R.P. Thomas Landry, o.p. président du Conseil de la Vie Française en Amérique, Mgr Paul-Emile Gosselin p.d., secrétaire du Conseil et Roland Majeau, secrétaire du congrès.





Messe du congrès en l'église du Précieux Sang, le 27 octobre 1963.

G.d.: Bernard Thérout, abbé Adrien Verrette, Gérald Robert, Hervé Lemair
 orateur au banquet, Dr André Bélanger et R.P. Thomas Landry, o.p.



point que l'allemand—d'ailleurs corrompu et envahi de mots français—était tombé au rang de patois méprisé. L'allemand était bien malade, lorsqu'il fut sauvé par la réaction patriotique de la fin du siècle. Un autre cas, heureusement moins grave, est celui de la Hollande, pays qui semble voué à accorder systématiquement à une langue étrangère la préséance sur la langue nationale: ce fut au XVIII^e siècle, le français; au XIX^e siècle, l'allemand; aujourd'hui, l'anglais”.

L'auteur cite encore le cas de l'hébreu. “Il y a quelques 25 siècles, dit-il, les Hébreux cessèrent de parler la langue de Moïse et des prophètes, pour adopter l'araméen comme langue usuelle. Assurément, c'était un calcul très “réaliste”, car l'araméen—qui donc s'en souvient aujourd'hui?—était à cette époque la grande langue commerciale et diplomatique utilisée depuis la Méditerranée jusqu'aux Indes. Hélas! deux ou trois siècles s'étaient à peine écoulés que l'araméen était détrôné au profit du grec qui, maintenant, semblait être devenu la langue universelle par excellence. Les Juifs de Palestine se trouvèrent donc à parler araméen dans un monde grécophone. Mais plus “réalistes” qu'eux, les Juifs d'Egypte avaient adopté le grec et le parlaient. Ils le parlèrent jusqu'au jour où le grec, à son tour, fut supplanté en Orient par l'Arabe. Après maintes viscissitudes et pour en revenir à notre époque, lorsque le nouvel Etat d'Israël fut fondé, il y eut bien quelques “réalistes” pour proposer de lui donner l'anglais comme langue officielle, mais les Juifs éclairés sans doute par la vanité et l'inconstance des langues dites mondiales, préférèrent l'hébreu que le mouvement sioniste venait de tirer de son sommeil millénaire”.

Le phénomène auquel nous avons à faire face n'est donc pas nouveau, ni inédit. Il s'est déjà présenté plusieurs fois au cours de l'histoire et dans maints cas, il s'est terminé par une résurrection, par une victoire de la langue maternelle.

Nous sommes, un peu trop portés à croire que notre cas est unique et sans précédent, que nous ne disposons que d'une motivation déficitaire, sans prestige et sans valeur humaine, que notre attachement à la langue ne peut pas trouver d'autre point d'appui que celui de la religion. Sans doute, le catholicisme a-t-il toujours eu et garde-t-il encore un lien très direct avec la survivance du français. Historiquement, c'est un fait indéniable. Que, dans une certaine perspective, on envisage ce fait comme ayant eu plus ou moins de bons effets, sous certains aspects ou dans certains domaines, chacun est libre de son opinion à cet égard. Il s'agit là

de questions discutables, sur lesquelles un fonctionnaire aurait tort de s'engager.

Ce sur quoi je puis, en toute certitude et en toute quiétude me prononcer, c'est sur l'existence de motifs purement culturels de préconiser le maintien et le développement de la culture française. A l'heure actuelle, c'est une nécessité et une nécessité dans laquelle chacun peut trouver un avantage pratique.

Etre pratique ne signifie pas qu'on recherche uniquement le profit immédiat, le gain palpable en espèces sonnantes. Etre pratique implique qu'on attache de l'importance à une chose parce qu'on y voit une valeur qui tôt ou tard rapportera un bienfait quelconque. Le côté pratique des choses ne se situe pas seulement dans l'immédiat. Il peut également s'étendre sur une période de temps assez longue.

Or, non seulement la connaissance du français et la recherche d'une culture française toujours plus affinée, plus profonde sont-elles susceptibles de produire des résultats bienfaisants à longue échéance, mais elles sont déjà à même d'en donner dès maintenant.

C'est une des conséquences de la condition humaine que l'homme éprouve souvent des difficultés à analyser sérieusement une situation et à en comprendre toutes les implications. C'est peut-être ainsi qu'il faut interpréter l'espèce de relâchement que l'on dépiste, en certains milieux, des deux côtés de la frontière, vis-à-vis des chances de progrès du français. On ne se rend pas compte avec suffisamment de clarté et d'acuité de la proximité de la victoire.

On dirait que la résistance pendant tant d'années a usé la patience et les énergies. Et pourtant, à nombre d'indices, on constate que jamais le français et sa culture n'ont joui d'un tel prestige dans le monde, n'ont disposé d'une telle force de rayonnement et n'ont été aussi avancées dans la voie du pratique et du concret.

Personne ne s'attend à ce que des gens de langue française vivant depuis trois siècles en dehors de la France recommencent Corneille, Racine, Molière ou Victor Hugo. Personne n'exige de ceux qui se réclament de la culture française dans le reste de l'univers qu'ils s'élèvent au sommet de la pensée et de l'art qu'ont atteint Pascal et Chateaubriand. Mais, en revanche, personne,

parmi les millions d'Anglo-Saxons qui peuplent notre planète, ne comprendrait que les Canadiens français et les Franco-Américains abandonnent leur langue et leur culture au moment où l'une et l'autre deviennent, de toute évidence, des denrées recherchées partout, pour toutes sortes de motifs, parmi lesquels figure évidemment la valeur intrinsèque d'un génie qui a produit les maîtres que j'ai cités tout à l'heure, mais parmi lesquels figure également la pure et élémentaire nécessité d'être en mesure de comprendre l'évolution technologique, industrielle, commerciale, politique et économique d'un pays en plein épanouissement, d'un pays qui avait su, lui aussi, se doter d'un empire, d'un pays qui est en train de pendre la tête de l'Europe des Six.

Ce sont là des faits. Chacun peut les vérifier par lui-même. Chacun est libre d'en tirer l'interprétation de son choix. Mais tous, nous sommes obligés de reconnaître l'extraordinaire vitalité qui se dégage de la vie française à la surface du globe, actuellement. Ça, aussi, c'est un fait. Et lorsque pour une part, si petite soit-elle, on a l'honneur de contribuer à l'existence de ce fait, on n'a pas le droit de se désolidariser des conséquences qu'il implique. Que nous le voulions ou non, nous appartenons à cette communauté culturelle, dont la richesse fait encore l'admiration du monde entier. Les seuls motifs qui expliqueraient un abandon, dans les circonstances présentes, devraient malheureusement se classer parmi ceux que Ellenberger désigne comme "le défaitisme, le snobisme ou le mercantilisme". Choix peu brillant auquel personne d'entre vous, ni moi non plus d'ailleurs, nous ne pouvons nous résoudre.

Pour le moment, je ne crois pas que les pertes subies soient attribuables au pur et simple mercantilisme. Trop de facteurs évidents soulignent l'utilité de savoir le français et de partager quelques bribes de culture française. La science, l'enseignement, la technologie, la diplomatie, même les relations commerciales internationales exigent de plus en plus la connaissance du français.

Je ne crois pas davantage au snobisme comme explication générale des découragements notés ou là. En terre d'Amérique, l'élément de langue française est encore trop proche de ses origines rurales pour avoir nourri et développé une mentalité centrée uniquement sur la conformisme et l'aspiration à s'identifier avec un milieu nouveau qu'on considérerait comme régnant, comme souverain. D'ailleurs, à ce sujet, le professeur Cuthbert Wright disait que le Franco-Américain "se distingue par un notable manque de prétention, ce qui, quoi qu'on en dise, est une des qualités humaines

les plus captivantes, chez une nation comme chez un individu". Il attribue ce manque de prétention, c'est-à-dire cette absence de snobisme, "à la moëlle du vieux Canada, qui, dit-il, est l'habitant, le fermier".

Là-dessus, il cite les paroles de Jacques Ducharme, dans son livre "The Shadow of the Trees". "Ceux qui vivent à l'ombre des arbres ont acquis un peu du mysticisme de l'habitant des bois, ils sont à l'écart du mesquin et du vulgaire. Avec le temps, ce trait s'est affaibli, la vie américaine les a modelés jusqu'à un certain point et le roman des jours héroïques est en grande partie terminé. Mais le moëlle est restée, la foi inébranlable, et voilà peut-être la contribution durable des Français à ce pays".

Défaitisme alors?—Peut-être, en ce sens que nos gens manquent vraisemblablement d'information sur la rapidité avec laquelle la remontée du prestige français s'est opérée, dans le monde. La fulgurance de cette ascension, tout à fait dans le style de l'époque, échappe à trop de gens dans la mesure même où ils la croient factice, parce qu'elle ne ressemble pas à celles dont l'histoire leur a raconté les péripéties et qui étaient généralement militaires, littéraires ou artistiques. Que cette vertigineuse poussée en avant se fasse sentir dans des domaines qu'on réservait généralement aux Anglo-Saxons prend beaucoup de gens par surprise. Ils hésitent à en croire leurs yeux. Ils attendent des confirmations plus éclatantes encore. Dans l'intervalle, ils oublient l'accélération du rythme du changement et perdent un temps précieux. Une telle inertie se rapproche d'une certaine forme de défaitisme, ou du moins d'un manque de confiance, ce qui revient à peu près au même.

Et pourtant, en un certain sens, la présence de groupes français disséminés à la surface du globe contribue à étayer cette remontée du prestige français en lui donnant les résonances internationales dont il a besoin pour s'affirmer à la face de tous les peuples. Elle est comme la contre-preuve de la force qui jaillit de nouveau au coeur du monde français. Elle est la palpitation qui révèle la vie transmise et transformée jusqu'au bout des rémiges du vieil arbre dont les racines plongent dans mille ans d'histoire et dans le sang de trente générations. Même adaptée aux circonstances de climat, de géographie, de civilisation, la vie française conserve toujours une identité propre, reconnaissable en tous lieux.

Quoi faire pour replacer notre langue et notre culture au niveau auquel leur donne droit le prestige dont elles jouissent partout?

De toute évidence, il faut que ceux qui ont, profondément enraciné dans leur cœur, l'amour de notre parler sachent s'en faire les apôtres et les propagandistes. Là-dessus, je n'ai rien à vous apprendre. Vous le savez aussi bien que moi et surtout, depuis longtemps déjà, vous avez commencé à agir en vue de transmettre, enrichi et bien vivant, le patrimoine culturel dont vous êtes les dignes héritiers.

En second lieu, il faut, suivant les conseils de l'auteur que je citais tout à l'heure, c'est-à-dire Ellenberger, se livrer à une étude sérieuse de notre langue afin d'y dépister ce qu'il appelle ses facteurs "létaux", c'est-à-dire les facteurs négatifs qui existent dans toute langue, comme il en existe dans tout organisme vivant. "Nos grandes langues modernes, écrit-il, le français, l'anglais, l'allemand, ne sont pas plus garanties contre la mort que l'ont été l'égyptien, l'araméen ou le latin". Par conséquent, il faut prendre le répit que nous laisse la remontée du prestige français, puisque nous n'avons pas besoin de lutter pour sa reconnaissance sur le plan international, comme une sorte de grâce de Dieu, que nous devons utiliser pour approfondir notre connaissance du français, pour repérer ses causes internes de faiblesse et pour y apporter les remèdes voulus. Jamais d'ailleurs, les circonstances n'y ont été aussi favorables. Tout, autour de nous, concourt à nous aider dans une telle entreprise.

En effet, pendant qu'aux Etats-Unis, le projet du Dr Fishman autorise une étude en profondeur des divers idiomes en usage dans les groupes ethniques d'origine étrangère et vous justifie de dresser un inventaire de vos ressources linguistiques françaises, au Canada, l'enquête sur le biculturalisme réveille bien des indifférents et détermine une vérification complète des points de force sur lesquels le français et sa culture peuvent compter.

C'est aussi le moment où le ministère des Affaires culturelles de la province de Québec dispose de deux organismes nouveaux destinés justement à améliorer la connaissance et la diffusion du français: l'Office de la Langue française et le Service du Canada français d'outre-frontières.

Par le premier, le ministère entend contribuer de façon scientifique et positive à l'approfondissement de la connaissance de

notre langue, de son esprit, de son évolution, de ses richesses et aussi de ses déficiences. En somme, c'est l'outil tout désigné pour mettre en pratique le conseil d'Ellenberger, suivant lequel, quand on veut préserver une langue, on doit d'abord connaître ses facteurs de mort qui peuvent s'attaquer non seulement à son vêtement extérieur, le parler, mais aussi à son âme, à son esprit. Dans ce travail important et urgent, l'Office bénéficie des services de fonctionnaires éclairés et compétents ainsi que des conseils d'experts de grande réputation, universitaires qui ont poursuivi des études très poussées dans la sémantique, la philologie, la phonétique, la linguistique, etc. . . . De nos jours, on peut en effet retracer les liens qui unissent la langue à la psychologie, à l'accoustique, à la sociologie, à la pédagogie, bref à toutes les sciences, en particulier à celles de l'homme.

Déjà, l'Office publie des bulletins très à point et son influence commence à se faire sentir un peu partout. Celle-ci est très positive et constructive et se veut aussi différente que possible de la simple sauvegarde vis-à-vis des anglicismes. Non pas que le danger représenté par cette invasion des mots anglais soit méprisé, mais l'Office se considère comme un moyen d'information et de formation positive et non comme un simple bureau de traduction. Heureusement, dans le Québec, il existe un corps professionnel de traducteurs compétents et des organismes commerciaux parfaitement adaptés aux besoins à cet égard. L'Office n'a donc pas à faire double emploi avec eux. Il se réserve plutôt le soin d'effectuer des recherches et de porter des diagnostics sur l'état du français, quitte à venir ensuite en aide dans l'application des remèdes.

Quant au Service du Canada français d'outre-frontières, encore tout nouveau et complètement inédit, en ce sens qu'on ne trouvera dans aucune autre administration un service semblable, il entend d'abord se renseigner sur la situation exacte des groupes français du continent. C'est ce à quoi votre humble serviteur s'est employé depuis son entrée en fonction le premier septembre dernier, alors qu'il a visité une partie du sud de l'Ontario pour effectuer ensuite une tournée de près de trois semaines dans les quatre provinces de l'Ouest. Actuellement, je viens d'interrompre un voyage semblable dans les trois provinces maritimes du Canada, afin de répondre à l'aimable invitation de monsieur l'abbé Verrette, et d'être avec vous ce soir. Je retourne dès demain à Halifax pour poursuivre le périple, qui m'aura permis de prendre contact avec la population acadienne. Quant à la Nouvelle-Angleterre, je caresse le projet d'y venir pour quelques semaines, dans la deuxième partie de janvier

ou, au plus tard, au début de février. Enfin, en mars ou en avril, il me restera à visiter l'ouest et le nord de l'Ontario.

Une fois ces visites terminées, il me faudra agir suivant les indications recueillies et selon la mesure des moyens dont dispose le gouvernement Québécois par l'intermédiaire du ministère des Affaires culturelles. C'est justement en vue de formuler une politique générale aussi cohérente que possible que, suivant les désirs du ministre, je parcours les principaux groupes français, afin de les connaître et de me faire connaître d'eux. Il est donc évident que je ne puis pas vous donner mêmes les grandes lignes de cette politique, qui est encore à l'état de projet. De toute façon, cependant, elle s'inspirera nettement du principe qui s'impose en pareille circonstance, à savoir du principe que les Anglo-saxons appellent le "self-help" et qui peut se définir comme suit: aider les autres à s'aider eux-mêmes. Le Québec, quels que soient les services administratifs ou autres qu'il pourrait créer, ne sauvera pas les groupes français du continent malgré eux. Ce n'est ni sa mission, ni son but. Par contre, dans la mesure où ces groupes manifesteront eux-mêmes leur volonté de vivre et de se développer, ils recevront une attention spéciale du Québec par l'intermédiaire du ministère des Affaires culturelles et spécialement du service que j'ai l'honneur de diriger.

Comment y arriver? Comment s'y prendre? Voilà ce que, seul, je ne puis déterminer. Il faudra la collaboration de tous les groupes. Que la forme de cette collaboration soit appelée à évoluer rapidement, cela me semble nécessaire.

En effet, il suffit de songer un instant à l'accélération que subit présentement le rythme du changement, accélération à laquelle j'ai déjà fait allusion à plus d'une reprise, pour comprendre que l'une des principales tâches qui s'imposent se trouve du côté de l'information. Vivre en Amérique, c'est déjà un défi en soi, à cause des distances. Vivre en Amérique à l'état de minorité, c'en est un second, peut-être plus terrible que le premier, car au handicap des distances vient s'ajouter celui de la dispersion au milieu d'un monde anglo-saxon très bien structuré et organisé. Tout cela, vous le savez aussi bien que moi. Je n'ai donc pas à y revenir. Mais c'est au sujet de la conclusion à tirer de ce double fait qu'il faut s'entendre. A mon avis, dans l'état actuel de mon information, cette conclusion indique qu'il faut multiplier les communications afin que tous les groupes se sentent solidaires et sachent qu'ils ne

sont pas seuls à faire effort, à travailler pour maintenir la langue et la culture françaises.

On n'insistera jamais trop là-dessus, car c'est un des meilleurs moyens de lutter contre une certaine lassitude, inévitable lorsque, pendant trop longtemps, on souffre de l'isolement et de l'absence de tout écho aux paroles françaises qu'on lance dans l'air. Même les plus beaux vers de la langue française tombent dans le vide si jamais ils ne provoquent d'applaudissements. J'aime mieux les entendre répéter même avec un accent qui n'est pas celui de la France que de ne pas les entendre du tout. Cela m'est arrivé, il n'y a pas si longtemps et l'expérience vaut d'être vécue. Car, dans cet acharnement à faire entendre du français, il y a autant de valeur humaine que dans la répétition des plus beaux vers de Shakespeare, prononcés avec un accent qui n'est certainement pas celui des bords de la Tamise ou de l'Avon!

D'ailleurs, les façons de diffuser le français varient aujourd'hui à l'infini. Même dans les milieux où la prononciation même du français se révélerait particulièrement déficiente, il y a quand même moyen d'obvier à la difficulté en recourant à de nouvelles techniques. Ainsi, il m'est venu à l'esprit, en regardant les tableaux vivants que l'on présentait dans une soirée récemment, que c'est là un véhicule adapté à ces milieux défavorisés. Car, même là, il est encore possible de trouver au moins une personne sachant parfaitement le français et capable de le prononcer avec exactitude. Il suffit donc d'un narrateur pour faire entendre la langue française, tandis que des collaborateurs, costumés, miment le récit qu'on est en train de lire. Les variations sur ce thème et les adaptations sont nombreuses. Sans compter qu'il est possible qu'avant longtemps des troupes de théâtre du Québec puissent être à même de circuler dans les centres qui voudront les accueillir et de présenter des oeuvres dramatiques, jouées par des professionnels. De même, dans le domaine des publications y a-t-il nombre de formules susceptibles d'être mises en pratique afin d'atteindre le plus grand nombre possible de gens de langue française et de les tenir ainsi au courant de l'activité française dans leur milieu. Voilà autant de moyens qui peuvent être employés d'une façon ou d'une autre, avec ou sans le concours du Service du Canada français d'outre-frontières, mais qui tous tendent vers la même fin; la connaissance et la diffusion de la langue et de la culture françaises.

Je ne saurais terminer sans rendre hommage à celui de ses moyens que votre Société illustre si brillamment: la connaissance

et l'étude du passé, dans tous ses aspects, en vue de mettre en lumière un glorieux héritage dont vous demeurez toujours dignes.

Ce n'est pas à un fils de Québec, qui a toujours profondément aimé sa ville natale et ses vieilles pierres et qui est particulièrement heureux que, par sa Commission des Monuments historiques, le ministère des Affaires culturelles ait enfin réussi à parfaire l'oeuvre de conservation qui s'imposait dans le vieux Québec, ce n'est pas à moi, dis-je, que vous apprendrez l'importance de conserver intact l'héritage du passé. Aussi, suis-je particulièrement sensible à l'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à prendre la parole, devant vous, à Boston, ville dont l'histoire remonte également aux origines de la civilisation en Amérique.

Qu'il me soit permis, donc, de vous féliciter de votre travail, au nom du ministre des Affaires culturelles de la province de Québec et en mon nom et de vous remercier une dernière fois de votre invitation et de votre bienveillante attention.

Pour remercier le distingué conférencier, le président ajoute: "En effet cher M. Dagneau vous avez apporté un autre témoignage éloquent en faveur de l'empressement que nous devrions tous professer afin de participer à ce rayonnement nouveau dont jouit notre culture dans le monde. Espérons que votre passage parmi nous aura semé de nouvelles énergies."

M. Savelli

C'est toujours un bonheur pour nous de recevoir le représentant officiel de la France à nos réunions. M. le consul général Jean Savelli nous fréquente régulièrement et son affection pour nous grandit. Je suis certain que vous êtes tous très heureux de l'acclamer. Un message de sa part nous réjouirait. M. le consul répond en termes aimables.

P. Landry

Décidément, on ne sait plus si le P. Landry habite le Québec ou la Nouvelle Angleterre tant sa silhouette se profile constamment d'un horizon à l'autre dans nos régions. C'est probablement parce qu'il se sent toujours bien venu parmi nous qu'il n'hésite pas à revenir. Cette fois le P. Landry a cent fois raison car il est membre de la société et en plus il est délégué par le Conseil de la Vie Fran-

çaise en Amérique. C'est un grand honneur pour nous tous de le recevoir. D'ailleurs ne travaillons-nous pas tous dans le même sens pour étayer nos valeurs culturelles et les faire rayonner à notre profit tout d'abord et pour l'enrichissement des patries que nous servons. Un petit mot, mon révérend père président justifiera votre présence à cette table.

M. Chatillon

C'est une heureuse coïncidence que le Canada fédéral et le Canada provincial soient à notre table ce soir. Sur un terrain neutre comme le nôtre ces deux canadiens français ont une belle occasion pour s'admirer sinon de se compléter. D'ailleurs tous les deux ont les mêmes convictions dans le domaine de notre commune culture.

M. Claude Chatillon représente donc son pays à Boston à titre de consul. C'est un frère pour nous. Il nous aime. Je crois que le sentiment est réciproque. Un mot de lui confirmerait hautement le message que vient de nous livrer avec tant de savoir M. Dagneau.

M. le Consul ajoute: C'est un honneur pour moi que d'assister à la réunion annuelle de la Société Historique. Mais c'est aussi un grand plaisir car, en plus de vous retrouver tous, j'ai celui de faire la connaissance de M. Dagneau que je souhaitais rencontrer depuis sa nomination l'été dernier.

La création du Département du Canada français d'Outre-Frontières et la nomination de son directeur a réjoui tous les canadiens français. La province de Québec exerce une influence grandissante au Canada; mais mieux encore, elle semble désireuse d'étendre son champs d'action partout où il existe des collectivités françaises en Amérique. Il est évident que tous les îlots de culture française ont leur importance propre, mais il est vrai également que ces îlots ont besoin d'un centre d'orientation et de raliement sur ce continent. C'est la province de Québec qui, de toute évidence, est en mesure de jouer ce rôle. Et elle le jouera avec autant de confiance qu'elle, de son côté, sent l'appui de cette France qui depuis plus de dix ans joue, de son côté, un rôle de plus en plus prépondérant dans le monde.

Mais, se replaçant, dans la perspective de ce continent, il est possible qu'au Canada, à l'heure actuelle, la situation peut paraître

confuse. Le dynamisme du Québec a pris le reste du pays par surprise. Beaucoup de personnes ont cru d'abord à un feu d'artifice, mais elles se rendent compte à présent qu'il ne s'agit plus de passions ni de discours, mais de compétence, de technique et de conviction dans un mouvement global et irréversible.

Au fédéral, où les antennes sont beaucoup plus sensibles qu'ailleurs, on a vite compris. La machine peut sembler lente, actionnée comme elle l'est par un mécanisme de poids et de contrepoids des dix provinces; mais l'essentiel est qu'elle bouge, et dans la bonne direction.

Les tendances actuelles à Ottawa se manifestent au Consulat de Boston. Depuis un an, nous sommes deux représentants de langue française. Entr'autres responsabilités, on m'a confié les relations avec nos amis franco-américains, ce qui m'a permis de mieux connaître et de mieux apprécier les efforts soutenus que vous faites en vue d'entretenir la vie française aux Etats-Unis. Nous cherchons, dans la mesure de nos moyens, à nous associer à vos activités. La section française de la cinémathèque du Consulat a triplé depuis six mois; nous avons un fichier de quatre cents associations et maisons d'éducation à qui nous distribuons films et documents français sur le Canada. Et nous comptons bien étendre davantage le champ de nos activités dans ce secteur de l'information française.

En terminant, et puisque nous cherchons à représenter un Canada bilingue, je veux vous assurer, M. Dagneau, que nous souhaitons poursuivre nos activités en étroite collaboration avec le ministère des Affaires Culturelles du Québec, et plus particulièrement avec le nouveau département du Canada français d'Outre-Frontières. Ceci nous permettra, avec l'appui de nos amis franco-américains, de faire mieux connaître aux Etats-Unis le vrai visage du Canada.

Après un dernier merci, le président invite les membres à se procurer gratuitement les volumes déposés sur les tables du salon comme souvenir de l'intéressante soirées.

II

Eloges des Disparus

J.-Ubalde Paquin, M.D.

1878-1963

(abbé Adrien Verrette)

Le cher docteur n'est plus là.

Lui que nous admirions depuis plus de 40 ans à cause de sa probité professionnelle, de sa vie profondément chrétienne et de sa passion à servir les siens!

Il nous a paru, qu'à titre de président de la société, c'était notre devoir de rendre un témoignage à ce compatriote illustre, l'un des véritables apôtres et artisans de notre idéal commun depuis près de 60 ans en Nouvelle-Angleterre.

Joseph-Ubalde Paquin naissait le 3 octobre 1878 à St-Eustache, Québec, fils de Joseph-Albert Paquin et de Emma Savard. Il fréquente l'école de son village pour se rendre ensuite au collège Bourget, à Rigaud, dirigé par les clercs de Saint-Viateur. Il poursuit ses études médicales à l'université Laval de Montréal où il obtint son brevet en 1901.

Né au sein de la patrie des Patriotes, il n'en sera pas moins l'un des fils les plus paisibles de St-Eustache. Nous ignorons l'attrait qui l'amena à New Bedford en 1902. Il devait s'y fixer pour toujours et sa longue carrière imprimera une empreinte durable chez ses compatriotes.

L'arrivée d'un jeune médecin à cette époque, au sein de nos populations, il y a 60 ans, n'avait rien d'éclatant. Peu revêtu des aisances, le jeune médecin devait s'installer et se résigner à bien travailler.

Le docteur était une de ces natures volontaires qui voulaient réussir. Il a beau jeu. Une magnifique population franco-américaine le reçoit avec empressement. Il sera le grand ami de leur santé.

Les années s'écoulent. Le docteur a fait sa marque. Il est admiré et aimé. Il devient médecin légiste dans la région New

Bedford, membre du bureau de santé, des sociétés médicales de New Bedford et du Massachusetts. Sa réputation grandit ainsi que son attachement aux siens.

En 1936, le docteur Paquin s'inscrivait au nombre des membres fondateurs de *l'Association Médicale Franco-Américaine* qui voulait grouper alors les quelques 600 médecins francos de la Nouvelle Angleterre.

Par ses congrès annuels avec séances scientifiques et sociales cet organisme a rendu d'immenses services à la profession. On se demande si la jeune génération fait montre d'autant d'intérêt pour le maintien de cette société qui demeure l'une de nos plus belles parrures.

Le docteur préside le banquet du 2e congrès en octobre 1937 tenu à l'hôtel Touraine. On lui confiera souvent cette charge le sachant doué particulièrement dans l'art des présentations.

Il sera conseiller, vice-président et élu président en 1940 pour diriger le sixième congrès tenu à Boston en octobre 1941.

Très attaché à ses collègues, il demeure un membre très fidèle de l'Association et son concours est toujours précieux et apprécié.

A son tour, la Société Historique lui doit un fraternel hommage. Membre depuis plus de 40 ans, il en est demeuré l'un des animateurs actifs. De conseiller, de vice-président et de président il en était le vice-président honoraire à sa mort.

Durant 14 ans, soit de 1934 il dirige les destinées de la société avec un rare et brillant succès.

En 1936 il préside la manifestation en l'honneur de notre presse. L'année suivante il reçoit les ambassadeurs du Deuxième Congrès de la Langue française. A l'endroit de Mgr Camille Roy, président du congrès il déclare: *"espérons que les missionnaires de la pensée française qui nous visitent, nous inciteront comme chefs de famille, à prendre la ferme résolution de franciser l'atmosphère de nos foyers par le livre, la prière, et la chanson, afin que nos enfants ressentent le besoin de parler français et d'être le prolongement de nous-mêmes et de nos aïeux."*

A la séance solennelle de la remise des doctorats d'honneur à l'université Laval, le docteur Paquin, au nom de la Société Historique et de fait au nom de tous les Franco-Américains avait l'honneur de présenter à Mgr Camille Roy, président du Congrès, la médaille "Grand Prix" de la société en ajoutant aux applaudissements de l'assistance: *Vous êtes venu encourager ceux dont la vie est une lutte continuelle pour la conservation du caractère ethnique français; vous êtes venu nous rappeler les beautés de notre langue et celles de notre Foi.*"

En cette circonstance, la France en profite pour honorer le comportement culturel du docteur Paquin et M. le consul Jean-Etienne Maigret lui remet le certificat des Palmes Académiques. Il déclare: *"le dévouement que j'ai pu manifester pour la culture française par besoin, par devoir et par plaisir, votre gouvernement le récompense en surcroît . . . merci de tout coeur . . ."*

Le 4 mai 1938, à l'hôtel Somerset de Boston, c'était le merci du Québec et le docteur Paquin avait l'insigne honneur saluer la visite du Cardinal Villeneuve qui venait nous exposer dans une brillante conférence "*Le Fait Français en Amérique*". A l'automne, le président reçoit l'ambassadeur de France, S.E. Monsieur René Doynel de Saint-Quentin, à l'occasion du "*Quarantenaire*" de la Société. Autant de circonstances où le docteur Paquin déploie son zèle pour les siens et son admiration pour les illustres visiteurs. Le 12 octobre 1939, le président dirige les fêtes du "*Quarantenaire*" de la société au cours d'une réunion très imposante qui donne suite à la publication de l'imposant volume intitulé "*Les Quarante Ans*" confié à la commission composée du Dr Paquin, du juge Arthur-L. Eno, de l'abbé Adrien Verrette, de M. Josaphat Benoit et de M. Antoine Clément qui en fut l'unique rédacteur.

L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique le réclame à juste titre comme l'un de ses plus précieux artisans. Très attaché à nos sociétés, il porte un dévouement particulier vers cette grande mutuelle. Il en deviendra l'un des grands animateurs dans sa région. Il encourage surtout la cellule locale et est présent à toutes ses manifestations. En 1929, il est élu membre du bureau médical, puis conseiller général et enfin médecin reviseur, poste qu'il occupe au moment de son décès. Entre temps, l'Union lui descerne son plus grand honneur en le nommant "*Membre d'Honneur*". Il demeure jusqu'à la fin un mutualiste de conviction et un magnifique exemple de sociétaire. L'Union perd en lui un rare dévouement, de ceux qui ne se multiplient pas facilement de nos jours.

Enfin c'est l'hommage suprême de ses compatriotes qui vient couronner sa prestigieuse carrière en lui conférant les titres d'Officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américaine. C'est le 24 octobre 1956, à l'occasion du 4e congrès des franco-américains, tenu à Woonsocket, que dans les salons de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, le chancelier de l'Ordre, M. Adolphe Robert lui remet les insignes en ajoutant: *"L'acte du Comité est justifié par le motif suivant: "vous avez veillé pendant plus de cinquante ans à la santé des corps, mais aussi à celle des esprits, à celle plus particulièrement de la culture française à New Bedford . . . Si je consulte vos notes biographiques, je conclus que ce jugement est juste et exact, car toute votre vie comporte un bel exemple de continuité et de fidélité à vos origines."*

Après douze années de présidence, le docteur Paquin sent le poids des années et veut remettre à des épaules plus jeunes l'avenir de la société. A la réunion du 30 avril 1947, son successeur Me Eugène-L. Jalbert lui remet la médaille "Grand Prix".

C'est alors que le Conseil de la Vie Française en Amérique voulut ajouter son approbation à une carrière si riche et bien remplie. A la promotion de l'Ordre de la Fidélité Française le 24 septembre 1950 alors que nous étions président du Conseil, l'honorable Cyrillée Delâge, chancelier de l'ordre lui remettait les insignes d'officier en ajoutant: *"M. le docteur Paquin a veillé pendant 50 ans à la santé des corps, mais aussi à celle des esprits, à celle plus particulièrement de la culture française . . ."*

Paroissien exemplaire de St-Antoine, il est un père de famille sympathique. Ses heures de loisirs, il les dépense volontier auprès des siens. Il devient président fondateur de l'Alliance Française de New Bedford. Il se prête à la Ligue des Présidents. On le voit à toutes les fêtes religieuses et patriotiques et sa parole éloquente apporte toujours un réconfort. La France lui accorde sa *"Médaille de Reconnaissance"* en 1948 et le consul Albert Chanbon ajoute *"pour services exceptionnels rendus à la cause de la culture française en Amérique"*.

Le dernier hommage que lui rendait l'un de ses proches, M. Philippe-Armand Lajoie: *"son grand mérite fut de n'avoir jamais alléguer le fardeau écrasant des occupations professionnelles ou autres pour refuser à l'oeuvre de la perpétuation de nos valeurs traditionnelles et culturelles la contribution qu'il sentait lui devoir."*

Et malgré les ans qui s'accumulaient, le docteur Paquin continuait à pratiquer et à se prodiguer auprès des siens. Nous avions tous oublier qu'il était octogenaire et sa présence à nos réunions jusqu'à la fin nous invitait à le féliciter.

Mais la vie a ses consignes. Le docteur avait sonné ses 84 ans. Il continuait son travail mais il devait sentir la fin. C'est durant la Semaine Sainte, soit le 11 avril, qu'il décéda subitement. Ses obsèques en l'église St-Antoine furent très imposantes. Il avait soulagé tant de coeurs et de foyers. Que son souvenir nous soit toujours une fraternelle inspiration.

Hélène Thivierge

1883-1963

(Dr Oscar-W. Perrault)

C'est avec des sentiments de profonds regrets mêlés de fierté et d'admiration que j'évoque ce soir, devant cet auditoire d'élite, la belle figure qu'était Mademoiselle Hélène Isabelle Thivierge, disparue le 6 février, 1963 à Biddeford, après une longue et pénible maladie.

Mademoiselle Thivierge, membre de notre société depuis de nombreuses années, était une femme de lettre, un esprit bien cultivé et avant tout une personne très dévouée à tout ce qui avait trait à la survivance et à l'avancement de l'élément français et catholique en Amérique. Née à Biddeford le 5 novembre 1883 du Docteur Narcisse Thivierge et de Hélène-Isabelle Paquet, elle passa toute sa vie dans l'enseignement.

L'origine des Thivierge, remonterait à 1630, année où Hippolyte Thivierge serait venu s'établir au Canada. L'Histoire mentionne aussi un Thivierge, allié à Jarret de Verchère, ancêtre de l'héroïne canadienne Madeleine de Verchère.

Les Thivierge, établis dans l'île d'Orléans près de Québec, labouraient la terre. L'Historien Pierre-George Roy, dans son livre "L'île d'Orléans", nous parle du pays d'origine du Docteur Narcisse Thivierge, père d'Hélène dont la carrière tient du prestige. Le jeune Narcisse, robuste de constitution, était de tempérament rêveur et studieux, peu enclin aux travaux de la terre. Vers l'âge de quatorze ans, ses études primaires terminées nous le trouvons engagé sur la terre d'un oncle, Tobie, mais n'y demeura pas long-

temps; on le voit tour à tour quitter l'oncle, traverser à pied, un beau soir, le pont de glace reliant l'île au village St-Michel de Bel-lechasse, obtenir refuge pour la nuit chez un "habitant" et le lendemain reprendre la route de Québec où il passe l'hiver, pour traverser au printemps la frontière et enfin échouer chez une tante à Biddeford. Ici il s'engage dans un magasin de chaussures tout en se livrant le soir à l'étude de la pharmacie dans le laboratoire du Docteur Wentworth. Vers l'âge de 18 ans, il poursuit des cours en médecine au Bates College de Lewiston, et après trois années d'étude obtient son diplôme en médecine avec distinction. Peu après il fait connaissance d'une jeune fille intelligente venue depuis peu à Biddeford, à la demande de l'abbé Ponsardin, fondateur, et premier curé de St-Joseph de Biddeford, pour y fonder la première école de langue française. Bientôt il s'éprit d'elle et l'épousa. De cette union naquirent neuf enfants dont Hélène.

Voici ce qu'écrivait, à la mort de Madame Thivierge, survenue en 1933 un journal français du Maine: "Le Docteur et Madame Thivierge ont laissé une empreinte profonde à Biddeford, par le rôle qu'ils ont noblement rempli auprès de tous, et tout particulièrement auprès de la colonie française de l'endroit. Leur mémoire sera vénérée longtemps, non seulement à Biddeford, mais partout où la renommée a porté leurs noms."

On lit encore ceci dans un journal anglais de la localité: "Un des citoyens de descendance canadienne française les plus distingués, un des hommes d'affaires et professionnels les plus respectés de la ville de Biddeford est le Docteur Narcisse Thivierge. D'abord en affaires ici des 1876, en qualité de Pharmacien, il compléta par la suite des cours de médecine, profession qu'il exerça à partir de 1883. Il est non seulement populaire parmi ses compatriotes de langue française, mais largement connu et hautement estimé par toute la population à cause de son intégrité, de sa générosité, de sa jovialité qui est celle du véritable gentilhomme français."

Cette énumération peut paraître un peu fastidieuse, mais n'a d'autre but d'indiquer l'influence d'atavisme dont Hélène était porteuse.

Nous dépendons trop de ceux qui nous précèdent, pour ne pas en tenir compte, en considérant l'évolution d'un individu.

C'est donc sous la perspective d'ascendants aussi illustres que nous devons nous représenter la carrière littéraire et artistique de

Mademoiselle Thivierge. Dès l'âge de 12 ans, elle compose sa première pièce de théâtre "Amours et fleurs" suivie un peu plus tard de "Les petits ouvriers," présentée à l'occasion de l'inauguration de l'Ecole St-Louis de Gonzague.

Les prémices de ses talents faisaient bien présager de ses futurs succès dans ce domaine. Plus tard elle composa une autre pièce de théâtre "Les ans passent mais les fleurs demeurent toujours." Puis une saynète "Les voix mystérieuses" qui connut un beau succès.

Comme journaliste, elle contribua à de nombreux journaux et périodiques: entre autres "Le Travailleur" de Worcester; "La Justice de Biddeford"; maintenant disparu "Le Messenger" de Lewiston; "Le Soleil" de Québec; Le moniteur franco-américain de New York.

Ses essais poétiques sont assez nombreux et forment pour la plupart des oeuvres éparses et de circonstances. Elle s'attache plus particulièrement aux sujets simples qu'elle traite avec bonheur. Dans des vers bien cadencés elle a chanté de façon très délicate l'extase de la première communion, "Le secret du Berceau Blanc".

Malheureusement, comme tant d'autres, elle n'a pas réuni en volume ses essais poétiques. Son style simple, tainté de naïveté ravit les esprits. Elle mit surtout son grand coeur et son énergie au service des autres et nous pouvons bien dire, conformément à l'idéal qu'elle s'était choisi et qu'elle aimait elle-même à répéter: Au service du Bien, du Beau, et du Vraie.

C'est ainsi qu'au mois de mai 1950, Monsieur le consul Albert Chambon lui décernait la médaille des affaires étrangères avec diplôme d'honneur et citation, en reconnaissance des services précieux rendus à la cause franco-américaine aux Etats Unis.

Mademoiselle Thivierge eût une belle fin, en dépit des souffrances qui l'accablaient. Elle nous parlait encore de nos oeuvres, de notre avenir national, de nos problèmes nationaux jusqu'à ces derniers moments. Il fait bon, dans ces temps de crise morale très profonde, au moment où nos activités esthétiques, intellectuelles et morales, semblent s'atrophier de plus en plus, où le sens des hiérarchies des valeurs semble s'amoindrir de plus en plus, et sombrer dans un conformisme morbide, il fait bon, dis-je, de rap-

peler à notre souvenir pour proposer à nos jeunes, le modèle d'une âme éprise d'un tel idéal de culture et de beauté.

Au nom de la société historique Franco-Américaine, je me permets de déposer sur cette tombe encore fraîchement close, l'hommage de nos sentiments bien respectueux et de notre plus fidèle souvenir.

Rodolphe Carrier

1891-1962

(Me Zephyr Paquin)

Les Franco-Américains de New Bedford perdaient un compatriote loyal, la ville un citoyen distingué, notre société un membre très dévoué et moi un ami très cher dans la disparition de Rodolphe Carrier, décédé le 28 novembre 1962 à l'âge de 71 ans.

Né à New Bedford qu'il habita toujours, le 28 février 1891, il était le fils de Joseph Carrier et de Dorilda Dufresne, une des premières familles franco-américaine de la ville. En 1909, il devient embaumeur licencié dans l'Etat du Massachusetts et dirige sa maison durant nombre d'années avec un succès.

Il occupera plusieurs postes de confiance dans la vie civique, membre du conseil de la ville de 1915-17 et puis trésorier de 1940-43. On savait trouvé en lui un sage aviseur et un ami toujours loyal.

Membre de plusieurs sociétés, c'est surtout au milieu de ses compatriotes que nous le voyons se dépenser sans compter. De compagnie agréable, il avait de l'entrain et possédait le don de semer la gaieté au sein des réunions. On le rencontre à toutes les manifestations franco-américaines de la ville toujours plein d'enthousiasme.

A un moment, il sera capitaine de la Garde des Franc Tireurs à l'époque, il y a 40 ans, alors que la Brigade des Volontaires Franco-Américains jouissait d'un beau prestige en ajoutant l'éclat à nos déploiements. On le nommera président honoraire de la Brigade à cause des services rendus.

L'un des animateurs de la Ligue des Présidents de New Bedford, soit la Fédération des Sociétés de la ville on le voit à toutes les célébrations de la Fête Patronale qui se terminent toujours par

les agappes au Pavillon Gaudet. Il avait encore la joie de s'inscrire au nombre des membres fondateurs du Club Richelieu-New Bedford établi il y a quelques années.

Pour notre société, il fut pendant plus de 30 ans un membre particulièrement fidèle et très dévoué. Lors de l'élection du regretté docteur J.-Ubalde Paquin à la présidence en 1934, Rodolphe Carrier se fait propagandiste de la société. En 1939 il est au nombre des conseillers à l'occasion des fêtes du Quarantenaire.

En somme, Rodolphe Carrier était un compatriote très serviable. Il appartenait à cette équipe, de plus en plus rare, de Franco-Américains qui n'ont jamais perdu le sens de leur personnalité et qui ont compris l'importance d'appuyer notre idéal commun pour le succès de nos oeuvres.

C'est une autre figure généreuse qui disparaît et qui laisse un vide dans notre milieu. En lui rendant cet hommage bien fraternel, nous déposons avec une amitié profonde cet humble tribut qui le conservera à notre souvenance.

François-P. Méthot, M.D.

1909-1963

(Me Fernand Despins)

François-P. Méthot naquit à Manchester, N. H., le 20 juin 1909, le fils de Nérée Méthot et de Heloïse Boucher. Il fit ses études primaires à l'école Hevey de Manchester, commença son cours classique au Séminaire St-Charles Borromée de Sherbrooke et reçut son diplôme de bachelier ès arts du Collège St-Anselme de Manchester, N. H.

Après avoir complété ses études en médecine à l'Université de Montréal où il reçut son diplôme de docteur en médecine, il fit son internat dans les grands hôpitaux de la Métropole.

En 1943, il épousait Mlle Mécile Leclair à Campbellton, Nouveau Brunswick. De cette union naquirent deux filles, Jacqueline et Suzanne, et un fils, Claude Méthot.

En 1945, il venait s'établir à Lewiston, Maine. Il faisait partie du personnel médical de l'Hôpital Ste-Marie et était membre de l'Association Médicale de l'Etat du Maine, de l'Association Médi-

cale du Comté d'Androscoggin et de l' "American Academy of General Practice".

Médecin dévoué, d'un tempérament sympathique, il se donnait tout entier aux soins d'une clientèle toujours grossissante. Père de famille exemplaire, il se plaisait après les longues heures que réclamait sa profession à se délasser au sein de sa petite famille. Les quelques moments de loisir que lui permettait une vie professionnelle des plus actives, il les consacra au Club Richelieu-Lewiston dont il fût un membre fondateur et le premier président.

Il était membre de l'Association des Vigilants, de l'Association Canado-Américaine, l'Institut Jacques Cartier, le Club Musical et Littéraire, et La Société Historique Franco-Américaine. Il était communiant de la paroisse Sainte Famille.

Fier de ses origines, patriote convaincu, il contribua à sa manière, d'une façon humble et modeste, à prodiguer ses conseils utiles et son appui à tous nos mouvements franco-américains.

Le docteur François-P. Méthot est décédé à Lewiston, Maine, le 5 juillet 1962 à la suite d'une crise cardiaque à l'âge de 53 ans. Sa mort prématurée nous a ravi une belle âme et nous prive d'un coeur sympathique et d'un dévouement inlassable.

Inclinons-nous pieusement un instant sur sa tombe avec le souvenir d'une prière pour son âme.

Hervé Généreux

1897-1962

(Damase Brochu)

Hervé Généreux, mieux connu sous le nom de "Harvey" était un de ces compatriotes que les occupations tiennent éloignés des leurs, mais il leur conservait toujours un attachement profond, ce qui explique qu'il était membre de notre société depuis 1937.

Né le 26 août 1897, à Drummonville, Québec, fils de Paul Généreux et de Zénaïde Grondin, il est adolescent lorsque son père se rend en Saskatchewan pour exploiter le commerce des chevaux sur un "ranch". C'était alors l'appel vers l'Ouest qui hantait plusieurs fils du Québec.

Après ses études chez les Pères Oblats, il a 24 ans lorsqu'il vient s'établir en Nouvelle Angleterre. Il possède une belle formation classique. Amateur de musique et chantré à ses heures pour déployer sa riche voix de ténor.

C'est au service de la Symphonie de Boston qu'il apparaît en 1929, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort survenue le 6 février 1962.

Il deviendra le gérant du théâtre et tous les directeurs et musiciens le connaîtront comme le fidèle et très utile "Harvey". Que de concerts il entendit. Il connaissait tous les répertoires symphoniques et rencontra tous les musiciens qui se succédèrent sur la scène durant plus de 30 ans. Pour lui, il n'y avait pas de problèmes insolubles et ils sont parfois nombreux chez les artistes et les musiciens.

D'un dévouement rare et bilingue parfait que de services il rendait. On raconte que les directeurs Monteux, Koussevitsky et Munch se fiaient sur son habileté et sa ponctualité à tout préparer pour les concerts. Il leur taillait en plus les "batons" de direction au cours des répétitions.

Hervé Gagnéux était surtout indispensable lors des tournées de concerts. C'est alors qu'il déployait son tact méticuleux dans la préparation des concerts. En 1956, lors de la tournée à Moscou, à Prague et à Vienne, alors que les relations n'étaient pas de tout repos, il fut exceptionnellement précieux en évitant aux artistes de nombreux contretemps.

De taille moyenne avec port solide et une chevelure grisonnante, il était de commerce très distingué et agréable. Le "*Boston Globe*" lui rendit hommage en écrivant: "*Harvey left behind him a wealth of affection on the part of the many who knew him.*" C'est qu'il avait fait de son poste et de ses responsabilités une partie vivante du succès de l'orchestre symphonique de Boston.

Une attaque cardiaque le foudroyait en sa demeure à Needham, Mass, le soir du 6 février 1962 pour le ravir à l'affection de son épouse Priscilla Charbonneau et deux fils.

Sa vie il l'avait consacrée au rayonnement d'une institution de réputation mondiale qui avait su à son tour apprécier les heures nombreuses dépensées à son service. Si les musiciens et les directeurs sont nécessaires et indispensables dans un orchestre sym-

phonique, le metteur en scène joue un rôle qui est fort utile. Hervé Génèreux aura fait de son poste une occupation qui fut très appréciée des artistes, des administrateurs et de tous les amis de la belle musique. Que sa mémoire nous soit précieuse et sa vie n'aura pas été en vain.

Isaïe-Narcisse Methé

1886-1963

(André Belanger, D.S.C.)

L'ouest du Massachusetts et Springfield en particulier éprouvaient une perte considérable au moment du décès d'un compatriote mutualiste, fondateur, dirigeant très estimé que le Seigneur a soustrait de nos rangs le 8 février, 1963, à l'âge de 76 ans portant avec dignité les noms Isaïe-Narcisse Methé.

Natif de Stanbridge Station au Québec le 21 novembre 1886 il était de l'issue de George et de Mathilda (Goyette) Methé, parents profondément imbus des principes et des prérogatives de notre catholicisme.

Il fit des études dans les écoles élémentaires de Cohoes, N. Y. et de Springfield alors que son père transportait la famille dans notre patelin pour y établir un commerce de foin et d'engrais chimiques, en 1902. Assidu dans ses études il s'associait au même commerce à temps partiel. En 1922 on passa les papiers d'incorporation et notre confrère Isaïe en devint le trésorier. Quelques années plus tard il assumait la présidence de ce même commerce, poste qu'il occupa jusqu'à son envahissement par la maladie. La longévité de ce commerce aussi vient de s'éteindre à raison de perte du local pour faire place à la grande route 91.

Le 5 mai 1914 il épousa Mlle Aline Girouard et de leur progéniture sont issues Mlle Lillian devenue Mme Edouard Pilon et Mlle Jeannette devenue Mme Albert Lapan. Deux fils, Laurent-G. et Norman-V. ont épousé de charmantes demoiselles. Dans la famille on y compte 13 petits enfants et 10 arrière petits enfants. On proposait de célébrer le 49ième anniversaire de mariage de feu Isaïe et Mme Methé le 5 mai, 1963.

Notre confrère Isaïe en vérité était le sel de la terre. De caractère doux et affable, de logique à point mais charitable, il était

néanmoins des plus intéressé dans les domaines de notre ethnie, de notre mutualisme, de notre civisme. En 1908 il devint membre de l'Union St-Jean Baptiste au Conseil Gagnier de Springfield. Il a contribué largement de son temps et de ses énergies aux postes de percepteur, trésorier et le siège présidentiel pendant 26 ans.

Il faisait parti du Comité de Vie Franco-Américaine depuis quelques années. Il était un des fondateurs et le premier président du Club Richelieu Springfield-Chicopee-Holyoke. Membre de la Chambre de Commerce, trésorier jusqu'à tout récemment de l'Union créditaire franco-américain, trésorier du Pioneer Valley Chapter of Credit Unions, membre du Club Français, de la Société du Bon Parler Français, du Springfield Lodge of Elks, retraitant de la Ligue du Sacré Coeur de sa paroisse St-Joseph, un véritable pilier de son église et de sa paroisse, et membre du Springfield Country Club. Aussi faisait-il part du parti républicain et était un officier du département 3 de la ville de Springfield.

Cette vie active, ses qualités rares, son comportement exemplaire auprès de sa famille et de toute personne ayant eu le bonheur de le connaître, homme profondément imbu de sa religion, de ses devoirs envers sa famille et de son prochain, malgré une gêne apparente, il était d'une largesse de coeur et d'esprit facile à reconnaître. Tout ceci constitue une lourde perte pour nous tous. Seul restera-t-il son souvenir. A nous de lui procurer nos sentiments charitables et l'assistance de nos prières, si faibles soient-elles, espérant qu'elles seront propice à cette belle âme dans son repos céleste que Dieu promet et réserve à ceux de ses serviteurs.

Ici j'applique les paroles du Révérend Thomas-M. Landry, o.p., Isaïe-Narcisse Methé a vécu le sens du changement, le sens de la continuité, le sens de la communauté fraternelle, le sens de ce qui passe avec le temps, le sens de ce qui demeure jusque dans l'éternité. Ceci constitue notre accolade "post-Mortem" à l'endroit de notre confrère disparu.

Adieu donc cher confrère et compagnon Isaïe et repose toi dans la paix du Seigneur.

A la famille Methé en ce moment si pénible nous offrons du fond du coeur nos sentiments de condoléances.

III

Le Conseil de la Vie Française en Amérique

27e session plénière

26-28 septembre 1963

Québec

La vingt-septième session plénière du Conseil marquait un autre étape de progrès dans l'histoire de cet important organisme. Mercredi soir, les membres étaient les hôtes de Son Excellence le Gouverneur général du Canada et de madame Vanier à la Citadelle de Québec, à une réception intime. A sept heures au Cercle universitaire avait lieu le dîner de la Fidélité alors que S.E. Monsieur Jean Bruchési, ambassadeur en Espagne, l'abbé Doria Desruisseaux, curé de Manchester et Wilfrid Girouard, industriel de Montréal recevaient les insignes d'Officier de l'Ordre de la Fidélité. Le chancelier l'abbé Adrien Verrette faisait la remise des insignes avec éloge des titulaires. Le banquet était présidé par le R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., président du Conseil, qui, à son tour remettait le Prix Champlain du Conseil à Mme Alice Lemieux Lévesque, de Nashua pour son dernier recueil de poèmes "*Silences*".

Jeudi, le 26 septembre les délégués assistaient en la fête des Saints Martyrs à la messe dans la chapelle des jésuites célébrée, par l'abbé Adrien Verrette et le sermon par le R.P. Adrien Pouliot, s.j. On y rappelait le souvenir de Gilberte Gosselin, soeur de Mgr le secrétaire qui fut durant plusieurs années la dévouée directrice du secrétariat.

Le R.P. Landry présida l'ouverture de la session. Dans sa bienvenue il disait: "mais nous du Conseil, directeurs et membres, du plus ancien jusqu'au plus nouveau, nous aurons à travailler fort, nous aurons à travailler fort. La conjoncture actuelle de découlementa de la vie française en Amérique l'exige avec les problèmes nombreux, épineux, et souverainement importants qu'elle nous pose".

Après la lecture du procès verbal et le rapport du trésorier, les membres des différentes commissions sont choisis, nominations, affaires internes, voeux, groupes français, enquêtes et mémoires. Les hommages sont adressés aux dignitaires ecclésiastiques et civils.

A l'occasion des fêtes du tricentenaire du Séminaire de Québec, les membres rendent visite aux autorités dans le parloir du vieux Séminaire. M. le supérieur, l'abbé Léonce Grégoire les accueille très aimablement. Il est accompagné des abbés Dugal, Poulin, Lacroix, Provost et Marcotte. Le R.P. Landry, o.p. rend hommage aux messieurs du séminaire. Il rappelle les liens étroits qui unissent le Séminaire au Conseil. M. le supérieur remercie et souligne combien les prêtres du séminaire sont conscients de l'héritage et de la mission qui leur incombent. Le groupe se rend ensuite au tombeau de Mgr de Laval pour y déposer une couronne et visite les coins historiques de la maison.

Jeudi soir les membres assistent au lancement de trois publications du Conseil, le calendrier annuel, une brochure de Me Maurice Allard "*La dernière chance*" et "*L'Empire français d'Amérique*" par Mgr Paul-Émile Gosselin. Me Paul Gouin présente les auteurs et après le vin d'honneur, les membres prenaient le repas au club de la Garnison.

Durant la soirée de vendredi, les membres étaient reçus au siège social de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Le président Lucien Boulet salue et dans son allocution annonce le projet de la convocation des États Géraux de la race française en Amérique, une grande aventure. Le R.P. Landry remercie et offre les vœux du Conseil à la Société. Le Conseil sert ensuite aux invités un repas buffet. Les membres avaient été reçus à 5 heures par S.H. le maire Hamel dans le salon de l'hôtel de ville.

Le Conseil rend hommage à la mémoire de M. Omer Héroux, journaliste de Montréal, ancien membre du Conseil, décédé le 3 mai à l'âge de 87 ans, l'un des grands apôtres de la vie française durant plus de 60. Il avait été nommé Officier de la Fidélité en 1948. Le Conseil comptait encore les deuils suivants d'anciens membres M. le juge Louis-Philippe Roy, du Manitoba et M. le docteur Léon Beaudoin, de Maillardville, Colombie en mars. Deux autres Officiers de la Fidélité, Mgr Émile Chartier, ancien vice-recteur de l'université de Montréal le 24 février à l'âge de 86 ans et le docteur Ubald Paquin de New Bedford en avril à l'âge de 84 ans.

Sur la démission de M. Emery LeBlanc, de Moncton, le docteur Léon Richard, de Moncton est appelé à le remplacer. M. Raymond Marcotte, de Saskatoon, Saskatchewan remplace Maurice Denis qui démissionne. M. Emery Leblanc est élu "Membre d'Honneur"

du Conseil en appréciation de ses services. Trois nouveaux personnages distingués sont élus Officiers de l'Ordre de la Fidélité Française, S.E. Mgr Henri Routhier, o.m.i., Vicaire Apostolique de Grouard, en Alberta, Mgr Louis-Albert Vachon, P.A., recteur de l'université Laval et supérieur du Séminaire de Québec et M. le sénateur Cyrille Vaillancourt, président des Caisses populaires Desjardins, de Lévis.

Au cours des délibérations les membres avaient à étudier plusieurs problèmes au sein des commissions dont les rapports furent ensuite transmis à la session plénière. Une enquête sur la situation du français dans le Manitoba fut présentée par le professeur Gaston Dulong. A cause de la législation scolaire dans l'Ouest le français ne fait pas le progrès désiré.

Le conseil approuve les manifestes Allard et Arès tout en laissant à chaque auteur la responsabilité de ses attitudes. Au sujet du Biculturalisme, le Conseil maintient les positions qu'il a publiées dans son mémoire présenté devant la Commission Royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme. Plusieurs sont d'avis que l'enquête ne produira pas d'éclatants résultats.

Le Conseil décide de prendre l'initiative de réunir tous les groupements français du Canada afin d'obtenir leurs vues et les présenter à l'"Administration du Centenaire de la Confédération" qui doit se dérouler en 1967.

Le Conseil veut terminer son "enquête économique" commencée l'an dernier afin de dresser un projet d'aide à l'économie de ces groupements français du Canada.

La Société de l'Etablissement Rural est revenue à ses premiers buts surtout l'établissement des colons.

Le Conseil de concert avec nombre d'organismes canadiens-français prépare une déclaration au sujet du Bill Fulton qui vise au rapatriement de l'Acte de l'Amérique du Nord (la constitution du Canada) actuellement sous la juridiction du Parlement de Westminster.

Au cours de l'année également le Conseil fut représenté à nombre de manifestations, congrès, enquêtes, cérémonies où ses membres apportaient son message et ses encouragements.

Les membres étudiaient des rapports intéressants sur les problèmes surtout scolaires des divers groupes, Ontario, Manitoba, Saskatchewan, Colombie, Cap Breton, Nouvelle Ecosse, Nouveau Brunswick, Ile du Prince Edouard et de la presse en Franco-Américanie.

La Fraternité française qui organisait la souscription annuelle en faveur des minorités sous les auspices conjointes du Conseil et de la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste du Québec préoccupe les membres. On songerait peut-être à remettre sous l'égide du Conseil cet organisme utile à nos oeuvres.

Le 21 mai, le bureau du conseil se réunissait à Manchester sous la présidence du R.P. Thomas Landry. Le lendemain les officiers se rendent à Boston pour rencontrer à l'hôtel Vendôme les membres du Comité de Vie Franco-Américaine sous la présidence de Gérard Robert.

Le Conseil a continué son oeuvre d'aide aux boursières académiques. Il a contribué largement aux appels qui lui sont adressés toujours pour le progrès de la culture française en Amérique. De concert avec les directeurs de la Fraternité française il a approuvé la distribution de plus de \$51,000 aux différents groupes.

Les administrateurs de La Liaison française, une filiale du Conseil font rapport d'une autre année bien remplie avec deux croisières aux Antilles, sept voyages au Mexique, cinq dans l'Ouest canadien, un en Acadie et un en Scandinavie.

L'Association canadienne française d'Education d'Ontario tenait son seizième congrès à Ottawa du 4 au 6 octobre pour élire Me Roger Séguin à la présidence. La semaine française avait eu lieu du 15 au 19 avril à Cornwall. Les membres délégués décidaient de construire une "Nouvelle Maison Française" près du pont Cartier-McDonald. Ce projet de \$135,789 a été confié à l'architecte Auguste Martineau d'Ottawa.

Le Conseil reportait à la présidence le R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., Me Paul Gouin et l'abbé Adrien Verrette, vice-présidents, Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire, le juge Yves Bernier, trésorier avec les directeurs Ernest Desormeaux, Reine Malouin, Mgr Maurice O'Bready, Jean-Jacques Tremblay, Alphonse Comeau et Armand Godin.

Le Séminaire de Québec eut des fêtes remarquables pour marquer son troisième centenaire durant la semaine du 17 juin sous la présidence de Mgr Ernest Lemieux, P.D. Les cérémonies se déroulèrent dans les salles du Grand Séminaire, cité universitaire et le vieux séminaire. Il y eut rassemblement, messe, dévoilement d'une plaque commémorative offerte par le gouvernement de Québec. Le mardi soir dans la Cour des Petits toute illuminée fut donné un inoubliable concert sous la direction de François Bernier avec la symphonie et de puissants chœurs recrutés dans les collèges de la région. On applaudissait les vedettes Marthe Létourneau, Aline Létourneau, Claude Ouellet, Jean-Paul Jeannotte, André Bérubé, Gloria Richard. Le Conseil avait tenu à être représenté à ces fêtes par le R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., président, Mgr Paul-Emile Gosselin, P.D., l'abbé Adrien Verrette et Me Paul Gouin.

Pour se tenir dans l'esprit du centenaire, le 12 décembre, le bureau se rendait dans la salle de réunion des Messieurs du Séminaire pour le remise des insignes d'Officier de l'Ordre de la Fidélité française à Mgr Louis-Albert Vachon, P.A., recteur de l'université Laval, supérieur du Séminaire et Vicaire général du diocèse.

Le R.P. Thomas-Marie Landry présidait et dans son allocution il déclarait: "Aujourd'hui, à la fin de l'année qui a marqué la célébration du troisième centenaire de sa fondation, le Conseil de la vie française en Amérique vient demander au Séminaire de Québec de lui faire l'honneur d'entrer en son Ordre de la fidélité française en Amérique et d'accepter que son supérieur actuel reçoive les insignes de cette aggrégation.

"Si jamais il y eut candidature méritante de l'ordre de la Fidélité française, c'est bien celle du séminaire de Québec, et si jamais il y eut un supérieur général de séminaire méritant, à titre personnel par surcroît, d'en revêtir les insignes, c'est bien Mgr Louis-Albert Vachon, son supérieur actuel.

"Trois cents ans de fidélité chrétienne, trois cents ans de fidélité sacerdotale, de fidélité humaine, de fidélité canadienne, de fidélité française sous l'Ancien Régime comme sous le Nouvel. Quelle autre institution dans tout le pays pourrait afficher un tel palmarès et qui soit vrai?

"Ce très distingué supérieur général du Séminaire de Québec, docteur en philosophie, docteur en théologie, longtemps professeur

de Philosophie et de Théologie à l'Université Laval, ancien supérieur du Grand Séminaire, auteur d'au moins cinq ouvrages que je vous recommande fortement de lire, membre d'une vingtaine d'associations universitaires, recteur de notre chère Université Laval, ayant maintes fois fait ses preuves d'attachement invincible au fait français d'Amérique, qui plus et mieux que lui serait en mesure de recueillir les insignes de l'Ordre auquel le Conseil veut l'agrèger, lui et le cher Séminaire trois fois séculaires.

“De plus cher Monseigneur, permettez-moi de vous remettre, toujours au nom du Conseil de la Vie française, ce chèque au montant de cinq cents dollars en valeurs canadienne.

“A l'occasion du Tricentenaire du Séminaire, vous voulez bien accepter que le Conseil fonde un prix annuel, le prix du Conseil de la Vie française. Ce prix sera attribué chaque année par les autorités du Petit Séminaire, à l'élève qui sortira vainqueur dans un concours oratoire portant sur un sujet canadien français. Ce prix sera donné en argent, soit la somme de vingt-cinq dollars canadiens.

En acceptant cet honneur Mgr Vachon disait: “au cours de cette année 1963 qui a marqué le troisième centenaire de sa fondation, le Séminaire de Québec a reçu de nombreux témoignages d'amitié et de considération. Des représentants de l'Eglise et de l'Etat, des Communautés religieuses, des maisons d'enseignement et des sociétés savantes se sont joints aux amis et aux anciens de cette vénérable institution pour lui présenter leurs félicitations, leurs hommages et leurs vœux.

“Aujourd'hui, c'est le Conseil de la Vie Française en Amérique qui désire s'associer à cet hommage collectif. Ce témoignage très émouvant revêt pour nous une valeur exceptionnelle puisque, par l'intermédiaire de cet organisme qui les représente, se sont tous les groupements de langue française du Canada et des Etats-Unis qui viennent unir leur voix à celle des compatriotes du Québec pour reconnaître les mérites de notre institution.

“Pour traduire l'ampleur et la sincérité de leurs sentiments, les Directeurs du Conseil de la vie française ont tenu à poser un double geste très significatif: en conférant au supérieur général du Séminaire les insignes d'Officier de l'Ordre de la Fidélité française, c'est toute la Communauté des prêtres de cette institution à laquelle on rend hommage. En versant un montant de \$500.00 destiné à la

fondation d'un prix au Séminaire, c'est toute la population étudiante de cette institution que l'on atteint.

“C'est donc tout le Séminaire que l'on veut honorer aujourd'hui et dont on veut glorifier les mérites. Aussi est-ce avec une profonde gratitude que j'ai accepté de recevoir aujourd'hui ce double hommage rendu à cette institution qui nous est si chère et dont nous voulons continuer à assurer le progrès et le développement au bénéfices de nos compatriotes.”

La Semaine de la Vie française du 19-26 mai avait comme thème le tricentenaire de l'établissement de la société des prêtres du Séminaire de Québec par Mgr de Laval le 26 mars 1663 et l'ouverture du Grand Séminaire en octobre de la même année. A cette occasion Mgr Paul-Emile écrivait: “La semaine veut être un hommage à tous ces ouvriers de la culture française chez nous. Ils n'ont pas tout fait et c'est fort heureux pour nous . . . Ils ont fait pour qu'on les loue de leurs oeuvres et qu'on essaie de les continuer en les imitant.

IV

L'Ordre de la Fidélité Française

Seizième Promotion*

25 septembre 1963

Encore sous le charme des brillantes fêtes qui marquaient, l'an dernier, à pareille date, le premier quart de siècle de ses labeurs, le Conseil de la Vie française en Amérique vous revient ce soir pour la seizième promotion de son Ordre de la Fidélité française. Il vous remercie de vous voir associés à sa joie, car ces rencontres laissent toujours dans les coeurs comme un parfum qui réjouit notre fierté commune.

Ces remises permettent au Conseil de fixer en relief les qualités, les mérites et les gestes de ceux qui lui ont été proposés pour ce grand honneur d'être inscrits sur le Livre d'Or de la Vie française en Amérique. En cette cérémonie imposante, c'est un profond hommage d'admiration et de fraternité que nous décernons à de très méritants témoins de notre précieux héritage français.

Le Conseil de la Vie française ne comptera jamais trop de ces ouvriers modèles qui ont prêché par la beauté de leur carrière cette fierté qui doit animer tout coeur français en Amérique.

Ce soir nous avons trois personnalités distinguées à honorer du titre d'Officier de l'Ordre de la Fidélité française, la plus haute décoration que notre race puisse octroyer sur ce continent puisqu'elle symbolise ce qu'il y a de plus noble chez un homme, le sens de la fidélité dans sa vie. Si nous soulignons surtout l'aspect culturel de cette fidélité, c'est que depuis le matin du Nouveau-Monde, nos ancêtres ont toujours mis à l'honneur la fidélité à leurs origines, leur patrimoine français.

En ces heures où tant de belles traditions séculaires semblent pâlir chez un trop grand nombre devant l'attrance de la technique, de la science et du confort, il est réconfortant pour un peuple, si

* Cette remise des insignes de l'Ordre de la Fidélité avait lieu au Cercle Universitaire à un dîner, mercredi soir le 25 septembre. Elle fut présidée par le R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., président du Conseil. Le Chancelier de l'Ordre, l'abbé Adrien Verrette faisait l'éloge des nouveaux titulaires.

petit soit-il, de pouvoir proclamer la persévérance de ses fils dans le sentier des plus belles fidélités.

Trois de nos compatriotes ont été jugés dignes de revêtir la cravate de la fidélité, ce qui porte à 64 le nombre des titulaires dont plusieurs disparus hélas.

L'un s'est distingué dans le monde des affaires, un autre dans la vie pastorale et un troisième dans les lettres et le service diplomatique de son pays.

Wilfrid Girouard

L'an dernier, au cours de ses Assises plénières, le Conseil tenait une enquête sur la situation économique des groupes français en Amérique. C'était le premier sondage qui fut nécessairement sommaire mais révélateur. L'enquête devra se continuer. C'est que, depuis au moins 40 ans, grâce à nos Universités, et à nos Ecoles de Hautes Etudes commerciales, il s'est produit chez le peuple canadien-français un essor extraordinaire. Les Canadiens français ont compris qu'ils devaient posséder et diriger leur large part dans l'économie de leur pays sans toutefois y perdre l'équilibre.

Wilfrid Girouard fut l'une de ces personnalités dynamiques qui parurent au début du siècle pour participer brillamment à cet envol économique chez notre peuple. Né à St-Barnabé, le 6 juillet 1892, fils d'excellents parents, il fréquente le Collège du Sacré-Coeur à Saint-Hyacinthe pour terminer ensuite ses études commerciales. Il a 17 ans lorsqu'il reçoit son premier emploi à salaire très modique à titre de comptable associé de la firme de chaussures, la Cie Eastern Township. Cinq ans plus tard il est l'associé du patron et bientôt propriétaire de cette industrie à laquelle il donne la raison sociale Maison Girouard Limitée.

Nous voilà en présence d'un homme déterminé, qui veut réussir sur une grande échelle. En 1922, il transporte son industrie à Montréal pour la fusionner à l'importante firme Alfred Lambert Limitée dont il devient administrateur et directeur.

Le succès de ses entreprises lui permet de porter plus loin son regard entreprenant. Vers 1932 il cède ses premiers intérêts pour accepter la direction de la Cie Volcano, fabricants de chaudières à

chauffage à l'huile et au gaz dont il demeure le président, une entreprise toujours prospère et de réputation internationale. Il déclare un jour avec humour "À défaut de pouvoir fabriquer toutes les chaudières sur le marché canadien, nous nous contentons de fabriquer les meilleures". Il est vice-président d'une autre firme importante dans la fabrication de machines industrielles Forano. Il est encore l'un des administrateurs de la Sauvegarde.

Les années comptent toujours dans la vie et elles ne reviennent jamais. Monsieur Girouard est intensément consacré à ses entreprises. Il se sent averti et il a la sagesse de comprendre car le monde doit continuer après lui. Il devra diminuer son travail pour prolonger ses jours.

Homme d'affaires de grande classe, financier averti, d'une probité exemplaire et administrateur de talent, M. Girouard par l'étude, le travail et la discipline atteint le sommet dans le monde industriel. Il est respecté partout. Il se crée une situation enviable que l'aisance vient confirmer.

Un industriel d'une telle envergure est toujours débordé car d'autres entreprises importantes réclament ses lumières et son concours. C'est ainsi qu'on le voit siéger avec autorité au sein de l'Association Professionnelle des Industriels et de l'Union internationale des Associations patronales catholiques. En 1949, il se rend au Congrès de Rome et, en 1958, il organise et préside avec grand succès ce congrès international tenu à Montréal.

Au cours des ans, on le voit également se mêler activement et présider plusieurs mouvements, tels que la Chambre de Commerce, la Société St-Jean Baptiste, la Fédération des Oeuvres catholiques, au Conseil Supérieur du Travail, comme gouverneur de l'Université Laval et de l'Hôpital Notre-Dame. Il est encore marguillier des paroisses Notre-Dame de Grâce et Saint-Viateur, enfin membre directeur du Richelieu, du Club St-Denis, du Cercle Universitaire et de l'Entraide.

Toutes ces affiliations où il déploie toujours son aménité de gentilhomme recevront de lui le meilleur dévouement. On a pu dire de lui qu'il n'avait qu'une façon de rivaliser, c'est-à-dire dans le dévouement et la loyauté aux siens. Et combien d'autres oeuvres religieuses et sociales auxquelles il prodigue ses générosités.

Chrétien convaincu au sein d'une belle famille qu'il sut former à son image, Wilfrid Girouard nous apparaît comme un témoignage vivant de fidélité et de probité. A peine septuagénaire, nous lui souhaitons des années encore pleines de hauts mérites. A sa très digne épouse, nous disons notre admiration.

Ce qui nous impressionne encore c'est qu'au cours de sa belle et fructueuse carrière d'industriel, qui fut touchée par la fortune, M. Girouard n'a jamais perdu le sens des valeurs dans la vie. Il n'a jamais rompu ses attaches avec ses compatriotes. Il a toujours été un ami franc et sincère de nos oeuvres, fier de ses appartenances catholiques et françaises.

L'Eglise a déjà honoré ce vaillant et distingué serviteur en le créant Chevalier de l'Ordre Equestre du Saint-Sépulcre de Jérusalem. De même, les Universités Laval (1957) et de Montréal lui conféraient un doctorat honorifique 'ès sciences commerciales'.

Pour couronner une vie si bien remplie, le Conseil se devait d'inviter ce compatriote distingué à recevoir les honneurs de la "Fidélité française", une attestation officielle de l'affection et de la reconnaissance de tous ses frères sur le continent.

Nous le remercions d'avoir accepté ce témoignage qui le place au nombre des plus fervents représentants de notre Vie française.

En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par le Conseil de la Vie française en Amérique, à titre de Chancelier, j'invite M. Wilfrid Girouard à recevoir les insignes d'Officier de la Fidélité française, et je lui demande de bien vouloir signer le "Livre d'Or" aux mains du Recteur de l'Ordre.

ABBE DORIA-PIERRE DESRUISSEAU

On dit souvent et avec raison que c'est le clergé qui a sauvé notre peuple. Les historiens les moins sympathiques ne peuvent pas détruire ce phénomène historique même si certains voudraient confier au royaume des oubliettes cette émouvante épopée qui nous a conservé la vie.

L'Eglise n'a jamais prétendu avoir tout fait pour assurer la merveilleuse croissance dont jouit le Canada. Elle se dépensait au service des âmes.

Il reste cependant qu'aux heures les plus inquiétantes et décisives de notre histoire, ce fut le prêtre qui conserva à notre peuple sa volonté de persévérer et de durer.

Dans le rayonnement de la vie chrétienne sur le continent, ce fut encore la soutane du missionnaire dans une large mesure qui sema la vérité et la civilisation chrétienne. Les sentiers et les forêts que parcourut l'homme de Dieu ont conservé une empreinte que notre présente génération ne peut pas se refuser d'admirer. Ces porteurs de vie et de Foi étaient nos frères par le sang. Ils furent les planteurs de croix dans le Nouveau Monde.

Au siècle dernier, lorsque les légions de nos devanciers quittèrent les rives du Saint-Laurent pour venir tenter fortune en Nouvelle-Angleterre dans les usines, ce fut encore le prêtre du Québec qui vint à la rescousse de ces émigrés afin de protéger leurs intérêts spirituels et culturels.

Nous pouvons admirer aujourd'hui le fruit de cet apostolat qui se traduit dans l'éclosion de l'âme franco-américaine avec paroisses, écoles, académies, collèges, hôpitaux, refuges, journaux, sociétés de bienfaisance et toute une théorie d'œuvres qui brillent toujours sous le drapeau étoilé attestant cette présence catholique et française qui contribua à la prospérité de la patrie américaine.

Ce phénomène se continuera avec ascension jusqu'à la première guerre mondiale et le dépérissement s'accroîtra à la fin du deuxième conflit car la guerre ne fauche pas seulement les vies, mais elle atteint même les civilisations et les institutions qu'elles ont établies.

M. l'abbé Doria-Pierre DesRuisseaux que nous honorons est un authentique Franco-américain issu de l'une de nos plus belles familles. Il est de trempe solide. Il est curé, depuis plus de 20 ans, de la belle paroisse de Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus, l'une des chrétientés franco-américaines de Manchester, ville Reine du New Hampshire, l'un des imposants bastions de la Franco-Américanie.

Depuis 43 ans déjà, il se dépense avec ferveur au bonheur de ses compatriotes. Il est l'un des apôtres de plus en plus rares dans notre clergé qui prêchent et qui vivent intensément notre idéal.

Né à Manchester, le 19 avril 1896, il est le fils de Louis DesRuisseaux, courtier en immeubles dont l'ancêtre, venu du Perche

s'établissait dans le Québec en 1645. Du côté maternel, Anna Guimont, il retrace son ancêtre à Louis Guimont, le premier miraculé de Beaupré. Sa famille est l'une des plus distinguées de Manchester, ses parents ayant été au nombre des fondateurs de notre première paroisse de St-Augustin de Manchester.

Ses études primaires terminées à l'Ecole Ste-Marie, l'abbé DesRuisseaux se rend au Séminaire St-Charles Borromée pour ses humanités. Son attachement pour son Alma Mater est profond. Il préside avec affection le groupe régional franco-américain de cette institution. Il se rend ensuite au Séminaire de Montréal pour la philosophie, et enfin au Séminaire Ste-Marie de Baltimore pour la théologie.

Ordonné prêtre en l'Eglise Ste-Marie, le 31 août 1919, par le regretté Mgr Georges-Albert Guertin, évêque du diocèse de Manchester, dès le début de son vicariat, on le voit déjà très intéressé aux jeunes. Il établit pour eux des Cercles à Suncook, à Rochester et à Manchester. Il dirige des soirées dramatiques et musicales, organise des célébrations patronales. Il a le souci de conserver notre jeunesse et c'est toujours avec le souffle français qu'il les oriente tout en favorisant leurs loisirs.

En 1937, il est nommé curé de la paroisse de Ste-Hélène à Enfield, un beau pays avec de nombreuses missions à visiter. Le 6 novembre 1941, il devient curé de sa belle paroisse actuelle. Ici, il fait oeuvre de pasteur vigilant. Il construit une belle église, améliore son école, s'occupe des mouvements paroissiaux et inculque à son peuple qui l'affectionne tout particulièrement, un esprit de piété et de solidarité.

Avec la multiplication des services d'Action catholique que requièrent les besoins de notre génération, la vie d'un pasteur est souvent débordée. Il faut avoir soin et diriger tous les groupes depuis l'école paroissiale. Seul le curé connaît les besoins de sa communauté parce qu'il en est responsable. Ce ministère est absorbant, mais combien consolant. L'abbé DesRuisseaux apporte à ce travail un zèle particulier, il veut que son peuple soit bien fixé dans les sentiers de la Foi. Sa chaude prédication atteste sa préoccupation constante de former des croyants de première valeur.

C'est encore au sein de mouvements sociaux qu'il déploie son dévouement inlassable, toujours pour enrichir la patrimoine religieux et culturel des siens. Il se fait l'initiateur des Anciens Com-

battants catholiques dans le diocèse. Il est assistant aumônier général de la grande mutuelle l'Association canado-Américaine. Il est le conseiller moral de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire, un organisme qui dirige les festivals de la bonne chanson et qui organise les fêtes patronales et autres manifestations depuis plusieurs années.

Aumônier de la Fédération des Damistes, il entretient des relations profitables de chaque côté de la frontière. Directeur de la Société Historique Franco-Américaine, il est aussi un officier très écouté au sein du Comité de Vie Franco-Américaine, autant de postes où, avec sa générosité et son accueil toujours agréable, il offre le concours de son appui.

Prédicateur d'une belle envergure, conférencier apprécié à la parole intéressante et persuasive, depuis quelques années, il est le directeur du Quart d'Heure des Malades, une émission hebdomadaire à Radio-Franco qui fait pénétrer dans des milliers de nos foyers un message réconfortant auprès de nos affligés. Son évêque le nomme au nombre des consultants pro-dynodaux du diocèse.

Un semblable ministère durant plus de 43 ans sans jamais fléchir prend presque l'allure d'une consécration. C'est que l'abbé Desruisseaux a toujours compris que le pasteur doit servir totalement son peuple et le fait de se prêter à son rayonnement social et culturel ne l'empêche pas de demeurer un homme de prière et le ministre respecté des saints autels.

Le Conseil de la Vie française était donc très heureux d'inviter un tel apôtre de la Franco-Américanie à s'inscrire au nombre des titulaires de la Fidélité. Toute sa vie en est une loyale confirmation.

Permettez-moi un détail personnel qui m'est précieux. C'est que depuis les bancs du collège une étroite et belle amitié de plus de 59 ans m'unit à ce confrère. Je ressens donc une joie profonde en lui demandant, à titre de chancelier de recevoir les insignes d'Officier de l'Ordre de la Fidélité Française et de bien vouloir signer le Livre d'Or aux mains du recteur de l'Ordre.

S.E. MONSIEUR JEAN BRUCHESI

C'est la première fois que le Conseil a l'honneur d'accueillir un Ambassadeur du Canada. Sa joie est grande et je vous invite à la partager.

Son Excellence M. Jean Bruchési est sûrement l'une des plus imposantes personnalités du Canada français.

Depuis déjà assez longtemps, il brille sur plusieurs théâtres et fait honneur à sa patrie. Il nous arrive directement de l'Espagne, tout imprégné du lustre de cette civilisation-soeur.

Nous savons qu'à Madrid, en plus de ses devoirs d'Etat, il a su faire resplendir la pensée française.

Né à Québec, au début du siècle, le 9 avril 1901, il est le fils d'une belle famille, Charles Bruchési et Elmière Desnoyers. Il a pour oncle, Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

Ses brillantes humanités lui obtiennent son baccalauréat et, en 1924, l'Université de Montréal lui décerne un doctorat en droit. Il se rend alors à l'Ecole des Sciences politiques à Paris, puis à la Faculté des Lettres à la Sorbonne, et enfin à l'Ecole de Chartres, où il se familiarise avec les grands maîtres de la pensée française.

Ce séjour en France lui ouvre de larges horizons qui lui permettent d'y retourner soit à titre de représentant officiel ou comme conférencier très écouté. De retour au Québec, Jean Bruchési est déjà un cerveau bien équilibré dans les hautes sphères de la pensée. Il a tôt fait de se donner aux lettres. Il accepte d'abord la rédaction de la grande REVUE MODERNE. Il publie encore L'ACTION UNIVERSITAIRE, qui connaît un beau rayonnement dans les hauts cercles intellectuels.

Sa plume élégante a déjà produit ses premiers ouvrages: COUPS D'AILES, charmants poèmes conçus au cours de ses études (1922), JOURS ETEINTS, (1929), et AUX MARCHES DE L'EUROPE.

Mais, c'est comme historien de son pays que M. Bruchési voulut se classer en publiant d'intéressants volumes qui connurent le succès: HISTOIRE DU CANADA POUR TOUS, en 2 tomes, couronnés par l'Académie française (1946). Ce même ouvrage, publié en un seul volume, sous le titre de HISTOIRE DU CANADA eut à son 21ème mille en 1959; L'EPOPEE CANADIENNE, album illustré pour la jeunesse qui atteint son 32ème mille en 1955; CANADA, REALITES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, (prix Audiffred de l'Académie des Sciences morales et politiques),—cet ouvrage publié à Toronto, prend le titre de A HISTORY OF

CANADA; enfin, un bel ouvrage de luxe, LE CANADA, avec héliogravures publié à Paris, chez Fernand Nathan, et que le Ryerson Press de Toronto traduit en anglais.

Pour compléter cet inventaire déjà imposant, ajoutons: EVO-CATIONS (1947), aux Editions Lumen; L'UNIVERSITE, (1953), RAPPELS (1941), VOYAGES . . . MIRAGES . . . (1957) chez Beauchemin, et enfin TEMOIGNAGES D'HIER, recueil d'essai. L'auteur veut mettre ces études à la portée de ceux "qui demandent au passé sinon une explication du présent ou une règle de vie, du moins l'occasion d'accroître leur reconnaissance envers des pré-curseurs obscurs ou renommés, par un acte de l'esprit où la tradition trouve sa valeur réelle et où le souci de la continuité prend sa meilleure sauvegarde".

C'est ainsi que M. Bruchési qui aime passionnément notre histoire sait la raconter avec véracité et charme pour la faire rayonner au sein de sa patrie et au milieu des siens. Ces pages vivantes de notre passé seront peut-être le bel héritage qu'il lèguera à la postérité. Nous l'en félicitons, car il aura été de l'équipe des véritables interprètes de notre histoire, à une époque où l'on songeait, en certains milieux, à faire pâlir l'épopée glorieuse de nos pères.

Depuis bientôt 40 ans, dans toutes ses activités, M. Bruchési ne quittera jamais le royaume de l'intellectualité. A différentes heures, il dirige plusieurs organismes importants. Président de la Société Royale du Canada son verbe élégant est applaudi. Il est encore président fondateur de la Société des Écrivains, président du Conseil des Arts, président fondateur de l'Association des Anciens Étudiants d'Europe et président des Visites Interprovinciales.

Membre de la Société Historique de Montréal, de la Société des Poètes, il sera aussi, en 1949, délégué à la Conférence de l'UNESCO.

Il ne faudrait pas oublier l'intérêt précieux que M. Bruchési porta durant les années de sa brillante présidence à l'Institut Canadien de Québec, suivant en cela le dévouement éclairé que lui avait prodigué son oncle, l'abbé Paul Bruchési, il y a plus de 75 ans, une institution qui fait toujours l'honneur de la Cité de Québec.

Une telle personnalité ainsi consacrée au rayonnement des plus hauts intérêts culturels du Québec ne pouvait pas échapper à l'admiration des administrateurs de la province. Aussi, en 1937, M. Bruchési est nommé sous-secrétaire de la province, poste-clé

qui survit souvent les ministères. M. Bruchési occupe cette fonction durant 22 ans, se prêtant à toutes les besognes absorbantes que rencontre ce carrefour de la vie d'une province. Il y brille par ses talents et son dévouement.

Enfin, le rêve de sa vie se dessine à l'horizon. En 1959, M. Bruchési est nommé Ambassadeur du Canada en Espagne et tout le Canada français s'en réjouit, car dans cette auguste fonction, il saura encore bien servir les siens.

Après 4 années d'absence, il vient se joindre à nous toujours plein de vie et de gaieté. Nous ignorons les gestes de sa vie à Madrid. Peut-être un jour nous racontera-t-il, comme il sait le faire si délicieusement les souvenirs de sa vie d'ambassadeur.

Chevalier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre de St-Charles (Monaco), en plus de plusieurs autres titres honorifiques, M. Bruchési recevait, en 1949, la Médaille de l'AGFAS, pour sa contribution à l'avancement des sciences.

Il appartenait donc, Mesdames et Messieurs, au Conseil de la Vie française en Amérique d'offrir à ce très distingué compatriote les honneurs de la Fidélité française. Sa vie en est une page vivante. D'ailleurs, dans une conférence remarquable 'Fidélité française' prononcée à Boston, en 1950, en notre présence devant la Société Historique Franco-Américaine ne nous en donnait-il pas une définition remuante.

En guise de consigne, il nous avait laissé ces paroles reconfortantes: "C'est en restant eux-mêmes, en ne refusant aucun effort, aucune collaboration loyale, aucun sacrifice, pour conserver leur individualité propre, que les Franco-Américains serviront le mieux la cause de leur pays qui n'est pas loin d'être, en ce moment, sous certaines réserves mineures, la cause de la civilisation chrétienne".

A cette occasion, la Société avait l'honneur de lui décerner sa médaille GRAND PRIX.

Pour préciser davantage la Fidélité d'une telle carrière, il nous plairait de répéter les paroles de l'Académicien Etienne Gilson au lendemain d'une série de conférences que prononçait M. Bruchési, à Paris: "L'auditoire parisien qui l'a si fidèlement suivi à la Sorbonne, n'oubliera pas le maître canadien dont la parole ferme,

élégante, toujours pleine d'allant, d'humour, et parfois de poésie, l'a tenu sous le charme au printemps de 1948. Un Canadien parlait du Canada. Engagé tout entier dans son sujet, animé d'un profond amour pour son pays, il avait le cœur chaud et la tête lucide. Comment des Français ne l'eussent-ils pas écouté . . . !"

J'ai la ferme certitude que son Excellence M. Bruchési est heureux de se trouver au milieu de nous ce soir pour recevoir ce témoignage d'affection et d'admiration.

En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, à titre de Chancelier, j'invite S.E. M. Jean Bruchési à recevoir les insignes d'Officier de l'Ordre de la Fidélité française en Amérique et je lui demande de bien vouloir signer le Livre d'Or aux mains du Recteur de l'Ordre.

MERCI Excellence. Après vos élégantes paroles au nom des titulaires de la 16e promotion nous terminons encore avec joie cette manifestation qui vient de susciter dans nos cœurs de nouveaux espoirs de persévérance.

Félicitations à nos titulaires et à tous Merci et un chaleureux
AU REVOIR.

V

Comité de Vie Franco-Américaine

VIIe Congrès
25-27 octobre 1963

L'année au Comité a été marquée par la tenue de son 7e congrès en octobre à Holyoke, Mass. Les assises ont été intéressantes et les résultats comme ceux de tous les congrès sont à venir, de là l'importance de formuler des résolutions qui invitent les administrateurs à donner suite aux desiderata des participants. Les résolutions sont toujours de mise et elles ont leur importance.

L'exercice commence avec la première réunion du 30 janvier à Boston sous la présidence de Gérard Robert, récemment élu. Il entend donner un nouvel essor au Comité car c'est bien l'année du Congrès.

Le 4 février, le président se rend à Holyoke pour aborder le sujet du congrès. Il est accueilli avec enthousiasme et le 4 mars suivant il rencontre les officiers et les chefs de file du Massachusetts-ouest dans le but d'établir une fédération de sociétés dans cette région. Sous l'égide du Comité elle préparerait le congrès. Elle se donnera le nom "L'Avant Garde" et sans tarder, elle commence les préparatifs du congrès.

Le 22 mai a lieu la plénière à Boston. Le bureau du Conseil de la Vie française en Amérique rencontre les membres du Comité. Un échange très profitable a lieu au sujet du sort de notre presse qui sera le thème du congrès. Tous sont d'avis que notre presse ne doit pas disparaître. Le R.P. Thomas Landry, o.p., président du Conseil et Mgr Paul-Emile Gosselin sont heureux d'apporter leur encouragement. Il faudra attendre les résultats au congrès.

Le bureau se réunit encore le 12 juin. Les dates du congrès sont fixées du 25 au 27 octobre et l'Avant Garde est présidé par le Dr André Bélanger. Une commission de trois membres MM. Henri Goguen, Roland Desjardins et Rosario Pelletier est nommée par le président Robert afin de faire enquête à travers la Nouvelle Angleterre au sujet de l'existence d'un journal régional à la façon de

France-Amérique publié à New York. Un questionnaire accompagnerait ce travail.

A la réunion du 28 août les membres apprennent que la Proclamation du VIIe Congrès a été lancée le 20 août par le Président Gérald Robert et le secrétaire Bernard Thérourx avec l'invitation de l'Avant Garde.

Un nombreux comité a été constitué: Dr André Bélanger, président, J.-Aimé Lavallée, président honoraire, abbé Eugène Guérin, aviseur moral, Maryalise Roy, vice présidente, Roland Majeau, secrétaire, Aldéa Paul, trésorière. Les directeurs: Jeanne Allain, Gaston Barre, Wilfrid-J. Beaulieu, Hermas Boucher, Joseph Breton, Roland Brouillette, Alfred Charbonneau, Roland Fleury, Arménie Grenier, Aurore Hébert, Cécile LaFontaine, Victor Langelier, Conrad Lavigne, Normand Lépine, Irène Lévesque, Marguerite Martel, Lionel Pratte, Laura Pronovost, Dr Eugène Beauchamp, Dr Roger Robitaille et Dr Rolland Stebbins.

A la plénière du 11 septembre les membres rencontrent les dirigeants de l'Avant Garde, le Dr Bélanger, l'abbé Guérin et M. Lavallée. Tout augure bien pour le congrès. Présent, le P. Landry suggère que les séances du congrès procèdent sous forme de commissions d'étude afin de faciliter le travail.

La réunion du bureau le 2 octobre étudie les premiers rapports de l'enquête sur la presse. Les propriétaires et éditeurs de nos journaux sont invités à un dialogue avec le bureau le 16 octobre.

Tel que prévu, l'ouverture du Congrès avait lieu, vendredi le 25 octobre avec l'inscription des délégués au Schine Inn à proximité de Holyoke. Le soir à la salle paroissiale du Précieux Sang, les élèves de l'Ecole Secondaire donnaient un beau concert, sous la direction de S. Anne-Judith, s.s.a. avec le concours de Mme Cécile Lacoste. Les chorales des écoles primaire et secondaire soit plus de 200 voix exécutèrent un beau programme et William Archambault au nom de la jeunesse saluait l'assistance.

Les délibérations commençaient samedi matin après les salutations d'usage. Le président Robert entrait dans le vif du sujet et disait:

"A titre de président du Comité de Vie Franco-Américaine, je déclare ouverte la séance d'étude de notre septième congrès.

J'ai le plaisir tout d'abord de vous souhaiter à tous la plus cordiale bienvenue et vous remercier de votre présence comme délégué ou invité.

Afin de créer un climat et d'orienter la discussion, je sens qu'il est de mon devoir de préciser que le premier but de cette séance est un examen de la situation actuelle de la presse franco-américaine ainsi que l'étude des moyens à prendre pour améliorer cette situation, s'il en est encore temps.

Comme deuxième but, le Comité de Vie Franco-Américaine sollicite votre opinion sur l'opportunité de la fondation d'une publication qui deviendrait l'organe national de la Franco-Américanie.

Cette question de la presse a fait couler beaucoup d'encre depuis quelques semaines et a soulevé l'échange d'opinions animées.

Mais il faut s'arrêter sur du positif, but principal de la présente séance d'étude. La Presse! Question grosse de conséquence pour l'avenir de la Franco-Américanie, si l'on songe qu'à l'heure actuelle, il ne reste plus un seul quotidien rédigé en langue française, alors qu'il existe aux Etats-Unis 609 journaux et périodiques publiés en 32 langues allant de l'albanais au yiddish. Sur ces 609 journaux, 64 sont quotidiens. Il n'entre pas dans les intentions du Comité de Vie Franco-Américaine de fonder un nouveau quotidien, ni de ressusciter un quotidien disparu. On sait ce qu'il en coûte pour cela. Personne n'a oublié l'expérience du "Nouveau Journal" à Montréal, où des millions ont été engloutis dans l'espace de quelques mois. Non. Le projet du Comité de Vie est plus modeste. Il consiste à fonder ou à transformer un journal déjà existant en un hebdomadaire à caractère d'universalité, englobant tous les secteurs franco-américains, journal d'information plutôt que d'opinion, possédant des correspondants dans les principaux centres et visant à se faire l'écho et l'interprète de la Franco-Américanie en général.

Avant toutefois de se lancer dans une telle entreprise, le Comité de Vie a procédé à un sondage de l'opinion publique. A cette fin, il a adressé par l'entremise d'une commission de trois membres à environ 500 particuliers et organisations un questionnaire se rapportant à l'opportunité de la fondation d'un journal de langue française pour toute la Nouvelle-Angleterre.

Que ce congrès décide et autorise le Comité de Vie Franco-Américaine à pousser de l'avant ce projet, vous pouvez être assuré que le Comité ne négligera rien pour le mener à bonne fin.

Bien des raisons militent qu'il en soit ainsi.

Au sens culturel, cette fondation répondrait aux desiderata du Gouvernement fédéral à Washington qui, ayant rejeté le slogan désuet de "One Language", a inscrit dans nos lois le "National Defense Education Act" et conformément aux exigences de cet acte, a multiplié à travers le pays des instituts pour perfectionner l'enseignement des langues étrangères. De sorte que, tout ce qui contribue à la diffusion et à la connaissance d'une langue constitue en quelque sorte un devoir civique pour tout américain. La lecture du journal est comme la continuation de l'enseignement donné à l'école.

Mais ce ne sont pas seulement pour des raisons d'ordre spirituel et culturel que la fondation d'un nouveau journal est désirable. Il existe d'autres raisons non moins impérieuses dans l'ordre politique où nous sommes si pauvrement représentés dans les services publics; dans l'ordre économique pour le développement de nos sociétés fraternelles et de nos caisses populaires; dans l'ordre éducatif pour rendre plus important le rôle de la langue française et l'histoire de notre peuple à l'école; dans l'ordre social pour maintenir un lien nécessaire entre nos diverses communautés franco-américaines qui, bien que vivant côte à côte, s'ignorent les unes des autres, au point que notre unité comme peuple en souffre. Ce qui se passe dans tel Etat est ignoré dans l'Etat voisin parce qu'il n'existe pas de journal servant de liaison entre nous. Sans doute y a-t-il encore des journaux qui rendent des services, mais leur influence se limite à la localité où ils sont publiés.

La fondation d'un journal est désirable comme lien entre nous, mais entre le désir et la réalité se dressent des problèmes dont la solution n'est pas facile et au sujet desquels l'unanimité est loin d'être faite.

Parmi les solutions à envisager devant ce problème, je place:

I. La fondation par le Comité de Vie d'une association qui porterait le nom d'"Aide à la Presse", moyennant une contribution de X à être versée par les membres de cette association, devant être administrée par le Comité de Vie et répartie par ce dernier entre

les journaux existants au fur et à mesure de leurs besoins respectifs. Et le Comité pourrait verser la première contribution à cette caisse, disons deux mille dollars pour débiter.

II. Le choix d'un journal hebdomadaire déjà existant, qui deviendrait l'organe officiel du Comité de Vie, recevant de ce dernier un appui moral et financier et auquel on donnerait un caractère d'universalité, grâce à la collaboration de correspondants rémunérés, répartis dans les principaux centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre.

III. La fondation d'un journal entièrement nouveau, ce qui à mon point de vue serait très difficile.

IV. A défaut d'un journal nouveau ou d'un journal déjà existant, dûment transformé, la publication par le Comité de Vie d'un bulletin trimestriel qui serait son porte-parole, tout en s'efforçant de résumer les principaux événements de la vie franco-américaine.

On a soulevé l'objection qu'il était trop tard pour traiter de cette question. Je tiens à préciser qu'il y a déjà vingt ans, soit au mois de mars 1943, une voix s'était élevée déplorant la grande pitié de nos journaux. On s'est moqué de cet avertissement dans le temps. Il serait regrettable qu'on fasse de même aujourd'hui devant l'effort que contemple le Comité de Vie Franco-Américaine.

Au cours de vingt années, la Franco-Américanie a assisté à la naissance d'une revue qui a capté l'attention et l'intérêt de bien des Franco-Américains. Lors de la disparition de cette revue, le Comité de Vie, qui était alors le Comité d'Orientation, a inscrit au programme d'un de ses congrès le projet de remplacer la revue disparue par une autre. Ce projet a été finalement réalisé par l'Association Canado-Américaine, qui a ainsi donné suite aux vœux de ce congrès, de sorte que celui-ci n'a pas été le geste de farceurs.

Rien ne sert toutefois de se lamenter sur le passé.

Mais après avoir entrepris un sondage auprès du public franco-américain en général et auprès des journalistes et des éditeurs en particulier, c'est votre opinion que le Comité de Vie sollicite respectueusement. Je vous cède donc le dernier mot, lequel servira de ligne de conduite au Comité de Vie qui vous a convoqués."

La commission d'enquête, MM. J.-Henri Goguen, Roland Desjardins et Rosario Pelletier faisait rapport des résultats obtenus qui confiait que la grande majorité des compatriotes favorisait l'existence d'un journal régional à information. Plusieurs délégués exprimèrent leur opinion et la discussion se prolongea à la séance de l'après midi. Mais de toutes ses considérations il ne sortit pas de formule nette. On parla d'aide à la presse, ce qui en reste, de campagne d'abonnements, de fonds pour aider les journaux. MM. Roméo Boisvert (Le Messager), Lewiston, Antoine Clément (Lowell), R.P. Parent, A.A., Jacques Habert (France Amérique), de New York, R.P. Thomas Landry, o.p., Mgr Paul-Emile Gosselin et plusieurs autres prennent part aux délibérations.

Les délégués adoptaient enfin les résolutions préparées par le comité des Dr. Auray Fontaine, Dr Antoine Dumouchel et Dr Louis Philippe Gagnon dans l'ordre suivant:

Le Congrès

I. Prie Sa Sainteté le Pape Paul VI d'agréer l'expression de notre fidélité à l'Eglise, de notre soumission à ses enseignements, ainsi que nos souhaits pour le plein succès du Concile Vatican II présentement en cours;

II. Remercie l'Avant-Garde du Massachusetts pour sa coopération; les représentants de l'Autorité religieuse et du pouvoir civil, ceux des sociétés nationales et organismes culturels pour leur participation; la presse et la radio pour leur publicité;

III. Recommande au Bureau du Comité de Vie Franco-Américaine de s'employer à la formation d'une association d'aide à la presse franco-américaine suivant telles dispositions qu'il jugera praticables;

IV. Souhaite une expansion du mouvement coopératif en Franco-Américanie par la fondation d'une Fédération des caisses populaires déjà existantes et l'établissement de nouvelles caisses semblables;

V. Sollicite la coopération de plus en plus active des clubs Richelieu de la Nouvelle-Angleterre par la fondation de bourses scolaires au profit de la jeunesse franco-américaine indigente et pour l'envoi de jeunes Franco-Américains dans les camps d'été du Québec spécialement affectés à la jeunesse;

VI. Admet que la connaissance de la langue anglaise favorise une plus intime union politique, sociale et économique;

VII. N'admet pas que pareille union exige l'abandon de la langue française;

VIII. Soutient même que la conservation de la langue maternelle et des qualités ethniques ne peut être qu'utile à la culture intellectuelle et morale et augmenter la valeur civique et économique des divers éléments;

IX. S'inscrit en faux contre toute tentative de supprimer ou de restreindre l'usage et l'enseignement des langues autres que la langue anglaise, soit dans l'église, la famille, l'école, la presse;

X. Favorise la fréquentation des retraites fermées par les Franco-Américains;

XI. Applaudit aux efforts qui sont faits dans l'Etat du Québec en vu d'y maintenir et développer une civilisation spécifiquement canadienne-française, ce qui aurait pour conséquence de renforcer les positions franco-américaines;

XII. Engage la Fédération Féminine Franco-Américaine à continuer l'oeuvre des concours de français dans les écoles primaires, secondaires et collèges, afin de maintenir l'intérêt de notre jeunesse pour la langue française.

A ces résolutions, sur la proposition d'un délégué, le congrès adopta aussi les recommandations suivantes, à savoir:

Le peuple franco-américain,

I. Demande que le Comité de Vie Franco-Américaine proclame l'année 1964 "l'année de la Presse Franco-Américaine".

II. Demande au Comité de Vie Franco-Américaine de former un comité de direction actif et prêt à travailler dans toutes les villes franco-américaines pour trouver des abonnements pour tous les journaux franco-américains.

III. Recommande au Comité de Vie Franco-Américaine d'établir un fonds pour aider les journaux qui ont besoin d'aide.

IV. Recommande au Comité de Vie Franco-Américaine d'étudier sérieusement avec les propriétaires des journaux franco-américains et de publier, si c'est possible, un supplément franco-américain qui serait distribué par les journaux franco-américains.

V. Recommande à nos grandes mutuelles franco-américaines de "repenser" leurs généreux dons afin d'alimenter partiellement le fonds mentionné dans la troisième résolution.

La cérémonie religieuse avait lieu en l'église du Précieux Sang, dimanche, avec messe solennelle chantée par Mgr Arthur Gravel, curé de Ste-Cécile, à Leominster assisté de l'abbé Leon Sauvageau et du R.P. Roland Nadeau, M.S. Le chant était sous la direction de Richard Dépelteau et Norbert Roy à l'orgue. Dans le sanctuaire Mgr Paul-Emile Gosselin, P.D., R.P. Thomas-Marie Landry, o.p. et l'abbé Adrien Verrette. L'abbé Eugène Guérin, curé prononçait le sermon et disait: "Par une heureuse coïncidence nous célébrons ce matin la fête religieuse de ce 7e Congrès des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre en même temps que l'aimable fête du Christ Roi. Quelle belle occasion de proclamer au pied de l'autel en notre nom et au nom de toute la Franco-Américanie, la Royauté du Sauveur, notre Dieu, et de faire nôtres les paroles de St-Paul: "Il faut que le Christ-Jésus règne."

Le banquet du congrès avait lieu au Schine Inn pour réunir plus de 400 convives et présidé par J.-Aimé Lavallée. L'orateur de circonstance était Hervé Lemaire, de Natick, Mass. Plusieurs orateurs portèrent la parole, le maire Samuel Resnick, le consul Claude Chatillon, Mgr Gosselin, le P. Landry, le président Gérald Robert, le Dr André Bélanger avec messages du gouverneur et de l'évêque du diocèse de Springfield. Au cours des journées du congrès il y eut aussi un salon expositaire au Schine Inn. Les visiteurs y trouvèrent des tableaux, peintures, sculptures, objets d'art, volumes, revues et journaux d'inspiration franco-américaine.

La réunion plénière du 11 décembre permettait aux membres d'étudier le rapport et les résolutions du 7e congrès. Les officiers pour le nouvel exercice sont choisis: Adolphe Robert, président honoraire, Abbé Adrien Verrette, vice-président honoraire. Gérald Robert, président, Abbé Doria Desruisseaux et Dr Auray Fontaine, vice-présidents, Bernard Thérout, secrétaire trésorier; directeurs: J.-Henri Goguen, Louis-Israel Martel, Hervé Lemaire, Albert Lamarre, Joseph Fontaine, M.S., Adélar Janelle et Dr Antoine Dumouchel.

VI

Fête patronale

Notre Fête Patronale est toujours célébrée en plusieurs endroits mais le manque de journaux rend difficile la resction de ces manifestation. Il faut rendre hommage à tous ceux qui contribuent à garder bien vivante cette grande fête de famille.

Dans le bulletin "L'Union", Gabriel Crevier écrivait:

"La race française, reconnue pour ses élans missionnaires et qui a mérité, par ailleurs, le titre de Fille aînée de l'Eglise, voue un culte à saint Jean-Baptiste depuis des siècles. Il est impossible de dire au juste quand cette pieuse coutume a été établie. Nous savons pourtant que dès le Moyen Age nos ancêtres avaient pris l'habitude de célébrer la fête de saint Jean-Baptiste en allumant de grands feux de joie, le soir du 24 juin.

Apportée au Canada par les premiers colons français, la dévotion à saint Jean-Baptiste est restée une de nos plus belles traditions. Elle fut même, aux jours sombres, un signe de ralliement. Et pour cause. A l'exemple de Jean-Baptiste, nos pères ont été, eux aussi, les défenseurs de la foi. Ce sont eux qui ont fait passer l'évangile du monde ancien au Nouveau Monde. Ce qui fera dire au grand historien anglais Arnold-J. Toynbee: "Ceux-là ne sont pas venus (en Amérique) par désir de conquête ou mûs par des ambitions politiques, mais pour accomplir l'oeuvre de Dieu sur la terre." Et c'est exactement ce qu'ont fait nos aïeux, surtout nos missionnaires, qui payèrent souvent de leur sang les âmes arrachées au paganisme.

Lorsque, le 26 février 1908, le saint pape Pie X proclama "saint Jean-Baptiste patron spécial auprès de Dieu des fidèles franco-canadiens, tant de ceux qui sont au Canada que de ceux qui vivent sur une terre étrangère," il répondait aux voeux les plus ardents de toutes les populations de descendance française, aussi bien aux Etats-Unis qu'au Canada français."

La manifestation par excellence en Amérique est toujours celle qui se déroule dans la grande métropole Montréal pour attirer des centaines de milliers de spectateurs. Cette année la fête avait du

nouveau. Son programme prenait la forme d'un supplément-tabloïd de 56 pages avec illustrations des 21 chars allégoriques sur le thème du défilé "*La Joie de Vivre au Canada Français*." La fête comportait la messe à Notre Dame avec sermon donné par S.E. le Cardinal Léger. La veille, le grand banquet national au Chalet du Mont Royal et soirée sous les étoiles. Dimanche au Parc Jeanne Mance concert, feu de bucher et feu d'artifice. Lundi, le 24 juin, Gala National au Forum et le soir à 9 heures grand défilé de nuit.

On lisait dans l'Information Nationale, journal de la Société Saint Jean-Baptiste de Montréal: "un changement s'imposait. Ce changement arrive du jour au lendemain, comme une évolution majeure, une révolution presque si l'on veut bien oublier le côté agaçant, retentissant de ce mot. Le traditionnel mouton disparaît, le défilé aura lieu le soir, avec chars illuminés, il y aura communion du feu sur les rives du Saint-Laurent et le tout se terminera par un gigantesque feu d'artifice sur le sommet du Mont Royal . . ."

A Lewiston, le 16 juin c'était double fête car les compatriotes des villes Lewiston-Auburn en plus de la fête patronale célébraient aussi les 40 ans de *La Ligue des Sociétés*.

Un imposant défilé se rendait à l'église Sainte Famille pour la cérémonie religieuse, le curé Josaphat Sévigny prononçait le sermon. Après le retour de la parade, le banquet était servi dans la salle du Club Musical-Littéraire sous la présidence de Ralph Bérubé. Robert couturier était le cérémoniaire. Des allocutions furent prononcées par le sénateur Roméo Boisvert, l'abbé Sévigny, le maire Donia Girard. M. Raoul Pinette était l'orateur de circonstance et prononçait son allocution intitulée "*Le défi gigantesque*" racontant la fondation de la Ligue des Sociétés son travail soutenu pour maintenir l'union entre les divers organismes. Le journal "*Le Messager*" publiait son numéro de fête.

La fête fut brillante à Manchester. Elle débutait samedi soir le 22 juin avec une réception banquet à l'hôtel Carpenter pour réunir une belle assistance. La musique était fournie par un orchestre à cordes sous la direction de Maurice Therrien. La soirée était sous les auspices de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire sous la présidence de Bruno Therrien. Gerald Robert était maître des cérémonies.

Deux allocutions étaient au programme. "*La Voix du Québec*" avait été réservée à M. Rodolphe Laplante, de Montréal, conférencier et écrivain de belle réputation, mais un malentendu dans la date de la fête fit qu'il arriva à Manchester le 24 au lieu du 22 juin. Il fut remplacé par M. Maurice Bernardin, président de l'Association des Amis des Disciples de Massenet qui donnaient le lendemain un concert magnifique sur l'invitation de la Cour Laliberté A.C.A. au profit de la nouvelle église Saint Jean-Baptiste à la salle des Arts Pratiques. M. Bernardin prononça une allocution courte mais chaleureusement applaudie.

"*La Voix Franco-Américaine*" avait été confiée à l'abbé Adrien Verrette, curé de la paroisse Saint-Georges et qui disait:

"D'après l'inventaire qui en a été dressé, c'est la 95^e fête patronale consécutive qui se célèbre à Manchester depuis 1868. Je suis donc très heureux de traduire au nom de mes compatriotes, après celle du pays de nos pères, dans nos églises, l'acte de foi qui soutient nos existences et nos foyers.

Au cours de ce siècle écoulé que de voix ont gardé bien vivant cet attachement à notre illustre patron. Que de magnifiques déploiements. C'est un bel exemple de continuité dont nous devons être justement fiers.

Encore d'après la chronique, la dernière fois que l'on me demandait de donner le message de la fête, c'était en 1933, il y a exactement 30 ans. C'était par une belle soirée de dimanche. La fête avait été organisée par l'Association Commerciale Notre-Dame sous la présidence du regretté J.-O. Gélinas. Des milliers de personnes s'étaient réunies sur le terrain de l'ancienne école Hévey avec fanfare, gardes et chants. Il était encore possible alors de rassembler les compatriotes en grand nombre.

Dans mon allocution, je disais: "si Jean Baptiste avait fléchi devant la sensualité et l'immoralité d'un souverain, devant la mollesse et la cupidité de sa génération, aurait-il accompli cette tâche sublime par laquelle il présenta à la postérité le Roi de la Rédemption? Si les détails ont changé quelque peu, si notre génération même semble faire face à des problèmes désolants, les principes sont les mêmes, la vie ne change pas et encore moins la vérité. Jean Baptiste est demeuré debout et le même courage qui anima nos ancêtres devrait exister dans nos âmes pour continuer l'oeuvre si belle qu'ils nous ont confiée."

Après 30 ans, je vous reviens, donc dans ma 43^e année de prêtrise avec les mêmes sentiments et je vous demande à tous de mesurer l'importance pour nous de conserver l'idéal bien précis que nous devons vivre. Jean Baptiste demeure dans l'histoire le grand défenseur de l'intégrité du mariage, cette institution sacrée qui garde à l'humanité son seul espoir de rayonnement chrétien.

Il importe donc pour nous tous de veiller sur le bonheur de nos familles. Le monde moderne a bousculé bien des valeurs et des traditions. On veut tellement vivre aujourd'hui que les bases du foyer en sont ébranlées. Je vous suppose tous les fervents de notre vie franco-américaine. Votre présence l'atteste et je vous en félicite de tout coeur.

L'abbé Verrette continue à proclamer la nécessité de notre presse qui existe à Manchester depuis le 1^{er} mars 1869 avec la fondation du journal "La Voix du Peuple" par Ferdinand Gagnon dont le monument orne le parc Lafayette de cette ville. Il plaide en faveur de notre journal "L'Action".

Il souligne aussi le travail de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire et invite les compatriotes à se joindre à ce travail.

Il termine par ces paroles:

"Oui, cher compatriotes gardons jalousement sur nos visages et dans nos coeurs les traits si beaux que nous avons reçus. Donnons à nos foyers un climat de dignité et de fierté.

Entourons nos enfants de tendresse et d'affection en leur faisant comprendre la raison d'être de tout cet avoir qui embellit nos esprits et nos âmes.

Le lendemain dans nos églises ce fut la messe de la "Saint-Jean-Baptiste" avec égard aux exigences de la liturgie qui demandait les prières du troisième dimanche après la Pentecôte.

A trois heures de l'après-midi en la salle des Arts Pratiques ce fut le ravissant concert des Disciples de Massenet sous la direction de M. Charles Goulet devant une salle comble qui offrait un programme de toute beauté aux applaudissements et à des rappels.

Ce concert était sous les auspices de la Cour Laliberté de l'ACA au profit de la paroisse St-Jean-Baptiste en voie de construire son nouveau temple magnifique. Mgr Ernest Brodeur, P.D., curé, sut exprimer sa reconnaissance et celle de son peuple.

En somme à la suite de circonstances spéciales ce geste combiné donna à notre population un excellent programme dont nous devons tous être fiers.

La Fédération Franco-Américaine du New Hampshire sous les auspices desquelles la fête fut réussie a raison de se réjouir et de remercier tous ceux qui en ont été les responsables, surtout M. Armand Verrette, secrétaire de la Fédération qui fut largement responsable du succès.

VII

Evénements - Faits - Gestes

Jean XXIII. Le 3 juin, l'univers apprenait avec tristesse la mort du pape, le bon, très affable et très pieux Jean XXIII, le Pape du Concile Vatican II, de la paix et de l'unité chrétienne. Il était le 261^e successeurs de Pierre.

Giuseppe Roncalli naquit à Sotto il Monte le 25 novembre 1881. Il était âgé de 82 ans et dans la 4^e année de son pontificat. Il avait tenu cinq consistoires et nommé 52 cardinaux.

On écrira de lui: "La paix, pour lui, était non seulement un don de Dieu incomparable, elle était une maison un arc suivant ses expressions imagées. Ses derniers discours ont été de vibrants hymnes à l'amour entre les hommes et entre les peuples."

Paul VI. Le 21 juin, le cardinal Giovanni Baptista Montini, archevêque de Milan est élu pape pour prendre le nom de Paul VI. Agé de 67 ans, il est né le 26 septembre 1897 à Concesio (Brescia). Ordonné le 29 mai 1920. Consacré archevêque de Milan et créé cardinal le 15 décembre 1958. Elu pape et couronné sur la parvis de Saint-Pierre le 30 juin.

Il déclare que son pontificat s'emploiera à continuer l'oeuvre du Concile. Au sujet du problème de l'unité des chrétiens (très délicat et très compliqué) il ajoute que le Concile ne pourra probablement pas le résoudre, mais il pourra en préparer la solution si ardemment désirée. "Sous cet aspect, le Vatican II sera un Concile de la préparation, un Concile du Désir.

L'univers acclame le nouveau pontife qui veut continuer l'entreprise de l'Oecuménisme au milieu des peuples. Dira-t-il encore "Nous devons désirer être tels que notre conduite porte les dissidents à modifier leur jugement sur le Pape et sur l'Eglise catholique. Nous devons accueillir avec honneur et fraternité les chrétiens séparés qui se présenteraient sur la seuil de leur et notre maison, l'Eglise catholique. Nous devons désirer les comprendre mieux et apprécier ce qu'il y a encore de vrai et de bons dans leur patrimoine religieux! Nous devons prier pour que le Concile apla-

nisse les obstacles qui encombrant la seule voie de l'heureuse rencontre, la voie de la foi, c'est-à-dire de la vérité et de la réalité de l'unique religion du Christ."

President Kennedy (1917-1963). Le 22 novembre, le peuple américain était plongé dans la douleur avec l'assassinat du président Kennedy à Dallas, Texas alors qu'il visitait cette ville. L'univers entier fut saisi de ce crime abominable aux mains d'un meurtrier dément. Né à Boston le 29 mai 1917, John Fitzgerald Kennedy était le 35^e président des Etats-Unis. Le vice-président Lyndon Baines Johnson, lui-même du Texas, succède à la présidence.

L'univers pleure ce serviteur de la paix. De partout les hommages sont remplis d'admiration pour le président Kennedy et de douleur sincère. Le pape Paul VI exprime sa douleur personnelle.

John Fitzgerald Kennedy repose dans le cimetière national à Arlington après des obsèques que peu de souverains ont reçues. Une flamme allumée près de ses restes par son épouse Jacqueline rappellera pour toujours le martyre de ce grand serviteur de la paix dans le monde moderne.

Sa mémoire vivra toujours à cause de sa disparition tragique au milieu d'un univers aux prises avec le sort même de son existence. De son foyer admirable jaillissait sa passion de fournir à tous les foyers du monde, cette paix, ce bonheur et cette tranquillité dont il avait entouré le sien.

Concile Vatican II. Le Pape Paul VI convoque les Pères du Concile pour le 29 septembre afin de continuer les assises du Concile interrompues par la mort du vénéré Jean XXIII. Ce sera la 2^e phase du Concile.

Dans son discours d'ouverture le Pape déclare aux Pères Conciliaires: "Nous croyons qu'en ce concile oecuménique l'Esprit de vérité suscitera une doctrine plus complète sur la nature de l'Eglise, de chez ceux qui représentent l'Eglise enseignante et inspirera une doctrine plus complète sur la nature de l'Eglise, de sorte que l'Epouse du Christ se regardera en Lui comme en un miroir, et, dans un sentiment très vif d'amour, s'efforcera à découvrir en Lui sa propre forme, cette beauté qu'il veut pour elle resplendissante.

"C'est pourquoi le thème principal de cette deuxième session du Concile sera l'Eglise. Sa nature intime sera étudiée à fond, pour

en donner, dans les limites permises au langage humain, une définition qui puisse mieux nous instruire sur sa constitution réelle et fondamentale et nous fasse mieux découvrir les multiples aspects de sa mission salvifique."

Séminaire de Québec (1663-1963). Les fêtes du tricentenaire du séminaire de Québec débutaient le 17 juin en la salle académique du Grand Séminaire dans la cité universitaire sous la présidence de S.E. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec et primat de l'église canadienne. Les manifestations se multiplieront avec cérémonies religieuses, réunion du clergé et des anciens. La revue "*L'Instruction Publique*" consacrait sa livraison de mai à ce tricentenaire pour souligner la semaine de la Vie Française. Ce numéro constitue un véritable documentaire. Le séminaire de Québec fut le berceau du clergé français au Canada et en Amérique. Des centaines de nos compatriotes ont fréquenté cette institution. L'Amérique française doit donc une dette de gratitude à cette maison qui a incarné les premières formules d'apostolat à ceux, qui au cours des générations répandraient sur le continent l'enseignement chrétien avec des vocables français.

Omer Héroux (1876-1963). Un grand deuil affligeait la vie française en Amérique avec la mort de ce grand apôtre, journaliste et conférencier toujours au service de notre héritage culturel, le 3 mai avec le décès d'Omer Héroux à l'âge de 87 ans. Il était à sa retraite depuis quelques années mais pour qui voulait lui rendre visite il conservait toujours ce sourire de bienveillance et cet assertion de son dévouement à la vie française en Amérique surtout auprès des groupes moins fortunés. Pour les franco-ontariens il ne baissa jamais l'échine car pour lui avec tous les ménagements, il demeurait le défenseur de l'idéal qu'il vivait pour tout le Canada et même auprès de ses frères en Franco-Américanie, qu'il visita à différentes reprises.

Né le 8 septembre 1876 à Saint-Maurice, comté Champlain. Il sera l'un des brillants anciens du séminaire St-Joseph des Trois Rivières. Il se consacre au journalisme et après des stages à différents journaux il devient rédacteur du journal "*Le Devoir*" en 1910 pour lui confier ses derniers écrits. Il sera l'un des premiers membres du Conseil de la Vie Française dont il portera les insignes de son Ordre de la Fidélité française. Ses écrits seront toujours tempérés, parfois suspects sous la norme de co-existence. Il voulait le bien de la vie française en Amérique.

Sur sa tombe nous ne pouvons mieux faire que de répéter l'hommage que lui rendit son grand ami le chanoine Lionel Groux.

“Omer Héroux vient de mourir. Sa mort causera une émotion profonde parmi ceux qui l'ont connu. Il aura été de ces hommes dont l'on peut dire qu'ils ont porté leur génération. Il en avait épousé toutes les aspirations, je dirais même les misères. Ces aspirations, il les a incarnées, soutenues, fortifiées, avec son rare talent de journaliste et cette ferveur dont sa plume est toujours restée frémissante. Il fut de ces rares qui se résignent toute leur vie aux modestes salaires pour servir comme ils l'entendent, et garder le droit d'une pensée indépendante.

J'ai connu Héroux tout jeune séminariste à l'évêché de Valleyfield. Pour la première fois de ma vie, je pouvais lire régulièrement un journal et en être l'abonné. Ce journal était LA VERITE de Québec, hebdomadaire de Jules Tardivel, journaliste dont l'on ne cesse de médire, et qui pourtant, en cette année 1901 dont je parle, publiait le seul journal indépendant qui parût au pays de Québec; les autres n'étant que des feuilles basement partisans, vouées au pieux entretien de l'idolâtrie des politiciens. Chaque semaine, en ses huit petites pages, Tardivel qui n'était ni grand écrivain ni grand journaliste, mais qui était un homme de grand bon sens, nous livrait sa pensée de journaliste indépendant sur à peu près tous les événements de la semaine et nous invitait à la réflexion. A cette époque de 1900, Tardivel, prématurément vieilli, harassé par sa tâche, s'était attaché un jeune rédacteur. Je me rappelle avec quel plaisir je lisais les articles de l'assistant rédacteur: prose vivante, fraîche que la sienne, qui redonnait au vieux journal un air de conquérante jeunesse. Je rencontrai, dans la suite, fréquemment Omer Héroux en nos congrès de l'ACJC qui naissait en 1904. Et les survivants se rappellent quel élan et quelles espérances soulevaient les jeunes enthousiastes que nous étions. Héroux était plus âgé que nous; mais de coeur, il était aussi jeune.

Presque vers le même temps, il essaya de m'attirer vers son journal. De Fribourg où j'allais devenir étudiant, j'envoyai à LA VERITE un assez long compte rendu des cours de vacances que je venais d'y suivre, cours de maîtres qui m'avaient véritablement passionné. Entre nous, ce fut le début d'une collaboration qui dura aussi longtemps qu'il put faire du journalisme. Il m'arracha beaucoup d'articles. En revanche, il se fit, au DEVOIR, ce que j'oserais dire, mon publiciste, le publiciste le plus généreux, le plus constant. Je n'avais jamais à solliciter; il venait au-devant de moi.

En 1915, j'arrivais à Montréal. Mgr Bruchési me confiait presque tout de suite un cours public d'histoire du Canada. A peine Héroux a-t-il appris la nouvelle, qu'il se jette dans une publicité sans trêve, je dirais presque dans un BATTAGE, qui me donne les plus vives inquiétudes. Il promettait si audacieusement. Pourrais-je jamais tenir autant de promesses? Evidemment le nationalisme de 1900 se cherchait un appui dans l'histoire. Mais si mes premiers cours, mes pauvres premiers cours, ont pu susciter la fondation d'une chaire d'histoire canadienne à l'Université de Montréal, on le doit assurément à Monsieur Héroux. Mais quelles oeuvres de bienfaisance, intellectuelle, nationale, culturelle, ce journaliste n'a-t-il pas aidées de sa plume toujours serviable, infatigable? Et plus que toutes autres, que ne lui doivent nos minorités françaises dont il s'était constitué l'indéfectible champion? Il se tenait aux écoutes de chacune, fût-ce la plus éloignée. Je songe surtout à la querelle scolaire franco-ontarienne. Pendant les vingt ans tout près que dura la bataille, on le vit constamment sur la brèche. Il avait le don de mettre en relief, de dramatiser les actes, il est vrai, souvent héroïques que suscita la longue guerre. Car cet homme avait l'âme fière et possédait un grand coeur. Avec une brûlante vivacité, il ressentait l'injustice. Et Dieu l'avait pourvu de remarquables dons de journaliste: style clair, direct, presque toujours élégant, de la meilleure langue, souvent animée de la flamme intérieure des grands convaincus. Il disait de Olivar Asselin: "C'est le grand journaliste au Canada". Asselin, je me souviens, lui rendait le compliment: "Le grand journaliste, c'est Héroux". On lui a parfois reproché un peu de mollesse; il y a pourtant tels de ces articles qui ne se défendent point de la véhémence, même s'ils ne la dépassent. Ce qu'il y avait d'admirable en lui, c'était la pondération. Il pouvait être dur pour un adversaire; il n'eût jamais écrit un mot blessant. Dans ses luttes contre l'impérialisme anglo-saxon, contre le Règlement XVII du gouvernement ontarien, il ne ménagea point les coups, sans pourtant jamais laisser percer la moindre pointe d'anglophobie. Il n'empêche que ce nerveux se laissait aller parfois à des réflexes violents. Un jour, je me souviens, nous cheminions sur la rue; à l'avant de nous, nous aperçûmes tout à coup, sur je ne sais plus quel édifice, un UNION JACK qui flottait au vent. Héroux me dit soudainement bouleversé: "Vous ne sauriez croire comme il est pénible à la longue de voir flotter sur son pays le drapeau de l'étranger. Vous, vous verrez la fin de ça!" Hélas!

Henri Bourassa avait grande confiance au jugement de Héroux. Pendant longtemps l'orateur ne voulut personne d'autre que le rédacteur en chef du DEVOIR pour écrire le rapport des con-

férences où il parlait avec abandon. Je me souviens de l'un de ces soirs où Bourassa vint nous consulter, au presbytère du Curé Perrier, sur l'opportunité d'une phrase dans l'un de ses articles. Il y était question d'un chef religieux de haut lignage. Au presbytère nous n'avions pu nous mettre d'accord. Bourassa nous dit: "Demain matin je vais lire à Héroux mon article et la phrase suspecte. Rien qu'au mouvement de ses paupières, je verrai si la chose est opportune."

Omer Héroux est mort à quatre-vingt-sept ans, après une vie entière donnée au journalisme et commencée, je crois, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. Il faut s'incliner très bas sur la tombe de ce disparu qui était à la fois un noble esprit et un noble coeur. Homme de foi, il est mort comme il a vécu, avec un sourire ému, m'a-t-on dit, sur toute la figure.

La génération d'aujourd'hui qui ne pêche point par manque de confiance en soi-même attache assez peu d'importance à ces aînés qui s'en vont. Elle ne sait pas en quelle atmosphère ces hommes se sont battus et se sont sacrifiés, et de quelle livresse de la plus basse politique et de quelles folies partisans ils nous ont délivrés. Et pourtant s'il est arrivé, à un moment tragique de notre histoire, que nous n'ayons point perdu toute fierté ni sombré dans la suprême abdication, nous le devons à ces quelques hommes qui, un jour, nous ont redonné, avec la conscience de la nation, une patrie, et plus qu'une patrie, notre âme.

Corinne Rocheleau-Rouleau (1881-1963). Une grande dame disparaissait de la scène franco-américaine à la fin de novembre. Corinne Rocheleau-Rouleau décédait chez les soeurs de la Providence à Montréal où elle s'était retirée depuis quelques années après la mort de son époux en 1940. Femme de lettres et poète elle avait publié de nombreux écrits.

Né le 3 avril 1881 à Worcester, Mass, fille de Louis-Henri Rocheleau et de Phébée Tougas elle était aussi la soeur d'Elise Rocheleau également connue dans la région. Dès son adolescence elle avait perdu l'usage de l'ouïe et par la suite devint complètement aphone. Elle fréquente les écoles qui lui apprennent à comprendre par les lèvres et réussit enfin à maîtriser un certain usage de la parole. Par contre elle se perfectionnera dans la langue écrite.

Ayant épousée en 1930 Wilfrid Rouleau à l'emploi du bureau d'imprimerie à Washington elle fera un stage prolongé dans la

capitale fédérale et en profita pour multiplier ses recherches dans les archives autour du fait français en Amérique. Son époux était l'intime du major Edmond Mallet également à Washington et réussit à sauver de la dispersion l'importante bibliothèque de ce dernier en intéressant l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique à en faire l'acquisition.

Au compte de ses imprimés, Mme Rouleau contribua nombre d'articles, contes et nouvelles. Son volume *"Hors de sa prison"* fut couronné par l'Académie Française. Elle contribua longtemps à la Revue Canadienne. Mentionnons *"Idylle abénaquise"*, *"Les beautés de la statistique"*, *"Trois Bostonnais en Acadie"*. Sa brochure *"Femmes françaises d'Amérique"* en 1915 lui valut de belles appréciations. A Washington elle publie *"Those in the Dark Silence"* et *"Normality for the Handicapped"*.

En 1947, la Société Historique Franco-Américaine lui remettait sa médaille "Grand Prix" pour l'ensemble de ses écrits. L'Association Canado-Américaine lui présentait son "Prix Littéraire" en 1953 pour son ouvrage *"Laurentian Héritage"* qui fut traduit en français. En 1954, elle publiait dans le bulletin de la société *"Pockets of Albany"*, journal durant la première guerre mondiale de Clara Paquet au service des hôpitaux en 1918. Elle voulait toujours répondre aux appels faits à sa plume facile et intéressante mais les années commençaient à compter. Elle légua ses manuscrits et écrits à la bibliothèque du Collège Rivier.

Corinne Rocheleau-Rouleau laissa une empreinte dans notre littérature et l'avenir lui saura gré d'être toujours demeurée attachée à notre vie franco-américaine dont elle était un exemple authentique.

Sous-marin Thresher. La disparition du sous-marin Thresher sur les côtes de Portsmouth, N. H., où il avait été lancé le 12 avril, a causé une commotion au pays. Les 129 membres de l'équipage sont disparus. Le deuil est national et l'épreuve très couteuse.

Mgr William Ducharme, P.D., curé de la paroisse St-Joseph, de Worcester. Il célèbre son soixantenaire de prêtrise le 26 mai, âgé de 85 ans. Né le 27 décembre 1878 à Holyoke, il fut ordonné à Rome le 6 juin 1903 par S.E. le Cardinal Respighi. Curé à Worcester depuis 1925 il recevait la prélature le 9 décembre 1950.

S.E. Mgr André Ouellette, originaire de Salem, Mass où il naquit le 4 février 1913 est nommé, en février, administrateur apos-

holique du diocèse de Mont-Laurier, Québec, pour seconder S.E. Mgr Joseph Limoges âgé de 83 ans.

Imposantes Promotions. Le Canada Français et aussi toute la famille française d'Amérique ont été très honorés par l'élévation du juge Robert Taschereau de la Cour suprême du Canada au poste de juge en chef de cette cour. Fils de l'ancien premier ministre Alexandre Taschereau de la province de Québec il appartient à la famille qui donna S.E. le cardinal Alexandre Taschereau, premier prince de l'Eglise au Canada. L'honorable Frédéric Dorion fut aussi nommé juge en chef de la cour supérieure. Ces nominations avaient lieu en avril.

Le 22 avril, le premier ministre Louis Robichaud recevait un deuxième mandat de l'électorat du Nouveau Brunswick avec une majorité accrue.

Mgr Eugène Guérin, P.D. Curé de la paroisse du Précieux-Sang, de Holyoke, élevé à la prélature en décembre 1963.

Mgr Roger Viau, C.S. Vice Chancelier du diocèse de Springfield nommé camérier secret.

Mgr Rosario Montcalm, P.D. Aumônier militaire depuis 20 ans avec rang de lieutenant colonel. Elevé à la prélature par l'évêque de Springfield.

Mgr J.-Armand Sylvain, P.D. Curé de la paroisse Ste-Rose de Lima à Aldenville, élevé à la prélature romaine en décembre.

Mgr Roy Leroux, P.D. Curé de la paroisse de l'Assomption à Chicopee, élevé à la prélature romaine en décembre.

Mgr William Leclaire, P.A. Elevé au rang de protonotaire apostolique. Il était prélat depuis 1951. Curé de la paroisse St-Thomas d'Aquin, de Springfield.

Mgr Joseph-H. Hamel, P.D. reçoit la décoration "Legion of Merit" à l'occasion de sa retraite comme aumônier en chef du U.S. Military Air Transport. Il est curé de la paroisse St-Jean-Baptiste, de Fall River.

Mgr Walter Charland, P.D., ordonné le 29 juin 1933, vicaire forain et curé des Saints Anges de St-Alban au Vermont. Elevé à la prélature romaine.

Mgr Louis Gélneau, C.S., ordonné le 5 juin 1954, chancelier du diocèse de Burlington et directeur de la Propagation de la Foi devient Camérier Secret.

Mgr Armand Cyr, P.D. Né à Lille Maine, le 13 février 1913 et ordonné en 1938. Surintendant des écoles du diocèse, élevé à la prélature.

....*Mgr Arthur Dubé, J.C.D., P.D.* Né à South Berwick, Maine le 22 juillet 1911, curé de Notre Dame de Saco depuis le 30 avril 1960. Elevé à la prélature romaine.

Mgr John-T. Arsenault, P.D., curé de la paroisse St-Michel, de S. Berwick, Maine et directeur de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Portland, élevé à la prélature romaine. Ordonné le 14 janvier 1930 à Biddeford.

Mgr George L'Ecuyer, P.A. Ancien aumônier durant la première guerre et originaire de St-Jean de Québec, ordonné le 21 décembre 1907 et curé de la paroisse St-Françoise Xavier, de Winooski, Vermont, élevé au rang de Protonotaire Apostolique.

Sigefroid Bonvouloir. Originaire de St-Hyacinthe en 1877 il s'établissait à Holyoke pour devenir dès 1895 intéressé dans le progrès économique de ses compatriotes. Avec la marche des années il était devenu de doyen de la communauté bancaire de Holyoke, ayant été trésorier de deux firmes bancaires durant plus de 30 ans. Il prenait sa retraite cette année à l'âge de 87 ans avec un état de service admiré de ses compatriotes et concitoyens et une réputation d'intégrité totale. Il avait été l'un des fondateurs de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique en 1900.

Le 11 février, le sénateur fédéral Clairbone Pell remettait à M. Antonio Prince, maître des postes de Woonsocket, le certificat de "*citoyen par excellence* de la International Institute of Providence. M. Prince était le premier franco-américain à recevoir cet honneur.

Me Louis Janelle, de Nashua, est nommé en janvier procureur des Etats Unis pour le New Hampshire.

M. Roméo Gosselin de W. Hartford, Conn., ancien président de l'Union des Franco-Américains du Connecticut est nommé Chevalier de St-Grégoire le Grand.

Me Laurie Cormier, maire de Leominster depuis 1955 est choisi pour accomplir une mission au Viet-Nam Sud au compte de la U.S. Agency for International Development.

Dr Bernard Forget, de Warren, R. I. Originaire de Fall River où il naquit en 1939 termine avec succès ses études médicales à l'Université McGill, de Montréal. Il est proclamé maître en chirurgie, la médaille d'or Holmes pour excellence, prix Chapman en obstétrique et gynécologie, bourses Smith en chirurgie, prix Campbell en médecine interne et bourse Smith en chirurgie.

Dr Raymond Gadbois, de Worcester reçoit un doctorat honorifique du Collège de l'Assomption. Il fut médecin de cette institution durant nombre des années. Né à Worcester, le 16 juillet 1905.

Dr Elphège Beaudreault le 5 mai devient le médecin reviseur de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique. Né le 7 septembre 1919 à Saint-Louis de Bon Secours, Québec. Après ses années de service il s'établissait à Woonsocket en 1946.

Roger Brassard (Manchester). Confirmé directeur des Postes à Manchester en avril.

Le 25 avril 1963, Alfred Dumouchel, de Woonsocket, est confirmé percepteur de la douanne pour le port de Providence.

Me Robert Picher, de Winooski est élu en février, greffier de la législature du Vermont à Montpelier.

Sur les traces des Pionniers français. Edouard Fecteau, ancien journaliste à sa retraite à Lawrence au Massachusetts emploie ses loisirs à colliger des faits qui attestent la présence française en Amérique. Il en est à son 5e livret. Par ses lectures il a le don de réunir des milliers de noms, d'événements, de dates et la lecture de ses plaquettes est fort intéressante ne fut-ce que pour voir se dérouler avec fierté toute une galerie de faits qui attestent la riche contribution française au progrès des Etats-Unis.

Thanksgiving. La fête nationale d'Action de Grâce aux Etats-Unis qui doit réjouir tous nos foyers est assombrie par le spectre de l'assassinat récent du président Kennedy. Tous les citoyens ont une pensée de condoléance.

L'astronaute Gordon Cooper accomplit avec succès son voyage dans l'espace après avoir parcouru 575,000 miles comprenant 22.9 tours autour de la terre en une journée et demie. L'avion espace Faith atterrissait en mer le 16 mai et Cooper fut repéré par le porte-avion USS Kearsage.

VIII

Généalogie

Depuis plusieurs années déjà, la société étudie la possibilité d'établir un secteur de généalogie pour renseigner les membres qui voudraient poursuivre des recherches dans ce domaine. Après de sérieuses considérations il a semblé que l'entreprise serait très difficile. La Société Généalogique Canadienne française remplit déjà ce travail. D'ailleurs nos généalogies partent du Québec et c'est là qu'il faut commencer.

Des centaines de compatriotes appartiennent à cette société et peuvent facilement se reporter aux sources du Québec. Il reste cependant que la société serait heureuse de connaître les noms des familles franco-américaines qui ont finalement terminé leur généalogie. Cette liste serait intéressante pour nos membres.

L'Institut Canado-Américain, filiale de l'ACA à Manchester, possède dans sa bibliothèque certainement la collection la plus complète des généalogies canadiennes françaises. Il n'y a pas de famille au Canada français qui ne possède des parents en Nouvelle Angleterre.

La Société Généalogique Canadienne Française publiait donc au cours de l'année son XIVe volume de Mémoires en 12 livraisons mensuelles. Il est utile de publier les noms des familles qui font l'objet de recherches récentes.

Famille Charron: L'ancêtre Pierre était originaire de la paroisse Saint-Martin, diocèse de Meaux. Il naquit vers 1640 et vint à Ville Marie à l'automne de 1662. Il épouse le 19 octobre 1665 Catherine Pilliot à Montréal.

Famille Laberge: A l'Ange Gardien de Québec, le tricentenaire de l'ancêtre des Laberge, Robert marié en 1663 à G.-Françoise Gausse a lieu en août, S.E. Mgr Damase Laberge, o.f.m., évêque au Péroux préside.

Famille LePage: Célébration du tricentenaire en juillet à Rimouski.

Famille Thivierge: Comprend onze générations. Hyppolyte Thivierge, l'ancêtre était un marchand tanneur, de Blois. Il s'établit à l'Île d'Orléans vers 1663. Les fêtes du tricentenaire ont lieu à Québec et à Montmagny. Les fêtes débutaient le 29 juin à l'hôtel de ville de Québec avec plus de 1500 descendants présents pour recevoir les hommages du maire Wilfrid Hamel. Le lendemain, dévoilement d'une plaque commémorative en l'église Ste-Famille, de l'Île d'Orléans et autres manifestations qui se continuèrent à Montmagny.

Familles Allaire-Dallaire: Le 24 juin 1962, à Beauport, des centaines de membres des familles Allaire-Dallaire célébraient le tricentenaire de leurs ancêtres Jean et Charles. La fête religieuse avait lieu en l'église St-François de l'Île d'Orléans. De belles manifestations permettaient aux centaines de présences de s'entretenir sur la valeur des relations entre parents. M. Jean-Marc Allaire, l'abbé Benoit Allaire et Darius Allaire dirigeaient le programme. On pouvait dire "Nous vivons tous des heures privilégiées et solennelles dans ce grand rapatriement de notre innombrable famille, qui, *"Fidèle et Solidaire"*, comme sa devise, n'est plus aujourd'hui qu'un seul cœur battant à l'unisson dans un sentiment d'immense reconnaissance envers ces aïeux auxquels nous revenons avec émotion, comme on revient toujours à son berceau.

IX

Concerts — Concours-Festivals

Gala du Bon Parler Français (Montréal). Il faut placer au premier rang le 28e gala de la Société du Bon Parler français qui se déroulait au théâtre St-Denis à Montréal le 23 mai sous la direction de Manuel Maître. Le programme artistique comportait le concours des artistes suivants: Les Petits Chanteurs à la Croix d'étable du collège Stanislas, de Montréal dirigés par l'abbé Georges James; Pascale Perrault, comédienne; L'Académie des Grands Ballets canadiens dans "*Cendrillon*"; Elèves du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique de Montréal dans "*Mon Faust*", de Paul Valéry et les vedettes Geneviève Bujold, Pascal Rolin, Robert Maurac, Jean Faubert et Philippe Régnier.

Le président, M. Trefflé Boulanger distribuait les décorations et trophés aux lauréats des concours.

Festival de la Bonne Chanson (Manchester). Le sixième festival de la bonne chanson sous les auspices de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire obtenait encore un brillant succès le 4 mai dans l'immense salle du Manège militaire. Le rapport de Robert Grandchamp disait en substance:

La salle d'exercices du Manège militaire de la rue Canal. à Manchester,—qui, a l'occasion sert de salle de spectacles—peut aisément contenir une armée. Et c'est bien en effet une armée, non pas de militaires, mais de spectateurs qui l'avait envahie samedi soir, 4 mai, pour assister au sixième festival de la bonne chanson, par les chorales des écoles paroissiales de Manchester et Suncook, sous les auspices de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire, et le haut patronage de Son Excellence Mgr Ernest-J. Primeau, s.t.d., évêque de Manchester. Appelé à Somersworth pour le congrès annuel des Vétérans catholiques du New Hampshire, Mgr Primeau avait exprimé son regret de ne pouvoir assister au festival.

Le fait qu'il s'agissait en l'occurrence d'un sixième festival en dit long sur les mérites de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire, à laquelle l'on doit, en outre de la célébration

annuelle de la fête de la Saint-Jean-Baptiste, l'érection de monuments comme ceux élevés à la mémoire de feu Mgr Georges-Albert Guertin, ancien évêque de Manchester, et de Messire Augustin Chevalier, curé-fondateur de la première paroisse franco-américaine dans le diocèse de Manchester.

Non moins grand est le mérite des communautés enseignantes qui ont la direction de nos écoles paroissiales, religieuses de Sainte-Croix et de la Présentation-de-Marie qui, depuis six ans, collaborent avec la Fédération pour doter Manchester d'un festival en passe de devenir une tradition.

Pour ce qui est du public, qu'il suffise de noter que par les années passées, le festival avait lieu dans une salle contenant 1400 sièges. Cette année, l'on en avait disposé 1500 dans la salle du Manège. Au cours de la journée de samedi, il fut décidé d'en ajouter 500. Puis, à la dernière minute, 200 autres de plus. Enfin, si l'on compte les 900 enfants qui ont paru en scène, l'on en arrive à un auditoire de 3100 personnes environ. Comme quoi, il est évident que ce genre de spectacle grandit en popularité.

Dès l'entrée dans la salle, l'oeil était attiré par une haute estrade d'une cinquantaine de pieds de longueur, disposée en gradins, avec un escalier d'accès à une extrémité et un escalier de sortie à l'autre. Le fond de l'estrade était tendu de draperies aux couleurs bleu, blanc, rouge, sur lesquelles se détachaient des inscriptions portant les mots: Vive la Bonne chanson—Vive le beau parler français—Vivats à notre jeunesse écolière—Vivats à nos dévouées religieuses—Bienvenue.

Un programme de 24 pages, couleur rose saumon, ayant été distribué à chaque spectateur, l'on pouvait y lire la composition du Bureau de direction de la Fédération, du Comité de réception, la leste des patrons, un remerciement de son président, la nomenclature des écoles participantes, les noms des choristes, le choix des morceaux à exécuter avec les noms des directrices, accompagnatrices, auteurs et compositeurs des pièces, et surtout les mots mêmes de chaque pièce; heureuse innovation permettant à l'auditeur de suivre le chant par l'oeil aussi bien que par l'oreille. Chaque page du programme comportait aussi une annonce commerciale due à l'encouragement de maisons d'affaires, particuliers, divers organismes.

Le programme, en somme, se limitait à l'essentiel ayant été conçu pour ne pas traîner en longueur. Le fait est que commencé

un peu après 7h.30, le concert se terminait vers 9h.30. Il avait débuté par le chant de l'hymne national américain, par toute l'assistance, avec accompagnement d'orgue par M. Roger Barrette dont les mélodies de folklore comblaient le vide des intermèdes. Il y eut un mot de bienvenue de M. Bruno Therrien, président de la Fédération, puis ce fut la présentation des chorales par M. Gérald Robert, faisant fonction de maître des cérémonies. La première chorale à paraître en scène fut celle de

L'Ecole Saint-Jean-Baptiste

Thème: *L'Angelus de la mer*; poème de Léon Durocher; musique de Gustave Goublier; directrice et accompagnatrice. Mlle Cécile Gendron, organiste de la paroisse. 84 choristes, filles seulement. Costumes: blouses blanches, jupes foncées, cravates rouges. *L'Angelus de la mer* est une pièce sentimentale où des marins perdus en mer entendent l'écho des cloches du pays, l'angelus qui sonne, l'heure où la faucille fauche le blé clair, l'heure où s'allument les étoiles. La pièce a été interprétée avec toute la sentimentalité qu'elle comporte.

Ecole Saint-Antoine

Thème: *Le moulin*, d'après "L'enclume", par Albert Parlow; paroles de Stephen Bordese; directrice, Soeur Marie-Antoinette, c.s.c.; accompagnatrice, Soeur Marie-Antoine-de-Jésus, c.s.c., 128 choristes, garçons et filles. Costumes: souliers et bas blancs, jupes rouges et blouses blanches pour les filles; salopettes et blouses blanches pour les garçons; tous coiffés d'un chapeau de paille de jonc aux bords bourrifiés comme si on n'avait pas fini de les tresser. Le groupe était divisé en altos et sopranos, mais tous ont merveilleusement mimé le tic-tac d'un moulin.

Ecole Sainte-Marie

Thème: *Les bohémiennes*—D'après les danses hongroises de Johannes Brahms, par Pauline Viardot; directrice, Soeur Marie-Saint-Etienne, p.m. 94 choristes, garçons et filles; costumes; blouses et chemise blanches, jupes et pantalons noirs, cravates noires. Les auditeurs—ceux du moins familiers avec la musique—ont pu suivre facilement ce thème musical qui est celui de la troisième danse hongroise de Brahms.

Ecole Saint-Jean-Baptiste (Suncook)

Thème: *Deux arbres causaient*; poème de Soeur Marie-Roland, s.s.a.; musique d'Albertine Morin-Labrecque; directrice, Soeur Marie-Ulric de Cluny, c.s.c., accompagnatrice, Soeur Marie Jacqueline-Marguerite, c.s.c., 67 choristes, filles seulement, pas d'uniformes, toutes en toilettes claires couleurs pastels. Elles ont chanté un délicieux poème qui fait causer un chêne et un érable. Le chêne rêve d'être un tabernacle, tandis que l'érable dit à Jésus: "Ma sève est une prière, bel Enfant, je te l'offre 'en sucre du pays'."

Ecole du Sacré-Coeur

Thème: *Gazouillis d'oiseaux*; paroles et musiques de D. Tagliafico; directrice-accompagnatrice, Soeur Cécile-Marie, p.m. 56 choristes, garçons et filles. Costumes: chaussures noirs, bas blancs, jupes et pantalons noirs, blouses et chemise blanches, cravates rouge. "Hé! les petits oiseaux, arrêtez-vous de faire tant de bruit à travers le feuillage. Hé! les petits oiseaux, les petits oiseaux!"

Ecole Saint-Edmond

Thème: *Les montagnards*; paroles et musique par Alfred Roland; arrangement par Eusèbe Viau; directrice et accompagnatrice, Soeur Christiane-Marie, p.m. 83 choristes, garçons et filles. Costumes: garçons et filles. Costumes: Garçons, en costumes tyroliens, bas khakis, genoux découverts, culottes courtes retenues par des bretelles, chapeaux à plume; les filles, jupes écossaises, blouses blanches, cravates rouges. L'air est familier à l'auditoire, le costume adapté aux chants des *Montagnards*. "Halte-là, halte-là, halte-là, halte-là, les Montagnards sont là".

Ecole Saint-Augustin

Thème: *Allons dans les grands bois*; paroles de Dominique Flachat; musique d'Edmond Missa; directrice, Soeur Marie-Suzanne-Thérèse, c.s.c., accompagnatrice, Soeur Marie-Lucille-du-Sacré-Coeur. 80 choristes, toutes des filles, en toilettes claires, couleurs pastels. La chorale est divisé en sections comprenant des parties d'altos et de sopranos. Parfois c'est une seule section qui chante en solo, puis le chœur en entier reprend. L'effet est très agréable.

Ecole Sainte-Thérèse

Thème: *Gazouillis de printemps*: adapté aux valse de Johann Strauss par Gérard Nauwelaers; paroles de Léon Rousseaux; directrice, Soeur Marie-Justina, c.s.c., accompagnatrice, Soeur Marie-Marthe-Bernard. 122 choristes, garçons et filles. Costumes, blouses blanches, jupes et pantalons noirs, cravates noires pour les garçons, cravates vertes avec noeuds roses pour les filles. "Venez fillettes. Venez garçons. Egayez nos bois, nos maisons. En formant vos joyeux rigaudons; chantons". Cet élément de joie et de gaieté a été traduit par la chorale avec un art qui n'était pas éloigné de la perfection.

Ecole Saint-Georges

Thème: *L'hirondelle*, paroles d'Adolphe Larmande; directrice Soeur Marie-Julienne-du-Saint-Sacrement, c.s.c.; accompagnatrice, Soeur Marie-Cécile-du-Sauveur. 122 choristes, garçons et filles. Costumes; blouses et chemises blanches, jupes et pantalons noirs, cravates rouges. La chorale est divisée en altos et sopranos. C'est la dernière chorale, mais non la moindre, à faire partie du concert.

Il faudrait posséder une belle dose de témérité pour faire un choix entre ces diverses chorales. En réalité, elles ont été à peu près égales quant à la diction, la sonorité, le volume, l'unité des parties produisant l'unité de l'ensemble. S'il s'agissait de décerner des points, c'est par dixièmes de points qu'il faudrait procéder, avec peut-être une préférence pour la chorale Sainte-Thérèse et la chorale Saint-Augustin dans leur interprétation des chants et pour la chorale Saint-Antoine et la chorale Saint-Edmond pour l'originalité des costumes. La chorale Saint-Jean-Baptiste, de Suncook, a également reçu sa large part d'applaudissements, l'auditoire ayant vu en elle l'agréable visite d'une paroisse de l'extérieur. Pourquoi d'autres paroisses du diocèse ne viendraient-elles pas participer chaque année à un pareil festival?

Il appartenait à M. l'abbé Doria Desruisseaux, curé de la paroisse Sainte-Thérèse, de Manchester, de mettre le mot de la fin. Ce mot de la fin fut en effet un fin mot, s'étant servi du thème choisi par chacune des chorales. "Partons, dit-il, au son de *l'Angelus de la mer* de Saint-Jean-Baptiste, et allons *Dans les grand bois* de Saint-Augustin, en contournant le *Moulin* de Saint-Antoine, où *l'Hirondelle* de Saint-Georges fait son nid, et de là pour entendre *Les gazouillis d'oiseaux* du Sacré-Coeur, se mêlant aux *Gazouillis*

de printemps de Sainte-Thérèse, alors que dansent *Les bohémien-nes* de Sainte-Marie et que *Les montagnards* de Saint-Edmond cessent leur halte-là pour écouter causer le *chêne et l'érable* de Saint-Jean-Baptiste.

L'original mot de la fin de M. l'abbé Desruisseaux trouve un écho dans ce jugement d'un ancien président des Etats-Unis, Franklin Delano Roosevelt, à l'occasion d'un "National Folk Festival":

"We, in the United States, are amazingly rich in the elements from which to weave a culture. We have the best of man's past on which to draw, brought to us by our native folk and folk from all parts of the world. In binding these elements into a national fabric of beauty and strength so intact that the fineness of each will show in the complete handiwork".

C'est par le chant de "O Canada, terre de nos aïeux", que se termine le concert. Il y avait quelque chose d'émouvant à entendre ces 900 enfants évoquer le souvenir de la terre ancestrale.

Chapeaux bas

Chapeaux bas devant la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire pour le beau spectacle qu'elle a préparé et pour les leçons qui en découlent. Cette Fédération se compose comme suit: Bruno Therrien, président; Louis-I. Martel, vice-président; Georges Houle, vice-président; Armand Verrette, secrétaire; Benjamin-G. Lambert, trésorier; Gérald Robert, Claude Dupont, John-E. Letendre, Euclide Gilbert, Benoit-G. Lavallée, Marcel Vachon, directeurs; M. l'abbé Doria-P. Desruisseaux, conseiller moral; Fernand Métivier, Paul Michaud, Henri-O. Lemay, Georges Charron, Arthur Lapierre, Josaphat Lavallée, Robert Jobin, Norman Savoie, Emile Beauchemin, Emile Picard, Maurice Therrien, M. l'abbé Adrien Verrette.

Les Disciples de Massenet (Manchester). Le 23 juin, la salle Practical Arts de Manchester se remplissait pour jouir du magnifique concert donné par Les Disciples de Massenet sous la direction de Charles Goulet D.Mus. Ce concert était sous les auspices de la Cour Laliberté de l'ACA au profit de la nouvelle église St-Jean-Baptiste en construction. Ce fut en même temps une des manifestations de la fête patronale alors que les disciples célébraient leur

35^e anniversaire de rayonnement en Amérique et en Europe. Le programme comprenait les pièces suivantes:

1. A O Vos Omnes (Vittoria)
 B Sanctus (Gretchaninoff)
 C Ave Maria (Arcadelt)
 D Kyrie (Barat-Pepper)
 E Hospodi Pomilui "Seigneur Ayez Pitié" (Lvov)

2. A La Rose (Coquard)
 B Il Est Bel Et Bon (Passereau)
 C Marinette (Dalcroze)
 D Non, Je Ne Veux t'Epouser (Carraz)
 E Oh! Houp! (Canteloube-Chailley)
 F Salade Italienne (Genée)
 Soliste: Mme Thérèse Guérard, Soloist

3. A Heavenly Light (Kopulow)
 B The Lost Chord (Sullivan-Brewer)
 Soliste: Tadéa Pylko, Soloist
 C The Sleigh (Kountz-Rieger)
 D Maryse and Partner (Daunais)
 E Bienheureux Est Celui (Cascagni)
 Soliste: Gisèle Hudon, Soloist

4. A Boum-Badi-Boum (Gauthier-O'Brien)
 B Woop Farlantine (Daunais)
 C Et Moi Je M'enfouyais (Whitehead)
 D Là-Bas Dans Ces Montagnes (Daunais)
 Soliste: Tadéa Pylko, Soloist
 E Il Etait Une Bergère (Hunter)
 F Frère Jacques (Salli Terri)
 G Auprès De Ma Blonde (Shaw-Parker)
 H J'ai Du Bon Tabac (Roger Wagner)
 I Au Cabaret (Daunais)
 J Monsieur Le Curé (Daunais)

Concours de la Fédération Féminine. Le sixième concours de français oral de la Fédération Féminine se terminait en novembre soit le 16 à Worcester avec proclamation des lauréats et distribution des prix sous la présidence de Mme Cécile Plaud. Mme Rosario Pelletier, de Waterbury, Conn. était la présidente du concours dans les huit régions de la Nouvelle Angleterre auprès des élèves des écoles secondaires et ceux des 8e cours des écoles primaires. Des concours d'élimination avaient lieu du 19 octobre au 2 novembre dans les divers secteurs.

Concours de Français (Fall River). La Société des Concours de Français de Fall River clôturait son 37e concours le 4 mai en l'auditorium Ste-Anne sous la présidence de Bernard Thérout. Le concours fut encore un beau succès et attestait que l'enseignement du français produit des résultats très profitables. Félicitations aux animateurs de ces concours.

Concours de Composition française. La Société des Artisans qui compte plus de 20,000 membres en Nouvelle Angleterre organisait son 13e concours de français auprès d'un millier de participants de nos écoles primaires en Nouvelle Angleterre. De nombreux lauréats furent proclamés dans les diverses régions. Les détails ne sont pas parvenus.

Concours d'Epellation (Lewiston). La Ligue des Sociétés du Maine tenait son concours annuel à l'hôtel de ville, dimanche le 19 mai sous la direction de Dennis Michaud avec le concours des élèves de 23 écoles de la région participant. Une belle assistance applaudissait les efforts des concurrents alors que le programme était porté sur les ondes du poste WCOU pour intéresser des milliers d'auditeurs.

Fête de Dollard. La fête de ce héros de nos pères qui suscitait encore il y a 20 ans un enthousiasme chez nos écoliers a perdu certainement de son lustre. Il faut quand même raconter sa célébration qui eut lieu à Manchester dans la paroisse St-Georges. C'est le rapport qui paraît dans le bulletin annuel de la paroisse:

"Une intéressante séance rappelait aux écoliers de St-Georges la fête de Dollard des Ormeaux, vendredi après-midi à la salle paroissiale. Il y eut programme de chants, récitations et saynette autour de ce grand geste de notre histoire, le sacrifice de Dollard et de ses compagnons au Long Sault.

Après le chant de "Bienvenue", les élèves se succédaient sur la scène. "Hommage à Dollard", élèves de 8e année; "Pour être grand", élèves de la 6e; "Etienne veut se marier" par Normand Manseau; "Les Cloches du Hameau" par la chorale: "La chanson française (violon), Normand Lavallée; "Les Petits Fumeurs", Paul Sullivan; "Examen d'un visiteur", par les élèves de 4e année; "Qu'est-ce que j'ai dans ma petite tête", chorale; "Petit auditeur qui fait la police", Paul Peloquin; "La Dame Tartine (récitation), 4e année; "Alouette" (chant), la chorale; "Récitation", William Lambert et Patricia Doucet; "Route Claire" (chant), 6e année; "Rappel au Champ d'Honneur", Gérard Paquette; au piano, Gary Houle.

M. le curé Adrien Verrette était assisté des abbés Tancrede et Croteau et des religieuses. Il félicita les élèves d'avoir si bien exécuté leur programme soulignant que Dollard demeure un beau modèle pour notre jeunesse. Il rendit aussi hommage aux faitresses préposées à l'enseignement du français qui font aimer notre doux parler. Leur tâche est souvent ingrate mais les résultats qu'elles obtiennent sont réconfortants.

X

Vie Franco-Américaine

Société Richelieu: La chaîne franco-américaine des clubs Richelieu comprend Boston, Fall River, Hartford, Holyoke, Lewiston, Manchester, New Bedford et Nashua. Louis Israël est l'un des gouverneurs régionaux et Raymond Desjardins l'un des vice-présidents.

Le congrès international avait lieu le 11 octobre à Niagara Falls, Ontario sous les auspices du Richelieu Welland. Le congrès régional de la Nouvelle Angleterre se tenait à Manchester, le 27 avril. Les séances avaient lieu à l'hôtel Carpenter sous la présidence du Dr Ovide Lamontagne. Les délégués assistaient à la cérémonie religieuse à St-Georges et l'abbé Adrien Verrette leur adressait l'allocution d'accueil. Le banquet était présidé par le gouverneur régional Louis Martel et le président général Armand Dufresne était l'orateur.

Le 7 septembre à l'hôtel Vendôme de Boston, le président Armand Dufresne remettait la charte du Richelieu-Boston au président René Lamy. Dès le mois de mars sous la présidence de Roger Lacerte, le Richelieu Lowell tenait ses premières réunions au restaurant Paramount à N. Chelmsford. Le Richelieu Nashua commençait également son travail d'organisation.

Association Canado-Américaine: Au 31 décembre 1963, l'actif de cette société s'élevait à \$8,684,694.64 avec plus de 40 millions d'assurance en vigueur. En plus de son progrès dans le domaine de la mutualité, l'Association continuait à développer ses œuvres sociales.

Union St-Jean-Baptiste d'Amérique: Le principal événement de l'année sera la tenue à Woonsocket du congrès extraordinaire le 23 juin à la salle paroissiale Ste-Famille. Ces assises complémentaires avaient pour but de faire approuver certaines décisions recommandées par le Congrès de Portland afin d'améliorer surtout la vente de certificats. M. J-Henri Goguen présida le congrès. Après les délibérations, les délégués assistaient à une messe à 4 heures 30 dans la paroisse et ensuite au lunch buffet. Le congrès

apportait aussi un intérêt particulier au Fonds des Oeuvres Culturelles de la société. Dans son rapport annuel, l'Union établissait son actif, 31 décembre 1963, à \$17,294,435.24.

Société des Artisans (Montréal). Dans son 87^e rapport annuel la société fixe son actif à \$47,870,426 avec assurances en vigueur au montant de \$370,199.386. Avec des réserves accrues et des progrès continuels, la société est en mesure d'améliorer ses services à ses milliers de membres de chaque côté de la frontière. Depuis 1954 les Prêts Etudiants Artisans se sont élevés à \$382,249.

La Société l'Assomption: Dans son rapport annuel, la société fixait son actif à \$24,036,000 avec \$139,120,000 en assurances auprès de 75,000 membres, soit un progrès sensible en cette année soixantenaire. Elle compta plus de 20,000 membres en Nouvelle Angleterre.

Au cours de l'année le bulletin "*L'Assomption*" racontait les principales manifestations du jubilé. Depuis sa fondation, la société a prêté encouragement à 1,086 étudiants pour un montant de \$1,014,630. La caisse universitaire plus récente a prêté \$172,218 à 405 étudiants.

La célébration du soixantenaire avait lieu à Moncton, le 9 juillet avec messe pontificale en la cathédrale Notre-Dame de l'Assomption célébrée par S.E. Mgr à Norbert Robichaud, archevêque. Le banquet avait lieu le lendemain dans la salle du Christ-Roi et présidé par Ulric Gauthier. L'orateur était M. Bona Arsenault, secrétaire de la province de Québec.

La société tenait aussi sa 19^e convention générale. On modifia surtout un status qui obligeait le conseil général d'attendre à la convention quadriennale pour obtenir le pouvoir de modifier les plans d'assurance. La convention déléguait cette fois ce pouvoir au Conseil.

Satisfaits des progrès obtenus durant le dernier exercice, les délégués élaient l'exécutif suivant: Chanceliera, Jean Paul Chiason (Lamèque), Aumônier, Mgr Aldéric Melanson, Président, Ulric Gauthier, Vice-présidents, Adélaré Savoie, Dr Jean-Eudes Comeau, Sénateur Roméo Boisvert et Edmond Frenette, Secrétaire, Georges Poirier, Trésorier, Simon Bujold. Conseillers: André Richard, Alfred Leblanc, Lucien Boudreau, Albé Picard, Augustin Comeau, Abbé Alexandre Poirier, abbé J.-F. Buote, Etienne Chias-

son, Me Emile Boucher, Landru Barrieau, Louis Leblanc, Alyre Cormier, Albert LeBlanc et Marc Nadeau. Gilbert Finn était maintenu au poste de gérant général de la société.

Le 14 septembre, les Assomptionnistes retournaient à leur berceau à Waltham, Mass pour revivre le passé au sein de la paroisse St-Joseph, les invités du curé, l'abbé Leo Dumas. Clarence-F. Cormier, un fondateur recevait une ovation. Délérations, messe et banquet clôturaient en quelque sorte les 60 ans de progrès de la société.

La préoccupation des Acadiens pour l'existence de leur journal L'Evangéline suscitait un geste d'encouragement dans le Québec et le premier ministre Jean Lesage se prêtait à une souscription de \$150,000. Dans les maritimes, le lancement annuel de *Sona* débutait à Bathurst le 4 mai.

Le juge en chef de la cour du banc de la Reine, J.-Enoïl Michaud prenait sa retraite le 26 septembre et S.H. le juge Albert Pichette, d'Edmundston le remplaçait comme juge de cette cour.

Association des Professeurs F.A.: Le 11 mai au Village Green, de Danvers, Mass un groupe de professeurs de français à travers la Nouvelle Angleterre se constituaient en association sous la présidence du professeur Elphège Roy avec M. François Martineau, de Fall River, comme secrétaire.

Fédération Canadienne Américaine des Damistes. Elle tient son 32e congrès international à St-Hyacinthe, au Grand Hôtel, le 31 août sous la présidence conjointe de MM. Frank Daneau et Stanislas Lanoue.

Fédération Féminine F.A. Au compte de son travail au cours de l'année, la Fédération tenait son 6e concours auprès des écoliers. Les épreuves régionales avaient lieu du 19 octobre au 2 novembre et le concours final se déroulait à Worcester le 16 novembre au collège de l'Assomption. La présidente pouvait écrire: "L'enthousiasme avec lequel les concours régionaux et le concours final ont été accueillis est un grand encouragement pour l'oeuvre que nous poursuivons . . ." La réunion du bureau avait eu lieu le 7 septembre à Boston sous la présidence de Mme Leo Lévesque. Mlle Claire Quintal donnait ses impressions sur son séjour de 5 ans à Paris comme étudiante à la Sorbonne.

Les lauréats du 6e concours: Au primaire: André Janelle (SS. Pierre et Paul, Lewiston); Secondaire: Suzanne Langevin (Précieux-Sang, Holyoke); Collège: Donald D'Amour et Mlle Blais.

Union des Franco-Américains du Connecticut. La 43e convention biennale avait lieu du 26 au 28 avril à Bridgeport, organisée par Ernest Gosselin. La messe fut célébrée par Mgr Paul St-Onge, vicaire général en présence de S.E. Mgr Walter Rice, évêque du diocèse de Bridgeport.

Au cours des délibérations, les membres étudient le problème de l'Orientation de la Jeunesse. Le banquet fut tenu au restaurant Candlelite. L'Orateur était R.-M. Francoeur, président-directeur des cours Dale Carnegie. Les officiers réélus: Louis Martel, de New Britain, président, Rosario Pelletier, de Waterbury, vice-président, Armand St-Germain, de Hartford, secrétaire et Arthur Perreault, de New Britain, trésorier.

Ligue des Sociétés du Maine. Cette fédération fondée le 23 avril 1923 célébrait ses 40 ans en même temps que la fête patronale. En plus de sa participation à toutes les manifestations franco-américaines de la région, la Ligue depuis près de 35 ans organise fidèlement la fête patronale. Elle organisait en 1951 le 2e congrès du Comité de Vie franco-américaine qui eut un immense succès. Elle dirigea encore la participation des compatriotes du Maine aux 2e et 3e congrès de la langue française à Québec en 1937 et 1952. C'est encore elle qui rend possible les concours de français dans nos écoles.

Fédération F.A. du N. H.: Réunion annuelle le 18 décembre sous la présidence de Bruno Therrien. Les membres décidaient de tenir le 7e festival de la Bonne Chanson en mai et la célébration de la fête patronale en juin. La fédération compte aussi s'occuper sérieusement du maintien de journal "*L'Action*" qui doit refaire ses cadres. Elle a aussi à son actif l'érection des trois monuments à Manchester, pour honorer le Général Lafayette, Messire Chevalier et Monseigneur Guertin. Le conseil comprend: MM. Bruno Therrien, président, Louis Martel et Georges Houle, vice-présidents, Benjamin Lambert, trésorier, Armand Verrette, secrétaire et abbé Doria Desruisseaux, conseiller moral.

Caisses Populaires: Un progrès s'accroît au sein de la quarantaine de caisses populaires en Nouvelle Angleterre. Une res-

cension a été faite par Euclide Gilbert avec le concours de la Société des Artisans dont il est officier pour établir l'existence de 49 caisses, avec 100,000 membres environ et un actif global de plus de 80 millions. Comme ce travail est de longue haleine il fallut se contenter des chiffres de 1961 et 1962.

Au 31 décembre 1963 on relevait l'actif des caisses suivantes: Ste-Marie (Manchester) \$10,848,261.85; Ange Gardien (Berlin), \$4,171,317.76; Holyoke Credit Union \$925,581.84.

L'Union de Crédit St-Pierre, de Lewiston fixait son actif à \$1,931,784.93 au 31 décembre. Le président Maurice Champoux annonçait la construction en 1964 d'un immeuble pour la caisse qui compte 3,333 membres.

XI

Echos des Sociétés

Institut d'Histoire de l'Amérique Française: Réunion annuelle le 27 avril 1963 au restaurant Hélène de Champlain, Ile Sainte-Hélène. Les membres sont les invités de S.H. le maire Jean Drapeau de Montréal. Les séances ont lieu au collège Saint Viateur à Outremont sous la présidence du chanoine Lionel Groulx, directeur-fondateur. M. Guy Frégault, sous ministre au Ministère des Affaires Culturelles est le conférencier. La Revue d'Histoire de l'Amérique française termine son 14e volume avec 616 pages de texte et un index préparé par Gérard Malchelosse. La Fondation Lionel Groulx offre à tous les collèges classiques, un prix d'Histoire du Canada, *Le Grand Marquis* de Guy Frégault.

Société Historique de Montréal. Fondée le 11 avril 1858, la société commémore fidèlement chaque année la fondation de Montréal par le sieur Paul Chomedey de Maisonneuve. Cette année la manifestation à la Place d'Armes est présidée par le docteur A.-D. Archambault avec allocution du maire Drapeau. La société présentait sa médaille à M. Léon Trépanier, ancien journaliste et ami de l'histoire depuis plus de 60 ans. Il publie des Mementos sous le titre "*On veut savoir*".

Le 27 février Claude Bruchési donnait une conférence "*Le Québec doit-il demeurer dans la Confédération?*" Le conseil élu en février: Dr Dalvini Archambault, président, Eugène Lapierre, vice-président, Philippe LaFerrière, secrétaire, Ernest Audet, trésorier, Marthe Lemieux, bibliothécaire, Marie Ange Madore, Marcelle Brassard, David Stewart et Claude Bruchési, conseillers.

Société Historique de Québec. Pour leur réunion annuelle, le 30 janvier, les membres se transportaient à la Maison Maillou, 17, rue Saint-Louis. Le 18 février c'était la l'archéologue Michel Gauthier qui donnait une conférence sur "*L'Archéologie dans le Québec*" et le 27 avril avait lieu la visite de l'historique maison Chevalier, en face de la traverse de Lévis, Place du marché Champlain, à la Basse ville.

Enfin le 5 juin, à la Cité Universitaire, Faculté de Médecine, la société lançait son 15e cahier "*La ville de Québec*": histoire

municipale: I Régime français, in-8, 116p, préparé par François-Xavier Chouinard.

Le bureau 1963 comprend: Reine Malouin, présidente; Antonio Drolet et Marcelle Gingras, vice présidents; abbé J.-M. Thivierge, secrétaire et Georges Guimond, trésorier; directeurs; Abbé Honorius Provost, Silvio Dumas, Adrien Dufresne, Marguerite Delâge, Antoine Pelletier, Pierre Savard et Michel Gaumond.

Société Historique de St-Boniface. Soirée historique le 26 octobre avec banquet et évocation "Son et Lumière" de l'histoire canadienne française. M. Robert Choquette était l'orateur invité.

Société Historique du Saguenay. Toujours sous l'habile direction de Mgr Victor Tremblay, la société continue la publication de sa revue Saguenayensia dans son 5e volume dont chaque livraison est remplie de nouveaux renseignements sur l'histoire de la région du Saguenay. Le nouveau format de la revue est plus impressionnant avec ses rubriques et ses illustrations.

Société Historique Acadienne. Réunion annuelle le 5 octobre 1963 au Fort Beauséjour sous la présidence du R.P. Anselme Chiasson, cap. Un nouvel exécutif est choisi: Emery Leblanc, président, Dr Ulysse Bourgeois, vice-président, Gérard Desjardins, secrétaire et Ulysse Gaudet, trésorier. La société publie son 3e cahier comprenant l'histoire de Néguaac par l'abbé Arthur Gallien, curé de Petit Rocher et "Monseigneur Thomas Cooke: missionnaire de la Baie des Chaleurs (1817-1823) par Mgr Edgard Godin, chancelier du diocèse de Bathurst.

Société Historique de Boucherville: Sous l'inspiration de Charles Desmarteau, un comité provisoire intéresse bon nombre de représentants de cette région pour l'établissement d'une société historique. La réunion a lieu le 30 octobre à l'école Marguerite Bourgeois de l'endroit. Plus le nombre de ces sociétés locales se multipliera, plus notre peuple s'intéressera à notre histoire et réussira à réunir des faits historiques souvent peu connus et qui constituent la richesse des efforts de nos devanciers dans tous les coins du Québec.

Société Historique de la Gaspésie: Fondée en septembre 1962 pour la région de la Gaspésie, cette société est présidée par l'abbé Michel LeMoignan. Elle publie sa revue trimestrielle dans une belle toilette avec une équipe de collaborateurs.

Société Bibliographique du Canada: Après avoir publié durant quelques années ses "Newsletters" trimestriellement, la société décide de publier annuellement un supplément bibliographique qui pourrait intéresser les membres.

Société des Dix. Elle publiait cette année son 28e cahier toujours aussi intéressant et bien présenté par Mgr Olivier Maurault qui écrivait "bref, nous continuons d'être d'humbles laboureurs et des semeurs remplis d'espérance, chacun de nous travaillant d'abord pour son propre agrément, tout en espérant que nos lecteurs en éprouvent aussi parfois à nous lire.

Pour information rappelons que la société fut établie en 1935 avec dix titulaires dont deux fondateurs qui continuent la tradition. Les autres furent remplacés au cours des ans: L.-Gérard Malchelosse (1935), Louis-Philippe Audet (1959), Leo-Paul Desrosiers (1941), Raymond Douville (1948), Jean-Charles Bonenfant (1963), Mgr Olivier Maurault, P.A., S.S. (1935), Robert-Lionel Séguin (1963), Séraphin Marion (1962), Jacques Rousseau (1951) et Léon Trépanier (1954).

Le présent cahier contient: "*Destitution d'un premier ministre et d'un lieutenant-gouverneur*", Jean-Charles Bonenfant; "*Deux précieux manuscrits*", Olivier Maurault; "*Quelques notes inédites sur Nicolas Perrot et sa famille*", Raymond Douville; "*Peuples sauvages de la Nouvelle France (1600-1670)*", Gérard Malchelosse; "*Frontenac, l'artisan de la victoire*" Leo-Paul Desrosiers; "*L'Acte de Québec, concession magnanime ou intéressée?*", Séraphin Marion; "*Des naturalistes à la découverte du Canada du XIXe siècle*", Jacques Rousseau; "*Le premier gouvernement de Concordia*", Léon Trépanier; "*Urgel-Eugène Archambault (1859-1969), directeur de l'Académie commerciale catholique de Montréal*", Louis-Philippe Audet; "*Les techniques agricoles en Nouvelle France*", Robert-Lionel Séguin.

Académie Canadienne Française. Fondée le 7 décembre 1944 elle compte 24 membres qui sont remplacés à leur décès ou retraite. Elle publiait son 7e volume "*Profiles littéraires*", édité par Victor Barbeau. Une deuxième édition de la brochure "*L'Académie Canadienne Française*" par son président M. Victor Barbeau.

Canadian Historical Association: Elle publie son 44e volume de la *Canadian Historical Review* sur les presses de la University

of Toronto. Elle n'oublie pas de favoriser le côté français de l'histoire mais très peu de canadiens français y collaborent.

Société Canadienne de l'Histoire de l'Eglise Catholique: Congrès annuel à l'université Laval le 7 mai à l'occasion du tricentenaire du séminaire de Québec. Les principaux travaux présentés: "La servitude de l'Eglise catholique sous le régime anglais", Marcel Trudel; "Bishop George Mountain, D.-C. Masters; "Vocations et réalisations missionnaires du Séminaire de Québec", abbé Noël Baillargeon; "Un autre anniversaire: Monseigneur Louis-François de Mornay", Gabriel-Marie Dumas, cap; "Les richesses inexploitées de nos archives diocésaines", Gaston Carrière, o.m.i.; "L'histoire providentielle, morale ou patriotique est-elle légitime?", Jean Leclerc, s.j. Les réunions avaient lieu dans les pavillons Pollack et Lemieux.

American Catholic Historical Society (Philadelphia). Elle a repris la publication de son bulletin semestriel avec le vol 74 pour l'année 1963. Un feuillet mensuel ne sembla pas répondre aux besoins de la société. Il est évident que cette société comme toutes les autres subit un fléchissement. Tout de même elle est l'ainée au pays de nos sociétés historiques catholiques. Les 4 brochures des Records contiennent des études très intéressantes. Naturellement le ton de la revue favorise surtout l'interprétation irlando-américaine.

Association Canadienne des Bibliothécaires de Langue Française. La science de la bibliothéconomie grandit et avec sa technique développe des domaines nouveaux. L'Association fêtait ses 20 ans en tenant à Québec le 12 octobre 1963 son 19^e congrès sous la présidence de M. Henri Demers. De nombreux spécialistes assistaient et donnaient à leurs propos une valeur nouvelle. Aujourd'hui la bibliothèque pénètre dans tous les secteurs. Pour être renseigné, il faut posséder les auteurs et les ouvrages qui se rapportent à un domaine particulier. Les grandes bibliothèques générales sont possibles surtout au sein des métropoles et des universités. Il faut savoir encore fournir aux différentes facultés tout ce dont ils ont besoin d'imprimés. La bibliothèque demeure le centre d'information de toute institution. Le vol ix du bulletin (1963) prenait une nouvelle toilette et format. Il stimule ainsi les intéressés au classement des imprimés. Il est réconfortant que l'ACBLF ait pris une telle ampleur durant les 20 ans de son existence pour semer partout le besoin de la bibliothèque au service du lecteur.

Fédération des SSJB: Dans un message en décembre, le Dr Marcel Frenette, président de la fédération annonce que dès le début de 1964, cet organisme convoquera les états généraux de la nation canadienne française.

Union du Canada (Ottaaw), Fondée en 1863 sous le nom de l'Union St-Joseph d'Ottawa cette société fête son centenaire avec un actif de \$14,473,969. Florian Carrière publie une brochure qui raconte le progrès de cette mutuelle au cours des ans.

Société des Ecrivains Canadiens: Fondée le 28 mars 1936, cette société connut des années prospères avec ses fondateurs et la publication de son Bulletin annuel. Comme tout organisme avec l'usure du temps elle a perdu un peu de son enthousiasme. D'autres sociétés ont capté l'intérêt de ses membres et il a fallu songer à une nouvelle formule pour intéresser les membres. On décida d'établir des sections Montréal, Québec et Ottawa avec Conseil Central et projet d'assurance pour les membres. Une lettre circulaire remplace le bulletin. Sous la présidence de Mme Claire Martin la société cherche sa voie et le secrétaire Léon Patenaude tient les membres renseignés.

Association c.f. d'Education d'Ontario: Dans un excellent rapport cet organisme racontait les travaux de l'année. Elle avait la joie de se donner un excellent président, Me Roger-N. Séguin lors de son 16e congrès en octobre. La semaine française avait lieu à Cornwall en avril pour susciter un vif intérêt. Il s'agirait de visiter les différentes régions à l'avenir en vue de promouvoir un plus grand intérêt mérité à l'endroit de l'association.

Les Franco-Ontariens font toujours du progrès. Ils ont enfin décidé l'établissement de la Maison Franco-Ontarienne à Ottawa. Il semble tout de même que les franco-Ontariens en face de leurs magnifiques succès voudraient se reposer sur leurs lauriers, ce qui serait maléfique . . .

L'Association tenait donc son 16e congrès à Ottawa en octobre au Chateau Laurier. Malgré les pertes de temps inévitables au cours de ces assises, les participants reçoivent une certaine somme d'encouragement et d'information qui leur devient très profitable. Les congrès sont toujours brillants et spectaculaires mais il faut toujours surveiller les résultats.

Il reste tout de même que les Franco-Ontariens nous donnent une belle leçon d'organisation et de vouloir vivre, qui, si même elle

se traduit surtout en parole n'en comporte pas moins un idéal que nous partageons tous.

Acelf. Qui aurait pu prévoir il y a 30 ans seulement, qu'une association telle que l'Association Canadiennes des Educateurs de Langue française tiendrait un imposant congrès à Vancouver dans la Colombie. C'est bien ce qui se déroulait du 19 au 23 août sous les auspices de la Fédération Canadienne-Française de la Colombie.

Mgr Irénée Lussieur, recteur de l'université de Montréal présidait les assises. Les séances et manifestations furent brillantes et se déroulèrent à l'hôtel Vancouver et dans l'auditorium de l'Université de la Colombie Britannique. Le thème comportait "*Les moyens audio-visuels dans l'enseignement*". La préparation du congrès était confiée au comité composé de MM. Roméo Paquette, le professeur Gerald Moreau et le R.P. Zéphirin Bélanger, s.s.s., secrétaire. M. Roland Vinet était directeur des séances d'études. Le gouvernement de la province donnait un banquet aux délégués à l'hôtel Vancouver. L'hon. William Bonner, procureur général présidait. C'était le 16e congrès de l'Acelf et il fut un autre grand succès.

Ligue d'Action Nationale (1913-1963). Le 17 mars à l'hôtel Windsor de Montréal plus de 800 convives assistaient au banquet causerie du cinquantenaire de l'Action Nationale. A une séance d'étude on avait repensé tout son programme depuis un demi-siècle. Le conférencier était Victor Barbeau, président de l'Académie Canadienne Française et donnait à ses propos le titre: "*Puisque nationalisme il y a . . .*" On rendait aussi hommage en cette circonstance au chanoine Lionel Groulx et à Esdras Minville, les deux piliers de cette entreprise. La Ligue commençait sous le nom de Ligue des Droits du Français. Elle avait à son enseigne des personnalités comme le père Papin Archambault, s.j., le Dr Joseph Gauvreau, M. Edouard Montpetit, M. Omer Héroux, Anatole Vanier, Léon Lorrain, le chanoine Lionel Groulx et Esdras Minville.

La Ligue publia d'abord sa revue mensuelle *L'Action Française* jusqu'en 1928 alors qu'elle prend le nom de *L'Action Canadienne Française* et la Ligue portera le même nom. En 1933, pour éviter les équivoques la ligue et la revue se donnent le nom d'Action Nationale. Elle comprend les officiers: Esdras Minville, président, Hermas Bastien, secrétaire et les directeurs R.P. Papin Archambault, abbés Lionel Groulx, Albert Tessier et Olivier Maurault, s.s., M.U., Eugène L'Heureux, Anatole Vanier, Arthur Laurendeau,

René Chalout, Wilfrid Guérin, Leopold Richer, Albert Rioux et Philippe Hamel. Harry Bernard devient directeur de la revue.

Sans doute au cours des ans il y eut des démissions et des abdications car un mouvement de ce genre demande des états d'âme déterminés libres de tout opportunisme. Le mot nationalisme évolua aussi pour faire perdre aux opposants l'excuse de leurs récriminations. Après 50 ans les esprits équilibrés se rallient autour des affirmations qui auraient été mal vues durant les premières décennies. Enfin pour tout résumer on écrivait à cette occasion du cinquantenaire de la revue "la Ligue et la revue ont fait davantage que tous les partis politiques, et même que les autres associations pour faire reconnaître le fait français au Canada, maintenir et stimuler le sentiment nationaliste dans la province de Québec".

La fête du cinquantenaire fut présidée François-Albert Anger qui prépara pour mars et mai deux numéros de la revue avec son histoire ses succès et ses revers. N'empêche que le cinquantenaire souleva de précieux témoignages avec des vœux sincères pour la continuation de son influence essentielle au service du fait français au Canada.

Lectures: Revue mensuelle consacrée à la culture et à la bibliographie critique publie son 9e volume de la nouvelle série (1962-63), soit un volume de 280 pages avec illustrations sous la direction du R.P. Paul Martin, c.s.c., son fondateur. Il arrive que cette revue dispense souvent le lecteur trop occupé de lire des tas d'ouvrages fort intéressants, avec sa critique toujours mesurée et honnête.

Culture. Cette revue trimestrielle complète sa 24e année. Elle est publiée par l'Association des recherches sur les sciences religieuses et profanes dans les deux langues. Elle est donc dirigée par les RR.PP. Franciscains, de Québec.

Vie Française: Revue bimestrielle du Conseil de la Vie Française en Amérique. Précieux documentaire pour tous ceux qui s'intéressent au mouvement culturel. En août 1963, la revue terminait son 17e volume ce qui constitue une véritable réserve de textes et de documents autour de notre héritage culturel.

Le Bottin. Le Conseil de la Vie Française en Amérique publie la première édition du bottin des sociétés patriotiques en Amérique

afin de permettre aux différents organismes un accès plus facile auprès des diverses sociétés. Ce recueil est très utile.

Répertoire des institutions canadiennes d'enseignement français. L'ACELF publie son 7^e répertoire 1962-63, soit un volume de plus de 1200 pages au service de tous les éducateurs.

Mes Fiches: Revue documentaire mensuelle fondée en 1937 par le R.P. Paul Martin, c.s.c., et dirigée par le Service de Bibliographie et de Documentation de Fides. Dans sa 26^e année "*Mes Fiches*" ont recueilli et classé des milliers et des milliers d'appréciations critiques sur tous les sujets et auteurs. La collection de "*Mes Fiches*" constitue une véritable encyclopédie du haut savoir.

Actes Pontificaux: En 1946 l'Ecole Sociale Populaire de Montréal sous la direction du R.P. Joseph Papin Archambault, s.j., fondateur, publiait le premier fascicule des *Actes Pontificaux*. On annonçait après la 2^e guerre que les relations postales avec l'Europe permettaient la publication d'une nouvelle collection de documents émanant du Souverain Pontife afin de permettre aux lecteurs de se familiariser avec les enseignements courants du Vatican. Les "*Actes Pontificaux*" ajoutait-on paraîtront à intervalles irréguliers suivant l'abondance des documents".

La publication en était rendue à sa 4^e série, lorsque l'Ecole Sociale Populaire prenait le nom d'*Institut Social Populaire* toujours sous la direction des Pères Jésuites mais toujours sans date de publication. Ce qui est ennuyant pour les bibliothèques.

Les Actes touchaient leur 125^e fascicules, lorsqu'en janvier 1963 les Actes sous la direction des Pères Jésuites de Montréal annonçaient le 1^{er} fascicule de la 19^e série sous l'égide "*Les Editions Bellarmin*." Tous cela aurait pu être simplifié avec annonce de changements et dates dès le début.

Ces détails n'enlèvent pas la valeur de cette publication qui a été imitée aux Etats-Unis. Actes Pontificaux publiera sa 19^e série qui se terminera en décembre 1963.

XII

Etudes

Source de la Poésie*

Alice Lemieux Lévesque

Je remercie le "Conseil de la Vie Française" qui a bien voulu souligner mes Silences d'un honneur si éloquent.

Il existe dans mon coeur un grand doute à savoir si j'étais digne de ce Prix Champlain. Mais il n'existe aucun doute sur l'authenticité de ma fierté et de ma joie à le recevoir.

On me demande de vous dire quelques mots sur: Les sources de la poésie.

La genèse d'un poème tient sûrement du mystère comme sont, d'ailleurs, tous les gestes créateurs. Pour le pénétrer, ce mystère, il faudrait retrouver un regard d'enfant, le seul regard pur, et, qui accueille avec étonnement et amour, ce miracle qu'est la vie. Et même sous ce regard, la plus grande partie du mystère resterait encore voilée.

D'où vient la poésie? D'une émotion, toujours. D'une joie qui exalte, d'un chagrin qui ne peut pas ne pas crier, du choc d'une beauté. Et, pour la découvrir, cette poésie, en face du feu d'une joie, le poète devra écarter la fumée sans éteindre la flamme. Près de la vague d'une peine, il devra subir l'inondation mais sans se laisser submerger.

Et ce choc de beauté qui éveille tant de chansons, il est toujours là, prêt à nous atteindre par la voix ou la splendeur de la nature, dans le rythme des saisons fait de tendresses et de colères; rythme léger d'éclosions, ou alourdi de sommeils.

La forêt aura atteint son but en nous si, dans le souvenir du regard, nous avons gardé l'essence de ses essences.

* Allocution prononcée à l'occasion de sa réception du Prix Champlain, Québec, 25 septembre 1963.

La poésie consolante et enrichissante est partout dans la nature et dans la vie. Si nous ne la trouvons pas plus souvent, la faute est à nous qui n'avons pas le courage de briser l'écorce, et, d'aller au coeur du fruit. Etre poète serait peut-être s'identifier avec les choses pour les connaître et les traduire et les aimer.

Tout a été dit, et depuis longtemps. Le poète le sait. Mais il ne serait pas lui-même s'il ne subissait cette force irrépessible qui le pousse à vouloir redire avec ses mots à lui, dans le contexte d'aujourd'hui, et, dans une forme adaptée aux besoins de l'heure, à vouloir répéter ce qu'il faut sans cesse donner et redonner de compréhension à l'angoisse humaine.

Le regard qui découvre les sources est sûrement l'inspiration: cette clarté intérieure que l'on accueille avec beaucoup d'humilité, puisqu'elle incarne si bien la complète gratuité d'une grâce.

Mais il faut aller à sa rencontre, et d'un pas qui travaille à faire souvent plus que la moitié du chemin. Et encore faut-il être en état de grâce poétique! Et encore faut-il longuement, se crucifier à sa plume.

Nous le savons, tout est grâce, donc tout peut devenir sources de poésie. Mais quels sont les paysages intérieurs d'où elles sourdent le plus souvent? Il semble qu'il y en a trois principaux et, en les citant, nous sommes tout à fait d'accord avec André Vovard qui en a étudié le rôle et la mystique.

Il y a: la souffrance, le sentiment religieux et l'amour.

Oui, la souffrance d'abord, la bonne souffrance, celle qui ouvre fenêtres et porte à l'acceptation de la vie. Musset l'a si bien dit:

"Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert". En effet, la souffrance déchire les masques et n'a que faire des frondaisons artificielles. Elle semble nous situer aussi dans un état d'accueil. Je songe ici à cette belle pensée de Gustave Thibon: "Si tu n'es pas une porte tu seras un tombeau". C'est pourquoi il arrive que, par une alchimie salvatrice, la fille aînée de la souffrance soit un poème de joie." Et, c'est très juste qu'il en soit ainsi. La poésie n'est pas une diète à basses calories, bonne seulement à loger certains désespoirs à la mode d'aujourd'hui!

La deuxième source serait: le sentiment religieux.

Par delà la beauté finie, il y a l'océan de la Beauté même, d'où tout part, où tout doit rentrer et s'achever. C'est la lumière, c'est la source dans laquelle doit baigner toute oeuvre d'art si elle veut atteindre les pensées et les coeurs.

Nous savons que les Saintes Ecritures débordent de poésie, mais ne considérant que les oeuvres de notre temps, nous voyons qu'un grand nombre d'écrivains ont trouvé leur inspiration dans le sentiment religieux. La pensée de Dieu ne peut pas ne pas être la hantise de tous les vrais lyriques. Pour ne citer que quelques uns, assez près de nous, vous songez, j'en suis sûre, à Marie Noël, à Francis Jammes, à Louis Chaigne, à Charles Péguy, à Paul Claudel, et à bien d'autres.

A cause d'une source où ils ont particulièrement puisé, ils ont voulu conduire l'âme dans des régions supérieures. Mais n'est-ce pas toujours là que nous mène la vraie poésie?

La troisième source se nommera l'amour.

La poésie c'est l'amour. Et l'amour n'est-il pas la poésie de la vie?

Le rythme le plus vrai d'un poème est encore celui qui s'accorde aux pulsations du coeur humain. Il ne peut exister de poésie là où il n'y a pas un certain degré d'amour. La haine est le contraire de l'harmonie. Elle peut devenir grandiloquente, mais dans un tapage prosaïque.

Le sentiment religieux et l'amour vont ensemble, et il ne saurait en être autrement puisque le premier, le plus grand des commandements de Dieu, est une loi d'amour.

Toutes les autres sources de poésie, qui sont nombreuses, et que nous ne pouvons explorer ici, demeureront stériles si elles n'étaient accompagnées d'amour.

L'amour a plusieurs visages, et comment ne pas mentionner au moins en passant, celui qui s'appelle l'amitié, et qui est sûrement une de ses plus hautes rencontres.

Comment ne pas souhaiter aussi que cet amour devienne assez extensif pour baigner tous les rivages d'une humanité qui a soif. Si le poète—qu'il soit écrivain, musicien, peintre ou sculpteur—a reçu un don gratuit n'a-t-il pas aussi un devoir et une mission?

Le poète se doit de reconnaître que le coeur humain est capable de grandeur, de courage et de compassion. Il doit croire passionnément à la perfectibilité de l'homme. Et, c'est sa responsabilité d'essayer de communiquer sa foi!

Nous assistons à un recul de la beauté, un recul du divin. Mais la poésie n'a pas le droit de démissionner en face des exigences de la vérité.

Et, la poésie, c'est peut-être la plus pure des voix de la Paix!

Page d'histoire des Etats-Unis

Le visiteur qui arrive à Williamsburg entre dans le XVIII^e siècle, dans l'atmosphère authentique de ceux qui construisirent les fondations de la démocratie américaine.

Vous, le visiteur, êtes accueilli par de gracieuses hôtesse en costumes, qui vous font visiter les bâtiments où se trouvent les expositions: le Capitole, où se réunissait l'Assemblée Générale, le Palais du Gouverneur, les demeures élégamment meublées de sept gouverneurs royaux ainsi que celle de Patrick Henry et de Thomas Jefferson, les deux premiers gouverneurs de la Communauté de Virginie, la Taverne de Raleigh où George Washington avait l'habitude de dîner.

Vous pouvez regarder des artisans qui travaillent avec des outils de l'époque, contempler des collections d'art folklorique, goûter des plats de l'époque dans les tavernes et vous promener dans les voitures attelées de chevaux.

Williamsburg a été préservé comme lieu historique parce que c'était l'une des villes les plus caractéristiques de l'Amérique coloniale, politiquement, socialement et culturellement. Elle a été joliment restaurée dans son état primitif par la famille Rockefeller.

De 1699 à 1779 Williamsburg était la capitale de la Virginie, l'une des plus grandes et des plus puissantes colonies de la Grande Bretagne. L'époque était dramatique et importante dans l'histoire des Etats-Unis. Pendant ces années-là, les colons américains rassemblaient leur courage politique et leurs forces pour rompre avec la couronne d'Angleterre.

Williamsburg servit de forum à des hommes tels que George Washington, Thomas Jefferson et Patrick Henry pour acquérir leur expérience politique et y développer leur théorie sur le gouvernement. C'est à Williamsburg que l'immortelle Déclaration des Droits de Virginie fut adoptée, ce qui prépara la voie pour la Déclaration d'Indépendance et la Déclaration des Droits de la Constitution.

En 1776, l'Assemblée Générale de Williamsburg adopta une résolution instruisant les délégués de Virginie au Congrès Continental de proposer que les colonies soient libres et indépendantes. C'est aussi là que Thomas Jefferson et James Madison luttèrent pour établir, par décret, la liberté religieuse, particulièrement pour séparer l'Eglise de l'Etat. L'Assemblée Générale décréta "Le Statut de la Virginie pour la liberté religieuse" que Jefferson composa et qui est considéré comme l'une de ses plus grandes réalisations.

Culturellement parlant, la ville venait aussi en tête. Le Collège de William et Mary, le deuxième plus ancien des Etats-Unis, était là et y est encore. C'est à Williamsburg que fut ouvert le premier théâtre d'Amérique. L'activité médicale y était florissante. Au coeur des grandes plantations de tabac, Williamsburg était la capitale sociale ainsi que le siège du gouvernement. C'était une ville très vivante.

Mais, après 1780, quand la capitale de l'Etat se transporta à Richmond, l'importance de Williamsburg diminua graduellement. Et la ville ne reprit réellement de la vie qu'en 1927 lorsque John-D. Rockefeller Jr. s'intéressa à la restauration de cette fameuse ville coloniale. Tous les fonds pour accomplir les travaux—plus de 60 millions de dollars—furent fournis personnellement par M. Rockefeller et ses fils. Des organisations bénévoles administrent la région restaurée, d'une superficie d'environ 152 acres.

Après des recherches approfondies pour retrouver de vieux plans, des registres et d'autres documents, plus de 80 structures restées debout ont été restaurées dans leur état original, et plus de 400 bâtiments publics, tavernes, maisons d'habitation et boutiques

ont été reconstruits sur leurs fondations primitives et leurs jardins ont été recréés.

Mais la restauration est devenue bien plus encore qu'architecturale. Toute l'atmosphère a été reconstituée. Pour des millions de visiteurs attirés ici, Williamsburg est de l'histoire vivante.

American Council

Propos de Fête Patronale

Rodolphe Laplante

1963

"On a beaucoup critiqué les discours de la Saint-Jean. Prenons garde cependant d'exagérer. De plus en plus, on profite du jour de notre fête nationale pour faire le point dans notre marche en avant. C'est difficile, de nos jours, de prononcer un discours à l'occasion du vingt-quatre juin. On a tant critiqué nos manifestations patriotiques!

En cette fête de la Saint-Jean-Baptiste, ne serait-il pas convenable que je vous présente, tout d'abord, un petit Juif, frisé,— nous enseignant la légende et les images populaires qui circulent.

Ce petit Juif n'avait pas l'impétuosité de saint-Paul, mais il avait quelques autres qualités que je voudrais mettre en relief sans faire un sermon.

Jean-Baptiste, patron de la nationalité canadienne-française qui se cherche un chef, avait quelques caractéristiques fortes. Présentons le petit Juif . . .

"Je ne suis pas Celui qui doit venir", dit-il tout d'abord. "Vous devez en attendre un autre. Moi, vous savez, je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure". Exemple de modestie.

Le Canadien moyen aurait dit: "Oui, c'est bien, il s'en vient, mais je fais tout l'ouvrage en avant de lui. C'est entendu que c'est un grand homme, mais j'ouvre les sentiers, je fais les passages; il n'a ensuite qu'à recueillir."

Je vous répète que c'est l'image du Canadien ou du Franco qui remet tout le mérite à son curé.

On sait quelle a été la frugalité de saint-Jean-Baptiste. Son menu était très peu élaboré: miel et sauterelles. C'est une exagération . . .

Or, Jean-Baptiste, au désert, vivait de peu, se préparant, par cette épargne, trouvant sa source dans la pénitence, à un lendemain triomphal.

Jean-Baptiste, dit Jean le Précurseur, était le premier à annoncer la venue du Christ. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il avait de l'initiative.

Il n'a pas laissé aux autres la gloire d'être le Précurseur. Convaincu, il avait la foi, il a crié à tous, sur les bords du Jourdain: "Je suis la voix qui crie dans le désert. Rendez droits les sentiers du Seigneur, redressez les haies, le Seigneur s'en vient."

On sait que personne ne l'a fait dévier, qu'il a rempli sa mission et qu'aucune danseuse ne lui a fait tourner la tête.

S'il avait vécu de nos jours, il aurait mérité une bien belle place, parce que bien peu l'auraient influencé.

Le moins qu'on puisse dire après tout ce que je viens d'exposer, c'est que le fils d'Elisabeth avait une forte personnalité et que, conscient de la doctrine qu'il prêchait et dont il était imbu, il n'a jamais dévié de sa route.

Et j'ajoute, avant de terminer l'ébauche du portrait de ce grand saint, notre patron, qu'il a mis à accomplir sa mission providentielle au moins tout autant que la nôtre, une ténacité de grand Juif.

C'est pourquoi le modèle que nous avons est d'un heureux choix.

Il est de mode aujourd'hui, pour bien établir que l'on a un patriotisme vivace, perspicace surtout, d'affirmer sur un ton de scepticisme de bon aloi, que notre peuple n'a que des défauts.

Aujourd'hui, me dit-on, les orateurs dits de Saint-Jean-Baptiste ou autres ont bien soin de marquer nos déficiences, nos faiblesses, nos reculs. Quand on a bien établi cela autour de soi, on se sacre

soi-même grand homme. J'ai pratiqué ce sport, j'y ai excellé comme d'autres. J'ai vécu tout d'abord l'enthousiasme de mes vingt ans et, un jour, pour marquer que je vieillissais, j'ai cru plus sage de devenir sceptique et d'affirmer du ton docte qui convient: "Franchement, entre nous, vous savez, nous ne sommes pas préparés, pas formés, pas disciplinés."

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, c'est la fête de la famille française en Amérique. Je n'ai pas l'intention d'être pessimiste! Je crois aux vertus potentielles de notre peuple, à ses réserves, à ses possibilités de rebondissement. Je suis de ceux qui croient en l'effort et j'ai confiance dans les "énergies rédemptrices", comme dirait Hermas Bastien.

Je ne méconnaissais pas la puissance de l'éducation, au contraire, si cependant je distingue éducation et instruction. Je sais ce que l'éducation familiale, scolaire ou paroissiale peut faire.

Pourquoi ne nous laisserions-nous pas aller à un sain optimisme, à un rêve de courageuse réussite, de mieux-être pour notre groupe? . . .

Maintenant que les grands et les petits sauveurs, les défaitistes, les dilettantes ont tracé la voie, il ne reste qu'à la suivre.

Je suis de ceux, voyez-vous, qui croient que notre peuple n'a pas plus de bobos que les autres, mais que, par contre, elle les a tous dans le visage. Et je voudrais, ayant devant les yeux saint-Jean-Baptiste, dégager une leçon d'optimisme et une leçon d'espoir.

Parce qu'il connaissait bien le milieu, saint-Jean-Baptiste savait qu'il ne convaincrat pas facilement ses compatriotes et cependant quelle doctrine de vie il leur apportait! Faut-il s'étonner du temps qu'il faut mettre à faire pénétrer certaines idées, surtout si elles vont à l'encontre de la routine et de l'ordre établi.

En voilà un qui a prêché des idées nouvelles. Déjà, il faisait partie de l'"ordre nouveau". Vous voyez comme les temps n'ont pas changé. Je vous l'ai dit: c'était un précurseur! Semblable en cela à beaucoup de nos chefs, il a prêché dans le désert, mais comme il connaissait son milieu et qu'il avait foi en la publicité, puisqu'il était Juif, il a prêché jusqu'à ce qu'on lui tranchât la tête. Devant la force de cet argument, il s'est tu! Nous ne demandons pas aux Canadiens et aux Franco-Américains d'être aussi tenaces.

Ce que je viens de vous dire vaut pour vous comme pour nous. L'écueil, quand un Canadien français vient vous rendre visite, c'est de se faire dire: "Vous venez d'un milieu où le français est la langue dominante. Vous ne connaissez pas notre milieu, nos problèmes. Ici, nous devons être Américains à cent pour cent."

Je vous dirai ceci. Je suis né aux portes de Montréal, dans une campagne à trente milles de la frontière canado-américaine. Mes ancêtres, en 1837, subirent le choc de l'insurrection. J'ai vécu à Toronto, Edmonton, Ottawa, Québec. Or donc, je connais les milieux mixtes et, aux temps lointains de la "sentinelle", je partageais déjà de tout cœur vos inquiétudes et vos chagrins. Si je mentionne tout cela, c'est pour marquer que je n'ai pas grandi en vase clos dans le Québec français. Je n'ai cessé de faire des contacts avec vous, Franco-Américains. Je n'ai cessé de lire vos journaux français; je n'ai cessé de demander assistance pour ces journaux et les revues de chez vous.

Votre tâche de survivance n'est pas facile. Vous êtes dans un cadre de langue anglaise et vous vous devez de la pratiquer avec excellence. Partout c'est de l'anglais, au bureau, à l'usine, au garage.

Vous avez des paroisses nationales; vous savez ce qu'il vous en coûte pour les maintenir. Je ne pense pas que vous puissiez en fonder beaucoup de nouvelles.

Il vous restait le foyer. La radio y est entrée avec la télévision. Vos journaux ont fait des sacrifices énormes.

Vous êtes relativement isolés et vous luttez avec courage pour conserver une langue éminemment précieuse, mais dont l'utilité n'apparaît pas toujours comme urgente. Mais qui mieux que vous peut fournir aux Etats-Unis d'Amérique des bilingues cultivés indispensables en diplomatie et si nécessaires en commerce ou en politique, de même que dans l'enseignement.

La solidarité entre vous est plus impérieuse que jamais. Qu'est-ce que cela signifie? . . .

Chez vous comme chez nous, ne serait-il pas temps de demander à la coopération tout ce qu'elle peut pour un groupe minoritaire qui veut progresser, qui veut goûter l'avantage de se sentir pareils

et de se rattacher aux mêmes croyances, aux mêmes souvenirs? Que ne savons-nous établir, d'une part comme de l'autre de la frontière qui nous sépare sans nous diviser, ce que j'appellerais la république des consommateurs! Qui nous empêche de travailler à édifier des coopératives, piliers économiques des groupes pauvres? C'est un système qui a été mis en oeuvre et qui a réussi à maints endroits et dans les domaines les plus variés. C'est là que les petits ruisseaux du pouvoir d'achat individuel peuvent devenir l'immense rivière de notre puissance économique.

Si je vous parlais du Québec, pour ensuite revenir chez vous!

On dit que le Québec bouge. C'est vrai. Expliquons-nous, cependant. Il est un peu fastidieux d'entendre que tout a commencé chez nous, il y a trois ou quatre ans. Mais si l'on prétend vous faire croire que nous ne venons que de sortir du Moyen-Age, n'en soyez pas trop sûrs.

Bien avant ces toutes récentes années, la province de Québec, a connu une magnifique expansion missionnaire, un élan vers l'instruction technique et universitaire, une pénétration jusqu'en ses coins les plus reculés des bienfaits de l'électricité, et quoi encore!

Vous connaissez ce dicton anglais: "All is fair in love and war!" Il semble que des journaux de la province de Québec aient adopté cette devise en y ajoutant aussi la guerre politique. A la faveur de campagnes électorales sans merci, on s'accuse mutuellement d'avoir laissé le pays dans les pires conditions. On ne se soucie pas trop de répandre au dehors une réputation qui ne corresponde pas nécessairement à la stricte réalité.

Certes il y a marche en avant, mais hier le Canada français a bâti un système d'éducation valable. Il y a des progrès à réaliser, peut-être des progrès en cours? Ce ne serait que normal. Prenons garde pourtant d'affirmer, de dire ou de faire croire que tous les efforts de nos devanciers furent vains. C'est quand même à eux que nous devons ce que nous sommes. Si nous pouvons marcher aujourd'hui, ne serait-ce pas aussi parce qu'ils nous ont déblayé la voie? Le méconnaître serait ingrat et puéril.

Je voudrais que, dans vos jugements sur la province de Québec, vous puissiez vous affranchir des propagandes trop partisans qui veulent s'attribuer des mérites qui ne leur reviennent pas ou

encore, comme de mauvais médecins, prétendre que la province était moribonde pour la gloire de la ressusciter.

Nous avons uni chez nous, dans une indissoluble alliance, foi et langue. Nous n'avons jamais soutenu que la langue eût priorité sur la foi. Aujourd'hui, on veut avec véhémence séparer les deux. On veut chez nous que nous nous préoccupions d'abord de la minorité protestante de langue française ou non pratiquante, sans nous soucier de l'éclatement de nos cadres traditionnels d'enseignement. Ne soyez pas trop sûrs que cette opinion soit aussi nombreuse que sonore.

Il faut ouvrir ici une grande parenthèse et affirmer que nous, du Québec, n'avons pas de leçons de tolérance à recevoir de qui que ce soit. Les minorités ont toujours trouvé au Québec les plus grandes possibilités d'épanouissement. Et qu'on nous comprenne bien: jamais la province de Québec ne doit commettre d'injustice envers une catégorie quelconque de ses ressortissants.

Je ne m'écarte pas des Francos, mais je répète que, pendant plus de deux siècles, le Canada français s'est édifié. On aurait pu faire mieux? C'est possible et même certain. Mais prenons garde de méconnaître les efforts de générations successives. Chaque génération a fait sa part pour constituer une nationalité française plus forte, plus instruite, plus compétente. Si on vous dit le contraire, on vous trompe. Chaque époque s'appuie sur les précédentes pour découvrir plus avant et c'est vrai, non seulement dans les sciences, mais aussi dans les méthodes et dans les idées. Cela ne veut pas dire que toutes les nouveautés soient bonnes et bienfaisantes. Il leur faut ensuite l'épreuve de l'expérimentation pour les évaluer. Et cela ne doit en rien diminuer le respect et la reconnaissance de ce que nos prédécesseurs ont pu accomplir.

Je sais, et vous savez mieux que moi qu'il est difficile de maintenir le fait français dans une ambiance anglo-saxonne riche, nombreuse et matérialisante. Vous savez que votre enseignement français est toujours menacé. Ceux qui enseignent le français ont reçu, pour certains, une formation pédagogique bilingue, au Québec ou à Ottawa. Mais les autres? Comment leur reprocher quoi que ce soit?

Mais, hélas, une langue menacée de partout, contredite par la vie courante, doit, pour se maintenir et s'aviver, s'appuyer sur la volonté. Il ne suffit pas de vous dire: gardez votre langue; parlez-

la; écrivez-la; lisez-la. Il faut plus qu'un discours de la Saint-Jean pour créer des possibilités de durer. Il faut plus que du sentiment et de grands mots. Dans la mesure où l'instruction est poussée aux Etats-Unis, la formation française est en danger, ou tout au moins s'amenuise. Et cela, même pour vos prêtres, vos religieux et religieuses. Vous connaissez ce drame de l'ambiance mieux que moi.

Ce qui est tragique, c'est que tant d'efforts, d'énergie et d'argent aient été dépensés pour bâtir églises, collèges, couvents et autres institutions et que, par l'incompréhension de certains et l'hostilité de certains autres, tout soit sans cesse remis en question.

N'y a-t-il rien à faire? Tout effort pourtant donnera des résultats. Au moment où le français dans le monde devient la langue officielle de tant de nations africaines depuis peu indépendantes; à l'heure où ces nouveaux pays s'expriment en français aux Nations Unies; quand le pape Jean XXIII, qui connaissait pourtant plusieurs langues, accueillait en français l'épouse de votre président, Monsieur Kennedy, et aussi la souveraine d'Angleterre Elisabeth II; quand celle-ci, s'adressant aux Canadiens, soit sur leur sol, soit par la radio, ne manque jamais de parler en français, peut-on songer à négliger une langue si précieuse et si prestigieuse encore dans le monde moderne?

Quand plus de 200,000 Américains s'adonnent à l'étude du français comme langue seconde, il faut peut-être se demander si les Francos, dont l'étude du français au primaire est insuffisante, ne pourraient pas étudier le français, comme ces Américains le font, au "high school"? Même si la langue de leurs pères et mères est déficiente, parce que l'école, la radio et la télévision ont agi contre eux, il devrait y avoir moyen d'accéder à une connaissance plus poussée de la langue française par les maisons du degré supérieur et aussi par des cercles littéraires ou encore des groupements amateurs d'art dramatique, comme la chose se pratique dans certaines universités de langue anglaise.

Nous supposons que toutes ces congrégations, ces communautés qui ont reçu tant de sujets du Québec font l'effort requis pour vous garder et vous développer vos qualités natives et traditionnelles et aussi votre langue, en ne prétendant pas que c'est inutile ou qu'il n'y a rien à faire. Je suppose aussi que vous êtes prêts à convenir qu'en devenant plus instruits dans les autres domaines, vous devez envisager de parler et d'écrire une langue française de plus en plus pure et de plus en plus élégante, pour qu'elle soit

toujours à la hauteur de vos autres connaissances. Cela est vrai, d'ailleurs, pour la religion, dont il faut sans cesse améliorer la connaissance à mesure qu'on s'élève dans l'échelle de la science profane.

Si vous ne trouviez pas chez vos communautés d'origine française la collaboration dont je parle, ce serait injuste pour vos devanciers, pour ceux qui ont édifié ces structures éducatives ou ces églises nationales.

Et puis, pourquoi un certain nombre de vos enfants ne viendraient-ils pas étudier au Québec, compte tenu des équivalences et ce devrait être possible surtout pour vos aspirants à la prêtrise ou à la vie religieuse.

Il faudrait multiplier les bourses chez vous et le Québec aussi devrait être généreux une fois de plus.

Je n'ai pas de mandat pour parler au nom du gouvernement du Québec, mais si le département d'outre-frontière doit voir le jour, il vous aidera.

Il pourrait y avoir aussi des cours ou conférences assumés par le Québec à votre profit.

Il faudrait aussi que vos grandes associations paient des abonnements à nos revues, pourvu évidemment qu'elles les choisissent prudemment.

Il ne suffit donc pas de se promener dans un cimetière dont les pierres tombales portent des noms français. Il faut établir que le fait français dans le monde est vivant, que la France ne fabrique pas que du parfum, mais qu'elle est aussi exportatrice de locomotives jusqu'en Birmanie.

Cela, il faut le savoir pour se convaincre qu'on appartient à une race qui excelle en littérature, mais aussi dans le domaine de l'invention et de la réalisation technique. Conserver sa langue française en Nouvelle-Angleterre peut signifier qu'on appartient à une grande élite. Rappelez-vous votre fierté et la nôtre quand, il y a quelques années, Washington envoyait au Canada M. Hervé L'Heureux dans le champ diplomatique.

Grâce à ces élites, vous pourrez nous déléguer une dizaine d'autres diplomates pour nos villes, en plus de l'ambassade à Ottawa.

Et, je le répète, il y a la France, la Belgique, la Suisse, l'Afrique, où un bilingue français-anglais serait deux fois serviable et deux fois apprécié.

Et il y a les agences commerciales à l'étranger, vos missions de secours où un parlant français aurait la cote d'amour et la préséance.

Mais on passera à côté de toutes ces occasions et on n'en fera rien, si l'on croit que le français, ce n'est que la langue d'un père arriéré ou d'une mère rétrograde et qu'il faut oublier tout cela parce que l'on vit aux -tats-Unis.

Les Etats-Unis ont souvent méconnu la nécessité d'une deuxième langue dans les pays qu'ils aidaient, visitaient ou avec lesquels ils traitaient. C'est une attitude cependant qui tend à disparaître, puisqu'on exige de tant d'étudiants qu'ils cultivent des langues vivantes autres que l'anglais.

1. Venez voir le Québec et pas seulement ses villes;
2. Venez, car vous voyagez beaucoup, assister à ses démonstrations d'art ou de théâtre;
3. Envoyez, si vous en avez les moyens, vos enfants étudier au Québec;
4. Maintenez vos paroisses nationales malgré vos difficultés;
5. Soutenez vos associations mutuelles et vos caisses populaires ou "credit union";
6. N'oubliez pas, de grâce, vos journaux et songez à nos revues;
7. Tirez tout le parti possible de vos écoles primaires où on enseigne le français et profitez, autant que les autres Américains, du français enseigné aux degrés supérieurs;
8. Soyez unis dans vos groupements et parlez-y le français.

Je rêve de ce que nos jeunes gens pourraient faire si, dès l'instant qu'ils sortent du collège, ils savaient voir les possibilités de leur milieu.

Je rêve d'une classe rurale instruite, spécialisée de plus en plus, s'efforçant de vivre de ses ressources, demandant à la coopération et à ses principes de suppléer à ses faiblesses individuelles.

Je rêve qu'un plus grand nombre de nos jeunes gens s'éloignent des métropoles, où les avenues sont de plus en plus bloquées.

Je rêve que l'élite a cessé de démissionner, que les gens instruits ou réputés tels agissent et prêchent d'exemple.

Je dis à la jeunesse surtout: Ayez confiance quand même! Certaines idées que nous avons préconisées, il y a vingt ans, se matérialisent à l'heure actuelle. Nous avons passé, nous aussi, pour utopistes. On nous a décoché l'épithète de rêveurs. Nous ne sommes pas morts, mais nous avons rêvé.

Rêvez, jeunes gens! Rêvez, messieurs! Rêve, ô mon peuple! Rêve que la régénération nationale est en toi, qu'elle est dans ton âme, qu'elle est dans tes veines, qu'elle est dans ton cœur! Ouvre tes yeux, compare, dompte ton inertie et ton indolence, crie, critique, si tu le veux, mais agis! Lutte contre les autres si tu en as le goût, mais lutte contre toi-même, tu es ton pire adversaire. Aie de la méthode. Aie de la réaction contre l'ambiance décevante qui te démoralise et qui fausse ta conscience patriotique. Tu seras d'un apport plus précieux encore pour ton nouveau pays, si tu sais te plier à ses lois, mais garde en plus, pour les lui offrir, les ressources de la riche culture qui fut celle de tes ancêtres et de la langue qu'ils parlaient et qui reste l'un des plus riches trésors du monde.

Pense par toi-même en accord avec les principes que t'ont prêchés tes maîtres et les exemples qu'ont vécus tes pères".

XIII

Nécrologie

Dr Joseph-A. Amyot (1879-1963). Né à Cohoes, N.Y., le 28 février 1879, dentiste de profession et décédé le 25 décembre 1963 à Cohoes, à l'âge de 85 ans.

Abbé Wilfrid Archambault (1908-1963). Né à Joliette le 29 mai 1908, il avait été ordonné le 10 juin 1933 alors qu'il commençait le ministère dans le diocèse de Providence. Décédé le 17 mai 1963 à l'âge de 55 ans.

Dr Alexandre Barbeau (1897-1963), Manchester, N. H. Compatriote estimé, il était originaire de St-Rémi, comté de Napierreville, Québec, fils d'Elzéar Barbeau et de Liza Roy. Il habitait Manchester depuis plus de 60 ans. Ses études terminées aux collèges de Sherbrooke, St-Anselme et Tufts, il s'établissait à Manchester en 1923 pour prolonger ses études à Paris en 1926-27.

D'une nature un peu retirée, le docteur Barbeau avait occupé cependant plusieurs postes de confiance: médecin des écoles durant plus de 28 ans, conseiller au bureau d'examens pour le service militaire, membre et ancien président du personnel médical de l'hôpital Notre-Dame, directeur et secrétaire de la banque Ste-Marie, il était aussi membre de nos associations, ancien président de l'association médicale de Manchester et membre de l'association médicale du New Hampshire.

Il avait la réputation d'un serviteur intègre et jouissait de l'estime de ses compatriotes. Décédé à l'âge de 65 ans, le 1er mai.

Aldei Beauchemin (1887-1963). Originaire de Fitchburg, fils de Pierre Beauchemin il dépensa sa vie dans sa ville natale. Ancien combattant de la 1ère guerre mondiale, il avait été l'un des fondateurs de l'Union de Crédit de l'Immaculée Conception dont il fut l'un des officiers durant plus de 34 ans. Membre de nos sociétés, la Société du Bon parler Français l'avait honoré pour son dévouement à la vie française dans sa région. Décédé en avril à l'âge de 76 ans.

Dr Elphège Beaudet (1890-1963). Né le 10 juin 1890 à St-Pierre les Becquets, Québec, il s'installa à Lowell en 1916 décédé le 2 août 1963 étant alors retiré à Palo Alto, Cal.

Wilfrid-J. Beaudry (1878-1963). Né à Saint-Jean-Baptiste (Québec), le 24 décembre 1878. Il s'établissait à Holyoke en 1896 avec sa famille. Il se lança dans les affaires. Il fut l'un des dévoués artisans de l'Union St-Jean Baptiste d'Amérique dans la région de Holyoke. Il aimait à préparer la fête de Dollard auprès des jeunes. Depuis plus de 40 ans il était reconnu comme l'un des chefs de file au milieu des siens. Il était l'un des vice-présidents de l'Union au moment de son décès le 24 février à l'âge de 84 ans.

Abbé Eugène Bélanger (1893-1963). Né le 10 octobre 1893 à St-Fabien, Québec, fils de Clovis Bélanger et de Virginie Roy. Etudes à Ottawa, Baltimore et Washington. Ordonné le 30 août 1919 en l'église Ste-Marie, de Manchester. Curé à Groveton, Enfield, Harrisville et à Suncook depuis 1960. Décédé le 12 décembre à l'âge de 70 ans.

Abbé Origène Bouchard (1900-1963). Curé de la paroisse St-François de Salle, de Waterville, Maine, décédé le 26 avril 1963 à l'âge de 63 ans. Né à Lewiston le 15 janvier 1900 et ordonné en 1926. Il était curé à Waterville depuis 1953.

Mgr Charles Edouard Burque, P.D. (1884-1963). Né le 1er janvier 1884 à Nashua, fils d'Alphonse Burque et de Marie-Louise Dutilly. Ordonné le 5 juillet 1908, il sera longtemps vicaire à St-Augustin, de Manchester où il est aimé et admiré comme le symbole de la bonté et du dévouement. Il devient curé de St-Charles Borromée de Dover, N. H. en 1939. Elevé à la prélature romaine en 1958. Décédé le 12 juin à l'âge de 80 ans dont 55 années de prêtrise. Membre de la société son éloge paraîtra dans le bulletin 1964.

Robert Charron, de Newburyport, Mass, électronicien fut l'une des victimes du désastre du "Thresher".

Dr Arthur Couture (1906-1963). Né à Moosup, Conn., il s'établissait dans sa ville natale en 1933, décédé le 15 mars après une carrière remplie de succès.

Dr François Dufault (1897-1963). Né à Spencer, Mass, le 9 octobre 1897, il s'établissait à Athol, Mass en 1929. Décédé le 27 janvier 1963.

Dr Roland Dumont (1892-1963). Né à Lewiston, Maine et dentiste de profession, très connu au sein des oeuvres franco-américaines de la région. Décédé le 26 mai 1963 à l'âge de 71 ans.

Germain Dupont (1915-1963). Né à Manchester en 1915 et ancien combattant. Il avait été échevin et il était Commissaire du Comté de Hillsboro. Citoyen et compatriote très estimé. Décédé le 11 décembre.

Abbé Delphin Gagné (1917-1963). Originaire de Manchester en 1917 et ordonné en 1944, décédé après une longue maladie le 18 janvier. Il était vicaire à Ste-Marie, de Manchester.

Georges Goudreau (1892-1963). Originaire du petit village de Bartlett, New Hampshire le 23 février 1892, il s'établissait plus tard à Rumford, Maine. Trois de ses fils furent ordonnés à la prêtrise. Décédé le 27 juin à l'âge de 71 ans.

Gaston-Adrien Jarry (1901-1963). Pharmacien né à New Bedford en 1901. Il exerçait sa profession depuis plus de 40 ayant succédé à son père Damien Jarry. Chrétien exemplaire estimé de tous ses compatriotes. Décédé accidentellement à la suite d'un accident de la route à New Bedford même, le 24 mai 1963. Il était âgé de 62 ans.

R.P. Emile Ladouceur, M.S. (1902-1963). Né à North Adams, Mass en 1902, fils de Ildège Ladouceur et de Mathilda Bourgeois. Ordonné le 16 mars 1939 et décédé le 4 octobre 1963.

Mgr Léonidas Larivière, P.D. (1887-1963). Curé de la paroisse St-Jean-Baptiste, de Fall River depuis 1945, décédé le 6 mai à l'âge de 76 ans. Né à St-Jean de Québec, le 17 novembre 1887 et ordonné le 30 décembre 1916.

Ernest Lebel (1875-1963) Somersworth, N. H. Né le 12 novembre 1875 à Kamouraska, Québec, fils de Georges Lebel et d'Artemise Desjardins. Dans le commerce d'épicerie depuis 1919, il avait pris sa retraite. Ancien directeur de l'A.C.A., officier de la Société St-Jean-Baptiste de Somersworth, de la Cour St-Martin et de la Cour Rochambeau, OFC., il fut durant toute sa vie un dévoué aux oeuvres de la région. Décédé le 25 avril à l'âge de 89 ans.

Abbé Ligouri Letendre (1902-1963). Né à Manchester en 1902 et ordonné en le 23 juin 1931 pour le diocèse de Sherbrooke, il continuait ses études à Paris. Il se dépensait ensuite dans l'enseignement au Séminaire St-Charles Borromée, de Sherbrooke durant plusieurs années. La santé lui manqua le forçant à prendre un repos prolongé. Il s'était retiré dans sa famille à Manchester. Décédé à Manchester le 4 juin.

Dr Roméo Lévesque (1898-1963). Né à Frenchville, Maine, le 31 juillet 1898. Diplômé de l'université Laval, de Québec, il s'établit dans sa ville natale en 1927. Ancien conseiller et vice-président de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique. Décédé à Frenchville le 14 juillet.

Isaïe Narcisse Méthé. Homme d'affaires bien estimé à Springfield, il était né à Stanbridge, Québec, le 21 novembre 1886, fils de Georges Méthé et de Matilda Goyette. Après un stage à Cohoes, N. Y., il s'établissait à Springfield en 1922. Trésorier du Franco-American Credit Union, de Springfield, président du Richelieu Holyoke, ancien officier de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique il avait été très actif et dévoué dans les cercles franco-américains. Décédé le 8 février à l'âge de 76 ans.

Dr J.-Ubalde Paquin (1878-1963). Médecin reviseur de l'Union St-Jean-Baptiste depuis nombre d'années, décédé le 11 avril à l'âge de 85 ans. Né à St-Eustache le 3 octobre 1878. Il s'établissait à New Bedford en 1901 pour y dépenser sa longue et belle carrière durant plus de 60 ans. Ancien président de la Société Historique Franco-Américaine son éloge se lit dans le présent bulletin au chapitre 2.

Dr Louis Perras (1887-1963). Originaire du Québec, il s'établissait à New Bedford en 1911. Il fut le président fondateur de l'Association de la Jeunesse Catholique Franco-Américaine. Il était très estimé. Décédé le 30 mai à l'âge de 76 ans.

William Provencher (1886-1963). Originaire de Somersworth, N. H., né le 28 décembre 1888, il était imprimeur d'occupation. Il se fixait à Barre, Vermont vers 1932. Décédé le 25 avril.

Philippe Raymond (1909-1963). Né à Salem le 26 mai 1909. Il était l'un des conseillers généraux de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique. Décédé accidentellement le 5 avril.

Raymond Didace Raymond (1889-1963). Propriétaire éditeur du journal "*La Justice*" de Holyoke. Il était né à Fitchburg, Mass le 1er avril 1889. Longtemps à l'emploi du journal L'Opinion Publique, de Worcester il s'établit ensuite à Holyoke pour devenir propriétaire de La Justice en 1941. Décédé le 26 décembre 1963 et avec lui La Justice.

Louis Richer (1889-1963). Originaire de Manchester et durant plusieurs années président de l'importante firme Manchester Coal and Ice Co., décédé le 5 septembre après une longue maladie.

Mgr Joseph-A. Smith, P.D. (1888-1963). Originaire de Holyoke. Ordonné le 7 juin 1913 et curé de Notre-Dame d'Adams. Il est élevé à la prélature en 1954. Décédé le 14 septembre 1963.

Jean-Baptiste Therrien (1888-1963). Compatriote très estimé de la ville de Brockton, Mass, décédé le 22 novembre à l'âge de 74 ans. Il était originaire de Woonsocket, né le 27 février 1888.

Hélène Thivierge (1883-1963). Née à Biddeford le 5 novembre 1883, fille du docteur Narcisse Thivierge et d'Hélène Isabelle Paquet. Elle se consacre à l'enseignement durant près de 30 ans. Elle se livre à la poésie et surtout aux oeuvres de vie franco-américaine. En 1950, elle recevait de la France la médaille de Mérite. La Fédération Féminine lui présentait en 1951 "son Hommage de Reconnaissance." Une âme plus dévouée à l'idéal franco-américaine il n'en fut jamais." La Société Historique la nommait Membre d'Honneur. Elle décédait en février. Son éloge se lit dans le chapitre 2 du présent bulletin.

Table des Matières

Les amis du Bulletin	5
Présentation	7
Avis	8
I Réunions de la Société	9
II Eloges des membres disparus	44
III Conseil de la Vie Française	57
IV Ordre de la Fidélité Française	64
V Comité de la Vie Franco-Américaine	75
VI Fête Patronale	83
VII Faits et Gestes	88
VIII Généalogie	98
IX Concours et Festivals	100
X Vie Franco-Américaine	109
XI Echos des Sociétés	114
XII Etudes	122
XIII Nécrologie	137

NOUVELLE SERIE: VOL. X

1964

BULLETIN

de la

Société Historique Franco-Américaine

BOSTON, MASSACHUSETTS



Imprimerie Ballard Frères
Manchester, New Hampshire
1965



NOUVELLE SERIE: VOL. X

1964

BULLETIN

de la

Société Historique Franco-Américaine

BOSTON, MASSACHUSETTS



Imprimerie Ballard Frères
Manchester, New Hampshire
1965

Les amis du bulletin

Le Comité de Vie Franco-Américaine

L'Association Canado-Américaine

L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique

Mgr Eugene Guerin, P.D.

Archibald Lemieux

Abbé Adrien Verrette

Mgr Stephen Grenier, P.D., V.F.

Dr Antoine Dumouchel

Mgr Arthur Mercier, P.D.

Mgr Hector Benoit, D.D., P.D.

Mgr William Drapeau, P.D.

Gérald Robert

Dr Albert Poirier

Abbé Edmond Lapointe

Dr Ulysse Forget

Me Fernand Despins

Abbé Sylvio Barrette

Présentation

Lorsqu'un organisme sérieux peut se maintenir à l'affiche en continuant durant plus de 60 ans son programme d'action, il faut lui reconnaître son désir de continuité.

La 10ème livraison du bulletin de la Société vous arrive avec son message de persévérance. Les membres en seront heureux et leur affiliation atteste qu'ils exigent que la Société continue son travail et son expansion.

La Société Historique Franco-Américaine est l'un de nos bastions de rayonnement. Nous devons lui apporter notre appuie et notre générosité.

Avis important

Afin d'assurer son oeuvre, La Société Historique Franco-Américaine a établi son Fonds de Réserve ou "Fiducie" (Endowment Fund). Ce fonds est administré par trois fiduciaires de la société. Plusieurs ont déjà répondu à l'invitation.

Les sommes versées ainsi à la société, d'après une déclaration officielle de la Trésorerie d'Etat à Washington, sont exemptes de la loi "Inheritance Tax". De plus ces montants peuvent être déduits de l'Impôt sur le revenu (Income Tax).

Nous demandons aux membres de songer sérieusement à ce moyen pratique en préparant leurs dispositions testamentaires. Quel appui! Si seulement on y avait songé il y a cinquante ans. Il n'est jamais trop tard. . . .

Comme formule testamentaire nous suggérons la suivante:

TO THE TRUSTEES OF THE ENDOWMENT FUND
OF LA SOCIETE HISTORIQUE FRANCO-AMERICAINE
A CORPORATION UNDER MASSACHUSETTS LAW,
THE SUM OF (DOLLARS)
IN TRUST FOR THE PURPOSES OF THE SOCIETE.

Bulletin de

La Société Historique Franco-Américaine

Fondée le 4 septembre 1899

Administration: Président: Abbé Adrien Verrette, Manchester, N. H.

Secrétaire-Trésorier: Gérald Robert

52, rue Concord, Manchester, N. H.

BOSTON, MASSACHUSETTS NOUVELLE SERIES VOL. X ANNEE 1964

I

Réunions de la Société

18 avril 1964

Hotel Lenox

Boston, Massachusetts

Cette réunion du bureau a pour but de préparer les rapports qui seront soumis à la réunion annuelle du mois de mai. Sont présents les officiers Verrette, Robert, Eno, Chrétien, Pelletier et Desjardins.

Le président résume le travail accompli depuis la dernière réunion. Il demande toujours un effort en faveur du recrutement. Durant l'exercice 6 membres sont décédés. Des pertes toujours sensibles pour la société. Il reste que la société doit continuer ferme son travail après 65 ans de persévérance.

Le secrétaire trésorier annonce que l'actif de l'année est de \$535 et que les contributions de l'année 1964 doivent suivre. Le fonds fiduciaire est de \$2,893.19. Le bulletin 1962 a coûté \$1,138.96 avec \$365.00 en dons spéciaux. Le coût de l'impression augmente sans cesse mais la société désire maintenir la publication de son bulletin. Le secrétaire annonce que 11 nouveaux membres seront inscrits en mai.

Le bureau répond à des demandes de publicité, L'Action, journal de Manchester \$25.00. Il décide d'appuyer la campagne en faveur de notre presse durant l'année comme le demandait le

Congrès de Holyoke l'an dernier. Il sera très heureux d'offrir sa collaboration.

Les éloges des membres disparus seront prononcés: Mgr Charles Burque, de Dover, N. H., par l'abbé Adrien Verrette; Abbé Robert Bellefeuille, de Gonic, N. H., par l'abbé Doria Desruisseaux; R.P. Joseph Fontaine M.S., par le R.P. Roland Bédard M.S.; Dr Wilfrid Delaney, de Cambridge, par J.-Henri Goguen, Roméo Raymond, de Holyoke par l'abbé Adrien Verrette.

Le bureau décerne sa médaille "Grand Prix" à Antoine Clément, journaliste à sa retraite et l'un des officiers les plus dévoués de la société depuis plus de 25 ans.

Afin de rencontrer les American Friends of Lafayette qui tiendront leur réunion à Newport, Rhode Island en mai, le bureau décide de tenir sa réunion annuelle dans l'immeuble de la "Old Colony House". Le secrétaire s'emploiera à faire les démarches pour obtenir l'usage de la salle pour le 16 mai prochain.

65e Réunion annuelle

The Old Colony House

Newport, Rhode Island

16 mai 1964

La température était magnifique, l'assistance pas très nombreuse mais la journée fut très intéressante. A leur arrivée, les membres prenaient le repas à l'hôtel Viking et ils rencontraient les officiers et membres de la société The American Friends of Lafayette présidée par le Dr Louis-B. Amyot, notre vice-président. Vers 2 heures, les membres se dirigeaient vers l'historique maison "The Old Colony House" et visitait les salles avec leurs précieux souvenirs.

L'abbé Doria Desruisseaux récitait la prière et le président inaugurait la séance avec son message dans lequel il disait:

C'est encore une belle expérience que nous vivons aujourd'hui en nous réunissant en cet endroit historique qui connut un jour de nobles présences françaises au début de la nation américaine.

Il n'est pas nécessaire ni possible de résumer même la ferveur de fraternité qui anima ces jours lointains, mais il semble que nous devons être fiers de parcourir le sol que tant de héros de la France ont foulé de leur dévouement aux heures les plus décisives de notre histoire.

D'ailleurs en cette enceinte qui se classe au nombre des premiers sanctuaires du pays la Old Colony House du Rhode Island et des Providence Plantations, il nous est agréable de faire vibrer le verbe de Rochambeau, de l'amiral de Grasse et de tant d'autres . . .

Et puisque l'histoire est là pour le confirmer, pourquoi hésitons-nous, nous les continuateurs authentiques de cette aventure, de proclamer notre fierté et notre reconnaissance. Il y a certainement bien des adaptations à faire pour maintenir l'équilibre, mais à chacune sa mesure . . .

Comme votre fidèle interprète j'avoue que je suis ému à la pensée que le destin m'a désigné pour vivre avec vous de tels moments. Quand on a reçu de la France la Médaille de sa Reconnaissance il n'y a rien qui puisse égaler la gratitude d'un franco-américain.

La société termine aujourd'hui son 65^e exercice. L'année a été bien remplie. En mai dernier avait lieu à la *Longfellow's Wayside Inn* la cérémonie de la plaque Lafayette. A la réunion gala, en novembre, au Harvard Club, les membres avaient le plaisir d'entendre M. Georges-Henri Dagneau, directeur du Service du Canada Français d'Outre-frontières dans le Ministère des Affaires Culturelles du Gouvernement de Québec, dans une captivante conférence: "*Les Franco-Américains et la montée du prestige mondial de la Culture Française*".

M. Dagneau vient de terminer en compagnie de notre secrétaire M. Gerald Robert la visite de plusieurs de nos centres en vue de se renseigner sur notre comportement. Nous espérons que ces précieux contacts produiront des fruits.

L'année 1963 a été marquée par plusieurs événements notoires. La disparition du bon pape Jean XXIII le 4 juin, l'élection de son successeur, Sa Sainteté le Pape Paul VI, la tenue de la deuxième session du Concile du Vatican et la béatification en novembre de

la première américaine authentique, la Mère Elizabeth Seton, fondatrice des Soeurs de la Charité au Maryland.

La France décernait cette année les insignes de son Ordre des Palmes Académiques à deux de nos membres distingués, Mgr Albert Bérubé, P.D., curé de la paroisse St-Antoine, de New Bedford et Me Ernest D'Amours, de Manchester, ancien procureur général du New Hampshire. La société a lieu de les féliciter ainsi que l'abbé Doria Desruisseaux, curé de la paroisse Ste-Thérèse, de Manchester, qui recevait en septembre dernier, à Québec, les insignes de l'Ordre de la Fidélité Française que lui accordait le Conseil de la Vie Française en Amérique.

Un autre de ses membres très distingués, alors curé de la paroisse mère du Précieux Sang à Holyoke, l'abbé Eugène Guérin recevait les honneurs de la prélature romaine au début de l'année. Félicitations empressées à ce très digne prélat.

A tout considérer notre société veut continuer son progrès car elle se sent un organisme nécessaire et utile.

Depuis 14 ans, je ne crois pas avoir manqué à cette consigne. Nos réunions ont été bien suivies et même intéressantes. Je m'en réjouis car ce travail aurait été impossible sans l'appuie des membres.

Il n'y a pas d'institution humaine qui peut se maintenir en permanence sur le dynamisme d'un seul individu. Notre société doit reconnaître cet axiome. Elle doit aussi accepter le témoignage de ceux qui veulent la servir sans ostentation et sans rémunération au prix même de leur générosité.

Vous aurez à renouveler votre bureau d'administration. Chaque année c'est un problème pour trouver des candidats qui ont le temps de se dévouer bénévolement à ce travail. Je crois que nous devons être fiers que jusqu'ici nous n'avons pas manquer de serviteurs dévoués.

M. le secrétaire trésorier Gérald Robert donne un rapport détaillé de l'exercice écoulé avec les manifestations et les réunions de la société. Il établit l'actif à \$1,146.74 avec plus de 300 membres en règle. Le fonds de fiducie est de \$3,337.59. Il propose l'admission de 12 nouveaux membres: Dr Alfred Arcand, West Warwick, Dr Paul Fortier, Lewiston, R.P. Raymond Drouin o.p., Fall River,

Leo Galant, Worcester, R.F. Charles-L. Hamel S.M., Lawrence, Abbé Pierre Dumas, Millbury, Richard Santerre, Lowell, R.P. Marcellin Parent A.A., Worcester, R.F. Joseph Bélanger S.M., Poughkeepsie, Mme Paul Sicard, Fairhaven, Edouard Austiguy, New Haven et René-J. Garant, Fall River.

L'éloge des membres disparus paraît dans le chapitre II du présent bulletin: Mgr Charles Edouard Burque P.D., abbé Robert Bellefeuille, R.P. Joseph Fontaine M.S., le docteur R.-Wilfrid Delaney et Romeo Raymond.

Le Comité de nominations composé de M. l'abbé Doria Desruisseaux, Mlle Rhéa Caron et Mme Cécile Plaud fait rapport et les officiers suivants sont élus pour l'exercice 1964-65: Abbé Adrien Verrette, président; Dr Louis-B. Amyot, vice-président; Gérald Robert, secrétaire trésorier, Me Pierre Belliveau, fiduciaire avec les trois nouveaux directeurs MM. J.-Henri Goguen, Leominster, Antonio Prince, Woonsocket, et Roger Lacerte, Lowell. Les directeurs en fonction sont Dr Oscar Perreault, Biddeford, Roland Desjardins, Fall River, Gérard Raymond, Holyoke, Juge Alfred Chrétien, Manchester, William Aubuchon, Fitchburg et Damase Brochu, Boston.

Présentation de la médaille "Grand Prix"

à M. Antoine Clément, journaliste

La Société est particulièrement heureuse de rendre hommage à l'un de ses membres les plus dévoués, un journaliste à sa retraite, M. Antoine Clément, le dernier rédacteur de l'ancien journal *"L'Etoile de Lowell"*.

Cette joie est d'autant plus grande qu'en cette année 1964. Le Comité de Vie Franco-Américaine cherche des moyens pratiques pour seconder ce qui reste de la Presse Franco-Américaine. M. Clément a servi et défendu cette oeuvre depuis plus de 40 ans.

Il n'est pas question ici de faire l'histoire de notre presse avec ses succès, ses revers et son dépérissement. Plusieurs facteurs l'ont graduellement amenée dans sa présente situation. Il reste que notre presse est indispensable et qu'elle doit demeurer pour informer et dans un sens orienter nos populations.

Souhaitons lui un prolongement de vie utile et rendons hommage à tous ceux qui dans le passé l'ont servie avec des intentions pures et nobles.

Antoine Clément est l'un de ceux qui l'ont toujours fidèlement servie en gardant toujours fièrement la responsabilité de ses propos. Il aura été de la génération de nos journalistes authentiquement franco-américains, nés sur le sol.

Né au début du siècle, soit le 3 septembre 1901 à Dracut, dans la banlieue de Lowell, au Massachusetts, il est le fils d'Olivier Clément, forgeron et d'Angéline Vézina. Pour ses dignes parents décédés assez récemment à un âge fort avancé, il eut une affection et un attachement qui l'honorent.

Comme tous ceux de sa génération, il vit le jour à une époque où notre vie franco-américaine était en progression, en pleine effervescence. On grandissait alors paisiblement dans le foyer avec une certaine confiance que les choses en seraient toujours ainsi.

C'était l'Âge d'Or en Franco-Américanie. Nos oeuvres et nos populations se développaient comme par enchantement. Notre clergé donnait l'exemple avec un esprit de solidarité et de dévouement à la conservation de notre idéal. Nos communautés enseignantes tout en formant nos enfants dans un magnifique attachement à l'Eglise et à la patrie savaient cuisiner dans ces jeunes âmes le sens de la fierté et de la continuité. Nos sociétés se multipliaient à vue d'oeil et notre presse promenait avec joie la flamme du rayonnement de nos progrès . . . un bonheur que nos successeurs ne connaîtront probablement jamais!

Il est vrai, on discutait déjà les influences qui militaient contre notre comportement naturel, les ennemis séculaires et parfois imaginés. On notait également la désertion de certains des nôtres qui voulaient modifier leur allégeance à l'idéal commun.

Et alors, dans toutes les rues de Lowell et de la région, l'on sentait la présence d'une belle population d'expression française qui à la suite du fondateur Garin, religieux oblat, continuait à se développer fièrement. Lowell était alors l'une de nos belles chrétiennes.

Pour moi et tous ceux de cette époque en Nouvelle Angleterre, c'était reposant de vivre un tel idéal.

Antoine Clément termine ses études primaires dans la jeune paroisse St-Louis de France en 1914. Il se rend ensuite au collège de l'Assomption, près de Montréal pour ses humanités et revint suivre ensuite les cours de philosophie au Séminaire St-John de Brighton.

A l'automne de 1923, Antoine Clément décide de se consacrer au journalisme. Il possède une âme ardente, une plume facile et surtout des convictions inébranlables dans la valeur de nos oeuvres. Il entre au service du journal L'Etoile. Il s'y dépensera sans compter durant près de 35 ans avec un salaire modeste. En 1943, il devient rédacteur en chef remplaçant ainsi le fondateur du journal, M. Louis Biron. Il devient un auxiliaire précieux du journal jusqu'en 1957 alors qu'il cessa de paraître à la grande consternation des compatriotes.

Que d'articles, de nouvelles, d'anniversaires, de reportages il rédigea toujours avec la même chaleur de l'apôtre indéfectible de nos oeuvres. Certains de ces propos pouvaient manquer de mesure ou de prudence parfois au dire d'aucun, mais chez lui il n'y avait aucune malice, seulement le désir de maintenir la vie franco-américaine qu'il voyait périlcliter en certains milieux.

Animateur inlassable, Antoine Clément écrit avec profusion. Il s'efforce de semer la fierté dans les coeurs. On le voit partout. Il assiste aux congrès, aux fêtes paroissiales, partout où il y a manifestation de vie franco-américaine. Il a le souci du détail et se crée la réputation de rédiger les comptes-rendus les plus fidèles et complets enrichissant ainsi les dossiers de la petite histoire.

Admirons le maintenant au sein de nos oeuvres. Il faut lui savoir gré, membre fondateur de L'Alliance Française de Lowell d'avoir maintenu ce cercle vivant durant plusieurs années. Il en publia deux volumes des conférences et il en tient un troisième en préparation.

La France lui rend hommage le 5 mai 1939 lorsque M. le consul François Brière lui remet les insignes de l'Ordre des Palmes Académiques.

La CMAC (Corporation des Membres de l'Association Catholique), de Lowell lui doit à son tour un tribut de reconnaissance. Combien fidèlement il résuma ses activités au cours de plus de

35 ans. Il vient d'en résumer les 75 ans dans le journal *Le Travailleur*. Le Cercle St-Louis, dont il fut au nombre des fondateurs et l'un des officiers les plus assidus connaît son dévouement. Il racontait tout récemment l'histoire de sa paroisse St-Louis de France dont il est paroissien fidèle. Rien de la vie franco-américaine ne lui échappe et malgré des yeux qui ne veulent plus voir Antoine Clément continue à écrire. Il tombera sans doute la plume à la main.

Mais c'est au sein de notre société que nous voulons surtout trouver les motifs de notre reconnaissance envers ce confrère aimé. Il en devient membre en 1934. Comme tout ce qu'il entreprend il s'attachera à cette oeuvre jusqu'à cette heure présente. Il se révèle un reporteur magnifique. En 1939 la société lui confie la rédaction du volume "*Les Quarante Ans de la Société Historique Franco-Américaine (1899-1939)*", un volume très bien charpenté et complet grâce à ses rapports fidèles des réunions. Il publie ainsi tous les textes conservés dans les archives. Ce sera un travail géant qui conservera toujours les gestes de la société durant ce quarantenaire. Ceux qui ont pourcouru les pages de ce fort volume se rendent compte des heures de travail qu'il a exigées.

Secrétaire et puis trésorier de la société à différentes dates, il contribue à la rédaction du bulletin annuel de 1941 à 1945. Au 2e Congrès de la Langue Française en 1937 il est l'apôtre animateur dans la région de Lowell. Il répète ce travail en 1952 et reçoit la médaille du 3e congrès des mains de S.E. Mgr Maurice Roy primat de l'Eglise du Canada au cours d'une réception académique à l'Université Laval.

En voilà suffisamment pour fixer les mérites de celui que nous honorons aujourd'hui. Les membres le remercient pour un tel dévouement et lui disent leur admiration. Ils lui souhaitent encore une amélioration dans la santé de ses pauvres yeux qui ont tant travaillé pour l'oeuvre de notre vie franco-américaine.

C'est donc avec une satisfaction personnelle très profonde que j'ai l'honneur de lui remettre la médaille "*Grand Prix*" en cette 65 année de cette société qu'il aime de tout son coeur et qu'il continue de servir.

La merci de M. Clément

Après bientôt 65 ans d'existence, la Société Historique Franco-Américaine remplit de l'esprit de ses fondateurs de 1899 et de ses réorganiseurs de 1934, poursuit dans la voie du progrès son but de faire ressortir le fait français dans l'histoire des Etats-Unis.

Aujourd'hui, elle est à Newport pour saluer les Amis de Lafayette et pour rappeler à ses membres et aux nôtres que de vaillants Français sont passés ici, il y a bientôt deux siècles, pour aller cerner Cornwallis à Yorktown avec l'armée de Washington et assurer ainsi notre indépendance.

Par ses délégations, notre Société Historique a été présente aux fêtes du 300^e de la découverte du lac Champlain au Vermont en 1908, puis aux congrès de la Langue française à Québec en 1912, 1937 et 1952, mais pendant plus d'un demi-siècle ses réunions et ses fêtes ont eu lieu à Boston, son siège social. A la mi-siècle une autre délégation allait fraterniser avec la Société St-Jean-Baptiste de New York pour lui remettre une plaque au centenaire de sa fondation par Gabriel Franchère.

Ses déplacements des dix dernières années se firent surtout pour signaler des événements séculaires en posant des plaques de bronze en des lieux historiques comme à l'aéroport de Boston pour marquer le 350^e de la découverte de la Baye des Isles par Champlain en 1955, Waltham au Bicentenaire acadien la même année, le Wayside Inn à Sudbury à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Lafayette, et Ticonderoga au bicentenaire de la victoire de Montcalm à Carillon. Tantôt le gala annuel eut lieu à Fall River, Worcester ou encore Lewiston pour faire connaître la Société aux nôtres et leur inspirer un renouveau de fierté ethnique.

La Société a autorisé la publication de divers ouvrages sous ses auspices. Elle a fait publier elle-même quatre éditions du "Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine" par Josaphat Benoit, un volume de ses archives en 1940 à l'occasion de son 40^e anniversaire, puis un bulletin annuel de ses activités et de notre petite histoire qui peut faire l'orgueil de toute société du genre.

Depuis 1934 elle a présenté sa médaille Guillet-Dubuque-Bédard une douzaine de fois pour concours d'histoire dans nos collèges ou pour l'ouvrage historique de l'année chez nous. Elle a décerné aussi sa médaille Grand Prix à une cinquantaine de

personnages ou institutions du Canada et de Nouvelle-Angleterre qui ont contribué aux arts, aux lettres ou aux sciences en Franco-Américanie. Elle présente également un certificat de membre honoraire à ses conférenciers.

Ce qui est étonnant, c'est que le journaliste franco-américain, devenu vinaigreux au cours des années de sa semi-retraite, soit appelé au moment de la retraite à cueillir la palme de la médaille Grand Prix de notre Société Historique. C'est certes, en cette année de la presse, pour rendre un hommage, peut-être ultime, à l'humble profession de journaliste qui disparaît à vue d'œil de chez nous avec son journal, emportant cette bonne presse qui, pendant un siècle et quart, a été la locomotive des oeuvres franco-américaines et la garantie de survie de notre langue française qu'elle gardait à l'honneur chez nous. La vaillante phalange de nos journalistes et leurs journaux ont été les contreforts et les arcs-boutants de cet édifice national que Josaphat Benoit fit reposer naguère sur les piliers de la paroisse, de l'école, de la société et de la presse. Leur langue française, comme notre presse d'ailleurs nourrie des miettes de notre table, de dire l'écrivain Carducci, a été le fil d'or qui a entrelacé notre tapisserie historique et qui relie entre elles toutes nos institutions francos. Coupez ce fil d'or et la tapisserie ne tient plus et toutes nos institutions retombent dans l'anonymat américain. En coupant ce fil d'or en trop d'endroits, les éteignoirs de chez nous, dont parle Rosaire Dion-Lévesque dans son sonnet sur notre presse, les assimilateurs dans les rangs qui font l'oeuvre du malaxeur américain, et ceux de nos concitoyens qui ne comprennent pas bien la valeur du bilinguisme pour la patrie américaine, ont rétréci la Franco-Américanie en lui retranchant des centres comme Burlington et Plattsburg de l'autre côté du lac Champlain, Van Buren, Rutland, Cambridge, Haverhill, Chelsea et combien d'autres!, et ont créé ce climat paroissial de zizanie dans lequel la Franco-Américanie d'aujourd'hui s'enlise comme l'Ouest central franco d'hier et comme la Louisiane lointaine.

Au siècle où tout s'éteint en Franco-Américanie, le second de notre existence en Nouvelle-Angleterre, sauf ces soubresauts de survie qui font dilater le dilettantisme de nos élites qui se fichent comme de l'an 40 de notre peuple laissé assoiffé de sa langue, quand certaines d'entre elles ne préconisent et ne facilitent que l'assimilation de notre jeunesse étudiante, parce que nos phares économiques de Woonsocket et de Manchester n'ont pas l'incandescence voulue pour faire rayonner la vie française des nôtres partout en

Nouvelle-Angleterre, voit-on poindre des espoirs nouveaux à l'horizon pour assurer une parlure française demain aux descendants de la race française d'Amérique, race intégrante du sol, au lieu de l'unilinguisme anglais des bourreaux de leurs pères? C'est dommage que nos jubilé et nos centenaires jusqu'ici n'aient pas inspirer un renouveau du patriotisme de nos pères à nos chefs de la relève.

Comme la forte émigration canadienne-française au pays s'est faite après la guerre de Sécession et que nos centres francos se sont développés quelques années plus tard, c'est toute une ère de centenaires paroissiaux qui s'apprête pour durer jusqu'à la fin du siècle. Ce sera d'abord à St-Joseph de Lowell en 1968 avec l'arrivée de notre première congrégation religieuse, les Oblats, Pittsfield, Marlboro et nos grands centres suivront de près. Ce sera l'occasion d'opérer une renaissance de vie française chez les nôtres. Que fera notre Société Historique pour inspirer des célébrations de ces événements, pour faire acte de présence à ces fêtes et pour en colliger les archives? C'est là un programme à réaliser, si on lui donne 1000 membres. Pouvons-nous les rejoindre sur le million que nous sommes? L'avenir le dira et les jeunes qui vivront, verront.

Merci aux collègues d'hier et à ceux d'aujourd'hui qui ont fait ce beau jour d'avenir dans les annales de la Société Historique Franco-Américaine, notre société littéraire et historique par excellence. Qu'elle vive à jamais avec les Amis de Lafayette!

Réunion du Bureau

17 octobre 1964

Hotel Lenox

Boston, Massachusetts

En vue de préparer sa réunion gala, le bureau se réunissait pour en tracer les lignes. Sont présents les officiers Verrette, Robert, Chrétien, Goguen et Lacerte. Les autres sont excusés.

Dans son rapport, le président l'abbé Adrien Verrette souligne que la société termine son 65^e exercice et qu'elle doit songer à étudier les moyens pour augmenter son rayonnement au milieu de

la franco-américanie. Il souligne encore son désir de choisir un successeur à la présidence après 15 ans de direction.

Il est évident que les esprits ne sont pas aux entreprises sérieuses parmi les nôtres. Il faudrait quand même établir des formules qui augmenteraient le nombre des sociétaires. Il y a quantité de compatriotes qui ignorent le travail important et indispensable de notre oeuvre. Il faudrait aller leur porter le message en personne. Le contact personnel est ce qu'il y a de plus fécond. Les vides se font au sein de la société et il faudrait les remplacer.

Le secrétaire Gérald Robert accomplit sa tâche toujours fidèlement bien qu'il soit au nombre de ceux qui sont débordés au service de nos oeuvres. La caisse est de \$901.29 et le fonds de fiducie \$3,337.59.

Le bureau décide de tenir sa réunion gala à Boston le 13 décembre et charge le président d'inviter le conférencier. Le bulletin a été distribué pour recevoir de nombreux éloges.

Réunion Gala

13 décembre 1964

Harvard Club

Boston, Massachusetts

Ce fut une autre agréable réunion des membres de la société et de leurs invités. Après l'heure sociale traditionnelle alors que les invités fraternisent, l'assistance se dirigeait à la salle Bartlett pour la tenue du gala annuel.

A la table d'honneur que présidait l'abbé Adrien Verrette se trouvaient les Seigneurs Adélard Halde, Lorenzo Lacasse, Alfred Julien et Wilfrid Paradis le conférencier, M. le juge Arthur Eno et le juge Robert Boudreau.

Message du Président

En saluant les convives l'abbé Adrien Verrette disait:

Ayant été fondée le 4 septembre 1899 ici même à Boston, notre société est donc à vivre sa 66^e année. Nous devons nous réjouir de

sa vitalité et lui souhaiter un avenir toujours profitable au service de la présence française en Amérique. Aussi, c'est avec empressement que votre président vous souhaite la plus fraternelle et cordiale bienvenue, à tous distingués invités et membres.

Notre société poursuit toujours son oeuvre fidèlement. Elle veut intéresser ses membres aux choses du passé, plus particulièrement ce passé qui nous est cher et qui enrichit nos vies. Le sens propre du mot histoire qui nous vient du grecque est "*information*". L'histoire c'est donc le récit de la vie à mesure que le temps avance. L'heure présente écoulée devient le passé et son récit informe l'avenir.

Sa Sainteté le Pape Paul VI alors qu'il était encore archevêque de Milan écrivait dans une pastorale: "*Les générations nouvelles ont les yeux tournés vers l'avenir et elles ne veulent même pas se donner la peine de faire l'inventaire de leur héritage. Le passé n'intéresse pas les jeunes. Ils croient-à tort-que le passé est une chaîne et un poids qui entravent leur recherche de nouveauté et de liberté. Ils manquent du sens historique propre à l'éducation chrétienne qui fait du passé, bien rappelé et administré, une ressource indispensable et puissante pour la conquête d'un meilleur avenir.*"

C'est donc un hommage que se rendent les membres de notre société en se proclamant les amis de l'histoire. S'ils n'ont pas le temps, le loisir ni la facilité de l'écrire, ils ont au moins l'intelligente satisfaction de savourer certaines pages qui leur sont racontées.

Si notre société n'avait jamais existé, il aurait certainement manqué un beau lustre à notre rayonnement franco-américain, de là notre devoir de lui demeurer fidèle, de grossir ses rangs et d'élargir son prestige. D'ailleurs les milliers de sociétés historiques qui existent sur le continent sont la preuve que les hommes sont intéressés au passé et le consultent pour enrichir leur existence.

Permettez moi de souligner les deuils récents que la société vient de subir. Quatre collègues distingués nous ont quittés. S.E. Mgr Paul Bernier, archevêque-évêque de Gaspé, décédé subitement à la clôture de la 3e session du Concile à Rome. Il était titulaire de notre médaille "*Grand Prix*" qu'il appréciait vivement et nous n'avons pas oublié sa brillante conférence à cette table, il y a 5 ans, sur le tricentenaire de l'arrivée de Mgr de Laval à Québec: M. le chirurgien J.-B.-Arthur Falcon, de Pawtucket, un apôtre ardent que

l'âge et la santé avaient retiré de nos réunions. Le révérend frère Wilfrid Garneau, de l'Institut des Frères du Sacré-Coeur, éducateur plus que cinquantenaire de mérite, lui aussi porteur de la médaille "Grand Prix", M. Lauré Lussier, de Manville, ancien officier et lui aussi grand ami de nos oeuvres, M. le juge Harold Dubord, de Waterville, Me., et Mme J.-B. Danis, de Millbury. Enfin, le journaliste Philippe-Armand Lajoie, titulaire "Grand Prix", mort sur la brèche après plus d'un demi-siècle indéfectible au service de notre presse. L'éloge de ces disparus se fera suivant la coutume à la réunion du printemps. Tous, nous regrettons ces vides et gardons une mémoire émue de ses bons amis.

La société salue avec joie la présence de M. Antoine Clement le dernier titulaire de la médaille "Grand Prix", S.H. le juge Arthur Eno, de Lowell, qui célèbre ses 50 ans de pratique et S.H. le juge Robert Boudreau, de la cour supérieure du Massachusetts.

Présentation du Conférencier

La société se sent très honorée ce soir d'accueillir son distingué conférencier dans la personne de Mgr Wilfrid Paradis, de Manchester. Voilà un compatriote et membre qui, depuis son jeune âge a aimé l'histoire et les siens.

Né le 23 juin 1922 à Manchester, fils de Wilfrid Paradis et d'Alice Dugré deux familles dont les parents étaient au nombre des premiers foyers de Manchester, la grand'mère Paradis, octogenaire vivant encore.

Après ses études primaires et secondaires à St-Antoine de Manchester, il entre au collège St-Anselme en 1940 pour ses humanités et répondre ensuite à l'appel de son pays durant la deuxième guerre mondiale. Il passera trois années et demie dans le service militaire en France, en Allemagne et en Autriche. Son dévouement et son héroïsme lui obtiennent la "Médaille de Bronze" et l'importante "Étoile d'Argent". Ce fut sur les champs de guerre qu'il décidait de sa vocation à la prêtrise.

De retour, il poursuit ses études théologiques au séminaire Ste-Marie, de Baltimore pour être ordonné le 10 juin 1949 à Manchester. A l'automne il devient l'heureux titulaire d'une bourse offerte par le Comité Catholique des Amitiés françaises à l'étranger. Il part avec une autre bourse *Fulbright* pour recherches en histoire.

Après trois années bien remplies en France, il revient avec un doctorat en histoire que lui décerne la Sorbonne de Paris et un doctorat en droit canonique qu'il reçoit de l'Institut Catholique de Paris.

Tout en exerçant le ministère paroissial il enseigne l'histoire à l'école secondaire Bradley durant 7 ans. Il est actuellement aumônier à l'orphelinat St-Pierre, de Manchester.

L'autorité épiscopale avait reconnu ses brillantes qualités. Il deviendra membre de la cour matrimoniale du diocèse et Défenseur du Lien en 1957 et puis vice chancelier. C'est en 1962 qu'il reçoit les honneurs de Rome en devenant Camérier Secret de la maison du Pape et récemment secrétaire particulier de son évêque, S.E. Mgr Primeau.

Mais son plus grand privilège fut probablement celui d'accompagner son évêque aux 3 sessions du Concile du Vatican à titre de "péritus" soit "expert". Tout le diocèse se réjouissait de l'honneur qui lui était conféré d'autant plus qu'il est probablement le seul prêtre franco-américain à fréquenter les pères conciliaires. Cette expérience, fut certainement très riche et en observateur judicieux qu'il est, nous savons que Mgr Paradis a dû recueillir des notes abondantes et très intéressantes sur son séjour à Rome. C'est pourquoi nous avons intitulé pour lui sa conférence: "*La vie à Rome durant le Concile*". Je m'empresse de le céder à votre admiration.

Conférence de Mgr Paradis

Médaille "Grand Prix"

L'occasion était toute désignée pour permettre à la société d'honorer d'une façon particulière notre très distingué conférencier.

Mgr Paradis est docteur en histoire de la Sorbonne à Paris et le seul compatriote croyons-nous à porter ce haut grade. Ses brillantes études en Europe lui ont permis de se spécialiser en histoire.

A son retour en 1953 il nous donnait une intéressante causerie sur "Les impressions d'un étudiant franco-américain au sein de la France catholique". L'année suivante, il nous revenait avec une étude très fouillée et charpentée sur "La législation du mariage au

Canada sous le régime français". Déjà à peine dans la trentaine il nous étalait ses talents qui présageaient ses nombreux succès.

Homme de livres, possédant une belle culture Mgr Paradis a donné de nombreuses conférences toujours très appréciées. Sa parole mesurée appuyée par un comportement de seigneur et une grande délicatesse le servent merveilleusement pour nous attacher à sa personne.

Les années lui permettront sans doute de parachever ses projets en histoire. Nous lui souhaitons ardemment.

Il était bien naturel que la société songe à ajouter Mgr Paradis sur la liste des titulaires de sa médaille "Grand Prix". Cette remise veut donc être un hommage d'affection et d'admiration bien mérité.

C'est donc pour moi une joie profonde pour des raisons personnelles que Mgr connaît, de lui remettre au nom de la société et des franco-américains, cette médaille l'oeuvre de notre regretté sculpteur Lucien Gosselin.

Mgr Wilfrid Paradis, j'ai l'honneur de vous proclamer titulaire de la médaille "Grand Prix" de la Société Historique Franco-Américaine et je vous invite à la recevoir.

II

Eloges des Membres Disparus

Mgr Charles-Edouard Burque

1884-1963

Charles-Edouard Burque, curé de St-Charles Borromée à Dover que nous avons connu intimement et aimé dès le début de notre sacerdoce était l'image de la bonté. Nous avons rarement rencontré un prêtre plus disposé à rendre service et à se donner aux âmes, car c'est bien là la mission par excellence du ministre des autels.

D'une nature généreuse, sensible, expansive et simple dans le plus beau sens, il avait le don de se dépenser sans compter. Il avait même gardé une certaine naïveté native qui donnait à ses gestes un sens prenant. Il donnait l'impression quand il abordait un cas comme si c'était le seul qui l'engageait. On comprend qu'il y mettait toute son âme car c'est bien au service de l'Eglise qu'il avait consacré sa vie.

Vraiment, il y avait en lui un charme qui ne pouvait jaillir que de sa sincérité même s'il faut parfois mesurer le dévouement à travers des dimensions que nous reconnaissons souvent trop humaines.

Mgr Burque était issu d'une belle famille de Nashua, au New Hampshire comme nos centres en ont tant produit. Il naquit le 1er janvier 1884, aîné d'Alphonse Burque, marchand de bois et de charbon et marchand de liqueur et de Marie-Louise Dutily. Nous avons connu et admiré cette bonne mère.

La famille Burque demeurera toujours très unie et c'est à son honneur. L'abbé Burque disait souvent que le Ciel l'avait béni car il demeurerait le symbole familial qui réunissait en ce Jour de l'An tous les êtres qui lui étaient chers.

Il fréquente l'école de sa paroisse St-Louis de Gonzague que dirige Mgr J.-B.-V. Milette, un pasteur assez zélé qui n'épouse pas trop les innéités de son peuple.

L'abbé Burque termine ses études. Il devient professeur au Collège Ste-Marie de Monnoir. Il excelle dans les mathématiques sa carrière semble assurée. Hélas le collège entre dans des tracta-

tions insollubles. Les autorités sont intransigeantes et bornées avec la résultante que le collège disparaît.

Ordonné prêtre le 5 juillet 1908 en sa paroisse St-Louis de Gonzague, de Nashua par S.E. Mgr Georges-Albert Guertin, l'abbé Burque retourne dans son diocèse d'adoption de St-Hyacinthe pour exercer le ministère à Sainte-Angèle et à Farnham. En 1914 il revient dans son diocèse d'origine Manchester et il sera vicaire à Manchester, auprès de Messire Joseph-Augustin Chevalier, fondateur de St-Augustin, à Laconia et à Berlin pour devenir ensuite curé à North Stratford, et à Troy avant de prendre la direction de la paroisse St-Charles Borromée, de Dover en 1939.

Il exerce un paternel ministère aimé de tous ses paroissiens. Il est charitable, hospitalier toujours au poste. En 1958, il atteint son cinquantenaire de sacerdoce. Il est nommé prélat vers cette date et un peu plus tard conseiller diocésain mais la maladie et la faiblesse l'empêchent de se rendre compte de cette responsabilité.

Il décède le 12 juin 1963 dans sa 80e année dont 55 de prêtrise. Il est inhumé avec les siens à Nashua.

Abbé Robert Bellefeuille

1889-1964

(Abbé Doria Desruisseaux)

Le 19 décembre 1914, à Montréal, j'avais l'occasion d'assister pour la première fois à une ordination sacerdotale et aussi, j'ajouterai, de faire connaissance avec M. l'abbé Robert Bellefeuille, un des ordonnés de cette classe. Cette année-là, j'étais entré au séminaire de Philosophie. C'était le privilège des philosophes d'assister aux ordinations qui se déroulaient dans la Basilique métropolitaine de St-Jacques le Majeur. Installé dans le sanctuaire, je pouvais voir ce long défilé de diacres, monter la grande allée, habillés dans leurs aubes, surmontées de l'étole, portant sur le bras gauche leurs manipules et leurs chasubles, en tenant dans leurs mains droites le cierge d'ordination. Parmi ces élus, il y en avait un en particulier que mes yeux ne quittaient pas. Je le revois encore aujourd'hui, dans ma mémoire, s'avancant à pas surs, tête

blonde et haute, un peu trappu, aux regards vifs et intelligents, se disant fier de pouvoir monter à l'autel. Il semblait vouloir sortir de sa poitrine gonflée ces paroles qu'il avait chantées lors de sa prise de soutane:

Seigneur, mon Dieu, je te donne ma vie,
Heureux d'avoir entendu ton appel
Et ressentis dans mon âme ravie,
Les avants gouts des délices du ciel.

Ce jeune homme s'avançant donc convaincu que Dieu l'avait choisi pour devenir son disciple, son apôtre. Et moi j'épiais tous ses mouvements, et dans cette première rencontre, je l'ai aimé, comme Notre Seigneur avait aimé ce jeune homme de l'Evangile qu'il invita à le suivre. Ce jeune homme que j'ai vu ordonné prêtre en 1914 n'est autre que celui dont je fais l'éloge aujourd'hui, M. l'abbé Robert Bellefeuille. Il naquit à Mont Carmel dans le Comté de Lavolette, au Québec. Après sa naissance ses parents émigrèrent à Manchester où son père s'établit dans le commerce d'épicerie.

Robert fit ses études primaires à l'école St-Augustin. Il poursuivit ensuite ses études classiques au Collège des Trois Rivières. Il fit ses études Théologiques au Grand Séminaire de Montréal d'où il fut ordonné prêtre par Son Excellence Mgr Paul Bruchési, le 19 décembre 1914.

Il chanta sa première messe en l'église St-Augustin de Manchester au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Le 8 janvier 1915 il fut assigné, comme vicaire, à la paroisse St-François Xavier de Nashua où il jouit jusqu'en février 1926 d'une grande réputation de prédicateur et d'organisateur. J'ai été moi-même vicaire à cette même paroisse en 1930 et je ressentis encore à ce moment là l'influence et la portée des organisations du P. Bellefeuille.

De là, il fut transféré à la paroisse de Ste-Anne de Berlin jusqu'en 1929 où il faillit mourir d'une opération qui l'obligea de prendre un repos de quelques mois. Après son rétablissement il fut assigné à la paroisse St-Antoine de Manchester qu'il quitte pour devenir curé en novembre 1932, de la paroisse St-Pierre de Farmington jusqu'en 1937 où il fut transféré en la paroisse Ste-Marie de Salmon Falls. En 1941 il devint curé de St-Léo de Gonic, poste

qu'il occupa jusqu'à sa mort qui arriva soudainement le 25 mars 1964. Je n'ai pas connu l'abbé Robert Bellefeuille avant son ordination, mais je suppose et j'en suis convaincu qu'il a dû faire retentir le Collège des Trois Rivières du bruit de son esprit et de sa science, parce qu'il était intelligent, fin et sagace. Il a dû se faire admirer de tous ses compagnons de collège pour son humour, sa finesse et sa psychologie.

Le P. Bellefeuille dans son ministère comme vicaire ou comme curé a joui de la plus haute estime de ses confrères prêtres. Son humour, ses réparties amusaient toujours les confrères. J'en suis convaincu puisque je l'ai connu de 1919-1964. Une des fonctions principales du prêtre est de parler au peuple. Je puis dire que le P. Bellefeuille s'est distingué dans ce devoir important.

On peut lui appliquer ces paroles que nous trouvons aux Livres des Actes: "Pour nous, nous demeurons appliqués au ministère de la parole."

Au style, simple, clair, concis avec ses comparaisons adaptées il savait se faire écouter et captiver son auditoire.

Il savait servir à ceux qui l'écoutait la nourriture que Notre Seigneur voulait servir au monde.

Il était de plus, charitable. Cette charité qui s'étend à tout le monde et dans son sens le plus large et le plus préféré. Il comprit ces paroles de St-Paul: Que celui qui donne le fasse de grand coeur. Il exerçait la miséricorde en souriant.

Il sympathisait avec la souffrance. Il compatissait avec la souffrance. Il aidait à ceux qui ont besoin. Beaucoup en ont la preuve. Surtout les religieuses, elles ne manquaient de rien chez lui et ailleurs.

Par sa sagacité et aussi par la faveur des hasards il réussit à amasser quelques biens qu'il distribua aux communautés religieuses, qui peuvent dire après sa mort qu'il a été pour elles, un bienfaiteur insigne et souverain. Le P. Bellefeuille a été aussi un bon patriote franco, loyal aux traditions des ancêtres. Il a toujours favorisé nos mouvements francos, nos organismes culturels et sociaux pour demeurer toujours ce qu'il était: descendant de canadiens français. Dans ce membre disparu, nous voulons aujourd'hui saluer le prêtre,

le compatriote franco au coeur et à l'âme charitables. Sur sa tombe je veux déposer l'hommage de notre souvenir et le tribut de nos humbles prières.

R.P. Joseph Fontaine M.S.

1916-1964

(R.P. Roland Bedard M.S.)

Cinq mois se sont écoulés depuis la mort de notre bien-aimé confrère, le R.P. Joseph Fontaine M.S. et les souvenirs ne cessent de revivre dans sa famille, sa communauté et dans tous les cercles sociaux où il a oeuvré. La vie religieuse, sacerdotale et patriotique du bon Père Fontaine fut courte mais elle a laissé une marque qui ne s'effacera pas facilement.

Joseph Fontaine naquit à Fall River, Mass. le 10 mai 1916. Ses parents, Ferdinand Fontaine et Hélène Morin, étaient foncièrement chrétiens. Le père en plus d'être un homme d'église était un ardent patriote. Homme extrêmement brillant, il n'avait pas eu la bonne fortune d'une éducation supérieure. Mais comme bien d'autres, il en était un qui prêchait plus par l'exemple que par la parole. C'est de lui et de sa bonne maman, ferme et convaincue, que le Père Fontaine avait reçu une large part de son héritage religieux et français.

Pendant son cours primaire à l'école paroissiale St-Mathieu, il se signala par sa précocité et son intelligence supérieures. Bien que très fragile de santé, ce qui l'obligeait à manquer plusieurs semaines de classes par année, il arrivait toujours à décrocher la première place. Ce fut à cette école où guidé par une religieuse à l'âme profondément salettine que le jeune homme sentit le premier appel à la vie sacerdotale et religieuse. Il aurait voulu rentrer au Séminaire des Pères de La Salette à Enfield dès l'année de sa graduation. Cependant, les Pères ne pouvaient pas, cette année-là, accepter de nouvelles recrues. Il dut donc faire un an d'école supérieure au Morton High de Fall River. L'appel persistait. Au mois de septembre 1934 il rentrait au Séminaire d'Enfield. Là, il compléta ses humanités. Elles seront cependant interrompues par son année canonique qu'il fera au Noviciat de Bloomfield, Conn. Après sa philosophie, il se rendra au Séminaire d'Attleboro comme l'un des fondateurs. C'est-là qu'il complètera son cours de Théolo-

gie. Il sera ordonné prêtre le 29 juin 1945 en la cathédrale de Fall River, Mass. par son Excellence Mgr James-E. Connolly, alors évêque coadjuteur de ce diocèse.

Depuis 1940 où les Pères de La Salette avaient lancé au public la revue "Celle Qui Pleure," le Frère Fontaine d'alors en avait été un des principaux animateurs et collaborateurs. Cette expérience lui valut de recevoir comme première obédience la rédaction de la revue. Il s'adonna à ce travail pendant cinq ans. Non seulement s'occupera-t-il de la rédaction, mais il fera la tournée de la Nouvelle Angleterre, annonçant la revue dans toutes les paroisses où des curés amis lui ouvrirent la porte de leur cœur et de leur église.

En 1955, ses supérieurs, reconnaissant en lui non seulement des capacités intellectuelles supérieures mais un éducateur accompli, lui confiaient la direction du Petit Séminaire d'Enfield. Il devint en 1956 le Supérieur et le Directeur du Collège d'East Brewster, Mass. Tout en maintenant ces charges de direction, il demeura professeur de français. Ses anciens élèves sont unanimes à dire avec quel haut degré de compétence il donnait ses cours. S'il a si bien réussi, c'est grâce à son intelligence vive et à son amour constant pour la langue française. En 1959, il devient directeur des pèlerinages au Sanctuaire d'Enfield, poste qu'il occupa pendant deux ans. C'est pendant ce stage au Sanctuaire d'Enfield qu'il souffrit les premiers attaques de la maladie qui devait miner toutes ses forces physiques.

1961 le voit revenir à ses anciens amours—professeur de français à East Brewster. Pendant toutes ses années de professorat, de directorat et d'apostolat, le Père Fontaine ne se contenta pas de limiter ses influences au petit cercle d'études à l'intérieur de sa communauté religieuse. Avec l'assentiment et l'encouragement de ses supérieurs, il prêta un généreux concours aux différents organismes franco-américains. Il sera même actif dans la Société Historique et dans le Comité de Vie Franco-Américaine. Pendant plusieurs années, il sera secrétaire de l'Alliance des journaux franco-américains. C'est à cause de toutes ces œuvres et pour récompenser ce jeune animateur de tous ses nobles efforts qu'en 1959 le gouvernement de la République française lui accorda les Palmes Académiques.

On peut dire à son honneur que le Père Fontaine mourut à la tâche. Quelques jours avant le 4 janvier 1964, il se levait de son

lit de souffrances pour corriger des concours présentés par ses élèves de littérature française. Il entrevoyait avec plaisir la possibilité de reprendre ses cours au deuxième semestre. Mais Dieu en avait décidé autrement. S'il n'est pas ici pour continuer son oeuvre, ce qu'il a fait généreusement pour les autres se perpétuera dans ses élèves, ses confrères et ses compatriotes.

Dr R.-Wilfrid Delaney

1901-1964

(J.-Henri Goguen)

Ce n'est pas sans émotion que je me lève en ce moment pour faire l'éloge du grand disparu que nous retrouvons dans le souvenir du Dr Wilfrid Delaney. Pendant de longues années une amitié intime nous liait; nos familles se visitaient; nous partagions souvent nos moments de loisirs; ses amis même étaient les miens. Nous étions associés dans l'organisation de multiples mouvements en faveur de la conservation de nos traditions ancestrales et de l'avancement des nôtres aux Etats-Unis. Dans toutes ces activités, j'ai très souvent bénéficié de ses sages conseils. Je me sens donc envahi par les sentiments les plus divers, au point qu'il m'est difficile de vous dire ce que je considère comme la qualité dominante de ce compatriote. Il fut en effet un homme aux attributs multiples. Mais ce qui vaut mieux encore, il sut mettre à profit les dons qu'il avait reçus de la Divine Providence.

Digne fils de l'Acadie, Wilfrid Delaney vit le jour aux Iles-de-la-Madeleine, le 26 juillet 1901. On dit que les grandes âmes reflètent en quelque sorte la couleur de leur pays natal. Je crois que cela s'applique de façon éclatante à la personnalité que fut notre cher défunt. Les Iles-de-la-Madeleine . . . Ce sont ces petits promontoires du golfe St-Laurent, non loin des côtes de l'Île-du-Prince-Edouard. Ces îlots constamment battus en brèche par la mer et les vents; sculptés à même le roc par la furie des flots mais défiant toujours les caprices de la nature. La vie est rude dans ces parages. Les habitants ne le sont pas moins. Et leur vie, malgré tout, s'écoule sous l'un des plus beaux ciels du Canada français. Rudesse et beauté du paysage semblent façonner l'âme des habitants, pétrie elle aussi de force et de grandeur.

Le jeune Wilfrid Delaney devait manifester d'une manière éclatante, au cours de sa vie, les caractéristiques de son âme

acadienne, aux couleurs de son pays natal. Contraint de s'éloigner de son rivage pour aller faire des études supérieures à Québec, puis à Montréal, il gardera toujours une certaine nostalgie de son lieu d'origine. C'est pourquoi il ne cessera de créer autour de lui une atmosphère française, comme s'il cherchait à conserver à tout prix l'ambiance de ses jeunes années. Désireux d'abord de se vouer à l'enseignement, il décrochera son diplôme à l'Ecole Normale Laval, de Québec, en 1920. Il se rendra ensuite à Montréal afin de se spécialiser dans les sciences. Et c'est pendant son séjour dans la métropole canadienne qu'il optera définitivement pour la profession de dentiste et qu'il obtiendra son immatriculation à l'Université de Baltimore, Md. Mais déjà, durant son stage à Montréal il avait fait ses premières armes dans le mouvement de la survivance française, par sa collaboration au secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste de cet endroit. Il contribua même des articles de belle tenue à la "Revue nationale" et à "L'Oiseau bleu".

Ses études en art dentaire terminées, il alla s'établir à Cambridge, Mass. Quel motif lui avait indigné ce choix? Impossible de le savoir au juste. Mais on suppose logiquement que la forte proportion d'Acadiens vivants dans les parages de Cambridge et de Boston a dû l'influencer dans sa décision. Impossible de s'y méprendre. Malgré son nom à résonance étrangère, le Dr Delaney est de descendance française; il a le cœur français, et sa mentalité française le porte irrésistiblement à rallier ses compatriotes, à les encourager par la parole et par l'exemple. Nous l'avons dit déjà, c'est une âme bien trempée, qui ne recule pas devant l'obstacle. Doué en plus d'une intelligence vive, d'une personnalité à la fois aimable et attachante, il a tôt fait de réunir autour de lui une nombreuse clientèle qui fait appel à ses talents professionnels, et une foule d'amis attirés par sa cordialité débordante. Mais le Dr Delaney n'est pas un homme à s'épanouir en champ clos. Son activité, on le conçoit, n'allait pas tarder à déborder le cadre de sa ville résidentielle ou même de son Etat. C'est toute la Nouvelle-Angleterre, c'est toute la Franco-Américanie qui allait bientôt devenir son champ d'action. Ce caractère énergique et entreprenant a même pu mener de front ses activités dans le monde scientifique et dans le domaine culturel français. Disons de suite qu'il a réussi d'une façon merveilleuse sur les deux tableaux. Toutefois, si son intelligence était partagée entre ces deux programmes, son cœur, lui, ne fut jamais partagé; il resta toujours foncièrement franco-américain.

En homme pratique, le Dr Delaney savait que pour donner sa pleine mesure il devait prêter son concours à l'une ou l'autre de



Old Colony House, Newport, R.I.



Remise de la médaille "Grand Prix" à Antoine Clément,
16 mai 1964, Old Colony House.



Bureau du Conseil de la Vie Française en Amérique. Assis: Mme Reine Malouin, Me Paul Gouin, R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., président, abbé Adrien Verrette, chancelier, Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire. Debout: Ernest Desormeaux, Jean-Jacques Tremblay, Juge Yves Bernier, Alphonse Comeau, Mgr Maurice O'Bready, Armand Godin.



Conseil de la Vie Française en Amérique. Réunion plénière, Québec, 16 septembre 1964.

nos grandes sociétés nationales. C'est pourquoi, dès le début de sa carrière professionnelle il s'enrôla sous la bannière de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Son initiation remonte au mois de février 1926, alors qu'il était admis dans le Conseil Larocque de Cambridge. Sans ralentir son élan vers ses autres entreprises, l'Union Saint-Jean-Baptiste allait ouvrir pour lui de nouveaux horizons et lui offrir l'occasion d'exercer une action encore plus concertée et plus constructive chez ses compatriotes. Au fait, son enthousiasme communicatif le mène partout: aux assemblées des Conseils, aux initiations des membres, aux installations d'officiers, aux célébrations de toutes sortes, où il lui arrive de remplir tout à la fois le rôle de conseiller, de planificateur et d'organisateur. Mais c'est surtout après le treizième Congrès de la Société, tenu à Hartford, Conn., au mois d'octobre 1933, que le Dr Delaney a donné à la Société le meilleur de lui-même. Car à ce Congrès, il avait été élu pour la première fois conseiller général; fonctions auxquelles il allait être réélu aux quatre Congrès suivants. De ce fait, le Dr Delaney voyait son action transposée à l'échelon national de la Société, sans pour autant perdre de vue la nécessité de continuer son travail au niveau local ou immédiat. On le verra donc, d'une part, oeuvrer pour la Société Historique Franco-Américaine, pour le Canadian Club de Boston ainsi que pour l'Association des Dentistes franco-américains, dont il fut l'un des fondateurs, et, d'autre part, déployer une énergie sans borne afin d'assurer le succès de certaines grandes fêtes de la Société, plus particulièrement les manifestations qui ont couronné le quinzième Congrès, à Boston, en 1941, et la célébration du cinquantenaire de fondation de l'Union Saint-Jean-Baptiste, au dix-septième Congrès, toujours à Boston, en 1950.

Mais ce mécanisme humain, même s'il est de bonne trempe, même s'il est activé par un cœur généreux, finit par s'user à la tâche. C'est ainsi qu'au Congrès de Springfield, au mois de mai 1954, le Dr Delaney jugeait opportun de ne pas poser de nouveau sa candidature au poste de conseiller général, afin de ménager sa santé déjà menacée.

Il y a juste dix ans de cela, et la bonne fortune semblait sourire à notre estimé compatriote lorsqu'il fut emporté par un fâcheux accident. Le 22 février, en effet, le Dr Wilfrid Delaney expirait à l'hôpital Mt. Auburn, de Cambridge, des suites d'une chute à domicile. Il n'avait que soixante-deux ans.

Cet excellent compagnon de jadis nous a quittés pour toujours. Mais il vivra longtemps par le souvenir chez ceux qui ont eu le

privilege de connaître la profondeur de son amitié et la douceur exquise de son âme généreuse. C'est Victor Hugo qui a dit: "Celui qui n'aime pas profondément sa patrie ne sera jamais que la moitié d'un homme". Eh! bien, le Dr Delaney a aimé passionnément sa patrie. Et les siens, en retour, le lui ont rendu dans la mesure où ils étaient capables. Il fut l'objet de plusieurs manifestations d'estime et d'admiration. Il reçut même des doctorats honorifiques de l'Université de Montréal et de l'Université de Moncton. Il est donc juste et à propos que sur la tombe de ce fils de chez nous je vienne, en mon nom propre et au nom de tous les miens, déposer l'hommage posthume de notre reconnaissance profonde et durable, espérant que le Dieu d'amour qui l'a rappelé à lui lui fera connaître nos intentions, au sein d'une éternité heureuse. Un bonheur qu'il a certes mérité parce que, sur terre il a bien servi son Dieu, sa patrie et toute la Franco-Américanie.

Roméo-Didace Raymond

1889-1963

Nous avions demandé à notre collègue Philippe-Armand La-joie, de Fall River, de préparer l'éloge de M. Raymond, mais la mort de sa mère nonagénaire l'en empêcha. La biographie de M. Raymond sera donc versée aux archives. Nous voulons cependant souligner quelques traits du disparu.

Roméo-Didace Raymond naquit à Fitchburg le 1er avril 1889, fils de Jean-Didace Raymond et de Delphine Dumas. A la mort de son père en 1893 il retourne au Canada avec sa mère. Il revient à Fitchburg en 1906 âgé de 17 ans. Il est au service du journal *L'Opinion Publique* à Worcester dirigé par les frères Beslilse et y demeure jusqu'en 1930 alors que le journal cesse de paraître. Il passe alors au *Worcester Telegram*.

En 1932, il entre au service de *La Justice* de Holyoke dirigée par Joseph Lussier. En 1939 ce dernier âgé cède son entreprise à M. Jacques Ducharme mais celui-ci n'y trouve pas goût et en 1941, M. Raymond devient propriétaire de l'imprimerie et du journal. Il en garde la direction jusqu'à sa mort quoique depuis quelques années il s'occupait seulement de la préparation du journal. Il aimait bien nos oeuvres et était très respecté au milieu des siens.

Membre de notre société depuis plusieurs années il décédait le 9 janvier 1964 à l'âge de 74 ans.

M. Gabriel Crevier écrivait de lui:

“La presse franco-américaine, si durement éprouvée de toutes manières depuis quelques années, vient de recevoir un autre coup par la mort de M. Roméo-D. Raymond, rédacteur de *La Justice de Holyoke* depuis 1941. Cet excellent Franco-Américain, bien connu dans le comté de Worcester, Mass., où il avait fait ses premières armes, était estimé davantage dans la région de l'Ouest du Massachusetts, où, depuis au-delà de trente ans, il faisait à sa manière et de son mieux oeuvre de survivance française.

Homme aux multiples aspects, il offre à l'observateur tant soit peu perspicace plusieurs motifs d'intérêt. Tout d'abord, il eut toujours à son avantage un beau physique, une personnalité plutôt attachante et un certain esprit gaulois qui lui donnait un cachet tout à fait particulier. Ajoutez à cela qu'il avait une imagination sans cesse à l'affût du nouveau et du geste opportun, et vous comprendrez que ce journaliste improvisé ait eu comme point de départ l'humble case d'un simple typographe, et comme port d'arrivée, la direction de l'un des plus vieux journaux de langue française de la Nouvelle-Angleterre.”

III

Le Conseil de la Vie Française en Amérique

28e session plénière

15-18 septembre 1964

Québec

La vingt-huitième session débutait mercredi soir le 15 septembre au siège social du Conseil, rue d'Auteuil sous la présidence du R.P. Thomas-Marie Landry. Dans son discours inaugural il déclarait: *"Nous essaierons de prendre, une fois de plus, le pouls de la vie canadienne-française et de la vie franco-américaine à travers le continent. Nous nous arrêterons longuement à réfléchir en particulier sur deux questions d'une importance souveraine pour l'avenir du Canada français et qui, à elles seules, puisqu'il faut les poser, reflètent bien le caractère dramatique et angoissant du moment historique que la nation canadienne-française doit traverser présentement afin d'arriver à son légitime épanouissement. Ces graves problèmes du bilinguisme et du biculturalisme canadiens d'une part, de "l'aggiornamento" de la constitution du pays d'autre part, étudions-les avec toute la lucidité, tout le courage et toute l'assiduité que nous pourrions y mettre. Ils intéressent le Conseil de la Vie française au plus haut point, puisqu'ils se situent au cœur même des préoccupations qui constituent en somme notre raison d'être, d'agir et de durer, le bien des collectivités françaises de l'Amérique...du..Nord.".....*

La messe de la session avait lieu dans la chapelle des Martyrs, rue d'Auteuil, célébrée par l'abbé Adrien Verrette avec sermon par le R.P. Garceau, s.j. Au cours des réunions, les membres assistaient au lancement de deux ouvrages publiés par des membres du conseil, *"Signes Perdus"* de Mme Reine Malouin et *"Acadiens de l'Île du Prince Edouard"* traduction anglaise par le professeur J.-Henri Blanchard. Le R.P. Landry faisait les présentations. Le consul général de France, à Québec, M. Gérard Picard recevait les membres au Consulat. Une réunion spéciale avait lieu à la Maison Montnorency et le vendredi soir, le Conseil se réunissait au siège social de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Le Conseil rendait hommage à ses membres disparus: M. le juge J.-A.-S. Plouffe, de North Bay, Ontario, membre fondateur, M. le docteur Roméo Blanchet, de Québec, ancien président, MM. Antonio de Margerie et Louis De May, anciens membres, de la

Saskatchewan, Mgr Hilaire Chartrand V.G., d'Ottawa, et Mgr Oscar Racette V.F., de Verner, Ontario et Mgr Adelard Godbout, P.D., curé de St-Jean-Baptiste, Dalousie, N.B., tous trois membres de l'Ordre de la Fidélité Française. Trois nouveaux membres étaient accueillis, MM. Conrad Lavigne, de Timmins, Ontario, Gérard Robert, de Manchester et Henri Bergeron, de Montréal.

A l'Ordre de la Fidélité Française le Conseil recommande la nomination de S.E. Mgr Aimé Décosse, évêque de Gravelbourg, Mgr Eugène Guérin, du diocèse de Springfield, Mass. et Mme R.-A. Sauvé-Boult d'Ottawa. La médaille d'Or du Conseil sera octroyée à Me Leonidas Bachand, de Sherbrooke et à Mlles Monique Bureau, des Trois Rivières et Laure Gaudreault, de la Rivière du Loup.

Les commissions sont choisies pour suggérer à la plénière les décisions à prendre, c'est ainsi que le travail de la session peut obtenir des résultats pratiques et profitables. Les commissions des nominations, de la régie interne, des relations extérieures, sur l'avenir politique du Canada et des vœux se réunissent à plusieurs reprises pour faire leur rapport.

Au compte de la Fraternité Française, elle a distribué la somme de \$58,000.00 à diverses oeuvres. Cette somme provenait de la souscription 1963.

En plus de ses communiqués à la presse et à la radio, le Conseil publiait au cours de l'année son calendrier, Le Bottin des Sociétés Patriotiques, son "Enquête économique chez les groupes acadiens et canadiens français hors du Québec et son rapport à la Commission Royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme", un document que la revue Relations commentait en ces termes: "un ouvrage sérieux, bien documenté, centré sur l'essentiel et qui donne le ton en la matière; si les recommandations qu'il propose étaient intégralement appliquées, nul doute qu'elles apporteraient à la nation canadienne-française réconfort et salut."

Au sujet de l'ouvrage de Mgr Paul-Emile Gosselin, secrétaire du Conseil *"L'Empire français d'Amérique"* publié en 1963, la même revue Relations disait: "un ouvrage sans prétentions littéraires mais d'une incontestable utilité."

La Semaine Française en mai à l'occasion de la perception dans le Québec du *"Sou de la Pensée Française"* obtenait encore

un beau succès avec la collaboration de l'Acelf et de la revue "*L'Enseignement*".

Au cours des délibérations le Conseil se déclare en faveur du rapatriement de la Constitution canadienne pour recevoir des amendements qui sauvegarderaient les droits du Québec et des Canadiens français à travers le Canada. C'est le projet Fowler

L'enquête économique qui avait été provoquée par le Conseil ne semble pas se prolonger avec trop d'efficacité malgré les promesses de la commission.

Le Centenaire de la Confédération préoccupe le Conseil. Quelle ampleur prendra cet événement? M. Desormeaux qui siège dans cette commission du centenaire affirme que l'esprit est satisfaisant mais que le problème est l'absence des membres canadiens français. Il y aurait tant de belles projections dont les nôtres pourraient se prévaloir.

Au sujet de la Commission Laurendeau-Dunton sur le bilinguisme et le biculturalisme, le Conseil constate que la commission a donné peu de résultats jusqu'ici sauf de susciter un éveil dans le pays autour d'un problème urgent. Le Conseil paraîtra avec son mémoire imprimé. L'entente entre les canadiens anglais et français est nécessaire afin d'éviter les sautes de fanatisme. Elle est possible et il faut la favoriser mais pas en sens unique.

Le Conseil des Associations canadiennes-françaises d'éducation a tenu son congrès le 19 septembre à Québec sous la présidence de M. Ernest Desormeaux. L'Association assure le Conseil par son secrétaire François Rivard de son entière collaboration.

De même les Etats-Généraux, un nouvel organisme qui grouperait des représentants de toutes les provinces du Canada compte appuyer le Conseil.

Le Conseil se prononce en faveur d'un drapeau canadien sans indiquer la confection et il favorise le "*O Canada*" comme hymne national laissant aux canadiens anglais le soin de leur traduction.

Les Instituts Familiaux du Québec ont continué leur encouragement aux boursières acadiennes sous la direction de Mlle Monique Bureau portant à près de 300 le nombre des étudiantes depuis la fondation de l'œuvre en 1940.

Le Conseil est toujours anxieux de multiplier ses présences aux grandes manifestations de vie françaises sur le continent afin d'y apporter son message de solidarité. La liste de ses délégations est longue et elle atteste le souci du Conseil d'encourager sur place les initiatives des divers groupes, congrès, centenaires, réunions, festivals et autres déploiements se rapportant au rayonnement de notre culture française. Il suffit de parcourir les procès verbaux pour constater que d'un océan à l'autre à toutes les époques de l'année le Conseil est présent pour remplir son rôle d'animateur.

Les voyages de la Liaison Française se multiplient chaque année afin de permettre aux amis de Conseil de visiter l'Amérique Française, l'Europe même, le Mexique et autres pays. Cette agence se révèle un puissant moyen de propagande utile.

D'intéressantes considérations sont soumises au Conseil par les divers groupes sur le continent. Au Cap Breton (diocèse d'Antigonish), d'après M. Rémi Chiasson, la situation semble s'améliorer. La Société St-Pierre fait du progrès. Avec l'encouragement du Ministère des Affaires Culturelles, la société a procuré des cours d'été à 24 instituteurs de français. Pour la région ce fait est d'une grande importance.

En l'Île du Prince Edouard, malgré ses incessants plaidoyers depuis 1938, M. J.-Henri Blanchard doit avouer que la situation faite aux Acadiens de l'Île au point de vue religieux n'est pas satisfaisante. Il est trop perspicace pour se tromper. Le travail admirable accompli par la Société St-Thomas d'Aquin qui compte 36 succursales semble neutralisé par l'attitude des autorités supérieures. On suggère des représentations à la délégation apostolique.

En Franco-Américanie, la situation devient moins belle chaque année à cause du nombre grandissant de compatriotes qui ne s'intéressent plus à leur idéal ou même qui l'abandonnent cavalièrement. L'heure de la ressaisie n'est plus. Il faut songer à la conservation de ce qui reste de cet étonnant phénomène de la Vie Franco-Américaine en Nouvelle Angleterre. Les liens avec le Québec ne doivent jamais être brisés.

En Ontario, l'Association Canadienne Française d'Éducation d'Ontario a connu des triomphes. M. Desormeaux n'y voit pas de limite. Il appert cependant que les démarches sont toujours laborieuses dans les diocèses de langue anglaise. L'indifférence croît également chez un certain nombre de franco-ontariens.

La nouvelle Maison Franco-Ontarienne est une réalité digne d'admiration, rue Botler à Ottawa. L'école normale de Sudbury est un projet nécessaire. La nouvelle liturgie dans les milieux mixtes cause des ennuis.

Les problèmes dans les provinces de l'Ouest se rapportent surtout à l'éducation à cause de l'injustice des lois scolaires. Le Manitoba se maintient avec peine. Le docteur Laflèche fait rapport sans éluder les faits. Il semblerait que dans le domaine de l'éducation des Ecoles Normales au Manitoba apporterait un grand soulagement.

En Saskatchewan, on demeure optimiste malgré les problèmes. De nombreuses activités dans tous les domaines attestent la détermination des canadiens français de cette province divisée en deux secteurs à cause des distances, Gravelbourg et Saskatoon.

Au congrès de mai, Roland Pinsonneault est élu à la présidence de l'Association Catholique Canadienne Française de la Saskatchewan. Le ministère de l'éducation dans la province se montre favorable à la nomination d'un directeur de l'enseignement français et d'un visiteur des écoles canadiennes françaises. Le concours annuel de français dirigé par l'association réunissait en juin 3633 élèves.

Dans son rapport sur l'Alberta, le juge André Miville-Déchene se montre optimiste. L'Association Canadienne-Française de l'Alberta a été très active. Elle a organisé une librairie française "Scola" et publié l'Almanach Franco-Albertain qui fait connaître les effectifs.

Pour venir en aide à l'Association un projet d'assurances générales de concert avec le mouvement Deshardins et La Sécurité sur le plan familial peut obtenir des subsides intéressants.

Le R.P. Landry assistait au congrès de l'Association tenu à Edmonton les 17 et 18 avril alors que Me Lucien Mayrand, ancien procureur général était élu à la présidence.

Le grand problème est toujours autour de l'enseignement du français, aussi l'Association des Commissaires bilingues de l'Alberta et l'Association des Educateurs bilingues de la province s'emploient à améliorer la situation. C'est dans cet esprit que le collège St-Jean Edmonton a été affilié à l'université de l'Alberta.

Me Louis Desrochers, ancien président de l'Association a été nommé au nombre des gouverneurs de l'université de l'Alberta et M. Roger Motut, vice doyen de la faculté des Langues Modernes.

Grâce à l'encouragement de Fraternité Française, la Fédération Canadienne-française de la Colombie a établi son secrétariat avec Roméo Paquette comme premier secrétaire. La situation de la radio et de la télévision françaises n'est pas encore réglée. M. Gérald Moreau ajoute la fondation d'une Maison Française au sein de l'université de Victoria.

Le congrès de la fédération a lieu à l'automne à Maillardcille et M. Sérafin Marion en tournée de conférences dans l'Ouest au nom du Conseil le représente à ces assises alors que M. Gérald Moreau est élu à la présidence.

Le conseil tient son élection annuelle à la fin de la session pour accorder un 4e mandat à la présidence au R.P. Thomas-Marie Landry o.p. Il sera appuyé par l'abbé Adrien Verrette, chancelier, MM. Paul Gouin et Armand Godin, vice-présidents, Mgr Paul-Emile Gosselin p.d., secrétaire et le juge Yves Bernier, trésorier avec les directeurs, Mme Reine Malouin, J.-Alphonse Comeau, Jean-Jacques Tremblay, Mgr Maurice O'Bready p.d., Ernest Desormeaux et Raymond Marcotte.

IV

L'Ordre de la Fidélité Française

Dix-septième Promotion

18 avril 1964

S.E. Mgr Henri Routhier O.M.I.

*Edmonton Alberta**

Le Conseil de la Vie Française en Amérique doit sa fondation actuelle au deuxième congrès de la Langue Française à Québec en 1937. Il obtient une charte fédérale en 1940 sous le nom de "Comité Permanent de la Survivance française." Depuis 1956, il porte le nom qu'on lui connaît aujourd'hui, le Conseil de la Vie Française en Amérique. Mais il faut remonter beaucoup plus loin pour retracer ses origines. C'est en 1902 que la Société du Parler Français donna naissance au comité des congrès de la Langue française, d'où est parti le désir de grouper nos forces en vue de l'expansion de la vie française sur le continent Nord-Américain.

Le Conseil a de nombreuses et importantes réalisations à son crédit. Le temps me manque pour en faire l'énumération complète. Son premier souci a toujours été d'aider les minorités françaises au Canada et aux Etats-Unis, et c'est pour cela que les associations nationales de l'Ouest, et plus précisément la Radio française dans l'Ouest, ont reçu son concours précieux. Au cours des années, nous avons vu le Conseil entreprendre une mission pédagogique en Acadie, encourager l'organisation de l'Union des Mutuelles-Vie Françaises d'Amérique, organiser la semaine de Fierté Nationale, fonder la Liaison française et l'ACELF et devenir une source prolifique de publicité et de publications.

Ce fut un grand honneur pour moi, à la fin de mon terme d'office comme président général de l'Association Canadienne-française de l'Alberta, d'être invité à succéder au Docteur L.-O. Beauchemin et au Révérend Père Jean Patoine, comme membre de ce Conseil, pour y représenter l'Alberta et faire connaître les besoins, les lacunes, les réalisations et les succès de notre groupe.

Mais aujourd'hui, c'est un honneur encore plus grand, d'être choisi, par le Conseil, pour remplacer le Chancelier de l'Ordre de

* Cette remise fut présidée par le juge André Miville-Déchène à l'occasion du Congrès de l'Association Catholique Franco-Albertaine. Le président du Conseil, le R.P. Thomas Landry o.p. assistait.

la Fidélité française, M. l'abbé Adrien Verrette, de Manchester, New Hampshire, pour présider cette collation des insignes d'Officier de la Fidélité française remise à Son Excellence Monseigneur Henri Routhier, O.M.I., évêque de Naissus, vicaire apostolique de Grouard. Cet honneur est d'autant plus grand que le Révérend Père Thomas-Marie Landry, dominicain, président du Conseil de la Vie Française en Amérique, est aujourd'hui parmi nous et pourrait se prévaloir de sa position pour faire le discours d'usage. Celui-ci remettait, le 12 décembre dernier, les insignes de la Fidélité française à Monseigneur Louis-Albert Vachon, supérieur général de l'université Laval à Québec. Il commençait son allocution par les termes suivants: "Le Conseil de la Vie Française a aussi son Ordre de la Fidélité française:

Ordre choisi, peu nombreux auquel accèdent ceux-là seulement qui ont vécu toute une vie de fidélité à la langue, à la culture, à la vie française de la communauté canadienne- française ou franco-américaine de l'Amérique du Nord. Ordre fondé en 1947 avec cravate, ruban bleu et blanc, médaille d'émail et diplôme présenté dans un étui de soie".

C'est en 1947 à l'occasion du 10ième anniversaire de sa fondation que le Conseil établissait cet institut de Mérite National. Par ce fait, l'Ordre devenait la plus haute décoration accordée sous le signe de la Vie Française et permettait de fixer en relief les qualités, les mérites et les gestes de ceux qui méritent l'honneur d'être inscrits au Livre d'Or de la Vie Française en Amérique.

Pour donner une idée de l'importance de cette décoration, qu'il me suffise de rappeler le nom de quelques-unes des soixante-cinq personnalités canadiennes qui ont été jugées dignes de revêtir la cravate de la Fidélité et qui ont accepté d'en porter la rosette. Parmi les membres de l'épiscopat, je retrouve deux archevêques de St-Boniface, Monseigneur Arthur Béliveau, dont la mémoire reste toujours vivace pour ses grandes luttes scolaires et le présent titulaire de ce siège, le premier de l'Ouest, Son Excellence Monseigneur Maurice Baudoux, autrefois évêque de St-Paul, et auparavant le grand architecte de la Radio Ouest française. Monseigneur Maurice Roy, Archevêque de Québec, Primat de l'Eglise canadienne, est également un des décorés de la Fidélité française. J'y retrouve également M. Omer Héroux du journal Le Devoir, de récente mémoire, un juge en chef du Canada, l'honorable Thibodeau Rinfret, les Révérends Pères Adélard Dugré et Archambault de la Société de Jésus. Les membres de l'A.C.F.A. se souviennent qu'en

1958, un de nos propres compatriotes albertains, grand apôtre du français dans notre province et beau-frère de Son Excellence Monseigneur Routhier, le regretté Me Paul Poirier recevait de façon posthume les insignes de l'Ordre qui furent remises à sa veuve, lors du congrès de cette année-là.

C'est donc, mesdames et messieurs, une décoration importante que j'ai l'honneur de remettre à notre ami, à tous, Monseigneur Routhier, et j'affirme avec la plus grande assurance que nul n'en est plus digne. Ses convictions nationales, son amour du français sont héréditaires puisque son grand-père, le juge Adolphe Routhier, fut l'auteur des mots de notre hymne national, O Canada.

Né en Alberta, dès le début du siècle, Monseigneur Routhier a vite compris le rapport intime entre la religion catholique et le nationalisme français. Sa vocation sacerdotale et sa carrière épiscopale montrent bien la primauté qu'il donne aux choses de Dieu et à sa religion. Membre de l'illustre congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, il est le successeur des grands missionnaires qui ont ouvert l'Ouest au christianisme et à la civilisation française. C'est à eux que le Canada doit la présence et la survivance du français sur ces territoires. Supérieur du Juniorat St-Jean, curé de St-Paul, provincial de sa Congrégation, et depuis évêque, Monseigneur Routhier a rendu à l'Eglise et à nos compatriotes des services incommensurables. Il est toujours demeuré éveillé au problème français et fut de tout temps un conseiller sage et avisé dans les délibérations de nos associations auxquelles il s'est toujours intimement lié. Je ne sache pas qu'il ait manqué un seul congrès de l'A.C.F.A. depuis sa consécration épiscopale. Le problème scolaire fut toujours un de ses premiers soucis et ce n'est pas par accident que les écoles françaises de son Vicariat sont à peu près les mieux organisées que nous ayons en Alberta. Son amour et son encouragement à la radio française nous sont bien connus et le fait qu'il demeure toujours un des directeurs de Radio Edmonton Ltée., propriétaire du poste CHFA, atteste suffisamment son intérêt à cet important moyen de culture française. Fondateur de paroisses, constructeur d'églises et d'écoles, ami de la profession agricole, zélé de la colonisation de nos régions par nos compatriotes, Son Excellence demeure une des figures les plus influentes et les plus sympathiques de notre courte histoire nationale en Alberta.

Dès lors, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés par le Conseil de la Vie Française en Amérique, à titre de représentant personnel de monsieur le Chancelier, j'invite son Excellence Mon-

seigneur Henri Routhier, évêque de Naissus, vicaire apostolique de Grouard, à recevoir les insignes d'Officier de l'Ordre de la Fidélité française et je le prie de bien vouloir signer à la première occasion, le Livre d'Or au main du recteur de l'Ordre, Monseigneur Paul-Emile Gosselin, secrétaire du Conseil de la Vie Française en Amérique.

Remerciements (1)

Avant tout, je désire remercier le Conseil de la Vie Française de l'honneur qu'il me fait de m'offrir cette Médaille de Fidélité Française. Je voudrais particulièrement signaler les généreux services de Monseigneur Paul-Emile Gosselin qui en est le digne secrétaire et dont l'intérêt à la cause des minorités françaises ne s'est jamais démenti. Je remercie bien fraternellement le Père Landry qui est venu au milieu de nous représenter le Conseil de la Vie Française pour la remise de cette médaille et dont le magnifique discours souligne avec tant d'à propos le rôle et les devoirs de notre groupe français au Canada et des relations amicales que nous devons entretenir avec nos concitoyens des autres langues et cultures. Soyez-en remercié, Père Landry, même si vous avez développé les idées sur lesquelles j'avais voulu appuyer dans ce mot de remerciement. Merci à l'A.C.F.A., à ses Sociétés satellites et à tous nos dévoués compatriotes que l'on a voulu honorer plus que moi, me semble-t-il, en me décernant cette médaille. Si l'on a voulu faire retomber sur moi l'honneur, je suis sûr que c'est à notre groupe plus qu'à mon humble personne qu'on a voulu signifier sa satisfaction et son admiration.

Dans le chant de l'Exultet, le Samedi Saint, l'Eglise en rappelant la faute originelle qui occasionna l'Incarnation et la Rédemption du Christ, ose chanter "O felix culpa!" "Heureuse faute qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur!" Ne pouvons-nous pas en dire autant de la Tour de Babel qui attira le châtimement divin par la confusion des langues et devint ainsi l'occasion d'une immense variété de langues et de cultures pour le plus grand bien de l'humanité? Nous pouvons redire le mot de l'Exultet, "o felix culpa!" Depuis cette tour de Babel, les langues se sont multipliées dans toutes les régions de la terre, les talents de chaque peuple se sont diversifiés, leurs orientations ont varié, et sous l'influence de cette diversité de culture, de climat et de conditions, les tempéraments et les caractères ont singulièrement enrichi la famille humaine.

(1) Résumé du discours de Son Excellence Monseigneur Henri Routhier, O.M.I., lors de la remise de la médaille de la Fidélité française.

Les richesses particulières de chaque peuple et de chaque nation, leur culture, leur diversité, ont fait ressortir le potentiel insoupçonné de la nature humaine et contribué à faire admirer davantage l'immense variété de la création divine.

Par ailleurs, si ces langues et ces cultures, à cause des faiblesses humaines, peuvent tendre à isoler les groupements humains, cela ne devrait pas être. Il ne faudrait jamais oublier que ces groupements sont complémentaires les uns des autres dans la grande famille humaine, qu'ils participent à une fraternité universelle qui devrait les tenir harmonieusement unis et capables d'admirer réciproquement les qualités les uns des autres. Le présent Concile Oecuménique Vatican II vise à rétablir l'Unité chrétienne, lorsque les diverses familles chrétiennes se seront purifiées et rapprochées du Christ, Fils de Dieu et vraiment frère des hommes. Ce sens de fraternité chrétienne par le Baptême est de mieux en mieux compris et contribue au rapprochement par l'amitié et l'appréciation chez tous des qualités de chacun.

Nous sommes complémentaires les uns des autres. C'est Dieu Qui a voulu la diversité pour le plus grand enrichissement du corps total, corps chrétien par le Baptême et la foi; corps humain par une commune origine d'un seul couple, corps dont tous les membres doivent être associés et unis par un véritable amour les uns des autres comme êtres humains, et par cette charité surnaturelle dans notre christianisme.

C'est parce qu'on n'a pas suffisamment tenu devant notre regard cette nécessaire complémentarité des êtres humains et des peuples que la jalousie ou des ambitions mal fondées ont provoqué les schismes, les guerres et tant d'autres malheurs. On s'est arrêté à contempler les déficiences ou les fautes des autres au lieu d'en admirer les richesses particulières et les qualités attachantes.

Certains voudraient réduire les êtres humains à une monotone uniformité: une seule langue, une seule culture, un seul drapeau, une seule couleur. Mais quel appauvrissement ce serait pour le genre humain si l'on était réduit à cette monotonie! Faites disparaître les grands chefs-d'oeuvres des nations: Shakespeare, avec ses drames dont chaque mot synthétise une force de sentiments presque illimitée, Racine avec la délicatesse de ses vers, le grand Dante, poète théologien, l'exquise musique italienne ou espagnole, les danses viriles des Ukrainiens, que resterait-il, sinon cet éternel ennui qui retomberait sur l'humanité? Dieu a voulu cette diversité pour

l'enrichissement commun de l'humanité et pour que croisse entre nous la profondeur des sentiments fraternels dans l'admiration réciproque des qualités les uns des autres.

Dieu ne veut pas l'uniformité mais la diversité, et s'Il nous a faits différents les uns des autres comme personnes et comme peuples, c'est pour que nous restions fidèles à nous-mêmes dans notre particularité du grand tout. C'est ce qu'ont compris nos Sociétés nationales françaises, l'A.C.F.A., l'A.E.B.A., C.H.F.A., le Comité des Concours, nos Commissaires d'Ecoles, notre Collège, l'Ecole de pédagogie et les autres satellites de notre Association nationale. Soyons nous-mêmes, avec tout ce que cela comporte de qualités foncières et de potentiel pour un plus grand développement. Que nos familles françaises, nos paroisses, notre clergé travaillent dans le même sens afin de développer tout ce qu'il y a de bon chez nous, tout en reconnaissant ce qu'il y a de bon chez les autres peuples et les autres personnes.

Soyons nous-mêmes fidèles à ce qui est bon en nous, tout en admirant, sans les singer, ce qu'il y a de bon chez nos compatriotes des autres groupes nationaux. Entretenons des sentiments de sympathie et de bonne volonté envers les autres mais restons nous-mêmes. Les autres ne nous en admireront que davantage.

Reconnaissons avec satisfaction les grands efforts, surtout chez les élites pour une meilleure compréhension réciproque. Soyons reconnaissants à notre Département d'Education, au Cabinet provincial, à l'Université de l'Alberta d'avoir compris que nous avions besoin pour rester nous-mêmes d'une école de pédagogie bilingue pour la formation de nos jeunes professeurs, de l'aide financière que le Gouvernement accordera à notre Collège privé St-Jean, en faveur des élèves du cours des arts. Réjouissons-nous d'avoir pu entendre des lèvres de notre Premier Ministre fédéral des paroles de compréhension et d'union. Vivons dans l'espérance que la Commission Dunton-Laurendeau saura découvrir les moyens d'unir harmonieusement dans leur diversité les éléments qui forment notre peuple canadien. Soyons assurés que Dieu n'a pas voulu l'uniformité dans Sa création et qu'Il ne la voudrait pas s'Il avait la direction des affaires humaines.

En terminant, puis-je vous assurer de ma sincère affection pour vous tous, de ma gratitude et de mon admiration de ce que vous accomplissez. Je suis heureux de vous offrir mes vœux et prières pour que vous parveniez à un succès toujours croissant, dans vos

efforts de conserver et de promouvoir la cause à laquelle vous vous consacrez. Que notre jeunesse soit digne de ses ancêtres et qu'elle améliore toujours les réalisations du passé. Que le Canada, notre Patrie bien-aimée, grandisse en espérant, uni par un amour intelligent et profond de ses valeurs, afin que par le développement de ses qualités chrétiennes et morales, son influence au milieu des nations contribue à créer un climat chrétien et humain qui assurera le bonheur des hommes et le salut des peuples.

Sénateur Cyrille Vaillancourt

R.P. Thomas-Marie Landry, o.p.

Québec*

5 mai 1964

Cette remise des insignes de l'Ordre de la Fidélité française en Amérique est la troisième que nous faisons depuis le mois de septembre 1963.

A ce moment, au cours de l'une des nombreuses séances de travail que comporte la session plénière annuelle du Conseil de la Vie française, la Commission des nominations avait proposé les candidats suivants à l'Ordre de la Fidélité française: Son Excellence Monseigneur Henri Routhier, O.M.I., vicaire apostolique de Grouard en Alberta; Monseigneur Louis-Albert Vachon, P.A., V.G., recteur de l'Université Laval et supérieur du Séminaire de Québec; monsieur le sénateur Cyrille Vaillancourt, directeur général de la Fédération des Caisse populaires Desjardins.

Un détail que vous serez peut-être heureux de connaître, monsieur le sénateur: ce sont messieurs Armand Godin et Alfred Rouleau, veuillez bien noter, Armand Godin et Alfred Rouleau, qui s'empressèrent d'accueillir votre nomination à l'Ordre de la Fidélité française et de la proposer chaleureusement à tout le Conseil de la Vie française. Afin de compléter ma légère indiscretion, j'ajouterai que votre candidature, comme celles de vos illustres confrères, fut agréée à l'unanimité.

Au mois de décembre 1963, après l'avoir poursuivi longtemps, nous avons réussi à rejoindre Mgr Vachon au grand parloir du

* Cette remise fut présidée par le R.P. Thomas Landry o.p. en l'absence du chancelier dans les salons du Conseil de la Vie Française, rue d'Auteuil.



Invités au banquet de la fête patronale, le 24 juin 1964, hôtel Somerset, Boston. MM. J.-Henri Goguen, M. le consul Jean Savelli, Gerald Robert, président du Comité de Vie Franco-Américaine, M. le consul Claude Chatillon, l'abbé Adrien Verrette, Bernard Héroux, secrétaire.



Réunion du bureau du Conseil de la Vie Française en Amérique à Manchester, salons de l'ACA, le 23 juin 1964. Assis: Mgr Paul-Emile Gosselin, abbé Adrien Verrette, Me Paul Gouin, Mgr Maurice O'Bready, R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., président. Debout: Ernest Desormeaux, Gérald Moreau, Armand Godin et Gérald Robert.



Invités à la réunion-gala au Harvard Club, de Boston, le 13 décembre 1964.
 Juge Alfred-J. Chrétien, Juge Arthur-L. Eno, Mgr Wilfrid Paradis, Ph.D., D.C.L.,
 C.S., conférencier, abbé Adrien Verrette, président, Juge Robert Boudreau,
 Gérald Robert, secrétaire.



Mgr Alfred Julien, D.C.L., Juge Arthur Eno, Mgr Lorenzo Lacasse, Mgr Wilfrid
 Paradis, abbé Verrette, Mgr Adélard Halde, Gérald Robert.

Séminaire de Québec, avant la fin de l'année du tricentenaire de cette vénérable institution, et lui avons remis les insignes de l'Ordre; tout récemment, au mois d'avril, nous finissons par atteindre Son Excellence Mgr Routhier à Edmonton même, et c'est au cours du banquet traditionnel de l'assemblée générale de l'Association Canadienne-française de l'Alberta, que nous avons la joie et l'honneur de décorer comme il convenait l'élu du mois de septembre de l'année dernière.

De cette illustre promotion, il y avait encore un autre, vous, monsieur le sénateur, vous qu'il n'était pas facile d'attraper, ni à Ottawa, ni à Lévis, ni ailleurs, entre deux séances des cent et un conseils d'administration qui réclament sans cesse et votre présence et votre précieuse collaboration. Nous nous estimons chanceux et privilégiés d'avoir réussi à vous enlever à votre entourage pendant quelques heures afin de pouvoir vous dire notre profonde estime, notre vive admiration, notre respect, notre gratitude et, si vous le permettez, notre affection sincère. Voilà ce que symbolise à nos yeux, cette accession à l'Ordre de la Fidélité française que vous nous avez fait l'honneur d'accepter.

C'est qu'à nos yeux, monsieur le sénateur, et cher ami, vous avez été et vous continuez d'être un bon et fidèle serviteur de la communauté canadienne-française, non seulement de la Province de Québec mais aussi de la Confédération, du Canada. Que dis-je? Un bon et fidèle serviteur, par delà les frontières canadiennes, de toute l'ethnie française en Amérique du Nord! Vous comprendrez facilement que nous qui, par vocation, au Conseil de la Vie française, sommes voués au maintien et au développement des intérêts de tous les groupes français, canadiens-français et franco-américains qui habitent ce continent, nous sentions une sympathie irrésistible à l'égard de ceux qui travaillent dans les mêmes perspectives et au service des mêmes populations que nous. A un moment donné, cette sympathie elle-même se doit d'exploser et lorsqu'elle explose, c'est sous le signe de la fidélité française qu'elle s'exprime et se fait valoir.

Monsieur le sénateur, nous considérons que vous avez hautement mérité de recevoir les insignes de cet Ordre de la Fidélité française. Voilà pourquoi nous sommes tellement heureux et honorés de vous les remettre.

Si j'avais à caractériser en deux mots votre contribution à la vie française de ce pays et de ce continent, je dirais qu'elle a été

et demeure pratique plutôt que théorique, universelle plutôt que particulière.

Je m'explique. Pour commencer, je ne crois pas médire sur votre compte et encore moins vous calomnier en affirmant que par nature, par grâce particulière, par conviction profonde au contact des réalités vraies de l'existence humaine en notre milieu, vous faites partie du groupe des réalisateurs de la vie française plutôt que de celui des théoriciens. Non point que vous ne puissiez philosopher, discourir, épiloguer même sur notre vie française: vos écrits naguère, vos cours et conférences, vos interventions au sénat canadien et ailleurs ont plus d'une fois prouvé le contraire. Mais à vous écouter, cher monsieur, à vous voir agir de près ou de loin, l'on sent bien que ce qui compte pour vous, ce sont beaucoup plus les actes que les paroles, les réalisations que les idées, surtout lorsqu'il s'agit de servir l'homme, son compatriote et son congénère. C'est précisément la longue suite des services éminents, vrais, taillés sur la mesure des besoins réels, quotidiens et urgents du Canadien-français d'aujourd'hui, pour ne parler que de celui-ci, qui nous amène à discerner en vous l'un des plus valeureux promoteurs de la vie française sur ce continent et nous presse de le reconnaître publiquement. Contribution pratique et réaliste à l'épanouissement de la vie canadienne-française, telle est donc, d'après nous, la première raison qui nous incite à vous remettre et vous présenter, avec quelle joie, les insignes de l'Ordre de la Fidélité française. Il se fait par surcroît que cette contribution, vous n'avez cessé de l'offrir à tous ces paliers de la vie canadienne-française où de vrais besoins se font sentir.

Au niveau des réalités temporelles tout d'abord, vous avez consacré votre vie au relèvement économique de l'individu, de la famille et du groupe canadien-français. Le salut pour eux, dans une économie qui doit être intégrée, réside, d'après vous, dans la coopération économique. Vous n'avez cessé, soit aux caisses populaires Desjardins, locales, régionales, centrale, soit aux mutuelles d'assurances, Assurance-Vie Desjardins et Société d'assurance des Caisses populaires, d'y travailler. Il n'y a guère de responsabilités sociales que vous n'avez accepté de porter à l'un ou l'autre moment de votre belle et féconde carrière, soit dans votre ville soit dans votre province soit dans le pays tout entier. Je ne ferai que mentionner ici deux causes qui vous ont toujours tenu bien au cœur, celle de l'éducation et des commissions scolaires et celle du Service Familial de la Rive Sud. Aussi bien le fait que depuis vingt ans déjà vous fassiez partie du sénat canadien prouve que ce n'est pas

d'hier que l'on a pu reconnaître l'éminence de vos nombreux états de service à la patrie canadienne, dans et par le service multiple de la communauté canadienne-française.

Au niveau des réalités spirituelles et chrétiennes, souffrez, monsieur le sénateur, que d'un mot au moins je signale la qualité du témoignage que vous avez voulu donner de votre foi au Christ Jésus. C'est dans ses membres pauvres, miséreux, disloqués, abandonnés, que vous avez voulu le retrouver et le servir. Le pauvre de chez-nous, c'est en tant que chrétien et catholique que votre foi vous a appris à l'aimer, à le chérir, et parce que vous l'aimiez véritablement, à le secourir et à le servir. Il avait faim et vous l'avez nourri: il avait soif et vous lui avez donné à boire; il était nu et vous l'avez vêtu; il était malade et vous l'avez visité: inconnu et vous l'avez fait connaître; seul et vous l'avez rassemblé. Depuis cinquante ans, pour le dire clairement, cher monsieur, que n'avez-vous fait au sein de la Conférence St-Vincent de Paul de Lévis et du Conseil Particulier des Conférences St-Vincent de Paul de la Rive Sud pour assurer la promotion lucide, intelligente, humaine et spirituelle du pauvre de chez-nous, lui faire retrouver, par le fait même, le sens et la conscience de sa dignité d'homme et de chrétien! C'était dans la logique de notre foi et du caractère de l'homme essentiellement dynamique que vous avez toujours été. C'était du même coup ajouter à l'éventail des nombreux services rendus à la collectivité canadienne-française et leur donner leur complément et leur couronnement normal. "L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu". Aux bouches affamées que vous avez toujours su découvrir tout le long de votre vie ardente et besogneuse, c'est dans le pain de chaque jour que vous vous êtes efforcé, vous, de faire pénétrer et goûter la parole de Dieu qui rassasie, fortifie et console, et de la multiplicité comme de l'intégration des services rendus aux nôtres, ici encore nous ne saurions trop nous féliciter et vous remercier.

Cher monsieur Vaillancourt, au cours de votre vie, ce ne sont ni les postes de commande ni les décorations qui vous ont fait défaut. Je m'en veux de ne pas prendre le temps de donner le détail de toutes les responsabilités que vous avez été appelé à prendre et à porter, de même que la liste des honneurs bien mérités qui en ont résulté. Vos parents, vos amis et vos collaborateurs ici présents savent ces choses et ne les oublient point. Cependant lorsque en 1941, l'Université Laval de Québec fit de vous un docteur ès Sciences Agricoles "honoris causa"; lorsqu'en 1944, l'Etat fit de vous un Commandeur de l'Ordre de l'Empire Britannique et

l'Eglise, en 1946, un Commandeur de l'Ordre St-Grégoire le Grand; lorsque l'année suivante, en 1947, vous êtes devenu éminent Chevalier de l'Ordre académique du Bon Parler français, je reste persuadé et convaincu que chaque fois personne n'a éprouvé ni de satisfaction plus vive ni de joie plus profonde que celles que nous ressentons aujourd'hui au Conseil de la vie française en vous accueillant au nombre des héros de la Fidélité française en Amérique.

En vertu donc des pouvoirs qui me sont conférés par le Conseil de la Vie française en Amérique, à titre de représentant personnel et au nom de monsieur le Chancelier, monsieur l'abbé Adrien Verrette, j'invite l'honorable sénateur Cyrille Vaillancourt à recevoir les insignes d'officier de l'Ordre de la Fidélité française et je le prie de bien vouloir signer le Livre d'Or aux mains de Mgr Paul-Emile Gosselin, prélat domestique et recteur de l'Ordre.
20 mai 1964.

V

Comité de Vie Franco-Américaine

1964

La première réunion du Comité avait lieu à l'hôtel Madison à Boston, le 5 février, sous la présidence de Gérard Robert. Il s'agissait de donner suite aux résolutions du 7e congrès tenu à Holyoke en octobre 1963 dont la principale était le problème de la "*Presse Franco-Américaine*", une tâche herculéenne.

Le bureau lançait à cette occasion la 5e souscription annuelle auprès de nos populations. Les membres rendaient hommage à la mémoire du R.P. Joseph Fontaine M.S., décédé en janvier. Il était membre du bureau et durant plusieurs années avait été le secrétaire de l'Alliance des Journaux Franco-Américains de la Nouvelle Angleterre. Un autre deuil était enregistré dans la personne de Louis-Philippe Gagné, ancien rédacteur du journal *Le Messager de Lewiston*, ancien maire de la ville, un ardent de la Raquette et fondateur du club Richelieu de cette ville. Il avait été un apôtre très dévoué à nos oeuvres.

Le projet de la fondation d'une fédération des Caisses Populaires de la Nouvelle Angleterre est encore étudié afin de créer un lien moral au sein de ces institutions économique-sociales, ce qui constituerait un appui important pour le rayonnement de nos oeuvres.

Afin d'intéresser nos populations à notre presse, le Comité lançait la proclamation suivante.

DEDIE L'ANNEE 1964

au progrès de la presse franco-américaine

Soucieux de la préservation et du progrès d'une oeuvre aussi essentielle au maintien de notre ethnie qu'est le journal de langue française, le Bureau du Comité de Vie franco-américaine, à son assemblée tenue à Boston le 5 février 1964, décrète que

L'année 1964 est celle de la Presse Franco-Américaine
Cette décision fait suite et est conforme aux résolutions adoptées par les délégués au septième congrès du Comité de Vie tenu à Holyoke (Massachusetts), les 25, 26 et 27 octobre 1963, savoir:

Il est recommandé:

Que le Comité de Vie franco-américaine proclame l'année 1964 l'année de la presse franco-américaine;

Que le Bureau du Comité de Vie franco-américaine s'emploie à la formation d'une association d'aide à la presse franco-américaine suivant telles dispositions qu'il jugera praticables;

Que soit fait le choix d'un journal déjà existant qui deviendra l'organe officiel du Comité de Vie, recevant de ce dernier un appui moral et financier et auquel on donnera un caractère d'universalité.

Il existe un précédent d'un semblable geste.

Il y eut non pas une année, mais une Semaine de la Presse franco-américaine en Nouvelle-Angleterre, du 26 juin au 2 juillet 1949, à l'occasion du dévoilement d'un monument érigé à Manchester en mémoire de Ferdinand Gagnon, dont c'était le centenaire de naissance.

Des voix influentes s'étaient alors élevées en Franco-Américanie pour exalter le rôle de la presse franco-américaine et souligner sa nécessité. Mais *"il est étrange que si peu de Franco-Américains n'apportent à ces journaux leur aide financière et leur appui moral"*, avouait M. Albert Chambon, alors consul de France à Boston. De son côté, le Comité Permanent de la Survivance française en Amérique (aujourd'hui le Conseil de la Vie française en Amérique) souhaitait: *"Puissent nos compatriotes des Etats-Unis apporter à leurs nombreux et vaillants journaux tout l'appui matériel et moral dont ils ont besoin pour continuer leur tâche"*. Celui qui est devenu le Président du Conseil de la Vie française, le R.P. Thomas-Marie Landry, o.p., donnait cette directive: *"Cette Semaine de la Presse franco-américaine devrait être avant tout un temps d'abonnement massif et méthodique en chacun de nos centres"*. Partageaient les mêmes convictions: Antoine Clément, George Filteau, Adolphe Robert, Eugène-L.

Jalbert, Adrien Verrette, R. Dion-Lévesque, Joseph Lussier, Arsène Croteau, Wilfrid-J. Mathieu, Philippe-Armand Lajoie, Wilfrid Beaulieu, Josaphat Benoit, etc.

Les survivants de cette phalange n'ont pas changé d'opinion depuis 1949. Ils croient encore qu'il y a possibilité en Franco-Américanie de transformer un hebdomadaire actuel en journal métropolitain et de mettre sur pied une association d'aide à la presse. Mais pour en arriver là, il faut compter sur l'appui du clergé, les sociétés nationales, les clubs, les communautés enseignantes par leur pression sur la jeunesse étudiante, la radio, compter surtout sur la famille et, dans la famille la mère, pour qu'il se trouve un journal de langue française dans chaque foyer franco-américain.

Un mot d'ordre a été lancé lors de la clôture du congrès de Holyoke:

CONSERVER CE QUI NOUS RESTE

Ce mot d'ordre, le Comité de Vie franco-américaine le fait sien en 1964 avec l'espoir qu'il ne sera pas un cri dans le désert.

Le Comité de Vie Franco-Américaine
par le secrétaire,

Bernard Theroux

Boston, Massachusetts, le 5 février 1964

ONT SIGNE:

Adolphe Robert, président d'honneur
Adrien Verrette, ptre, vice-président honoraire
Gérald Robert, président
Doria Desruisseaux, ptre, vice-président
Le docteur Auray Fontaine, vice-président
J.-Henri Goguen, directeur
Hervé Lemaire, directeur
Louis-I. Martel, directeur
Le docteur Antoine Dumouchel, directeur
Albert-J. Lamarre, directeur
Adélard Janelle, directeur

La réunion du bureau tenue au Bureau chef de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique à Woonsocket le 11 mars continue l'étude des problèmes qui lui sont soumis. Le bureau nomme les abbés Oscar Normand, de North Grosvernadale, Conn. et Edouard Nadeau, de Springvale à sa retraite, membres d'honneur du Comité.

Le 20 mai, le bureau se réunit dans les salons de l'ACA à Manchester sous la présidence de Gérald Robert. Ce dernier résume le travail accompli auprès de nos divers organismes. Il fait rapport d'une tournée d'enquêtes en Nouvelle Angleterre avec M. Georges-Henri Dagneau, directeur du département d'outre-frontières du Ministère des Affaires Culturelles de la Province de Québec dans le but de renseigner ce dernier sur la situation Franco-Américaine. Ils visitent plusieurs centres dont Manchester, Somersworth, Biddeford, Lewiston, Woonsocket, Worcester, Paxton, Fall River et Pawtucket. M. Dagneau reviendra pour terminer cette visite. M. Robert insiste auprès de lui pour une aide substantielle à notre presse.

Le Comité tenait sa première réunion plénière de l'année à l'hôtel Somerset de Boston, le 24 juin, sous la présidence de Gérald Robert et dans un bel esprit. Les membres écoutaient avec satisfaction les rapports du président et du secrétaire trésorier. Ce dernier, M. Bernard Thérout énumérait ses nombreux déplacements au cours de l'année afin de faire mieux connaître et apprécier le Comité auprès de nos nombreuses organisations en Nouvelle Angleterre.

Quatre nouveaux membres étaient admis, MM. Romeo Boisvert, ancien maire de Lewiston, sénateur à la législature du Maine et directeur du journal *Le Messenger*, M. le docteur Paul Fortier, de Lewiston, M. François-J. Martineau, de Fall River et Richard Santerre, de Lowell. Mgr Stephen Grenier P.D., de Woonsocket est nommé l'un des vice-présidents honoraires du Comité.

Le Comité se réjouit d'avoir prêté main forte à l'Association des Professeurs Franco-Américains nouvellement établie mais il espère que ce nouvel organisme travaillera dans le sens réaliste de notre comportement français en Nouvelle-Angleterre. Le Comité songe à étudier la formule de ses structures sans dévier du but qui lui a donné naissance. Le comité existe afin de faire rayonner notre vie franco-américaine et non pour l'engager dans des trajectoires sans lendemains,

Afin d'accommoder peut être un plus grand nombre de membres, le Comité songe à tenir ses réunions plénières le samedi. Il reçoit les noms de plusieurs candidats à l'Ordre du Mérite Franco-Américain et remet le choix à la prochaine plénière après examen des dossiers par une commission.

La journée se termine par un beau banquet dans la salle Coronet réunissant en plus des membres du Comité, les consuls de France et du Canada, le maire Roland Desmarais, de Fall River et des représentants de nos sociétés et délégations de nos fédérations.

M. le président Gérald Robert souhaite le bienvenue et M. Bernard Théroux est cérémoniaire. M. Jean Savelli, consul général de France à Boston dans une touchante allocution apporte le message de la France toujours bien apprécié.

L'orateur de la circonstance était M. Claude Chatillon, consul du Canada à Boston dont nous reproduisons la brillante allocution.

“Samedi soir dernier, au cours d'une messe marquant les fêtes du Canada français, Son Eminence le Cardinal Léger invitait ses compatriotes à s'inspirer des vertus de leur saint patron, notamment les vertus de justice, de paix et de charité. Dans une application admirable de la vertu de charité à la nation canadienne-française, le Cardinal a dit ceci, et je cite:

“Puisque la nation canadienne-française a décidé de faire fructifier plus que jamais ses richesses de toutes sortes et d'épanouir le plus largement possible sa personnalité collective, c'est avec un grand amour de l'humanité tout entière qu'elle doit le faire. Pour devenir ce que l'on est, il faut être attiré par ce que l'on n'est pas. On n'est jamais différent que par rapport aux autres et pour les servir. Le Canada français doit cultiver sa personnalité propre, afin que les valeurs humaines qu'elle contient et exprime s'en trouvent enrichies pour le plus grand bien de tous.”

Le geste de charité que propose son Eminence, à l'exemple de Jean-Baptiste, notre patron national, me semble s'adresser tout aussi bien aux Franco-américains qu'aux Canadiens-français.

Le franco-américain possède de toute évidence sa personnalité propre, distincte de celle de ses compatriotes; il a sa façon de

penser et d'agir à lui; son orientation culturelle et spirituelle se détache de l'ensemble. Le Franco-américain a des valeurs humaines à développer et à échanger avec celles de ses concitoyens. Le Franco-américain peut donc,—tout comme le Canadien-français, faire bénéficier son pays de richesses exceptionnelles puisque lui seul en dispose en toute liberté.

C'est dans cet esprit que je vous félicite de l'heureuse initiative que vous avez eu d'associer publiquement l'assemblée annuelle du Comité de Vie Franco-Américaine à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste; c'est faire, pour ainsi dire, le trait d'union entre la culture française et la religion catholique, les deux qualités qui caractérisent les franco-américains dans leur milieu national.

De célébrer la fête de votre saint patron par une manifestation publique a certes son importance. D'abord, elle identifie celui qui y participe en l'associant publiquement à ses compatriotes de même origine; elle lui rappelle son passé; ELLE LUI DIT QUI IL EST. Et de nos jours, cette prise de conscience est essentielle; l'homme a besoin de se pencher sur lui-même, de contrôler son identité ayant constamment à lutter contre la technique moderne qui tend à le dépersonnaliser, à le dissoudre dans la masse et à diminuer d'autant ses valeurs spirituelles au profit de son rendement matériel.

En second lieu, une fête populaire est en quelque sorte un rayon qui illumine la physionomie historique d'un pays, tout comme celle d'une personne. Car si l'unité d'un pays se moule dans le creuset du temps, la personnalité d'une nation se polie, tel un diamant, au frottement de diverses civilisations—et chaque facette reflète l'apport culturel des peuples fondateurs.

La célébration d'une fête populaire, en somme, explique un passé et elle signale en même temps une existence, un goût de vivre et de survivre selon ses antécédents propres sans que cela implique un détachement de son milieu et de ses conditions de vie. Cette aspiration est parfaitement légitime et humaine. Et tout me porte à croire que c'est ce que vous vous efforcez de faire, les Franco-Américains, en votre pays. D'ailleurs, cette manifestation à laquelle j'ai le grand plaisir d'assister, en est une preuve éloquente. Cette attitude est tout à votre honneur et à l'avantage de vos compatriotes, puisque le contact quotidien avec des hommes dotés d'une culture différente ne peut être qu'un enrichissement spirituel et intellectuel.

Il en est de même au Canada où l'on reconnaît de plus en plus les avantages d'une double culture. J'entends surtout par là les avantages de la culture française dont l'ascendance et le prestige sont intimement liés à la vitalité du nouveau Québec. Ce dynamisme au Québec se manifeste de bien des façons et, puisque nous en sommes au 24 juin, je veux signaler le fait suivant qui me semble assez significatif de l'esprit qui règne au Canada-Français présentement. Voici que l'une de nos vénérées traditions, la procession de la Saint-Jean-Baptiste, prend cette année une toute nouvelle allure à Montréal; figurez-vous qu'il n'y aura pas dans le défilé le char allégorique avec son agneau tout blanc couché aux pieds d'un petit Saint-Jean-Baptiste aux cheveux bouclés; il y aura un Saint-Jean-Baptiste "1964"; une grande statue de granit de 11 pieds de haut portée sur un socle par 40 hommes. Il s'agit d'une sculpture reflétant une personnalité dynamique (et j'en ai vu la photo), qui exprime et symbolise toute la force et toute l'énergie nouvelle d'un peuple qui affirme résolument son existence au XXe siècle.

C'est d'une semblable inspiration, mais dans un autre ordre d'idées, que les délégués au VIIe Congrès Franco-Américain l'automne dernier ont voulu juger de l'existence de la vie Franco-Américaine, d'en mesurer la vitalité. Ayant eu le privilège d'assister à ce congrès, j'en ai suivi les délibérations avec un bien vif intérêt. Et si j'en ai bien saisi la portée, il s'agissait de savoir de quelle façon, par quels moyens, serait-il possible de perpétuer aux Etats-Unis la langue et les traditions françaises. Il n'était pas question de faire bande à part, de s'isoler de son milieu et d'aller à contre-courant de la langue officielle et des coutumes du pays; il était question de sauvegarder l'une des richesses inscrites aux premières pages de l'inventaire national, celle que la France a légué à votre pays comme au mien, sa langue et sa culture.

Les délégués ont noté que les conditions de vie avaient beaucoup changé depuis la IIe guerre; que la langue et les traditions d'une minorité ne pouvaient se maintenir comme par le passé; que la vie moderne a des attractions multiples et puissantes qui diluent les attaches traditionnelles et les affaiblissent d'autant.

Les délégués ont conclu que la grande famille Franco-Américaine n'avait plus la solidarité des temps passés, et que l'un des moyens les plus sûrs de maintenir et d'aviver le dialogue entre la génération stabilisée et la génération montante, était le journal. Ils ont donc proclamé l'année 1964, l'année de la presse franco-américaine. Ils ont, en somme, confirmé ce que la Société Histo-

rique avait déjà dit il y a 25 ans dans son "Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine". A la onzième leçon, à la question: "Nommez deux grandes sauvegardes de votre langue et de votre esprit franco-américain?", on y répond: "La presse et les sociétés de langue française." De fait, au cours de leur passionnante histoire (et le mot n'est pas trop fort), les franco-américains ont fondé pas moins de 200 journaux de tout format en Nouvelle-Angleterre. Les temps n'ont donc point changé et votre VIIe Congrès a vu juste.

Il est indéniable que le journal est l'un des liens les plus importants entre les hommes. Le rôle du journal est multiple, mais il se résume à deux: influence et renseignement. Selon l'objectif en vue, le journal peut être une arme d'attaque ou de défense tout en demeurant un moyen d'information. A ce propos, mentionnons qu'au Canada-Français une ordonnance datant de Louis XIV et qui n'avait jamais été annulée, défendait que l'on introduisit l'imprimerie au pays. Ce furent des anglais qui installèrent les premiers les presses à journal à Québec en 1764. Et le premier journal publié au Canada fut la GAZETTE DE QUEBEC rédigé en anglais et en français. Cette initiative d'origine anglaise ne pouvait mieux être inspirée pour assurer la survivance du français au Canada; c'était en effet offrir aux Canadiens-français l'instrument tout indiqué pour exprimer leur opinion et clamer leurs revendications à haute voix. Certes, les débuts furent pénibles; des trois journaux subséquents fondés à Québec et à Montréal, un seul avait été mis sur pieds par un français, et tout les trois étaient bilingues. Ce n'est qu'en 1806 que débuta le vrai journalisme au Québec avec LE CANADIEN. Qu'importe! Les canadiens-français avaient enfin par la presse un moyen de communiquer entre eux dans leur propre langue; d'en faire apprécier l'importance auprès de l'autorité publique, et, en même temps, de développer leur goût sur le plan intellectuel et littéraire. A son origine donc, le journal au Canada-français fut surtout une arme de défense. Il l'est encore, mais beaucoup moins; aujourd'hui le canadien-français cherche moins à se défendre qu'à se faire comprendre; moins à influencer qu'à renseigner.

En attachant une telle importance à la presse, le VIIe Congrès franco-américain lui a reconnu sa pleine valeur. Le journal est un besoin quotidien; dans la ville la plus peuplée, l'homme sans son journal se sent isolé comme sur une île du Pacifique. A ce point de vue, nous songeons surtout au rôle du journal comme source d'information; chez-vous, il s'agit, en plus, de l'utiliser comme moyen d'influence en vue de conserver des valeurs culturelles; influence.

il me semble, saine, utile et légitime. C'est en ce sens que j'ai interprété les vœux du VIIe Congrès.

Je m'en voudrais d'exprimer une opinion quant à la formule qui permettrait à la presse franco-américaine de jouer le double rôle dont il est question avec le plus d'efficacité possible; mais, je m'en voudrais tout autant de garder silence devant vos réalisations du passé et vos projets en cours. Je lis régulièrement et avec beaucoup d'intérêt vos publications. C'est avec une sympathie toute particulière que je suis vos activités en vue de conserver et de consolider la presse franco-américaine. Je vous souhaite plein succès dans cette entreprise. Je formule ces vœux non seulement parce que nous sommes voisins et amis, mais parce que nous sommes en même temps frères de coeur et d'esprit."

Le 30 septembre, le bureau se réunit à Lewiston sur l'invitation de l'Institut Jacques Cartier sous le signe de la Ligue des Sociétés Franco-Américaines du Maine. MM. Fernand Despins, Dr Paul Fortier, Joseph-O. Raymond, Roméo Boisvert, Albert Côté et Adélard Janelle de la Ligue accueillent les membres du Comité. L'endroit avait son charme habituel et la réunion attestait le désir du Comité de se transporter dans nos centres pour y apporter son message et son intérêt.

La réunion fut présidée par Gérard Robert qui s'empressait de résumer le travail important mais souvent peu connu du Comité. Le bureau rendait hommage à la mémoire du R.P. Zotique Chouinard M.S., fondateur de la province du Coeur Immaculé de Marie des Missionnaires de la Salette en Nouvelle Angleterre et un officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. Mgr Donat Côté p.d., Edouard Fecteau et Normand Nadeau étaient nommés membres d'honneur du Comité.

Le Comité est heureux d'apprendre que le gouvernement des Etats-Unis exempte des taxes fédérales les opérations du Comité.

Le bureau décide de recommander à la réunion plénière Mgr Paul-Emile Gosselin P.D., secrétaire du Conseil de la Vie Française en Amérique à la promotion d'Officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. Le bureau prête son appui à la Fédération des Chorales Franco-Américaines pour la tenue de son prochain concert à Manchester au printemps de 1965 à Manchester.

L'oeuvre de la presse franco-américaine préoccupe toujours le Comité mais il faut attendre l'occasion de promulguer des déci-

sions qui devraient être valables. La situation offre des espoirs sérieux.

Après étude sérieuse au sujet de la tenue du 8e congrès des Franco-Américains, le bureau décide de recommander à la plénière d'accepter l'invitation de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire de tenir ses assises à Manchester en octobre 1965. Le bureau se réunit au restaurant Marois pour terminer son agenda.

La deuxième réunion plénière du Comité avait lieu à l'hôtel Lenox, de Boston, le samedi 14 novembre sous la présidence de Gérald Robert. La journée du samedi avait été choisie dans l'espoir d'accommoder un plus grand nombre de membres mais le résultat fut le même.

La réunion plénière a surtout pour objet d'approuver le travail qui a été accompli durant le semestre tout en étudiant les problèmes d'ordre général qui doivent retenir son attention.

Le comité déplorait la perte de deux de ses membres dévoués, M. Lauré-B. Lussier, membre du Conseil de la Vie Française et le Dr J.-B.-Arthur Falcon, officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. Il soulignait encore l'élévation de Me Ernest D'Amours à la présidence de l'ACA et la promotion de Mgr Eugène Guérin P.D. comme officier de l'Ordre de la Fidélité Française.

Le secrétaire faisait rapport de ses nombreux déplacements pour représenter le Comité en plus de son travail au secrétariat. Le Comité ratifiait le choix du bureau pour la tenue du 8e congrès à Manchester en octobre 1965. Il confirmait encore la nomination de trois membres au status de membres d'honneur et également l'élévation de Mgr Paul-Emile Gosselin p.d. aux insignes d'officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. M. Georges Houle, de Manchester était élu membre du Comité.

L'Association des Professeurs Franco-Américains nouvellement établie formulait ses désirs par l'entremise de François Martineau et le comité recevait son message avec beaucoup d'intérêt. M. Henri Leblond communiquait au comité les efforts d'un groupe de jeunes qui voudrait revigorer cet organisme pourtant bien important à l'occasion de son 10e anniversaire de fondation.

Le Comité songe à repenser le mode de ses réunions afin de donner plus de vitalité et d'intérêt à ses rencontres. Un agenda

préparé et remis aux membres leur permettrait d'étudier les problèmes et de leur apporter une information très utile.

Le Comité renouvelait son bureau en plus de ses trois officiers honoraires M. Adolphe Robert, président, Mgr Stephen Grenier et l'abbé Adrien Verrette, vice-présidents.

Le scrutin élisait le bureau suivant: Louis-Israel Martel, président; Dr Auray Fontaine et abbé Doria Desruisseaux, vice-présidents; Bernard Thérout, secrétaire-trésorier; MM. J.-Henri Goguen, Me Ernest D'Amours, Hervé Lemaire, Albert Lamarre, Adélard Janelle et le docteur Antoine Dumouchel, directeurs.

VI

Fête Patronale

Dieu veuille que la célébration de notre fête patronale demeure toujours la préoccupation fidèle des nôtres car elle est le symbole de notre persévérance. Cette manifestation permet de réunir la famille franco-américaine et elle atteste que nous voulons toujours vivre fidèlement notre idéal.

De belles manifestations furent exécutées en plusieurs centres avec des échos réconfortants. Devant la situation de plus en plus périlleuse de notre comportement, le 28 juin, à la fête de New Bedford, Mass., sous les auspices de la Ligue des Présidents, le R.P. Thomas Landry o.p. prononçait une allocution qu'il est bon de relire et dans laquelle il adjoignait la jeune comme la moins jeune des générations de l'importance de "Nous comprendre".

Je constate que sont présents à cette fête des jeunes, des gens dans la force de l'âge et d'autres, moins jeunes. Je constate également qu'entre nous tous il y a, malgré les différences d'âge, beaucoup de points de ressemblance: religion, caractère, tempérament, langue, manières de penser, de sentir, de vivre. Ressemblances de la chair et du sang même: les enfants et les jeunesses sont tellement les vivants portraits de leurs parents!

Pourtant, que de différences aussi, voire même de divergences, d'une génération à l'autre, surtout entre celle des "anciens", disons, des cinquante ans et plus, et celle des "nouveaux", des jeunes de quinze à vingt-cinq ans, pour ne mentionner que ceux-là!

Hélas! Il faut bien avouer que même chez nous, franco-américains de la Nouvelle Angleterre, d'une génération à l'autre on ne parle plus la même langue—surtout si l'on compare la deuxième et la troisième génération aux grands-parents et aux "aïeux". Les jeunes parlent l'anglais; les anciens, le français. Même lorsque les deux groupes s'expriment dans la même langue, on dirait que les mots n'ont pas un sens identique pour l'un et pour l'autre. Là encore, ils ne semblent pas parler le même langage.

Les conséquences de cet état de choses se font vite sentir. Chez nous comme ailleurs, jeunes et moins jeunes ne parlant pas le même langage, ne voient pas ou ne semblent pas voir la vie de la même manière: ni leur vie religieuse, ni leur vie nationale, ni leur

vie culturelle. Ces divergences de vues, d'une génération à l'autre, éclatent avec plus d'évidence encore dans le domaine de l'action et lorsque l'intérêt entre en jeu. Que l'on agisse comme catholiques dans l'Eglise, comme citoyens dans la grande nation américaine, comme franco-américains dans nos villes et nos Etats de la Nouvelle Angleterre, les idéaux poursuivis ne sont plus les mêmes. Les ambitions qui soulèvent les uns laissent les autres parfaitement froids et les ambitions qui parfois semblent surchauffer ces derniers restent complètement incompréhensibles aux premiers. Les jeunes et les moins jeunes de chez nous se sont engagés dans un processus d'éloignement extrêmement nuisible et aux uns et aux autres.

Ils ne parlent plus le même langage devant la vie, que tous pourtant veulent grande et belle! Ne parlant plus le même langage, ils n'arrivent pas à se comprendre. Ne se comprenant plus, alors que par ailleurs ils ont besoin les uns des autres et sont faits de par leurs similitudes mêmes pour vivre ensemble, ils s'impatientent les uns contre les autres, lorsqu'ils n'en viennent pas à une lutte ouverte ou camouflée, voire au refus global d'un groupe par l'autre et vice-versa.

Comment se solde ce conflit tragique? Par des désertions, par le dépérissement de toutes nos institutions de vie catholique, américaine ou française, ou encore par des transformations si radicales de ces mêmes institutions que celles-ci en deviennent méconnaissables d'une génération à l'autre et que la continuité nécessaire à toute vie progressive et montante s'en trouve paralysée sinon supprimée. Autre conséquence de ce même déplorable phénomène: les anciens se replient volontiers, parfois farouchement, et se cantonnent dans une époque révolue. Ils ont la nostalgie du drapeau de Carillon et cela au moment où le monde,—leur monde!—se précipite avec un élan irrépressible vers la conquête de l'atôme, de la cellule et des étoiles!

Les jeunes, eux, ceux de la génération des Beatles, vont éperdument de l'avant et sacrifient avec une totale insouciance tout ce que le passé aurait pu leur apporter de valeurs stables, utiles, nécessaires même à l'épanouissement de leurs vraies personnalités, c'est-à-dire non seulement le sens de leurs droits et de leurs possibilités, mais aussi le sentiment de leurs limites, de leur dépendance, de la nécessité d'une éducation physique, morale, professionnelle, pour donner à leur vie de la consistance et leur faire trouver par le fait même un peu de vrai bonheur.

Bref, les jeunes n'ont plus de "racines" et d'ailleurs n'en veulent plus parce qu'elles les rapprocheraient par trop de ceux qu'ils croient avoir tellement dépassés. D'autre part, les moins jeunes n'ont plus de "ramures", parce que, trop souvent, ils sont incapables de se reconnaître dans ces jeunes pousses, violentes, aberrantes, échevelées et folles, selon eux. Ils refusent aussi de croire que cette progéniture, vivante, vitaminisée, vitalisée, est bien la leur, celle qu'ils ont engendrée dans ce monde d'aujourd'hui qu'ils ont, en somme, aussi forgée. Cette différence entre anciens et nouveaux n'est peut-être pas plus profonde, malgré ses éclats spectaculaires actuels, que n'a été leur propre révolte quand eux-mêmes ils ont autrefois quitté la terre de leurs pères pour venir s'établir ici, aux Etats-Unis!

Que conclure, chers amis, de cet exposé?

Que la situation entre les deux parties en cause est irrémédiable? Sans issue? Qu'il n'y a plus rien à faire? Que chacun doit s'enliser, qui dans ses endurcissements et ses scléroses, qui dans ses révoltes et ses éclatements?

Non! Non! et non!

Encore une fois, nous avons besoin les uns des autres, les anciens des nouveaux, les nouveaux des anciens, dans le milieu franco-américain comme ailleurs, à ce tournant de la vie du monde que marque l'an de grâce 1964. Nous y gagnerions tellement à essayer de nous comprendre! C'est cela le mot d'ordre que je semblais chercher tout à l'heure. Nous comprendre. Chercher à nous comprendre, le père et le fils, la mère et la fille, et nous tous de générations diverses, dans nos familles, dans nos sociétés, dans nos paroisses. Car il n'est pas si certain qu'au fond nous ne parlions pas le même langage lorsque nous parlons bonheur, amour, santé, argent, culture, civilisation, rédemption, salut dans le Christ Jésus!

Sous l'égide de saint Jean-Baptiste, l'homme des hautes fidélités, l'homme du courage, de la droiture et de l'intégrité morale, l'homme des dures exigences du devoir, nous devons tous, jeunes et moins jeunes, apprendre au cours des années qui viennent à nous accepter dans nos différences, à nous aimer tels que nous sommes, différents, à nous accorder le droit de vivre différemment nos vies et d'assumer nos responsabilités personnelles. Si nous nous "disposons" ainsi les uns envers les autres, bien des faux murs tomberont d'eux-mêmes entre nous. Nous éprouverons alors l'indicible joie de découvrir, par delà toutes les différentiations accidentelles

que l'évolution du monde nous impose, que chez nous, franco-américains, l'accord entre les jeunes et leurs aînés est tel qu'on ne saurait dire en désignant les générations qui s'affrontent: "so near and yet so far" mais plutôt: "so far and yet so near!"

Chers amis, à ce perpétuel effort de rapprochement entre vous je vous convie plus que jamais aujourd'hui, avec tout mon coeur de prêtre et de fils de New-Bedford. Travaillons à nous comprendre les uns les autres!

Le Comité de Vie Franco-Américaine tenait son banquet dans la salle Coronet de l'hôtel Somerset à Boston, mercredi le 24 juin à la suite de sa réunion plénière. M. Gérald Robert présidait et MM. les consuls Jean Savelli et Claude Chatillon étaient les invités d'honneur. Ce dîner intime réunissait un bon nombre des principaux chefs franco-américains.

A Manchester, samedi le 20 juin dans les salons de l'ACA c'était la *"Gala de la Saint Jean-Baptiste"* sous les auspices de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire. M. Bruno Therrien présidait et l'abbé Doria Desruisseaux, comme conseiller moral rendait hommage à la Fédération et l'abbé Adrien Verrette soulignait les 15 ans d'existence du journal *"L'Action"*. Mlle Marthe Boutin, soprano avait le concours de M. et Mme Georges Ayotte. Le journal *"L'Action"* publiait un intéressant numéro de 48 pages pour souligner son anniversaire. On y lisait le message suivant:

"Notre fête patronale nous revient chaque année comme un avertisseur. Elle nous demande si nous sommes toujours de la famille? Heureux ceux qui entretiennent le feu sacré de la fidélité."

Les années récentes ont sensiblement modifié nos manières de vie. Il faut reconnaître les faits sans nous effrayer. Toutes les institutions humaines subissent l'usure du temps. S'adapter aux changements nécessaires ne veut pas dire changer de visage et abdiquer nos raisons de persévérance.

Nos pères nous ont légué un patrimoine qui n'a rien perdu de son actualité. Ce n'est pas faire vieux jeu que de vouloir conserver les valeurs irremplacables du passé. On prêche encore les vertus de notre céleste patron, Jean le Baptiste, le plus grand parmi les enfants des hommes et qui fut le plus formidable ennemi de l'infidélité et de l'hypocrisie. Il donna sa vie pour rendre témoi-

gnage à la lumière. Il demeure le grand défenseur de l'intégrité du foyer.

Que la science et la technique aient atteint des sommets remarquables dans les domaines économique et éducatif, cela ne veut pas dire que l'on doit renoncer à nos innéités naturelles. Il est pénible de constater que trop des nôtres sont imbus de cet esprit. Ils veulent tout abandonner au nom du progrès. Triste également de noter qu'au sein de notre clergé, de nos communautés et de nos institutions on perd graduellement le sens de l'équilibre. Sous prétexte d'être à la mode on laisse se détériorer des oeuvres qui servent encore généreusement l'Eglise et la Patrie . . . Etre de sa génération ne signifie pas chez les gens sérieux, renoncer à soi-même et devenir opportuniste au service des autres.

Cette année, notre fête patronale fait un appel à notre bon jugement. Elle nous entretient sur l'importance de conserver notre journal, l'Action. La grande majorité de nos foyers dépensent plus de \$80 chaque année pour journaux et revues. Pouvons-nous refuser une modeste contribution de \$5 par année pour permettre à notre journal de vivre et de pénétrer dans notre foyer et nous apporter une information tonifiante.

Que notre fête patronale sème cette année un peu plus de fierté native dans nos coeurs. Que le Ciel nous donne sa lumière. Que Jean-Baptiste nous inspire des sentiments de fidélité. Que Ste-Thérèse de l'Enfant Jésus protège nos oeuvres afin qu'elles puissent continuer à servir Dieu et la Patrie. Dans un monde confus et terriblement sensuel, il devrait être honorable de pratiquer et de chérir des traditions qui nous ont enfantés à la Foi et qui ont enrichi nos familles alors que tant de foyers s'avillissent et se brisent sous la pression des ferments de la médiocrité et du matérialisme.

Bonne fête à tous les compatriotes . . ."

La messe solennelle de la fête était célébrée en l'église Saint-Georges par l'abbé Adrien Verrette qui prononçait le sermon. La chorale était dirigée par Lionel Fontaine avec Eva Robitaille à l'orgue.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Laconia, New Hampshire célébrait ses 75 ans par de belles cérémonies, le dimanche 21 juin. La messe solennelle en l'église du Sacré-Coeur fut célébrée par l'abbé Joseph Vachon, curé, en présence de S.E. Mgr Ernest-J.

Primeau. Après le défilé avait lieu la dédicace de la nouvelle salle paroissiale et le grand banquet présidé par M. Ovila Huot.

La fête à Aldenville, Massachusetts fut très belle organisée par les conseils de l'Union St-Jean-Baptiste de la région. Messe solennelle le soir à 7 heures 30 le 24 juin célébrée par Mgr Eugène Guérin, P.D., le nouveau curé, qui prononce aussi le sermon. Le repas est servi dans la salle paroissiale Ste-Rose de Lima et M. Henri Goguen est l'orateur invité.

La Fédération des Sociétés du Comté de Worcester tenait sa fête à Fitchburg en la paroisse de l'Immaculée Conception où la messe solennelle fut chantée par le curé, l'abbé Albert Goulet et sermon prononcé par Mgr Arthur Gravel, P.D., de Leominster. Le banquet était servi au Monoosnock Country Club de Leominster sous la présidence de Denis Basque.

Le Rhode Island se donnait une fête brillante, le 28 juin au Colony Motor Hotel à Cranston sous la direction de la Fédération Française du Rhode Island. La soirée était présidée par M. Raymond Rossignol et l'hon. Auguste LaFrance, secrétaire d'Etat était cérémoniaire. Au cours du banquet plusieurs allocutions furent prononcées par S.E. Mgr Bernard Kelley, auxiliaire de Providence, le consul Jean Savelli, le gouverneur John Chafee, le juge Guillaume Myette, le représentant Fernand St-Germain et M. J.-Henri Goguen avec plusieurs autres dignitaires présents.

Sur l'invitation du Conseil Lafayette de l'Union, les compatriotes se réunissaient en l'église de l'Assomption à Bellingham, le 21 juin pour la fête patronale. L'abbé Richard Perron prononçait le sermon. Le déjeuner suivait au restaurant Lord Fox sous la présidence de Hérééné Pouliot alors que le curé Albert Bergeron saluait les convives et que M. Théophile Martin était l'orateur invité.

Lewiston avait sa fête dans l'esprit traditionnel avec défilé, messe et banquet, sous les auspices de la Ligue des Sociétés. La réception avait lieu le samedi soir dans les salons de l'Institut Jacques Cartier.

Dimanche matin, le 21 juin, le défilé sous la direction du maréchal Roland Fortin se rendait à l'église Ste-Croix pour la messe solennelle. Mgr Félix Martin souhaite la bienvenue et l'abbé Hervé Carrier prononce le sermon. Le banquet dans la salle

paroissiale est présidé par le sénateur Roméo Boisvert et M. Bernard Théroux, secrétaire du Comité de Vie Franco-Américaine est l'orateur. Le *Messenger* publie depuis toujours son édition de fête.

Le Connecticut Franco-Américain se donnait deux belles fêtes sous les auspices des Conseils de l'Union. A Hartford, grand ralliement à l'église Ste-Anne avec messe à 11 heures et sermon prononcé par Mgr Arthur Routhier P.D. Le banquet a lieu au restaurant Sunset sous la présidence de Gérard Ferrière et M. Normand Lachance était l'invité.

Le même jour, une autre célébration en l'église du Sacré-Coeur de Wauregan avec messe célébrée par le R.P. Joseph Bérard M.S. qui prononce le sermon. M. Lucien Desjardins est l'orateur au banquet.

Au Québec, la fête nationale garde toujours son importance. Jour férié dans toutes les villes et paroisses il y a démonstration et les deux grandes manifestations sont toujours celle de la métropole, Montréal et celle de la Cité de Champlain, Québec.

A Montréal, le samedi soir le 20 juin, à la messe de la fête, S.E. le Cardinal Léger déclarait: *"Jean Baptiste doit constituer pour le Canada français un modèle de paix. Sa prédication est une invitation à la paix. Non pas une paix passive où chacun s'enfonce dans ses habitudes et son confort sans se préoccuper du bien de l'ensemble; à une paix active où règnent la justice et la charité. La paix fait en sorte que chacun, sans renoncer à ses droits, est prêt à dialoguer avec les autres; à vivre en fraternité, sans renoncer à son identité propre."*

La cérémonie du feu de la saint Jean avait lieu mardi soir le 23 juin au parc Jeanne Mance présidée par le Lieutenant Gouverneur M. Comtois. Le grand défilé présidé par le Gouverneur Général du Canada, le Général Georges Vanier attirait plus de 100,000 spectateurs. Le banquet avait lieu au Chalet du Mont Royal sous la présidence de M. Paul-Emile Robert, président de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. Me Marcel Faribault était l'orateur. Les fêtes se terminaient le vendredi soir 25 juin par un bal spectacle populaire sur l'île Ste Hélène avec feu d'artifice.

A Québec, S.E. le cardinal Roy bénit le feu et M. Bona Arsenault, secrétaire de la province allume le feu. Le défilé attire des milliers de personnes avec son cortège de 21 chars somptueux.

VII

Evénements - Faits - Gestes

Le Pape Paul VI accomplit un pèlerinage historique en Terre Sainte les 4, 5 et 6 janvier pour être acclamé par les gouvernements et les chrétiens.

Le 11 janvier, décès à Rome du cardinal André Julien, s.s. Il était doyen du tribunal de la Rote. Paul VI préside ses funérailles dans la basilique Vaticane. Il était âgé de 82 ans.

Le 15 février, fête du bicentenaire de la fondation de la ville de Saint-Louis par Pierre Laclède.

Décès du Général Douglas MacArthur le 5 avril à New York, Héros de la Deuxième Guerre Mondiale dans le Pacifique, âgé de 84 ans.

Le 26 mars 1964, dans sa 67^e année, l'hebdomadaire "L'Impartial" de Nashua, New Hampshire, publié par M. Mme Armand Biron, cesse de paraître à cause du manque d'intérêt de la part de notre population. Depuis quelques années le journal était devenu une feuille religieuse "Le journal de Marie" qui semait une belle propagande dans les foyers.

De grandes fêtes, les 18 et 19 avril, accompagnent l'arrivée du croiseur-école "*Le Jeanne d'Arc*" qui apporte à la Nouvelle Orléans une statue equestre de la sainte de France, Jeanne d'Arc, don du Général de Gaulle et des villes de Paris, Orléans, Reims et Rouen.

Le 4 juillet, à l'occasion du 188^e anniversaire de la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis, le Président Lyndon Johnson signe la loi des Droits Civiques et déclare: "cette loi constitue une étape décisive vers l'égalité de tous les Américains devant la vie".

M. l'abbé Jules Baisnée S.S., âgé de 84 ans célèbre en février son soixantenaire sacerdotal au séminaire des Sulpiciens à l'Université de Washington. L'abbé Baisnée est au pays depuis la première guerre mondiale où il perdit un bras. Il fut l'un des conférenciers à la réunion de la société et reçut la médaille "Grand Prix" en 1957.

Le 250^e anniversaire de la fondation du sanctuaire Notre-Dame du Cap de la Madeleine fut célébré avec l'inauguration de la nou-

velle basilique au milieu des plus hautes personnalités religieuses et des milliers de pèlerins, les 14 et 15 août.

Pierre Monteux, célèbre directeur d'orchestre qui dirigea la Symphonie de Boston durant plusieurs années meurt à Hancock, Maine au début de juillet à l'âge de 89 ans.

Le 15 mai, le collège St-Joseph de Memramcook, N.B. célèbre son centenaire ayant été fondé par le R.P. Lefebvre en 1864. Ce collège sous la direction des Pères de Ste-Croix est devenu le berceau de l'université de Moncton aujourd'hui installée dans cette ville.

Sous la direction de Maurice da Silva, de Montréal, la troupe Communauté de Route Charles de Foucauld profite de sa Route d'été pour visiter la Nouvelle Angleterre. Le 19 août, ces vingt-cinq gars de la route dans une réception à Manchester font entendre leur programme et répertoire.

Après un régime assez bruyant, Nikita Khrouchev est remplacé en Russie par Leonide Brejnev. L'élection a lieu le 15 octobre.

Le 17 septembre dans le bâtiment du Secrétariat de l'Organisation des Nations Unies à New York était inauguré un vitrail de Marc Chagall à la mémoire de Dag Hammarskjöld tué dans un accident de l'air durant une mission de paix en 1961.

Sa Majesté La Reine Elisabeth II et son époux visitent le Canada du 5 au 13 octobre alors qu'elle se rend à Charlottetown, Québec et Ottawa. Durant son séjour la reine s'exprime très librement en français.

Consécration épiscopale, le 26 août à Edmunaston, Nouveau Brunswick de S.E. Mgr Joseph-Aurèle Plourde, évêque auxiliaire d'Alexandria en Ontario. S.E. Mgr Sergio Pignadoli, délégué apostolique préside la cérémonie.

Dévoilement du monument Maurice Duplessis (1890-1959) aux Trois Rivières, le 6 septembre. Le professeur Jean-Noel Tremblay, ancien député, prononce le panagéryque de l'ancien premier ministre.

Le Pape Paul VI préside la fin de la 3e session du Concile et promulge le décret "*De Ecclesia*" le 21 novembre.

Dans un deuxième voyage historique le Pape VI assiste au congrès eucharistique international à Bombay, en Inde les 3 et 4 décembre.

Décès de S.E. Mgr Paul Bernier, archevêque-évêque de Gaspé à la clôture de la 3e session du Concile à Rome. Né en 1906, Mgr Bernier avait été nonce à Panama et à Costa Rica avant de devenir évêque de Gaspé depuis 1957.

A la suite du chapitre général des Missionnaires de N.-D. de La Salette tenu à Rome, le T.R.P. Conrad Blanchet a été nommé supérieur général, le T.R.P. Lionel Lemay, secrétaire général et le R.P. Roland Bédard, provincial de la province du Coeur Immaculé de Marie.

Mgr *Joseph Cournoyer P.D.*, curé de la paroisse St-Michel d'Ocean Grove, Mass., diocèse de Fall River est élevé à la prélature romaine.

Mgr *Alfred Gendreau*, curé de la paroisse du Saint-Sacrement, de Fall River est élevé à la prélature romaine.

Mgr *Eugène Guerin P.D.*, curé de la paroisse Ste-Rose de Lima, d'Aldenville et directeur de la Caisse de l'Ecolier de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique est nommé vicaire forain dans le diocèse de Springfield, Mass.

Le 31 mai, S.E. Mgr Ernest-J. Primeau, évêque de Manchester recevait du collègue Rivier, de Nashua, un doctorat en droit "honoris causa".

Le 31 mai, Me Henri-T. Ledoux recevait un doctorat "honoris causa" en droit du collègue Rivier, de Nashua.

Me *Ernest d'Amours*, avocat de Manchester, est nommé par la France Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques le 15 février.

M. Rosaire-Dion Lévesque, poète, est le récipiendaire de la médaille Chauveau de la Société Royale du Canada pour sa contribution à la littérature canadienne-française.

Le 20 mai, M. Jean Savelli présidait la cérémonie traditionnelle de la "Journée Lafayette" en déposant des fleurs devant le monu-

ment Lafayette, rue Tremont. Durant la soirée il distribuait des décorations dans les salons du consulat général, rue Commonwealth.

Le 20 mai, Mgr Albert Bérubé P.D., curé de la paroisse St-Antoine de New Bedford recevait de la France les insignes d'officier de l'Ordre des Palmes Académiques.

Le R.P. Eugène Turcotte o.m.i., actuellement en retraite au Manoir d'Youville à Lowell célébrait son soixantenaire sacerdotal le 19 juin. Il fut provincial fondateur de la province Saint-Jean-Baptiste des Oblats de Marie Immaculée à Lowell en 1924.

Jubilé d'Or sacerdotal, le 23 août, de Mgr Aimé Giguère P.D., curé de la paroisse St-André de Biddeford, Maine.

M. Antonio Prince, maître des postes à Woonsocket se retire à l'âge de 70 ans après 28 années de service. Il reçoit les hommages du Maître des Postes Général, John-A. Granouski et une visite de l'ancien Maître des Postes James Farley qui le nommait à ce poste en 1936.

J.-Ovila Huot de Laconia, New Hampshire élu membre du congrès à Washington en novembre.

Me Roland-G. Desmarais élu maire de Fall River.

M. Roland-J. Marcotte élu maire de Lewiston.

L'échevin Robert Couturier est élu maire de Lewiston le 1 décembre, comme le plus jeune maire de cette ville.

A l'occasion du chapitre général des Augustins de l'Assomption tenu à Rome les nominations suivantes ont été effectuées: le T.R.P. Wilfrid Dufaut a été réélu supérieur général, le T.R.P. Henri Moquin a été nommé trésorier général, le T.R.P. Armand Desautel a été nommé provincial de la province américaine et le T.R.P. Louis Dion nommé supérieur du collège de l'Assomption à Worcester.

Herbert-Clark Hoover, âgé de 90 ans, 31^e président des Etats-Unis meurt à sa résidence à l'hôtel Waldorf, de New York. Il avait joué un grand rôle au cours de la première guerre mondiale comme administrateur des vivres auprès des peuples affligés. Il eut aussi le poste de secrétaire du Commerce. Décédé le 20 octobre 1964

il fut inhumé dans son village natal West Branch, Iowa, près de l'endroit de sa naissance devenu parc national.

Le Président Lyndon-Baines Johnson est élu à la présidence par un vote sans précédent. Pour la première fois, toute la Nouvelle Angleterre appuie le président dans son élection.

Inauguration le 21 novembre à New York du Pont Verrazano, le plus long du monde qui relie Brooklyn et Staten Island. Les ambassadeurs Hervé Alphand et Sergio Fenoaltea de France et d'Italie président. Ce pont mémorial rappelle le souvenir du navigateur Jean de Verrazane qui sur la Dauphine découvrait le port de New York en 1524 au nom de François 1er. Ce pont de 4260 pieds de longueur est l'oeuvre de l'ingénieur Othmar-Hermann Ammann, américain d'origine suisse.

Dans son Message de Noël, le Pape Paul VI en insistant sur la fraternité des hommes ajoute: "Nous formons le voeu que tous soutiennent le rôle des organismes qui ont été créés pour promouvoir l'union entre les nations par une collaboration franche et réciproque, pour empêcher les guerres et prévenir les conflits, pour résoudre les antagonismes par la patience des négociations et par de justes traités, pour faire progresser la conscience et l'expression du Droit international, en un mot, pour donner à la paix sécurité, stabilité et équilibre dynamique."

VIII

Généalogie

On a écrit que la famille est une histoire . . . plus elle dure plus elle s'accomplit. La généalogie est donc fille de l'histoire. Dans son XIVE volume des *"Mémoires de la Société Généalogique Canadienne-française"*, on écrivait: "la généalogie n'est que l'élément de base et non synthèse de l'évolution de la lignée. Pourquoi s'arrêter au seul constat des liens biologiques, à la chaîne, en négligeant la trame qui complète sa vie en ses traditions, son esprit, sa consistance, sa morphologie sociale au sens large. Avec d'autres théoriciens, nous sommes d'avis que l'histoire d'une famille doit s'étendre à tous les aspects de son parcours quantitatif et qualitatif: son expansion dans le temps et dans l'espace, la structure sociale de ses effectifs, les apports héréditaires—heureux et malheureux—de ses membres et de leurs alliances, la formation et la persistance d'une conscience collective, l'influence des isolats de toute nature sur les individus et les groupes, l'ascendant de certaines personnalités sur leurs proches et leur parentèle . . . l'histoire de chaque famille, quels que soient son rang social, son ancienneté, son origine ses tribulations, ses déficiences, ses composantes, mérite d'être étudiée et contée.

Au cours de l'année la Société Généalogique a tenu plusieurs réunions et son périodique trimestriel a donné une foule de détails sur diverses familles.

Famille Lagimodière-Gaboury la première à traverser les prairies de l'Ouest en 1807.

Famille Hudon Beaulieu: ancêtre Pierre Hudon, né vers 1649 en Anjou se trouve à Québec en 1666 comme boulanger.

Cossette: ancêtre Jean, fils de Jacques et de Renée Macouine. Il épouse Marguerite en 1668.

Cousineau: ancêtre Jean-Baptiste, tailleur de pierre, né vers 1662 à Junillac-le Grand (Dordogne) en Périgord. Le 2 janvier 1690 il épouse à Montréal Jeanne Besnard dit Lajeunesse.

Dandonneau: ancêtre Pierre dit Lajeunesse fils de Jacques Dandonneau et Isabelle Fain. Il épouse aux Trois Rivières le 16 janvier 1653 Françoise Jobin.

Harnois: Isaac né en Normandie, fils d'Abraham Harnois et de Marie Adrien. Il habite Québec en 1670 alors qu'il épouse Marguerite Blaise.

Brosseau: Denis, natif de Nantes en Bretagne et marié aux Trois Rivières 1670 à Madeline Hébert aussi originaire de Nantes.

Nantel: Jean Berloin, capitaine de Milice, né vers 1668 à Poitiers. En 1695 il est marié à Marguerite Forget.

L'Heureux: Simon L'Hereault, Lareau, né vers 1626 au Mans, marié à Québec le 27 novembre 1655 à Suzanne Jaroussel.

Rochon: Simon Rocheron né en 1638 au Mans, épouse Mathurine Bisson au Chateau Richer le 12 septembre 1663. Gervais Rocheron né vers 1645 épouse à l'Île d'Orleans, Marie-Madeleine Guyon.

Dubuc: Jean, fils de Pierre et de Marie Hotot, né le 21 janvier 1638 à Rouen. Il marie à Québec le 14 janvier 1668 Françoise L'Archevêque.

Deshais dit St. Cyr: Pierre Deshayes venu de Saintonge habite Trois Rivières vers 1666. Vers 1677 il épouse Marguerite Guillet.

Martin Boutet (1616-1686). Ingénieur, savant et artiste. Né vers 1616 à Sceaux près Paris. En 1636 il épouse Catherine Soulange-dit-Dechamps. Il s'établit à Québec en 1643 avec ses deux filles Catherine et Marie.

Toussaint Giroux: Le 5 avril à Réveillon (Orne), France l'Association Perche Canada rendait hommage à l'ancêtre Toussaint Giroux, né le 2 novembre 1633, fils de Jean Giroux et de Marguerite Quilleron. Il s'installe à Beauport en 1654 et épouse Marie Godard.

Honoré Langlois dit Lachapelle né en 1632, fils de Jean Langlois et de Jacqueline Charpentier. Arrivé à Québec en 1651, ancêtre des familles Langlois-Lachapelle de Montréal et de Joliette.

Laurent Glory dit Labrière, né le 30 août 1639, ville de Niort, France, il émigre à Montréal vers 1658 où il épouse Jacqueline Lagrange le 23 juillet 1664.

Gauthier dit Landreville. Maturin, l'ancêtre probablement originaire dans la paroisse de Landreville, près de Troyes en Champagne. Il épouse Nicole Philipeau près de Montréal vers 1671.

Philippe Amiot, l'ancêtre de cette famille marié à Anne Convent, inscrit un inventaire de ses biens le 7 septembre 1639.

Famille Gagnon (Laprairie). Jean, l'ancêtre 1610 originaire de Tourouvre, au Perche. Il épouse Marguerite Cauchon à Québec le 29 juillet 1640.

Pierre Leduc, ancêtre des familles de ce nom, né en Normandie en 1675. Chaudronnier comme son père Pierre, il s'établit à Québec en 1691 et le 6 juillet se rend à l'Ile-Perrot.

René Ouellet (Houalet). Né à Paris, il épouse Anne Rivest, veuve de Grégoire Hisse à Québec le 8 mars 1666.

Michel Mathieu Brunet dit Lestang. Né en Normandie en 1640. Il vient à Québec vers 1667. Il épouse Jacqueline Racheine à Québec le 10 novembre 1667.

Jacques Goulet s'établit en Nouvelle France avec son épouse Marguerite Maillé (Marlier).

Jean Poisson, arquebusier épouse Jacqueline Chamboy le 8 mai 1644. Il revient à Québec.

Jacques Galarneau arrive à Québec en octobre 1665. Il épouse Jacqueline Héron le 15 de ce même mois. Il s'établit à Charlebourg.

Pierre Buteau originaire du Poitou arrive au Canada vers 1662. Le 15 avril 1670 il épouse Madeleine Mézeray.

Famille Pratte. L'ancêtre Jean Duprat du diocèse d'Agen, France et boulanger d'occupation épouse à Québec le 6 août 1702 Marie Auriot.

IX

Concerts, Festivals et Concours

Festival de la Bonne Chanson. (Manchester, N.H.). Le 7^e Festival de la Bonne Chanson avait lieu au manège militaire, samedi le 9 mai 1964 devant un auditoire de près de 3000 personnes sous la direction de la Fédération Franco-Américaine du New Hampshire.

M. Bruno Therrien présidait et M. Gérard Robert présentait les chorales: "*Le Beau Danube Bleu*" (Strauss-Rillé), Ste-Marie; "*La Jeunesse qu'il nous faut*" (Villeneuve-S. Leonide), St-Augustin; "*Souvenir de Schubert*" (Rousseau-Nauwelaers), St-Georges; "*La Demande et la Réponse*" (Gaboriau), St-Antoine; "*gai lon la, gai le rosier*" (Coiset), Sacré-Coeur; "*Ferme tes jolis yeux*" (Thomas-Buxeuil), St-Jean-Baptiste; "*Nuit de Printemps*" (Nauwelaers-Rousseaux), Ste-Thérèse; "*La chanson de la Grive*" (Lafrenière), St-Jean-Baptiste (Suncook).

Concours des Artisans. La Société des Artisans tenait son 14^e concours annuel de français dans les écoles de la Nouvelle-Angleterre. Cette initiative produit chaque fois des résultats réconfortants car elle intéresse plusieurs milliers de nos écoliers à faire des efforts dans la maîtrise de la langue française. Plus de 64 écoles avec 2283 compositions s'inscrivent au concours. Au compte des participants il faut noter 39 écoles du Massachusetts, 19 du New Hampshire, 7 du Rhode Island et 3 du Connecticut. Des récompenses au montant de \$1120 furent remises à 140 lauréats. Le grand couronnement du concours comporte une visite à Montréal où les principaux gagnants sont reçus au bureau chef de la Société par les Officiers généraux. M. Euclide Gilbert est le directeur du concours.

Grand Festival de Français à Putnam sous les auspices de La Fédération Féminine et la direction de Mme Rosario Pelletier.

La Société des Concours de Français tient son concours annuel à Fall River à l'école Ste-Anne, le 17 mai avec la participation des écoles franco-américaines de la ville.

Les Gais Chanteurs de Pawtucket sous la direction de Hervé Lemieux donnent un concert sous les auspices du "*Foyer*" dans sa salle de Concerts de l'école Henry Winters. Mlle Liliane Ouellet, soprano était au programme. Ce concert était donné au profit de l'oeuvre des bourses scolaires de l'association "*Le Foyer*" de Pawtucket. M. Philippe-Armand Lajoie président de la Fédération des Chorales F.A. était l'invité d'honneur.

X

Vie Franco-Américaine

Association Canado-Américaine. L'ainée de nos grandes sociétés mutuelles tenait son 23e congrès quadriennal les 5, 6 et 7 septembre dans les salles de l'hôtel Carpenter de Manchester sous la présidence du juge Edouard Lampron.

La cérémonie religieuse avait lieu en l'église St-Antoine avec messe célébrée par l'abbé Doria Desruisseaux et sermon par l'abbé Georges Desjardins. S.E. Mgr Primeau assistait au trône entouré de plusieurs prêtres.

La soirée de famille avait eu lieu samedi soir dans la salle de bal de l'hôtel avec spectacle donné par Gilles Vigneault, vedette à la radio et la télévision.

Le banquet eut lieu dimanche soir sous la présidence de M. Gérald Robert. Des allocutions furent prononcées par le gouverneur King, l'hon. Bona Arseneault, secrétaire de la province de Québec, le maire Roland Vallée, Claude Chatillon, consul du Canada à Boston. Me Paul Gouin, président de la Commission des Monuments historiques de la province de Québec était l'orateur invité.

Les délibérations se poursuivèrent durant la journée du lundi avec l'adoption de nouveaux amendements et rapports des officiers. L'élection portait à la présidence Me Ernest D'Amours. Le bureau chef comprend encore Mgr Hector Benoit P.D., aumônier général, abbé Doria Desruisseaux, adjoint, Adolphe Robert, président émérite, juge Emile Lemelin, ex-président, Dr Conrad Godin, Dr Paul Fortier, Antonio Prince, juge Edouard Lampron, vice-présidents, Gérald Robert, secrétaire, Arthur Rouillard, trésorier, docteur Jules Gagnon, médecin général.

A sa réunion semi-annuelle la Haute Cour sous la présidence du juge Lemelin, honorait Me Ernest D'Amours alors que le M. Jean Savelli, consul de France à Boston lui remettait la décoration de Chevalier des Palmes Académiques.

Le 9 novembre la Haute Cour tenait sa réunion semi-annuelle sous la présidence de Me Ernest D'Amours et elle honorait Me Paul Gouin, de Montréal au Motel Wayfarer en lui remettant le certificat de Membre d'Honneur de l'Association.

Le 20 décembre, le président général Me Ernest D'Amours remettait à Mgr Aimé Giguère P.D., curé de la paroisse St-André, de Biddeford, le certificat de "Membre d'Honneur" de l'Association.

Avec ses 30,424 membres l'Association terminait l'année avec un actif de \$8,879,971.13 avec plus valeur de 112.73%. Ses assurances en vigueur s'élevaient à \$42,509,720. ayant versé depuis la fondation plus de \$15,862,993.40 en bénéfices et \$1,267,571.80 en dividendes.

Union St-Jean-Baptiste d'Amérique. Elle inaugurait l'année avec un appel spécial pour le Fonds de ses Oeuvres culturelles afin de lui permettre de continuer son encouragement à nos institutions consacrées au rayonnement de notre culture française en Nouvelle-Angleterre. Dans le domaine de l'éducation, L'Union distribuait encore 147 bourses pour un montant de \$37,088.

Le 17 mai le Bureau Général tenait sa réunion semi-annuelle sous la présidence de M. J.-Henri Goguen. Les officiers rendaient hommage à Mgr Eugène Guerin P.D., V.F., récemment élevé à la prélature et nommé vicaire forain du diocèse de Springfield.

La réunion semestrielle du Bureau avait lieu le 22 novembre pour résumer le travail accompli au cours de l'année. Les officiers faisaient rapport des conventions régionales des conseils, des pèlerinages et autres activités. La société avait recueilli la somme de \$5,033.85 pour ses oeuvres culturelles.

L'année se terminait avec un actif de \$17,563,282.36 dont la somme de \$1,976,973.73 représentant les opérations de l'année 1964.

La Société des Artisans avec bureau chef à Montréal termine son 88e exercice le 31 décembre 1964 avec un actif de \$51,433,953. Son prêt d'honneur favorise 651 étudiants pour un montant de \$94,508 soit depuis 1954 la somme de \$476,767 prêtée sans intérêt à 3,404 étudiants. Les assurances en vigueur s'élevèrent à \$414,531,778. Dans son rapport le président René Paré ajoutait: "avec tout cela-qui nous est déjà acquis, avec toutes les possibilités que nous avons dans notre Société et en chacun de nous, la Société des Artisans a un rôle unique, irremplaçable, à remplir auprès de notre peuple. Nous n'avons pas de doute qu'elle le remplira de plus en plus et de mieux en mieux chaque jour, chaque année."

Fédération Féminine Franco-Américaine: Le Conseil d'Administration de la Fédération tenait sa réunion le 11 janvier à l'hôtel

Sheraton-Plaza, de Boston sous la présidence de Mme Leo Levesque. On y traçait le programme de l'année. Le projet d'un voyage en Europe en octobre fut décidé et confié à Mlle Clémentine Poirier. Ce voyage fut exécuté du 1er au 25 octobre et confié à la compagnie Air France par l'agence Malavoy de Montréal. Les touristes voyagèrent en "Boeing 707" et visitèrent la France, la Suisse et l'Italie. Le voyage fut un succès.

Société Richelieu. Elle tenait son congrès international les 6, 7 et 8 novembre à l'hôtel Fontainebleau, à Miami, en Floride sous la présidence de Raymond Dufresne. Plus de 600 délégués assistaient à ce qui fut appelé un "*Congrès Vacances*".

Le congrès d'affaires avait eu lieu au Chateau Laurier, d'Ottawa le 28 février sous la présidence du Docteur Armand Dufresne qui fut le conférencier. Plusieurs membres de la Nouvelle Angleterre assistaient.

La vie au sein des clubs franco-américains fut intense et l'échange des visites contribua à animer les dévouements. Au sein de la Société, la chaîne franco-américaine est représentée par Roland Desjardins, vice-président, Me J.-Edouard Lajoie, conseiller juridique, Louis-I. Martel, gouverneur et Dr Robert Beaudoin, Me Zephyr Paquin et Aimé Gauthier au collège permanent..

Les 13 clubs ont comme président: Louis-I. Martel (Manchester), Emile Whitehead (Fall River), Alyre Cormier (Fitchburg), Warren Bourque (Hartford), Wilfrid Beaulieu (Willamanset), Laurent Comeau (Lewiston), Aimé Gauthier (Boston), Roger Lacerte (Lowell), Georges Aubertin (Salem), Rosario Pelletier (Waterbury), Dr Antoine Dumouchel (Worcester) et Alfred Ménard (New Bedford).

La chaîne franco-américaine de la Société Richelieu réunissait ses 13 clubs pour son congrès régional à l'Hôtel Viking, de Newport, R.I., le 14 juin. M. Gérard Robert était l'orateur au déjeuner. M. le docteur Raymond Dufresne, président général de la société était l'invité d'honneur.

Le congrès avait été préparé par le Club Fall River. Le déjeuner fut présidé par Bertrand Letendre.

C.M.A.C. La Corporation de Membres de l'Association Catholique de Lowell célèbre ses 75 ans le 6 décembre par des fêtes

brillantes. Messe à St-Jean-Baptiste avec sermon par le R.P. Victor Alexandre O.M.I. Le banquet sous la présidence de Raymond Sawyer avait M. Homer Bourgeois comme cérémoniaire avec plusieurs orateurs, le Juge Arthur Eno, Me Alphée Achin, M. Stanislas Paquin et M. J.-Henri Goguen, le conférencier invité.

Association des Professeurs F.A. Fondée l'an dernier, cette association se réunissait le 25 avril dans les bureaux de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique sur l'invitation de M. J.-Henri Goguen. Plus de 130 professeurs de français venus des Etats de la Nouvelle Angleterre établissaient définitivement leur organisme en acceptant une constitution et les règlements pour assurer leur fonctionnement. On étudiait les nouvelles méthodes de l'enseignement du français dans les cours primaire et secondaire.

Pour donner suite les membres élaient leur premier conseil d'administration: Elphège Roy (Manchester), président; R.-F. Marcellin (Lewiston) vice-président; François Martineau (Fall River), secrétaire-trésorier; S. M. Catherine s.s.a. (Worcester) adjointe. Directeurs: Claire Bolduc (Lewiston), Jules Deschenes (Manchester), Gérard Provost (Stoneham), Sr. Marie Gracia, s.s.a. (Holyoke), Sr. M. Massabielle p.m. (Aldenville) et Sr. M. Alban, c.s.c. (Aldenville).

Le 17 octobre, l'association se réunissait au King's Grant Motor Inn à Danvers, Mass. pour l'étude sur "*Le nouveau volume du professeur Gérard Brault et ses associés, destiné à l'enseignement du français aux franco-américains*". Mme Jean Laflamme dirigeait la classe de démonstration.

Fédération des Chorales F.A. Elle tient son 6e congrès annuel en la paroisse St-Jean-Baptiste de Lowell le 8 novembre sous la présidence de M. Philippe Armand Lajoie. En plus des délibérations, il y eut séance de chants, buffet au Club St-Louis. Ce devait être la dernière présence de M. Lajoie qui décédera quelques semaines plus tard.

Association de la Jeunesse Franco-Américaine. A l'occasion du 10e anniversaire de cet organisme, Mme Gertrude Lambert Rhéaume qui en fut l'une des fondatrices et des principales animatrices résume son histoire en deux articles publiés dans "*Le Travailleur*" en novembre.

Association Médicale F.A. Elle tient son 26 congrès annuel à l'hôtel Kenmore, de Boston le 17 octobre.

Les Vétérans Franco-Américains tenaient leur 31^e convention annuelle à Manchester du 2 au 4 octobre sous la présidence conjointe de Xavier Savoie et Lorraine LaFontaine.

Les Marchandes de Bonheur, une organisation sociale féminine à Lewiston célébrait ses 35 ans le 26 avril, dans le Foyer de l'Hospice Marcotte sous la présidence de Mme Walter Lavallée. Ces dames se dévouent surtout à soulager les vieillards. Il y eut réception, messe et banquet présidé par Paul-Emile Bélanger.

Le Congrès international des Raquetteurs a lieu à Ottawa-Hull les 25 et 26 janvier avec des milliers de participants de chaque côté de la frontière.

Paroisse St-Jean-Baptiste. (Manchester) 1914-1964. Fondée en 1914 par l'abbé Alphée Leclerc, la paroisse St-Jean-Baptiste célébrait son cinquantenaire le 25 octobre par des fêtes imposantes présidées par son curé Mgr Ernest Brodeur P.D. Les paroissiens avaient la joie d'inaugurer leur nouveau temple. Au manège militaire un millier de personnes assistaient au banquet du jubilé sous la présidence de Gérard Robert. Le docteur Louis-Philippe Gagnon était l'orateur du jubilé.

La Caisse Populaire de Manchester au cours de l'année atteignait un actif de \$11,296,298.34.

Fondé en 1955 le Credit-Union St-Louis, d'Auburn, Maine terminait l'année avec un actif de plus de \$550,000.

Le Credit Union L'Ange Gardien, de Berlin, New Hampshire terminait sa 36^e année avec un actif de \$4,333,357.06.

XI

Echos des Sociétés

Institut d'Histoire de l'Amérique Française. Sous la présidence du fondateur, M. le chanoine Lionel Groulx, l'Institut tient sa réunion annuelle au collège Saint-Viateur d'Outremont, le 25 avril 1964. M. Roland Lamontagne, de l'université de Montréal, présente un travail: "*Histoire documentaire du Canada au milieu du dix-huitième siècle*" et M. Bernard Weillbrenner sur les "*Archives de Québec, richesses, accès aux recherches, projets actuels.*" Au diner pris au chalet de l'Île Sainte Hélène, le chanoine Groulx retrace l'histoire de la Revue et déclare qu'elle "*est la revue canadienne française la plus répandue à l'extérieur du Canada, aux Etats Unis, en Europe, en Amérique Latine et voire en Afrique française.*" M. G.-F.-G.-Stanley donne la conférence sur "*Louis Riel*".

Société Historique de Montréal. Fondée en 1858 elle commence l'année sous la gouverne de son nouveau conseil: Dr A.-D. Archambault, président, Eugène Lapierre, vice-président, Philippe Laferrière, secrétaire, Ernest Audet, trésorier, Marthe Lemieux, bibliothèque, David Stewart, Claude Bruchési, Marcelle Brossard et Marie-Ange Madore, conseillers. Un comité présidé par Me Leo Leblanc est chargé d'étudier le projet d'une Fédération des Sociétés Historiques du Québec.

La société décide d'établir un secrétariat surtout en vue de conserver ses archives et de procurer aux membres un service d'information. Elle s'inscrit contre la destruction de l'église Saint-Jacques qui servit de cathédrale de 1825 à 1852. Elle établit un bulletin mensuel qui renseigne les membres et fournit une information précieuse sur son travail. Son siège social est fixé au numéro 3425, rue Saint-Denis.

En mai, la société déplorait la disparition de l'un de ses membres précieux, victime de la route, Alfred Ayotte éditorialiste du journal "La Presse" et directeur des archives de ce journal. En plus de continuer la tradition de la fête de Maisonneuve au monument de la Place d'Armes elle attribuait sa médaille à la Révérende Mère Estelle Mitchell, s.g.m. pour sa contribution à l'histoire et pour sa biographie de Mère d'Youville et de Mère Jane Slocombe, 9e supérieure générale des soeurs Grises de Montréal.

De concert avec la société historique du Lac St-Louis le 20 juin la société préside le dévoilement d'une plaque commémora-

tive en souvenir du martyr Guilaumme Vignal, sulpicien mis à mort par les Iroquois en 1661. La cérémonie a lieu à l'ancienne école de la Côte St-Lambert, Ville de Brossard.

Le 9 juin, la société perdait l'un de ses membres, titulaire de sa médaille, M. Damase Potvin à l'âge de 84 ans et auteur d'une trentaine de volumes.

La société inaugurait les salles de sa bibliothèque à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales sous la présidence du docteur Archambault, le 28 octobre.

En vue de l'Exposition 1967, la société préconise la réédition de la Vie de Calixa Lavallée de M. Eugène Lapierre. Elle entretient le projet d'un monument à l'auteur de notre hymne national.

La Société obtient du Service des Travaux Publics l'inscription sur le monument Dollard, au parc Lafontaine, des noms de deux héros oubliés du Long Sault, Anajotaka, chef Huron et Mitiwimeg, chef Algonquin.

La Société Historique de Québec rend hommage à la mémoire de Jules-Paul Tardivel, fondateur directeur de "*La Vérité*". Journaliste qui fut appelé "le Veuillot du Canada", Tardivel publia encore "Mélanges", "Pour La Patrie", "Notes de Voyage" et "La Langue française au Canada".

La société décerne un diplôme d'honneur à M. Sylvio Dumas membre fondateur, le 28 janvier au cercle Universitaire. Mme Reine Malouin préside. Le 17 février la société tient sa réunion annuelle en l'historique Maison Maillou. Elle lançait son 16e cahier d'histoire "*Les Canadiens français aux quatre coins du monde*" par John Hare.

Société Historique du Saguenay. Dans sa 31e année, cette société soulignait en décembre la 500e réunion des directeurs et la 133e réunion générale sous la présidence de son animateur Mgr Victor Tremblay. Elle complète le 6e volume de sa revue "*Saguenayensia*".

La direction déclare: "*Notre Société Historique a d'ailleurs fait ses preuves par tout ce qu'elle a réalisé, par la publicité avant-garde qu'elle a faite à la région dans l'univers, et surtout par la*

richesse documentaire qu'elle a accumulée et la somme extraordinaire de renseignements qu'elle a donnés et donne chaque jour aux gens du Saguenay et de l'extérieur. Au point de vue des besoins pratiques et au point de vue de l'avancement culturel, cette institution irremplaçable est pour notre région et pour le pays un appoint inestimable". La société compte plus d'un millier de membres.

Société Historique Acadienne. Sous la présidence de M. Emery Leblanc, la société se réunit le 1er avril à Moncton pour écouter une conférence donnée par Mère Saint Marc, des Urselines, sur "*La vie et les oeuvres du P. Philias Bourgeois*".

Pour le centenaire de la confédération, la société demande au conseil municipal de Moncton la reconstitution de la première chapelle acadienne de Moncton.

La société publie trois cahiers durant l'année avec des études intéressantes. (Quatrième), "*Première homarderies au N.B.*", par le docteur Ulysse Bourgeois; "*Les Acadiens de Belle-île en mer*" par Gérard Dejadins. (Cinquième). "*Michel Hacé-Gallant*" par abbé Patrice Gallant; "*Les Trahan d'Acadie*" par Geneviève Massignon; "*Régistres et recensements pour les généalogies acadiennes*" par R.P. Georges o.f.m., cap. (Sixième). "*L'Ordre de Malte en Acadie et en Nouvelle France*" par Robert Pichette; "*Le manoir et les armoiries de la famille Mius-d'Ent remont d'Acadie*" par abbé Clarence d'Entremont.

Le comité exécutif comprend: Mme Leone Boudreau-Nelson (Moncton), présidente; Livain Cormier (Caraquet), vice-président; Gérard Desjardins, secrétaire; Alphonse Melanson, trésorier; R.P. Anselme Chiasson o.f.m., cap., animateur, Bernard Poirier, publiciste; Abbé Oscar Bourque (Caraquet) Me Pierre Belliveau (Boston) et Rodolphe Bourque (Saint-Anselme) directeurs.

Société Historique de Saint Boniface. En vue du centenaire de la Confédération en 1967, la société entretient un projet d'un monument à Louis Riel, qui, de 1869-1870 formait le gouvernement provisoire qui négocia l'entrée du Nord-Ouest dans la confédération. Né à St-Boniface, Louis Riel est enterré dans le cimetière de la cathédrale de l'endroit. On lui a donné le nom de Père du Manitoba. On voudrait également lui élever une statue sur le terrain du palais législatif à Winnipeg.

On édifierait aussi une statue à Mgr Provencher le premier éducateur dans l'Ouest qui vint à la rivière Rouge enseigner en 1818. On songe aussi à restaurer le premier hôpital érigé en 1871 par les Soeurs Grises.

Société Historique de Boucherville. Grâce à un projet qui transformera les terrains de La Broquerie de Boucherville qui porteront désormais le nom de "Seigneurie Pierre Boucher" avec musée, amphithéâtre etc., la Société y établira son secrétariat. Le gouvernement de Québec a apporté son appui pour faire de l'endroit un centre des arts au Canada français.

Cette entreprise est en vue du centenaire de la confédération et le président Charles Desmarteau a pris une large initiative dans le projet avec ses concitoyens.

Société Historique Vaudreuil-Soulanges. Le président Lucien Thériault est heureux de diriger des visiteurs dans une vieille maison construite sous le régime français, à la pointe du Moulin à vent, sur l'Île Perrot. Le premier moulin aurait été construit entre 1684 et 1703 alors que le 27 avril 1703 le Sieur Trottier-Dessus devenait acquéreur de la seigneurie de l'Île Perrot.

Société d'Histoire de l'Île Jésus. Sur l'initiative de son président Joseph Bellefleur elle entreprend les fouilles à la pointe est de l'Île Jésus avec succès. On établit l'endroit du Manoir François Berthelot construit en 1672 d'après les plans de Jean Talon avec d'autres fragments.

Société Historique de la Gaspésie. Dans sa 2e année cette société publie sa revue trimestrielle. Son exécutif comprend: Abbé Michel LeMoignan, président; abbé Claude Allard, vice-président; Mme Syrice Belles-Isles; Jean-Paul Duguay, trésorier; Dr Philippe Roy, conseiller.

Société Canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique. Son trente et unième congrès annuel avait lieu les 17 et 18 octobre 1964 au Séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville sous la présidence de Mgr Victor Tremblay. Dix travaux furent présentés au cours des séances. 1. "Bref aperçu sur l'histoire des Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal", Abbé François Beaudoin. 2. "Les débuts de Saint Sulpice à Montréal" (1657-1688), Abbé Jean Langis, s.s. 3. "Le comité des Fondateurs de l'Eglise canadienne",

Jacques Séguin. 4. "*La mission générale du diocèse de Saint Jérôme. Essai d'une pastorale d'ensemble*", chanoine Maurice Matte. 5. "*Louis Lepage (1690-1762), fondateur et premier curé de Terrebonne*", Aimé Despatie. 6. "*Le martyr blanc des missionnaires du Saguenay*", Mgr Victor Tremblay. 7. "*Monseigneur Dominique Racine, fondateur de l'Eglise Saguenéenne*", Jean Claude Drolet. 8. "*Parlementaires de la région et leur rôle dans l'Eglise*", Hon. Lionel Bertrand. 9. "*Messire Jacques Paquin, curé de Saint-Eustache de la Rivière-du-Chêne (1821-1847)*", Mgr Louis-Joseph Rodrigue P.D. 10. "*Monseigneur Jean Gaire, P.D. Grand Missionnaire colonisateur de l'Ouest canadien*", Reine Malouin.

Société des Dix. Mgr Olivier Maurault s.s., p.a., éditeur délégué préface le 29^e cahier avec les travaux suivants: 1. "*Aperçu de l'histoire de l'Eglise au Canada sous le régime français*", Mgr Olivier Maurault. 2. "*La Paix de 1667*", Leo-Paul Desrosiers. 3. "*Jacques Largillier, dit le Castor, coureur des bois et frère donné*", Raymond Douville. 4. "*Les Projets théoriques de fédéralisme canadien*", Jean-Charles Bonenfant. 5. "*Le Pacte fédératif et les minorités françaises au Canada*", Séraphin Marion. 6. "*L'équipement aratoire de l'habitant du XVII^e au XIX^e siècle*", Robert-Lionel Séguin. 7. "*Guillaume Lamothe (1824-1911)*", Léon Trépanier. 8. "*Urgel-Eugène Archambault ((1869-1873), fondateur de l'Académie du Plateau*", Louis-Philippe Audet. 9. "*La famille Pommereau et ses alliances*", Gérard Malchelosse. 10. "*De la forêt hudsonienne à Madawaska avec le citoyen Michaux*", Jacques Rousseau.

Société Bibliographique du Canada. Elle tient sa réunion annuelle le 8 juin 1964 à l'hôtel Nova-Scotian, Halifax N.S. sous la présidence de Mlle Mario-E. Brown. Une centaine de membres assistaient. Elle publiait son II Cahier, nouvelle série qui remplace la News Letter des débuts.

Académie Canadienne Française. Sous la direction de son président fondateur Victor Barbeau, elle publie son 8^e cahier en collaboration "*Ville-Marie—Poème de la Nouvelle France*".

Association canadienne des éducateurs de langue française (ACELF). Son dix-septième congrès annuel cette fois sur "*La formation du sens civique*" se déroulait à Québec du 17 au 21 août 1964 sous la présidence de Mgr Irénée Lussier, recteur de l'université de Montréal. Plus de 800 congressistes prenaient part aux séances. Il y eut réception à Bois de Coulange, banquet de la Province. Les réunions avaient lieu sur le campus de la Cité universitaire

Laval. Me Adélarde Savoie fut élu à la présidence et Mlle Cécile Rouleau maintenue au secrétariat.

L'ACFAS tenait son 32e congrès à l'Université d'Ottawa les 6, 7 et 8 novembre.

L'Association Canadienne-française d'Alberta tient son congrès les 17 et 18 avril à Edmonton sous la présidence de Me Louis Desrochers. Le thème du congrès: "*Moyens à prendre pour revaloriser nos Caisses Populaires.*"

XII

Etudes

Migration Franco-Américaine*

La plupart des Canadiens français ont des parents aux Etats-Unis, mais très peu connaissent le "fait franco-américain" dont l'existence est plus que centenaire. Avec le recul des générations, les liens de chaque côté de la frontière se sont forcément affaiblis, mais il existe toujours une belle fraternité qui permet des visites et des échanges profitables. Des organismes comme le Conseil de la Vie française en Amérique sont toujours à l'oeuvre pour conserver et intensifier les relations entre le Québec et les groupements de l'extérieur.

La revue *L'Instruction publique* veut cette fois donner à ses lecteurs une vue d'ensemble sur le comportement de ces populations. Cette chronique ne pouvait pas laisser de côté les populations de descendance et d'expression françaises qui habitent les Etats-Unis. Le présent article a pour but de fournir quelques détails à leur sujet.

Avec l'aide du recensement de 1961, fourni par le Bureau fédéral de la Statistique au Canada, on a pu dresser des tableaux très intéressants et instructifs sur le rayonnement des Canadiens français puisque le recensement tient compte de l'origine ethnique des individus.

Aux Etats-Unis, un recensement complet des populations d'origine française n'a jamais été possible car le cens fédéral ne donne aucun détail sur l'origine des personnes. Seules sont considérées comme étrangères ("aliens") celles qui ne sont pas nées au pays et qui ne sont pas naturalisées. Elles doivent s'inscrire chaque année.

Le recensement de 1960 portait à 179 millions la population du pays et, en septembre 1963, on estimait qu'elle dépassait 189 millions. D'après la publication de P. J. Kenedy, *The Official Catholic Directory* (1963), la population catholique au pays était fixée à près de 44 millions et, pour les six Etats de la Nouvelle-Angleterre, la population catholique était de 5 millions sur 10,620,005 sans indication d'origine ou de langue. Les recensements ne sont jamais absolument exacts.

* Abbé Adrien Verrette: *L'Instruction Publique* (Québec) mai 1964.

Nouvelle-Angleterre

Il existe plusieurs groupements d'origine française au pays. Le bloc le plus considérable habite encore la Nouvelle-Angleterre. La masse vint du Québec à partir du milieu du siècle dernier. Ces émigrés étaient attirés par l'industrie des filatures florissante à cette époque. Ils apportaient avec eux le climat de leur religion et de leurs traditions avec la langue française comme véhicule d'expression. Groupés ensemble, ils fondèrent tout naturellement des paroisses et des institutions qui conservaient leur formule de vie. En cela, ils faisaient comme les autres groupes ethniques et personne ne s'en offusquait dans ce pays de liberté.

Bientôt leur nombre devint imposant et, avec les années, les Etats-Unis étant leur patrie, ils ne se diront plus Canadiens français, mais Américains; de là le titre de "Franco-Américains" pour les désigner. C'est l'évolution graduelle de la Franco-Américanie qui se situe dans la grande mosaïque du pays.

Dès 1865, les nombreuses sociétés Saint-Jean-Baptiste dites nationales inaugurent le cycle des conventions nationales afin d'améliorer le sort de leurs congénères. On prêche surtout la naturalisation chez ceux qui ne retourneront pas au Québec. On en tint 31 jusqu'en 1901, dont une dans le Michigan, trois à Chicago et 5 dans New York; les autres se déroulèrent en Nouvelle-Angleterre. Dans l'historique de ces conventions raconté par Félix Gatineau en 1927, on ne trouve nulle part la préoccupation du dénombrement. Il est vrai que des *Guides français* publieront des statistiques.

En 1887, le premier *Guide français de la Nouvelle-Angleterre* est publié à Lowell, au Massachusetts, par le publiciste A. Bourbonnière, sous les auspices de La Société de Publications françaises des Etats-Unis. A cette époque, le groupement était homogène. Tout le monde était de la famille. Il était facile de consulter les paroisses pour établir des chiffres, mais les chiffres seront toujours approximatifs. Ce guide fixe à 279,540 la population française dans les six Etats de la Nouvelle-Angleterre comme suit: Connecticut, 22,946; Massachusetts, 125,267; Vermont, 28,780; Rhode Island, 24,650; New Hampshire, 25,349; Maine, 42,248. On y compte 53,069 familles, 109 prêtres et 35,000 écoliers.

Le deuxième guide de la Nouvelle-Angleterre, en 1889, porte la population à 323,002. Les 210 sociétés de bienfaisance comptent plus de 30,000 membres. En 1890, le jésuite Hamon publie son

histoire *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*. Il prêche des retraites dans les principaux centres et recueille des chiffres et des renseignements. Il a dû aussi consulter les guides déjà parus, mais il fixe à 306,440 cette même population en plus des 86,940 dans New York.

Le troisième guide paraît en 1891 et s'étend à tout le pays. La population de la Nouvelle-Angleterre s'élève déjà à 362,386 car l'émigration du Québec se continue toujours avec un déversement continu dans tous les centres.

En 1899, Albert Bélanger inaugure la publication du *Guide officiel des Franco-Américains*. Il tente d'établir des statistiques pour tout le pays. Dans la treizième et dernière édition (1940), pour les 48 Etats, il donne une population française de 2,949,394. Il affirme que cette compilation a été faite par des gens sérieux. Dans son *Histoire de la Race française aux Etats-Unis*, un ouvrage précieux, l'abbé Magnan ne donne pas de chiffres précis de population.

Dans son *Histoire de la Presse franco-américaine aux Etats-Unis*, Alexandre Belisle affirme que la population était de 33,000 en 1872, de 723,532 en 1900 et de 810,105 en 1911. Ces chiffres sont toujours approximatifs.

Après l'ère des conventions nationales, la Fédération catholique franco-américaine, fondée à Fitchburg, Massachusetts, en 1916, entretient un projet de recensement. Les difficultés s'avèrent nombreuses. La Fédération disparaît en 1934 sans avoir mené à bien cette entreprise.

Enfin, en 1947, naît à Boston le Comité d'Orientation franco-américaine. Il devient une filiale du Conseil de la Vie française et "se propose, après avoir repensé tout le problème de la survivance, de fixer l'idéal historique, concret et commun que les Franco-Américains doivent poursuivre; de faire le dénombrement exact des forces dont ils disposent pour le réasiler; enfin d'unir tous les Franco-Américains dans la poursuite méthodique et cohérente de cet idéal de survivance".

Deux guerres mondiales, en plus d'amener la disparition de milliers de futurs chefs de famille, ont apporté bien des changements au sein de nos populations. Les unions mixtes de religion et de langue ont aussi creusé bien des vides dans nos rangs. Le

déplacement constant de la population vers de nouveaux centres, comme la Floride, la Californie et les autres Etats, vient modifier sensiblement la démographie de notre peuple. Hier, c'était l'émigration canadienne-française aux Etats-Unis. Aujourd'hui, c'est la migration des Franco-Américains vers les autres centres du pays. Des milliers de compatriotes quittent la Nouvelle-Angleterre pour des raisons économiques et autres sans qu'il soit possible de les compter. Ils seront graduellement absorbés car ils n'habitent plus des centres organisés.

A l'occasion du Centenaire franco-américain, tenu à Worcester en 1949, le Comité d'Orientation qui deviendra le Comité de Vie franco-américaine entreprend un dénombrement. On se borne à la Nouvelle-Angleterre; le chiffre de notre population s'établit à 925,000. Malheureusement, on ne voulut pas tenir compte des milliers de compatriotes qui ne fréquentent plus nos paroisses ou qui sont installés dans des villes ou villages qui n'ont pas de structures franco-américaines, ce qui porterait facilement la population au-delà du million et demi et davantage parce qu'il y a des compatriotes partout. Une nouvelle édition du *Guide officiel*, en 1946, ne craindra pas de fixer la population d'origine française aux Etats-Unis à 4,802,938, et le nombre des parlant français à 3,111,400.

Ces derniers chiffres ne sont peut-être pas en deça de la vérité. Au simple rythme de la natalité depuis 75 ans, notre population a dû doubler et même tripler.

En 1964, nous sommes encore sans chiffres exacts. La survivance n'est pas à la hausse. C'est toute une étude qu'il faudrait faire pour expliquer cette métamorphose. Il reste cependant que le phénomène français a planté des racines très profondes dans la vie américaine et que nos structures demeurent encore, même si elles doivent se plier à des adaptations constantes. S'il faut admettre de larges fissures qui grugent notre persévérance, la vie française aux Etats-Unis ne disparaîtra jamais complètement.

Autres groupements

Il est encore impossible d'établir des chiffres dans les autres centres du pays. Le guide de 1891 publie des milliers de noms de compatriotes établis dans les affaires dans les Etats suivants: New York, 100,000; Californie, 25,000; Arkansas, 800; Colorado, 6,000; North Dakota, 15,000; South Dakota, 12,000; Illinois, 25,500; Indiana, 6,200; Iowa, 25,000; Kansas, 3,650; Michigan, 66,000; Min-

nesota, 55,500; Mississippi, 3,000; Missouri, 3,000; Montana, 28,000 sur 30,000 catholiques; Nebraska, 3,000; Ohio, 12,000; Oregon, 5,500; Wyoming, 2,500; et Wisconsin, 6,800; soit une population de plus de 400,000 sans compter les milliers d'autres dispersés dans les autres Etats. Vers 1910, on évaluait la population française dans l'ouest américain à plus de 500,000. A part des îlots où la vie française existe encore faiblement, toute cette population qui doit représenter aujourd'hui plus de 2 millions d'âmes, a été absorbée. On prétend encore que, dans la seule ville de New York, il y a plus de 100,000 personnes d'origine française et plus de 200,000 en Californie. De tous ceux-là, il ne sera jamais possible d'obtenir des chiffres. Hélas, il faut aussi admettre que demain ils ne seront plus des parlant français.

La Louisiane offre à son tour un tableau saisissant. Avec la cession de ce territoire en 1863, "Louisiana Purchase", la vie française était appelée à disparaître avec le changement de gouvernement. On parle de plus de 500,000 Français dans cette région. Le français existe encore dans les "bayous", dans la région de Lafayette et un peu ailleurs.

Ajoutons maintenant la population des "Français de France" qui s'établissait en 1960 à 351,681 et nous avons des chiffres qui pourraient s'élever à près de 6 millions de personnes d'origine française.

* * *

Comme conclusion, disons, à titre de réconfort, que les fondateurs du Nouveau Monde comptent encore des millions de leurs descendants dont un nombre assez imposant conservent dans leur vie le souffle de la pensée et du verbe français. Espérons que les continuateurs maintiendront toujours avec fierté et fidélité cette culture, cette langue, qui donnent encore tant de prestige à leur vie tout en leur permettant de se compter au nombre des excellents citoyens de notre patrie.

Les dimensions d'un empire*

La division de l'information, au ministère des Affaires extérieures du Canada, vient de rééditer une brochure de propagande sur notre pays. A la page huit, nous lisons les lignes suivantes: "Sauf dans les régions des premiers peuplements du Québec et de

* Mgr Paul-Emile Gosselin, P.D.: L'Instruction Publique (Québec), mai 1964.

la Nouvelle-Ecosse, elles (les colonies anglaises) durent faire oeuvre de pionniers et établir des colons, pour la plupart émigrés politiques venus des Etats-Unis à la suite de la révolution." L'auteur de cet historique sur le Canada est probablement un Anglo-Canadien. Nous pourrions lui faire grief de ramener à quasi rien la colonisation sous le régime français. Nous pouvons nous demander si nous sommes bien renseignés nous-mêmes sur l'ampleur des établissements français à travers ce qui est aujourd'hui le Canada et les Etats-Unis. L'image romantique, popularisée par l'image, par une certaine littérature, n'est-elle pas celle de l'idylle de Grand-Pré s'achevant en drame shakespearien et de cette succession de clochers sur les deux rives du Saint-Laurent?

Nous commettons une première erreur lorsque nous dressons le bilan de l'oeuvre accomplie sous le régime français. Nous nous plaçons en face de la Nouvelle-France de 1759. Nous oublions qu'elle avait été amputée d'une partie de son territoire un demi-siècle auparavant par le traité d'Utrecht. Nous ne songeons pas assez qu'elle nous apparaît alors ramassée dans le Québec, dans un Québec dévasté par la guerre, coupée depuis deux ans de ses avant-postes de l'Ouest et de la Louisiane. Il faudrait considérer le pays juste avant le commencement de la Guerre de Sept Ans, alors que les grandes explorations avaient à peu près esquissé sa physionomie et alors qu'il sortait d'une période de paix, la plus longue qu'il ait connue, entre la fondation de Port-Royal et la capitulation de Québec.

Nous sommes victimes d'une autre erreur de perspective, cette fois non dans le temps mais dans l'espace. Nous ramenons volontiers l'empire français à l'actuelle province de Québec. L'oeuvre de pénétration, l'effort d'enracinement se concrétisent pour nous dans trois ou quatre noms géographiques: Québec, Trois-Rivières, Montréal . . . Nous devons nous l'avouer: nous connaissons mal les nôtres hors de la province mère, nous ne les apercevons que confusément dans le recul des distances et dans celui du temps.

Avec une assurance un peu naïve, nous faisons volontiers remonter le Canada français à Samuel de Champlain fondant Québec en 1608. Pourtant, le même Champlain avait été de l'établissement de Port-Royal en Acadie, quatre ans auparavant. Un siècle avant lui, il y avait eu le Malouin Cartier, Roberval, de la Roche, des pénétrations vigoureuses, des essais d'implantation soldés malheureusement par des échecs. Tout l'avenir de l'Amérique du Nord eût été changé si le scorbut et les dissensions n'avaient pas

ruiné les établissements du Lairet et du Cap-Rouge aux environs de Québec. Champlain, arrivant en 1608, aurait trouvé non une misérable bourgade indienne à Stadacona mais ce que les juristes anglais York et Grey décrivaient, au lendemain de 1763, comme "une ancienne et grande colonie depuis longtemps peuplée et cultivée".

Nous devons distinguer entre l'exploration et la colonisation, la reconnaissance du pays et sa mise en valeur. A la première phase se rattachent de grands noms: Cartier lui-même pour la découverte d'une partie de la côte Atlantique, du golfe et du fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, Champlain qui pérégrina, astro-labe et boussole en main, dans le Maine actuel, la Nouvelle-Ecosse, le Québec, une partie de l'Ontario, se rendant jusqu'au lac qui porte son nom, découvrant les lacs Huron, Ontario, Simcoe.

Avec les établissements de Québec, trois-Rivières et Montréal va s'ouvrir l'ère des explorations. Les trois villes deviennent de véritables nids d'aigles avides de grands espaces et de grandes tâches. Jolliet, Marquette, Cavelier de la Salle prennent la route du Sud, qui les mène au golfe du Mexique. Le père Albanel, S.J., Radisson, Desgroseilliers se dirigent vers la baie d'Hudson, où les Anglais ont commencé des établissements. La Vérendrye et ses fils vont clore ce cycle avec l'exploration des actuelles provinces de l'Ouest, la découverte des Rocheuses et une pénétration très forte dans les Etats américains actuels du sud. La capitale du Dakota-Sud, Pierre, porte le nom d'un fils de La Vérendrye, jeune homme qui, à vingt ans, avec une poignée de Français et d'Indiens descendit sur une distance de plus de mille milles à travers la grande plaine américaine alors inexplorée.

La colonisation sera l'oeuvre du menu peuple, des seigneurs et de quelques grands administrateurs, dont le plus justement célèbre est l'intendant Talon. Port-Royal, aujourd'hui Annapolis-Royal, en Nouvelle-Ecosse, sera le théâtre du premier établissement durable en Amérique du Nord. La statue de Monts, près du fort Anne, rappelle le fondateur auquel il faut associer Samuel de Champlain. La colonie acadienne primitive va se développer avec des fortunes diverses jusqu'au malheureux traité d'Utrecht, en 1713, consécutif à la capitulation de Port-Royal et à la fin de la Guerre de la Succession d'Espagne. De cette date à la fondation d'Halifax en 1749, les Anglais ne molesteront pas trop les Acadiens. Ceux-ci continuent à s'accroître dans une dizaine d'établissements autour de Grand-Pré et sur la côte Atlantique, notamment à Pub-

nico. Au moment de la Dispersion, en 1755, ils seront une quinzaine de mille et les Anglais saisiront alors plus de 120,000 têtes de bétail, ce qui témoigne de l'effort colonisateur des Acadiens.

Les établissements acadiens ont rayonné dès le début du pays vers le Maine voisin, le Nouveau-Brunswick, l'Île Royale, aujourd'hui le Cap-Breton. Nicolas Denys fonde Nipisiguit, aujourd'hui Bathurst au Nouveau-Brunswick, où il meurt en 1688 après une rude et longue vie de labeur. Il avait également fait des établissements au Cap-Breton et dans la baie des Chaleurs. La cession de l'Acadie primitive à l'Angleterre, en 1713, va amener le développement de colonies acadiennes dans la région de Memramcook ainsi qu'à l'Île Royale, où les Français vont ériger la forteresse de Louisbourg. Ils y entreprendront l'exploitation des mines de fer et de charbon de Sydney.

Après 1713, les Acadiens se dirigent également vers l'Île Saint-Jean, aujourd'hui l'Île-du-Prince-Édouard, surtout à partir de 1720. Ils s'y établissent fortement puisqu'ils y fonderont, en moins de quarante ans, 34 villages abritant cinq mille âmes. On ignore généralement que toute cette population fut déportée en bloc en 1758 par les Anglais. Ce fut la Dispersion la plus considérable en une seule fois. L'île redevint un désert et les églises ainsi que les habitations des cinq paroisses religieuses tombèrent en ruine.

Les pêcheurs basques ont fréquenté les bancs de Terre-Neuve bien avant la fondation de Québec. Cependant la France ne s'établit effectivement dans cette île qu'en 1650. Elle installa un gouverneur à Plaisance. Au moment de la cession de Terre-Neuve à l'Angleterre, par le fatal traité d'Utrecht qui privait la Nouvelle-France de son débouché sur l'Océan, il y avait cinq paroisses françaises dans l'île. Ce rapide coup d'oeil permet de constater qu'en un siècle et demi, les Français avaient pris pied et s'étaient établis sur les points stratégiques des quatre provinces maritimes actuelles du Canada.

Ces mêmes pêcheurs basques fréquentaient le Saint-Laurent avant peut-être la venue de Cartier. Le plus ancien établissement dans le Québec est probablement Tadoussac, point important pour la traite des fourrures. Cependant la colonisation n'a réellement pris forme qu'avec la fondation des villes de Québec, Trois-Rivières et Montréal. De la capitale où Louis Hébert s'adonne à la culture de la terre, les colons gagnent assez rapidement la côte de Beauséjour, l'Île d'Orléans, la rive sud. Les établissements trifluviens et mon-

tréalais vont favoriser le développement en amont de Québec: les régions de Champlain et de Lotbinière, plus tard des Deux-Montagnes. La construction de forts et le licenciement des régiments venus avec le marquis de Tracy vont amener une expansion du côté de la rivière Richelieu.

Cette colonisation est structurée par les seigneuries au point de vue politique et économique, par les paroisses au point de vue religieux. Le gouvernement français plantera le régime seigneurial même en Acadie lors du rattachement de cette colonie à la Couronne. Pároisses et seigneuries survivront à la Conquête. Elles maintiendront la cohésion de ce groupe de soixante mille Canadiens brusquement coupés des liens administratifs avec la Métropole, privés de leurs chefs civils et, par la mort de l'évêque de Québec, de direction religieuse.

Hors cette zone de peuplement assez restreinte, c'est le royaume immense des tribus indiennes amies des Français après le traité de paix de 1701. C'est aussi la terre promise des coureurs de bois et le séjour d'élection des missionnaires. La France est présente au secret des forêts québécoises par la modeste chapelle du prêtre, que dévore le zèle des âmes, par la tente ou la cabane d'écorce du trafiquant qu'anime l'appât du gain.

Cavelier de la Salle est à la fois explorateur, fondateur, négociant, industriel et surtout aventurier. Il bâtit des forts et des postes de traite. Il inaugure, avec le Griffon, la navigation commerciale sur les Grands Lacs. Avant de périr misérablement en Louisiane, il aura jeté les bases de la grande ville moderne de Détroit. Les colons y arrivent très tôt, dès la fin du dix-septième siècle. Ils envahissent ce qui est aujourd'hui la péninsule d'Essex, la colonie se développe tellement après la fondation de Détroit, le Détroit comme disent encore les vieilles familles françaises d'Essex, que le père Pierre Potier, S.J., y bâtit une chapelle en 1749 pour les Indiens, sous le titre de l'Assomption, pendant que les colons français ont leur église consacrée à la Mère de la Vierge, sainte Anne.

L'accroissement de cette population française amène l'érection d'une paroisse en 1767. La première église est construite en 1787. Le père Potier mourut en 1781, après 37 ans de dévouement apostolique dans la région. Il avait tenu des registres paroissiaux de 1761 à 1781. Plusieurs familles canadiennes-françaises de Windsor peuvent y lire les noms de leurs ancêtres. Parmi les députés du

premier parlement du Haut-Canada réunis à Niagara en 1792 se trouvait un Canadien français de Windsor: François Baby.

La construction du fort Frontenac en 1673 avait provoqué, elle aussi, la naissance d'une colonie française sur le site de la ville de Kingston actuelle. Un récollet, le R.P. Gabriel de la Ribourde, veilla aux besoins spirituels des soldats et des colons. La paroisse Saint-François d'Assise prit naissance. Elle devait durer plus d'un demi-siècle et ressusciter, il y a quelques années, pour la nouvelle colonie canadienne-française de Kingston.

Il faudrait aussi parler des missionnaires jésuites qui avaient entrepris non seulement d'évangéliser mais aussi de civiliser la huronie. Leur entreprise fut ruinée par les invasions iroquoises. Enfin l'Ontario devint très tôt le tremplin de tous les explorateurs hantés par la découverte des plaines centrales et d'un passage terrestre vers la mer Pacifique. Ce dernier projet donna même naissance, en 1727, à la Compagnie des Sioux, composée de Canadiens français coureurs de bois et constructeurs de forts, d'Indiens et aussi de missionnaires en quête d'âmes à évangéliser.

Les premiers Français à pénétrer dans ce que nous appelons aujourd'hui l'Ouest canadien furent probablement Radisson et Desgroseilliers, en 1669. Ils ne firent que passer et centrèrent leurs activités commerciales sur la baie d'Hudson en passant par Londres ou Paris selon les circonstances. Les véritables explorateurs de l'Ouest canadien furent les La Vérendrye, père et fils, ainsi que leurs continuateurs, notamment Boucher de Niverville. Ils fondèrent plusieurs établissements: le Fort Rouge, aujourd'hui Winnipeg, le Fort Poskoyac ou La Corne dans les environs de Prince-Albert, en Saskatchewan, enfin le Fort La Jonquière, le plus avancé vers l'ouest, sur le site de Calgary en Alberta, au pied des Rocheuses.

De cette épopée sortit la nation métisse. Après 1763, des centaines de Français et de Canadiens demeurèrent dans les plaines centrales, y continuant leur vie de chasse, de troc des fourrures, y faisant un peu de culture et d'élevage. Mgr Albert Tessier estime à deux mille le nombre des Canadiens français qui étaient à l'emploi de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de celle du Nord-Ouest au début du dix-neuvième siècle.

Cela explique que la majorité des guides, canotiers et autres compagnons des explorateurs de la Colombie: Alexander Mackenzie et Simon Fraser, étaient des Canadiens français ou des Métis fran-

çais. Le premier fermier de la Colombie Britannique portait le nom bien français de La Malice. L'effort de développement et d'humanisation du Canada a été poursuivi par les Canadiens français sous le régime anglais, mais cela déborde les cadres du présent article.

Il y aurait des pages à écrire sur l'exploration et le développement des Etats-Unis par les Français d'abord, puis par les Canadiens français. Rappelons seulement que l'empire français couvrait la plaine centrale américaine et s'achevait en Louisiane, sur les rives du golfe du Mexique. De ce gigantesque dessein et de ces exploits fabuleux, il reste une présence française en Louisiane et en Nouvelle-Angleterre, une nation canadienne-française au Canada, forte de six millions d'âmes, d'une remarquable cohésion religieuse et linguistique, détentrice d'une civilisation originale. Chacun s'interroge sur l'avenir de ce Canada. Un fait est certain: il a été pendant un siècle et demi la Nouvelle-France. Cette réalité historique se perpétue dans les hommes, dans les faits. Elle s'insère dans la trame de la vie canadienne.

La Religion dans les groupements français d'Amérique*

Les Canadiens français, les Acadiens et les Franco-Américains sont encore aujourd'hui des gens profondément religieux.

Ils comptent bien, au sein de leurs groupements respectifs, quelques milliers d'agnostiques et d'athées, mais dans l'ensemble, à une très forte proportion, ils demeurent croyants et pratiquants.

Des chrétiens tout d'abord, voilà ce qu'ils sont ces descendants de Français catholiques et, pour quelques-uns d'entre eux, de Français protestants.

Des chrétiens catholiques, surtout, eux qui constituent 65% environ de la population catholique du Canada et environ 5% de celle des Etats-Unis.

Des statistiques

L'Eglise catholique du Canada se compose de quinze provinces ecclésiastiques. De celles-ci, sept sont françaises, sept anglaises et

* R.P. Thomas-Marie Landry, o.p.: L'Instruction Publique (Québec), mai 1964.

une de rite oriental. De plus, l'archevêché de Winnipeg dépend directement du Saint-Siège.

Ces provinces ecclésiastiques elles-mêmes se composent de soixante-huit diocèses. Trente-sept de ces diocèses ont comme têtes des évêques canadiens-français ou acadiens; vingt-six sont dirigés par des évêques canadiens-anglais; quatre, par des évêques de rite oriental et un, par un évêque allemand.

Aux Etats-Unis, la plupart des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et de la Louisiane qui continuent de se rattacher aux groupements français de leurs milieux respectifs, continuent aussi d'être des catholiques sincères et pratiquants. Comment pourrait-il en être autrement, puisque c'est dans le cadre de la paroisse catholique elle-même, la paroisse nationale, que se constituent là-bas et se maintiennent les groupements français et que c'est dans la paroisse même que les gens vivent leur vie française? A plus forte raison, sont-ils appelés à y vivre en premier lieu leur vie de croyants catholiques, puisque c'est pour permettre à cette vie catholique de s'épanouir tout d'abord que, de toute évidence, ces paroisses franco-américaines ont naguère été fondées et persistent encore aujourd'hui.

En Acadie

A Terre-Neuve, les 5,821 citoyens qui parlaient encore le français en 1961 au moment du grand recensement, se trouvent tout à fait dépourvus d'organisation religieuse comme groupe ethnique. Ils n'ont ni prêtre ni paroisse de langue française. Quelques prêtres irlandais leur parlent le français privément lorsque c'est absolument nécessaire pour se faire comprendre.

Dans l'Ile-du-Prince-Edouard, les Acadiens constituent près de 40% de la population catholique, laquelle est d'environ 46,000 âmes. Sur 45 paroisses et 16 missions, 7 paroisses seulement ont des curés acadiens. Les Acadiens ont la majorité dans au moins 10 paroisses. Sur 100 prêtres dans le diocèse de Charlottetown, 12 seulement sont acadiens. Il est bien difficile d'échapper à l'évidence, à savoir que l'organisation paroissiale et diocésaine contribue puissamment à l'anglicisation de la population catholique acadienne de l'île.

En Nouvelle-Ecosse, 230,000 catholiques, dont le tiers sont des Acadiens. Au diocèse d'Halifax, 15,000 Acadiens. Pour les desservir, 5 pasteurs acadiens, dont un seul se trouve dans une paroisse forte-

ment acadienne. Aucune paroisse spéciale pour eux à Halifax, où ils se retrouvent pourtant au nombre de 10,000! Au diocèse d'Antigonish, les Acadiens comptent pour 25% des 121,763 fidèles du diocèse; ils ont tout de même neuf paroisses à eux, dirigées par des curés acadiens, dont celle de Chéticamp, confiée aux RR. PP. Eudistes. Enfin, il y a le diocèse de Yarmouth, le diocèse français de Yarmouth, avec évêque acadien.

Au Nouveau-Brunswick, quatre diocèses, comprenant une population catholique de 268,038 âmes. Trois de ces diocèses sont français: Moncton, Bathurst et Edmundston. Au diocèse de Saint-Jean, 59,000 catholiques environ, dont 15,000 Acadiens. La moitié de ceux-ci résident dans la ville même de Saint-Jean sans qu'il y ait pour autant une seule paroisse pour les grouper et les desservir.

Dans les provinces centrales

La population de la province de Québec est catholique à 88.3%. L'élément non français de cette population catholique de 4,000,000 d'âmes ne s'élève pas à plus de 200,000. Quatre provinces ecclésiastique groupent 17 diocèses. Deux autres diocèses, ceux de Mont-Laurier et de Hull, relèvent de l'archidiocèse d'Ottawa. La région de Pontiac fait partie du diocèse de Pembroke.

En Ontario, trois circonscriptions ecclésiastiques: Toronto, Ottawa et Kingston. Dans l'archidiocèse de Toronto, trois paroisses françaises en tout; une dans le diocèse d'Hamilton, vingt dans celui de London et 14 dans celui de Fort William. Dans l'archidiocèse de Kingston, une paroisse française, aucune dans le diocèse de Peterborough, dix-neuf au diocèse d'Alexandria, dont l'évêque titulaire et l'évêque auxiliaire sont canadiens-français, et 32 au diocèse du Sault-Sainte-Marie. Enfin, dans la province ecclésiastique d'Ottawa, dans l'archidiocèse même d'Ottawa, 67 paroisses encore sur 91 sont françaises; 13 sur 50 le sont au diocèse de Pembroke, la grande majorité des paroisses du diocèse de Timmins le sont également et toutes le sont sauf une au diocèse de Hearst. Au vicariat apostolique de la Baie James, tous les missionnaires, l'évêque en tête, sont des RR. PP. Oblats canadiens-français.

Dans les Prairies

Au Manitoba, dans le nord, les deux vicariats apostoliques du Keewatin et de la Baie d'Hudson sont confiés aux bons soins des RR. PP. Oblats qui ont à leur tête deux des leurs comme évêques.

Dans l'archidiocèse de Winnipeg, au sud, 75,000 catholiques, dont 25% sont français; 14 prêtres de langue française en tout. A Winnipeg même, une seule paroisse de langue française pour les 13,945 Canadiens français qui s'y trouvent. Enfin, au diocèse de Saint-Boniface, tous les prêtres sont d'origine française sauf 12.

En Saskatchewan, les Canadiens français catholiques se trouvent répartis entre quatre diocèses, dont deux sont considérés comme diocèses français: celui de Gravelbourg, dans le sud, et celui de Prince-Albert, dans le nord. Dans l'archidiocèse de Régina, 10,000 Canadiens français sur 84,792 catholiques. Une paroisse de langue française à Régina même, pour les quelques milliers des nôtres qui y vivent. Les vingt-cinq prêtres canadiens-français du diocèse dirigent une quinzaine des 102 paroisses qui s'y trouvent. Au diocèse de Saskatoon enfin, 3,000 des 30,000 diocésains seraient nôtres; quatre paroisses françaises dont une à Saskatoon même. Des 32 prêtres séculiers du diocèse, 6 sont canadiens-français.

En Alberta, trois diocèses et deux vicariats apostoliques. Les deux vicariats apostoliques, ceux de Grouard et de Mackenzie, sont à forte prédominance française, surtout celui de Grouard. Il en va de même pour le diocèse de Saint-Paul. Au diocèse de Calgary, quatre paroisses françaises, dont une dans la ville même de Calgary. Enfin, dans l'archidiocèse d'Edmonton, 26,000 des 105,000 catholiques sont canadiens-français; quatre paroisses de langue française dans la ville même d'Edmonton et six autres ailleurs dans l'archidiocèse.

Par-delà les Montagnes Rocheuses

En Colombie Britannique, quatre diocèses et deux vicariats apostoliques forment la province ecclésiastique de Vancouver. Dans l'archidiocèse de Vancouver, 30,000 des 120,000 catholiques sont canadiens-français. Quatre au moins des paroisses sont de langue française; deux d'entre elles se trouvent à Maillardville. Au diocèse de Victoria, 5,000 des 25,000 catholiques sont canadiens-français. Une paroisse de langue française à Victoria et un fort contingent de catholiques canadiens-français se trouvent rassemblés à Port Alberni; aux deux diocèses de Nelson et de Kamloops, de nombreux individus catholiques canadiens-français dispersés ici et là, mais sans consistance paroissiale au niveau religieux et sans clergé de leur langue ou à peu près pas. De même pour le vicariat apostolique de Prince Rupert. Dans celui de White Horse, le clergé, pour sa part, est presque complètement de provenance française ou québécoise.

En guise de conclusion

A celui qui aura eu la patience de suivre cette randonnée religieuse une carte géographique à la main, les noms, les chiffres, les statistiques ci-dessus fournis auront donné une idée de l'étendue du fait catholique français à l'heure actuelle dans l'Amérique du Nord. Aidés d'un peu de réflexion, ils révèlent aussi la densité spirituelle du catholicisme français sur ce continent, surtout à travers le Canada. Mais ils ne dévoileront ni les tensions ni les efforts des groupements français de l'Amérique, à ce tournant de leur histoire, alors qu'ils se voient contraints eux aussi sur tous les fronts où se déroule leur existence, particulièrement sur le front religieux, de travailler à cet "aggiornamento" que Jean XXIII et Paul VI exigent de tous les catholiques de la terre. Eux aussi se sentent en pleine réforme sous le signe du Concile Vatican II.

Visite à la Foire Mondiale de New York*

Le soleil, la chaleur, la poussière, la foule, le bruit assourdissant des haut-parleurs qui diffusent de la musique à la minute . . . les ingrédients d'une foire, qu'elle soit internationale ou non, ne varient guère d'un pays à l'autre . . .

Cependant, ce qui distingue la Foire Mondiale de New-York, ce sont ses deux caractéristiques essentielles. La première, son aspect futuriste: pratiquement tous les stands d'exposition présentent des "réalités" qui, nous le souhaitons, auront pour but d'améliorer la condition des hommes, bien que nous sachions déjà que le futur, quand il devient présent, s'éloigne assez sensiblement de l'idée que l'on pouvait s'en faire. Quant à la deuxième caractéristique, c'est l'application de la devise de la Foire Mondiale, "Peace Through Understanding", la paix grâce à une compréhension mutuelle.

Un troisième aspect, d'un tout autre ordre d'idée, frappe également le visiteur: c'est la marque imprimée à la plupart des pavillons par Walt Disney. On la trouve pratiquement partout, au stand Pepsi Cola, au Progressland de General Electric, au stand de Ford, au point que l'on serait presque tenté de croire que la Foire Mondiale de New-York n'est qu'une vaste succursale de Disneyland . . . Mais qui saurait s'en plaindre devant le génie déployé?

Pour nous rendre à la Foire, nous avons pris le *subway* spécial, tout de bleu repeint, moderne et rapide. Au passage, signalons de suite à nos lecteurs une petite astuce: ceux qui habitent Manhattan ont intérêt à prendre l'express qui quitte Times Square pratiquement toutes les cinq ou dix minutes. Il s'arrête également à Grand Central Station et deux ou trois fois dans Queens. Au bas mot, vous mettrez une quinzaine de minutes de Times Square à Willets Point, où se trouve l'entrée de la Foire. Si, par contre, vous vous trouvez dans Queens, le "local" vous conduira aussi sûrement à destination, mais en deux ou trois fois plus de temps. Autres moyens de locomotion suggérés: le train de Long Island qui part de Pennsylvania Station, l'autobus, la voiture particulière ou même l'hélicoptère . . .

L'Unisphère

Frappant de son seing cette Exposition Mondiale, comme la Tour Eiffel à Paris, l'Atomium à Bruxelles ou l'Aiguille de l'Espace

* Reportage de Didier-F. Delaunoy (France-Amérique) 20 septembre 1964.

de grâce, ni de légèreté, surtout la nuit, quand une lumière mauve atténue les fautes de goût . . . Mais la taille en impose, et pour un point de repère, ce n'est déjà pas si mal. De là, les allées s'évadent en étoile, agréablement bordées d'arbres, sillonnées par les véhicules de toutes sortes, autobus, longues chenilles de petits scooters publics, ou "escorters", ces petits autobus individuels aux garde-boue de forme arrondie, pilotés par les employés de la Greyhound.

En sortant du métro, après avoir franchi les portes de la Gotham Plaza, le premier stand qui se présente à la vue est le *RCA Exhibition Building*, où se trouvent exposées les toutes dernières réussites dans le domaine audiovisuel. En suivant la New York Avenue, on aboutit devant le *pavillon des Etats-Unis*, immense pavillon qui repose sur une seule large colonne, ce qui lui donne l'impression d'être littéralement suspendu dans l'air. A l'intérieur, une exposition montre les réussites techniques et sociales du pays qui nous accueille. Un petit film, "*Challenge To Greatness*", remarquable sur le plan technique, est le prélude à un voyage motorisé à l'intérieur du pavillon: sur des écrans multiples sont projetées des images en couleurs qui retracent l'histoire des Etats-Unis. Un commentaire fort intéressant accompagne ces images, à mesure que le véhicule dans lequel on prend place s'avance dans ce labyrinthe cinématographique.

Hollywood

Par la Court of States et l'Avenue of the United Nations North, nous nous rendons ensuite à cette partie de la Foire réservée aux "Horizons Nouveaux", de l'autre côté du Grand Central Parkway. Disons auparavant que le *pavillon de Hollywood* n'offre rien de bien remarquable, si ce n'est deux jolies chaises en bois rare incrusté d'ivoire, utilisées pour le film "*Cléopâtre*". Les amateurs de statistiques seront sans doute heureux d'apprendre que chaque chaise a coûté la modeste somme de cinq mille dollars pour une scène ne durant que 25 secondes à l'écran. A ce tarif, il n'est pas surprenant que "*Cléopâtre*" ait été le film le plus cher dans l'histoire du cinéma.

Quatre pavillons dignes d'intérêt se trouvent dans l'enceinte des "Horizons Nouveaux". Dans l'ordre, ce sont *Ford Motors*, *Chrysler*, le *Pavillon des Transports et Voyages* et *General Motors*.

Ford

Le Pavillon de *Ford* est l'un des plus grands. Son but est, bien sûr, de mettre en valeur les voitures fabriquées par cette compagnie. à Seattle avaient en leur temps rempli le même office, l'Unisphere, cette boule creuse démesurée, vaste globe de vide sur lequel vien-

nent se greffer en effigie les cinq continents, domine de son imposante carcasse la plupart des pavillons. L'ensemble ne manque ni Un escalier roulant, bordé des deux côtés par une rétrospective historique des voitures Ford, conduit vers une salle immense où ce qui frappe immédiatement, est un orchestre animé où seuls sont apparents les instruments de musique. Les pupitres sont surmontés de pare-brise dont les essuie-glaces battent la mesure . . .

Un autre tapis roulant conduit à une longue chaîne de voitures en mouvement et c'est là que l'on prend place dans une voiture Ford dernier modèle, pour un voyage dans l'histoire de l'homme, signé Walt Disney, et qui nous a semblé être l'une des meilleures attractions qui soient. Ce "*Magic Skyway*", tellement couru par les foules, nous emmène en quelques minutes des temps préhistoriques aux temps modernes. Les diplodocus, ptérodactyles et autres brontosaures se disputent la suprématie des terres jusqu'à l'arrivée de l'homme. On voit alors nos ancêtres improvisant une nouvelle vie, créant des commodités frustes, certes, mais utiles, et laissant sur les parois des cavernes de Lascaux les traces indubitables de leur passage. Le tout remarquablement animé et réaliste. L'attente dure deux heures pour les gens qui ne sont pas arrivés aux aurores, mais elle en vaut largement la peine. L'entrée est gratuite.

General Motors

Faisant directement suite à cette rétrospective du passé, le *Futurama* de *General Motors* propose, comme son nom l'indique, une vision du futur de l'humanité, avec l'application des découvertes récentes et futures. Le principe de locomotion est sensiblement le même (des sièges en mouvement suivent un parcours donné), mais ce monde futur, tel qu'il est présenté, est à l'échelle réduite, ce qui contraste beaucoup avec les grandeurs nature du *Magic Skyway*. Néanmoins, c'est également un spectacle à voir et qui donne beaucoup d'espoir quant au futur de l'humanité. Temps d'attente: deux heures, entrée gratuite.

Entre ces deux pavillons, celui de *Chrysler* dresse la masse imposante d'une immense voiture. A l'intérieur, le "*Theatre-Go-Round*" présente un spectacle combiné film-marionnettes. Le thème: la création d'une voiture futuriste à laquelle "Carby", le carburateur animé, prend une part active. L'idée de ce spectacle est ingénieuse, et les marionnettes de Bil Baird sont amusantes. Le temps d'attente est limité à quelque 15 minutes et l'entrée est gratuite.

Le pavillon des Transports et des Voyages groupe les lignes d'aviation et frappe par sa diversité. KLM et Cinérama y proposent

un documentaire "To The Moon and Beyond", projeté sur un dôme circulaire, parfois lassant, souvent intéressant. Du fait de sa projection à la verticale, nous suggérons à nos lecteurs de s'installer au centre de la salle pour éviter des distorsions de l'image. Peut-être n'aimeront-ils pas les inévitables étoiles et autres galaxies qui semblent fournir la matière première à tous les films présentés à la Foire, mais certaines images dans la forêt vierge, et surtout une étonnante vision de fourmis filmées de l'intérieur de la fourmilière ne manquera pas de surprendre. L'entrée est payante, mais l'attente n'est que de quelques minutes.

Dans le même pavillon, United Airlines propose un petit film sans prétentions, "From Here to There", ou la traversée aérienne San Francisco-New York. Ce petit documentaire de quelques minutes est bien fait et très intéressant. De nombreux stands se trouvent installés dans l'enceinte de ce pavillon, et vous serez sans doute surpris par cette étonnante machine qui fabrique sous vos yeux des bustes en matière plastique des présidents des Etats-Unis.

Le pavillon de New-York

De là, notre itinéraire se poursuit par le *New York City Building* avec un voyage en hélicoptère à l'intérieur du pavillon, une vision rapide de l'Unisphere, et, par la Court of the Nations, nous arrivons au pavillon de l'Etat de New-York. Là, une vue à ne pas manquer est celle que l'on a du haut de la tour d'observation, haute de 230 pieds et d'où l'on découvre la Foire sous un aspect original, à vol d'oiseau.

La visite du pavillon s'achève sur la vision offerte par le *Theaterama*, un autre cinéma circulaire, divisé en six écrans, deux de chaque côté, un devant, un derrière, et sur lesquels sont projetées des visions synchronisées d'un même spectacle, mais prises sous un angle différent, suivant l'écran que l'on regarde. Pour se donner une idée exacte de ce qui l'on voit, l'une des scènes projetées est un voyage en voiture dans Times Square. La vision circulaire permet de voir toute l'activité de ce coin de New-York, de la 42ème rue à Broadway, comme si l'on se trouvait effectivement dans une voiture.

Spectacles

De là, il est bon de se rendre dans la section réservée aux spectacles. Malheureusement, les revues luxueuses qui y étaient présentées ont été obligées d'interrompre leur cours, ce qui fait que "Wonderworld" et "To Broadway With Love" dressent leur pavillon

vide et que nulle activité ne vient égayer. Par contre, nous recommandons le pavillon de la Floride avec ses dauphins dans leurs jeux nautiques et son exposition de tableaux de maîtres, "Les Poupées de Paris" de Sid et Marty Kroft, et le Musée des Figures en Cire, qui ne manquera pas d'intéresser petits et grands.

Notre étape suivante est le *Village belge*, où se trouve entièrement recréé un petit village, avec son beffroi, sa mairie, son église, son café et ses différentes boutiques. Là, faites comme nous, dégustez les gaufres et croustillons du pays: c'est à s'en purlécher les babines de plaisir . . .

Kodak

Le pavillon de Kodak se trouve juste derrière, c'est donc là que nous nous rendons ensuite. Deux films y sont présentés: l'un sur l'utilisation de la chimie dans l'obtention des films et photos (éducatif et non dénué d'intérêt), l'autre intitulé "The Searching Eye", documentaire en couleurs de Saul Bass, magnifiquement exécuté et fort bien interprété par un jeune garçon très photogénique. Après avoir jeté un dernier coup d'oeil aux photos qui se trouvent exposées à l'extérieur, aux remarquables fontaines à ciel ouvert, et à l'architecture particulièrement audacieuse de ce pavillon, l'étape suivante est le "It's A Small World" de Pepsi Cola, oeuvre, une fois encore, de Walt Disney, et où des enfants du monde entier chantent, dansent, aux accents d'une chanson très bien écrite que vous fredonnerez longtemps.

General Electric

Walt Disney est encore présent au pavillon suivant qui reçoit notre visite, le *Progressland* de General Electric. Il s'agit d'un quadruple théâtre autour duquel les spectateurs, confortablement assis dans des fauteuils, tournent, assistant par le fait même à quatre spectacles différents qui ont pour thème général le progrès des réalisations électriques en 1900, 1920, 1940 et 1960. Les acteurs, que l'on retrouve dans chaque théâtre, sont en fait des mannequins animés, dotés de mouvements semblables à ceux de la vie, et qui parlent. Il est d'ailleurs prévu que l'année prochaine, ces mannequins sauront marcher. Mais en attendant, il faut convenir du fait que l'effet est saisissant et que l'on se trouve en présence d'un spectacle qu'il faut avoir vu. Attention: le temps d'attente est de 45 minutes, mais l'attraction est gratuite.

La visite du Progressland s'achève par le spectacle offert dans le "*Skydome Spectacular*", un film qui retrace la constante recherche de l'utilisation par l'homme des phénomènes électriques naturels: l'explosion atomique succède au déchaînement des foudres célestes, et l'apothéose de ce spectacle est la première démonstration publique de la fusion nucléaire, considérée comme étant la merveille scientifique de la Foire.

De là, il faut également se rendre au pavillon de *Dupont* où le spectacle, "*The Wonderful World of Chemistry*" est fort bien agencé. Il se déroule en deux parties, la première présentant une action combinée entre acteurs réels et images cinématographiques: on y voit, par exemple, une jeune femme sur l'écran donner une rose à un acteur sur scène, lequel la redonne à une autre jeune femme sur un autre écran. L'effet est curieux et bien synchronisé. La seconde partie du spectacle, accompagné par un orchestre de jazz, met en relief certaines expériences chimiques faciles, mais qui plairont aux spectateurs, surtout par l'aspect curieux qu'elles présentent.

Con Edison

La nuit tombe déjà. Il est encore temps de voir rapidement le pavillon de *Con Edison* et celui de la *Compagnie Bell*. Le premier pavillon, dénommé "*Electric Power and Light*", met en évidence les propriétés calorifiques de certains produits tels que le charbon ou les atomes, et leur utilisation dans la production de l'électricité. Le pavillon ressemble à un immense château futuriste, ou à une cathédrale dont les flèches prismatiques verticales diffusent, la nuit, des myriades de faisceaux lumineux de toutes les couleurs qui s'élèvent dans le ciel.

La Compagnie Bell

Quant au pavillon de la *Compagnie Bell*, son architecture élégante, son emplacement aux pieds de la Fontaine des Planètes, sa taille imposante, comme les multiples merveilles qui y sont exposées en font l'un des plus beaux et des plus intéressants. Une fois de plus, on prend place dans des sièges en mouvement, et le trajet à l'intérieur du pavillon est un voyage à travers l'histoire des communications. Le voyage débute aux temps modernes, puis, par un brusque plongeon dans le passé, on arrive à l'époque où l'homme utilisait pour communiquer les signaux de fumée et autres moyens qui limitaient les conversations à distance à leur strict minimum. L'apparition du téléphone est alors montrée, de ses origines jusqu'à nos jours, où les conversations peuvent avoir lieu d'un bout à l'autre de

la planète et même jusque dans l'espace. Bien sûr, en plus du trajet proprement dit, d'autres aspects du pavillon sont dignes d'intérêt, et nul doute que nos lecteurs seront fascinés par le nouveau téléphone à écran qui permet de voir la personne à laquelle on parle, et qui fonctionne depuis quelques mois seulement sur le plan industriel.

Il ne nous reste plus, pour achever ce tour rapide, qu'à voir la "*Tower of Gas*" et le pavillon "*IBM*", où on retrouve les images multiples projetées sur des écrans disséminés, de taille et de forme diverses. Et, avant de quitter la Foire, il ne faut pas manquer le feu d'artifice traditionnel, tiré au-dessus de la magnifique "*Fontaine des Planètes*", et qui ajoute une touche finale et agréable à cette journée bien remplie.

En partant, n'oubliez pas de jeter un dernier coup d'oeil sur le journal lumineux qui vous dira avec précision combien de personnes ont visité la Foire ce jour-là. Vous y apprendrez que vous êtes l'une des quelque 200,000 personnes qui ont le plaisir de voir chaque jour ces pavillons, dont certains méritent, certes, qu'on y revienne—ce que nous ne manquerons pas de faire prochainement pour vous.

Pierre-Esprit Radisson

Parisien et Iroquois

ou

L'esprit français en Amérique au Grand Siècle

(par Marie-Hélène Pauly)

le membre

Jamais, peut-être, l'esprit français en Amérique, à l'époque du Grand Siècle, ne s'est-il manifesté de façon plus vive et plus amusante que dans les incroyables et véridiques aventures de Radisson, Parisien et Iroquois à titre égal.

Aventures si incroyables qu'il faut préciser, dès le début, qu'il s'agit ici d'histoire basée sur des documents précis et non de roman.

Radisson est, en effet, un exemple des hardis pionniers français en Amérique, qui furent nombreux aux dix-septième et dix-huitième siècles.

L'étude détaillée de l'histoire des Grands Lacs qui unissent le fleuve Saint Laurent au Mississipi, provoque la rencontre, par centaines, d'explorateurs, de découvreurs, de coureurs-de-bois, de missionnaires, de trafiquants en fourrures, de soldats et d'officiers du roi, puis de premiers colons français, au siècle de Louis XIV.

Une vingtaine d'entre eux, tels que Cartier, Champlain, Nicolet, Joliet, Marquette, Cavelier de La Salle, le Père Allouez, Nicolas Perrot, les frères Pépin, Hennepin et Duluth, sont connus de tous. Si Radisson est moins connu que les personnages précités, son intérêt historique n'en est pas moindre.

Ses aventures extraordinaires n'eurent point le seul Middle-West pour cadre, mais aussi l'Etat actuel de New-York en sa capitale Albany et sa vieille ville historique de Schenectady.

C'est, en effet, dans une grosse bourgade Mohawk, située sur le territoire actuel de Schenectady, que Pierre-Esprit Radisson, adolescent parisien de quinze ans, devint Iroquois, par adoption légale tout d'abord, puis par option personnelle, et qu'il fut, deux ans, au moins, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, "à l'école de la sauvagerie", (selon ses propres termes) peut-être sur le site même du fameux Union College de Schenectady.

L'importance et le rôle de Radisson dans l'histoire de l'Amérique du Nord, au 17^{ème} siècle, dépasse certainement ceux de personnages généralement mieux connus, tels que Nicolet ou Hennepin, par exemple. Radisson n'est pas un aventurier pittoresque, un coureur-de-bois comme tant d'autres, c'est un personnage historique non négligeable, des plus disoutés d'ailleurs, l'un des "sujets brûlants" des historiens canadiens.

C'est lui, en effet, qui, après avoir sauvé la colonie française sur le St Laurent d'une ruine totale, avec son beau-frère Groseillers, en 1660, s'est ensuite tourné vers l'Angleterre pour réaliser, sous son égide, un grandiose projet de commerce des fourrures dans le Grand Nord du Canada. Pierre Radisson est le créateur de la célèbre "Hudson Bay Company", toujours active, et dont l'influence fut primordiale, au dix-huitième siècle, dans la rivalité entre France et Angleterre, en Europe comme en Amérique.

Comme l'écrit l'historien américain Grace Lee Nute, conservatrice des manuscrits de la Société Historique du Minnesota, dans son important volume sur Radisson: "In 1683 that bay (the Hudson

Bay) was to be the cause of a hundred years' war between France and Great Britain, started by the activities of Des Groseilles and his brother-in-law Radisson".¹

S'il est, cependant, peu connu du grand public, la raison en est que les textes qui concernent Radisson, sont d'un accès beaucoup plus difficile que ceux d'autres explorateurs français de la même époque, les missionnaires jésuites, (ou Cavalier de La Salle) (ex-jésuite) en particulier; hommes lettrés sachant manier la plume mieux encore que l'aviron et ne manquant pas de relater les événements de leurs voyages en des journaux et des lettres largement diffusés et publiés dans la métropole.

Radisson est loin d'être illétré, il parle et écrit dans un style plein de verve, il est remarquablement intelligent, mais il est avant tout homme d'action. Au contraire des Jésuites, il n'a pas écrit le récit de ses voyages et explorations à mesure et sous forme de journal. Il n'existe du récit de ses aventures qu'un texte de seconde main très discuté, fort interprété, volontairement inexact par endroits, incompréhensible en beaucoup d'autres.

Écrit par Radisson en son pittoresque parler de Coureur-de-Bois, alors qu'il était à Londres, en 1668, cherchant à intéresser à ses projets sur la Baie d'Hudson le roi Georges II et les "businessmen" anglais de la Royal Society, ce récit fut aussitôt traduit, et fort mal traduit, en "seventeenth century middle-class English". Bien souvent, la seule manière de donner un sens à ces phrases anglaises mystérieuses est de les retraduire mot à mot en français populaire de 17ème siècle.¹

De toute façon, l'interprétation du récit de Radisson s'avère fort difficile, mais le résultat vaut la peine que l'on y prend, tant ce récit est-il rempli d'intérêt et de pittoresque. Toutes incroyables qu'elles semblent, les nombreuses aventures de Radisson lui sont bel et bien arrivées et il est loisible aux historiens spécialistes de rectifier ses inexactitudes voulues. On peut, en effet, contrôler ses dires par les récits concordants trouvés dans les *Relations* des Pères Jésuites, dans les *Lettres* de Mère Marie de l'Incarnation, et autres documents authentiques, antérieurs aux textes de Londres. Il est, d'ailleurs, certaines choses qui ne s'inventent pas, la vie dépassant

1. *Caesars of the Wilderness*, p. 10.

1. C'est en suivant cette méthode que j'ai pu éclaircir certains passages déclarés incompréhensibles par les historiens américains et anglais.

en imagination créatrice l'intelligence humaine, même celle d'un Pierre-Esprit Radisson.

Il naquit à Paris, dans le vieux quartier du Marais, derrière l'Hôtel de Ville, en 1636, c'est à dire dans le quartier même et l'année même où naquit *le Cid* de Corneille. Précocité dans les aventures héroïques, c'est lui qui répliquait, un jour, au Gouverneur d'Argenson qui le traitait en gamin:

“Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.”

Si Radisson n'atteint point la dignité et la grandeur d'un des héros cornéliens, il en possède, pourtant, trois traits de caractère: un courage poussé jusqu'à l'héroïsme, une volonté maîtresse, une habileté raisonneuse grâce à laquelle il tire le meilleur parti de circonstances difficiles ou tragiques.

Une double hérédité, bretonne par sa mère, provençale par son père (“monté” d'Avignon à Paris) lui donne un caractère riche et complexe, mi-celte, mi-latin: il est audacieux mais organisateur; aimant le risque, mais prudent dans le danger; agile d'esprit comme de corps; éloquent, artiste, imaginaire, inventeur, astucieux, comédien au besoin, endurant, débrouillard, gai et philosophe.

Son étrange double prénom de Pierre-Esprit le symbolise avec exactitude: il est dur et ferme comme un roc et tout pétri d'esprit. Il ne tarde guère à prouver cet esprit sur les rives du St Laurent où toute sa famille, père, mère, trois soeurs aînées, ayant quitté Paris pour la Nouvelle-France vers 1649, est venu augmenter la colonie naissante dans la petite ville de Trois-Rivières, à mi-chemin entre Québec et Montréal. Gavroche parisien de douze ans. Pierre-Esprit, déluré et combinard, après avoir observé le commerce des fourrures entre Indiens et colons français, avait imaginé un nouveau “troc” avec les sauvages. Contre leurs peaux de castors, il leur offrait la dernière romance parisienne, chantée à plein gosier, avec des “r” roulés comme on ne sait faire qu'en Avignon, et accompagnée de guitare.

Les Algonquins, charmés par ce concert, avaient offert au jeune artiste leurs plus beaux castors, à l'effarement des bourgeois trifluviens, trafiquants en fourrure réguliers et organisés, et à la grande joie du Sieur Radisson père qui avait enseigné chant et musique à son dernier-né, avec un succès portant de curieux fruits!

Ce double talent de chanteur et de guitariste fut fort habilement utilisé par Radisson au cours de ses relations avec les Indiens, hommes très sensibles à la musique, comme tous les sauvages.

Si à douze ans la voix de Pierre-Esprit lui valut de superbes fourrures, à quinze ans elle lui sauva la vie.

Un beau matin de mai, l'adolescent partit à la chasse au canard avec deux jeunes camarades, aux environs de Trois-Rivières. En l'an de grâce 1651 c'était risquer sa vie que de sortir hors des palissades de la ville. Depuis deux ans les terribles guerres iroquoises avait repris, pires que jamais; les tribus huronnes et algonquines avaient été décimées, les missionnaires jésuites massacrés. Le Canada était en état de siège. Mais quoi de plus téméraire que des garçons de quinze ans?

S'étant glissés hors de la ville, à l'insu de leurs parents, les trois gamins rencontrent bientôt des Algonquins, tribu alliée aux colons français, qui les préviennent que les Iroquois sont à l'affut dans les parages.

Crâneurs, les jeunes chasseurs dédaignent les conseils de prudence de ces indiens amicaux. Ils se disputent bientôt au sujet du meilleur endroit où se placer à l'affut des canards et ils se séparent. Pierre-Esprit, indépendant, chasse de son côté toute la journée. Lorsqu'il rentre, au coucher du soleil, vers Trois-Rivières, il butte tout à coup contre les cadavres mutilés de ses deux compagnons. Eperdu d'horreur, il veut fuir mais en un instant il se trouve entouré d'Iroquois qui lui arrachent son mousquet, le jettent à terre, le garottent, le dépouillent de ses vêtements et l'attachent par la taille.

Cependant les sauvages, habitués aux corps un peu épais des colons normands, à leurs chairs blanches et roses, à leurs cheveux et leurs poils blonds et roux, sont surpris par les cheveux noirs de l'adolescent, par son corps mince, lisse, souple et brun, si semblable à celui d'un jeune indien. Ils hésitent à lui faire partager le sort de ses deux camarades de chasse. Voyant leur étonnement et leur hésitation, Pierre maîtrise sa frayeur et, connaissant le pouvoir de sa voix sur les sauvages, il se redresse et entonne la plus sonore de ses chansons du Palais-Royal.

L'effet en est foudroyant: les Iroquois charmés par un tel talent et par un courage si viril chez un enfant, décident de l'épar-

gner. Ils le délient, l'oignent de graisse, le peignent, le nourrissent et le font dormir entre eux.

Le lendemain matin, ils l'emmènent vers leur territoire situé près du confluent de la rivière Mohawk avec le fleuve Hudson.¹

Pendant ce voyage, lorsque les Iroquois voient le jeune Français se lier d'amitié avec un jeune Indien de son âge, s'efforcer de parler la langue mohaw avec lui, apprendre à pousser des hululement à la façon iroquoise et, finalement, terrasser son nouvel ami dans une lutte corps à corps, ils sont conquis par Pierre-Esprit. Ils lui offrent un couteau, une ceinture de coquillages et décident de l'adopter dans leur tribu.

Ils arrivent au siège de leur nation situé à Schenectady.

Lorsque le vieux chef demande à Radisson quelle est sa nationalité et qu'il répond, diplomatiquement, qu'il est Mohawk, une joie sans pareille éclatte dans la tribu. Un guerrier, en deuil récent d'un fils de quinze ans, apprenant que le nom de l'adolescent français signifie pierre comme celui de son jeune mort Orima, demande au Conseil de la tribu de "faire ressusciter" son fils en ce jeune captif. Cette coutume primitive de résurrection des morts par les vivants est un trait curieux des mœurs indiennes. Voici ce qu'en écrit un missionnaire jésuite dans les *Relations* de 1642:

"En ce pays il n'en va pas des noms affectés aux familles de même qu'en Europe: les enfants ne portent pas le nom du père, et il n'y en a aucun qui soit comme à toute la famille, chacun a le sien différent. En telle sorte néanmoins que, s'il se peut faire, jamais aucun nom ne se perd. Ainsi quand quelqu'un de la famille est mort, tous les parents s'assemblent et délibèrent ensemble lequel d'entre eux portera le nom du défunt, donnant le sien à quelqu'autre parent. Celui qui prend un nouveau nom entre aussi dans les charges qui y sont annexées; ainsi il est capitaine si le défunt l'était. Cela fait, ils retiennent leurs larmes, ils cessent de pleurer le mort et le mettent en cette sort au nombre des vivants disant qu'il est ressuscité et a pris vie en la personne de celui qui a reçu son nom et l'a rendu immortel."¹

Radisson nous décrit, en tous ses détails, la curieuse cérémonie de cette "résurrection" du mort Orima en lui.¹

1. Au site exact de la ville de Cohoes, New York State.

1. *Relations*, Vol. X p. 85.

1. Récit en tout point comparable à ce qu'on dit Perrot dans ses *Mémoires*, p. 36, 37.

La figure et le buste peints de symboles multicolores par son frère adoptif, la tête surmontée d'une splendide coiffure de plumes par ses sœurs adoptives, Pierre-Esprit était entré en dansant au milieu du grand festin offert par son père adoptif aux 300 guerriers principaux de la tribu. Il avait dû soutenir ces danses rythmiques, au son du tambour, sans cesser de chanter, la journée entière. Il avait été, enfin, arrêté par les vieillards satisfaits de son endurance, conduit par eux à son père adoptif qui l'avait solennellement nommé Orima, puis l'avait habillé des vêtements de celui qu'il ressuscitait, orné de ses bijoux. Nourri, dans son écuelle, de ses nets préférés, par sa mère adoptive, Pierre-Esprit, par ces cérémonies rituelles, était devenu à jamais Iroquois.

La rapidité avec laquelle Radisson s'est "iroquisé" et la permanence de cette empreinte sur son caractère peuvent sembler extraordinaires si l'on oublie de considérer l'âge auquel il fut soumis à cette école de la sauvagerie: de quinze ans à dix-sept ans, c'est à dire en pleine adolescence, aux années mêmes où éclatte le besoin de vie libre, indépendante, aventureuse et sportive.

Il ne faut pas oublier, de plus, que le sauvage n'est jamais très loin, sous la peau de l'homme soi-disant civilisé. A la moindre occasion, le vernis superficiel croque et le primitif apparaît dans toute la force du naturel.¹

Toujours est-il que, pendant deux ans et demi, Pierre-Esprit Radisson, parisien, disparaît totalement pour faire place à Orima le Mohawk.

Dans le récit qu'il fit de sa vie indienne, écrit, vingt ans plus tard, à Londres, Radisson chante les louanges de sa "famille" iroquoise, à laquelle il se sent lié comme par le sang. Il admire la bonté de sa "mère", la grâce de ses "sœurs", la bravoure de son "père" et de son "frère", la réputation de sa tribu.

C'est pourtant cette tribu, celle des Mohawks de Schenectady, qui lui fit subir les tortures les plus cruelles de sa vie, quelques mois seulement après son adoption. D'horribles supplices furent alors infligés à "Orima" pour le punir de s'être enfui avec un Algonquin rencontré à la chasse, et non sans avoir, au préalable, massacré ses trois compagnons iroquois endormis . . . Les Mohawks l'avaient recapturé, garotté, ramené à la bourgade un ongle arraché.

1. Of *Fables* de La Fontaine.

Sa famille adoptive n'avait pu le sauver du juste châtement: attaché au poteau de torture au centre du village, pendant soixante heures sans répit, sans un goutte d'eau pour soulager sa fièvre il avait dû subir les raffinements d'une cruauté inégalable.

Le premier jour, on lui avait arraché quatre ongles de plus. Le lendemain, un vieux sauvage qui avait une secrète rancune contre le père adoptif de Radisson, s'était acharné sur son "fils". Il lui avait posé le pouce sur le tabac brûlant, à l'intérieur de son calumet, qu'il avait fumé, lentement, trois fois, jusqu'à ce que le doigt du jeune supplicié fut entièrement carbonisé. Sa "mère" en pleurs, était alors venue et lui avait pansé la main. Le jour suivant, on lui avait brûlé la plante des pieds; un guerrier lui avait enfoncé dans les mollets des morceaux de fer rougis au feu, tandis qu'un enfant de quatre ans s'efforçait en vain de lui arracher un doigt avec des dents.

Cependant la famille de Pierre-Orima le soutenait et essayait de le sauver "comme s'il avait été le propre fils de leur chair et de leurs os". Son père adoptif, grand Capitaine, avait adressé des discours émouvants à la foule torturante, son "frère" avait composé un nouvel hymne de guerre qu'il avait offert à la tribu, sa mère avait cherché à détourner leur cruauté et à gagner leur faveur en chantant et en dansant. Enfin, on avait rendu le supplicié à sa famille qui l'avait pansé, soigné et entouré, avec tant d'amour et de compétence, qu'elle l'avait rendu à la santé.

Pierre-Esprit s'était si complètement assimilé la mentalité iroquoise que ce châtement lui avait paru simple et salutaire justice; son affection pour "sa tribu" aussi bien que pour "sa famille" n'en avait fait que croître.

Le printemps suivant "Orima", devenu complètement indien, avait suivi à la chasse son frère et un groupe d'autres jeunes iroquois à travers les forêts de leur territoire. Puis ils étaient allés vendre leurs fourrures au poste d'échange hollandais voisin, Fort Orange.¹

Les Hollandais, voyant en "Orima" un captif blanc, avaient offert à Radisson de le racheter et de le rendre à sa famille. Mais il avait refusé cette offre, préférant sa vie sauvage à celle de colon canadien, et il était retourné chez "les siens" au village Mohawk de Schenectady.

1. Maintenant Albany, capitale de l'Etat de New York.

Le compte-rendu que Radisson nous donne de ses années de vie indienne est d'un extrême intérêt pour les historiens, les ethnologues et les sociologues, les mœurs sauvages y étant décrits de l'intérieur, par une intelligence qui s'était vraiment assimilée à la psychologie indienne.

Radisson n'était cependant pas absolument coupé de la civilisation, il semble qu'il aurait, alors, servi d'interprète entre les Mohawks et les trafiquants hollandais de Fort Orange. Il semble, aussi, qu'il ait conservé sa foi chrétienne et même ait essayé d'y convertir sa famille et ses amis. Quoiqu'il en soit, c'est la religion qui le rendit à la civilisation.

C'est, en effet, sous l'influence d'un missionnaire jésuite, rencontré au pays Mohawk, alors que Pierre-Esprit approchait ses dix huit ans, qu'il quitta la sauvagerie et revint à sa famille française. Le Père Poucet, jésuite, avait été capturé près de Québec par les Iroquois, en août 1653, emmené par eux dans leurs territoires du sud-ouest, torturé, puis relâché, enfin, en septembre, dans les forêts voisines de Fort Orange. Radisson, apprenant qu'il y avait un prêtre français chez les Hollandais où le Père Poucet s'était réfugié, s'était empressé de l'y aller voir, l'avait invité dans sa tribu Mohawk où le missionnaire fut fort bien reçu par la famille d'Orima et demeura quelques jours sous son toit. La vie sauvage étant difficilement compatible avec la moralité chrétienne, il n'avait pas fallu moins de trois jours au missionnaire pour remettre en ordre la conscience de Pierre-Esprit. Il n'est pas difficile de deviner le sens des admonestations et des conseils du Jésuite et de conclure que le retour à la civilisation chrétienne fut la pénitence imposée par le prêtre à Radisson.

Ce fut, en effet, le 29 octobre 1653 qu'il s'enfuit du village Mohawk de Schenectady et se dirigea vers l'établissement des Hollandais.

A un lieu de Fort Orange, Radisson découvre un brave homme en train de couper du bois dans une petite clairière. D'un bond "Orima" surgit de la forêt devant le colon épouvanté et lui demande, en langue mohawk, une feuille de papier, une plume et de l'encre. Le Hollandais, ahuri, s'exécute et n'en croit pas ses yeux, lui qui ne sait ni lire, ni écrire, lorsqu'il voit le jeune Iroquois mouler une lettre de la plus belle écriture, puis lui intimer l'ordre de la porter sans délai au Gouverneur de Fort Orange. Le messenger revient, accompagné de quatre soldats "flamands" qui escortent Radisson

jusqu'au fort. Le jeune homme y est cordialement reçu par le gouverneur hollandais dont le français est excellent, nous dit-il, et par le Père Jésuite Poucet. Orima le Mohawk disparaît avec les bariolages symboliques de sa tribu après un sérieux récurage et c'est Pierre-Esprit le Français qui entre au salon du Gouverneur, vêtu à l'euro péenne.

Cependant son frère iroquois, ses amis, ses soeurs, peut-être même quelque bonne amie Mohawk, arrivent au poste hollandais et le cherchent partout en criant son nom "Orima! Orima!" et en pleurant. Caché dans les appartements privés du gouverneur Pierre-Esprit se tient coi à grand'peine, il ne peut s'empêcher de pleurer, lui aussi, en entendant les appels désolés des "siens", il est obligé de se boucher les oreilles pour ne pas se laisser attendrir; sans la présence et le soutien du Père Poucet, il faut croire qu'il serait retourné volontiers à la vie iroquoise . . .

Ce que voyant, le Jésuite et le Gouverneur de Fort Orange expédient au plus vite le jeune homme à la Nouvelle-Amsterdam¹ d'où il s'embarque pour la Hollande.

D'Amsterdam il gagne Paris où il passe le printemps 1654. Il cherche alors quelque navire en partance pour le Canada, trouve, à La Rochelle, un petit bateau de pêcheurs morutiers qu'il décide à l'embarquer et dont il paie le passage en histoires sauvages et en chansons parisiennes. Les pêcheurs débarquent Radisson sur l'île Bonaventure, à l'entrée du St Laurent, chargé de la plus précieuse de ses acquisitions en France, une guitare dont la musique attire des Algonquins qui reconnaissent Radisson, le tirent de son île et le ramènent en cause jusqu'à la ville canadienne de Trois-Rivières. Après un tel périple—de Schenectady à Trois Rivières via Amsterdam, Paris, La Rochelle et Terre-Neuve—et de telles aventures, on peut imaginer le bonheur de Pierre-Esprit rendu à sa famille!

Deux excellentes nouvelles portent au comble ce bonheur. D'abord celle de la paix intervenue entre les Français et les Iroquois en 1653 et qui semble devoir durer. Rien ne pouvait rendre Radisson plus heureux que la perspective de renouer des relations avec ses frères indiens sans devoir, pour cela, renoncer à sa famille française. La seconde bonne nouvelle qui l'accueille est le mariage de sa soeur aînée Marguerite avec Médard Chouard, Sieur des Groseilliers, qui a passé la meilleure moitié de ses trente-cinq ans en expéditions parmi les sauvages. Deux mariages, un veuvage, la paternité, la tutelle de trois beaux-enfants, la possession d'une belle

1. La future ville de New-York que Radisson qualifie au passage de "gentille petite ville, pour un pays neuf!"

propriété à Trois-Rivières et d'une bonne terre de trente arpents dans sa banlieue, n'ont pas réussi à guérir Médard Chouard de l'amour de l'aventure. Les yeux noirs de Pierre-Esprit brillant d'admiration et d'enthousiasme lorsqu'il écoute les récits de l'ancien auxiliaire des Jésuites dans les lointaines et dangereuses missions huronnes.

Quel beau-frère le Ciel lui donne! Les mêmes goûts que lui! Une expérience qui complète la sienne. Comme ils sentent en peu de mots! Quelle inséparable paire d'amis ils deviennent malgré la différence d'âge. A eux deux, que ne pourront-ils faire! La conquête d'un Nouveau-Monde! . . . Rien de moins ne peut satisfaire l'ambition du jeune homme, calmer la fougue de ses dix-huit ans.

C'est, en effet, ce qu'il cherchera et finira par accomplir: la conquête d'un monde où tout est blanc, ciel, océan, terres et fourrures; l'ouverture de la Baie d'Hudson au commerce anglais. Mais bien des années le séparent encore de cette ultime conquête. Dès son retour à Trois-Rivières en 1654 Pierre-Esprit Radisson est l'inséparable de Médard Groseilliers dans ses projets, ses expéditions, ses explorations, ses réussites comme ses déboires. Pour les historiens de l'Amérique au dix-septième siècle Radisson-Groseilliers ne font qu'un comme Marquette-Joliet sont inséparables.

La première collaboration des deux beaux-frères trouve d'abord à s'exercer dans les missions risquées chez les Iroquois par les Jésuites, sous les auspices de la nouvelle paix franco-iroquoise de 1653. Nul ne saurait être plus utile aux Pères dans ce projet que Groseilliers, vétéran des missions huronnes, et Radisson, Iroquois d'adoption.

Pierre-Esprit devient le guide et l'interprète, l'irremplaçable trait d'union entre les Français et les Mohawks ainsi que les voisins au nord de ces derniers, les Onondagas, dans la grande tournée d'inspection faite par le Père Simon Le Moine, en juillet et août 1654. Le missionnaire est si favorablement accueilli par les Iroquois que Québec décide la fondation d'une mission dans leur territoire. Mais, à la vive déception de Pierre-Esprit l'endroit est choisi, non chez les Mohawks ses frères, mais chez les Onondagas.¹

Les raisons de ce choix avaient été géographiques et politiques mais, aussi, il faut le dire, gastronomiques—puisqu'il s'agit des

1. Au site de la ville actuelle de Syracuse.

Français! La tournée d'inspection leur avait fait découvrir, au sud du lac Onondaga, des sources d'eau salée donnant par évaporation un excellent sel de cuisine. Produit précieux entre tous. Les Français avaient grand mal à s'habituer à manger sans sel comme le faisaient les Indiens. Radisson nous dit quelque part que le gibier rôti non salé devient écoeurant à la longue et Nicolet, s'enthousiasmant pour le "sagamite" que lui servent les femmes Winébagos, dans sa découverte du Wisconsin, déclare: "Ce potage, s'il était salé, serait digne d'être servi à la table du roi!" Le sel du lac Onondaga pesa donc lourd dans le choix du lieu où fonder la première mission iroquoise. Les Pères Dablon et Chaumonot la fondent en 1655. L'année suivante elle s'augmente de deux nouveaux prêtres, de deux frères laïcs, d'un petit groupe de colons qui bâtissent des habitations et défrichent quelques champs tandis que le Sieur Dupuis, major de Ville-Marie¹ arrive avec cinquante hommes d'arme et leur fait ériger un fort. Le site choisi est à cinq lieues de la bourgade iroquoise, dans un endroit charmant, sur la rive d'un beau lac long de deux lieues et près des sources d'eau salée si précieuses.²

Le rôle de Radisson dans ce premier établissement français chez les Iroquois est loin d'être négligeable. En juillet 1657 Québec décide d'y envoyer, avec deux nouveaux missionnaires, un contingent de vingt colons français encadrant une centaine de Hurons chrétiens qui devront donner l'exemple aux Onondagas. Radisson, à la tête d'un groupe de quatre-vingt Iroquois, remonte le St Laurent pour escorter et guider les Pères Jésuites et leurs ouailles jusqu'à la nouvelle fondation. La pire difficulté du voyage n'en est pas la longueur, mais l'hostilité ouverte des Iroquois pour les Hurons. Ceux-ci sont leurs ennemis héréditaires, Indiens méprisables à leurs yeux, dégénérés par leur contact avec les Blancs, et qui, menés par ce Français, vont envahir leur territoire comme un troupeau de moutons . . . ils sont voués d'avance à la boucherie, Radisson le pressent et s'inquiète.

Un accident provoque la catastrophe: en franchissant les dangereux rapides de Lachine, en amont de Montréal, pour aller à la rencontre des voyageurs, un canot iroquois fait naufrage et sept guerriers se noient. Selon la logique de l'esprit indien, leur mort a été causée par les Hurons qu'ils venaient chercher et c'est le devoir

1. Premier nom de Montréal.

2. Ces sources ont donné le nom de Salina à la ville qui fut rebaptisée Syracuse lorsque la mode de l'antiquité classique atteignit l'Etat de New-York.

des survivants de les venger en massacrant ces mêmes Hurons, dès qu'ils auront eu l'audace outrageuse de pénétrer sur le territoire iroquois. La vengeance est promptement exécutée, en plein St Laurent, sur la première île iroquoise rencontrée . . .

Radisson connaît trop bien la psychologie indienne pour risquer à intervenir en faveur des hommes, mais il obtient la vie des femmes huronnes et leur rachat par les Jésuites. Quant aux Français, ils sont épargnés à cause du Traité de Paix de 1653.

Cependant Pierre-Esprit, qui n'a encore que vingt ans, et qui est "baigné" du sang des victimes reçoit un terrible choc d'un tel massacre. Bien qu'il se sente Iroquois, ou, plutôt, parcequ'il ne connaît que trop bien la mentalité de ses "frères" sauvages, il tremble pour sa vie et celle de ses compagnons. Il tombe dans un état de crainte mortelle constante qui le transforme, de guide prudent et circonspect qu'il était, en guide inquiet et soupçonneux, angoissé par le désir d'atteindre au plus vite le Fort Onondaga.

Les Iroquois ne sont pas long à s'apercevoir de l'état du jeune interprète, et cruels avec raffinement, il se font un jeu d'augmenter sa terreur. Sous prétexte d'affut contre les aigles, un guerrier vise Radisson de son mousquet et lui écorche la joue d'une balle qui lui siffle à l'oreille. Un autre lui propose de l'accompagner à la pêche aux coquillages de long du fleuve et bien que Pierre-Esprit se méfie, l'Iroquois lui saute sur le dos dès qu'il se baisse, l'entraîne vers le courant, lui maintient la tête sous l'eau jusqu'à suffocation puis le rejette sur la berge, à demi-noyé et tibutant, au milieu des sauvages qui rugissent de rire.

Au feu du camp du soir, un troisième guerrier, se précipite tout à coup sur le jeune homme, le terrasse, dépouille de ses vêtements en un tour de main, lève son couteau et l'abaisse vers la gorge de Pierre-Esprit qui voit sa dernière heure venue. Le couteau touche le cou et coupe le cordon d'une médaille sainte que le Français portait suspendue. Le sauvage prend la médaille, la baise, la presse sur son cœur puis la suspend à son propre cou en parodie des Chrétiens, tandis que ses compagnons iroquois, accroupis à fumer autour du feu, se régalaient du spectacle. Radisson a compris qu'il est perdu, lui et ce qui reste du contingent de Québec, s'il ne domine pas la situation au plus vite. C'est dans le danger que Pierre-Esprit se révèle cornélien: il évalue la situation, raisonne la difficulté, trouve une solution héroïque, maîtrise sa sensibilité, et, par volonté, surmonte l'obstacle. Il possède le vrai courage qui consiste non pas

à n'avoir pas peur dans le danger mais à dominer sa peur, si forte soit-elle, et à agir comme si elle ne bouleversait pas. Il se couche donc parmi les Iroquois, au camp du soir, faisant semblant d'avoir apprécié autant qu'eux leurs bonnes plaisanteries et, simulant un profond sommeil, il passe la nuit à réfléchir.

A l'aube, il a trouvé la solution: il jouera, de nouveau, la comédie de jeunesse gaie, insouciant et amicale qui lui a sauvé la vie, il y a cinq ans, lorsqu'il fut capturé par les Mohawks. L'essentiel, avec les sauvages, est de ne jamais témoigner aucune peur.

Dès lors Pierre-Esprit s'écarte du groupe des Français, s'attache à un jeune iroquois de son âge et rivalise de prouesse avec lui. Batailles corps à corps, querelles bruyantes, concours de chants, de danses et de hululements, aspergements à coup de pagaie en cancé, il ne néglige rien pour amuser la galerie et jouer son rôle.

Son entrain insouciant trompe les Iroquois, change leurs sentiments à son égard et retourne la situation. Radisson se trouve établi dans la confiance et l'estime de ses compagnons Onondagas grâce à la rencontre d'un groupe de Mohawks de Schenectady, à un camp de soir. Les Onondagas sont témoins d'un tel échange d'amitié, de nouvelles et de présents, entre les Mohawks et Pierre-Esprit, qu'ils ne peuvent refuser de voir en lui leur cousin Orima et de le traiter en allié.

C'est grâce à cette alliance que la recrue de Québec guidée par Radisson, Pères Jésuites, colons français et femmes huronnes épargnées, peut atteindre, saine et sauve, la mission fortifiée d'Onondaga.

Ils croient arriver en terre-promise. Le pays, beau et fertile, a déjà été transformé en riche campagne par les colons français, on y voit des champs de blé, de maïs et de navets, des bosquets de chataigniers et de chêne, des cochons si gros et si gras qu'ils peuvent à peine bouger, de la volaille de basse-cour ainsi que des dindons, des oies et des canards sauvages à foison.

Mais le bonheur de la petite colonie est de courte durée. Comme Radisson l'a tout de suite compris pendant le voyage, les Iroquois ne sont pas du tout satisfaits de la présence parmi eux de la mission française. Ce sont eux, pourtant, qui l'ont demandée, au traité de paix de 1653, mais par politique: en partie, par intérêt commercial, afin d'utiliser la mission comme poste d'échange de leurs

fournitures; en partie afin d'avoir des otages sous la main en cas de représailles ou de reprise des guerres.

Dans ce but, ils ont joué la comédie, ont prétendu désirer se convertir au Christianisme, ils ont envoyé leurs femmes et leurs enfants écouter les Pères Jésuites, ils se sont montrés civils et même respectueux envers eux. Mais, sous ces dehors trompeurs, ils méprisent profondément la doctrine chrétienne d'amour de tous les hommes, de fraternité sans distinction de race ou tribu et, surtout, de pardon des offenses . . . La facilité avec laquelle ils ont exterminé les Indiens christianisés, Hurons et Algonquins, depuis deux générations, les a confirmés dans l'opinion que le baptême dévirilise.

Habiles à dissimuler leurs sentiments, les Onondagas n'ont rien manifesté lorsque la mission fut doublée d'une petite colonie de Français et protégée par un fort et des soldats en 1656. Mais lorsqu'il voit les Huronnes arrivées de Québec, quand ils apprennent que les Français avaient eu l'audace de vouloir installer près d'eux, à Onondaga, en plein territoire iroquois, une centaine de Hurons, heureusement massacrés en cours de route, la mesure est à son comble. Les Français sont un fleau dont la présence cause leur ruine bien plus qu'elle ne leur rapporte d'avantage. Le plus simple et le mieux est donc de les massacrer avant que leur colonie ne devienne trop puissante. Les Onondagas ayant cherché l'alliance des Mohawks, Radisson est prévenu par eux du complot. Les Pères Jésuites et le Commandant du fort, se sachant beaucoup plus faibles pour résister à une coalition iroquoise, décident d'y échapper par une fuite secrète. Pour cela il leur faut construire de grandes barques à fond plat comme les barges qui circulent sur la Loire, à laquelle on peut comparer la rivière Oswego. Cette dernière unit le Lac Onondaga au grand Lac Ontario d'où ils atteindront le St Laurent et la Bas-Canada. Les colons commencent par abattre de grand chênes et par y tailler de large planches. Un brave Huron, du nom de Jaluk, qui sert de domestique aux Jésuites depuis son enfance, demande à quoi toutes ces grandes planches débitées par les Français serviront-elles? La barge de sauvetage, dans la naïve imagination de Jaluk, devient une nouvelle Arche de Noé; il en conclut que Dieu va envoyer un second déluge pour punir les Iroquois et que le Père Ragueneau S.J., nouveau Noé, en a été prévenu afin de sauver des eaux le peuple de Dieu, en l'occurrence Français et Hurons. L'innocent Jaluk s'en va prophétisant, à droite et à gauche, la venue du déluge, le salut des bons et la noyade totale des méchants. Ce que voyant, les Onondagas décident de massacrer les Jésuites et leurs ouailles sans attendre le

déluge, ni même leurs alliés Mohawks. Radisson, qui vit dans la bourgade iroquoise en fils adoptif dans une famille, éventa ce projet. Il court à la mission prévenir les Français et leur propose un stratagème qui leur sauvera la vie. Il revient à la bourgade Onondaga et répand le bruit que Jaluk est un simple d'esprit qui a rêvé toute cette histoire d'arche de Noé et de déluge. Les Onondagas n'ont, d'ailleurs, qu'à venir à la colonie française vérifier, ils n'y verront pas le moindre bateau en construction. Le Père Ragueveau et le Commandant Dupuis les invitent officiellement à visiter la mission et le fort dès qu'il leur plaira. Radisson sait que le point d'honneur indien leur interdit de se précipiter comme des couards pour procéder à cette vérification.

Ils ne se rendront à la mission que dans deux ou trois jours. Ce délai permet aux colons d'achever la construction de leurs deux grandes barges, de les hisser dans leur vaste hangar à canoes qui se trouve au bord du lac et de les Cacher complètement à la vue, en y construisant un faux plafond. Quand les Iroquois viennent visiter les lieux, ils ne voient rien qui ressemble à l'arche de Noé de loin comme de près, et ils se moquent du pauvre Jaluk.

Ce dernier devient la risée des Onondagas; dès qu'ils l'aperçoivent, ils regardent les nuages, font semblant de recevoir des gouttes de pluie sur leurs mains étendues et lui crient: "Eh, Jaluk! Voilà le déluge qui nous arrive! Sauve-toi vite dans l'arche!" La visite iroquoise terminée, les deux barges sont descendues du faux plafond et placées au bord du lac, sous le hangar, cachées sous douze canoes d'écorce retournés.

Il s'agit maintenant de déguerpir à l'insu des Indiens, ce qui est loin d'être facile à réaliser car ils sont constamment à l'affût des faits et gestes des Français.

Radisson, qui connaît les us et coutumes des sauvages invente un nouveau stratagème qui couvrira la fuite de la colonie. Il propose d'offrir aux Iroquois un gargantuesque festin qui les occupera toute une journée et les endormira lourdement pour toute la nuit suivante.

Il sait la puissance extraordinaire des rêves sur les Indiens qui les croient réels et même matériels. Il sait aussi que, chez eux, les désirs des malades sont sacrés.

Pierre-Esprit tombe donc gravement malade chez son père adoptif Onondaga et rêve que seul un "festin à tout manger" l'em-

pêchera de mourir. Aucun mâle de la tribu ne peut se dispenser de prendre part à un tel festin où tout ce qui est servi doit être dévoré jusqu'au dernier morceau, dut-on "crever de mangeaille", sans quoi la malade est certain de rendre l'âme.

Pendant que Radisson, bon comédien, se tort de douleur sur sa couche, ses amis préparent un festin vraiment incroyable. On y sert des chaudrons de maïs et de hachie, puis des chaudrons de canards et d'oies sauvages, puis des chaudrons de tortues, puis des chaudrons de saumons et d'autres poissons de lac gros comme des carpes.

Ceci n'est rien encore (déclare Radisson dans son compte-rendu) on leur sert ensuite des marmites de farine de blé d'Inde cuite avec de la graisse d'ours, grand régal des Indiens, et de grosses pièces de venaison rôties: cerfs, daims, ours, sangliers. A la fin, les Indiens qui doivent, par politesse, se bourrer de tout ce qu'on leur présente, n'en peuvent plus et demandent grâce, "Skenon" c'est à dire, en langue iroquoise "Assez! Arrête! Envoie-nous reposer," supplient-ils le malade étendu sur sa couche, au centre de la salle du festin." Je nourrai donc! répond Pierre-Esprit avec un rôle d'agonisant.

"A ce mot de mourir, écrit Radisson à Londres, quelques années plus tard, ils se crevaient de manger afin de m'obliger. Si l'appétit de mes sauvages semblait se ralentir, mes convulsions et mes cris leur montraient clairement que j'allais mourir de leur manque de courage et les rendait à leur devoir."

Il faut, de plus, ajouter que, pendant ce "festin à tout manger", les amis de Radisson régalaient les oreilles de leurs hôtes d'un assourdissant concert de flutes, de trompettes et de tambour, faisant le plus de vacarme possible afin de couvrir le bruit des Français qui, cependant, tiraient du hangar les deux grandes barges, les mettaient à l'eau sur le lac Onondaga et y embarquaient tout ce qu'ils pouvaient y placer. C'était à la tombée de la nuit du 20 mars 1658. Il n'y avait aucun danger d'être surpris par les Iroquois, leur bourgade, où le festin se déroulait étant situé à cinq lieues de la mission-colonie française et l'étiquette indienne les retenant dans la salle du festin tant que des plats leur seraient présentés, c'est à dire, pendant dix heures d'affilée, en l'occurrence . . .

Partir au milieu du festin eut été une insulte à la cuisine ou à l'étrange musique de leurs hôtes.

Le commandant Dupuis et les Jésuites ayant fait embarquer tout leur monde et étant prêts à partir, un émissaire vint prévenir Radisson que tout étant disposé, il lui fallait adroitement terminer le festin et venir les rejoindre, lui, et les autres jeunes Français qui l'avaient aidé dans son stratagème.

Pierre-Esprit se dresse alors de sa couche de malade, éternue sept fois et dit aux convives qui n'en peuvent plus: "C'en est fait; l'esprit rentre dans mon corps. Cessez de manger, je ne mourrai pas. Pour vous remercier de m'avoir sauvé la vie, je m'en vais jouer d'un doux instrument pour vous faire dormir et digérer agréablement. Mais ne vous levez que bien tard demain; dorsmes tranquillement ici jusqu'à ce qu'on vienne vous éveiller....

A ces paroles, notre parisien fils de Provençal, pince des airs tendres et mélodieux sur la guitare, tandis que ses amis filent, tambours et trompettes sous le bras, rejoindre les autres Français qui les attendent dans les barges et qui se mettent aux rames dès qu'ils ont sauté à bord.

Pendant ce temps, Radisson accompagne sa musique de chants doux et berceurs si bien qu'avant longtemps tous les Iroquois, repus, s'endorment d'un sommeil de plomb.

Radisson alors s'enfuit sans bruit, saute dans un canoe et n'est pas long à rattraper les grandes barges qui font force rame vers le lac Ontario.

Les évadés n'osent s'arrêter avant d'avoir atteint le St Laurent. Là, ils se reposent de leurs émotions dans une petite île, protégés par des bosquets touffus; ils atteignent Montréal, sains et saufs le trois avril, puis les glaces du fleuve s'ouvrant, ils arrivent à la ville de Trois-Rivière . . . où Pierre-Esprit retrouve sa famille après cette nouvelle aventure iroquoise.

Les deux aventures iroquoises de Radisson (aventures de jeunesse comme nous l'avons vu, puisqu'il atteint tout juste sa majorité pendant la seconde) forment le prélude de sa carrière de Coureur-de-Bois, explorateur et découvreur, et de personnage important dans l'histoire du commerce des fourrures entre Indiens et Européens au 17^e siècle. J'ai pensé que ce prélude intéresserait plus spécialement puisqu'il se passe dans la région ancienne et historique de Schenectady, Cohoes, Albany et Syracuse; mais aussi parce qu'il donne la clef de la réussite de Radisson dans ses gran-

des—et parfois grandioses—entreprises d'homme. Sans ce prélude, il est difficile de comprendre l'extraordinaire succès de l'expédition qui sauva le Canada en 1660.

À l'automne 1659, alors que la colonie est, de nouveau bloquée par une quatrième coalition des cinq nations iroquoises, Radisson risque une expédition clandestine vers les Grands Lacs et l'Ouest avec son beau-frère Groseilliers, malgré l'interdiction formelle et absolue du Gouverneur de Nouvelle-France, Monsieur d'Argenson.

Ce voyage d'un an donne une idée de ce que Radisson, devenu homme, peut accomplir avec l'aide de son beau-frère: à eux deux ils brisent le blocus iroquois, remontent en canot jusqu'au nord du Lac Huron, retrouvent dans les lointaines forêts du Wisconsin les tribus francophiles Algonquines, repoussées toujours plus loin vers l'ouest par les guerres iroquoises; ils renouent les relations amicales politiques et commerciales avec ces tribus retrouvées; puis ils découvrent le Lac Supérieur, en explorent la rive sud et y fondent un poste; de là, ils explorent le Minnesota actuel; ils y rencontrent les premiers blancs, les Indiens des Grandes plaines ou Sioux, avec lesquels ils forment un traité d'alliance pour la France.

Ils profitent de leur prestige pour établir la paix entre Sioux de l'ouest et Cristinos du nord, pour semer quelques notions chrétiennes dans les âmes de leurs amis païens, mieux disposés que les Iroquois vis à vis de la Religion, et ils préparent ainsi la venue d'une mission jésuite au lac Supérieur, l'année suivante.

Dans leurs explorations du Wisconsin et du Minnesota Radisson et Groseilliers ont même, sans doute, découvert, mais sans s'en rendre compte, le Mississippi dans son cours supérieur, une quinzaine d'années avant la découverte officielle par Joliet et Marquette.¹

En juillet 1660 ils quittent l'ouest et redescendent au St Laurent à la tête d'une véritable flotte de soixante canoes Ottawa dans lesquels est soigneusement entassée une inestimable cargaison de fourrures. Des fourrures sauvent la colonie, arrivée à un tel point de misère, pendant l'absence de Radisson et Groseilliers, qu'il était question d'abandonner le Canada et de rentrer en France. Ville-Marie (la future Montréal) accueille les trois cent Ottawas et leurs deux chefs, Pierre-Esprit et Médard, en sauveurs, leur fait fête et leur achète le quart de leur riche cargaison. À Trois-Rivières l'enthousiasme est encore plus vif, une folie de bonheur fait sanglotter les mères, hurler les hommes, gronder les canons du fort, carillonner

1. Cf l'Épopée du Wisconsin, Chapitre III p. 54-83, le développement de cette partie de la vie de Radisson.

les cloches! Les magasins s'emplissent de castors incomparables, estimés à près de deux cent mille écus d'or, soit à peu près un million de dollars actuels . . . L'or de France viendra chercher ces castors, rendant la prospérité au Canada.¹

Cependant Radisson depuis son séjour sur les rives du lac Supérieur, a l'esprit hanté par l'immensité blanche, décrite par les Cristinos, et la beauté des fourrures immaculées que ces Indiens du Grand Nord lui ont offert.

Pris de rêves de grandeur et de richesse fabuleuse, certain que la Baie d'Hudson est l'Eldorado des fourrures, explorateur et trafiquant avant tout, Radisson rentre en France et essaie d'intéresser le ministre du Roi, Colbert, à son projet. Le grand Serviteur de l'Etat ne veut pas l'expansion mais la consolidation de la colonie; sage et raisonnable selon sa politique, il refuse d'aider le Coureur-de-Bois dans son entreprise.

Déçu, entêté, sûr de lui, Radisson se tourne vers les Anglais qui l'écoutent, eux, pour des raisons autant politiques que commerciales. Charles II lui fait des promesses en 1665, il les tient en 1668.

C'est alors, et à ce propos, que Pierre-Esprit Radisson écrit de ses aventures et explorations parmi les Indiens pour prouver au roi d'Angleterre qu'il n'est pas simple Coureur-de-Bois mais bien homme d'envergure. (Récit, nous l'avons vu, dont nous ne possédons, hélas! qu'une traduction anglaise défectueuse).

C'est alors, et à ce propos, qu'il organise "La Compagnie des Aventuriers d'Angleterre commerçants dans la Baie d'Hudson" à laquelle il consacre toute son énergie, ses forces, son expérience et son esprit jusqu'à sa mort, tant que les historiens voient en lui le véritable fondateur de l'importante Hudson Bay Company.¹

Il y consacre force et vie mais non point son cœur. C'est un exilé, nostalgique, et du Canada français, et de la nation iroquoise, que sera cet important Mister Peter Radisson Esquire, jusqu'au dernier de ses jours.

Il a trouvé l'Eldorado des immensités blanches et des riches fourrures mais, aussi, un désert blanc et stérile, sans couleurs, sans aventures pittoresque, ni gaieté; désormais, pour ce Parisien-Iroquois, dont nous avons évoqué la jeunesse aventureuse et héroïque au pays du St Laurent et des Grands Lacs, dans le Haut Canada du Grand Siècle français.

1. Cf L'Epopée du Wisconsin, p. 83-85.

1. Pour toute cette importante partie de la vie de Radisson consulter l'ouvrage de Grace Lee Nute, *Cesars of the Wilderness*.

XIII

Bibliographie

La Vie et les Voyages de Jean de Verrazane. Jacques Habert. in-8, 444p, Le Cercle du Livre de France, New York, 1964. On annonce la publication de cet ouvrage en ces termes: "Un événement considérable dans le domaine de l'histoire de l'Amérique du Nord. C'est le couronnement de dix-huit années de travail, de recherches et de découvertes qui ont eu pour résultat de donner sa véritable place, la première, à Jean de Verrazane parmi les navigateurs découvreurs de mondes nouveaux, dont les exploits fabuleux sont restés ignorés jusqu'à une époque toute récente. Aujourd'hui, grâce en grande partie à Jacques Habert, aucun historique sérieux ne met en doute que c'est Jean de Verrazane qui découvrit (1524) les côtes des Etats-Unis, de la Floride jusqu'au Maine; que c'est Jean de Verrazane qui le premier découvrit New York, qu'il séjourna quelque temps au Refuge, aujourd'hui Newport, Rhode Island, et qu'il releva avec une exactitude remarquable sur près de 1200 milles de long toute la côte Atlantique des Etats-Unis.

Cet ouvrage fut publié en 1949 comme thèse de doctorat à l'université Columbia. M. Habert reprit son travail en le complétant. M. Habert est directeur du journal France-Amérique, New York depuis 1953 et membre de notre société.

L'Avenir du Peuple Canadien. Edmond de Nevers. 2e édition. Editions Fides, collection du Nénuphar, Montréal, 1964. Cet ouvrage parut en 1896. Brunetière avait commenté avec éloge ce travail dans la revue des Deux Mondes. De Nevers avait publié "*L'Ame américaine*" en 1900. Il décédait chez les siens à Central Falls, R.I., le 15 avril 1906.

L'Association Canadienne française de l'Alberta, à Edmonton publie son Almanach Franco-Albertain, 1964, format in-8 de 164 pages avec un relevé très intéressant et illustré de toute la vie officielle dans l'Alberta française. Un document à consulter.

XIV

Nécrologie

Me Hercules Belleau. (1888-1964). Né a Lewiston, Maine, le 1er janvier 1888, fils de Me F.-X. Belleau. Admis au barreau en 1911 il s'associe à l'étude de son père. Il exerça sa profession durant plus d'un demi siècle et très actif dans la vie civique et dans le monde de la finance. Décédé le 22 mai.

Abbé Robert Bellefeuille. (1889-1964). Né à Mont-Carmel, Québec, le 29 octobre 1889, fils de Paul Bellefeuille, marchand et de Marie Fontaine. Etudes au séminaire St-Joseph des Trois Rivières et à Montréal. Ordonné le 19 décembre 1914. Curé à St-Pierre de Farmington en 1937 et à St-Leon de Gonic depuis 1941. Prêtre brillant et éloquent prédicateur. Décédé le 25 mars 1964 à Gonic et inhumé au Mont-Calvaire à Manchester.

R.P. Leopold Braun, A.A. (1903-1964). Né à New Bedford, Mass., en 1903. Il entre dans la famille des Augustins de l'Assomption et après ses études à Louvain, il est ordonné en 1932. Professeur au collège de l'Assomption à Worcester il part pour la Russie en 1934 où il sera curé de la paroisse St-Louis des Français. Revenu en 1946 il reprend son enseignement et donne de nombreuses conférences. Décédé le 18 juillet 1964 à l'âge de 62 ans.

Dr Anatole Breault. (1892-1964). Né à Cohoes, N.Y., le 15 décembre 1892. Il s'établit dans sa ville natale pour exercer sa profession de médecin. Décédé le 16 janvier à l'âge de 71 ans.

Abbé F.-X.-Louis Brisson. (1879-1963). Né à Iberville, Québec, le 14 décembre 1879. Ses études terminées à St-Laurent, à Ottawa et à Halifax, il est ordonné à Sherbrooke, le 29 juin 1919. Il fut curé des paroisses du Sacré-Coeur, d'Edwards, de Ste-Marie, d'Evans Mills, de St-Augustin, de Perue dans le diocèse d'Ogdensburg, N.Y. Il prenait sa retraite en juin 1948. Décédé à Hull, Québec le 23 novembre 1963.

Abbé Elphège Bussière, V.F. (Nashua, N.H.—1888-1964). Né à Suncook, le 17 janvier 1888, fils de Cyrille Bussière et de Rose-Anna Sansoucie. Etudes à Sherbrooke et à Montréal. Ordonné le 23 décembre 1916. Curé à Farnington, à Groveton, à N. Stratford, à l'Enfant Jésus et à St-Louis de Gonzague de Nashua depuis 1950 et doyen de la région. Décédé le 4 janvier à l'âge de 75 ans,

Abbé Emile Chagnon. (1911-1964). Curé de la paroisse Ste-Anne de Bristol, Conn. Décédé le 20 décembre à l'âge de 55 ans. Originaire de Wauregan, Conn., et ordonné à St-Brieux, France en juillet 1934.

R.P. Zotique Chouinard, M.S. (1883-1964). Fondateur de la Province du Coeur Immaculé de Marie des RR. PP. Missionnaires de Notre-Dame de La Salette à Enfield, N.H. en 1927. Né le 28 mai 1883 à St-Jean-Port-Joli, Québec. Après ses études supérieures à l'université Grégorienne de Rome, ordonné à Rome le 3 juillet 1910. Il était titulaire de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. Décédé le 18 septembre à sa retraite à l'âge de 81 ans après plus d'un demi siècle d'apostolat.

Clarence Cormier. (1880-1964). Né à Memramcook, N.B. le 7 février 1880, fils de Ferdinand Cormier et de Céline LeBlanc. La famille s'établit à Waltham, Mass. en 1896. Il devint agent acheteur général pour la compagnie de Tramways Middlesex-Boston. Il avait été l'un des fondateurs de la Société l'Assomption à Waltham. Décédé le 13 février à l'âge de 84 ans.

Abbé Henri-J. Crépeau. (1908-1964). Curé de la paroisse Ste-Jeanne d'Arc de Cumberland, R.I. Né à Woonsocket en 1908 il avait été ordonné le 14 juillet 1935 en Belgique. Décédé le 22 février à l'âge de 56 ans.

R.P. Albert Decelles, S.S.S. Né à Woonsocket le 19 novembre 1907. Ordonné à Rome le 6 avril 1935, il était vicaire de la paroisse du Saint-Sacrement à New York. Décédé le 22 novembre 1963.

Dr R. Wilfrid Delaney. (1901-1964). Né aux Iles de la Madeleine, Québec, le 26 juillet 1901, en 1925 il s'établissait à Cambridge, Mass. Conseiller général de l'Union St-Jean-Baptiste il était membre de la société depuis nombre d'années. Son éloge se lira dans le chapitre II du présent bulletin. Décédé le 22 février à l'âge de 63 ans.

Rosaire-J.-B. Dion. (Lewiston—1903-1964). Né à St-Narcisse, Québec le 11 septembre 1903 fils de Modeste Dion et de Délina Bonneau. Commerçant très en vue, ancien président de l'Union Credit Ste-Famille et membre ses sociétés franco-américaines. Décédé le 20 novembre.

Mgr Arthur Dubé, P.D. (1911-1964). Né à South Berwick, Me., le 22 juillet 1911 et ordonné le 22 mai 1937. Curé de Notre-Dame

de Lourdes, de Saco depuis 1960. Décédé le 26 octobre. Il était officialis du diocèse de Portland et fut nommé prélat en 1963.

Juge Harold Dubord. (1892-1964). Né à Waterville, Me., le 14 novembre 1892. Maire de sa ville natale il fut ensuite promu juge de la cour suprême de l'Etat du Maine. Décédé le 14 octobre à l'âge de 72 ans.

Louis-Philippe Gagné. (1900-1964). Journaliste. Né à Québec le 21 avril 1900, fils de Elphège Gagné et de Georgianna Soulard. Après ses études au séminaire de Québec il entre au service du journal "Le Soleil" de Québec. En septembre 1922 il s'établit à Lewiston et entre à la rédaction du journal "Le Messenger". Il y demeurera toute sa vie comme éditorialiste remarquable en plus de ses émissions à la radio et sa rubrique "L'Oeil" dans laquelle il soulignait les événements.

Fondateur du club des raquetteurs "*Le Montagnard*" il témoigna à la raquette un grand intérêt pour devenir président de l'Union Américaine et animer tous les congrès. Il fut encore membre fondateur de l'Association des Vigilants et du Club Richelieu, membre de l'Institut Jacques Cartier, du Club Musical et Littéraire et de l'Union de Crédit St-Pierre. Il était de tous nos mouvements.

Dans vie publique, M. Gagné fut syndic de la bibliothèque municipale, échevin et maire de la ville durant deux mandats. On écrivait: "avec sa mort, la franco-américanie entière perd un patriote dévoué et un défenseur ardent.

M. Gagné décédait le 13 janvier et ses funérailles eurent lieu dans la paroisse SS. Pierre et Paul dont il était paroissien.

Dr Arthur Gagnon. (1886-1964). Né à Providence, R.I., le 24 décembre 1886, il exerça sa profession de médecin durant 46 ans. Décédé le 26 mars à Providence.

Abbé George-H. Gagnon. (1874-1963). Né à North Adams, Mass., le 28 novembre 1874. Après ses études à Lévis et à Montréal, il est ordonné en 1899. Curé de la paroisse St-Georges de Chicopee depuis 1911 il prenait sa retraite en juin 1937. Décédé le 11 décembre 1963 à St-Maurice, Québec. Il avait aussi étudié à la Propagande à Rome.

Dr J.-B.-Arthur Falcon. (1887-1964). Né le 26 février 1878 à Saint-Jacques le Mineur, Québec, fils d'Abraham Falcon et de Eulalie Poirier. Études au collège Ste-Marie et à l'Assomption, Québec. Établi à Pawtucket en 1905 après ses études en médecine à l'université de Montréal. Capitaine durant la première mondiale il revient prendre ses occupations de médecin à Central Falls. Il est un fondateur de l'hôpital Notre-Dame de cette ville. Médecin examinateur de nos sociétés. Fondateur et président de l'Association Médicale franco-américaine, officier de l'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord. Médecin très charitable et dévoué à nos oeuvres. Décédé le 4 novembre à l'âge de 77 ans.

R.-F.-Wilfrid Garneau, f.s.c. (1870-1964). Né le 20 octobre 1870 à St-Christophe (Arthabaska), fils de Hercule Garneau et de Delia Blanchette. Il entre chez les Frères du Sacré Coeur le 16 août 1896. Professeur et directeur de plusieurs écoles en Nouvelle Angleterre, il se dévoue à l'enseignement. Titulaire de la médaille "Grand Prix" de la société et officier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain. Décédé le 27 novembre 1964 à l'âge de 85 ans.

Ferdinand-J. Girard. (1900-1964). Né à Stokes, Québec, le 8 septembre 1900, il s'établit à Woonsocket et devient un industriel en vue. Il se joint à toutes nos oeuvres. Décédé le 8 juin à l'âge de 63 ans.

Philippe-Armand Lajoie. (1887-1964). Journaliste. Né à Wottonville, Québec, le 2 juin 1887, fils aîné de Joseph Lajoie, menuisier et de Herméline Belisle. La famille s'établit à Fall River en 1889. Après ses études au collège de Montréal et à l'Assomption il se lance dans la musique pour demeurer compositeur. C'est après la première guerre qu'il entre au service du journal "L'Indépendant", de Fall River pour en devenir le rédacteur et peut-être le plus brillant et le plus écouté de nos journalistes. Il décédait le 25 novembre à l'âge de 77 ans. Il était chancelier de l'Ordre du Mérite Franco-Américain et titulaire de la médaille "Grand Prix" de la Société Historique. Son éloge à ce titre paraîtra dans le volume 1965.

Joseph-N. Landry, médecin. (1872-1964). Né le 1er août 1872 à Carleton, Québec, fils de Georges Landry (acadien) et de Cécile Arsenault. Études à l'université de Montréal et licencié en 1901. Il s'établit à Fall River. Prenant sa retraite il se retira en Louisiane, à Norcal, où il décéda le 26 avril à l'âge de 91 ans. Le docteur

Landry se consacra à la poésie et "Le Canado-Américain" publia plusieurs de ces poèmes. Son collègue R. Dion-Lévesque lui rendait hommage dans cette revue en août.

Abbé Ubald Laurion. (1904-1964). Né à North Grosvernadale, Conn., le 14 février 1904. Ordonné le 25 mai 1929. Curé de la paroisse Ste-Anne de Waterbury depuis 1951. Décédé le 2 septembre.

Abbé Arthur LeVeer. (1886-1964). Né à Bloomfield, Vt., le 3 février 1886 et ordonné le 29 mai 1915. Il était curé de la paroisse des Saints-Anges à St-Alban, Vt. Décédé le 2 septembre à l'âge de 78 ans.

Lauré-B. Lussier. (1900-1964). Né à Manville, R.I., le 10 juillet 1900 fils d'Arthur Lussier et de Rose Comiré. Durant plusieurs années registrateur des véhicules à moteurs pour le Rhode Island. Secrétaire suprême de la Société Jacques Cartier du Rhode Island. Fondateur et directeur du Club Marquette. Ancien secrétaire du Comité de Vie Franco-Américaine. Très intéressé à nos oeuvres. Décédé le 20 octobre à l'âge de 64 ans.

Abbé Ernest Martineau. (1887-1964). Né à Woonsocket le 15 juillet 1887. Ordonné à Rimouski le 1er janvier 1919. Nommé curé à Notre-Dame de Mapleville, R.I. en 1951, il était curé à Notre-Dame de Lourdes, de Providence depuis 1955. Décédé le 3 novembre à l'âge de 77 ans.

Abbé George McCra. (1916-1964). Né à Central Falls, R.I. en 1916 et ordonné à Louvain, Belgique, le 10 juillet 1935, et malade depuis plusieurs années, décédé le 14 mai 1964 à l'âge de 58 ans. Il était vicaire à la paroisse Ste-Anne de Woonsocket.

Dr Joseph-F. Montminy. (1883-1964). Optométriste. Né à St-Romuald, Québec en 1883, il exerça sa profession à Lowell pendant 60 ans et prenait sa retraite en 1962 pour aller mourrir en juillet au Manoir d'Youville à Lowell. Président du conseil d'administration du Collège d'Optométrie du Massachusetts de 1946 à 1962. Président du Conseil de ville et sénateur du Massachusetts, il occupa plusieurs autres postes civiques.

Mgr J.-Armand Sylvain, P.D. (1891-1964. Né à Holyoke, Mass., le 22 janvier 1891. Ordonné en 1918, il fut curé des paroisses St-

Antoine de Worcester, St-Jean-Baptiste de Ludlow, St-Louis de Gonzague d'Indian Orchard et de Ste-Rose de Lima à Aldenville depuis 1958. Elevé à la prélature en décembre 1963 et décédé le 24 janvier 1964 à l'âge de 73 ans.

Abbé Antoine Thibault. (1898-1964). Né à Auburn, Maine, le 26 février 1898 et ordonné le 13 juin 1925. Curé de la paroisse St-Jean-Baptiste, de Rumford, Maine, il décédait le 13 mai.

Table des Matières

Amis du Bulletin	5
Avis	6
Présentation	7
I Réunions de la Société	9
II Eloges des Membres disparus	25
III Conseil de la Vie Française	36
IV Ordre de la Fidélité Française	42
V Comité de Vie Franco-Américaine	53
VI Fête Patronale	64
VII Faits et Gestes	71
VIII Généalogie	76
IX Concerts, Festivals et Concours	79
X Vie Franco-Américaine	80
XI Echos des Sociétés	85
XII Etudes	91
XIII Bibliographie	132
XIV Nécrologie	133

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 06438 072 6

